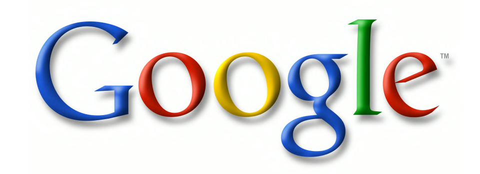





600010047I


6.38. 2. 30.

VOYAGES

ENTREPRIS

DANS LES GOUVERNEMENS

MÉRIDIONAUX

DE L'EMPIRE DE RUSSIE.

De l'Imprimerie de J. P. JACOB.

VOYAGES

ENTREPRIS

DANS LES GOUVERNEMENS

MÉRIDIONAUX

DE L'EMPIRE DE RUSSIE,

DANS LES ANNÉES 1793 ET 1794,

PAR M. LE PROFESSEUR PALLAS;

TRADUITS DE L'ALLEMAND,

Par MM. DELABOULAYE, Docteur en Médecine de la Faculté de Gottingue, et TONNELIER, Membre des Sociétés d'Histoire Naturelle et Philomatique de Paris, Conservateur du Cabinet de Minéralogie de l'École des Mines.

Avec 28 vignettes, et un Atlas de 55 planches.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez DETERVILLE, Libraire, rue du Battoir, n.° 16;

Et à la LIBRAIRIE ÉCONOMIQUE, rue de la Harpe, n.° 117, ancien Collége d'Harcourt.

M. DCCC. V.

VOYAGES

ENTREPRIS

DANS LES GOUVERNEMENS MÉRIDIONAUX DE L'EMPIRE DE RUSSIE,

DANS LES ANNÉES 1793 ET 1794.

VOYAGE

EN CRIMÉE.

DEPUIS le Berda jusqu'à Perekop, nous n'avions voyagé que dans la steppe des Nogais ou celle de la Crimée, qui servait, il y a quinze ans, lorsqu'elle n'était point encore sous la domination de la Russie, mais bien sous celle du kan de cette presqu'île, de pâturages aux nombreux troupeaux de la noblesse et des habitans aisés du pays, ainsi que de séjour aux hordes nomades nogaises soumises au même kan.

Si l'on excepte les villages des Kirgis, qui s'occupent à la fois du commerce et de la culture des terres, on n'appercevait ci-devant aucune habitation stable sur cette steppe; mais les Nogais que l'on y a transplantés du Caucase et du Kuban, commencent aujourd'hui à se construire des habitations d'hiver ou villages fixes, et la culture du sol qu'ils occupent fait tous les jours de nouveaux progrès.

Le premier endroit habité de la Crimée proprement dite, que les anciens désignaient sous le nom de la *Chersonèse Taurique*, est Perekop, en tartare Or-Kapi. C'est aussi le passage ordinaire de tous les voyageurs qui vont dans cette presqu'île ; mais un grand nombre de charriots qui transportent à la file des vivres de la petite Russie dans la partie orientale de cette contrée, et qui prennent en retour du poisson ou d'autres marchandises, traversent sur des bacs, près des ruines de la forteresse d'Ienits-che ou Tonkoi (en russe), l'étroite embouchure du Siwasch, et suivent la langue de terre sablonneuse d'Arabat, longue de cent dix verstes.

Comme toute la presqu'île de Crimée ne tient au continent que par l'isthme de Perekop, il est plus que vraisemblable qu'elle en était autrefois détachée, et qu'elle formait avec sa partie méridionale, plus élevée, une île parfaite, lorsque la mer Noire occupait elle-même une plus grande surface, ainsi que l'attestent

plusieurs anciens passages historiques[1]. Dans l'antiquité, on avait déjà fortifié cet isthme, pour préserver la presqu'île des irruptions des Tauro-Scythes. Ces fortifications consistaient alors en une muraille flanquée de tours; ce qui avait fait donner à ce lieu le nom grec de Neon-Teichos (mur neuf). Celles qu'on voit encore aujourd'hui sont l'ouvrage des Turcs, et consistent en un rempart qu'ils ont élevé depuis la mer Noire jusqu'au Siwasch, avec un fossé profond en assez bon état, revêtu de pierres de taille. Quand on réfléchit que Saribulatskoi Pristan, éloigné de plus de cinquante verstes, est le lieu le plus voisin d'où l'on a pu tirer les pierres dont on s'est servi pour construire ces fortifications, on ne saurait s'empêcher d'être étonné de la grandeur de cet ouvrage. Le fossé peut avoir douze toises de large, sur vingt-cinq pieds de profondeur; mais le rempart a perdu quelque chose de son élévation par le laps du temps. Du passage jusqu'à la mer Noire, la ligne de défense de l'ouest embrasse une étendue de cinq verstes et demie, et

---

[1] Voici la manière dont s'explique Pline, dans le quatrième livre de son *Histoire Naturelle*, chapitre 26 : *Sed à Carcinite Taurica incipit, quondam mari circumfusa et ipsa, quoquo nunc jacent campi; deindè vastis attollitur jugis.* M. le comte Jean Potocky a fait imprimer, par mégarde, ce passage remarquable, imparfaitement traduit, comme on peut le voir dans ses *Fragmens historiques et géographiques sur la Scythie, la Sarmatie et les Slaves*, tome 1, p. 37.

présente de ce côté trois batteries, dont la plus considérable est établie sur le rivage. Celle de l'est a trois verstes jusqu'au Siwasch, avec deux batteries, l'une située près du golfe même. Cette étendue de huit verstes et demie s'accorde assez exactement avec celle que Strabon indique (de quarante stades, en comptant à peu près cinq stades par verste) et confirme l'étonnante et scrupuleuse exactitude qu'a mise cet ancien géographe dans la description qu'il nous a laissée de la mer Noire, de celle d'Asoph, et particulièrement de la presqu'île de Crimée.

De même que le nom russe de la forteresse de Perekop signifie ouverture ou retranchement de l'isthme, celui d'Or-Kapi en tartare désigne aussi la porte de la ligne de fortification; et l'on arrive effectivement en Crimée par un pont et une porte voûtée qui se trouvent à côté de cette place. C'est à l'est de cette porte, en dedans et tout près du fossé, qu'on voit la forteresse de Perekop proprement dite, modèle de fortification irrégulière, construite absolument en pierres de taille, de même que le revêtement du fossé profond qui l'entoure. Une des faces du parallélogramme qu'elle représente, borde le fossé de la ligne de défense. La fortification extérieure qui manque du côté de cette ligne, mais qui, des trois autres, est défendue par un double fossé, dont le second est à moitié comblé, renferme un espace long de cent cinquante-huit toises, et large de quatre-vingt-cinq, à

partir du fossé de la ligne. On voit à l'angle nord-ouest un pentagone, un hexagone au sud-ouest, et un ouvrage à cornes au sud-est; mais l'hexagone construit à la pointe de l'angle nord-est se prolonge davantage dans le fossé, et y dérobe une issue qui conduit à une source très-profonde. Près de la courtine du sud se trouve l'entrée principale de la forteresse, à côté de laquelle on a construit un demi-bastion : l'autre issue regarde l'est. Les fortifications intérieures ont une longueur de cent dix toises sur une largeur de soixante ; les angles du nord sont flanqués de deux bastions carrés construits sur le fossé de la ligne, avec un cavalier hexagone, revêtu de bonnes murailles, au milieu de la courtine; la principale porte occupe le centre de celle du sud, dont les deux bastions latéraux sont irréguliers. Je vis au-dessus de la même porte une chouette taillée dans la pierre, qu'on peut regarder avec raison comme les armoiries véritables de Tschingis, kan [1], et celles qui, paraissant avoir originairement appartenu aux princes souverains de la Crimée, devraient conséquemment faire partie de celles de la Russie. Dans l'intérieur de la forteresse il existe encore un espèce de donjon, bâti en pierres, avec quelques casernes absolument ruinées, et une mosquée ou metschet

---

[1] Gengiskan.

Il y a deux citernes, dont l'une est dans le château même.

Le faubourg de Perekop, dont les maisons étaient autrefois irrégulièrement dispersées au sud de la forteresse, est aujourd'hui situé à trois verstes dans l'intérieur des terres; il renferme, avec plusieurs rues et beaucoup de boutiques, l'Armænskoi Bazar (marché des Arméniens). Près de la porte on ne voit, soit au dedans, soit au dehors de la ligne, que quelques maisons habitées par les personnes attachées à la direction des salines ou de la garnison. Il n'y avait ici qu'un détachement de deux cents hommes sous les ordres d'un capitaine, lorsque j'y passai pour la première fois; mais depuis 1797, on a mis à Perekop un bataillon entier, dont le chef exerce en même temps les fonctions de commandant de place.

On a représenté sur la vingt-sixième planche une vue nette et bien distincte de la forteresse de Perekop, ainsi que de la porte et de la ligne de défense, dessinée du côté de la Crimée, avec une esquisse de l'activité du commerce ordinaire et considérable qui s'y fait en été.

Malgré la réunion de la Tauride à la Russie, Perekop n'en sera pas moins constamment un poste de la plus grande importance sous plusieurs rapports, et réciproquement avantageux pour la Russie et pour cette presqu'île: pour la première, comme un passage qui, si le commerce considérable de Constantinople

et de l'Anatolie venait (comme cela serait très-possible) à répandre la peste, ôterait les craintes qu'on pourrait avoir, soit de ce fléau, soit des mouvemens séditieux des Tartares, dont la fidélité est encore équivoque, en fermant au moyen de ce passage toute communication avec l'empire; et pour la Crimée, comme un poste qui rendrait la désertion en Russie très-difficile. Ce poste offrirait encore un autre avantage, si la cour revenait au projet des ports libres qu'on avait proposé, pour donner plus d'activité au commerce important qui pourrait avoir lieu de la mer Noire dans la Méditerranée et l'Anatolie, en y plaçant le bureau des douanes et péages. Si, comme on l'on fait en France pour Toulon et Marseille, on réalisait le projet d'établir dans les meilleurs ports de la Crimée la quarantaine de la mer Noire et celle d'Asoph, de façon que tous les bâtimens destinés pour Taganrog, Cherson et Odessa fussent obligés de la faire à Sewastopol, Kaffa et Kertsch, le passage important de Perekop déroberait alors pour toujours au terrible fléau de la peste les provinces ouvertes et plus peuplées de l'intérieur de l'empire, et cette affreuse maladie ne pourrait pas plus pénétrer par la mer d'Asoph, dont les côtes, exposées d'ailleurs à la contagion, sont si difficiles à garder, que par les ports de Cherson, Niçolaef et Odessa. On pourrait diminuer beaucoup en même temps les frais de quarantaine trop multipliés, et créer des établissemens parfaits en ce genre.

Lorsque le vent d'est souffle, l'odeur du Siwasch ou des marais voisins de la mer se fait violemment sentir à Perekop; mais on prétend que ces vapeurs préservent les habitans des fièvres intermittentes, si communes autrefois dans la Crimée. Ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai ouï dire encore la même chose ailleurs au sujet de ces exhalaisons.

Le 29 octobre, nous continuâmes notre route dans la direction de Sympheropol, résidence actuelle du gouverneur de la Tauride.

Les trois quarts de la partie septentrionale de cette presqu'île ne forment qu'une plaine ou steppe ondulée, sur laquelle on ne trouve que quelques bas-fonds épars. En général le sol est sablonneux ou mêlé d'argile, sur-tout dans l'angle qui se termine entre Perekop et Koslof. Les Tartares appelent ce district, Tarchon-Dip, et les Russes Tarchanskoi-Kut. Cette steppe, qui renferme des cantons comme ceux compris entre Perekop et les lacs salés, de nature argileuse, saline, aride, semblable à celle des steppes caspiennes et à la vase de la mer, s'abaisse imperceptiblement dans la direction de ces mêmes lacs. Nous eûmes beaucoup de peine à traverser ce terrain gras et pâteux, après la pluie qui tomba la veille.

On compte quatre verstes jusqu'à Armænskoi ou Nowoi Basar, mais je ne crois pas qu'il y ait autant de distance. A dix-huit verstes plus loin on arrive à l'extrémité sud-est du Tusla ou du vieux lac salé

(Staroe osero) ; les bords escarpés s'élèvent d'une toise au-dessus du rivage, et la soude à feuilles de bruyère [1] y pousse des tiges assez considérables. Je réserve la description de ce lac, et de tous les autres que l'on trouve entre celui-ci et le Siwasch, dont le passage de Pline, cité plus haut, n'a fait que confirmer l'existence, parce que je me propose d'embrasser sous un point de vue général tous les lacs salés de la Tauride, qui me paraissent avoir une origine et des qualités communes. Je me bornerai donc à dire, en passant, que ces vastes réservoirs de sel que l'on voit à la proximité de Perekop, sont, par leur abondance et la forte exportation qui s'en fait en Russie, ceux du plus grand rapport de toute la presqu'île. Le sel de ces lacs, que l'on transporte en été sur beaucoup de charriots attelés de bœufs, sert à approvisionner la Russie blanche, la nouvelle et la petite Russie, ainsi que le gouvernement de Charkow. Par cette raison il y avait toujours un membre de la chambre des finances de Crimée qui faisait sa résidence habituelle à Perekop, où il avait établi ses bureaux, et se trouvait, dit-on, fort bien de cet emploi. Mais la couronne a plus que doublé ses revenus en prenant le parti d'affermer elle-même la vente du sel.

---

[1] *Salsola ericoides.*

Les vingt-six verstes que l'on compte jusqu'à la station de Tischun, ou Terekly-Zuschun, sont numérotées sur des colonnes élégantes de pierres, qu'on a placées dans toute la Tauride pour marquer les distances, à l'époque du voyage que fit dans cette contrée l'impératrice Catherine II. Sur toutes les principales routes du pays, on leur a donné la forme d'un obélisque triangulaire pour indiquer les verstes, et l'on trouve régulièrement à la dixième une pierre milliaire plus remarquable, ou colonne ronde bien proportionnée, surmontée d'une espèce de chapiteau octogone, à pointe obtuse. Ces signes impérissables rendaient bien superflus les poteaux de bois qu'on leur a substitués.

On passe de Tischun, sur un beau pont de pierre construit par les Turcs, un bras d'eau qui s'étend de la mer Noire dans l'intérieur des terres, et décrit des sinuosités au nord; on traverse ensuite, sur une file de plus petites arches, des fonds imprégnés d'eau saumâtre, qui, de la steppe limoneuse et légèrement ondulée, vont se perdre dans la direction de la mer Noire. La seconde station, que l'on trouve à dix-huit verstes de là, est celle de Dùrmeen, où la route ordinaire qui conduit de Perekop à Koslof, se bifurque en tournant au sud-ouest.

La steppe s'élève d'une manière insensible à mi-chemin de la station suivante; le sol, couvert de gazon, est constitué des premières couches de chaux

coquillière, formée de fragmens de coquilles bivalves et d'oolites, dont les grains ne sont que de très-petits œufs d'hélix, qui donnent à ces couches une couleur jaune ou rougeâtre. On voit deux croupes aplaties, de même nature, sur la première desquelles est situé le village tartare de Kara-Kodscha ; on y remarque un ancien cimetière parsemé de pierres sépulcrales taillées en obélisques, et d'une forme différente de toutes celles que j'avais rencontrées jusqu'ici dans la Crimée.

Après avoir dépassé la station suivante d'Aibar (vingt-six verstes), on voit la steppe s'aplanir et reprendre la teinte d'une argile jaunâtre. Nous atteignîmes, au déclin du jour, le village d'Ablana (vingt-deux verstes), divisé en trois parties, qui renferme une metschet ou mosquée, et une medress ou école; l'obscurité de la nuit nous obligea d'y faire halte.

Le 30 octobre, nous changeâmes encore une fois de chevaux à Menlertschik (seize verstes), et nous arrivâmes vers midi, après avoir fait encore vingt-six verstes, à la ville de Sympheropol, où l'ami dont j'ai souvent fait mention, me reçut de la manière la plus affable, et m'accompagna dans le logement d'hiver que l'on m'avait préparé.

Je ne connais pas de spectacle plus ravissant que la vue des montagnes, et celle d'un pays parsemé de collines et de bois, entrecoupés de ruisseaux, après un long et ennuyeux voyage à travers les tristes et

monotones steppes que je venais de parcourir. Outre ces agrémens, la partie montueuse de la Tauride offre encore, dans la saison avancée de l'automne, une suite de jouissances variées de plus d'un genre. On peut, d'après cela, se faire aisément une idée de la surprise agréable que j'eus d'atteindre le charmant vallon arrosé par la petite rivière de Salgir, d'où je découvrais déjà, dans le lointain, les hautes montagnes.

Le temps agréable et souvent très-chaud qu'il fit pendant tout le mois de novembre, et qui continua le mois suivant, me fournit l'occasion de rassembler, jusque dans la saison avancée, des semences et des restes de plantes rares. Le mauvais état de ma santé put seul mettre des bornes à mon zèle; mais elle avait tellement souffert du voyage que j'avais fait en automne, que je n'osai point m'exposer à sortir, et que je me vis obligé de passer les mois de décembre et de janvier dans ma chambre.

La température de la presqu'île de Crimée, très-inégale dans toutes les saisons, et sur-tout en hiver, varie beaucoup suivant la position des lieux, soit dans les plaines, soit dans les montagnes et les vallons de sa partie montueuse. J'en rendrai compte d'une manière plus détaillée dans le tableau général de ce pays considéré sous le rapport physique, et je me borne en ce moment à ne parler que de celle de l'hiver de 1793 à 1794. — Pendant la première quinzaine du mois de novembre le ciel fut serein, par

un vent d'est qui amène toujours ici le beau temps. Ce mois eut des jours si chauds, qu'on ne pouvait gravir les montagnes des environs sans être baigné de sueur. On avait cependant ressenti quelques gelées dès le mois de septembre; mais la neige et le givre dont les montagnes avaient été couvertes, ne tardèrent pas à disparaître. A la mi-novembre, il survint quelques froids, accompagnés d'un peu de neige, qui durèrent, par un temps nébuleux, jusqu'au 27 sans interruption. Le même jour on ressentit, à sept heures et demie du soir, un léger tremblement de terre à Bachtsçhisarai, Karassubasar et Perekop; mais on ne peut nullement le comparer à celui qui bouleversa, en 1790, une partie de la côte méridionale de la péninsule. Le vent tourna le même jour au sud-ouest, et l'on apperçut des troupes de dix à vingt couples d'outardes qui filaient vers les montagnes, parce que la grande quantité de neige tombée sur la steppe et dans la presqu'île de Kertsch, les en avait probablement chassées. Le dégel commença néanmoins le 28; il fut accompagné d'une tempête violente, mêlée de pluie; les petits torrens, grossis par cette averse, se précipitaient avec fracas des montagnes. — Le mois de décembre eut encore beaucoup de jours sereins; l'horizon était bordé d'une lisière de nuages au nord, où la vue s'étend sur la steppe de Perekop, comme dans les plus beaux jours de l'automne et de l'hiver.

Le froid reparut aux premiers jours de janvier 1794, et le 5 il tomba tant de neige, qu'elle couvrit la plaine à la hauteur d'un empan; elle s'y maintint jusqu'à la fin du mois, et les habitans firent beaucoup de courses de traîneaux; mais ils ont eu le temps de s'en lasser dans les rigoureux hivers de 1798 et de 1800. Le dégel survint tout-à-coup au mois de février, et le 6 on voyait déjà des étourneaux. Le 8, un vent d'est, accompagné de gelée, succéda à celui du sud-ouest, qui avait fait fondre les neiges. La lune changea de quartier le 12; le temps redevint serein à la suite d'un peu de pluie; le 13 et le 14, plusieurs variétés de la violette odorante commencaient à fleurir sur le penchant des montagnes exposées au soleil. On y voyait déjà pousser l'adonis printanier [1], la jacinthe à grappes [2], l'ornithogale velu [3], etc. et l'on reprit les travaux de la campagne. Cependant le 16, à midi, un vent du nord-est, qui s'éleva subitement, ramena de la neige et de la gelée. Il survint le 18, avec la nouvelle lune, une violente tempête qui continua, presque sans relâche, entre le nord-est et le sud-est, jusqu'à la mi-mars, et ne cessa qu'au renouvellement de la lune suivante; circonstance qui retarda tellement la végétation des plantes, soit par

---

[1] *Adonis verna.* — [2] *Hyacinthus racemosus.* — [3] *Ornithogalum pilosum.*

le froid, soit par la sécheresse qu'un tel hiver leur fit éprouver, que le cornouiller commençait à peine à fleurir à la fin de mars, tandis que dans les autres années on voit déjà ses boutons éclore au mois de février.

Malgré la rigueur de l'hiver, le froid n'avait cependant point passé dix degrés du thermomètre de Réaumur; et quoique le Bosphore fût quelquefois pris par les glaces, on l'avait néanmoins vu souvent libre; mais en revanche la débâcle de celles de la mer d'Asoph dura tout l'hiver. Elle se prolonge ordinairement jusqu'au milieu du printemps; ce qui paraît occasionner ici la fraîcheur de l'air dans cette saison. Les glaces des lacs de Ladoga et d'Onega produisent aussi le même effet à Pétersbourg, quoique les fleuves de la Russie méridionale soient débarrassés beaucoup plûtôt des glaces qui les couvrent.

La ville où je passai l'hiver est connue sous deux noms : du temps de la domination tartare elle portait celui d'Akmetschet (mosquée blanche); ses nouveaux maîtres ont donné l'ancien nom grec de Sympheropol à une belle et vaste plaine située au nord de l'ancienne ville, sur laquelle on a construit les palais du gouvernement et des tribunaux supérieurs de toute la Crimée. On devait y bâtir une ville neuve et régulière avec une cathédrale; mais on n'a élevé jusqu'ici que quelques maisons, et le nom de l'ancienne ville prévalait encore en 1798 sur le nouveau.

Akmetschet est très-agréablement situé, au milieu d'une plaine un peu relevée au sud-est, coupée à l'est par le rapide Salgir, et entourée de montagnes et de collines argilo-calcaires, plus ou moins distantes les unes des autres, d'où la vue plonge sur la rive opposée du fleuve, couverte de jardins et de prairies. Cette ville est singulièrement exposée à de fréquentes tempêtes, que rien n'arrête à l'est, au nord-est et au nord, et qui pénètrent au sud-est par les vallées adjacentes. Les vents qui soufflent du sud-ouest ou de Sewastopol amènent ordinairement la pluie, tandis que ceux de l'est présagent un temps sec et serein. On voit, sur l'emplacement que devait occuper la nouvelle ville de Sympheropol, à la distance d'une demi-verste, la belle maison du gouverneur, convertie en caserne depuis la suppression du gouvernement; quelques édifices destinés aux administrations judiciaires, une école et des habitations éparses. Entre le palais du gouvernement et l'ancienne ville, on trouve, sur le bord du Salgir, une redoute dégradée par les pluies, et construite par le général Suworof, au milieu de laquelle on devait bâtir la cathédrale. Du côté de la campagne qui regarde l'ouest en descendant la rivière, on avait commencé d'élever, dans les dernières années de la régence précédente, quelques quartiers sur un nouveau plan : on distingue aussi dans l'"ancienne ville plusieurs belles maisons, près des bords du Salgir. Mais depuis que la Crimée fait

partie des provinces russes, Sympheropol a beaucoup perdu de sa prospérité naissante; la plupart des maisons, abandonnées, tombent en ruines, par la décadence du commerce et la dispersion des habitans.

L'ancienne ville d'Akmetschet, bâtie à l'instar de toutes les villes tartares, n'offre comme elles que des rues étroites, tortueuses, non pavées et très-malpropres. Toutes les cours étant enceintes de hautes murailles, et les maisons construites dans l'intérieur, basses ou très-rapprochées du sol, on ne peut presque pas les voir, et l'on croit errer au milieu de vieilles masures. Les maisons sont construites d'une pierre calcaire marneuse, blanche, très-commune dans toute la contrée, qui se détache par blocs irréguliers, et non par lames, et qui renferme beaucoup de pierres nummilites [1]. Les habitans ne prennent point la peine de la tailler, excepté celles qui sont destinées aux angles et à l'encadrement des portes et des fenêtres. On se sert ici, comme dans toutes les villes tartares de la Tauride, de terre glaise mêlée de plus ou moins de chaux, pour remplacer le mortier. On lui donne plus de consistance en y mêlant du sable. Les granges et les écuries sont la plupart construites en clayonnage recrépi d'argile, et les toits couverts de légères tuiles

[1] Nummulites, LAMARK; *Camerina*, BRUGNIÈRES; vulgairement pierres lenticulaires ou numismales.

creuses qui reposent sur un treillis; mais ces toits ont souvent besoin d'être réparés, sur-tout après les tempêtes, quand on n'a pas eu soin d'assujétir les tuiles avec du mortier.

Outre la maison du gouverneur, autrefois ornée d'un beau jardin, on ne voit plus ici d'autres édifices publics que trois metschets ou mosquées tartares avec des minarets (misgir), du haut desquels le prêtre (mulla) appelle les fidèles à la prière quatre fois par jour; une église russo-grecque très-ordinaire, servant de cathédrale, et une autre assez considérable, bâtie sur la place par la communauté des Grecs, établis depuis 1797; un oratoire arménien, un bain tartare transformé en prison publique, et un assez grand nombre de casernes, situées au sud-est, dans la partie la plus élevée de la ville. On remarque, à sa proximité, sur la rive gauche du Salgir, quatre moulins que fait mouvoir l'eau d'un canal tiré de cette rivière, et deux autres construits plus bas; le premier sur le Salgir, et le second près de la ferme de l'ancien gouverneur Shegulin, qui n'est qu'à deux verstes de la ville. Près de tous ces moulins, dont les eaux du petit ruisseau Bala-Salgir, grossies par celles de l'Abdall, encore moins considérable, font tourner le dernier, on a planté de beaux vergers, entre autres celui de M. le conseiller Hochfeld, attenant à sa fabrique d'eau-de-vie.

Akmetschet servait autrefois de résidence au

kalga-sultan, personnage le plus distingué de toute la Tauride après le kan. Cette dignité était héréditaire dans la famille de Girei. Son vaste palais, qui domine la ville, était situé sur la rive gauche du Salgir; il fut détruit bientôt après la prise de possession de la Crimée. Une source abondante, dont les eaux portaient quelques nacelles pour l'amusement des kalga-sultans, indique aujourd'hui la place qu'occupait autrefois leur palais, sur le bord escarpé d'une anse du fleuve, constitué de roche calcaire, où l'on a établi des brasseries.

Le Salgir, guéable en plusieurs endroits, roule des eaux limpides sur un lit large et caillouteux. Lorsque la neige des montagnes vient à fondre, ou qu'il tombe de fortes pluies dans les contrées supérieures, cette petite rivière augmente, en vingt-quatre, trente-six heures ou plusieurs jours, au point de couler à plein bord, et de former un torrent impétueux qui entraîne les hommes et les bestiaux, et qu'il serait dangereux de traverser à cette époque. Ses eaux sont alors troubles, et ne deviennent potables qu'après avoir déposé la vase argileuse qu'elles charrient. Pour obvier à cet inconvénient, la ville fit construire des canaux souterrains, qui amenaient les eaux des hauteurs, éloignées de trois verstes; mais ces canaux dégradés, et rétablis en 1795, furent bientôt après détruits par d'avides Bohémiens, qui font ici le métier de porteurs d'eau. Les habitans sont réduits à boire celle du Salgir ou

de quelques sources voisines qui s'y rendent, quoiqu'elles soient chargées de celles calcaires.

Le Salgir est peu poissonneux. On n'y pêche que des loches, des vérons et de petits barbeaux. Les truites qu'on voit tout près de sa source ne descendent jamais jusqu'à la ville; mais en revanche on trouve des écrevisses d'un goût très-délicat dans les endroits creux de la rivière, et dans les petits ruisseaux environnans.

Les montagnes calcaires qui sont dans le voisinage du Salgir, comme toutes celles qui se prolongent jusqu'à la petite rivière d'Alma d'une part, et au ruisseau de Suja, à l'est de l'autre, ne présentent qu'une roche calcaire alternativement blanche ou jaunâtre, mélangée d'argile dure et poreuse, qui tantôt se délite en couches minces, tantôt forme des lits épais, et dans laquelle on apperçoit plus ou moins de pétrifications; les plus nombreuses sont celles que l'on connaît sous le nom de pierres lenticulaires, dont la grandeur varie, depuis le diamètre d'une petite lentille jusqu'à celui d'un pouce ou d'un pouce et demi [1]. En plusieurs endroits, tels que la rive gauche

[1] Voici mon opinion sur ce fossile, dont l'original vivant n'est point encore connu : comme on n'apperçoit aucune ouverture sur les écailles extérieures, qui se séparent aisément l'une de l'autre, et que, dans l'intérieur, le tissu cellulaire, en forme d'anneaux et de bandes transversales, n'offre aucune ressemblance avec la coquille

du Salgir, au-dessus de la ville, ainsi que vers l'Alma, on découvre dans la même roche de grandes coquilles d'huîtres diluviennes, et d'une autre espèce, converties en une substance grise et spathique. On rencontre au pied des rochers ces coquilles éparses, qui s'en détachent avec beaucoup de facilité. Au nombre des pétrifications, on compte encore l'huître à crête de coq, des gryphites, quelques bélemnites, et plus rarement des grains de buccin. Les carrières que l'on exploite, situées hors de la ville, près du chemin qui conduit à Bachtschisarai, ainsi que les hauteurs voisines, sont constituées de couches de roche calcaire crétacée, parsemée d'empreintes de coquilles très-minces. On y voit, par intervalles, d'autres lits d'argile et de marne tendre qui la recouvrent. Ces couches calcaires sont quelquefois entrecoupées par un banc pierreux de marne sablonneuse jaunâtre, et de petits fragmens arrondis de quartz, qui se décompose à la surface. Ces cailloux, dispersés dans la terre végétale et argileuse des environs, pourraient facilement induire en erreur, et faire croire qu'ils ont été roulés par les eaux de la mer, qui recouvrait jadis ces

---

d'un testacé, mais beaucoup plus avec la structure interne de l'os de la sèche *(sepia)*, je présume que la pierre lenticulaire pourrait être l'écaille d'une espèce de *doris* ou *sepia*, probablement éteinte, qui vivait au fond de la mer, et dont on retrouve les traces dans la vase calcaire qu'elle a jadis abandonnée.

lieux. Toutes ces couches, horizontales, s'inclinent doucement au nord; la majeure partie des montagnes qu'elles forment sont coupées à pic, du côté du sud ou du sud-est où les couches s'élèvent, et paraissent de loin comme dentelées et déchirées.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans le vallon du Salgir, de même que dans plusieurs autres, formés par la couche calcaire d'alluvion qui traverse la plaine de Tauride, c'est le coup-d'œil que présentent les terrasses et les pans de rochers qui les bordent. Toutes ces vallées, évasées jusqu'à une certaine hauteur, paraissent avoir été lavées et rongées par les vagues de la mer; mais je n'oserais pas décider si l'on doit attribuer ces dégradations aux flots de l'ancienne mer Noire ou bien à l'intempérie des saisons. Je crois qu'il serait intéressant de déterminer, par le niveau, la position de ces vallées au-dessus de la mer actuelle, et la hauteur à laquelle on remarque la décomposition des roches.

Ces montagnes calcaires produisent beaucoup de belles plantes, la plupart indigènes, qui s'étendent à l'ouest, jusqu'au-delà du Karassuk. Les plus remarquables sont la belle sauge hablizienne[1], un grand *hedysarum* à fleurs blanches veinées de rouge[2], une gypsophile dont les fleurs sont réunies en boule[3];

---

[1] *Salvia habliziana.* — [2] *Hedysarum.* — [3] *Gypsophila.*

une orcanette à fleurs jaunes[1], particulière à la Crimée, et presque semblable à l'orcanette à fleurs pendantes[2]; le chardon élégant[3], la carline laineuse[4], la sarriette de montagnes[5], le liseron à feuilles étroites[6], le petit liseron des champs[7], sans parler de beaucoup d'autres plus communes.

---

[1] *Onosma.* — [2] *Onosma simplex.* — [3] *Carduus elegans.* — [4] *Carlina lanata.* — [5] *Satureja montana.* — [6] *Convolvulus cantabrica.* — [7] *Convolvulus terrestris.*

VOYAGE

DANS LA PARTIE SUD-OUEST DE LA PRESQU'ÎLE DE CRIMÉE.

LA saison fut si belle au mois de mars, que je ne pus résister au désir de connaître les objets intéressans de la Tauride. Je partis le 8 mars d'Akmetschet, et je dirigeai d'abord ma route sur Bachtschisarai, ville éloignée de trente-une verstes.

Avant d'atteindre la rivière d'Alma, le chemin passe sur des ~~plateaux élevés~~, ~~et~~ dans d'agréables vallons couverts d'une belle verdure, entre des montagnes calcaires taillées à pic du côté du sud, et très-éloignées les unes des autres; cette roche présente des traces de charbon, dont la couleur tranche au milieu des coupûres et des terrasses blanches qu'elle forme. Toutes ces montagnes sont constituées comme celles du Salgir, et renferment le même genre de pétrifications. On trouve dans quelques-unes de belles huîtres à crête de coq, bien conservées ou minéralisées. A trois verstes d'Akmetschet on côtoie une

montagne argileuse, au bas de laquelle coule une source dont les eaux approvisionnaient autrefois cette ville, et tombent, par un petit ruisseau bourbeux, dans le Salgir. Le chemin descend dans un vallon arrosé par le Bulganak (trois verstes), que l'on compte au nombre des rivières de la presqu'île, quoiqu'il soit très-petit à peu de distance de sa source, et sujet à tarir en été, parce qu'il a son embouchure dans la mer. On arrive par une contrée découverte, agréable et fertile, sur les bords de l'Alma, couverts de nombreux villages (seize verstes). C'est ici que l'on rencontre les riches pâturages que les kans de Crimée réservaient pour leurs haras. A droite, on voit entre autres villages ceux de Chaneli et d'Hadschirbecke, entourés de beaux peupliers d'Italie. L'Alma prend sa source dans les vallons boisés de la montagne de Tschatyrdagh (lieu de campement), et du mont très-élevé de Babugan-Jaila qui lui fait face à l'ouest; elle reçoit plusieurs petits ruisseaux, dont les plus considérables sont ceux de Kuisu et Mener, qui sortent au pied du Tschatyrdagh. La fonte des neiges tombées dans les montagnes, ou de fortes pluies rendent l'Alma pour le moins aussi rapide et dangereux que le Salgir. Il ne se passe presque pas d'années qu'il n'y périsse des voyageurs. Le ruisseau de Badrak n'est pas moins perfide, à cause des creux qu'il forme dans son lit de vase, et des eaux pluviales qui s'y dégorgent par de larges vallées; on le traverse après

l'Alma, non loin de sa jonction avec cette rivière. — On arrive ensuite sur des hauteurs qui s'élèvent en amphithéâtre, et dont les plateaux se prolongent presque sans interruption jusqu'à Bachtschisarai. Leur coupe, escarpée du côté du sud, borde la gorge étroite, au fond de laquelle est située cette ville. La maison de plaisance du kan, à quatre verstes en deçà de Bachtschisarai [1], ainsi qu'un superbe bassin, près de la route, construit en pierre de taille, pour retenir les eaux d'une excellente source, n'ont pu malheureusement échapper aux ravages de la guerre.

On touche presque à la ville, cachée dans le fond d'une gorge, avant de l'appercevoir, et l'on est obligé de rétrograder par un chemin très-rapide pour y descendre. Elle occupe l'évasement d'un étroit vallon qui, bordé par de hautes terrasses constituées de couches calcaires et crétacées, suit la direction du sud-sud-est au nord-nord-ouest; on y trouve, sur-tout au nord, des pans de rocs cariés d'un singulier aspect, qui forment d'énormes blocs arrondis, et renferment plusieurs grottes. Le petit ruisseau de Dschuruk-su (eau fétide) l'arrose, avant de se réunir à la rivière de Katscha; traverse la ville bâtie sur ses bords, et mérite en effet le nom qu'il porte, parce

---

[1] Le nom de *Bachtschisarai* signifie littéralement *jardin-palais*. Cette ville est la capitale de la Crimée.

qu'il entraîne avec lui les immondices des rues ou de plusieurs cloaques souterrains; ce qui contribue beaucoup à la fertilité des jardins potagers établis au-dessous du faubourg. Ces jardins sont entrecoupés de canaux ingénieusement distribués le long de la montagne, que des ignorans prennent pour des sources qui paraissent remonter au-dessus de leur niveau. Les rues, bâties des deux côtés du ruisseau, s'élèvent en terrasses les unes au-dessus des autres; elles sont étroites, tortueuses, sales et très-malsaines, entremêlées de jardins fruitiers ornés de peupliers d'Italie. La ville a plus d'une verste de largeur, sur deux et demie de longueur. Les minarets des nombreuses mosquées, et les cheminées élégantes de la plupart des maisons, mal construites, présentent au milieu des arbres un coup-d'œil si pittoresque, que j'ai cru devoir en donner le dessin dans la planche 27. Cette vue est prise de la partie supérieure de la ville, où le palais du kan est situé. La rue principale qui mène à ce palais le long de la rive droite du Dschuruk-su, est garnie, des deux côtés, de misérables boutiques presque toutes construites en bois; mais elle est si étroite, que deux voitures peuvent à peine y passer de front, et d'ailleurs très-mal pavée. Beaucoup d'autres n'ont que la largeur requise pour le passage d'un seul charriot : plusieurs ne servent qu'aux piétons et aux cavaliers; et la boue qui les couvre a même obligé les habitans d'y faire des trottoirs.

Les mosquées (metschets), les écoles publiques (medress), les bains, le palais du kan et les tombeaux qui l'entourent, sont les principaux ornemens de Bachtschisarai. — On y compte trente-une mosquées, la plupart solidement bâties en pierre de taille, et décorées d'élégans minarets ; une église grecque, une arménienne, deux synagogues et trois écoles mahométanes. Il y a deux bains construits dans le genre turc, couverts de belles coupoles. Cette ville renferme encore seize *chans*, grandes maisons qui servent d'auberges ou de magasins, dont les six plus considérables sont bâties en pierre ; vingt-un cabarets, dix-sept cafés tartares, cinq moulins, que le Dschuruk-su fait tourner, et cinq cent dix-sept boutiques, sur lesquelles : cent vingt-une, de marchands de soieries et de merceries ; quarante-une, de selliers et de corroyeurs ; cent trente-cinq, de comestibles ; vingt-quatre, de cordonniers ; vingt-trois, de coutellerie tartare (dont les couteaux et les lames sont très-renommées par la bonté de leur trempe) ; cinq, de chaudronniers ; dix, de barbiers ; dix-neuf, de tailleurs ; six, d'orfèvres ; cinq, d'armuriers ; huit, de bottiers ; vingt, de boulangers ; treize échoppes où l'on vend une boisson forte, que les Tartares appellent *busa*, et qu'ils préparent avec du millet ; neuf magasins de planches et de bois de charpente ; huit, de tonneaux ; cinq corderies ; sept fabriques de manteaux et de bonnets de feutre ; quatre, de poterie ; treize, de chandelles ; cinq, de

tuyaux de pipe; treize tanneries et marroquineries; six forges de maréchaux, et sept ateliers de sculpteurs en bois. — On porte le nombre des maisons de Bachtschisarai à quinze cent soixante-une, et celui des habitans de toutes les classes à trois mille cent soixante-six hommes, et deux mille six cent dix femmes, y compris deux cent quatre Grecs des deux sexes, avec quatorze nobles et quarante-deux négocians; cinquante-un Arméniens, onze cent soixante-deux Juifs, dont quatre cent vingt sont inscrits sur le rôle des marchands; et près de trois mille Tartares, dans le nombre desquels on distingue vingt nobles, deux cent quatre-vingt-sept commerçans, cent soixante-trois prêtres, et soixante dix-huit clercs ecclésiastiques. L'impératrice Catherine II a spécialement abandonné, par un ukase, le séjour de cette ville, qui n'a point de bourgeois russes, aux Tartares. Ils composent, par cette raison, la majeure partie de la population, et vivent, ainsi que les Juifs, sous les lois de leurs magistrats particuliers.

Le palais du kan, situé à l'ouest de la ville, sur la pente méridionale du vallon, près du ruisseau, mérite une description particulière. Il est composé d'un corps-de-logis et de plusieurs bâtimens placés sans ordre, qui forment des cours irrégulières: la première de ces cours est entourée de maisons ordinaires. On y arrive par une porte et un pont de pierre construit sur le Dschuruk-su, bordé d'un

quai. Sur la gauche, on voit la belle et grande mosquée du kan, ornée de deux minarets; plus loin les écuries, et sur la droite le palais même, qui n'a qu'un étage. Une longue muraille sépare la cour du jardin fruitier, qui s'élève en terrasse sur la pente du vallon. On entre dans la cour intérieure par une porte surmontée d'un pavillon, et de là dans le palais même, par un grand vestibule placé dans l'angle à gauche. Ce vestibule, orné de jets d'eau, conduit aux appartemens supérieurs par un escalier commode, pris sur l'emplacement de plusieurs petites chambres qu'on a démolies. Il ne reste plus au rez-de-chaussée que quelques-uns de ces cabinets avec la grande salle du divan. Les chambres et les galeries de l'étage supérieur sont pourvues de cheminées, et décorées, à la manière turque, de superbes tapis, de sophas, de paysages orientaux d'un goût bizarre, peints à fresque; de fleurs artificielles et de vitraux colorés, à l'exception de quelques-unes que l'on a meublées à l'européenne pour la réception de l'impératrice, en 1787. Au milieu des bâtimens latéraux, on voit un joli bosquet de rosiers, entouré de berceaux, où coule une source qui tombe en cascade dans des bassins de pierre. Les chambres du palais communiquent aux petits appartemens du sérail, moins ornés et déjà dégradés, au-dessus desquels s'élève un kiosque où le kan nourrissait des faucons. On jouit, de ce petit pavillon, d'une vue ravissante qui plonge sur la

mosquée, et sur les groupes de roches grotesques que l'on apperçoit au nord du vallon, vers l'extrémité supérieure de la ville. On a pratiqué quelques jardins entre les différens corps-de-logis du sérail, avec un petit bain en pierre de taille; mais le grand bain de marbre qui existait autrefois dans l'intérieur du palais est entièrement détruit.

Le grand jardin planté d'arbres fruitiers, situé sur le penchant de la montagne, est partagé en quatre terrasses qui communiquent les unes avec les autres par des escaliers en pierre construits sur les côtés. Celle de bas est couverte de treilles, et les supérieures sont ombragées de toutes sortes d'arbres à fruits, parmi lesquels on distingue des poiriers d'une excellente espèce.

La grande Metschet, un des plus beaux et des plus grands édifices de Bachtschisaraï, fait face au palais. Elle est intérieurement décorée d'une tribune garnie de fenêtres, où l'on monte en dehors par un escalier particulier. C'est dans cette tribune, autrefois destinée à la famille du kan, que l'on place, pour ne point troubler la dévotion des Tartares, tous les étrangers, et sur-tout les femmes, qui veulent assister, les jours de fêtes et les vendredis, aux prières publiques du soir, ou bien aux danses ridicules des derviches.

Derrière cette mosquée se trouve un vaste cimetière entouré de jardins et de maisons, où toutes les

personnes de la famille des kans, les nobles et les prêtres, sont enterrés. Ce cimetière en pente paraît de loin comme hérissé de colonnes, et celles qui sont surmontées d'un turban désignent la sépulture des hommes. On y remarque deux caveaux modernes attenant, et un plus ancien bâti près de la Metschet; les premiers renferment les cercueils des kans, placés sur la terre et revêtus d'étoffes noires et vertes. Hadschi-ghirei a fait construire une de ces catacombes. En remontant, on trouve un peu plus loin le tombeau de Mengni-ghirei. Ce monument, d'un meilleur style, entouré de portiques en pierre, est isolé, et son intérieur ombragé de vignes ou de feuillages. A l'extrémité supérieure du cimetière qui touche le bord de la plus haute terrasse du jardin, on découvre l'élégant mausolée de l'épouse géorgienne du valeureux kan Krym-ghirei, sous une voûte en forme de coupole, surmontée d'une boule dorée. Ceux du kan même et de son frère ont la forme d'un grand sarcophage en pierre, surmonté d'une colonne avec un turban; ils sont situés sous des pruniers et d'autres arbres, entre la mosquée et le tombeau de Hadschi-ghirei. — Un ordre émané de la cour enjoint d'entretenir avec le plus grand soin les bâtimens ainsi que les meubles de ce palais, et d'y faire toutes les réparations convenables pour conserver ce modèle de l'architecture bizare des Orientaux.

Un des établissemens les plus utiles de Bachtschisarai,

ainsi que de plusieurs villes tartares, sont les canaux souterrains qui amènent l'eau des hauteurs voisines, par des tuyaux de terre cuite, dans les maisons des riches particuliers et dans les fontaines publiques. Celle qui découle de ces bassins de pierre sert à arroser les petits jardins de l'intérieur de la ville, et à entretenir la propreté des fosses d'aisance établies près de là pour la commodité du public. Elles transportent aussi toutes les immondices des rues dans le ruisseau Dschuruk-su. La police tartare veille soigneusement à la conservation de ces canaux entretenus à frais communs, tandis que dans les autres villes, comme à Akmetschet et Kaffa, ils tombent en ruines par la négligence ou la mauvaise volonté des habitans.

La situation de Bachtschisarai, nonobstant la malpropreté de ses rues tortueuses et l'humidité des maisons, n'est point insalubre; ce qui dépend peut-être du courant d'air perpétuel qui règne dans l'étroit vallon qu'occupe cette ville. Comme elle est absolument à l'abri des vents du nord, elle jouit d'une exposition très-chaude. Les pêchers, les amandiers et toutes sortes d'arbres à fruits, ainsi que les plantes printannières, y fleurissent beaucoup plus tôt, parce que les hivers y sont plus doux que dans aucune autre partie de la Crimée. Les provisions de bouche, et tous les objets relatifs aux besoins de la vie, que l'on tire abondamment des contrées populeuses de

l'Alma, de la Katscha, et des montagnes, y sont à très-bon compte. Le commerce de cette ville ne laisse pas que d'être considérable; le petit trafic qui se fait dans les villages circonvoisins, et le passage fréquent des nobles (murses) procurent de l'aisance à tous les artisans.

A trois verstes en droite ligne de la partie supérieure de Bachtschisarai, c'est-à-dire, à l'entrée de la gorge où le Dschuruk-su prend sa source, on arrive à la forteresse des Juifs ou Dshufut-Kalé. Elle est située à la jonction de cette gorge avec un autre vallon au sud-ouest, sur une haute montagne calcaire dont la saillie les sépare au sud; la grande route qui mène à cette place célèbre, et fréquentée de beaucoup d'étrangers, tourne sur des hauteurs calcaires au sud de la ville de Bachtschisarai, et côtoie le vallon du sud-ouest dont nous avons déjà parlé, ainsi qu'une gorge adjacente. Ce chemin, taillé dans les roches calcaires pelées, peut avoir cinq verstes de longueur. La route à cheval, beaucoup plus courte, qui remonte en ligne directe de la capitale des Tartares, vers le vallon, passe près d'un couvent grec. On gravit de là jusqu'à la forteresse, par un sentier où l'on transporte l'eau sur des ânes, dans de petits barils placés aux deux côtés de leur bât, et dont la charge coûte dix copecs. On voit, hors de la ville, à l'entrée du vallon, au sud-ouest, le cimetière des Juifs, ombragé de très-beaux arbres et couvert de

rangées de tombes, la plupart taillées sur un modèle en forme de sarcophage, avec des tables de pierre en losange, plus élevées aux deux bouts; quelques-unes portent des inscriptions hébraïques. Les Juifs ont tant de vénération pour cette petite vallée de Josaphat, qu'autrefois, lorsque les kans voulaient les mettre à contribution, ils étaient surs d'obtenir d'eux tout ce qu'ils demandaient, en les menaçant de faire abattre les arbres qui l'entourent, sous prétexte d'en avoir besoin.

La ville des Juifs, située sur la partie la plus étroite de la saillie de montagne, est enceinte de murs ou de maisons; elle a deux portes avancées, que l'on ferme tous les soirs; l'une à la pointe du rocher, l'autre à l'endroit où il s'élargit en plateau. Les rues sont étroites, tortueuses, mais très-propres; la roche même leur sert de pavé, et les principales sont revêtues de trottoirs pour la commodité des habitans. Au centre de la ville, on voit une troisième porte qui indique son ancienne enceinte, et qui peut faire juger de combien elle s'est accrue. On remarque près de là le mausolée d'une fille de Toktamysch, kan, orné d'un élégant portique, cintré du côté de l'ouest, et qui consiste en deux voûtes placées l'une au-dessus de l'autre. La synagogue, d'une belle architecture, est pourvue d'un petit jardin qui sert à la fête des Tabernacles. Toutes les cours sont entourées, à la manière tartare, de hautes murailles bâties de

pierre calcaire brute et d'argile. On y compte environ deux cents maisons attenant les unes aux autres, habitées par douze cents personnes des deux sexes, qui sont toutes karaïtes. Ces Juifs se nomment encore entre eux Karaïmes, et n'en admettent point d'autres, excepté les Karaïtes polonais, qui rejettent de même le Talmud. Ils font aussi venir leurs Bibles de Pologne; mais ils ont presque entièrement adopté l'ancien costume et le langage des Tartares, parce qu'ils vivent, depuis un temps immémorial, sous la domination de ce peuple, des produits de leur commerce, de leurs fabriques et de leurs métiers.

La partie saillante de la montagne, sur laquelle est assise cette petite ville, s'élargit au nord, et forme un vaste plateau rocailleux, couvert d'un mince gazon, et, dans le bas, de paliures[1] (épines du Christ). On a conservé, depuis le règne des kans, un troupeau de cerfs, réduit à quatorze individus, jeunes ou vieux, par la chasse qu'on leur a donnée l'hiver. Ces animaux qui rappellent le souvenir de l'ancienne puissance des souverains de ce pays, errent en liberté dans cette plaine, que les Juifs n'osent cultiver, par le respect qu'ils ont encore pour ce lieu. La cour nourrit en hiver, à ses dépens, ces bêtes fauves, que l'on a soin de pourvoir d'eau; l'escarpement des

[1] *Paliurus.*

roches qui forment le bord de toute la montagne, ne leur permet pas de s'échapper, quoiqu'elles vivent sans être parquées.

On découvre sur cette plaine beaucoup de fondemens d'édifices en pierre qui indiquent une place jadis habitée, et plusieurs cavernes dans le rocher qui borde le vallon au sud-ouest, et sur-tout près du monastère grec. Suivant la relation du baron de Tott, confirmée par quelques habitans de Bachtschisarai, on voyait autrefois ici de gros anneaux d'airain ou de fer, attachés dans un endroit inaccessible d'un pan de roc, mais dont je ne saurais garantir l'existence comme témoin oculaire. Tout le vallon de Dschuruk-su paraît d'ailleurs, comme beaucoup d'autres de cette chaîne de montagnes calcaires, avoir été battu et rongé par les flots de la mer.

On trouve, dans le vallon oriental au-dessous de Dshufut-Kalé et des sources du Dschuruk-su, les ruines d'un ancien château de plaisance des kans, appelé Asclama[1]. Il y avait aussi, près du même château, de superbes jardins d'arbres greffés d'excellentes espèces; mais il en reste à peine quelques vestiges.

Les habitans juifs de cette forteresse entretiennent

---

[1] *Aschlama* signifie greffe, et greffer des arbres; cette maison de plaisance avait apparemment reçu ce nom du verger voisin.

un grand nombre d'ânes pour leurs voyages et le transport des vivres ou de l'eau, parce qu'il leur était défendu de monter à cheval sous la domination tartare, et que leurs lois ne leur permettent pas d'élever des mulets.

Le village de Dosis, situé près du Dschuruk-su, bordé de jardins potagers, est à la distance de deux verstes au-dessous de Bachtschisarai. On apperçoit, entre ce ruisseau et les collines qui s'élèvent au midi, les anciens mausolées des kans, nommés par les Tartares (eski jurt) ancienne demeure. Le dessin de ces monumens est pris de la hauteur méridionale (*Voyez* la planche 28). Ces tombeaux ont été dégradés à la suite de la dernière guerre, et quelques-uns ne présentent plus que des ruines. Les corniches des fenêtres et des portes de la plus moderne et de la plus belle de ces sépultures, surmontées d'une coupole, étaient de marbre blanc veiné de gris, dont on voit encore des vestiges; mais des mains profanes et barbares les ont démolies pour en faire des chambranles de cheminées. Ces vastes tombeaux sont entremêlés d'un grand nombre de colonnes et de pierres sépulcrales, ornés de belles guirlandes et de bas-reliefs, la plupart de marbre. Les Tartares des villages adjacens veillent néanmoins à la conservation de ces restes précieux, pour les dérober le plus qu'il est possible au danger d'une destruction totale. En comparant le style de ce mausolée avec celui des

tombes de Madshor, Tatartup et Bolgary[1], il ne peut plus rester d'incertitude ni sur l'origine de ces derniers, ni sur la nation qui les a construits.

Après avoir traversé plusieurs plateaux élevés entre des montagnes calcaires et marneuses, on atteint, à six verstes de Bachtschisarai, la petite rivière de Katscha, qui coule dans un riant vallon tapissé d'une belle verdure, près d'Egis-Oba; ce village, dont le sol humide rend le séjour malsain, tire son nom de deux anciennes éminences sépulcrales, ou collines de limites, situées sur une hauteur en deçà de la Katscha. M. l'amiral Nicolas Semenowitsch Mordwinof, homme aussi distingué par sa naissance et ses services militaires que par l'honorable emploi qu'il fait de sa fortune dans sa retraite, pour le bien de son pays, vient de donner une nouvelle preuve de son désintéressement et de l'esprit philantropique qui l'anime, par les établissemens qu'il a créés près de ce village. Un atelier de serrurerie avec une forge, une belle tannerie dirigée par un Allemand, et une pépinière d'arbres à fruits, tant exotiques qu'indigènes, rappelleront toujours la mémoire de ses bienfaits. Les arbres des anciens jardins tartares que l'on voit près de ce village peuplé de colons russes, et plus loin en remontant la Katscha, produisent une grande quantité

[1] Voyez, planches 6 et 7 de mes premiers voyages.

de fruits de toute espèce et de la meilleure qualité. C'est de là que l'on transporte, par le roulage, jusqu'à Pétersbourg et Moscou, les excellentes pommes de sinapis. On trouve encore le long de la Katscha, jusqu'à la mer, beaucoup de vergers, et sur-tout de vignobles, d'où l'on retire un vin capiteux et sucré, mais qui ne se conserve pas long-temps. Ce vin, blanç, coûte, à l'époque de la vendange, un rouble l'*eimer;* on en fait peu de rouge. Celui que l'on recueille dans les contrées plus basses de l'Alma, trop aqueux, faible et sujet à s'aigrir, ne se vend que soixante-dix à quatre-vingt copecs. La culture des vignes et les espèces de raisins des bords de l'Alma et de la Katscha sont presque les mêmes; mais la différence d'exposition et la nature du sol de ces derniers vignobles influent beaucoup sur la qualité de leurs vins. On suit ici la méthode hongroise, qui consiste, au lieu de les tailler en espalier, à étêter les ceps très-près de terre, pour que le sarment croisse en touffes, et que les jets qui poussent au-dessus du pied rapportent l'année suivante. Cette manière de cultiver la vigne est si productive, que l'on estime le prix des vignobles à un rouble par cep. A l'entrée de l'hiver, on est dans l'usage d'enterrer les ceps jusqu'au troisième nœud, et de ne les découvrir qu'au mois d'avril, pour donner à la vigne la première façon, lorsque le jeune bourgeon commence à paraître; par ce procédé sa floraison est plus précoce, et le raisin mûrit un mois plutôt que

dans les vallées méridionales où les ceps ne sont jamais enfouis. Les nombreuses façons qu'on lui donne contribuent aussi beaucoup à sa fertilité; mais il arrive quelquefois que des gelées tardives détruisent l'espoir du vigneron. J'ai même observé que les ceps non recouverts, dans ce district, n'ont point éprouvé les atteintes du froid rigoureux des hivers de 1798 et 1799.

La Katscha, qui descend des hautes montagnes plus à l'ouest que l'Alma, est formée de la réunion de plusieurs ruisseaux qui coulent des gorges et des vallées comprises entre le Babugan-Jaila et la haute montagne de *Potamis;* cette rivière n'est cependant pas aussi considérable que l'Alma et le Belbek, qui suivent une direction parallèle pour se rendre à la mer. Son cours est très-rétréci dans les étés secs, quoique la neige et les eaux de pluie la changent quelquefois en torrent; mais comme son lit est large et pierreux, le passage n'offre jamais autant de dangers que celui des deux premières. Elle serpente au milieu d'une contrée fertile et découverte, et ses bords sont parsemés de beaucoup de villages tartares ornés de beaux jardins.

Les montagnes calcaires situées entre la Katscha et le Belbek deviennent plus escarpées, plus hautes et plus rapprochées les unes des autres; elles présentent aussi des tranches plus déchirées. La chaîne encore plus élevée de montagnes calcaires, qui se prolonge au-delà de ce dernier fleuve, à partir de

la mer et de l'ouest à l'est, n'est coupée que par la vallée transversale dont nous parlerons plus bas, qui se dirige vers Mankup, en longeant la rive méridionale du Belbek. Un chemin très-difficile, pratiqué pour le voyage de Catherine II, et qui conduit à Balaklawa et Sewastopol, traverse ces montagnes. La descente en est très-pénible, vu l'escarpement de leur pente au sud. Indépendamment de cette route, il y en a une autre pour la poste, qui tourne à droite vers le village de Duwankoi (village de prière), à seize verstes de Bachtschisarai; traverse le Belbek dans un vallon étroit, escarpé et très-chaud, et atteint une plaine découverte du côté de la mer. Le fond de la vallée est couvert de jardins et de quelques vignobles dont le sol marneux fait contracter au vin qu'on y recueille un goût douceâtre et agréable, analogue à celui du vin de Champagne mousseux. Les meilleures vignes ont été plantées près de Duwankoi, par l'ancien colonel Totowitsch. Les montagnes marno-calcaires qui bordent le vallon, paraissent comme déchirées et minées par des eaux de sources et de pluies, et leur base est entourée de quartiers de roches qui s'en sont détachés. Un nuage qui creva, dans l'été de 1796, au-dessus de Duwankoi, causa une inondation considérable, et fit rouler du haut des montagnes beaucoup de pierres dans le vallon; ce qui rendit très-long-temps la route impraticable. La roche calcaire est ici très-décomposée et rongée par le salpêtre,

comme celle qui entoure le port de Sewastopol. Dans d'autres endroits, elle est compacte et parsemée de peu de pétrifications apparentes; mais plusieurs des quartiers détachés de la roche étaient remplis de petites hélicites.

Le Belbek, la Katscha, l'Alma et le Salgir, qui, dans d'autres pays de montagnes, ne passeraient que pour de gros ruisseaux, doivent être comptés parmi les principales rivières de la Crimée : les eaux de pluies qui, des vallées supérieures et escarpées, se rassemblent dans ces ruisseaux, en ont creusé et élargi le lit, et leur donnent quelquefois, pendant plusieurs jours, l'apparence de larges torrens, sur-tout en automne et en hiver; mais les sécheresses de l'été les font beaucoup diminuer. Le Belbek prend sa source dans la haute montagne occidentale nommée la grande Jaila; reçoit beaucoup de sources et de ruisseaux, qui tombent de la montagne d'Usenbasch, et forme, dans les contrées supérieures, de petites cascades au milieu des vallées garnies de bois; mais, dans les montagnes calcaires, à partir d'Albat, où il commence à prendre le nom de Belbek, il coule entre des roches grotesquement brisées, dentelées et calcaires, qui offrent le paysage le plus agreste. Cette rivière porte le nom de Kabarda dans le haut pays, et, suivant quelques traditions, ses bords étaient jadis habités par les Tcherkesses ou Kabardins, comme semble l'indiquer la dénomination de Tscherkess-tuss, que l'on

donne encore aujourd'hui à la contrée comprise entre le Belbek supérieur et la Katscha.

Un pont traverse le Belbek, qui coule ici sur un lit de vase, entre la maison de campagne du capitaine de vaisseau Alexiana et un moulin que le vice-amiral Uschakof a fait construire près de la ferme du comte Tschernischef. La chaîne des montagnes calcaires se termine à son embouchure par des collines brisées, qui font saillie dans la mer, et dont les flancs jaunes sont colorés par de l'ocre. Ces hauteurs paraissent constituées de marne sablonneuse entremêlée de petits cailloux, dont les couches percent ici sous le calcaire qui les recouvre; car le plateau argileux qui sépare l'embouchure du Belbek du port de Sewastopol, est parsemé de petits fragmens de quartz, comme on le remarque dans plusieurs districts situés entre le Salgir et le Karassu; ce gravier paraît provenir de la décomposition des couches marneuses exposées à l'action de l'air.

On atteint le port à la pointe septentrionale (Sewernaja Kossa), qui fait le prolongement de ce plateau caillouteux, dont l'élévation perpendiculaire au-dessus de la mer Noire est de soixante à cent trente pieds. La partie la plus haute de cette roche borde la côte à l'ouest. On trouve ici de grandes auberges établies par quelques négocians qui se proposaient d'en faire une espèce de faubourg ou d'entrepôt pour faciliter le transport des denrées des villages voisins du Belbek

et de la Katscha, dans la ville située de l'autre côté du port. Les voyageurs qui s'y rendent traversent la rade sur des chaloupes, tandis que les voitures s'arrêtent communément ici près de la poste.

La ville maritime de Sewastopol, ou d'Achtiar, nom qu'elle a reçu plus récemment d'un village tartare situé jadis au nord de la baie, à trois verstes d'Inkerman, a été fondée immédiatement après l'occupation de la Tauride, à cause de la bonté de son port, et s'est rapidement accrue. Elle s'élève, ainsi que le répresente la planche 29.ᵉ, en amphithéâtre, au sud du port, sur la pente d'une langue de terre qui sépare la petite baie appelée Juschnaja (baie du Sud), de celle encore plus petite de l'Artillerie. Ce plateau, de couches calcaires, s'exhausse, à partir de la terre ferme où il n'a guère plus de trente pieds, jusqu'à cent quatre-vingt-dix au-dessus du niveau de la mer, près de la partie supérieure de la ville. Cette élévation garantit, avec le bord escarpé de la côte qui lui fait face, et qui est également constitué de roche calcaire, la baie du Sud, que l'on appelle aussi le petit port; de manière que, de la hauteur, la vue plonge comme dans une gorge, et qu'à quelque distance du rivage, on ne peut plus appercevoir la mâture des vaisseaux. Les quartiers de la ville, bâtie sur des rues parallèles qui vont en montant, sont divisés par d'autres rues transversales. On voit, sur la langue de terre qu'elle occupe, le Dvorez, logement préparé

pour la réception de sa majesté l'impératrice, en 1787; ensuite l'Amirauté, l'Arsenal, et les maisons des officiers de la marine; plus haut les habitations des bourgeois, le marché, et l'église grecque, nouvellement bâtie, ainsi qu'une autre pour le service de la flotte. Les hôpitaux et les casernes des matelots, avec les magasins, sont, la plupart, établis de l'autre côté du petit port, et forment une espèce de faubourg avec les casernes de la garnison, bâties, à quelque distance, dans la partie supérieure. Hors de la ville, on découvre, près de la baie de l'Artillerie, les casernes de ce corps, la douane et quelques autres maisons; près de la baie suivante, l'hospice ou quarantaine, et le long du rivage de la grande rade, des maisons de campagne ou métairies appartenant à des officiers de marine. La ville même de Sewastopol n'a pas tout-à-fait une verste et demie de longueur, sur une largeur de tout au plus deux cents toises; mais ni les casernes de la garnison, construites à plus de quatre cents toises de la partie supérieure de la ville, ni celles des matelots vis-à-vis de la ville même, ni les hôpitaux près de la petite rade, en face des premières casernes, ne sont compris dans cette étendue.

Le port, que les officiers de la marine anglaise ne peuvent comparer qu'à celui de Malte ou de Mahon, mérite sur-tout une description particulière, comme l'objet le plus important de Sewastopol. La baie principale, que les Tartares appelaient Kadi-Liman,

et dont la partie supérieure portaient le nom d'Awlita ou Awlinta, s'enfonce presque directement, au sud-est, dans l'intérieur des terres ; elle a, depuis la Sewernaja Kossa, près de son embouchure, jusqu'à celle du ruisseau Bijuk-Useen, qui tombe à l'autre extrémité, six verstes de longueur sur une largeur de six cents toises, qui va jusqu'à huit cents, et se rétrécit ensuite jusqu'à trois cent-cinquante et trois cents toises. Du reste, cette baie n'a jamais plus de dix à onze brasses de profondeur moyenne depuis son embouchure, et jamais moins de neuf jusqu'à l'ancien village d'Achtiar, où sont établis les magasins de la marine, et cette profondeur diminue jusqu'à trois, vers les deux rives. Il n'y a pas un écueil dans tout le port; mais les vaisseaux doivent éviter, à l'entrée, près de la Sewernaja-Kossa, un petit banc de sable où les matelots trouvent la pêche la plus abondante. L'eau devient toujours plus basse à l'extrémité du port dans la direction d'Inkerman, et n'a guère, vers l'embouchure de la petite rivière, qu'une demie et même un quart de brasse de profondeur, de sorte qu'on est obligé de marcher dans la vase pour remettre les chaloupes à flot. L'entrée du port est défendue par de fortes batteries, placées sur les deux langues de terre opposées. Outre ces batteries, il y en a encore une vis-à-vis de la ville, et deux sur la double pointe de terre où elle est assise avec une redoute plus élevée. Une de ces batteries, en fer à cheval, défend en

même temps l'entrée de la baie de l'Artillerie, sans quoi la ville pourrait courir de grands dangers. Les couches calcaires, qui vont en s'exhaussant dans l'intérieur des terres, mettent le grand et le petit port parfaitement à l'abri de tous les vents. On a seulement vu quelques tempêtes de l'ouest y causer du désordre, en faisant chasser les bâtimens sur leurs ancres, lorsque ces vents pouvaient y pénétrer par l'embouchure de la rade.

A sept cent cinquante toises environ de l'entrée du goulet, le grand port destiné aux vaisseaux de guerre forme, pour ainsi dire, un plus petit bras, qui suit la direction du sud à l'ouest. Ce bras, que les Tartares appelaient autrefois Kartaly-Kosch (baie des Vautours), porte aujourd'hui le nom de Juschnaja-Buchta, ou petit port. Il s'enfonce à plus de deux verstes et demie dans le haut pays, et n'a qu'une largeur de deux cents toises à son embouchure, à l'est de laquelle il décrit vers le sud une petite anse étroite, entourée d'habitations pour les matelots, longue de trois cents toises, sur une largeur et une profondeur de six à neuf, et terminée par une pointe tortueuse. Quand la flotte désarme, elle entre dans le petit port, où elle est en pleine sûreté; et quand elle arme, elle passe de celui-là dans la rade, où elle se met en ligne et jette l'ancre. La petite baie de l'Artillerie, qui n'a tout au plus que trois cents toises de longueur, a reçu ce nom des casernes que

l'on a construites auprès pour les canonniers. Un peu plus rapprochée de l'embouchure du grand port, elle n'est séparée du petit, dont nous avons déjà fait mention, que par la pointe de terre large de deux à trois cents toises, sur laquelle la ville est située.

Du même côté l'on voit aussi, à neuf cents toises du petit port, une anse étroite, de deux cent cinquante toises de longueur, que les Tartares appelaient Awlita, dans laquelle on peut coucher commodément les vaisseaux de guerre sur le flanc, pour les calfeutrer et les radouber. Les vers de mer qui percent le bois des vaisseaux, pullulent dans la mer Noire, sur toute la côte de la presqu'île de Crimée, depuis ici jusqu'à Kaffa et Kertsch, et même dans le port d'Achtiar. En moins de deux années, ces vers viennent à bout de ronger entièrement la couverture d'un navire. On n'a point trouvé jusqu'ici de meilleur moyen pour y remédier, que de faire passer les vaisseaux au moins une fois tous les deux ans dans cette petite anse, de les coucher sur le ventre et de les exposer à la flamme du bois de genèvre et du goudron, opération aussi dangereuse pour le corps du bâtiment, par la nécessité de le mettre sur le côté, que par la crainte du feu. Ces vers ne sont point en aussi grand nombre dans la mer moins salée d'Asoph, non plus que dans le Liman, près d'Otschakof; on a même observé que les vaisseaux qu'ils ont rongés y deviennent plus spongieux, et que leur bois se resserre

de rechef lorsqu'ils rentrent dans la mer Noire. J'assistai à l'opération dont je viens de parler, en présence de mon ami, le contre-amiral actuel Priestmann; j'examinai les productions marines qui s'étaient attachées au fond du vaisseau; je parcourus ensuite les bords de la petite baie, dans la pointe de laquelle se décharge un ruisseau qui fertilise un bas-fond assez herbageux, mais dont l'humidité doit être nuisible à la santé des matelots quand ils y travaillent. Les productions marines n'étaient ici ni très-variées, ni très-nombreuses; j'y remarquai l'alcyon Schlosseri [1], si bien décrit par Gærtner, et parsemé d'étoiles blanches ou jaunâtres, dont les couleurs tiraient sur l'olive; le jaune et le jaune orangé, une ascidie membraneuse [2], des tulipes de mer, une couple de sertulaires; l'escare pierreuse [3], la tubulaire ovifère [4], apartenant à la mer Baltique, dont j'ai donné la description, et l'huître rameuse. Le rivage de la baie est entièrement composé de lits calcaires, couverts d'une efflorescence farineuse, et rongés par le salpêtre. Dans la continuité du vallon qui touche à cette baie, on apperçoit quelques pieds

---

[1] *Alcyonium Schlosseri.* V. PALLAS, *Spicilegia Zoologica, fasc. X, p.* 37, *tab. IV, fig.* 1—5. *Botryllus stellatus.* — [2] *Ascidia.* — [3] *Eschara lapidea.* — [4] *Tubularia ovifera.* V. PALLAS, *Spicilegia Zoologica, fasc. X, tab. IV, fig.* 9.

de vigne dégénérée et du houblon sauvage, qui sont des restes d'ancienne culture.

La position avantageuse de Sewastopol, sur un terrain sec, dans le voisinage de la mer, procure à cette ville un air sain, tempéré en été par les vents, et plus doux en hiver qu'en beaucoup d'autres lieux de la Tauride, par l'abri des montagnes qui l'entourent au nord et à l'est. La plus grande chaleur, en été, n'y passe point le 26.e degré et demi du thermomètre de Réaumur (91 degrés de Fahrenheit). Des vents de terre et de mer, qui soufflent alternativement le matin et le soir dans la direction du port, rafraîchissent l'atmosphère, et favorisent en même temps l'entrée et la sortie des navires, tandis qu'en pleine mer ce sont les vents du nord-ouest et du nord-est qui règnent le plus.

La crainte que les matelots inspirent aux Tartares occasionne ici la cherté des vivres, par la difficulté de les tirer des villages voisins. Quelques marchands russes y font entrer du bétail de la steppe; mais comme les marins avaient autrefois plus de licence, ils se permettaient souvent des moyens illicites pour s'en procurer et les revendre ensuite à vil prix.

Ils établissaient leur tuerie dans les taillis des montagnes d'Inkerman, d'où ils faisaient entrer la viande à Sewastopol par contrebande. Les grands vautours bruns indiquaient la place de cette tuerie par les cercles qu'on leur voyait décrire à l'entour. La farine

de seigle et le poisson forment ici les seuls articles qui soient plus abondans et moins chers que dans aucune autre ville de la Crimée; la première, parce que les matelots et les soldats vendent celle qu'ils ne consomment point; et le second, parce que les rameurs de toutes les chaloupes des vaisseaux de guerre s'occupent de la pêche, et portent au marché le poisson qu'ils prennent, entr'autres le kephal (muge ordinaire)[1], de petits maquereaux ou pélamides, et le rouget de la petite espèce[2], qui viennent par troupe dans les eaux de la rade. On a trouvé, depuis quelques années, des huîtres dans le port même. La volaille et les cochons, que l'on élève dans les métairies des officiers, forment aussi des objets de consommation pour cette ville. Le peu de foin que l'on récolte sur quelques fonds, et celui que les Tartares amènent des montagnes, sont si loin de suffire à la nourriture des chevaux et des vaches, qu'on paye souvent quatre-vingts copecs et jusqu'à un rouble, le poud de ce fourrage, dans les longs hivers. Le bois de charpente et de chauffage n'est pas moins cher, et l'on en manquerait absolument, si la fraude ne venait quelquefois au secours des habitans. La rareté de cet article est telle, qu'on a déjà détruit les genèvriers, assez nombreux jadis sur le sol de la Chersonèse, et qu'on

---

[1] *Mugil cephalus.* — [2] *Mullus barbatus.*

est obligé d'aller chercher au-delà d'Inkerman ceux dont on a besoin pour brûler la cale des vaisseaux. On n'a laissé sur pied que l'épine du Christ, à laquelle on n'ose point encore toucher. Les pierres qui servent à la bâtisse se trouvent en quantité dans le voisinage; et depuis que l'on a employé toutes celles de l'ancienne forteresse de Korssun pour la construction de beaucoup de maisons d'Achiar, on commence à scier la roche calcaire tendre d'Inkerman, que l'on embarque sur le port, pour la transporter à la ville. Les nouvelles batteries du port sont aussi construites de la même pierre.

Nous venons de voir que l'approvisonnement de Sewastopol était sujet à beaucoup d'entraves; mais on peut en revanche s'y procurer très-facilement les marchandises étrangères, sur-tout de la Grèce et de la Turquie, ainsi que des vins et des fruits, par les vaisseaux qui font ici la quarantaine, ou qui viennent relâcher dans ce port. Malgré les avantages dont jouit cette ville, et tous ceux dont elle est susceptible pour l'importation, il n'en est pas moins vrai que son commerce d'exportation est presque nul. En effet, on a rendu trop difficile, d'après le nouvel ordre établi, la contrebande que l'on y faisait autrefois de plusieurs articles, tels que le fer, les cordages et autres produits de l'empire, ainsi que la construction des petits bâtimens. Nonobstant cela, beaucoup de navires, attirés par l'admirable situation de ce port, et par la

sûreté qu'il leur offre, le choisissent de préférence, sur-tout au printemps, soit pour y faire quarantaine, soit pour y décharger leur cargaison ou se radouber; et il serait souvent dangereux pour la navigation de la mer Noire de défendre à tous les bâtimens marchands de s'y retirer, comme on l'a fait pour le port de Balaklawa.

Je dois encore parler du besoin d'eau douce qu'éprouve la ville d'Achtiar. Les habitans riches peuvent, il est vrai, s'en procurer d'une bonne source, profonde de quatre toises, qui coule à cinq verstes de la ville, sur le chemin de Balaklawa; mais l'homme peu fortuné n'en a pas les moyens, et la nécessité dans laquelle il se trouve de s'abreuver de l'eau saumâtre que lui fournissent quelques sources du rivage, contribue probablement, avec les comestibles salés qui font sa nourriture habituelle, aux maladies scorbutiques qu'on voit régner ici l'hiver. Les troupes de terre se sont approprié la seule bonne fontaine qui se trouve à l'entrée du petit port, près de leurs casernes. Il serait cependant bien nécessaire qu'on s'occupât de la santé de tant de milliers d'hommes par la construction d'un aqueduc. Les anciens habitans de la Chersonèse devaient certainement en avoir; sans quoi la population nombreuse qui foulait jadis le sol de cette contrée, si l'on en juge par les vestiges qui restent, aurait dû périr de soif. Il faudrait donc chercher à rétablir l'ancien aqueduc, parce que la

source voisine de la maison dite du Traiteur, et distante de six à sept verstes, qu'on a essayé de conduire à la ville il y a quelques années, suffirait à peine aux besoins de ses habitans.

Un abus d'un genre plus oppressif que celui dont nous venons de parler, et auquel il serait bien utile de remédier, est celui de l'agiotage non moins arbitraire qu'illicite des petits marchands domiciliés à Achtiar, la plupart grecs, qui, loin de se contenter comme les autres d'un bénéfice honnête, vexent de la manière la plus barbare les employés subalternes de la marine et les matelots, pour le change des billets de banque et de l'argent blanc de Turquie. On a vu des temps où, lorsqu'on payait les matelots en billets de banque, ils portèrent à dix et douze pour cent l'escompte qu'ils prenaient pour les échanger contre de la monnaie de cuivre. Ils firent non seulement perdre quinze pour cent au-dessous de sa valeur habituelle à l'argent de Turquie, qui était autrefois si commun en Crimée, mais ils augmentèrent encore, malgré ces énormes gains, le prix de toutes les marchandises. Cette conduite, plus usurière que celle des Juifs même, a souvent été poussée jusqu'au point d'exciter les matelots à la révolte.

Observations sur les environs de Sewastopol ou d'Achtiar, et sur les antiquités grecques que l'on y rencontre.

Les environs de Sewastopol ou d'Achtiar sont intéressans par les antiquités grecques que l'on y découvre à chaque pas ; il paraît qu'il y en avait jadis un bien plus grand nombre, avant que l'on vît sortir cette ville des ruines de l'antique Chersonèse. Je vais réunir toutes les observations que j'ai faites sur cette contrée dans mes différens voyages, et je m'en rapporterai, pour ce qui concerne son état primitif, au septième livre de Strabon, auteur tellement exact et si scrupuleux dans les descriptions qu'il nous a laissées des rivages de la mer Noire et de celle d'Asoph, que je crois devoir présenter d'abord le tableau physique et topographique de cette pointe sud-ouest de la presqu'île de Crimée, avant d'indiquer les restes d'antiquités épars qu'elle renferme.

Toute cette partie de la contrée, qui paraît, pour ainsi dire, coupée d'un côté par le port d'Achtiar, et de l'autre par celui de Balaklawa, s'appelait autrefois *Chersonèse héracléotique*, nom qu'elle reçut des colons grecs transplantés de la ville d'Héraclée, dans l'Asie mineure, qui la peuplèrent ; elle représente effectivement, suivant l'expression de cet

auteur[1], un grand cap, qui fait partie de la presqu'île. La couche calcaire s'exhausse par degrés jusqu'au Belbek, s'élève rapidement au sud de ce fleuve, et se termine par une terrasse escarpée qui s'adosse aux montagnes secondaires. Elle constitue tout le plateau incliné et peu montueux de la Chersonèse héracléotique, plus ou moins recouvert d'argile jaune, rougeâtre, mêlée de gravier et de gazon sec, tandis que sur les hauteurs on ne voit souvent qu'une roche pelée. Ces couches secondaires ne deviennent montagneuses que dans la direction d'Inkerman, autour du port d'Achtiar, depuis Balaklawa, jusqu'au monastère de Saint-Georges. Plus loin, et le long de la côte, elles offrent, il est vrai, des bords escarpés de nature pierreuse, dont la plus grande élévation est comprise entre l'angle de Georgiefskoi et la pointe la plus avancée de Fanary; mais elles s'abaissent vers le rivage septentrional de la mer, et ne forment que

[1] *In littore, præter quod navigatur, meridiem versùs expositum est magnum promontorium, continenter porrectum, portio totius peninsulæ: inque eo sita est urbs Heracleotarum, colonia eorum qui sunt in Ponto, nomine Chersonesus.* STRABO *e versione Xylandri.* — Et, plus loin : *Is (portus Symbolon,* le port de Balaklawa*), cum alio portu Ctenuntem appellant* (qui ne peut être que celui d'Achtiar) *isthmum constituit, stadiorum quadraginta; is est isthmus, qui parvam peninsulam claudit, quam magnæ peninsulæ partem esse diximus, et in se habere cognominem sibi urbem Chersonesum.*

des plateaux d'une hauteur médiocre, entrecoupés de vallons. Cette bande n'a que dix-huit verstes de largeur depuis le port de Balaklawa jusqu'à la pointe de Fanary, et dix entre le port d'Achtiar et la côte méridionale. Toutes ces différentes chaînes de plateaux se réunissent autour des baies de la côte septentrionale, ainsi que du grand et petit port d'Achtiar.

Depuis Achtiar jusqu'au cap Fanary, on compte quatre baies qui pourraient former autant de ports [1]. La plus petite ou la plus voisine de celui d'Achtiar, sur la rive orientale de laquelle est située la ville de Cherson, Korssun ou Chersonèse, est encore appelée, de nos jours, par les Tartares Tschortschun, et Karantinnaja-Buchta par les Russes, à cause de la quarantaine établie dans ce lieu. Quoiqu'elle n'ait qu'une verste de profondeur, et que son entrée soit très-étroite et tortueuse, elle offre cependant un abri sûr aux vaisseaux qui viennent y relâcher. Les bâtimens destinés à la quarantaine ne sont construits que depuis quelques années ; avant cette époque, les officiers étaient obligés de camper, et les soldats de rester dans les vaisseaux, ou de se retirer dans les grottes de la roche calcaire, près du rivage. — La seconde

---

[1] *Inter urbem (Chersonesum)*, dit Strabon, *et promontorium (Parthenium) portus sunt tres.* Il paraît que cet auteur ne fait point mention, dans ce passage, de la baie ronde, où le mouillage est moins bon.

de ces baies s'enfonce à plus de deux verstes dans l'intérieur des terres, et porte le nom de Strelezkaja. Sa profondeur, qui diminue de six à deux brasses vers la pointe, est de dix à douze à l'entrée. Le nom de Krug-Laja-Buchta (baie ronde) convient parfaitement à la troisième, qui n'a pas une verste d'étendue en tous sens, ni plus de six brasses de profondeur; elle renferme une petite île et deux lacs salés, dont l'un, que l'on apperçoit à son extrémité ronde, n'est séparé de la baie même que par une digue étroite, et l'autre, qui se trouve à l'ouest, par une langue de terre un peu plus large. Cette baie n'est guère éloignée que d'une verste de la Strelezkaja-Buchta, tandis qu'elle est un peu plus de la Kasazkaja-Buchta voisine, et les langues de terre qui les séparent s'élèvent en pente douce. — La Kasazkaja-Buchta forme une baie commune du côté de la mer, avec la quatrième que l'on appelle Fanary, dont elle n'est séparée que par une langue de terre large au plus de trois cent cinquante toises. Sa profondeur va toujours en diminuant vers l'intérieur des terres, où cette baie se divise en deux pointes, dont la plus orientale se termine par un angle droit. — Enfin la dernière (Fanary) forme encore deux grandes anses profondes et d'inégale longueur, dont la plus occidentale ou la plus courte, sur un fond crayeux et blanc de neige, se termine au sud-ouest par une langue de terre étroite et basse, qui la sépare d'un lac salé. Il paraît que

ce lac, dont le fond n'est pas moins blanc que celui de l'anse, faisait autrefois partie de la baie même, et qu'une tempête du nord a formé le banc qui les sépare aujourd'hui. En été, lorsque je le vis, et qu'il déposait du sel, il répandait une odeur assez fétide, et son niveau me parut beaucoup plus bas que celui des eaux de la baie. Il peut avoir cent trente toises de longueur, et la digue plate qui le sépare est de soixante toises de long sur vingt-trois de large, dont quatorze présentent un rivage blanc et bas, que les eaux du lac couvrent en certaines saisons. On trouve un autre lac salé, semblable au premier, de soixante toises de longueur, sur le bord uni de la langue de terre, en queue de morue, par laquelle la Crimée se termine au nord-ouest. Celui-ci paraît avoir fait partie d'une petite anse, et ne doit la barre[1] qui lui sert de digue, qu'à la vase et au gravier amoncelés par la violence des flots. Ce banc l'enveloppe, du côté de la baie, comme un petit rempart; de manière que ses eaux, n'ayant plus de communication avec la mer, peuvent déposer une croûte de sel dans les étés chauds. Les Tartares des villages des montagnes voisines viennent chercher ce sel impur et mêlé de

---

[1] Entre les pierres de cette digue j'ai trouvé, au mois d'août, beaucoup de bascille maritime *(chritmum maritimum)*, très-aromatique, plante d'ailleurs assez rare sur la côte méridionale de la Crimée.

beaucoup de sulfate de magnésie, sous la redevance de livrer gratis la dixième voiture aux propriétaires de ce lac et de la baie ronde qui résident à Achtiar. Quelques fonds salins, presque secs, que l'on voit à une distance de soixante toises du fanal de Fanary, paraissent avoir la même origine, et ne sont séparés de la mer que par la digue pierreuse du rivage.

Je dois faire ici mention d'une singularité remarquable qu'offre la nature de cette langue de terre; son bord sud-ouest offre, en plusieurs endroits, à une verste et demie de sa pointe, des rocs escarpés de trente à quarante pieds de hauteur, qui ne sont point constitués de la même couche calcaire d'alluvion dont nous avons souvent parlé, ni de la marne crétacée des montagnes d'Inkerman, mais uniquement d'un tuf calcaire ou de concrétions aiguillées, spongieuses et mamelonnées, que plusieurs savans ont pris à tort pour une pierre-ponce. Je conviens qu'il n'est pas facile d'expliquer comment une masse aussi considérable de concrétions calcaires cristallisées, peut avoir été déposée sur un sol où l'on n'apperçoit point de sources. Cette couche singulière commence à l'endroit où le pays s'aplatit considérablement, vers la baie de Fanary, et borde sans interruption le rivage pendant plus de deux verstes et demie, jusqu'à ce que la terre se perde sous les eaux, dont la profondeur n'est que d'une à trois brasses autour de la pointe médiocrement élevée de Fanary.

Je passe maintenant à la description des restes de l'antiquité qui recouvrent tout le sol de la Chersonèse héracléotique. Avant d'arriver, le long de la côte méridionale, au monastère de Saint-Georges, on ne découvre aucune trace de bâtimens, ni rien qui puisse indiquer d'anciennes demeures, à l'exception d'une bande de terre qui se prolonge en ligne droite, au nord, de Balaklawa jusqu'à Inkerman. Cette ligne est indiquée par une longue côte qui traverse le pays, et sur laquelle on trouve, dans la seule direction du nord, quelques vestiges d'une muraille et de plusieurs tours, les unes rondes, et les autres carrées, dont la plupart des pierres de taille ont été enlevées pour servir à la construction de Balaklawa et du village voisin de Kadikoi. Ces ruines indiquent vraisemblablement la place de l'ancienne muraille qui, suivant Strabon [1], entourait la Chersonèse depuis le port de Balaklawa jusqu'à celui d'Achtiar, sur une étendue de quarante stades. C'est à commencer de cette ligne que toute la Chersonèse est couverte de vestiges de murs qui paraissent avoir servi d'enclos et de fondemens

---

[1] *Cum autem hi (Scythæ) et murum, quo interclusus erat isthmus ad Ctenuntem aggrederuntur, ingestisque calamis fossam implerent; regii, quantum ab his interdiu, quasi ponte facto stratum fuerat, noctu incenderunt.* STRABO, *lib. VII.* On ne trouve plus aucun vestige de fossé, à moins qu'il ne soit question d'un fort particulier qui aurait été construit près de ce mur.

à d'antiques édifices dont les ruines attestent encore l'architecture primitive des Grecs. On y remarque d'énormes quartiers de pierres ajustées ensemble et assujéties par des pièces de bois posées dans des trous creusés entre ces pierres; mais le ciment qui servait à lier le tout a été détaché par les pluies. Quand on regarde de la hauteur où sont les restes de cette ancienne muraille, on apperçoit très-distinctement le port de Balaklawa et celui d'Achtiar, ainsi que les montagnes calcaires qui l'entourent, et l'on a peine à croire que la distance entre ces deux points puisse être plus considérable que celle de quarante stades, ou de huit verstes, indiquée par Strabon, distance que les nouvelles cartes ont beaucoup trop exagérée.

Je vais maintenant décrire quelques-uns des édifices les plus remarquables, que j'ai eu l'occasion de voir, sur le sol resserré de la presqu'île, entre ces deux ports.

Deux des principaux sont situés sur la côte méridionale. On trouve, en deçà du monastère de Saint-Georges, et à l'ouest, près du cap d'Aja Burun[1] (promontoire sacré), très-escarpé du côté de la mer, constitué d'un calcaire tenant du marbre, et qui

---

[1] Le moderne adjectif grec *Aja* a été réuni à l'adjectif turc *Burun* (promontoire.)

borne à l'ouest le vallon du village grec Karani; on trouve, dis-je, un angle de la côte bordé d'une muraille de rochers, le long de la mer, et coupé par deux gorges profondes, dont l'une, d'un aspect sauvage, sépare cet angle du cap Aja Burun. Le plateau de cette saillie du rivage, qui n'a guère au-delà de onze toises de largeur sur quinze de longueur, est entouré d'un mur épais de six pieds, qui se dirige d'abord en droite ligne vers le sud-sud-est, l'espace de sept toises, puis au sud-est en décrivant un angle obtus, et se termine, au bout de quatre toises, à la grande gorge, sur le bord de laquelle il paraît avoir existé jadis une tour carrée de quatre arschines. Du côté de l'ouest, on n'apperçoit plus que les fondemens d'un mur de cinq toises, qui faisait un angle droit avec la grande muraille, vers la petite gorge, le long d'un talus; et quant aux autres murs, il ne reste plus que quelques gros quartiers de pierre de leurs fondations. Mais on voit, dans l'angle des deux murailles qui font face au nord et à l'est, les ruines d'un édifice de treize arschines en carré, dont deux côtés ont encore quelques assises en pierres de taille, tandis que les deux autres n'offrent que les pierres brutes de leurs fondemens. A cela près, on ne découvre dans l'intérieur de l'enceinte qu'une marche de larges pierres adossées le long du mur septentrional. Le fond de la petite gorge est couvert de grandes masses qui se sont récemment détachés du pan du roc voisin. Il

serait difficile de décider dans quel but on a construit cet édifice. Le manque d'eau me porte à croire qu'il ne servait pas de forteresse ; mais le nom qui lui reste encore du promontoire sacré près duquel il est situé, et sa distance des murs de la ville de Chersonèse, pourrait faire présumer que c'était le *Fanum dæmonis virginis*, de même que Aja Burun le *promontorium Parthenium* dont parle Strabon[1], et que d'autres ont placé sur l'angle de la roche escarpée de Saint-Georges, à l'ouest de ce monastère. Ce lieu ne présente cependant aucune trace d'édifices ; et depuis le couvent jusqu'à la pointe de rocher, d'où s'avance dans la mer un écueil constitué de schiste brun noirâtre, on n'apperçoit aucun vestige du travail de la main des hommes ; mais lorsqu'on suit la côte élevée qui se dirige au nord-ouest, on voit une crête de rochers schisteux, de la même couleur, et très-escarpés. Cette crête, couverte, du côté le plus voisin de la terre, de couches calcaires blanches, qui s'inclinent avec le schiste au nord-ouest, est percée dans son centre comme une voûte, sous laquelle on peut passer en bateau ; et le schiste, qui s'abaisse toujours de plus en plus, finit par se perdre sous les eaux

---

[1] *In eâ urbe (Chersoneso) est templum dæmonis virginis, à quâ nomen habet etiam promontorium quod antè urbem est ad C. stadia, et Parthenium dicitur, fanum ejus genii habens ac simulachrum.* STRABO, *l. c.*

de la mer. La côte, composée de couches calcaires d'alluvion, s'élève au-dessus de cet écueil, et laisse appercevoir les fondemens d'un autre édifice plus considérable, auquel on pourrait encore mieux appliquer le passage de Strabon. Ces ruines consistent en deux carrés situés près de l'escarpement du rivage, mais non pas sur la même ligne, et dont les murs regardent les quatre points cardinaux. Le plus septentrional a trente-trois pieds sur chaque face; il occupe le sommet d'une colline, et paraît n'avoir eu qu'une issue vers la mer, à son angle sud-ouest. On voit à l'entour une rangée d'énormes quartiers de pierres oblongues, grossièrement taillées. Au milieu de ce carré, mais plus près de la muraille du nord, j'apperçus une grande pierre cubique, au niveau du sol, que je fis soulever, et sous laquelle je trouvai de la terre très-légère. Cette pierre était entourée d'autres pierres plates de médiocre grandeur, qui formaient un plus petit carré ouvert du côté du nord, et qui, placées par gradins, devaient servir de supports à celle du centre et de base à un autel, ou de piédestal à la statue de quelque idole. Le carré méridional, moins régulier, plus près du bord de la mer, et voisin du premier, a quarante-sept pieds à l'est, sur trente-cinq à l'ouest. Le sol de cette enceinte est visiblement concave, en comparaison de celui de la précédente. Cet édifice paraît avoir eu deux issues vers la mer, l'une à l'angle sud-est et l'autre à l'angle nord-ouest; il était aussi

construit de grandes pierres de taille oblongues; et celles de la première rangée, que l'on remarque au-dessus du sol, sont quelquefois placées de biais suivant la direction du mur. Ces pierres, mal jointes comme la maçonnerie de tous les bâtimens les plus antiques, laissent beaucoup de jour entre elles. On n'y découvre aucune trace d'argile ou de mortier; mais bien quelques petits fragmens de pierres qui remplissent les vides; elles ont été tirées de la roche calcaire voisine, mêlée d'oolites et de débris de coquilles, qui se détache en grandes masses. J'ai cru devoir entrer dans tous ces détails, parce que j'aurai souvent occasion de décrire d'autres bâtimens d'une construction semblable et tout aussi grossière. — Près de la muraille de ce parallélogramme qui fait face à la mer, on voit une file de pierres de taille unies qui forment un trottoir en ligne droite, à quelque distance de l'autre carré. Un autre fondement, qui commence à dix-neuf pieds de l'angle sud-est du petit carré, continue en ligne directe vers le sud-est, fait ensuite un angle presque droit, et retourne au sud-ouest pour se réunir à l'angle sud-est du parallélogramme dont il paraît former l'avant-cour. — Au bas de la côte, on reconnaît encore des vestiges d'enclos, construits, comme ailleurs, de gros quartiers de pierre. On en rencontre depuis cet endroit jusqu'à Achtiar, et sur le sol de presque toute la Chersonèse, dans une étendue de dix verstes: on les a pris pour des

enceintes de métairies, parce qu'ils forment quelquefois des rues régulières.

A partir de ce lieu remarquable, si peu connu de la plupart des voyageurs, on trouve, près du rivage, à cent cinquante toises au nord-ouest de la côte élevée, d'autres fondations construites sur un plan si singulier, que l'on aurait encore plus de peine à désigner quelle pouvait être leur destination : ce sont deux rangées de gros quartiers de pierres dans une direction parallèle du sud-est au nord-ouest, dont l'une a treize et l'autre onze arschines de longueur. La pierre que l'on voit à l'extrémité la plus avancée de ces deux files, vers le sud-est, a dans sa partie supérieure une excavation ronde, comme si d'épais cylindres ou des gonds de porte eussent tourné dessus; l'on y remarque encore deux gros quartiers de pierre oblongue, placées entre les deux murailles, et sans communication avec elles. A l'extrémité nord-ouest de la longue rangée de pierres, plus voisine de la côte, on en voit une autre semblable, longue de dix arschines, qui forme avec la première un angle droit. Un trou, creusé près de là dans la terre végétale et les couches pierreuses, conduit à une vaste caverne, d'où l'on entre, par un passage souterrain et bas, long de six toises, dans une grotte, à l'est, ouverte sur la pente escarpée du rivage.

Non loin du bord escarpé de la côte, on voit, à cent trente-trois toises, un carré de trente-sept pieds

sur trente-deux, construit de grandes pierres, dont il subsiste encore trois assises, qui s'élèvent au-dessus du sol, du côté de la mer. Deux fondemens de murailles séparées se terminent par un angle obtus, à la distance de cinq à huit toises du carré, dans une direction parallèle au mur sud-ouest, et plus loin on n'en découvre plus aucune trace. Il y a, près du mur nord-ouest de la même enceinte, deux fosses entourées d'un revêtement de pierre, qui ressemblent à des tombes anciennement fouillées.

La côte forme, à soixante-sept toises de cet endroit, un promontoire de rochers, que l'on atteint en longeant une espèce de vallon sur une pente roide et boisée, dont on n'apperçoit l'escarpement que près du bord. Les plateaux pierreux de la couche calcaire terminent l'extrémité de cette pointe, d'où la vue ne saurait plonger sans effroi sur la mer. La pente nord-ouest ne présente ici qu'une roche pelée; on y distingue, en quelques endroits, comme en plusieurs autres de la Chersonèse, des encadremens de pierre de quatre à cinq arschines de diamètre, distribués sans ordre au niveau du sol, et de forme circulaire, que j'ai pris pour les tombeaux d'anciens Chersonites; on en trouve encore de pareils sur d'autres collines de la Chersonèse. J'en ai vu beaucoup de forme ovale, et parfois un rond avec un ovale, ou bien deux ronds accolés. Les pierres qui forment ces

enceintes sont grossièrement taillées, et dénotent la plus haute antiquité.

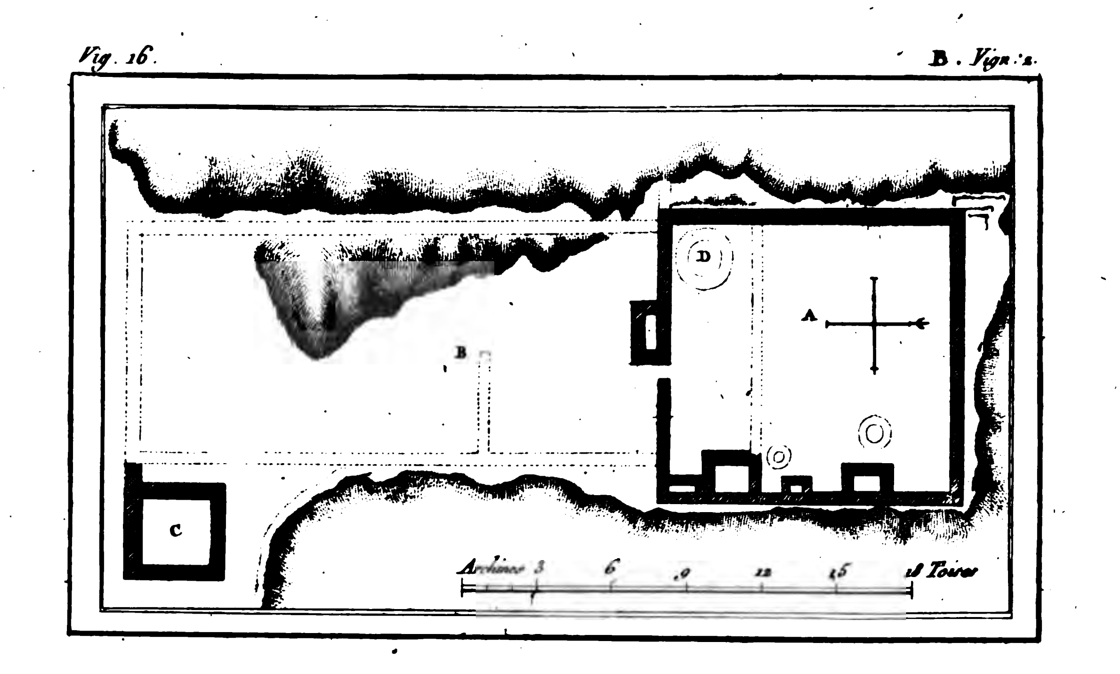
En suivant la côte méridionale escarpée qui s'abaisse insensiblement, et la route qui conduit, par la ferme de l'ancien contre-amiral Alexiano, éloignée de dix verstes du monastère de Saint-Georges, aux fonds salins de la baie de Fanary, on laisse, sur la droite dans l'intérieur des terres, des districts entiers parsemés de débris d'enceintes de murailles qui paraissent avoir été construites en pierres sèches et sans aucun mortier, comme c'est encore aujourd'hui l'usage en Tauride. On passe sur beaucoup de ruines de ce genre, quand on descend des hauteurs vers la baie.

Mais le district le plus remarquable de la Chersonèse, sous le rapport des antiquités qu'il renferme, est compris entre la pointe de cette baie, la ferme d'Alexiano et l'extrémité de la langue de terre de Fanary [1], basse et longue de deux verstes et demie. Les deux anses de cette baie coupent si obliquement le sol vers la côte élevée du sud, qu'elles forment en se rapprochant une petite presqu'île dont l'isthme n'a pas une largeur de plus de trois cents toises, mais qui s'agrandit en forme d'éventail, et de manière qu'elle a plus d'une verste et demie de largeur à son

---

[1] On a désigné mal-à-propos dans quelques cartes cette langue de terre sous le nom de cap Famar.

Fig. 16. B. Vign: 2.



extrémité. Cette péninsule est, suivant toutes les apparences, l'emplacement de l'ançienne ville de Chersonèse, dont parle Strabon [1].

La première chose que l'on remarque à l'entrée de cette petite presqu'île, est un îlot qui tient au continent par une gorge marécageuse, à la pointe de la plus longue anse de la baie, vis-à-vis la ferme d'Alexiano. J'ai représenté, sur la seizième vignette, le plan de ce fort ou retranchement, construit en grandes pierres de taille, dont il ne reste plus que celles des fondemens, raison pour laquelle je ne saurais en donner les dimensions. Je laisse à décider si cette ligne de défense avait été bâtie dans la vue de protéger l'ancienne ville de Chersonèse, ou si c'était une des places fortes que le général scythe *Scylurus* avait fait élever contre les capitaines de Mithridate [2]. Le sol de l'île

---

[1] On ne saurait indiquer la situation de l'ancienne ville d'une manière plus précise que ne l'a fait Strabon, en ces termes : *Inter urbem* (c'est-à-dire la nouvelle *Chersonesus*) *et promontorium* (*Parthenium*) *portus sunt tres ; sequitur vetusta Chersonesus*, *nunc diruta*, *et post hanc angusto introitu ; — Symbolon dicitur.* On voit clairement, par ce passage, qu'elle doit avoir été située entre la dernière baie et Balaklawa, dont le port était celui de *Symbolon*, que les Génois ont appelé par la suite *Cembalo ;* et que c'est à cette distance, et sur la même côte, dont l'aspect est très-monotone, qu'il faut chercher le *promontorium Parthenium.*

[2] *Præter enarrata Chersonesi loca, alia etiam castella sunt quæ*

proprement dite, *A*, est sec, exhaussé au-dessus du niveau de la mer, tandis que la gorge *B*, qui tient au continent, est basse, humide, et submergée en partie par les flots lorsque le vent souffle dans la baie. Cette digue, qui est peut-être un ouvrage de l'art, semble avoir été enceinte et défendue par des murailles, dont l'une subsiste encore, et touche à la terre ferme par une tour carrée, *C*. Les ouvrages les plus considérables se trouvaient néanmoins dans l'île même, défendue non-seulement par d'épaisses murailles en pierres de taille, mais aussi par des tours dont on voit encore les ruines. Une de ces tours, qui toutes étaient carrées, s'élève près de la porte; trois sont placées à l'est, et les vestiges d'une quatrième, à l'angle sud-est *D*, semble indiquer qu'elle était ronde. De l'angle *D* jusqu'à la côte, il est propable qu'il existait un mur vis-à-vis duquel un autre se prolongeait depuis les bords de l'anse jusqu'à la la hauteur sur laquelle était située la ville. Près de ces retranchemens, il y avait deux tombes accolées et larges de quelques arschines, au milieu d'une enceinte de pierres; ces tombes ont été fouillées.

Scylurus et filii ejus exstruxerant, iisque adversùs Mithridati legatos belli arcibus usi sunt: Pallakium, Chavum, Neapolis; fuit et Eupatorium à Diophanto conditum. — SRABO, *l. cit.* Je crois que Balaklawa doit plutôt dériver de *Pallakium*, que du mot tartare *Balyk* (poisson).

Les ruines de ces fortifications, ainsi que celles des murailles, des tours carrées et d'autres bâtimens plus considérables, épars en différens lieux, couvrent près de la moitié de la presqu'île. Le mur que l'on apperçoit sur le point le plus éloigné, commence à l'extrémité de la baie, derrière l'île fortifiée; traverse la hauteur en ligne directe, du nord au sud, se prolonge environ deux cent quarante toises jusqu'à la côte méridionale, où il se termine au bord escarpé du rivage, et coupe par conséquent toute la péninsule. Cette muraille devait avoir une porte défendue par un ouvrage avancé près de l'île, et une tour à quarante toises de la côte; comme tous les autres murs intérieurs, qui forment des compartimens carrés de différentes dimensions et plus ou moins réguliers, celui-ci paraît avoir été construit en pierres sèches, de manière que les plus gros quartiers occupent les deux faces, et le moellon le centre; il est épais de plus de deux arschines; et si toutes ces murailles avaient été assujéties et liées par du mortier, elles eussent résisté sans doute aux efforts du temps, comme le prouvent quelques-unes de leurs parties encore saillantes à la hauteur de deux arschines. Plusieurs des carrés divisés par de semblables murailles, et surtout des carrés extérieurs, ne paraissent pas avoir renfermé d'habitations, ou du moins on ne peut en appercevoir aucune trace. D'autres n'offrent que des amas de décombres de murs parallèles, alignés à égale

distance, éloignés de trois à quatre arschines, et bâtis en pierres calcaires, sur une épaisseur de deux arschines à leur base. Ce genre de construction porte à croire que l'espace compris jadis entre les deux murs les plus voisins, était encore divisé par des talus, et que les grands intervalles formaient la largeur des rues, ou *vice versâ.* Cette hypothèse acquiert encore plus de vraisemblance, si l'on visite une grande place carrée, dans la partie méridionale de la ville, où aboutissent de tous côtés les murs parallèles; et par conséquent les anciennes rues, qui se terminent à quelque distance des murailles extérieures, carrées, par une grande pierre plate aussi large que l'épaisseur du mur. Les carrés vides dont nous avons parlé, étaient probablement des jardins, ou servaient à parquer les bestiaux de la commune; et l'angle méridional le plus avancé, que l'on rencontre à la dernière rue, devait être un cimetière, si l'on en juge par dix tas de pierres disposés avec ordre. Dans l'intérieur de la ville et vers la mer, on voit les fondations de plus grands édifices construits en pierres de taille, dont on a enlevé la majeure partie. Le fond qui s'étend depuis la seconde anse ne laisse appercevoir aucune trace de murailles; et sur l'extrémité du plateau, vers la pointe du fanal, on ne découvre que des espaces carrés vides, divisés par des murs. Pour lever le plan de la totalité de ces ruines, qui ne paraissaient pas m'offrir un grand intérêt, il m'eût fallu perdre

un temps trop précieux. — Le phare, construit sur l'angle le plus avancé de la pointe occidentale, doit être un ouvrage moderne, et date des nouveaux habitans de la Chersonèse, ou bien des Genois. Il est bâti en pierres de taille unies et liées avec de la chaux; du côté nord-ouest, où le mur s'élève encore à quelques toises au-dessus du sol, on voit une belle porte cintrée, de deux toises et deux arschines de largeur en œuvre. Le mur est détruit du côté de la mer, probablement par les vagues qui, se brisant contre le rivage, y forment des bancs de pierres. Pour remplacer ce fanal, et pour avertir les navigateurs de l'approche de ce promontoire dangereux, on a élevé sur les ruines de cette tour, située près du bord de la mer, de grands amas de pierres calcaires blanches qui présentent de loin l'aspect d'un écueil. Rien n'indique plus évidemment l'usage que l'on a fait de cette tour pour l'établissement d'un phare, que le nom de Fanary (lanterne) que portent aussi le cap et la baie même. L'ancienne utilité de cet établissement prouve qu'il serait avantageux aujourd'hui, vu les progrès toujours croissans de la navigation dans la mer Noire, de rétablir et d'entretenir un fanal sur un endroit encore plus élevé, pour préserver, la nuit, du naufrage, les vaisseaux qui naviguent dans cette mer.

On compte de la ferme d'Alexiano, que l'on appelle aussi Nowaja Semla, douze verstes en droite ligne, au-delà des baies jusqu'à Sewastopol; huit à

peu près jusqu'à celle de l'amiral Uschakof, qui se trouve au milieu de la Chersonèse, dans un charmant vallon arrosé de beaucoup de sources; et dix jusqu'au monastère de Saint-Georges. J'ai mesuré la ligne diagonale qui part de la seconde anse de la baie et du lac salé jusqu'au phare, et je l'ai trouvée d'une longueur de deux verstes ou de mille toises.

Je passe maintenant à la description des vestiges de l'antiquité que l'on découvre à la proximité d'Achtiar, et sur le chemin qui mène de cette ville au monastère de Saint-Georges et à Balaklawa. Je me réserve de parler une autrefois plus à loisir du petit nombre de ces débris qu'on trouve encore disséminés au milieu de la Chersonèse, et de ce qu'il y a de plus remarquable autour de la Kasazkaja, Kruglaja et Strelezkaja Buchta.

On voit à deux petites verstes d'Achtiar, et à l'ouest de la baie où l'on fait quarantaine, les ruines éparses de la nouvelle ville de Chersonèse (*Chersonesus*), qui florissait du temps de Strabon. La plus grande partie des murs, construits en belles pierres carrées, subsistait encore à l'époque de l'occupation de la Tauride, avec la belle porte de la ville, et deux grosses tours, dont l'une, qui touchait à la baie, me parut en assez bon état en 1794; mais la construction d'Achtiar a achevé la ruine de cette ancienne capitale. On s'est servi des belles pierres de taille, que l'on a prises jusque dans les fondemens, pour la bâtisse des

Fig. 17. B. Vign. 3.

ΒΑΛΛΟΜΕ VOV:ΕΤΟΚΑCΤΡΟ:ΤΙCΧΕΡCOVΙΑC



maisons, sans avoir eu le soin de lever une seule fois le plan de cette ville, ou d'en tracer la plus légère esquisse. Je n'ai trouvé qu'une belle inscription en marbre blanc, chez mon ami Hablizl, que j'ai fait graver dans la trentième planche; elle est relative aux réparations que l'on fit à la forteresse sous le règne de l'empereur Zénon, et paraît avoir été gravée sur une des tours. La dix-septième vignette en représente une seconde, avec des monogrammes trouvés dans le même lieu. J'ai reçu quelques autres inscriptions insignifiantes à Achtiar, où l'on conserve encore, dans l'église, un mauvais bas-relief qui représente un homme habillé, tenant un rouleau dans la main, avec une épitaphe. Une inscription imparfaite, en langue latine, dont on n'a trouvé qu'une partie, semble indiquer que les Génois ont aussi jadis occupé ce lieu.

Un beau chapiteau d'ordre corinthien, de marbre gris-blanc, et de quatre empans de hauteur sur trois de diamètre, que j'ai vu chez le vice-amiral Pustoschkin, prouve qu'il a régné plus de luxe dans cette ville, d'où l'on a transporté ce fragment de colonne, que dans l'ancienne. Il y avait aussi parmi ces ruines beaucoup de marbres sculptés, qui paraissent venir des bords de la mer Blanche. Il n'est point rare de trouver ici des monnaies de cuivre et d'argent, frappées sous les règnes de Gordien, d'Aurélien, d'Aurèle, de Constance, et même sous celui d'Auguste;

mais celles d'or sont moins communes. On en déterre beaucoup de cuivre, qui portent l'empreinte d'une ancre. On voit ici des morceaux de verre et d'émail blanc, azur et bleu foncé; mais ces débris se sont tellement décomposés, qu'ils n'offrent plus que des facettes réfléchissant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Je suis bien persuadé qu'on trouverait encore beaucoup de choses remarquables, si l'on fouillait avec soin l'intérieur de l'enceinte de cette ville, et sur-tout le grand amas de décombres qui forme une espèce de colline; mais il faudrait prendre garde qu'on ne dérobât rien de ces fouilles, et que le fruit de ces recherches ne tombât point entre des mains profanes. On a représenté, dans la trentième planche, une belle médaille d'argent, déterrée sous ces ruines et bien conservée; mais comme je ne suis point connaisseur en cette partie, et que j'écris loin de toutes les autorités qui pourraient me servir de guide, je n'ose point en apprécier le mérite, et je la crois d'une belle exécution.

Si l'on en juge par l'espace compris entre l'enceinte de Chersonèse, qui forme plusieurs angles de défense, et la côte escarpée de roche calcaire, toute la ville pouvait avoir soixante-dix à quatre-vingt mille toises carrées de surface; mais il n'est plus possible de reconnaître le plan des rues ou des maisons, parce qu'on a tout bouleversé pour en retirer les pierres ou pour y faire des fouilles. Il paraît que l'enceinte de cette

ville était trop petite pour contenir sa nombreuse population; une grande partie des habitans devait donc demeurer à la campagne où ils vivaient de leur commerce, et l'on voit encore plusieurs cavernes taillées dans la roche calcaire, où logeaient probablement les équipages des vaisseaux qui venaient relâcher ici.

Les décombres d'un bâtiment octogone, que l'on rencontre à la distance d'une verste, prouvent évidemment que l'eau était conduite à la ville par des aqueducs. Dans un des angles de cet édifice on peut descendre, par une ouverture, jusqu'à la profondeur de cinq arschines; là, on trouve un passage très-étroit, long de quinze toises, qui se dirige à l'orient, et à l'extrémité duquel sort une source claire et limpide qui tombe d'abord dans une espèce de fontaine, et finit par se perdre. Derrière cette source on découvre encore deux autres souterrains, dont l'un est entièrement comblé, tandis que l'autre s'étend plus loin. Tous ces débris présentent les traces d'anciens tuyaux de conduite.

Les murs nombreux, tombés en ruines, qui renferment des places carrées ou parallélogrammes, occupent la plus grande partie de la Chersonèse, forment ou des rues ou plusieurs files de petits carrés de la même dimension que ceux de l'antique Cherson, et semblent faire présumer que ce territoire était couvert de villages peuplés de colons; on trouve en outre,

sur toute l'étendue de cette contrée, des vestiges de tours isolées, construites en grandes pierres de taille, qui servaient probablement d'asile et de défense aux habitans contre les irruptions des Tauro-Scythes; elles sont très-nombreuses au bas de la ville, entre le chemin qui conduit à Balaklawa et les belles vallées arrosées par des sources, près des fermes des amiraux Pustoschkin et Uschakof. Entre la maison dite du Traiteur, et non loin de la route de Balaklawa et de la ferme d'Uschakof, j'en ai compté au moins treize sur une étendue de quatre verstes au nord et au sud, et de deux de l'est à l'ouest; on en découvre encore plusieurs autres très-rapprochées, sur un espace d'une verste et demie carrée, autour de la fontaine située au sud, près de la même route; la plupart carrées, et quelquefois parallélogrammes, ont douze à quinze arschines sur chaque face, et presque toutes une porte d'entrée. On distingue encore dans la majeure partie de ces édifices une rangée des grosses pierres de taille, épaisses et larges de deux arschines, qui servaient à leur construction; et, dans quelques-uns, jusqu'à deux ou trois assises de ces pierres, élevées au-dessus du sol. Beaucoup aboutissent aux carrés des enclos dont nous avons parlé, ou bien ces décombres de murs se prolongent dans l'intérieur des terres. Après avoir passé la ferme de Pustoschkin, j'ai remarqué, sur une colline, des fondemens carrés et réguliers, de douze arschines d'étendue, construits de grosses pierres de

taille, et dont l'entrée regarde l'ouest. Ils sont entourés de ceux d'un autre mur placé plus bas, qui forme un parallélogramme de trente arschines sur trente-deux; le petit carré n'occupait pas tout-à-fait le centre du grand. — Près de là, sur le bord de la gorge où se trouve la ferme, on rencontre les débris de deux édifices carrés oblongs et contigus, dont une des faces offre encore quatre rangées de pierres au-dessus du niveau du sol, et à quelque distance un parallélogramme de dix à treize arschines, construit en pierres énormes, avec une issue du côté du sud, où l'on apperçoit également des enclos. — Entre la ferme de Pustoschin, aujourd'hui nommée Zucharin, et celle d'Uschakof, j'ai trouvé, sur une éminence, une ancienne carrière d'où l'on tirait les pierres à chaux qui ont servi à élever ces fortifications. Quelques-unes étaient en place, et d'autres blocs tenaient encore à la roche calcaire. — On apperçoit sur les bords du vallon, arrosé par plusieurs sources, dans lequel est située la belle ferme d'Uschakof, à neuf verstes d'Achtiar, et à une verste et demie du monastère de Saint-Georges, beaucoup de fondations carrées de grosses pierres de taille; et l'on voit aussi sur la hauteur, vis-à-vis la ferme au sud du vallon, près du chemin qui conduit d'Achtiar au monastère ci-dessus, les fondemens d'un édifice bien plus considérable. Il y en a beaucoup d'autres, dans le nombre desquels on doit

distinguer le plus méridional, de quarante arschines sur chaque face, avec un plus petit dans le centre, et deux fosses remplies de pierres, qui ressemblent à des puits comblés; un mur carré plus petit, de quinze arschines de surface, aboutit au grand vers le nord-est, où il forme un parallélogramme ouvert au nord-ouest et large de six pas. Ces deux bâtimens étaient construits de grandes pierres de taille, dont il subsiste encore trois rangées les unes sur les autres en quelques endroits. Un mur, qui se prolonge à quatre-vingts pas de l'angle sud-ouest au nord-ouest, fait un coude au nord, près d'un petit carré de quatorze arschines, bâti en pierres de taille de quatorze empans sur sept, auquel il communique par un mur transversal, et se termine enfin au bout de deux cents pas vers le vallon, après avoir traversé un sol couvert d'autres vestiges de bâtimens. Comme ce vallon est un des plus fertiles et des plus beaux de toute la Chersonèse, il n'est pas surprenant qu'on l'ait défendu par plusieurs fortifications de ce genre.

On remarque, à trois verstes ou trois verstes et demie de la nouvelle ville de Korssun, plusieurs collines parsemées de monumens circulaires placés les uns à côté des autres, et semblables à ceux que j'ai déjà désignés comme des tombeaux d'anciens Chersonites; ils sont en bien plus grand nombre autour de la vallée qui se dirige vers la baie de Strelezkaja.

Ces tombes vaudraient bien la peine que l'on y fît des fouilles pour observer ce qu'elles renferment; mais je n'ai pu me procurer jusqu'ici ni les ouvriers ni les instrumens nécessaires.

Il me reste encore à parler des plantes que je regarde comme indigènes, et que j'ai recueillies dans la Chersonèse à différentes époques de l'année. Parmi les arbres et les arbustes, j'indiquerai le charme nain, l'orme nain, le chêne laineux [1], le genèvrier de Phénicie [2], le poirier des neiges [3], le prunier épineux [4], le paliure [5], le rosier très-épineux [6], le rósier nain [7], le jamin cytise [8], l'harmale [9], le fabago ou fabagelle commun [10], la rhue officinale [11] et la rhue à feuilles de lin [12], le petit euphorbe myrsinite [13], la statice trigone [14], le lychnide dioïque [15], le lychnide conoïde [16], le lin de Narbonne [17], le lin velu [18], le lin fasciculé [19], le lin jaune [20], le lin tardif [21], le serpolet à odeur de citron [22], la crapaudine de Syrie [23], la crapaudine

---

[1] *Cerris.* — [2] *Juniperus phœnicea.* — [3] *Pyrus nivalis.* — [4] *Prunus spinosa.* — [5] *Paliurus.* — [6] *Rosa spinosissima.* — [7] *Rosa pumila.* — [8] *Jasminum fructicans.* — [9] *Peganum harmala.* — [10] *Zygophillum fabago.* — [11] *Ruta officinalis.* — [12] *Ruta linifolia.* — [13] *Euphorbia myrsinites minor.* — [14] *Statice trigona.* — [15] *Lychnis dioica.* — [16] *Lychnis conoidea.* — [17] *Linum Narbonense.* — [18] *Linum hirsutum.* — [16] *Linum strictissimum.* — [20] *Linum flavum.* — [21] *Linum serotinum.* — [22] *Serpyllum citri odore.* — [23] *Syderitis Syriaca.*

de montagne[1], l'iris naine[2]; l'asphodèle jaune[3], l'ornithogale[4], l'ail des sables[5], et la scille d'automne[6].

Observations sur la forteresse d'Inkerman.

On doit encore distinguer parmi les monumens de l'antiquité, mais d'un âge moins reculé, l'ancienne forteresse d'Inkerman, située tout-à-fait à l'extrémité de la baie d'Achtiar, avec les grottes qui l'avoisinent, et dont je vais donner la description. Je ne chercherai point à décider si cette ville servait déjà de place forte à l'époque des Grecs Chersonites, et si l'on doit la regarder, avec Formaleoni[7], comme le *Ctenus* des anciens, ou si les Génois en sont les fondateurs, comme cela me paraît plus vraisemblable. Les cavernes, quoi qu'il en soit, paraissent avoir une plus haute antiquité, et je crois qu'elles sont l'ouvrage des moines sous les empereurs du moyen âge, ou d'un temps plus moderne. Comme l'on sait, par les historiens de Bysance, que les Chersonites étaient de la

---

[1] *Syderitis montana.* — [2] *Iris pumila.* — [3] *Asphodelus luteus.* — [4] *Ornithogalum monile.* — [5] *Allium arenarium.* — [6] *Scilla autumnalis.*

[7] FORMALEONI, Histoire philosophique et politique du Commerce, de la Navigation et des Colonies des Anciens dans la mer Noire. Venise, 1789, in-8.°, tome II, p. 263.

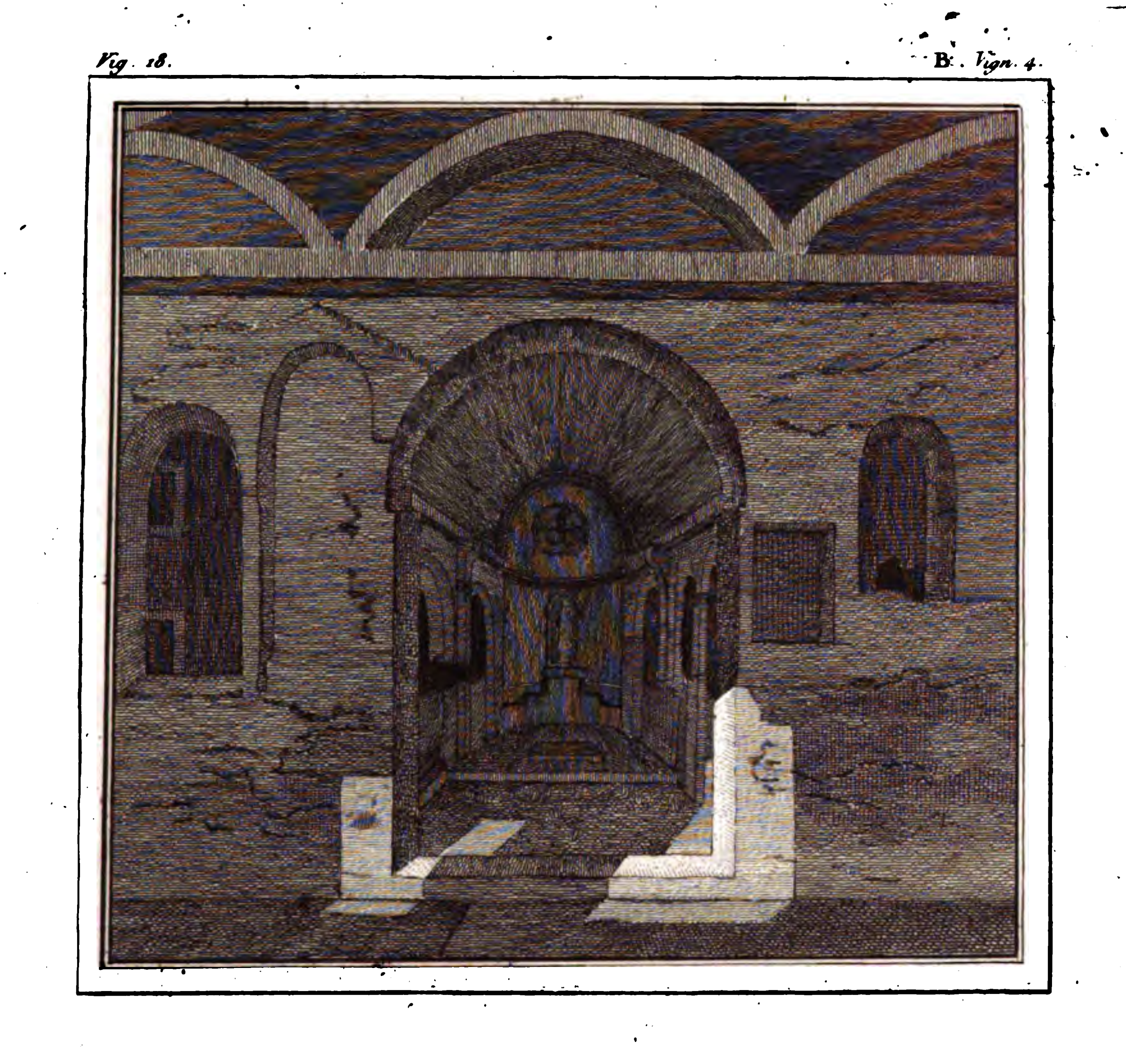
secte des Ariens, et que cette secte, si nombreuse en Orient, éprouva par la suite beaucoup de persécutions dans le bas empire, il est très-probable qu'un grand nombre de moines et de leurs prosélytes se retirèrent à Korssun, où, n'ayant pu trouver d'asile, ils commencèrent à se pratiquer des cellules et se bâtir des chapelles dans la roche calcaire de plusieurs parties de la Tauride, et qu'ils y continuèrent les exercices de leur vie religieuse, peut-être avec l'espoir de convertir les habitans sauvages du pays. On trouve encore, indépendamment des cellules voisines d'Inkerman, plusieurs de ces demeures souterraines, creusées dans une terrasse de la montagne calcaire au nord-nord-ouest du village de Karani, près de Balaklawa; plus loin, dans les rochers du district de Karakoba qui m'appartient, et au-dessous de Mankup, au-delà du village Schulü, dont je suis aussi propriétaire; enfin à Tepe-Kermen et Kis-Kermen[1] près du village de Schürü, vers la Katscha, à peu de distance de la forteresse des Juifs, ainsi qu'en plusieurs autres lieux où la roche calcaire, tendre et crétacée, semblait se prêter à leurs travaux. Le riche couvent de Swætogorskoi, au-delà du Donez, et non loin de Tor

[1] Kis-Kermen signifie Fort des Pucelles, et la tradition rapporte que ce lieu servait jadis d'asile à de jeunes filles (peut-être des religieuses), qui ont fini par se précipiter du haut d'un rocher.

et d'Isium, offre, en Russie, le pendant d'un pareil ouvrage des moines grecs. Il est creusé sur une longueur de cinquante toises dans le flanc d'une haute montagne crayeuse et bien boisée, près du Donez; on y voit quelques pointes naturelles et saillantes, au-dessus de l'église; entre autres, deux que l'on prendrait pour des tours, mais qui ne sont composées que d'une craie tendre et facile à travailler.

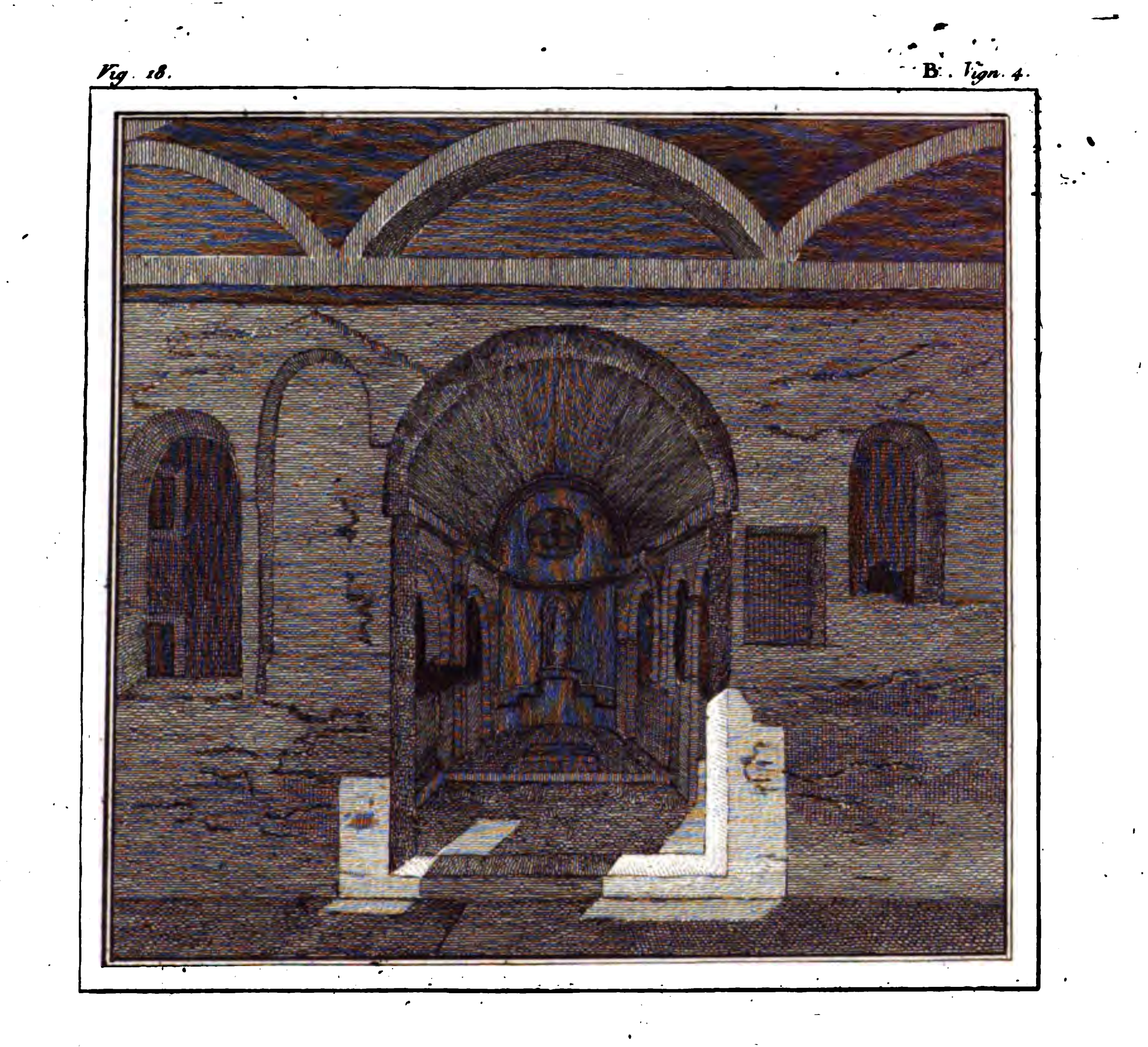
Inkerman (ville des cavernes, d'après la traduction littérale) a reçu son nom des cellules pratiquées dans le roc. La croupe calcaire dont j'ai parlé ci-dessus, et qui s'étend jusqu'au port d'Achtiar, se rapproche, à la distance d'une verste et demie de l'embouchure du ruisseau Bijuk-Useen qui tombe dans ce port, d'une autre montagne calcaire située vis-à-vis : elle rétrécit le charmant vallon tapissé de verdure, présente une file de rocs escarpés, et se termine vers la droite de la petite rivière, par deux angles saillans; le premier de ces deux pans, presque perpendiculaire, laisse appercevoir des couches assez distinctes, et l'on découvre, dans la direction de l'angle le plus éloigné, une quantité considérable de cellules rangées par files, les unes au-dessus des autres, comme on le voit clairement par la perspective de la partie du sud, que présente la trente-unième planche. Une masse de rocher, pour le moins aussi grosse que celle dont on s'est servi pour faire le piédestal de la statue de Pierre le Grand, à Saint-Pétersbourg, et dans laquelle on

Vig. 18. *B. Vign. 4.*



avait aussi pratiqué quelques cellules, endommagées par le temps, avait roulé, dans l'hiver de 1793 à [illegible] chemin qui passait au bas, lorsque je

Vig. 18. B. *Vign. 4.*



avait aussi pratiqué quelques cellules, endommagées par le temps, avait roulé, dans l'hiver de 1793 à 1794, sur le chemin qui passait au bas, lorsque je visitai ce lieu pour la première fois ; mais, depuis cette époque, les matelots ont scié par quartiers cet énorme bloc, et l'ont enlevé pour l'employer à des constructions. C'est sur le second angle saillant que se trouve la citadelle. Ce rocher est si rempli de de grottes ouvertes, rangées par étages les unes au-dessus des autres dans la partie du sud, qu'elles ressemblent de loin à des ruches entassées ; et l'on a si bien ménagé la place, que les murs ou les intervalles qui séparent les cellules, ont souvent moins d'un empan d'épaisseur. Au sud-ouest, on voit encore quelques grottes et deux escaliers qui conduisent à l'église. Le rocher, dont la base est minée par de grandes cavernes, s'élève perpendiculairement comme une muraille, et paraît suspendu d'une manière effrayante à l'angle de la montagne, dont il se détache sous la forme d'un segment de voûte gothique. La masse entière de cette roche, percée de quelques cavités, et remplie de fragmens de coquilles et de petites dentalites, n'offre aucune apparence de couches distinctes. L'église, dont la dix-huitième vignette présente la perspective intérieure, est taillée dans le roc. Aux deux côtés de la niche où l'on a placé l'autel, au fond du chœur, on voit deux sarcophages, qui renfermaient autrefois des reliques de religieux

réputés morts en odeur de sainteté, mais dont il ne reste plus de vestiges. Cette chapelle peut avoir une longueur de vingt-un pieds sur dix de hauteur. On trouve souvent d'autres sarcophages d'un travail grossier, adossées contre un des murs des cellules qui communiquent par des escaliers avec les étages supérieurs; mais on observe par-tout une décomposition complète, occasionnée par l'infiltration du salpêtre, qui a déjà dégradé les escaliers et les cellules, dont beaucoup sont inabordables aujourd'hui par l'écroulement des quartiers de roc. Un autre escalier conduit de l'église, en montant, sur le plateau de la forteresse, dont il existe encore une épaisse muraille flanquée de tours, qui aboutit transversalement à l'angle inacessible du rocher, avec un fossé profond; mais la carie n'a pas plus respecté ces ouvrages de maçonnerie qui tombent en ruine, que les cavernes pratiquées dans la roche même.

Une ancienne route, dont le pavé se dégrade, passe sur un pont de pierre de trois arches qui tombe en ruine, et traverse obliquement le vallon large de trente toises, arrosé par un ruisseau. La route, le pont et les piles d'une autre arche, près de son embouchure, attestent une haute anquité. La montagne qui borde sa rive gauche à l'ouest, forme une saillie de rochers coupés à pic, dont les pans se prolongent et s'inclinent insensiblement vers la baie. On remarque, au-dessous de cette pointe, quelques

grottes pratiquées dans la roche, avec un escalier souterrain qui conduit obliquement au sommet, et quelques autres, dont trois sont ouvertes à l'extérieur, taillées dans la montagne sur la gauche. Ce passage aboutit à une chapelle; mais l'écroulement du rocher a fait tomber une partie de la façade. Non loin de cette chapelle située précisément à l'angle, commence un autre passage commode, taillé dans le roc, qui n'a que deux ouvertures en dehors, par où vient le jour, et qui se prolonge l'espace de plus de cent pas vers la baie. Il n'est plus possible d'indiquer où conduit ce souterrain, ni quelles sont les cavernes qui l'avoisinent, depuis qu'elles servent de magasins à poudre. La poudre, en effet, s'y conserve parfaitement bien, et n'y contracte aucune humidité, nonobstant la proximité des marais de la mer. On prétend même qu'elle y acquiert encore plus de force par un long séjour. — A cinq cents pas environ de cet angle, en remontant le ruisseau, on découvre, au bas de la muraille de rochers, d'autres belles grottes, sur une longueur de cent pas, dont quelques-unes servent au même objet; et, deux cents pas plus loin, à partir de la montagne escarpée jusqu'au ruisseau (profond de neuf à dix pieds en cet endroit), les vestiges d'un mur qui se prolonge sur la rive opposée jusqu'aux montagnes, et qui, de ce côté-ci, paraît avoir eu jadis une porte.

Quand on passe, en chaloupe, de l'embouchure du

ruisseau de Bijuk-Useen à Achtiar, on voit les montagnes calcaires d'Inkerman, sur-tout celles à droite du port, diminuer insensiblement et s'aplanir tout-à-fait dans la direction de Sewernaja Kossa (pointe septentrionale de l'entrée du port). On apperçoit encore sur la gauche, à quelque distance de l'embouchure du ruisseau, plusieurs cavernes dans le rocher qui borde le rivage, et sur une hauteur presque inaccessible de cette côte, une chapelle considérable autant qu'on peut le préjuger, avec des grottes contiguës; et, plus loin, du côté de la mer, presque au niveau de l'eau, un roc qui paraît taillé carrément, creusé dans son intérieur, décoré d'un beau portail, et percé de quelques fenêtres, qui sert aussi de magasin à poudre.

On a de la peine à concevoir comment un aussi grand nombre de moines pouvaient vivre dans le vallon insalubre d'Inkerman, quand on réfléchit que les gens envoyés ici l'été pour la récolte des foins ou la garde des bestiaux, ne peuvent se soustraire à la contagion de la fièvre intermittente; et si des personnes qui viennent en ce lieu tombent malades pour y respirer une seule fois l'air du matin ou du soir, que devaient donc éprouver jadis celles qui vivaient continuellement exposées à la malignité de son influence, lorsque le vent qui soufflait de la baie occasionnait des maladies à Achtiar même. Les causes naturelles qui les développent proviennent des exhalaisons des

marais considérables et souvent inondés par la mer, qui sont autour de l'embouchure du ruisseau de la pointe du golfe. Il croît au reste, au printemps et en été, sur ce bas-fond beaucoup de saliçorne[1], de statice à larges feuilles ou maritime[2], de soude usuelle[3], de soude cultivée[4], de soude très-élevée[5], d'anserine maritime[6], et d'autres plantes qui se plaisent sur des fonds de nature saline. Le petit céleri, le perce-neige printanier ou la nivéole uniflore[7] (communément à quatre fleurs), l'élatère[8] et le bugrane sans épine[9], abondent sur un sol un peu plus élevé. Toutes ces plantes, qu'on ne trouve presque nulle part, sont indigènes en Tauride, et l'on voit, près des montagnes calcaires, des espèces très-rares qui n'appartiennent qu'à cette presqu'île. Ce bas-fond est couvert, entr'autres arbustes, de pruniers épineux[10], de buisson ardent[11], de poirier d'Orient[12], de ronce dite sainte[13], de clématite viorne[14], de vigne et de rosiers sauvages.

---

[1] *Salicornia.* — [2] *Statice limonium.* — [3] *Salsola soda.* — [4] *Soda sativa.* — [5] *Soda altissima.* — [6] *Chenopodium maritimum.* — [7] *Leucojum vernum.* — [8] *Elaterium.* — [9] *Ononis inermis.* — [10] *Prunus spinosa.* — [11] *Pyracantha.* — [12] *Pyrus orientalis.* — [13] *Rubus sanctus.* — [14] *Clematis vitalba.*

Description du monastère grec de Saint-Georges.

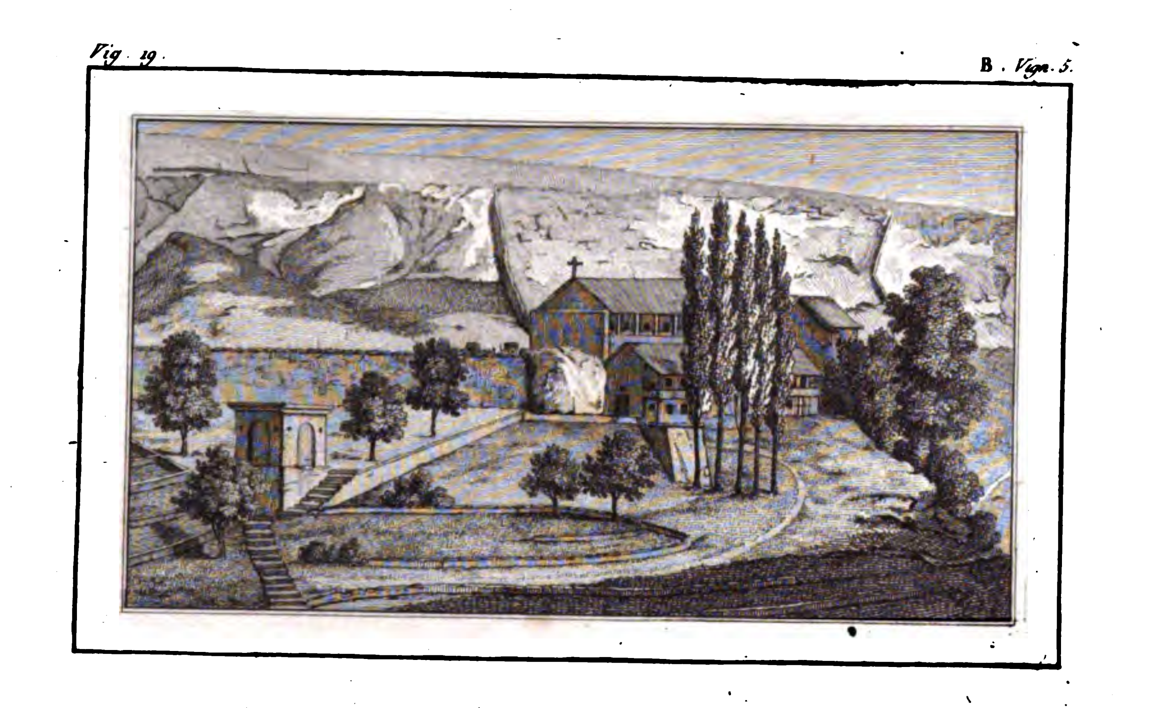
La dernière chose digne de remarque dont il me reste à rendre compte dans mon voyage de la Chersonèse Héracléotique, est le monastère grec de Saint-Georges (Georgiefskoi monastyr). A l'époque de mon premier passage par Achtiar, je traversai diagonalement la Chersonèse, près de la ferme d'Uschakof, pour me rendre directement à ce monastère. Les premières fleurs du printemps commençaient alors à s'épanouir, entr'autres un petit ornithogale [1] fort semblable à l'ornithogale jaune [2], dont la tige est couverte de tubercules imbriqués et placés à la file les uns des autres. Le dernier de ces tubercules qui porte la fleur, en produit un nouveau pour l'année suivante, et ceux qui venaient à la suite ne présentaient que des gousses vides.

Le monastère de Saint-Georges est situé sur une terrasse escarpée de la côte méridionale de la Chersonèse, entre le redoutable promontoire d'Aja-Burun, dont j'ai déjà fait mention, et l'angle saillant du rocher que l'on appelle Georgiefkoi Muis, ou le cap Georges. Du plateau supérieur et pierreux, voisin de cette anse, le rivage s'abaisse ici comme par escalier

---

[1] *Ornithogalum.* — [2] *Ornithogalum luteum.*

Fig. 19. B. Vign. 5.



jusqu'au niveau de la mer, de sorte qu'on a pu former des habitations sur les terrasses étroites du haut, et planter des vignobles sur celles du bas; il y croît quelques arbres disséminés entre les rochers, tels que le genèvrier noir qui ressemble au cyprès [1]. La trente-deuxième planche représente distinctement la situation et la vue du monastère, ainsi que des jardins et de toute la côte, prise de la hauteur de l'angle saillant, près duquel se trouve l'écueil noirâtre qu'on apperçoit dans la mer. Il est difficile de rendre avec exactitude sur le papier de semblables vues prises de la hauteur; mais on pourra du moins se faire une idée plus nette de la situation de ce monastère dans la dix-neuvième vignette. Près de la coupe du rivage, par laquelle on y descend à travers la roche calcaire, composée de grains que l'on prendrait pour des oolites, mais qui ne sont toutefois que de petites coquilles d'hélix agglomérées, de la grosseur de grains de millet, on voit des places d'où l'on a tiré de grosses pierres de taille, semblables à celles des ruines des anciens bâtimens de la Chersonèse, et de ceux que l'on remarque près de la ferme d'Uschakof. C'est au-delà du couvent même qu'on doit avoir trouvé, par un écroulement du rivage, la colonne antique de pierre calcaire que l'on y fait voir. Cette colonne sans

---

[1] *Juniperus lycia.*

chapiteau, mais taillée dans les plus justes proportions, a trois arschines et demie de hauteur, sur treize pouces dans son plus grand diamètre, et paraît être de la plus haute antiquité. Quelques personnes en ont voulu conclure que le *Fanum dæmonis virginis* était situé dans le même endroit au-dessus du couvent, quoiqu'à partir de l'édifice près d'Aja-Burun, dont j'ai donné la description, jusqu'à l'angle de l'écueil noir, on n'en découvre aucun vestige. La place peut toutefois être devenue méconnaissable par les écroulemens successifs des rochers, puisque, aujourd'hui même, ceux de la terrasse supérieure sont si fort suspendus au-dessus de l'église et du couvent, que le plus léger tremblement de terre suffirait pour accélérer leur chûte. On trouve encore ici diverses grottes, dont quelques-unes servent de cellules à des moines, et de poulaillers. Je remarquai près de là plusieurs beaux figuiers qui n'avaient point souffert des rigoureux hivers de 1798 et 1799, quoique le froid eût fait périr ces arbres dans quelques vallons jusqu'à la racine. Ce monastère jouit d'une exposition très-chaude au midi; mais abrité de tous les vents froids, il est en but aux ouragans du sud et du sud-ouest. Il consiste en une petite église qui communique avec un grand réfectoire par des galeries couvertes, et en quelques logemens de moyenne grandeur, habités par les moines et par un évêque suffragant du rite grec. Les parties de plaisir et les nombreux pélérinages qu'y font les familles grecques

de toute la Crimée le jour de la Saint-Georges, ont rendu ce lieu très-célèbre, et les femmes sur-tout paraissent y prendre beaucoup de part. Une source, dont les eaux fraîches et limpides sont recueillies dans un bassin, sort de la roche au pied du couvent, et sert à l'arrosement des vignobles. Beaucoup d'élatères[1] et d'autres plantes qui se plaisent dans les positions chaudes, croissent sur la pente rocailleuse de la montagne; mais il est bien pénible d'herboriser sur le rivage, car il faut souvent se reposer, soit en descendant par un sentier tortueux jusqu'à la mer, soit en remontant jusqu'à Georgiefskoi.

De ce monastère on peut distinguer sur la côte même trois ordres de montagnes, et se faire une idée de l'orographie de la Tauride. Au-dessus on voit la couche calcaire horizontale d'alluvion, composée de fragmens de coquilles et d'oolites qui couvrent le sol; au-dessous on trouve l'ancienne roche calcaire, tenant du marbre qui forme de grandes masses compactes, dont les fêlures renferment des pyrites efflorescentes. Le promontoire sacré (Aja-Burun) et les montagnes beaucoup plus éloignées qui suivent la direction de Balaklawa, sont constitués de la même espèce de roche, tandis que la couche calcaire plus moderne finit à Saint-Georges. Près de la mer enfin, et particulièrement

[1] *Elaterium*.

vers l'angle du rocher qui termine à l'est l'amphithéâtre de la baie du couvent, on voit succéder à la roche calcaire un schiste argileux, grossièrement feuilleté, d'une couleur grise plus ou moins foncée et tirant sur le brun, dans lequel on apperçoit par intervalle quelques pyrites, dont plusieurs cristallisées en octaèdres. Le jaspe rouge, un peu veiné, de Calcédoine, et fendillé, que l'on trouve en blocs sur la pente, paraît provenir d'une ancienne gorge. Quelques-unes sont remplies de bol rouge et de terre vitriolique (alumine). Dans le nombre des sources qui sortent du rivage escarpé, l'on en distingue une d'eau martiale.

La première fois que je visitai ce monastère, on ne découvrait de loin qu'une croix de bois sur le haut du rivage, et le voyageur était agréablement surpris de la perspective inattendue qui s'offrait à ses regards en arrivant à la galerie qui mène au couvent; mais on y a depuis élevé une chapelle en mémoire d'un Grec enterré dans ce lieu. M. le comte de Kachofski avait aussi fait transporter à Saint-Georges une grande quantité d'énormes pierres de taille, tirées des anciens monumens de la Chersonèse, pour y faire construire une chapelle semblable en mémoire de son épouse; mais ce général paraît avoir abandonné ce projet.

VOYAGE

A TSCHORGUNA, BALAKLAWA, ET DANS LES MONTAGNES DE LA CÔTE MÉRIDIONALE DE LA CRIMÉE.

Ma première excursion à Achtiar et dans la Chersonèse ne fit qu'exciter plus vivement la curiosité que j'avais de connaître la Crimée. Après mon retour, je m'empressai de profiter de la belle saison, pour accompagner mon ami à sa terre de Tschorguna, et de là je poursuivis seul ma route dans les montagnes, en longeant la côte méridionale de la Tauride.

Je partis le premier jour des fêtes de Pâques, accompagné de ma famille, qui desirait beaucoup voir quelques beaux paysages de la Crimée. J'ai donné la description de mon voyage jusqu'au Belbek; mais on quitte ici le chemin de poste d'Achtiar qui court à l'ouest, et on poursuit au sud-ouest la nouvelle route que suivit Catherine II, en 1787, lorsqu'elle visita cette ville, Balaklawa, et le célèbre vallon de Baidari. Après avoir passé le Belbek, à douze verstes de Bachtschisarai,

on commence à gravir insensiblement la montagne calcaire, qui finit par devenir très-escarpée: je donnerai plus bas la description complète de cette couche dont j'ai parlé. Le sol est ici couvert de bois assez épais, de petits charmes [1] très-communs dans la presqu'île, entremêlés de paliures [2], de prunelliers, de cornouillers mâles [3], de viornes cotonneux [4], dont les jets servent à faire des tuyaux de pipe très-recherchés; de genevriers cades [5], de troënes [6], et de quelques sureaux. On voyait fleurir dans la partie du nord la primevère uniflore [7], de trois couleurs, l'une blanche, l'autre jonquille, plus rare, et la dernière lilas, encore moins commune; la dentaire [8] à cinq feuilles, la véronique [9] à feuilles de germandrée, et l'euphorbe sauvage [10]. La scylle à feuilles de jacinthe [11] était déjà passée; mais la belle pivoine [12] des bois de la Tauride, ou la pivoine triternée, était en pleine végétation. Il croît beaucoup de sauge et de seseli dichotome [13] sur le revers aride et crétacé de la montagne. On voit à gauche, avant d'atteindre la hauteur, à trois quarts de verste de la route, la tour d'un vieux fort que les Tartares

---

[1] *Carpinus minor.* — [2] *Paliurus.* — [3] *Cornus mas.* — [4] *Viburnum lantana.* — [5] *Oxycedrus.* — [6] *Ligustrum.* — [7] *Primula uniflora.* — [8] *Dentaria pentaphillos.* — [9] *Veronica teucrium.* — [10] *Euphorbia sylvestris.* — [11] *Scylla hyacinthoïdes.* — [12] *Paenia triternata.* — [13] *Seseli dichotomum.*

appellent Tscherkesse - Kermen (forteresse Tscherkesse), nom que porte également le village autrefois habité par des Grecs, et maintenant par des Tartares. Ce qu'il y a de plus remarquable près de cette ancienne forteresse, dont il ne subsiste plus qu'une tour et quelques ouvrages de maçonnerie, c'est un puits très-profond, creusé dans le roc, à quelques centaines de toises des murs, où l'on descend avec peine par des marches taillées dans le même roc.

L'amiral Makenzie, ancien commandant de la flotte d'Achtiar, avait fait bâtir une ferme sur la hauteur de la montagne. La couronne a depuis racheté, pour les besoins de la marine, les bois de haute futaie qu'elle lui avait concédés à cette occasion; mais les Russes n'ont pas moins conservé jusqu'à ce jour à cette croupe calcaire le nom de Makenzie. Les Tartares lui donnent celui de Kok-agatsch, à cause des charmes nombreux dont elle est couverte. Le chemin qui descend de cette hauteur est si roide, que, malgré les détours que l'on a ménagés, il faut encore enrayer toutes les voitures.

Au bas de cette croupe inégale et dentelée, la route traverse une vaste plaine parsemée de douces collines, et dont la largeur, de huit verstes jusqu'aux montagnes de Balaklawa, augmente encore dans la direction de la baie d'Achtiar et de la Chersonèse. On y trouve, à gauche du chemin, les fosses creusées sur un plateau, d'où l'on retire l'excellente terre à foulon, grise,

appelée keffe-kil. Cette hauteur, où les Tartares ont creusé beaucoup de fossés, n'a guère plus de quinze à dix-huit toises au-dessus de la vallée; elle est garnie de chênes, de charmes, de cornouillers et d'épines de Christ. C'est dans ces puits, évasés par le haut en forme d'entonnoir, qu'il faut creuser à la profondeur de huit à douze toises, avant de pénétrer à travers la marne crétacée friable qui compose les lits supérieurs de la surface du sol, jusqu'à la couche argileuse au-dessus de laquelle on trouve communément de l'eau. La bonne couche de terre à foulon, épaisse d'une arschine, recouvre une croûte de terre glaise, tenace et de la même couleur, qui la sépare d'une nouvelle marne crétacée blanche: elle doit probablement percer quelque part dans la vallée, près des anciennes fosses que l'on apperçoit sur le bord de la hauteur, attendu que la découverte de cette terre, fort utile aux manufactures, eût été impossible sans un hasard extraordinaire. Les Tartares qu'on loue habituellement en hiver pour cette exploitation, travaillent sans aucun échafaudage, mais non sans courir beaucoup de risque; ils font d'abord un trou perpendiculaire, et puis une galerie horizontale, longue de plusieurs toises, qu'ils poussent aussi loin que le sol le permet; ils se couchent sur le côté pour détacher l'argile, et ne connaissent d'autres moyens de se préserver de l'éboulement des lits supérieurs que par des étais. Celui qui tient la montagne à ferme donne à

ses ouvriers les deux cinquièmes du produit pour leur salaire. On abandonne ces puits lorsqu'il n'est plus possible de prolonger les galeries, et la marne qui se détache ne tarde pas à les combler. Cette argile, connue sous le nom de keffe-kil (terre de Kaffa), se transportait autrefois en grande quantité à Constantinople, où les femmes en faisaient usage dans le bain pour laver leurs cheveux. On l'exploite ici et près du ruisseau Sabla, à seize verstes d'Akmetschet; on vient d'en découvrir une nouvelle couche non loin de Karrassubasar, dans le vallon, au pied de la montagne crayeuse et escarpée d'Akkaja; mais on n'en exporte plus annuellement que cent pouds, parce que les communications interrompues dans la dernière guerre avec les Turcs, les ont obligés de chercher à s'en pourvoir ailleurs, et qu'ils en ont trouvé de pareilles dans l'Anatolie. Cette terre n'est pas d'un grand usage en Crimée, quoique le pouds ne coûte que vingt copecs dans tous les marchés. La manufacture de draps de la ville de Noworossiisk (autrefois Ekaterinoslaw), pourrait tirer un grand parti de cette terre, qui ne le cède en rien à celle des Anglais pour la couleur et la bonté, sinon qu'elle contient quelques parties calcaires entremêlées parfois de petites pyrites.

A six verstes de Muilnaja Gora (montagne de savon), on arrive, à gauche du chemin de Balaklawa, au village de Tschorguna ou de Karlofka, que les Russes appellent Tschernaja-Derewna, par un vallon

contigu qui se termine en pointe, et d'où sort le ruisseau Bijuk-Useen ou Kasikly-Useen, qui coule dans les eaux du port d'Achtiar. Nous y célébrâmes les fêtes de Pâques, au sein de l'amitié, chez M. le conseiller Hablizl, propriétaire de ce village. Ce riant vallon est digne de fixer l'attention du voyageur, non-seulement par son aspect pittoresque, malgré les roches pelées qui le bordent, mais encore par une vieille tour qui embellit tout le paysage, et qu'on apperçoit du chemin de Balaklawa. La vue que j'en ai donnée sur la planche 33, est prise de la saillie de rocs qui le couronne au nord-ouest. Il présente un nouvel intérêt, lorsqu'on le considère sous le rapport orographique, parce qu'on y remarque la séparation distincte des ordres de montagnes de la Tauride. Ce lieu, dont le tableau restera éternellement gravé dans ma mémoire par le souvenir des jours agréables que j'y ai passés, m'a souvent servi d'asile à la fin de mes voyages dans les montagnes occidentales de la Crimée, ou de point de réunion avec ma famille.

Dans le village même, divisé en deux parties, le ruisseau Kasikly ou Bijuk-Useen (grand ruisseau) qui sort de la vallée de Baidari, se réunit à celui d'Ai-Thodor [1], qui descend du vallon, coule sur la

---

[1] La syllabe *Ai* ou *Aja*, que l'on trouve, en Crimée, dans plusieurs noms de lieux qui doivent leur origine aux Grecs, est le *Hagios* de l'ancien grec. *Ai-Thodor* signifie donc *Saint-Théodore*.

droite, et se prolonge à l'est au-dessous de la croupe calcaire dont nous avons souvent parlé; le Bargana s'y jette à gauche, quelques verstes plus haut. Comme tous les ruisseaux ou les rivières de la Crimée, le Bijuk-Useen est tantôt un torrent rapide, tantôt presqu'à sec, c'est-à-dire, que ses eaux ne sont pas toujours en état de faire tourner les moulins construits sur ses bords. J'ai même vu le petit ruisseau d'Ai-Thodor, qui traverse, à quelques verstes au-dessus de Tschorguna, le vallon et les vergers qui m'appartiennent, éprouver une crue si subite, et devenir tellement rapide après une pluie d'orage, que personne n'osait le passer. On ne doit cependant compter le Bijuk-Useen qu'au nombre des ruisseaux de la seconde classe en Crimée.

La tour élevée, de forme octogone et solidement bâtie en pierre de taille, que l'on voit à Tschorguna, doit, suivant une tradition, avoir été construite par les ordres d'un pacha turc, qui faisait autrefois près de là sa résidence, pour préserver des incursions les villages d'alentour. Mais je serais tenté de croire qu'elle est plutôt l'ouvrage des Grecs modernes de Korsun ou des Génois, et qu'elle servait jadis de point de communication entre Balaklawa, qui n'est qu'à la distance de six verstes, et le fort de Mankup, éloigné de dix, en remontant le ruisseau d'Ai-Thodor. Cette tour est au reste si solidement bâtie, que le

feu des petits canons qu'elle porte sur sa plate-forme, ne l'a point du tout ébranlée.

La maison du pacha subsiste encore auprès de cette tour; elle est construite en bois, dans le genre turc, et très-solide, malgré le peu d'épaisseur de sa charpente. Une galerie, près de laquelle le propriétaire a planté un verger et un parterre dans le goût européen, lui sert d'enceinte; et le bas du vallon est occupé par un beau vignoble. On voit, à quelque distance, une petite maison très-élégante, bâtie de briques en 1796, mais qui n'est point meublée, par l'absence du maître.

Je crois devoir entrer ici dans quelques détails relativement à la grande variété que présentent les différens ordres de montagnes, et que j'ai retrouvée par l'inspection de toutes celles de la Tauride; je dois d'autant moins omettre d'en rendre compte, qu'ils serviront à l'intelligence de la description suivante de la chaîne qui borde la mer à l'ouest.

J'ai déjà eu plusieurs fois occasion de parler (p. 11, 21, 41, 95, ci-dessus) de la couche calcaire horizontale d'alluvion qui couvre une partie de la plaine, ainsi qu'une étendue considérable de la contrée montueuse de la presqu'île; elle a, dans une largeur de quarante à cinquante verstes et plus, la forme d'un segment de cercle, depuis Inkerman jusqu'aux environs de Kaffa. Cette couche ou bande calcaire s'élève, à

partir de la plaine septentrionale de la Tauride, d'abord comme un plateau très-uni, puis ondulé, jusqu'au pied des montagnes déchirées et sillonnées de beaucoup de vallons. Presque toutes ces montagnes s'abaissent doucement au nord, tandis qu'elles vont toujours en s'escarpant au sud; elles décrivent des terrasses dentelées, et dont les couches, quand elles sont apparentes, paraissent s'élever en pente douce au-dessus de l'horizon, et se perdent d'une manière insensible. Les substances qui constituent ces couches sont, tantôt une roche calcaire plus ou moins dure, le plus souvent sans mélange de pétrifications, du moins visibles, en grandes masses, et sur une vaste étendue; tantôt un calcaire moins compacte, presque toujours marneux, rempli de numismales ou d'innombrables petites hélices qui ressemblent à des oolites, et quelquefois parsemé de grandes huîtres, d'huîtres à crête de coq, ou composé de débris de coquilles; tantôt une marne plus tendre; enfin, mais plus rarement, une craie friable. Ce calcaire compacte est souvent entremêlé, soit de gravier seul, soit de coquilles et de débris de coquilles, soit de sable et de gravier. On y distingue, par intervalles, des couches de marne siliceuse, jaunâtre, ocreuse et remplie de cailloux, qui se décomposent facilement à l'air; les bandes sablonneuses qu'elles laissent appercevoir en beaucoup d'endroits pourraient induire en erreur, et faire croire que les eaux auraient charié ce petit

gravier sur les hauteurs. On trouve de pareilles places près du Salgir, de Fondukly et du chemin de Karas-subasar.

Les montagnes calcaires, isolées jusqu'au Belbek, et séparées, par de grandes plaines, des vallons entrecoupés de gorges plus étroites, se réunissent et forment, entre le Belbek et le Kasikly-Useen, une croupe élevée, qu'on regarde comme la plus haute partie de la couche calcaire d'alluvion de toute la Crimée. Ces montagnes sont composées, soit de petits fragmens anguleux, soit de marne crétacée, parsemée de coquilles. On n'y remarque aucune trace de pétrifications, mais beaucoup de débris de cailloux, et la terre végétale qui les recouvre n'a pas une grande épaisseur : elles s'abaissent insensiblement vers le nord; mais, très-escarpées au sud, où elles sont coupées en terrasses, elles présentent un aspect sauvage. Elles bornent au nord le large vallon de Kasikly-Useen, et communiquent aux montagnes d'Inkerman, qui règnent le long de la baie d'Achtiar jusqu'à la mer, et qui sont constituées, à l'endroit où les moines ont creusé des cellules, d'une roche calcaire plus compacte. Cette chaîne s'étend d'abord à l'est, puis au sud-est, sous le nom de Kookagatsch et de Tschertellkaja, l'espace de plus de dix verstes, et décrit, près du village de Marmora, jadis habité par des Grecs et maintenant abandonné, de hautes terrasses de rocs connues sous le nom de Tschaplak-Kaja,

au-dessous desquelles on trouve des grottes taillées dans la roche, semblables à celles d'Inkerman, et qu'on appelle Karakoba ; elle se prolonge ensuite le long du ruisseau d'Ai-Thodor, sous le nom de Schuldan ou Schuludan-Kaja; mais elle est coupée, près du village de Schulü, par une gorge étroite et profonde qui s'étend jusqu'au Belbek ; et près de cette rivière, les roches, brisées en quartiers épars, semblent indiquer que cette rupture a été occasionnée par quelque commotion violente. La couche se relève, comme je le dirai plus bas, à l'est du vallon. Cette gorge étroite, où prend sa source le petit ruisseau Souk-Tschesme qui tombe dans le Belbek, est si resserrée entre le Schuldankaja, dont la saillie porte le nom d'Elli-Burun (cap des tempêtes), que je n'ai pu rendre praticable, par la suite, le chemin de voiture qui le traverse pour aller à Schulü, qu'avec beaucoup de peine et de dépense. Elle est bordée de deux murailles de roches pelées, dont il se détache souvent d'énormes blocs en hiver. Des quartiers de rocs roulèrent du haut du Mankup, il y a quelques années, avec une telle violence, qu'ils franchirent le ruisseau, et vinrent frapper contre le bord opposé du vallon. — Le Mankup est séparé des montagnes calcaires, au nord-est, par une gorge semblable aussi étroite, et d'où sort un ruisseau. Tous les rochers qui bordent ces vallons semblent avoir été déchirés par un violent effort de la nature; ce qui me porte

14.

à croire que ceux qui se dirigent vers le Belbek ont éprouvé la même catastrophe; car les ruisseaux qui coulent et forment des cascades entre ces rochers, n'ont pas pu creuser les cavernes qu'on y rencontre. Le plateau élevé de ces montagnes, ainsi que le sommet du Mankup, sont couverts de forêts de pins maritimes, arbres qui ne se trouvent, dans aucun autre endroit de la Crimée, à une si grande distance de la mer, excepté sur les montagnes circonvoisines du village d'Ai-Thodor.

Au-delà du vallon, près de Schulü, dont le rocher de Mankup occupe le centre, la croupe calcaire, escarpée au midi, reparaît et s'élève encore davantage; elle tourne, au nord-est, vers le village d'Albat et du Belbek, où elle s'abaisse; on l'apperçoit de l'autre côté du ruisseau, mais moins élevée; elle est interrompue par la Katscha et quelques autres vallons, suit la direction du nord-nord-est, et se réunit aux montagnes calcaires brisées qu'on remarque autour de Bachtschisarai, Dschufut-Kale, et du village de Mangusch, habité par des colons Moldovanes. On voit que j'ai rassemblé jusqu'ici toutes les observations que j'ai pu faire dans plusieurs voyages entrepris à différentes époques, pour donner une description de cette croupe marno-calcaire, dont l'étendue est de plus de vingt-huit verstes, et qu'on retrouve dans la partie orientale de la Crimée, quoique souvent entrecoupée de montagnes.

Les couches de ces montagnes sont composées de calcaire compacte, mélangé de débris de coquilles. Cette couche calcaire perce de nouveau dans le vallon de Kasikly-Useen, et couvre, comme je l'ai dit plus haut, la surface de toute la Chersonèse, où elle paraît à découvert sur les sommets; elle s'aplatit visiblement dans la direction du nord-ouest, mais toutefois avec des gradations peu sensibles, tandis qu'elle forme des pentes escarpées dans sa partie plus élevée, du côté des anciennes couches calcaires. — On apperçoit au-delà du vallon de Balaklawa et de Karani, dans un de ces rochers à pic, composés de schiste calcaire, compacte et ordinairement entremêlé de pétrifications, trois grottes contiguës, situées au-dessus de Karani. On entre dans celle du milieu par une porte étroite, bien taillée, près de laquelle on a pratiqué une lucarne qui répand le jour au fond de la grotte. Une belle galerie en pente douce, avec un escalier long de quelques toises, forme un passage voûté qui reçoit le jour de la grotte voisine, située sur la droite; elle décrit plusieurs sinuosités dans l'intérieur de la montagne, et se termine par une excavation étroite, à demi-comblée. Les deux grottes, rondes, adjacentes, qui paraissent être naturelles, ont une large entrée; celle à droite n'est séparée de la grotte mitoyenne que par un pilier carré fait de main d'homme. Il est probable que ces cavernes sont en partie l'ouvrage de quelques hermites qui ont profité de celui de la nature pour se

fixer en ce lieu. Au pied de la hauteur on trouve des vestiges d'enclos de pierre, qui renfermaient probablement des champs ou des jardins, et les Grecs de Karani y cultivent aujourd'hui le même sol. Le chemin qui mène d'ici au monastère de Saint-Georges, traverse un plateau d'ancien calcaire, espèce de marbre. On y voyait fleurir, au mois d'avril, l'asphodèle jaune[1] et l'iris naine[2], de couleur jaune pâle, qui croissent sur tous les rochers de la Chersonèse et sur les montagnes de Balaklawa.

Le ruisseau Bijuk, ou Kasikly-Useen, forme la limite entre la couche marneuse crétacée ci-dessus, et la couche calcaire compacte; mais, à partir du pont de pierre sur lequel passe la route qui conduit à Balaklawa, le chemin de traverse qui se dirige vers Achtiar, marque cette séparation; celle, au contraire, qui côtoie le vallon et conduit de Tschorguna à Balaklawa, sépare la couche horizontale coquillière, à droite, de la montagne schisto-calcaire que l'on voit à gauche.

A peu de distance de l'habitation seigneuriale du village de Tschorguna, en remontant le ruisseau d'Ai-Thodor, la couche marneuse crétacée, qui forme d'assez hautes montagnes, a pour base l'ancienne roche calcaire, qui ressemble au marbre; elle s'étend et s'élève beaucoup en remontant le Bijuk-Useen,

---

[1] *Asphodelus luteus.* — [2] *Iris pumila.*

couronnée de rochers à pic, et parsemée de deux espèces de genevriers ainsi que d'épines de Christ. Elle constitue toutes les montagnes boisées qu'on apperçoit au-delà du ruisseau qui descend du vallon méridional de Baidari, dont elle borde le lit resserré dans une gorge profonde et rocailleuse. La base de cette couche en forme de terrasse, près du village, est composée d'ancien calcaire ou marbre, sans presqu'aucun vestige de pétrifications, tandis qu'en d'autres endroits de la Tauride elle renferme quelques légères traces de corallites disséminées et très-décomposées, qui se trouvent le plus communément dans cette roche compacte. Celle-ci est ordinairement très-dure, d'un gris nuancé de jaune et de rouge, quelquefois tachetée comme de la brèche, et quelquefois entremêlée de petits cailloux; son grain est si fin, qu'il n'est presque pas visible; ce qui lui donne beaucoup de ressemblance avec la roche cornée. On la voit ici former distinctement d'épaisses couches presque horizontales sur le flanc de la montagne. A mi-hauteur, on découvre au-dessus de cette roche calcaire, vers la croupe de marne crétacée dont j'ai donné plus haut la description, une autre marne crétacée pareille, qui constitue des montagnes considérables, dont les couches sont entremêlées de lits entiers de fenestein (silex, blanc et gris). On apperçoit dans quelques crevasses, immédiatement au-dessus de la roche calcaire compacte, une couche moins épaisse, mais d'une toute autre

texture, formée tantôt d'un schiste sablonneux, et tantôt d'un gros sable parsemé de pierres et de cailloux roulés, sur lequel s'amoncèle la marne crétacée.

Comme les montagnes tenant du marbre, dont je viens de faire mention, composent la plus grande partie des anciennes couches horizontales de la Crimée, je vais donner une idée générale de leur nature, qui pourra servir d'introduction à mes voyages dans les montagnes de la même roche qui bordent la côte méridionale escarpée de cette belle presqu'île.

Ces montagnes, les plus élevées et les plus anciennes de la Tauride, sont coupées à pic du côté de la mer et du sud-est; elles s'étendent depuis Balaklawa jusqu'à la proximité de Théodosie ou Kaffa, sur une longueur d'environ cent cinquante verstes et une largeur inégale, mais plus considérable, au centre de cette distance; elles présentent généralement la forme de croupes ou de crêtes élevées, qui se prolongent presque toujours suivant la direction des couches horizontales. Ces croupes, hérissées de rochers et sillonnées de vallons plus ou moins larges, sont coupées par escaliers au sud-est, où elles forment une suite de terrasses; mais leur pente est plus douce au nord, comme celles des couches calcaires d'alluvion. Toutes ces montagnes s'élèvent rapidement au sud, et forment, le long des côtes de la mer, une chaîne presque continue de rochers en terrasses, d'une élévation prodigieuse. Les plateaux de ces Alpes, appelés Jaila par

les Tartares, à cause des excellens pâturages qu'ils y trouvent en été pour leurs troupeaux, sont couverts de neige jusqu'à la fin du mois de mai. Toutes ces montagnes, escarpées au sud, s'abaissent du côté du nord, vers les terrasses escarpées de la roche calcaire plus moderne. Les ruisseaux qui descendent de cette haute chaîne se dirigent, soit au nord, au nord-ouest et au nord-est, soit au sud, sans cependant se confondre, quoiqu'ils soient souvent très-rapprochés dans les points les plus élevés. Les ravins que forment ces ruisseaux, sont généralement étroits et courts, mais d'un escarpement et d'une profondeur considérables, en raison de la hauteur des montagnes et de la proximité de la mer; ils ont rarement des communications entre eux, et tous les ruisseaux qui sortent de ces Alpes tombent en petites cascades immédiatement dans la mer; ce qui fait qu'on en voit peu de considérables dans cette partie; mais on y trouve en revanche beaucoup de torrens impétueux et rapides. Les vallons en pente douce et les ruisseaux qui coulent au nord, se réunissent, au contraire, en divers endroits; ils se dirigent à travers la roche calcaire d'alluvion, jusque dans la plaine, et forment, par la jonction de plusieurs sources, les rivières les plus considérables de la Crimée, qui ont leur embouchure, soit à l'est, dans la mer Noire, comme le Kasikly-Useen, le Belbek ou Kabarda, la Katscha et l'Alma; soit au nord-est, dans le Siwasch et la mer d'Asoph, comme le Salgir et ses

nombreux ruisseaux, le Korassu et le Jendol. La plupart de ces petites rivières ne ressemblent, comme je l'ai déjà dit, qu'à de gros ruisseaux de montagnes, dont le lit est large et pierreux, mais qui débordent souvent par la réunion des eaux de neige et de pluie. Ces torrens impétueux, qui se précipitent alors avec violence, entraînent tout ce qui se trouve sur leur passage.

A l'égard de la nature de ces hautes montagnes calcaires d'ancienne formation, je suis fâché de ne pouvoir pas adopter la division tracée par mon digne ami, M. Hablizl, dans sa description de la Tauride. D'après l'idée orographique qu'on peut s'en former, ce n'est qu'une chaîne de plateaux élevés, constitués de couches horizontales, à laquelle il ne manque que le vrai noyau ou la haute montagne, et qui ne contiennent que des variétés peu nombreuses de roches, dont les lits alternans se répètent une infinité de fois. Leur hauteur et leur masse varient selon les différentes espèces de couches qui les composent, et le plus ou moins de résistance que ces dernières ont été dans le cas d'opposer aux efforts combinés de l'air et des eaux. La partie la plus épaisse de ces montagnes, d'une élévation presque toujours égale, est celle que l'on voit le long du rivage de la mer, depuis Balaklawa jusqu'à Aluschta. Elles y forment, en s'inclinant vers le nord, la Jaila de Baidari et d'Ussundschi, ensuite celle de Kokos, et enfin, dans la direction

d'Alusçhta, la Babugan Jaila, sur les plateaux élevés de laquelle on découvre encore quelques montagnes isolées. Cette chaîne est interrompue près d'Aluschta, par un large vallon d'où sortent les sources de l'Alma et du Salgir, à l'endroit où s'élèvent le Tschatyrdagh (montagne de la Tente), très-escarpée, et la plus haute de toute la Tauride. A l'est de celle-ci, la Jaíla de Temirdschi, qui est aussi escarpée, quoiqu'un peu plus basse, communique par une chaîne continue avec la Karabé-Jaila et les hautes montagnes au-delà d'Ushüt, qui règnent, quoique avec quelques interruptions, jusque vers Sudagh et Karadagh. J'ai remarqué chacune des divisions de ces montagnes dans les voyages particuliers que j'ai faits, et j'ai observé en même temps leurs différentes coupes dans les chemins de traverse.

La base des hautes montagnes de la Tauride qui se terminent brusquement près du rivage, où elles sont tellement escarpées qu'elles s'élèvent quelquefois à plus de mille pieds au-dessus du niveau de la mer, à la distance de quelques verstes, est souvent si roide au-dessous des eaux, que, d'après les observations des navigateurs, on ne peut déjà plus trouver de fond à une verste de la côte, ni jeter l'ancre que près des promontoires; mais les anses et les baies sont hérissées d'écueils qui coupent les câbles. Le rivage des baies est cependant garni d'une bande étroite de sable et de gravier, tandis que les promontoires sont

immédiatement baignés par la mer. Le pied de la montagne, couvert d'éboulis et de mottes de terre, s'élève d'une manière si rapide, qu'un cheval ne saurait le gravir que par des sentiers obliques. La partie supérieure ressemble communément à une couronne de hauts amas de rochers, tantôt séparés et tantôt réunis en groupe; ce n'est que par le petit nombre de gorges que l'on apperçoit entre cette crête de rocs, et surtout dans la chaîne occidentale, qu'il est possible de descendre du haut des montagnes au bord de la mer, par des chemins presque impraticables pour les chevaux.

Les principales routes de cette espèce que l'on trouve dans les montagnes situées entre Balaklawa et Aluschta, sont:

1.° Celle qui conduit du vallon de Baidari à Foros et Pschatka;

2.° De ce même vallon, en traversant Skelæ et descendant le Merduen ou escalier, jusqu'à Muchalatka. Cet escalier est le passage le plus difficile pour les chevaux, qui sont obligés de sauter d'un rocher à l'autre; mais il leur serait impossible de le remonter;

3.° La route de Skelæ, par Ussundschi et le Baidar-Jaïla, le long de la montagne qui fait une saillie au-dessus de Limena, se divise en deux sentiers, dont l'un conduit à Simæus et l'autre à Alupka;

4.° De Kokos, en remontant le vallon escarpé, le long du Kabarda à la Jaila, pour se rendre à Gaspra ou à Alupka;

5.° De Mangusch, par Stilæ et Usenbasch, droit à Alupka;

6.° En remontant l'Alma à Awutka et Jalta.

On trouve, en côtoyant le Salgir, un autre chemin de voiture qui conduit à Aluschta, ou l'on pourrait encore arriver en chariot (arbe) par celui de l'Alma. Aucunes voitures, excepté la dernière, ne peuvent servir dans les chemins de la partie occidentale de la côte, parce qu'il est impossible de les rendre praticables; mais on a percé plusieurs routes de voitures, qui se dirigent vers le rivage, dans la partie de l'est d'Aluschta, où les montagnes les plus escarpées s'éloignent de plus en plus de la mer, comme celles de Karassubasar à Kapsochor, à Sudagh, à Koos, pour le voyage de l'impératrice, et de Kaffa à Otus.

Donnons maintenant une idée générale des différentes espèces de couches qui constituent ces anciennes montagnes calcaires; on y trouve:

1.° Celles d'ancienne roche calcaire dont j'ai déjà parlé;

2.° De schiste sablonneux ou de grès;

3.° D'argile, alternant avec les deux premières;

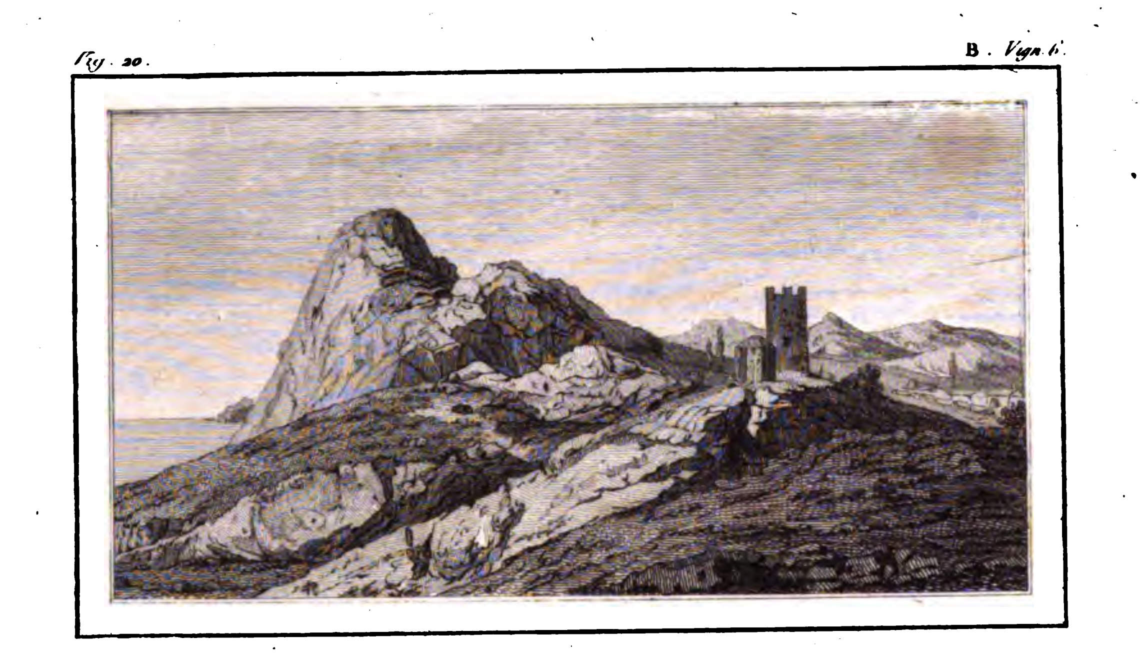
4.° De brèche, formée de cailloux agglomérés;

5.° De plusieurs variétés de wakke.

6.° Enfin, de serpentine, la plus rare de toutes.

La roche calcaire compacte, grise, qui paraît quelquefois en blocs énormes et en couches très-épaisses, irrégulièrement disposées, tantôt sous la forme de bancs de pierres obliques, et tantôt partagées en lits réguliers et parallèles de diverse épaisseur, compose en général, parce qu'elle a pu mieux résister aux efforts des eaux et du temps, les montagnes les plus hautes et les plus escarpées, sur-tout de la partie occidentale, ainsi que les pics ou les crêtes de rochers qui les couronnent, et le Tschatyrdagh. Cette roche est tantôt grise, d'un grain très-fin, parsemée de fêlures ocreuses, rougeâtres, et souvent coupée par des veines spathiques; on peut l'employer et la travailler comme du marbre; tantôt elle ressemble à la pierre puante, et renferme des veines tenant du marbre, et en partie noirâtres, dont la cassure est plus ou moins terreuse ou écailleuse. On n'y remarque presque point de trace de pétrifications, et celles qu'on y trouve sont, pour la plupart, des corallites décomposées. Cette roche calcaire est, en général, très-dure, mais elle se fendille aisément; et là où elle paraît à découvert, elle se décompose insensiblement, par le temps et la gelée, en un sable grossier ou une marne jaune, très-propre à la végétation des plantes de montagne; là où la roche s'aplatit, ses couches sont un peu inclinées à l'horizon; mais quelquefois, comme près de Tchorguna, et en plusieurs autres lieux, elles ne conservent plus la ligne droite,

Fig. 20. B. Vign. 6.



et dessinent des courbes ou des ondulations diverses, suivant la forme des montagnes et des hauteurs qu'elles constituent. Un œil exercé reconnaîtra de loin, assez distinctement, cet ordre de montagnes que les Tartares appellent Küük-Tasch (la Roche-Bleue). (*Voyez* la 20.[e] vignette et la 41.[e] planche). On ne trouve presque jamais de couches minces de cette espèce de roche compacte, entre les lits de schiste; elle forme, au contraire, par l'épaisseur considérable de ses couches, de grandes montagnes et des rocs pelés, représentés planche 41, et sur-tout dans la 20.[e] vignette. On pourra se convaincre, en jetant un coup-d'œil sur ces planches, que ces montagnes sont presque toujours plus hautes et plus escarpées au sud, et que leurs couches s'aplatissent vers le nord ou le nord-ouest, en s'inclinant de quarante-cinq degrés. J'ai déjà mentionné ci-dessus que la couche calcaire d'alluvion, entremêlée de lits de grès, recouvre cette roche, comme on la remarque sur les autres couches anciennes.

Les couches de roche calcaire compacte qui constituent la plus grande partie des montagnes les plus élevées de la Tauride, et qui présentent aussi quelquefois l'apparence de la wakke, provenant des débris d'une décomposition postérieure, alternent avec celles de schiste argileux, qui composent une partie de ces anciennes montagnes. Comme leurs couches horizontales se dirigent entre l'est et le sud-est, ou le nord-ouest et l'ouest, et qu'elles forment des angles

saillans vers la mer, elles paraissent coupées verticalement au-dessus du rivage. Les couches argileuses qui manisfestent un principe salin, ou plutôt qui contiennent du sel d'epsom, dans les parties orientales des montagnes et plus rarement dans celles de l'ouest, sont constituées de schiste argileux maigre, de couleur grise ou noirâtre, lamelleux, et qui ne fait point d'effervescence avec les acides; mais si peu solide, qu'il se délite en écailles ou petits feuillets angulaires par l'humidité. Ses couches, d'une épaisseur plus ou moins considérable, varient depuis quelques pouces jusqu'à plusieurs pieds et même plusieurs toises; elles sont ordinairement entrecoupées de lits d'un schiste sablonneux de nature calcaire, gris, jaunâtre, ferrugineux ou bien noirâtre, qui paraisent comme alignés au cordeau, et qui s'étendent parallèlement très-loin; elles ressemblent d'ailleurs aux couches calcaires par leur disposition ou leur inclinaison presque horizontale, et ne sont presque jamais perpendiculaires. A ces couches de schiste dur, souvent intercalées à celles d'argile, d'une texture friable, succède une ardoise noire, quelquefois mêlée de sable, qui ne fait point ou presque point d'effervescence avec les acides, qui se délite en feuillets minces, et qu'on trouve aussi divisée en grandes dalles, dont les Tartares couvrent leurs cabanes. Vers la partie la plus orientale des montagnes, le schiste sablonneux se transforme en grès dont le grain est si fin, qu'on l'apperçoit à peine.

Il est généralement dur, cassant au feu, coloré par de l'ocre, et parsemé de petites paillettes de mica; il forme aussi quelquefois des blocs énormes et des colonnes carrées et brisées, lorsque ses lits se rapprochent de la position verticale. Les couches de ce schiste sablonneux, alternant avec celles d'argile plus molles, ont, en quelques endroits, assez d'épaisseur pour qu'on puisse en tirer de bonnes pierres de taille. La partie dure de ce grès est couverte de petits cristaux de quartz transparent, et parfois de cristal de roche pur. On peut aussi mettre au nombre de ces couches de grès, celles de pierre meulière d'une texture sablonneuse, mélangée de cailloux et de grains de quartz, que l'on a trouvées près de Stilæ et de Sudagh, et qui forment des montagnes entières. Les couches de schiste argileux sont souvent marneuses, et font effervescence avec les acides; elles sont parsemées de nombreuses veines de spath calcaire, mais plus rarement de filons cristallisés. Dans quelques endroits elles ont la dureté du schiste argileux des mines; ailleurs, elles paraissent très-colorées d'ocre martial, et contiennent des rognons de mines de fer mêlés d'argile, tantôt creux et feuilletés, tantôt lourds et compactes, d'un rouge brun ou gris, et même en assez grande quantité pour être susceptibles d'exploitation; mais on n'a point trouvé jusqu'ici de traces d'aucun autre métal en Crimée. Les montagnes uniquement constituées d'argile, très-reconnaissables de loin par leurs formes

extérieures, s'aplatissent à leurs bases, et sont sillonnées par de nombreux ravins. Toutes les gorges de la côte méridionale sont aussi creusées dans de semblables couches. Je ferai voir, à l'article de la description particulière que je vais donner de quelques districts, quel rôle jouent ces lits d'argile, qui occupent un si grand espace parmi les couches horizontales compactes entre lesquelles ils se trouvent intercalés, et que les eaux ne cessent de miner, pour prouver combien ils doivent concourir à la décomposition et aux éboulemens des montagnes de la Tauride. Les plus fortes couches de grès de ces montagnes, en grande partie constituées d'argile molle, se sont conservées sous la forme de crêtes ou de pans de rocs, de sorte que l'on voit les montagnes de pierre calcaire compacte et des autres variétés de roche à grain dur, s'avancer en masse au-dessus des premières.

Un nouvel ordre de couche aussi communes que celles de grès dans les montagnes primitives de la Crimée, sont les brèches, qui forment tantôt des couches épaisses, et tantôt des montagnes entières. Lorsqu'elles sont de nature compacte, elles dominent les autres montagnes, et présentent à l'œil de hautes crêtes de rochers, ou des pics escarpés; on pourra s'en former une idée plus précise en examinant la planche 40. La dureté de la matière qui sert à lier cette brèche, varie en plusieurs endroits et quelquefois dans la même couche. Souvent elle est formée

de petits cailloux roulés, de diverses épaisseurs, enveloppés tantôt par une argile grise pétrifiée, tantôt par une marne ou chaux fine, ou par une argile entremêlée de quartz ou de sable fin; la pâte de ce ciment est quelquefois composée d'une argile martiale dure, ou d'un brun rouge si friable, qu'on peut la réduire en poudre avec la main; elle s'effleurit à l'air, et couvre les montagnes, ainsi que les vallons de ces contrées, d'un terreau mêlé de petits cailloux. Les galets de ce ciment sont, pour la plupart, petits, de la grosseur d'une noix, ou tout au plus de celle d'un œuf, agglomérés et recouverts d'un peu de gravier; mais il y a d'autres lits de cette même brèche, où l'on voit de ces cailloux roulés, de la grosseur d'un boulet de canon, et même de celle d'une bombe, pesant plusieurs quintaux, et d'une texture plus grossière. Les parties constituantes de ces noyaux sont de la même nature que celles de toutes les montagnes à couches compactes de la Tauride, c'est-à-dire, composées de roche calcaire, de grès, de schiste argileux, et enfin de quartz, mais rarement de wakke parsemée de schorl; je n'ai pu découvrir aucune trace de granit dans ces couches de brèche, et l'on n'en trouve jamais parmi les galets du rivage de cette presqu'île.

Il existe un autre ordre de roches encore plus rares, sur-tout vers le centre de la chaîne des montagnes qui bordent la côte; telles sont la wakke, parsemée

de schorl; une roche granitoïde, composée de spath calcaire et de paillettes de hornblende; la serpentine, etc., sur lesquelles je n'entrerai point ici dans de plus grands détails, parce que je compte parler de chacune en particulier. Elles appartiennent au même systême de montagnes que les précédentes, dont les couches sont horizontales par la direction de celles qui les composent.

Description de la ville de Mankup.

Après avoir donné un apperçu général des montagnes de la Crimée, je vais rendre compte de mes voyages dans celles qui sont les plus élevées de cette presqu'île; mais, pour ne point interrompre la marche que je me suis proposé de suivre, je donnerai d'abord la description de l'ancienne ville de Mankup, qui appartenait autrefois aux Génois, et qui paraît avoir été leur dernier asile lorsqu'ils furent chassés du pays; je profiterai de cette occasion pour parler des autres objets du voisinage qui ont excité ma curiosité.

On ne peut parvenir au rocher sur lequel est située la citadelle de Mankup, que par deux sentiers; le premier, qui passe dans le vallon où coule le ruisseau d'Ai-Thodor, le long duquel on fait cinq ou six verstes jusqu'à Schulü, en traversant une large prairie appelée Philegus par les Tartares, et Pelagos par les Grecs. Il est probable que cette vallée renfermait

autrefois un lac ; car elle est entourée de hautes montagnes de marne crétacée et de pierre calcaire, qui, réunies par des masses de rocher, forment à l'entrée du ruisseau d'Ai-Thodor, dans la prairie, ainsi qu'à l'endroit où il s'en éloigne, une espèce de pas creusé par les eaux. Le vallon d'Ai-Thodor, qui conduit au village de Schulü, sépare la couche horizontale d'alluvion et les montagnes de marne crétacée des anciennes couches qu'on apperçoit à sa gauche ; il n'y a que quelques parties des premières, en deçà du ruisseau, vers le midi, qui paraissent avoir recouvert les anciennes couches.

Le chemin qui conduit du vallon d'Ai-Thodor à Mankup, est praticable pour les arbes ou charrettes tartares. J'ai suivi moi-même cette route, ainsi qu'une autre qui longe le vallon à l'ouest du rocher, et qui passe auprès du village de Kara-Ilas ; mais on ne peut y voyager qu'à pied ou à cheval, en côtoyant les vergers des villages Juchare (le haut), Kara-Ilas et Bugas-Sala : ce dernier occupe une situation assez élevée, au pied de la montagne sur laquelle est assis le rocher de Mankup, à huit verstes du bas Kara-Ilas. On gravit à cheval, après avoir traversé un petit vallon pierreux et boisé, une montagne saillante ou promontoire escarpé, par un sentier roide et taillé dans le roc. Lorsqu'on a atteint les deux tiers de la hauteur, on apperçoit les restes antiques d'un mur épais et très-élevé, construit en pierres de taille et en moellons

liés avec de la chaux, qui traverse la partie praticable du vallon, et se prolonge jusqu'à sa pente la plus escarpée. Ce mur avait probablement, près du sentier, une porte qui n'existe plus. A quelque distance on remarque, sur la même pente du vallon, un cimetière juif de la plus haute antiquité, jonché de pierres sépulcrales bicornes, qui prouve que cette nation habitait jadis la ville de Mankup. Les Juifs qui s'y rendent de Schufut-Kale, et qui font le commerce des cuirs, en trouvent les eaux excellentes pour leur tannage avec de l'écorce de fustet [1] et de sumac des corroyeurs [2], arbres très-communs dans ces montagnes. — On atteint le premier mur de la ville dans la partie supérieure et marécageuse du vallon, d'où jaillit une source qui occasionne l'humidité du terrain. On aperçoit d'ici sur la gauche une grotte spacieuse, avec une porte régulière et quelques trous de citernes creusées dans la pierre calcaire, dont le mur, pourvu dans cet endroit d'une tour ronde, servait à défendre l'entrée. Ce rempart se prolonge avec la source au-delà du vallon, et présente des angles de défense : il a plus d'une arschine d'épaisseur, sur près de deux toises d'élévation; il en reste encore des pans considérables, parce que les pierres dont il est construit sont cimentées avec de la chaux. A quelques centaines de

---

[1] *Rhus cotinus.* — [2] *Rhus coriara.*

pas à l'orient, on rencontre une porte à laquelle on arrive par la profonde vallée d'Ai-Thodor, en suivant la route pénible, mais praticable pour les bœufs, que j'ai décrite plus haut. Près de cette porte on trouve une fontaine jaillissante, avec un réservoir en pierre, et sous un rocher plat, dans le voisinage, une grotte qui sert de refuge au bétail. On remarque au-delà de cette source une pierre avec une inscription tartare qui date de l'année 953 de l'hégire. Le plateau supérieur du rocher, défendu du côté le moins escarpé par le mur ci-dessus, et de l'autre par des pans de roc coupés à pic, est tapissé d'une belle verdure; il y croît aussi des broussailles, des arbustes et des arbres à fruits dégénérés : mais, excepté une petite synagogue et quelques maisons habitées par les tanneurs juifs, on n'y voit plus que des décombres d'habitations, et les vestiges de deux petites églises chrétiennes, dans le fond desquelles on reconnaît encore les images de plusieurs saints, peintes à fresque au fond du chœur, qui regarde l'orient, et celle de la vierge dans une autre niche. La Metschet, construite près de l'intérieur de la forteresse, est un peu mieux conservée que ces églises. Cette citadelle consiste en une forte muraille, qui coupe transversalement l'étroit promontoire formé par la montagne du côté de l'est, au-delà du vallon d'Ai-Thodor, et en un château carré défendu par cette muraille. On a percé des meurtrières pour les carabines au premier étage; mais

la partie supérieure du château, qui tombe en ruine, paraît avoir eu des embrâsures pratiquées pour de la grosse artillerie. Ce promontoire, couvert de quelques poiriers, et du haut duquel on jouit de la perspective magnifique des villes voisines de la Chersonèse, jusqu'à la mer, et des montagnes terminées par la Jaila d'Ussundschi, renferme plusieurs grottes taillées sur la pente des rochers, principalement au sud du vallon d'Ai-Thodor. Mais les plus remarquables sont celles que l'on a pratiquées dans l'angle qui fait face à l'est. On a creusé sur le plateau du roc plusieurs bassins et rigoles pour recevoir les eaux de pluie; on descend par un escalier très-dangereux, taillé vers le nord, dans une salle spacieuse et carrée, longue de trois toises sur sept arschines de largeur, dont la voûte n'est soutenue que par un pilier carré. Cette salle a deux cabinets à l'orient et trois au sud, avec des entrées régulières : deux issues mènent, du côté de l'ouest, dans une chambre qui n'est séparée de la première que par un mur naturel, au fond de laquelle on apperçoit un large banc de pierre en forme de canapé : cette voûte a trois toises de long sur à peu près deux de large. De cette chambre on peut, en passant par une autre porte au nord, parvenir sur la pente du rocher, d'où la vue plonge au-delà de la profonde vallée de Kara-Ilas. Un autre escalier, taillé dans le roc, qui conduit par dehors à cette terrasse, est dépourvu de balustrade, ce qui le rend très-dangereux.

Vers la partie méridionale on voit une autre terrasse à laquelle on arrive en descendant le plateau de quelques marches, où se trouvent une citerne abritée par le rocher même, une grotte spacieuse aussi taillée dans le roc, et un autre petit escalier qui reconduit de celle-ci sur le plateau de la montagne.

On voit, par cette description, que l'origine de Mankup ne remonte pas à une très-haute antiquité. L'ignorance où nous sommes sur l'histoire de cette ville est une des choses qui doit le plus exciter notre étonnement; il paraît que, peu de temps avant l'occupation de la Crimée par les Russes, la population de cette ville était composée de Tartares et de Juifs; mais les derniers ayant quitté cette place en 1800, elle est devenue presque déserte.

Remarques sur Kara-Ilas et ses environs.

Puisque j'ai fait mention du village de Kara-Ilas, je vais dire un mot de son site et du beau paysage qui l'entoure, pour ne passer sous silence aucun des objets remarquables de ses environs.

Ce charmant village, très-populeux, appartenait autrefois à Mechmet, trésorier du dernier kan de Crimée, et depuis mort conseiller d'état de Russie. On le divise en haut et bas. Le Kara-Ilas supérieur s'étend jusqu'au vallon escarpé qui conduit à Mankup

et aux villages d'Ai-Thodor, et le village inférieur se prolonge assez loin sous un pan de roc; cette muraille naturelle communique avec la haute couche de marne calcaire du même vallon, qui paraît comme coupée, et qui continue très-loin de l'autre côté du Belbek, le long du ruisseau Souk-Tschesme.[1] La crête est couronnée de rochers à pic, qu'on prendrait de loin pour un vieux fort flanqué de dix tours rondes. Vers le Belbek, à l'est, le pays, plus découvert, n'est parsemé que de quelques rochers isolés d'un aspect bizarre. De cette longue terrasse, élevée de deux à trois cents pieds au-dessus du niveau du lit du ruisseau, quatre masses de roches énormes qui paraissent s'en être détachées, ont roulé dans le fond près du château. Deux de ces blocs, les plus voisins de la maison, qui semblent n'en avoir fait qu'un autrefois, et qui sont aujourd'hui séparés par une large crevasse, ont plus de neuf toises de long sur trois à quatre d'épaisseur. La marne crétacée perce par-tout, parsemée de pierres lenticulaires. L'état de dégradation que l'on apperçoit dans la couche calcaire, les rocs déchirés qui font saillie, et la disposition générale des montagnes, tendent à faire croire que le fleuve du Belbek, dont le cours est très-impétueux, et qui coule à une certaine distance, traversait jadis la vallée de

---

[1] *Souk-Tschesme*, signifie littéralement source froide.

Kara-Ilas, où le petit ruisseau de Souk le remplace aujourd'hui, et que les eaux du premier peuvent avoir rongé et miné ces montagnes calcaires. Qui pourrait même déterminer quels changemens dans les vallons et quelles altérations dans les montagnes l'inconstance du cours de ce fleuve a pu d'ailleurs produire sur toute la surface de la contrée montagneuse et déchirée où ses eaux se réunissent? Comme il arrive souvent en Tauride que des masses de montagnes, dont les sources ont miné la base, s'écroulent, on peut admettre aussi que de pareilles masses ont obstrué le cours d'un fleuve dans une gorge étroite, et l'ont forcé d'en prendre un autre. Il paraît en effet que le vallon du ruisseau d'Ai-Thodor, qui se prolonge jusqu'au Belbek dans les environs de Fortusala, formait autrefois le lit d'un courant plus considérable, et que plusieurs vallons, évasés comme des bassins, peuvent avoir contenu des lacs jusqu'à ce que la pression des eaux se fît jour à travers ces digues naturelles. Mais cessons de parler de ces conjectures qui ne laissent pas que d'avoir quelque degré de vraisemblance. — Le château de Kara-Ilas est au reste un des plus beaux de toute la presqu'île, non-seulement sous le rapport de sa situation pittoresque, mais encore sous celui de la fertilité du sol et des jardins qui l'environnent. Il est composé d'un harem entouré de hautes murailles, près duquel on voit un joli parterre et une salle de bain, au bas d'une belle mosquée qui renferme des

tombeaux de famille. Deux auberges, dont une est très-ancienne, sont comprises dans les dépendances du même château, sans parler d'un moulin que font tourner les eaux d'un canal encaissé par des digues de pierres; ce canal coule sur le penchant de la montagne, et passe près de la maison. Les jardins qui descendent en terrasse, et les peupliers d'Italie qui bordent le ruisseau, concourent beaucoup à la beauté du paysage, ainsi qu'une file de jardins et de prairies dispersés le long du village, sur une surface de plus d'une verste et demie. On ne compte guère plus de quinze verstes de Tschorguna à Kara-Ilas, en passant par les gorges d'Ai-Thodor et de Mankup.

Observations sur les montagnes calcaires d'ancienne formation, situées à l'ouest de la Tauride.

Je vais maintenant communiquer au lecteur les observations que j'ai faites sur les montagnes calcaires d'ancienne formation, et commencer par celles qui entourent le port de Balaklawa, comme étant situées à l'extrémité occidentale de la presqu'île. On compte six verstes de Tschorguna à Balaklawa en ligne directe. La vallée qui sépare les couches compactes horizontales d'avec celles d'alluvion, se prolonge jusqu'au village grec de Kadi-Koi, dans le voisinage du port, et à deux verstes en deçà de Balaklawa. Les montagnes pelées et escarpées qui resserrent l'entrée de ce

port, et qui l'entourent, ressemblent à celles qu'on remarque à l'ouest, près du village grec de Karani, dans une gorge profonde; elles sont constituées d'une roche calcaire tenant du marbre, pareille à celle de Tschorguna, qui ne présente point de couches régulières ou distinctes, mais des veines colorées par une argile rougeâtre. Cette roche calcaire semblable, en quelques endroits, à de la brèche de marbre rouge et blanche, dont les noyaux sont blancs et le ciment rouge, est susceptible de recevoir un aussi beau poli que le marbre. Elle est quelquefois disposée par couches épaisses et tortueuses, ainsi que près de Tschorguna, où l'on apperçoit, quoique rarement, des entroques et des traces presqu'effacées de millepores. La roche calcaire, dont on peut tirer de la chaux infiniment supérieure à celle que fournissent les couches d'alluvion, règne jusqu'au rivage de la mer, où elle forme deux promontoires arrondis et très escarpés, qui s'élèvent à l'entrée du port, et celui d'Aja-Burun ou de la pointe la plus occidentale de cette côte, dont j'ai déjà fait mention à l'article du couvent de Saint-Georges. Dans le voisinage de ce couvent, et près d'une langue de terre, les anciennes couches de roche calcaire tenant du marbre, s'abaissent tout-à-coup, et sont recouvertes par celles d'alluvion de couleur blanche, alternant avec des lits épais d'oolites, et parsemées de coquilles fossiles. Sous ces couches, on trouve près du sol le schiste brun qui s'enfonce à

l'ouest, et disparaît dans la mer, non loin de la langue de terre percée par un bras de mer souterrain, à laquelle je serais presque tenté de donner le nom de cap d'Iphigénie. On voit encore en plusieurs endroits, sur-tout à l'est de ce promontoire, au-dessous des couches calcaires d'alluvion, un lit de grès parsemé de cailloux quartzeux semblables à des perles, disposé selon les inégalités du schiste, et, près de la pointe même, des restes de couches calcaires qui reposent immédiatement sur le schiste, et s'inclinent comme lui vers le nord-ouest.

La montagne à l'est du port, couronnée par la citadelle de Balaklawa, construite, selon toutes les apparences, par les Grecs, réparée par les Génois, et qui tombe maintenant en ruines, est constituée, vers le vallon qui la borde à l'orient, d'une brèche friable, entremêlée de galets calcaires, de cailloux quartzeux et de gravier. Mais on n'y remarque aucun fragment de ces blocs de basalte roulés et parsemés de schorl, qu'on voit sur le rivage de la mer, et que je n'ai jamais pu trouver ici dans leur position naturelle, quoiqu'on en ait ramassé, près du port, des quartiers dont la cassure était récente. Mais, si l'on parvenait à découvrir en effet cette espèce de roche sur la partie la plus avancée du promontoire, on ne devrait la regarder que comme de la wake-basaltique, dont nous aurons occasion d'examiner plusieurs couches près du rivage, loin de la prendre pour de la lave, ou pour un indice de

volcans, puisqu'il n'en existe pas la moindre trace dans toutes les montagnes de la Tauride. La croupe de la montagne s'étend, le long de la mer, depuis la citadelle et le vallon qui la sépare, à l'est, d'une autre plus élevée; elle est composée de la même brèche grossière dont je viens de parler, ainsi que la gorge arrosée de sources, entre la citadelle et la ville grecque nouvellement bâtie près du port; ses couches épaisses vers le nord, qui suivent la direction de l'est à l'ouest, s'adossent aux montagnes calcaires tenant du marbre, près desquelles sa masse devient terreuse et friable; mais sur la montagne élevée de l'est, entièrement constituée de cette espèce de roche, elle prend la consistance du pouding, et contient des cailloux roulés moins polis, d'un quartz blanc et ferrugineux, qui sont rarement de la grosseur du poignet; des fragmens de schiste argileux noir et rouge, tantôt compacte et tantôt friable, et de la pierre calcaire tenant du marbre. — Sur la pente pierreuse de la montagne située au couchant du port, on remarque, dans les anciennes couches calcaires compactes, des veines de spath calcaire, tantôt rhomboïdal, tantôt composé de prismes réunis; et du côté de la terre ferme, elles sont recouvertes par la couche d'alluvion de marne crétacée.

Description de la ville et du port de Balaklawa.

La ville de Balaklawa, dont le nom dérive

probablement de celui du fort grec de *Pallakium*, était jadis habitée par des Tartares. Mais l'occupation de la Crimée en ayant fait émigrer un grand nombre, on désigna cette ville et sa banlieue jusqu'à Bijuk-Useen, qui comprend les villages Kadi-Koi, Karani, Kamara et Alssu, où l'on transplanta le reste des Tartares, pour servir de garnison au régiment albanois, aujourd'hui composé d'un seul bataillon. Balaklawa est devenue en conséquence une ville entièrement grecque dont la 34.e planche représente une vue très-exacte, prise de la côte à l'ouest de l'entrée du port; la 35.e offre le modèle du costume ordinaire des hommes et des femmes arnautes ou albanaises qui l'habitent. Ce régiment, qui n'est point compris au nombre des troupes de ligne, fut formé de Grecs au service de la Russie dans l'Archipel; on leur accorda, par une faveur spéciale, des terres, une paye et des vivres, et l'on avait consacré pour cet objet la somme de soixante-douze mille roubles. Leur service, peu pénible en temps de paix, se borne à monter la garde, et faire des patrouilles destinées à maintenir la police dans l'intérieur, et la sûreté de la côte méridionale. Il y en a fort peu qui s'occupent de la culture des terres ou de la vigne, et moins encore de la pêche, qui leur offre de grands avantages; et la plupart vivent de leur petits trafics dans toutes les villes de la Tauride, où ils ont obtenu la permission de séjourner.

La ville, située près du port, s'étend au pied des montagnes, et manque de bonne eau. Le port est profond; mais comme il est abrité par de hautes montagnes, et très-resserré du côté de la mer, ses eaux sont aussi tranquilles que celles d'un lac, de manière qu'on peut y pêcher en tout temps. Les poissons de passage, tels que les maquereaux et les képhals, y abondent, ainsi que le mulet rouge, un des poissons les plus délicats des étangs de cette contrée, soit qu'on le mange frais ou mariné. Lorsqu'on laisse les maquereaux pendant un an dans la saumure, ils deviennent aussi tendres et aussi savoureux que les harengs. Le port n'a guère plus d'une verste et demie de longueur, sur une largeur de deux cents toises. L'entrée, quoique très-profonde, est tellement rétrécie par les rochers, que deux vaisseaux ont de la peine à y passer à la fois. Malgré les écueils dangereux qui la bordent, ce port servait cependant de refuge à beaucoup de navires que la tempête poussait contre la côte, et qui ne pouvaient pas doubler la pointe de la Chersonèse. Mais, comme il n'était pas possible, à cause de sa petitesse, d'empêcher la contrebande, à laquelle sur-tout les avides Grecs prêtaient la main, on a pris le parti, pour obvier au danger continuel de la peste, de l'interdire aux vaisseaux en 1796, et cette mesure a malheureusement occasionné plusieurs naufrages. Un petit ruisseau qui

vient de Kamara, se jette à la pointe du port, ainsi qu'un autre qui descend des montagnes de l'ouest.

La vieille forteresse située, comme toutes les places fortes des Génois et des Grecs dans cette presqu'île, sur des rochers inaccessibles, à l'est, près de l'embouchure du port, est défendue par de hautes murailles flanquées de tours. La planche en donnera une idée plus exacte que la meilleure description. — Un joli petit ornithogale [1], que je n'avais encore vu nulle part, croît sur la croupe de la montagne où cette forteresse est assise.

Des rives méridionales de la Crimée jusqu'à Kamara.

Je dirigeai ensuite la route que j'avais prise le long du rivage méridional de la Crimée, sur Kamara, parce qu'il eût été trop pénible de prendre celle qui, traversant les montagnes voisines de la mer, passe entre Balaklawa et le village de Foros, le moins éloigné de la côte. On voyait fleurir dans les jardins, à l'époque de mes courses à cheval (le 4 avril), les pêchers, les amandiers, les abricotiers et les pruniers; dans les bois, l'aubépine, l'épine-vinette et le camara [2]. Au nombre des plantes, on remarquait l'adonis printannier [3], et l'adonis de l'Apennin [4], la

[1] *Ornithogalum.* — [2] *Lantana.* — [3] *Adonis vernalis.* — [4] *Adonis apennina.*

fumeterre[1], l'alisson des montagnes[2], l'ornithogale velu[3], l'asphodèle jaune[4], l'astragale testiculé[5], la clypéole monosperme[6], le géranium à feuilles de ciguë[7], le pissenlit[8], et quelques euphorbes[9].

De Tschorguna à Kamara (4 verstes), on traverse à cheval des hauteurs calcaires. La montagne, couverte de broussailles, sur laquelle est situé Kamara, qui renferme une église grecque, est constituée de roche calçaire alternant avec le grès. Au-delà de cette montagne, on parvient, en longeant la vallée d'Alssu, dans une gorge qui se dirige vers la côte, et d'où l'on jouit de la vue de la mer. C'est dans ce lieu qu'on dressa une tente pour l'impératrice, lorsqu'elle vint à la vallée de Baidari; cette gorge sépare les montagnes de Balaklawa, constituées de brêche, des suivantes, où l'ancienne roche calcaire sert de base aux couches de la même brêche. Les rochers qui s'étendent depuis Balaklawa jusqu'à ce vallon, et de là jusqu'au vallon de Laspi, rendent la côte escarpée presqu'inaccessible. On remarque ici des primevères de toutes les couleurs, mais plus rarement de rouges; et lors de mon entrée dans la vallée de Baïdari, je vis en fleurs un joli orobe[10] sur

---

[1] *Fumaria.* — [2] *Alyssum montanum.* — [3] *Ornithogalum pilosum.* — [4] *Asphodelus luteus.* — [5] *Astragalus testiculatus.* — [6] *Clypeola jonthlaspi.* — [7] *Geranium cicutarium.* — [8] *Taraxacum.* — [9] *Euphorbia.* — [10] *Orobus.*

les bords de la route que l'on a taillée avec beaucoup de peine dans le roc, et qui commence à se dégrader; ainsi que l'alysson à larges siliques[1], l'alysson des montagnes[2], l'euphorbe sauvage[3] et l'iris naine[4]; mais l'asphodèle jaune[5] ne fleurissait point encore. Cette montagne est séparée par une gorge profonde qui se dirige vers la mer, de l'Ajudagh (montagne sacrée). La dénomination de ce promontoire qui s'élève à pic, paraît dériver d'un monastère grec dont on prétend qu'il existe encore des vestiges. La matinée était pluvieuse, et la cime du cap encore cachée dans les nues; à cette occasion j'observerai que les montagnes calcaires sont celles qui attirent le plus fortement les nuages et le brouillard. La violence des vents doit rendre les tempêtes très-fréquentes aux environs de l'Ajudagh.

Vallon de Warnutka et de Kutschuk-Miskomia.

Lorsqu'on a gravi la montagne, on découvre en face le riant et pittoresque vallon de Warnutka et de Kutschuk-Miskomia, qui fait en quelque sorte le commencement de la vallée, plus étendue, de Baidari, dont il n'est séparé que par une croupe étroite

---

[1] *Alyssum clypeatum.* — [2] *Alyssum montanum.* — [3] *Euphorbia silvestris.* — [4] *Iris pumila.* — [5] *Asphodelus luteus.*

de rochers; cette longue muraille se dirige au nord-est jusqu'à la côte. Nos mauvais chevaux atteignirent avec beaucoup de peine le sommet du roc par un sentier difficile, et de là j'arrivai le soir, après avoir traversé des bois, au village de Baidari, qui a donné son nom à toute la vallée.

Vallée de Baidari.

Cette vallée, si préconisée par tous les voyageurs, dont mylady Craven a fait un pompeux éloge à cause de sa charmante situation, et que la couronne a concédée par la suite au prince Potemkin, offre beaucoup d'intérêt pour celui qui n'a point parcouru la Sibérie. J'avoue qu'elle ne fit pas le même effet sur moi, parce que j'avais déjà vu des paysages plus rares et des perspectives plus imposantes. Le Caucase même renferme dans son sein mille vallées plus pittoresques et plus belles. On peut se la représenter comme une gorge profonde de seize verstes de longueur, sur huit à dix de largeur, dans la direction du sud-ouest au nord-est, bornée au midi par les rochers boisés qui courent le long de la mer; au levant, par la pente escarpée de la Jaila d'Ussundschi, qui se termine à la haute montagne de Tolaka; au nord, par une croupe et des pans de rochers à pic, qui la sépare du vallon où le ruisseau d'Usenbasch prend naissance, et par les montagnes de Kokulos et

d'Ai-Thodor, couvertes de forêts; à l'ouest enfin par la croupe de rochers de Warnutka. Le fond montueux de cette grande vallée est assez garni de bois; les ruisseaux qui prennent leur source dans les ravins contigus, se réunissent au Kasikly-Useen dont nous avons parlé, qui coule au nord-ouest, et traverse la partie moins élevée des montagnes, pour se rendre par un étroit vallon à Tschorguna. Cette vallée renferme, indépendamment des villages de Warnutka et de Kutschuk-Miskomia, qui n'y sont point enclavés, ceux de Kaitu, Baidar, Safftik, Kalende, Bijuk-Miskomia, Teilü, Urkusta, Baga, Ussundschi, Savatka et Skelæ, peuplés de sept cents familles de turbulens Tartares. Les riches forêts de cette gorge, entremêlées de clairières bien cultivées, sont remplies d'arbres non résineux de toute espèce, parmi lesquels on trouve encore de beaux chênes, quoiqu'à l'époque de la dernière guerre avec les Turcs, on en ait fait des coupes considérables pour la construction de la flotte de la mer Noire. Le noyer y prospère aussi bien qu'à Schulü, et dans tous les vallons méridionaux des montagnes, où l'on en voit de très-vieux dont le tronc est d'une grande épaisseur. On cite entre autres un noyer d'une grandeur prodigieuse, près du village d'Urkusta, qui rapporte de quatre-vingt à cent mille noix, et j'en possède moi-même un très-gros dans mon jardin de Schulü. On peut mettre au nombre de ces arbres extraordinaires, des chênes aussi monstrueux.

Celui qui croît dans les jardins de l'amiral Ribas, sur les bords du Belbek, près du village de Bijuk-Sjüreen[1], est sans contredit le plus grand arbre de toute la Crimée.

Montagnes de Tschuka et de Sinor, près des villages de Laspi et de Pschatka.

Je quittai la vallée de Baidari le 5 avril, pour me rendre sur les bords de la mer, en traversant la crête élevée de la montagne. Nous gravîmes à cheval sa pente couverte de bois clair-semés au sud, en passant sur une croupe qui réunit la montagne de Tchuka à celle de Sinor. On n'y remarque qu'une roche calcaire tenant du marbre, en couches interrompues et peu distinctes. Quoique la matinée fût très-belle et le ciel serein, il tomba cependant de la neige lorsque nous eûmes atteint le sommet, d'où la vue plonge sur toute la vallée du côté du nord, et de l'autre, sur la pleine mer, dont les vagues viennent se briser contre un rocher à pic, de plus de cent

[1] Le tronc de ce chêne, endommagé près de la racine, a vingt-cinq pieds trois pouces, mesure anglaise, de circonférence, et trente pieds, à hauteur d'homme, au-dessus du sol, dans la partie saine. La hauteur du tronc, jusqu'à la première branche, est de onze pieds huit pouces, et son ombre, à midi, couvre une surface de cent pas de circonférence.

toises d'élévation, qui borde la côte avec la montagne voisine du village de Laspi [1], et présente un aspect effrayant. Un sentier tortueux et difficile conduit au pied de cette pente escarpée, où l'on trouve un chemin qui se dirige, par une gorge garnie de bois, vers le village de Foros. Les chevaux de Baidari, comme tous ceux des montagnes, ont le pied si sûr, et sont tellement accoutumés à gravir ces sentiers escarpés, qu'on peut s'en rapporter à leur adresse, et leur abandonner la bride. Ceux même qui portent les bagages, et qui n'ont point de conducteurs, ne manquent jamais de prendre les détours brusques et dangereux que décrit le sentier d'un rocher à l'autre, et l'on aurait beaucoup de peine à leur faire changer d'allure.

Je remarquai par intervalles, à mi-côte de la montagne, du schiste sablonneux, et plus bas des couches ocreuses. Dans les endroits dégarnis, vers le village de Pschatka où nous conduisit le sentier, les chèvres n'avaient respecté, de tous les végétaux, que la grande euphorbe myrsinite [2], qui fleurit au mois

---

[1] *Laspi* est une dénomination des Grecs modernes, qui signifie *boue* ou *marais*. La plupart des villages tartares de la côte méridionale, jadis habités par des Grecs, conservent encore les anciens noms qu'ils leur avaient donnés.

[2] *Euphorbia myrsinites.*

de mars, porte plus de vingt tiges, et pousse entre les fentes des rochers.

On découvre, près du village tartare de Pschatka ou Mschatka, des couches de grès tacheté de porphyroïde, espèce de wakke; et dans le bas, du côté de la mer, de beaux vergers arrosés par une source qui sort du village; les prairies étaient émaillées de belles primevères et de la grande renoncule [1]; un cresson [2] inodore, et parfaitement semblable à l'alliaire [3], commençait à fleurir. On trouve ici plusieurs oliviers plantés autrefois par les Grecs, et qui sont d'une belle venue.

Le sentier, souvent dangereux, tourne à l'est, le long de la pente hérissée des montagnes, à quelque distance d'un pan de rocs élevés, constitués de pierres calcaires grises, qui règne sur une ligne non interrompue de hauteurs inégales. Bientôt après on atteint une crête de rocs qui s'avance dans la mer, et dont les lits sont composés de schiste argileux brun; en quelques endroits les couches de schiste sablonneux s'étendent du nord-ouest au sud-est, et s'enfoncent au nord-est sous un angle de plus de quarante-cinq degrés. Mais en-deçà de Pschatka elles paraissent souvent s'incliner du nord à l'est.

---

[1] *Ranunculus.* — [2] *Sisymbrium.* — [3] *Alliaria.*

Village de Muchalatka.

Le village tartare le plus voisin du bord de la mer est celui de Muchalatka, éloigné de quinze verstes de Laspi et de Foros. Parmi les pierres dont les cabanes tartares sont construites, j'en remarquai quelques-unes d'un quartz entremêlé de feld-spath romboïdal étincelant, mais sans pouvoir apprendre de quelles carrières on les tirait, et je n'en ai jamais vu de semblables dans les montagnes de la Crimée.

Mines de fer d'Alasma.

Au-delà de Muchalatka perce une couche de schiste sablonneux gris, et plus loin un grès épais et feuilleté, qui court de l'est à l'ouest, comme presque tous les lits calcaires et schisteux. On trouve, près d'un endroit que les Tartares appellent Alasma[1], un lit perpendiculaire d'argile noirâtre et friable, qui contient des filons de minérai de fer et du schiste coloré d'ocre martiale. Il paraît que cette montagne a jadis éprouvé quelques dégradations du côté de la mer; le sentier pratiqué sur la pente escarpée de cette couche argileuse est si dangereux autour des

[1] Ce mot dérive probablement du grec *Chalasma*, destruction.

ravins, sur-tout par un temps de neige ou de pluie, que les chevaux peuvent à peine s'y tenir; et la nature de cette couche fait craindre qu'il n'y survienne encore de nouveaux éboulemens. Ces lits d'argile, auxquels succèdent des couches de roche calcaire alternant avec du schiste, tantôt argileux entremêlé de veines de fer, tantôt sablonneux, friable ou sonore, ont au moins une largeur de plus de trois cents toises; dans quelques endroits ils sont épais de plusieurs toises, et traversés par du schiste sablonneux, mince et feuilleté d'un pouce à une arschine d'épaisseur.

Ruisseau de Dasta-Su.

Bientôt après on passe le joli ruisseau de Dasta-Su, qui coule vers la mer par une gorge profonde où l'on découvre de nouveau la roche calcaire. La haute montagne contre laquelle est appuyé le pan de roc, se nomme Mortscheka; à son extrémité occidentale, on apperçoit un sentier très-effrayant, par lequel on descend au village de Skelæ, situé dans la vallée de Baidari, que les Tartares appellent Merduen (l'escalier), et les Russes Lessinka; l'œil peut en suivre la trace sur la pente escarpée du roc. Les terrasses de cette montagne, semblables à des marches, paraissent avoir été réparées dans quelques endroits par la main des hommes; elles sont presque inaccessibles

pour les chevaux en remontant, et très-dangereuses à la descente.

Depuis le ruisseau de Dasta-Su jusqu'au village de Kutschuk-Koi [1], je rencontrai encore plusieurs autres gorges constituées d'argile tendre, et colorées d'ocre martiale, dont les sentiers humides étaient très-glissans. J'y fus surpris par la grêle, et glacé par un vent froid qui descendait de la montagne.

Village de Kutschuk-Koi.

Kutschuk-Koi est un endroit remarquable par l'éboulement de terre qui l'engloutit au mois de février 1786, et dont j'ai fait mention dans mon ouvrage intitulé : *Neue Nordische Beytræge*, tome I, page 258. Ce terrible désastre offre une nouvelle preuve de la dégradation des montagnes qui constituent la côte méridionale de la Tauride, et fait présumer que ce n'est point le dernier de ce genre auquel on doit s'attendre dans cette presqu'île.

Le village était situé sur la pente escarpée de la montagne, à quatre cents toises au-dessous d'un pan de roc élevé qui bordait la côte, et presqu'à la même distance de la mer, au débouché d'une gorge aboutissant à une autre beaucoup plus bas du côté de l'est,

---

[1] *Kutschuk-Koi*, littéralement petit village.

où quatre sources principales formaient un ruisseau qui coulait par-dessus la rive escarpée dans la mer. Le sol compris entre ces fondrières était composé, tantôt d'une argile feuilletée, tantôt d'une schiste argileux bitumineux et sablonneux noirâtre, fendus par gros quartiers, à travers lequel perçaient quelques crêtes de roche calcaire. Selon le rapport des plus anciens habitans du village, une forte secousse de tremblement de terre que l'on ressentit il y a cinquante ans, avait occasionné plusieurs dégradations dans les montagnes voisines de la côte, et je dois observer comme un fait remarquable, que précisément à la même époque où le dernier écroulement s'est effectué dans la Tauride, les nouvelles qu'on reçut de la Silésie et de la Hongrie, parlaient de violentes commotions, de tremblemens de terre qui s'étaient manifestés dans ces deux contrées.

Cette catastrophe arriva le 10 février 1786. La surface de la terre, autour des gorges dont j'ai parlé, se fendit au point que, le même jour, le ruisseau qui faisait tourner deux petits moulins tartares, s'engloutit dans ces crevasses. Les deux jours suivans, après que la terre se fut entr'ouverte de plus en plus, et que la crainte du danger eut chassé de leurs habitations les Tartares avec leurs bestiaux et leurs effets, tout le terrain compris entre les gorges, depuis le pan de roc élevé jusqu'à la mer, sur une longueur de près de neuf cents toises ou de deux verstes, et une largeur

de trois cent cinquante à cinq cents toises, s'écroula vers minuit avec un bruit épouvantable. Cet éboulement, qui dura jusqu'au 28 février, creusa un abyme profond de dix à vingt toises, au bord duquel sont restées une grande et deux petites crêtes parallèles de la roche compacte. A mesure qu'une partie de la pente escarpée se détachait du roc, toute la masse pesait dans la même proportion sur la base, et dès-lors le rivage avança de cinquante à quatre-vingts toises dans la mer. La nuit du 28, on ressentit deux secousses moins violentes, et les ruisseaux qui s'étaient perdus à la surface du sol reparurent; mais ils prirent un autre cours, après avoir formé plusieurs mares dans les gorges et sur le nouveau rivage. L'effroi des Tartares ne leur avait pas permis de remarquer si la chûte de cette partie de la montagne était accompagnée d'un tremblement de terre. Les couches de pierre de la masse écroulée, ainsi que les arbres des jardins qui s'y trouvaient, furent dispersés dans le plus grand désordre; aussi voit-on encore çà et là des arbres se faire jour entre ces ruines. Indépendamment des deux moulins dont nous avons parlé, huit maisons avec cours et jardins, et les champs ou jardins de treize autres Tartares, ont été bouleversés dans ce désastre. Les ruisseaux, divisés en plusieurs bras, coulent dans deux gorges nouvellement formées et dépouillées de verdure. On a labouré de nouveau les endroits où la terre végétale était restée sur la surface.

Par-tout on voit percer la roche calcaire sur le bord de ces gorges, et la crête que l'on remarque au centre est constituée d'une des plus fortes couches de cette roche qui n'a point fléchi, mais qui paraît cependant très-dégradée. La terre éboulée laisse appercevoir un schiste noir et sablonneux, dont les grandes dalles sont entremêlées de couches plus minces d'un autre schiste friable, où l'argile était probablement intercalée; au reste, il est à présumer que depuis long-temps les sources qui jaillissaient au-dessous du pan de roc avaient déjà miné les couches d'argile, et que l'enfoncement subit du ruisseau qui coulait à la surface, les a ramollies sous la pente escarpée, de manière que toute la masse de la bande supérieure a dû glisser vers la mer du haut de la montagne.

A l'époque où cet événement eut lieu à Kutschuk-Koi, un promontoire qui s'avançait dans la mer, entre Kutschuk-Osen et Kuru-Osen, fut aussi détruit; j'en parlerai plus bas, et je prouverai, par des observations faites en plusieurs endroits des montagnes méridionales de la Crimée, que l'on ne doit attribuer qu'aux sources du pays la plus grande partie des dégradations qu'elles ont éprouvées, et non pas, comme on pourrait le croire, à l'action de quelques volcans. — Dans le premier âge du monde, lorsque toutes les montagnes étaient plus hautes et plus escarpées, et que la mer, qui couvrait la plaine, venait baigner leur base, elle doit avoir occasionné par des inondations,

autant que par la rapidité des eaux qui se précipitaient en cascades de toutes ces hauteurs, des dégradations presque innombrables, et des éboulemens de montagnes entières, avant que la surface de la terre se fût aplanie.

Le reste des habitations du village de Kutschuk-Koi est aujourd'hui situé près du bord occidental de la partie du sol écroulé, sur lequel passe un chemin très-difficile. — Le village le plus voisin d'ici, vers la côte, est celui de Kikeneis, à cinq verstes de distance. Le buisson ardent que les Tartares appellent Schaidan-Teken (épine du diable), est très-commun à partir de Kutschuk-Koi, le long des montagnes, et ses branches rampantes y couvrent de très-grandes places. Le térébinthe, la vigne et toutes sortes d'arbres fruitiers sauvages, le frêne à pétales [1], le micocoulier [2], le plaqueminier, faux lotus [3], et le genevrier de Lycie [4], croissaient en abondance au milieu des bois. Parmi les fleurs printanières, on distinguait celles de quelques beaux orobes [5], qui commencent à s'épanouir au mois d'avril. Le pan de roc forme sans interruption le bord supérieur des montagnes, et fait tantôt le quart, tantôt le cinquième de leur élévation. Les montagnes s'abaissent brusquement vers la mer, soit par des

---

[1] *Fraxinus ornus.* — [2] *Celtis.* — [3] *Diospiros lotus.* — [4] *Juniperus Lycia.* — [5] *Orobus.*

terrasses de rochers, soit par des pentes, les unes couvertes de débris de rocs, et les autres de verdure; ici le rivage est étroit; là il offre des bancs de sable qui s'avancent dans la mer; ailleurs, la côte est escarpée. D'énormes blocs de rochers se détachent de temps en temps du haut des montagnes, sur-tout de celles dont les eaux minent les couches compactes, ou dont la roche est fendue par les pluies et la gelée.

Villages et montagnes de Kikeneis, Limena et Simœus.

Autour de Kikeneis, on n'apperçoit que du schiste sablonneux gris, de diverses épaisseurs, et des lits épais de roche calçaire d'un blanc grisâtre. Au-delà de ce village, coule dans une gorge un ruisseau que les Tartares appellent Chorisé-Useen. Ici le pan de roc qui couronne les montagnes sur une étendue de vingt-deux verstes, s'abaisse, et deux rochers séparés, dont l'un est caverneux, forment sa jonction avec celui qui se prolonge à l'est. Un passage assez commode, appelé Eski-Bogas (la vieille ouverture), traverse en ce lieu les montagnes qui bordent la côte. Le schiste sablonneux paraît ici, comme plus loin, recouvert dans toutes ses fêlures de quartz cristallisé. Le Bujuk-Useen, ruisseau considérable, tombe en petites cascades dans une autre gorge, où perce de nouveau l'argile schisteuse, et dont les couches courant d'un côté vers le sud-ouest, sont parallèlement interceptées

par des feuillets de schiste sablonneux. Le pan de roc s'éloigne du rivage à partir d'Eski-Bogas, et l'on apperçoit au-delà d'une autre gorge, appelée par les Tartares Bijuk-Churis, des champs fertiles, couverts de lin et de froment, qui pourraient aussi convenir à la culture de la vigne ou de l'olivier.

Le chemin qui mène au village de Limena, situé sur la pente plus élevée de la montagne, est si pierreux, que l'on choisit de préférence le sentier pratiqué le long du bord de la mer. Le rivage est ici parsemé de toutes sortes de galets entremêlés de spath et de quartz, parmi lesquels j'en ai remarqué qui ressemblent à une lave dont les pores se sont remplis. Le genre de roche de cette côte est un grès mêlé de quartz, qui sert de base au calcaire compacte. Un promontoire escarpé s'avance dans la mer; il est constitué de roche calcaire, fétide par le frottement, et se termine vers la côte par un rocher inaccessible, dont la partie supérieure, inclinée à l'est, offre un plateau fortifié par un mur transversal : je vis de loin, sur une place inaccessible de ce rocher, le premier arbousier andrachné[1] étaler son beau feuillage avec ses branches et son tronc d'un rouge sanguin. Derrière ce promontoire et près de la mer, se trouve un autre rocher escarpé, de la même nature, au bas duquel on voit un écueil singulier.

---

[1] *Arbutus andrachne.*

Une pointe de roc, en forme de flèche, s'élève entre ces deux caps. Sur le plateau de la montagne on a construit, du seul côté qui soit accessible, un mur épais de deux arschines, dont la façade est en pierre, et l'intérieur rempli de chaux et de décombres. Les Tartares appellent cette fortification Tschiwa, et la précédente, qu'on voit sur le grand rocher, Issar. Il n'y a qu'un sentier étroit et dangereux qui conduise à cet écueil fortifié le long de la baie que forme le rocher à l'orient; une autre baie, dont les rives sont escarpées, se trouve comprise entre le même rocher et le promontoire à l'ouest. Le chemin qui passe sur les rocs pelés est dangereux. Une hélice[1] tortillée, assez rare en Tauride, paraît ici très-commune. Je n'ai vu que dans cette contrée, jusqu'à Simæus, le liseron scamonée[2], qui pousse, entre les rochers, des racines de la grosseur du bras; cette plante abonde dans l'Anatolie, où elle porte le nom de *mamutia*.

A ces rochers succède un plateau sur lequel on apperçoit les fondations d'un ancien édifice construit de pierres brutes, et divisé en plusieurs compartimens. Je vis, dans une gorge voisine, un fragment de colonne de marbre blanc, d'un pied de diamètre, que la superstition des Tartares leur a fait mutiler, pour en employer les morceaux à des usages domestiques. Ensuite

---

[1] *Helix.* — [2] *Convolvulus scamonea.*

on passe auprès d'une excellente source à laquelle les Tartares donnent le nom d'Agi-Panta (tous les saints), dérivé du grec. Non loin de cette source, à treize verstes de Kikeneis, est situé le village de Simæus, dans une charmante vallée couverte de vieux oliviers, de grenadiers et de beaux vergers. L'aspect effrayant des pans de rocs et de la mer rend la vue de cette belle vallée beaucoup plus pittoresque que ne peut la représenter la planche 36e.

Les Tartares montagnards de Kikeneis, Limena et Simæus sont, de tous les habitans de la Crimée, ceux dont la physionomie paraît la plus étrange et la plus extraordinaire. Des visages très-alongés, un nez à corbin d'une grandeur prodigieuse, avec une tête pointue fort aplatie vers les tempes, donnent l'air de vraies carricatures à la plupart d'entre eux, et les moins laids ressemblent à des satyres. Le professeur Hacquet, auquel je communiquai ces observations pendant son séjour en Crimée, fixa par la suite, dans une de ses lettres, mon attention sur un passage de Scaliger, qui pourrait bien se rapporter à la conformation singulière de la tête des habitans de cette côte [1] : « Les Génois, dit-il, avaient autrefois adopté

---

[1] Scaliger, *in Commentar. sup.* Theophrast. *De causis plantarum, lib. V, p.* 287 : « *Genuenses, cùm à Mauris progenitoribus accepissent ôlim morem ut infantibus recens natis tempora comprimerentur, nunc absque ullo compressu, thersiteo et capite et animo nascuntur.* »

» la coutume des Maures, leurs ancêtres, qui consiste » à aplatir la tête des enfans nouveaux-nés, près des » tempes; et quoique cet usage n'existe plus, ils res- » semblent de corps et d'esprit, dès leur naissance, » à de véritables Thersites. » Je laisse à décider si les habitans de ces villages descendent des anciens Génois transplantés en Tauride, ou de quelque autre peuplade qui s'est retirée dans les montagnes les plus sauvages de la côte méridionale, et dont l'étrange physionomie s'est conservée. (Voyez planche 37, fig. 2.) Une chose encore digne de remarque parmi ces montagnards, et peu commune en Crimée, c'est qu'ils ont généralement les cheveux et la barbe d'un brun clair, ou même blonds.

Au reste, il est certain que tous les habitans des villages de la côte méridionale, qui passent aujourd'hui pour Tartares, sont les descendans d'autres nations anciennement repoussées ou débarquées dans cette presqu'île, et non pas de la véritable race tartare, ni sur-tout de celle des Mongoles; c'est pourquoi les Tartares proprement dits de la Tauride les regardent comme des étrangers, et leur donnent par mépris le nom de *Tat*.

La vallée de Simæus se termine à l'orient par un cap nommé Crotis-Burun, d'où l'on jouit d'une vue ravissante de cette belle vallée. La source du village est ferrugineuse, et les masses de rocs écroulés qui l'entourent sont constituées de pierre calcaire puante.

Deux carcos [1] touffus (plaqueminiers, faux lotus) croissaient sur le cimetière, entre ces masses.

Derrière le promontoire de Crotis-Burun, s'élèvent les montagnes qui bordent la chaude vallée d'Alupka, dont les pans de rocs escarpés et non interrompus représentaient probablement (comme partie la plus méridionale de cette ligne) le kriu-métopon (tête de béliers) des anciens navigateurs grecs. Les Tartares appelent Skutan-Kajassi, la partie occidentale et très-élevée de cette chaîne; celle du centre, Sahan-Kajassi (montagne de l'autour), et la plus haute à l'orient, Pœter-Kaja (rocher de Saint-Pierre), en grec, Aji-Petra. Entre la seconde montagne et le pan de roc de Kysil-Kaja, qui règne jusqu'au Pœter-Kaja, on voit une gorge peu considérable dans la partie la plus élevée, nommée Topek-Bogassi (passage du chien), par laquelle un chemin praticable pour les chevaux conduit sur les Jaila d'Ussundschi et de Skelæ. Un autre sentier, plus difficile encore, passe près de la montagne de Saint-Pierre, et se dirige entre des roches escarpées, vers Usenbasch et Stilæ.

Dès qu'on a franchi le sommet du Crotis-Burun, la vue peut embrasser toute la vallée d'Alupka, dont l'atmosphère plus chaude se faisait sentir, même à l'entrée du printemps et lorsque la montagne de

---

[1] *Dyospyros lotus.*

Saint-Pierre était encore couverte d'une neige nouvelle ; mais on prétend que les vents du nord, qui descendent en hiver des montagnes, y causent un froid très-sensible.

Le vallon dans lequel on descend est arrosé de plusieurs sources ; la première porte le nom grec de Krotiria. On traverse ensuite la gorge plus évasée de Kara-Tepe, constituée de schiste noir, dont la partie supérieure s'appelle Stawas, et d'où jaillit une forte source ; puis, dans le vallon même, le petit ruisseau de Mæka-Su, ainsi qu'un autre plus considérable qui tombe en cascade des montagnes escarpées, et porte le nom semi-grec de Stauris-Useen (ruisseau de la Croix). Ce dernier se jette dans la mer auprès du village d'Alupka.

Village d'Alupka.

Ce village, avec toutes ses maisons, jardins et terres labourables, est situé sur d'immenses débris, qui proviennent de l'écroulement d'un pan de roc du côté de la mer, et qui s'étendent, sur une largeur de trois cents toises, à près de deux verstes dans l'intérieur du pays, jusqu'à la terrasse élevée des montagnes. Au milieu de ces ruines, on distingue une pierre grise tachetée de blanc, et parfois verdâtre comme de la serpentine, dont les masses énormes, la plupart oblongues, trapézoïdes, à plusieurs faces,

de l'épaisseur de huit à dix toises, et même au-delà, gissent sans ordre, ou comme entassées les unes sur les autres par la main des géans. L'amas le plus considérable de ces blocs est au centre de la vallée, près de la mer, où l'on voit pousser d'épaisses touffes de laurier, entre les rocs constitués soit de la pierre dont nous avons parlé ci-dessus, soit de cette roche calcaire grise, un peu bitumineuse. Les débris de cette dernière, qui compose en grande partie la haute montagne voisine, borde la masse de rochers à l'est et à l'ouest. Ces deux espèces de pierre sont disséminées depuis le pied de la montagne jusqu'à la mer, d'où sortent quelques blocs isolés, comme des écueils. On trouve encore ici des masses écroulées de roche calcaire tenant du marbre, peu compactes et poreuses, remplies de concrétions calcaires tachetées de rouge et parsemées de veines de spath. En considérant les deux gorges, à l'est et à l'ouest de ces amas de roches, on voit qu'elles sont constituées de la même argile schisteuse, entremêlée de schiste plus dur et de filons de minérai de fer, que j'observai pour la première fois près de Chalasma, et qui paraît avoir occasionné la catastrophe de Kutschuk-Koi. Depuis la côte jusqu'au rivage, il en existe des couches régulières, qui courent au nord-est, s'inclinent un peu vers le nord-ouest, du côté de la mer, et sont couvertes d'une efflorescence saline, auprès d'une petite source. A l'occident, les sources ci-dessus mentionnées

et le ruisseau de Stauris ont creusé la large vallée de Kara-Tepe; et les lits de cette couche horizontale, précipités jusqu'au rivage, près d'Alupka, paraissent avoir été, pour ainsi dire, poussés dans la mer. A l'orient, ce même schiste entoure un fond large et creux, orné de jardins et d'oliviers, que traverse le ruisseau de Karakunga, qui sort du pied des hautes montagnes, sous les ruines de ce roc, et tombe en cascades dans la mer. Derrière ce vallon, à l'est, succède une lisière élevée de semblables débris de roches, qui continue jusqu'au rivage, et le long duquel le ruisseau d'Hastagaja se précipite du pied de la montagne de Saint-Pierre, en fortes cascades. — La mer d'une part, et de l'autre les ruisseaux ou sources nombreuses dont nous avons déjà parlé, qui se rassemblent ici, ont insensiblement ramolli les deux couches épaisses de schiste argileux, entre lesquelles se trouvaient les lits inclinés de pierre calcaire et de wakke tenant de la serpentine, et les ont fait glisser le long de la pente escarpée, jusqu'au rivage; de manière que les pans de rocs, n'ayant plus de base, ont dû nécessairement s'écrouler. Quiconque observera sans prévention les environs d'Alupka, pour les comparer avec ceux de Chalasma et de Kutschuk-Koi, auxquels ils ressemblent en petit, se rangera de mon avis.

La wakke tenant de la serpentine et mêlée de schorl du vallon d'Alupka, dont j'ai parlé plus haut, et que je n'avais encore apperçue nulle part dans la

Crimée, mérite une mention particulière. Les grandes masses de cette roche, qui forment souvent les simples murailles des habitations auxquelles elles servent d'appui, ou celles des enclos, sont différemment constituées; quelques-unes paraissent entièrement composées d'une serpentine grossière, d'un jaune gris ou verdâtre pointillé de blanc; d'autres contiennent un mélange assez considérable de chaux, dont les parties sont peu visibles; d'autres, enfin, sont entremêlées de parcelles de horneblende, ou totalement constituées de cette horneblende agglomérée, d'une couleur blanchâtre, et comme cariées; leur couleur, qui diffère selon le mélange, est ordinairement d'un gris clair ou foncé : l'acide nitrique n'y produit çà et là qu'une légère effervescence; lorsqu'on expose cette wakke à une forte chaleur, elle ne perd presque rien de sa dureté; mais, éteinte dans l'eau, elle se combine au même acide avec une forte effervescence. Les plus gros blocs sont, dans le bas du vallon, mélangés de petits fragmens et couverts de la terre végétale qui forme le sol des jardins. Plus on gravit la montagne en suivant le sentier qui conduit à Usenbasch, Stilæ et Mangusch, plus les rochers paraissent amoncelés, et leurs interstices ne renferment ni terre, ni végétaux. On voit, sur une éminence assez garnie d'humus, qui domine ce fond couvert de lauriers, environ soixante-six vieux oliviers, les uns épars, les autres alignés, et l'éphédra

à un seul épi [1], d'une grandeur assez considérable. Plus haut, on découvre une roche calcaire compacte, d'un blanc grisâtre, qui continue jusqu'aux pans de rocs élevés, et présente un semblable état de dégradations. Après avoir dépassé une gorge où l'on remarque du schiste brun ferrugineux et de l'argile, avec des rognons de minérai de fer, on apperçoit trois énormes blocs déchirés, de roche calcaire, hauts de trente toises, dans les crevasses desquels plusieurs pins maritimes ont pris racine. Au pied de ces roches sort, d'un grand amas de ruines, le rapide ruisseau de Kara-Kunga, qui coule dans la mer par cette gorge. On traverse ensuite une montagne (Malaïja) de terrasse, couverte de beaux pins maritimes, dont les branches s'étendent en parasols, et de nombreux taillis de jeunes chênes laineux [2]. De ce plateau pierreux on descend au pied des ruines du haut pan de roc, d'où sort un autre ruisseau considérable (Hastagaja), qui tombe en cascades, et se précipite dans la mer par un large vallon. Le sommet de cette terrasse, ainsi que la haute montagne de Saint-Pierre, ne sont constitués que d'une roche calcaire puante, grise et compacte, où l'on n'apperçoit point de couches distinctes, et qui n'offrent par-tout que l'image de la destruction le long des gorges argileuses.

---

[1] *Ephedra monostachya.* — [2] *Quercus cerris.*

La plupart des pins nombreux qui croissent sur cette montagne, ont leur cime tortueuse, tandis que ceux des vallées sont droits et d'une belle venue. Les Tartares prennent à tâche de détruire cet arbre utile, en le dépouillant de sa résine, soit par des incisions, soit par le moyen du feu, etc. — La résine de ces pins répand un parfum aussi agréable que celle qui provient des pins de montagnes, et que les Russes tirent de la Moldavie. L'arbousier[1] croît çà et là dans la partie du sud de la montagne de Saint-Pierre. Le vallon est un des plus chauds de tous ceux de la côte méridionale de la Tauride, parce qu'étant ouvert au sud et garanti des vents froids, la chaleur du soleil s'y concentre pendant toute la journée. J'en ai fait l'épreuve moi-même dans un autre voyage que j'entrepris au cœur de l'été. Les pierres de ce vallon, et sur-tout celles des gorges de schiste noir, étaient si brûlantes, qu'il me fut impossible de les tenir dans la main pendant trois secondes, et que je ressentis vivement la chaleur du sol à travers la semelle de mes souliers. Il serait bien difficile de faire produire du grain à quelques champs épars sur les terrasses et la pente pierreuse de la montagne, si des sources nombreuses n'offraient pas un moyen d'arrosement, dont les Tartares ont su profiter.

---

[1] *Arbutus andrachne.*

Toutes les productions de l'orient qui demandent une température chaude, prospéreraient à coup sûr dans cette vallée; aussi voit-on à chaque pas le figuier, le grenadier, l'olivier, croître sans culture entre les rochers, indépendamment de ceux que l'on a plantés dans les jardins; et nulle part je n'ai trouvé le laurier, les arbres fruitiers sauvages de toute espèce, la vigne, le plaqueminier [1], le pistachier [2], le micoucoulier [3], plus communs qu'ici. Quelques cyprès, le laurier cerise [4], l'acacie en arbre [5], le buis et d'autres plantes qu'on a fait venir de Constantinople, et transplantés dans cette gorge, y réussissent à merveille. On ne prend d'autre précaution pour garantir de la rigueur du froid la petite orangerie que l'on entretient en ce lieu, que de l'enfermer l'hiver dans une cabane tartare. Je n'ai vu dans aucun endroit de la Tauride autant de vieux noyers que dans celui-ci; le tronc de plusieurs a trois et même quatre toises de circonférence. Les ceps de vignes sauvages et les oliviers y sont d'une grosseur prodigieuse, et l'on y trouve réunies toutes les plantes sauvages que produisent les contrées les plus chaudes de cette presqu'île. Rien de moins rare que le sumac des corroyeurs [6], la ronce dite la sainte [7], le fagon épineux (petit houx) [8], le ciste blanchâtre [9], l'alysson

---

[1] *Dyospyros.* — [2] *Terebinthus.* — [3] *Celtis.* — [4] *Laurocerasus.* — [5] *Mimosa arborea.* — [6] *Rhus coriaria.* — [7] *Rubus sanctus.* — [8] *Ruscus aculeatus.* — [9] *Cistus incanus.*

à larges siliques [1], la molène de Grèce [2], la scutellaire orientale [3], et le singulier trèfle enterré [4]; une grande violette printanière à haute tige, d'un bleu tendre ou blanche, et d'une odeur très-suave, le liseron scamonée [5], et plusieurs autres des pays chauds. Au fond de la gorge où croissent les plus beaux lauriers, on voit, parmi les débris de rocs, un étang dont l'eau brunâtre est couverte de limon. Le sol d'alentour est marécageux; le polypode d'Europe [6] croît en abondance sur les rochers couverts de mousse; et sur ceux qui bordent le rivage, on apperçoit le bacile maritime [7], que les Grecs modernes appellent krithama. Des scorpions, des sardines, et d'autres petits poissons, ainsi que des crabes de mer, d'un goût très-délicat, abondent autour des écueils. On prend les premiers avec une espèce de filet que les Français appellent épervier, les Tartares satsma, et les Grecs pesowolo; cette pêche a lieu la nuit, aux flambeaux, sur le rivage ou dans les creux des rochers.

Alupka fourmille de scorpions, qui sont assez rares dans tout le reste de la Crimée. Au printemps on en rencontre de toute grandeur sous les pierres des vieux murs, et sur-tout dans le fumier. Ils sont de l'espèce que Linnée désigne sous le nom de scorpion des monts

---

[1] *Alyssum clypeatum.* — [2] *Verbascum græcum.* — [3] *Scutellaria orientalis.* — [4] *Trifolium subterraneum.* — [5] *Convolvulus scamonæa.* — [6] *Polypodium europæum.* — [7] *Crithmum maritimum.*

Carpathes [1]; le grand crabe [2] bleu est aussi très-commun dans ce lieu.

Les Tartares qui l'habitent ont la singulière conformation de tête et de visage qu'on remarque dans ceux de Limena et de Simæus, et des cheveux châtain clair ou blonds, chose très-rare parmi les Tartares de la Tauride, ainsi que chez les Grecs et les Turcs. Ils ont le pied d'une agilité surprenante, et sautent de pierre en pierre comme des voltigeurs. Presque toutes leurs cabanes, de même que celles de la plupart des habitans de la côte méridionale depuis Balaklawa jusqu'à Aluschta, sont appuyées contre les terrasses du rocher, de manière qu'elles paraissent construites dans le roc même, et n'ont de maçonnerie que les deux murs latéraux avec celui de la façade; le toît est plat, couvert de terre, et communément au niveau de la terrasse de la montagne, de manière que l'on peut passer de plain pied de l'un à l'autre. L'intérieur ne présente qu'une cheminée spacieuse, avec un tuyau pour la fumée; de larges coussins, qui servent de siéges et de lits, garnissent le mur opposé.—La nature pierreuse et bornée du sol ne permet point aux habitans de se servir de la grande charrue tartare à roues, mais d'un soc en forme de lance, assujéti presque horizontalement à son bois, et dirigé par un long

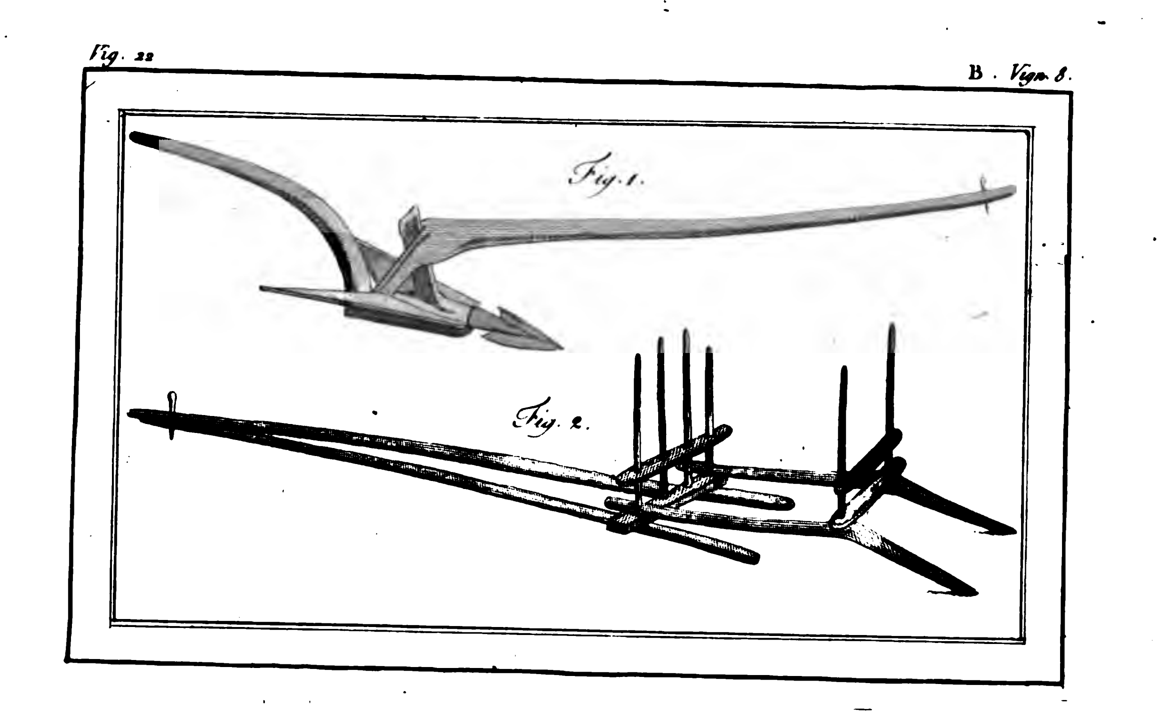
---

[1] *Scorpio carpathicus.* — [2] *Carabus.*

levier de six empans, fait d'un même tronc de frêne. A ce bois armé de deux racloirs de chaque côté, s'attache un timon de six pieds auquel on attelle une paire de bœufs. Les Tartares appellent sabon cette charrue très-simple, qui pourrait aussi servir à sarcler les vignes; elle est représentée vignette 22, fig. 1re.— Ils descendent des montagnes le bois de construction et de chauffage dont ils ont besoin, sur un traîneau particulier (chaasak), attelé de deux bœufs. Voyez fig. 2.e de la 22.e vignette. Leurs bêtes à cornes, de petite race, gravissent et descendent aussi bien les montagnes que les mulets; elles ont le pied léger, et sont habituées à courir au trot comme celles du Caucase. Les Tartares des montagnes entretiennent fort peu de petits chevaux, robustes et très-agiles; mais ils nourrissent de nombreux troupeaux de chèvres, la plupart noires, avec le ventre, les pieds et les joues fauves, et d'autres entièrement fauves ou d'un brun rougeâtre. Les brebis, de petite taille comme les chèvres, ont la queue grasse et la laine très-fine. Leur toison se vend beaucoup plus cher dans le commerce que celles des bêtes à laine de la steppe, et l'on pourrait bientôt la porter à son plus grand degré de perfection par le croisement des races avec des mérinos. Les autres habitans des vallées méridionales n'ont point les traits caractéristiques des Tartares ci-dessus mentionnés. Voyez la fig. 2e, planche 37e. Ce sont des hommes de bonne mine, et tout aussi

Fig. 22

B. Vign. 8.



gais, mais d'une autre race, et que l'on distingue à leur dialecte, un peu différent de celui des Tartares qui peuplent les vallées de la partie septentrionale des montagnes.

Description des différentes routes d'Alupka.

Comme j'ai fait plusieurs fois le voyage d'Alupka par deux routes différentes qui traversent les montagnes, je vais en donner ici la description, pour servir à la connaissance plus exacte de la composition de ces montagnes. Une troisième route, que je n'ai point suivie, se dirige au nord par Kutschuk-Usunbasch et Stilæ; les deux autres tournent plus à l'ouest. Je fis la première à cheval au mois d'avril, après une forte tempête mêlée de pluie, dont les nuages, poussés par un vent de mer, nous dérobaient la vue du sommet des montagnes. Ce chemin, qui traverse immédiatement, au sortir du village, des ruines de rochers, passe obliquement au nord-ouest sur des montagnes escarpées, côtoie la gorge de Kara-Tepe bordée de roche calcaire dégradée, et celle de schiste noir plus à l'ouest, couronnée pareillement d'une crête de rocs que j'ai déjà décrite. Il monte enfin sur des terrasses de plus en plus exhaussées, où l'on trouve encore quelques champs épars, et, de là, sur d'autres roches calcaires, entrecoupées de petits vallons où perce le schiste argileux, et couverts d'épaisses forêts de pins,

dont les branches s'étendent en forme de parasol; plus loin il traverse le ruisseau de Sahankaja-Useen, qui coule en petites cascades; nous fûmes enveloppés, à cette hauteur, d'un brouillard formé par les nuages qui, plus bas, nous avaient donné de la pluie. Nous continuâmes ensuite, par un sentier pierreux, à gravir, au milieu de cette couche inférieure de nuages, des montagnes où le chêne ordinaire, le tilleul, le charme, le tremble, succédaient aux pins; et nous parvînmes, à travers d'effroyables ruines calcaires qui bordent une vaste gorge où perce le schiste noir, au plus haut des rochers calcaires, dont le pic isolé s'incline sur sa base vers le sud-ouest; les pans de rocs dégradés par la pluie, qui roulaient dans le fond, nous exposèrent à des dangers continuels avant d'arriver, entre les rochers, à la Jaila, par le passage étroit de Topek-Bogassi.

Je crois devoir rappeler ici l'observation que j'ai faite non seulement cette fois, mais encore dans un voyage d'été postérieur, entrepris par un temps très-orageux; savoir, que les nuages poussés par les vents de mer se partagent, autour des hautes cimes de rocs, en deux couches bien distinctes. Il en résulte que lorsqu'il pleut dans le bas, on ne ressent à mi-hauteur qu'un humide et froid brouillard; et quand on s'élève au-dessus de cette couche, on est mouillé par la pluie des nuages supérieurs qui les couronnent, et qui retombent souvent en brouillard sur la Jaila. La première

vue de ces pics ressemble aux ondulations d'une mer écumeuse, et dérobe l'aspect de la région inférieure, tandis que l'on entend le tonnerre gronder sur sa tête, et que des éclairs multipliés sillonnent la nue.

La Jaila ou le plateau des Alpes Tauriques, dont j'aurai si souvent occasion de parler, offre, lorsqu'on atteint la cime des rochers qui la couronnent, une plaine à perte de vue, tapissée de verdure, et qui s'incline au nord-ouest avec des terrasses de rocs, des gorges et des profondeurs où la neige dure jusqu'au mois de juin, tandis qu'elle se fond sur le plateau vers la fin d'avril. Les variétés de crocus, les primevères et d'autres plantes qui sont en fleur dans la plaine de la Crimée dès le mois de janvier et de février, ne commencent à l'être ici qu'à la fin d'avril ou vers le mois de mai. On trouve sur la pente septentrionale, parmi les plantes alpines, la drave des Pyrénées [1], l'androselle chamœcise [2], la perlière couchée [3], la véronique orientale [4], la polygale schreberi [5], l'ibéride des rochers [6], la pédiculaire tubéreuse [7] et autres semblables. On rencontre çà et là, sur ce plateau, des élévations de rocs, et dans quelques places des

[1] *Draba pyrenaïca.* — [2] *Androsace chamæsyce.* — [3] *Gnaphalium supinum.* — [4] *Veronica orientalis.* — [5] *Polygala schreberi.* — [6] *Iberis saxatilis.* — [7] *Pedicularis tuberosa.*

abymes en forme de puits, où la neige séjourne depuis des siècles, et dont la pente superficielle alimente des sources cachées. Il est encore sillonné d'un plus grand nombre de ravins et de vallons (souvent sans issue), avec des angles alternans, qui forment des bassins plus ou moins larges et profonds, semblables à des éboulemens de terre et garnis de bois, où, parmi les charmes et les chênes, croissent beaucoup d'ifs très-élevés. Le chemin d'Ussundschi mène dans un de ces vallons par la pente si rapide d'une gorge pierreuse couverte de genevriers, qu'on est obligé de conduire son cheval par la bride. Il y a trente-cinq verstes d'Alupka à Ussundschi, par le chemin qui traverse diagonalement la Jaila; cinq, depuis cet endroit jusqu'à Skelæ, site le plus riant et le plus beau de la vallée de Baidari; six jusqu'à Baidari même, et quatorze de Baidari à Tschorguna, par Allsu, la route la plus courte, et praticable seulement pour des voyageurs à cheval.

On compte environ trente verstes en ligne directe au nord d'Alupka, par la Jaila jusqu'à Kokos, grand et beau village sur les bords de la Kabarda. On peut s'y rendre, soit par la vallée de Gaspra, soit par la route de Topek-Bogassi, ou Simæus-Bogassi, que nous venons d'indiquer. On trouve sur la Jaila un sentier bien battu pour les chevaux, qui passe sur une plaine découverte; le sol est ici constitué d'argile rougeâtre et d'un gravier provenant sans doute de la décomposition

de l'ancienne roche calcaire. A quatre verstes plus loin, cette plaine est couverte de terrasses de rocher, dont les couches supérieures de marne crétacée s'inclinent vers le nord, et l'on atteint le spacieux vallon boisé de la rivière Kabàrda, à huit verstes environ du bord méridional des montagnes. On y descend par une gorge escarpée remplie d'arbres touffus, dans laquelle coule le ruisseau de Kuru-Osen; j'y remarquai le cormier, l'alisier commun[1], le pin ordinaire, assez rare en Tauride, et le sabot[2] très-abondant. Plus loin, on traverse, par des sentiers affreux, les ruisseaux du Sibrikaja-Useen et le vallon escarpé, très-profond et garni de bois sombres, bordé par les terrasses de rocs élevés de Sibritasch et de Dawiltscha, du côté de l'ouest, et sur la droite, par la Boika, haute montagne escarpée. Ce vallon dans lequel la Kabarda coule avec fracas en petites cascades, s'élargit près du village de Kokos, d'où l'on découvre la plus belle vue des montagnes. On voit, autour d'une vaste plaine au sud, les rochers de Sibrikaja, Sidam et Dawiltscha, à l'ouest de la rivière; au sud-ouest, la montagne de Boika, dont une grande partie qui s'écroula, il y a quelques années, dans la Kabarda, suspendit assez long-temps le cours de cette rivière; au nord-est, la croupe étendue de Bujuk-Kajassi, et enfin au nord,

---

[1] *Cratægus torminalis.* — [2] *Cypripedium.*

en face de l'entrée du vallon, la haute montagne d'Aji-Georg, qui fait partie des roches calcaires et crétacées de nouvelle formation. Les Tartares de Kokos sont dans l'aisance par le commerce du bois qu'ils font descendre en traîneaux de la pente des gorges boisées et escarpées. Ils habitent des maisons propres, entourées de jolis jardins; et M. le conseiller Memetscha, bey, possesseur de ce village, le plus grand de toute la péninsule, a fait ici construire une auberge et un harem dans le genre turc, avec un beau moulin.

On trouve encore au-dessous de Kokos, où le chemin de Bachtschisarai traverse la Kabarda, les anciennes couches de schiste brun qui courent de l'est à l'ouest, et s'inclinent d'un côté vers le midi, de l'autre vers le nord, sous un angle de quarante-cinq degrés. Près du village de Fotusalu ou Fotsala, on voit s'élever la roche calcaire blanche d'alluvion, en côtoyant le Belbek. Lorsqu'on prend ici le chemin à gauche ou à l'ouest pour aller au village de Schülü, on parcourt une longue vallée qui sépare la chaîne des montagnes de marne calcaire élevées et déchirées, décrites ci-dessus, de celle de l'ancienne roche calcaire, d'une hauteur médiocre et boisée, dont les croupes s'inclinent en pente douce. On peut suivre plus de vingt-cinq verstes sans interruption jusqu'à Schülü, la séparation des deux espèces de couches qui constituent ces montagnes, tracée par ce vallon et par un autre contigu.

Description de la côte méridionale, et des montagnes brisées qui bordent la mer depuis Alupka jusqu'au Tschatyrdagh.

Pour revenir à la description de la côte méridionale et des montagnes brisées qui bordent la mer, il faut observer avant tout, qu'au-delà d'Alupka la côte commence à tourner au nord-ouest; que les montagnes, et sur-tout les rochers qui les couronnent, s'éloignent jusqu'à deux et trois verstes du rivage, et qu'ils conservent près de la mer une pente plus large, quoiqu'elle soit pierreuse. Par ce changement de direction, on distingue mieux de profil la coupe des coupes de montagnes qui bordent la côte.

Le chemin d'Alupka à Jalta (quatorze verstes) traverse d'abord la vallée spacieuse entourée de schiste brun, et parsemée de vergers et d'oliviers, où coule le ruisseau de Karakunda. Une croupe moyenne (Aji-Wlas), parsemée de débris de roche calcaire, la sépare d'un autre vallon de schiste brun, arrosé par le ruisseau considérable de Hastagaja (le douloureux), nom qu'il a reçu parce qu'il entraîne souvent le bétail dans ses crues, et qu'il l'écrase contre les rochers. Ce torrent fait aussi tourner plusieurs moulins tartares à roues horizontales.

A la croupe plus élevée de roche calcaire dégradée qui s'avance dans la mer avec le promontoire de

Dermen-Burun, succède une belle et profonde vallée, dont l'excellent sol devrait être couvert de vigne et d'oliviers, au lieu de misérables champs et de jardins tartares. Quoique ces derniers soient mal entretenus, ils ne laissent pas que d'embellir tout ce paysage, et l'on jouit de ce coup-d'œil pittoresque du sommet d'un rocher calcaire qui s'élève au centre de cette vallée, près de la mer. La vue s'étend de là sur trois villages tartares, Misochor ou Müschor à l'ouest, Choriss dans l'intérieur des terres ou vers le nord, et Gaspura ou Gaspra à l'est. Des grenadiers, des figuiers, des oliviers et quelques lauriers épars, indiquent la bonté du terroir de cette vallée, qui pourrait produire toutes les plantes des pays chauds. — On a derrière soi le promontoire escarpé de Saint-Pierre, tandis que le pan de roc, plus éloigné des montagnes, est caché par des collines plus basses et boisées, qui forment la côte pierreuse de la mer.

Au-delà de Gaspra, où l'on remarque encore quelques vestiges d'une vieille église grecque construite en bois, s'élève une montagne boisée, que les Tartares désignent sous le nom semi-grec de Kutillu [1] Surimlare. Le centre et la partie la plus élevée de cette montagne sont constitués de roche calcaire tenant du marbre, dont les couches épaisses s'inclinent,

---

[1] *Kutillu* signifie, en grec moderne, une cuiller.

à quarante-cinq degrés, vers le nord et le nord-ouest. De minces lits de schiste sablonneux, qui suivent la même direction, s'adossent aux premiers des deux côtés (de l'ouest et de l'est). Une source qui tombe de la montagne, sépare très-exactement la couche schisteuse horizontale de l'est, de la pierre calcaire.

Ici la scène commence à devenir plus variée. Derrière la montagne de Kutillu-Surimlare, s'élève entre deux gorges le promontoire d'Aji-Thodor (de Saint-Théodore), couvert de bois et fort escarpé; on trouve autour de ce cap, à la profondeur de trente ou quarante brasses, lss meilleures huîtres que les Grecs d'Autka vont pêcher. — On prétend même qu'il existe sur ce promontoire des ruines d'un couvent grec, comme sur le sommet de la montagne de Saint-Pierre. Au promontoire d'Aji-Thodor succède la haute montagne de Murgundunu-Kajase, dont les rochers à pic, vers le rivage, sont couverts d'arbousiers. — On remarque ensuite celle de Kangecla ou Rungecla, garnie de bois, séparée de la chaîne des hautes montagnes, et sur laquelle un rocher représente une colonne gigantesque de pierre. Ses flancs escarpés sont ornés de genevriers noirs (en tartare Samla Agatsch), dont le tronc a l'odeur du bois de cèdre, et jusqu'à trois pieds d'épaisseur, ainsi que de magnifiques groupes d'arbousiers; l'écorce couleur de sang de ces arbres, et leurs touffes de fleurs blanches, font de loin un très-bel effet. Leurs troncs, d'un pied de diamètre, sortent

souvent d'une seule racine, et s'élèvent jusqu'à la hauteur de trois ou quatre toises; mais le fruit de l'arbousier est toujours petit et sec en Tauride. Sur la fin d'avril, ses fleurs commencent à pousser au bout des branches, entre un beau feuillage toujours vert; mais, à cette époque, la couleur rouge des troncs et des branches lisses passe au vert sale ou brunâtre. Le bois que l'on coupe en hiver est d'un rouge agréable; il peut imiter le bois de rose dans les ouvrages de marqueterie.

Un peu plus loin, à l'est, on voit dans la forêt, sur la droite du côté de la mer, un rocher fortifié, entouré de champs de froment, sur lequel on parvient par un sentier étroit, fait en partie de main d'homme, et soutenu, dans les endroits les plus rapides, par des murs construits de quartiers de rocs entassés. Vers le sommet, on découvre d'énormes ruines de pierre puante, noirâtre, groupées les unes sur les autres, et remplies de crevasses. Il sort d'une de ces fentes très-spacieuse, un air froid qui frappe le visage; il s'en exhale des vapeurs en hiver, et peut-être a-t-elle quelque communication avec la mer. Les pâtres prétendent que ces vapeurs sont enflammées, et qu'elles sont les indices de quelque trésor caché. Sur la cime de cette roche, que les Tartares appellent, ainsi que toutes les anciennes fortifications, Issar, ou bien Urgenda, l'on voit des fragmens de tuiles et de poterie, et quelques traces de vieilles habitations dans

la vallée.—On trouve ici des térébinthes d'une grosseur extraordinaire et très-vieux, dont plusieurs ont sept à huit pieds de circonférence.

Le chemin passe à travers le bois, sur une hauteur et dans une large vallée, près d'une colline que les Tartares appellent Fuul, et qui descend en terrasses jusqu'au bord de la mer. On atteint, au-delà d'une autre éminence, une seconde vallée, large, profonde et couverte de bois, avec une colline désignée par les Tartares sous le nom de Wagilista (évangéliste).—On arrive, en traversant toujours le bois, dans la prairie enclose de Papas-Tscheir (prairie des Papes), et, plus loin, dans un vallon plein de marécages et de roseaux, où coule une belle source qui a conservé le nom grec de Hagia (sacrée). Derrière ces fonds, on voit percer, comme auparavant, de minces lits de schiste brun entre les gorges des montagnes.

On descend d'ici dans la large vallée d'Aupka ou d'Autka et Jalta, bordée de hautes montagnes, entrecoupées de gorges et de collines. Des montagnes, près de Gaspra, on apperçoit celles de Jalta, couvertes de sombres forêts de pins, où la neige séjourne encore au mois de mai. Au milieu de la vallée, serpentent les deux ruisseaux de l'Utscharsu, qui descend en cascade de la partie la plus élevée des montagnes, et divise le village d'Autka en trois quartiers, que le Jalta arrose. Le lit du premier de ces ruisseaux, de

soixante à soixante-dix toises de largeur, est couvert de gros galets lorsqu'il se déborde, quoiqu'il soit peu considérable la plupart du temps. Ici l'on voit, comme dans tous les lits pierreux des rivières de la Tauride, beaucoup de tamaris décandriques d'Allemagne [1], que les Tartares appellent avec raison, useen-agatsch (arbustes de rivière), et qui ne s'élèvent presque jamais à plus de cinq pieds et demi.

Autka est entièrement habité par des Grecs qui avaient émigré, de même que tous les autres habitans chrétiens de la presqu'île, dans le district de Mariupol, et qui obtinrent, après la conquête de la Tauride, la permission du prince Potemkin, de venir repeupler cet endroit au nombre de vingt familles, pour s'y livrer à la pêche des huîtres, qui sont petites, à la vérité, mais aussi délicates que celles d'Angleterre. On voit dans ce village une petite église, et les ruines d'une autre plus considérable. Près de la route, on découvre les traces d'une autre chapelle, et des tombeaux qui l'entourent.

Depuis Autka ou Awutka, jusqu'au-delà de Jalta, les hautes montagnes, disposées circulairement, s'élèvent en amphithéâtre; la perspective est bornée à l'orient par l'Ajudagh, éloigné de vingt verstes, dont le promontoire fait saillie dans la mer; en deçà

[1] *Tamarix germanica*.

de cette montagne, on voit celui de Nikita-Burun, qui termine cette haute chaîne, vers la côte. Plus près, on distingue encore deux langues de terre moins considérables : savoir, celle de Jalta, et celle qui s'avance au-delà du village de Marsanda. Toute la côte, jusqu'à Aluschta, était autrefois occupée par des Grecs.

Les pierres que l'on remarque près des maisons et dans le lit du ruisseau qui traverse Aluschta, sont une wakke, tenant du granit; un schiste corné noir, de l'ardoise noire, et de la roche calcaire grise, veinée de spath; un schiste sablonneux, dur et légèrement micacé; du schiste argileux brun, et enfin des poudings. — Il reste encore quelques oliviers dans cet endroit, ainsi qu'à Jalta.

Jalta ou Jalita, à six verstes d'Autka, situé près de la côte, sur une langue de terre élevée que traverse le ruisseau du même nom, était autrefois habité par des Grecs; mais il ne renferme plus aujourd'hui qu'un petit nombre de Tartares. L'église grecque qui s'y trouvait fut détruite dans la dernière guerre des Turcs, par l'explosion de quelques barils de poudre qui y avaient été déposés : on en voit encore les ruines sur un rocher près de la mer. Le Jalta, ruisseau considérable, roule ses eaux dans une profonde vallée. Il reçoit, à cinq ou six verstes au-dessous du village de Derekoi, situé sur ses bords dans une contrée sauvage et boisée, celles de cinq gorges considérables

des hautes montagnes qui se dirigent de l'est à l'ouest, et portent le nom de Kuwæ, Ballæ, Panaghe, Stamiz et Temiar. Les deux principaux, qui se réunissent dans la forêt, à une verste au-dessous de Derekoi, sont ceux de Kuwæ et de Ballæ; au-dessous du village, le Jalta reçoit le Panaghe, le plus gros des ruisseaux de la côte méridionale qui tombent dans la mer. Les environs de Jalta sont propres à la culture de toutes les plantes des climats chauds, et les montagnes d'alentour abondamment pourvues de pins maritimes et d'autres arbres, quoiqu'une partie de ces forêts ait été incendiée vers la fin de 1794. — On compte quatorze verstes depuis Alupka jusqu'à Jalta.

Les environs de Derekoi, où l'on arrive en remontant le ruisseau de quelques verstes, sont sans doute les plus riches en végétaux de toute la Crimée. Entre autres plantes les plus remarquables, j'y distinguai l'ophrys singe[1], l'ophrys mouche[2], l'ophrys corallorhiza[3], l'elleborine à grandes fleurs[4], le satyrion épipogum[5], l'orchis puant[6], l'orchis militaire[7], le tamne commun[8], une belle aspérule[9], et, dans le lit pierreux de la petite rivière, une berce[10], à la vérité basse,

[1] *Ophrys anthropophora.* — [2] *Ophrys muscaria.* — [3] *Ophrys corallorhiza.* — [4] *Serapius grandiflora.* — [5] *Satyrium epipogum.* — [6] *Orchis coriophora.* — [7] *Orchis militaris.* — [8] *Tamnus communis.* — [9] *Asperula.* — [10] *Heracleum.*

mais dont les rameaux étendus portent des fleurs épanouies en forme de parasol, qui répandent l'odeur méphitique du gouet [1] à l'approche de la nuit. On trouve encore ici quelques vieux châtaigniers sauvages qui portent des fruits presque tous les ans; il serait à desirer que l'on y fît des plantations de cet arbre, qui n'existe, en Tauride, que dans les environs de Derekoi. Toutes les espèces d'épines blanches qui croissent dans les montagnes sont très-communes ici. J'en ai remarqué jusqu'à sept en Crimée; l'une, dont le tronc élevé a près d'un pied d'épaisseur, presque pas d'épines, et des fruits noirs; une autre avec un fruit brun; une troisième avec un fruit rouge oblong; ensuite les variétés connues sous le nom d'alisier commun [2], d'alisier allouchier [3], d'aubépine [4] et d'alisier oriental [5] de Tournefort, avec des pommes tantôt d'un jaune vif et tantôt rouges; ces fruits, d'un goût agréable, peuvent être améliorés par la greffe.

Après avoir quitté la vallée qu'arrose le ruisseau de Jalta, on parvient, en traversant plusieurs collines, dans celle de Marsanda, où perce le schiste brun et noirâtre entremêlé de couches de grès brun, quartzeux et cristallisé, et plus loin des ruines de roche calcaire. On laisse du côté de la mer le village de Magaratsch,

---

[1] *Arum.* — [2] *Cratægus torminalis.* — [3] *Cratægus aria.* — [4] *Oxyacantha.* — [5] *Cratægus orientalis.*

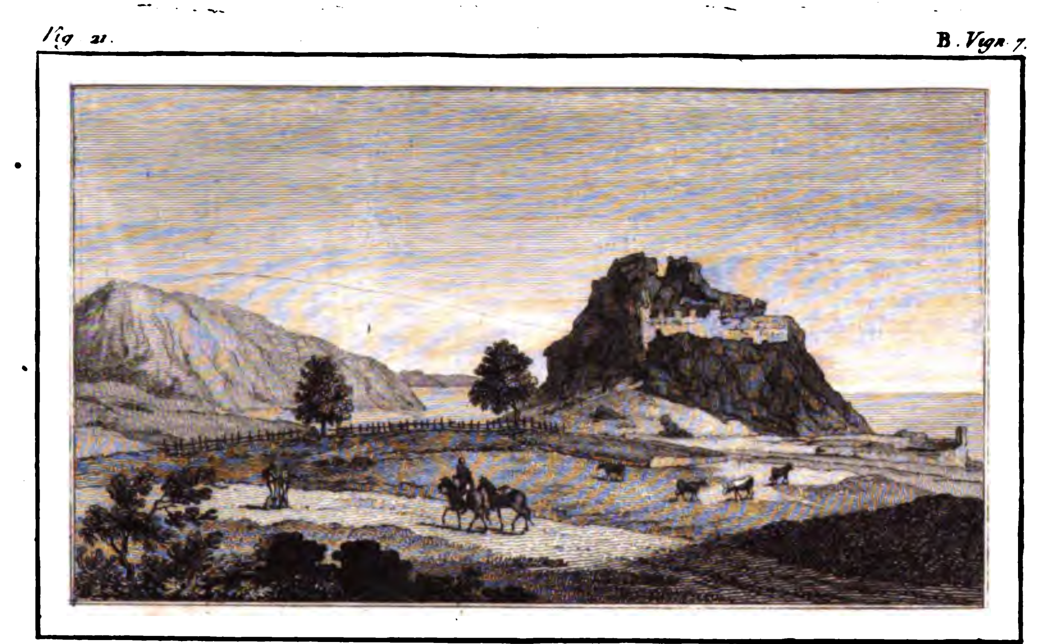
séparé de celui de Marsanda par une hauteur escarpée de la côte sur laquelle on apperçoit les ruines d'un couvent; le chemin, jusqu'au village de Nikita, traverse un pays agreste et couvert de bois. Les trois villages que nous venons de citer étaient jadis habités par des Grecs qui se retirèrent à Mariupol, et dont les jardins nombreux et dévastés sont devenus, par une circonstance singulière qu'il n'est pas à propos de rapporter, la propriété d'un certain conseiller Smirnof; mais au lieu de les laisser, ainsi que les vallées méridionales, passer entre les mains de différens particuliers, qui ne travaillent jamais pour le bien public, on aurait dû les peupler de colons utiles des pays plus chauds. Les pentes élevées des montagnes sont abondamment couvertes de pins et de bois de haute futaie; on y trouve fréquemment le frêne à pétale [1] et le genevrier cadi [2].

Avant de parvenir au promontoire de Nikita-Burun, très-avancé dans la mer, on voit à gauche de la route, et à une grande élévation au-dessus des eaux, des blocs énormes de roche calcaire, brisés et déchirés d'une manière effrayante. Entre ces masses se trouve une excavation large, profonde et dangereuse, remplie de fragmens de roc, d'où s'échappe un vent froid. Parmi ces ruines, on distingue l'alisier allouchier [3].

---

[1] *Fraxinus ornus*. — [2] *Juniperus oxycedrus*. — [3] *Cratægus aria*.

Fig. 21. B. Vign. 7.



Quelques bouquets d'ormes, de pins maritimes et d'autres espèces d'arbres, ont pris faiblement racine entre les pierres. L'arbousier croît le long des rochers.

Le promontoire de Nikita est une pointe de terre pierreuse, très-avancée dans la mer, à l'extrémité d'une haute croupe escarpée, qui fait partie des Alpes de la Tauride ou Jaila. Il est composé de la même roche calcaire que l'on trouve près de Marsanda; au milieu de la croupe s'élève une longue crête de grès, dont les fêlures sont remplies de stalactites; et, du côté de l'est, on retrouve la roche calcaire bleuâtre, qui constitue la pente douce de la montagne, vers la vallée de Jursuf.

Cette belle vallée, d'une étendue considérable, couverte de buissons, et bornée vers le nord par de hautes montagnes, à quelque distance de la mer, est entrecoupée de beaucoup de gorges; elle se termine à l'orient par l'Ajudagh (montagne des Ours): ce promontoire forme, près de là, une baie circulaire, où s'adosse, entre des écueils, une croupe de montagnes qui se dirige vers la mer. A peu de distance de ces écueils, on voit, sur le rivage, un rocher qui se divise en deux pointes élevées de plus de quinze toises; entre ce rocher et Nikita-Burun est une petite baie ou rade circulaire. C'est sur le rocher qu'est situé le fort d'Urschuf ou Jursuf, représenté sur la vingt-unième vignette. Le village de Jursuf est plus à l'ouest; dans l'intérieur des terres, celui de Kysiltasch, orné de

beaux jardins; et, à l'orient, au pied de l'Ajudagh, le village de Kurkulet, d'où la route conduit, par les montagnes, jusqu'à Kugusch. Outre plusieurs ravins, les ruisseaux de Sünarpatan et d'Artek, qui tombent dans la mer, arrosent la partie orientale de la vallée. Le sol est ici composé d'un schiste argileux, brun et friable, dont la plupart des couches courent du nord-ouest au sud-est, et d'autres sont contournées.

La pointe septentrionale du rocher que je viens de décrire, est entourée d'un mur de défense inaccessible; on voit, six toises plus bas, sur une terrasse où l'on monte commodément par la gorge qui sépare les deux rochers, une batterie de pierres brutes et de chaux; cette batterie paraît être l'ouvrage des Génois: elle a une toise et demie d'épaisseur; un de ses flancs, avec deux embrasures pour les canons, fait face à la baie; et l'autre, avec une batterie de cinq canons, commande la vallée. Le passage entre les deux rochers a été fermé par un mur; il paraît aussi que leur base était enceinte d'un rempart flanqué de tours rondes. On trouve encore, au-dessous de la batterie, les fondations d'une tour ronde, d'où partait un mur de défense aboutissant au bord de la mer. Entre l'écueil et le môle on a construit un petit port très-sûr. La pointe méridionale du rocher, vers la mer, est à pic et tout-à-fait inaccessible. On y remarque la roche calcaire bleuâtre dont les couches irrégulières s'inclinent au nord; les écueils sont constitués de la même

roche. Dans la partie septentrionale du roc, ces couches, plus apparentes, sont inclinées au nord sous un angle de plus de quarante-cinq degrés, et courent de l'est à l'ouest. Cette pierre bleuâtre, très-dure, et fétide par le frottement, renferme des particules de spath. Autour du rocher, on trouve indépendamment de ses propres débris, des fragmens de granit et de la wakke basaltique noire, entremêlée de schorl d'un vert noirâtre, qui provient peut-être du leste de quelques vaisseaux naufragés.

La jusquiame blanche[1], que je n'avais encore rencontrée nulle part en Tauride, et qui s'est peut-être multipliée par la semence que le hasard y aura fait apporter, croît en abondance dans l'intérieur de la forteresse, où l'on trouve, sous les pierres, des scorpions, ainsi que le crabe[2] bleu et le gigantesque.

Après avoir quitté la large vallée de Jursuf, on arrive, par Kurkulet, en traversant une croupe qui réunit l'Ajudagh avec les montagnes élevées, au village de Parthenit. Le schiste noir parsemé de pyrites, entre Jursuf et l'Ajudagh, est légèrement coloré d'ocre martiale.

Un large vallon sépare l'Ajudagh, montagne considérable, élevée, conique, très-escarpée et couverte de peu de bois, de la haute Jaila, à laquelle il ne tient

---

[1] *Hyosciamus albus.* — [2] *Carabus.*

que par la croupe aplatie que nous venons de citer, dont la base est constituée de schiste brun. Ce pic est presque entièrement situé dans la mer, où il paraît coupé comme un bastion, et l'on voit de nombreux arbousiers sur les rocs inaccessibles de sa partie méridionale. Du côté du nord, il est composé d'une wakke mélangée de schorl de couleur grise, tirant sur le verdâtre, dont la cassure ressemble à celle du grès, mais qui se détache comme du trapp en wakke trapézoïde et noirâtre à l'extérieur. Une roche quartzeuze, rouge, brune et d'un grain peu serré, constitue la montagne du côté de la mer, où ces deux espèces de wakke divisées par blocs anguleux, quelquefois de trois pieds de diamètre et de toutes sortes de figures, paraissent coupées perpendiculairement. La montagne domine la plus grande partie de la côte méridionale; on la découvre à cause de son élévation et de la saillie qu'elle fait dans la mer, tant du promontoire voisin de Sudagh que de Gaspra. — Sur le sommet de l'Ajudagh, on voit les ruines d'un monastère grec, défendu par un mur, et dédié jadis à Saint-Constantin et à Sainte-Hélène. La longueur du bâtiment est de six toises sur trois de largeur, et l'avant-corps de quatre. Il y a près du couvent une colonne de marbre, longue de trois arschines sur un pied et demi de diamètre.

Derrière l'Ajudagh, on arrive, par une vallée qui sépare cette montagne d'un promontoire plus à l'est de Jalta, au village de Parthenit, éloigné de dix-sept

verstes, dont le nom grec semble avoir quelque rapport avec l'histoire d'Iphigénie. Le ruisseau de Takata dans la partie supérieure duquel est situé le grand village de Dermenkoi, orné de jardins, coule dans cette vallée, et tombe dans la mer par une assez large embouchure. Tous les murs des jardins et ceux des maisons du village de Parthenit, sont bâtis de pierre grise et noirâtre de l'Ajudagh, dont la cassure ressemble à celle du trapp.

Le promontoire précité forme la baie de Lambat ou Lampad, du côté de l'ouest. Un autre, à l'est, entoure cette baie semi-circulaire, au-dessous du village de Kutschuk-Lambat, et se termine d'une manière escarpée dans la mer; ses couches sont constituées de schorl-wakke tenant du trapp, et plus inclinées vers le nord. Il est couvert, jusqu'à mi-hauteur, d'un schiste argileux noir, en partie friable, qui perce encore dans les endroits escarpés du vallon, jusqu'à Bijuk-Lambat. L'anse de la baie a pour base un schiste brun; et le promontoire occidental, qui s'élève également à pic dans la mer, laisse appercevoir la même wakke, mélangée de schorl. L'avoine auron [1], le cynosure jaune [2], l'anette [3], le clypéole monosperme [4], ainsi qu'un alysson [5] particulier, croissent

---

[1] *Avena fatua.* — [2] *Cynosurus aureus.* — [3] *Ephedra.* — [4] *Jonthlaspi.* — [5] *Alyssum.*

entre les rochers, et l'on y trouve aussi de petits bleuets communs, qui sont très-rares dans les plaines de la Crimée.

Je gravis, tantôt à pied et tantôt à cheval, par un sentier dangereux, au-delà de Bijuk-Lambat, la pente escarpée de la haute Jaila, qui entoure la baie, pour en étudier la nature. Après avoir traversé les sources du ruisseau de Lambat, je fus obligé de laisser mes chevaux et de grimper à pied à travers une épaisse forêt. Au-dessus du schiste brun dont les couches sont plus aplaties vers le haut de la montagne, je remarquai des débris de la roche calcaire, d'un gris bleuâtre, parsemé de madrépores et de vestiges de petites cochlites. A la hauteur de plus de cent toises au-dessus de la mer, on en trouve jusqu'au pied du pan de roc presque aussi élevé, qui forme la Babugan-Jaila, et porte le nom de Magarasch. Il s'était détaché de ces roches de grands blocs d'asbeste ou de trémolite. J'ai vu, dans les jardins de Bijuk-Lambat, des oliviers et des azeroliers [1] assez grands, qui paraissent avoir été greffés; l'ornithope à feuilles fermées [2] croît sur la hauteur, entre les pierres.

A Kutschuk-Lambat, il faut de nouveau quitter le rivage pour tourner deux angles saillans de la montagne, dont l'un s'appelle Butani-Kajasse. Le premier

---

[1] *Cratœgus orientalis.* — [2] *Ornithopus scorpioides.*

est constitué d'une roche calcaire grise, qui paraît avoir été précipitée du pan de roc de la Jaila jusque dans la mer; ces ruines y forment plusieurs écueils, dont l'un, à cause de sa ressemblance avec un vaisseau, porte le nom de Daschkemæ; le second est composé d'une wakke tenant du trapp et mélangée de schiste noir. — L'embouchure du ruisseau de Lambat est parsemée de beaucoup de cailloux roulés d'une wakke semblable au granitelle, mais qui consiste en quartz, en spath calcaire blanc, et en horneblende très-dure, noire, et presque également disséminée dans la pâte. Cette wakke particulière perce aussi sur la montagne de l'Ajudagh. — On apperçoit distinctement, par l'ouverture que forme le ruisseau entre les montagnes voisines, une masse de roche grise éboulée, qui s'adosse au flanc de la Babugan-Jaila, et que l'on appelle Kusch-Kaja (rocher de l'aigle).

On voit sur un district, au-delà du ruisseau près de la mer, des lits de schiste dans une direction tantôt droite et tantôt ondulée. On s'éloigne ensuite de la côte en traversant le ravin, alors desséché, de Kara-Useen, profondément creusé dans le schiste brun qui coupe les couches horizontales de la roche tenant du trapp. Une montagne, qui fait saillie près de la mer, et qui se dirige au sud-est de la Babugan-Jaila, forme ici plusieurs pics isolés; la route qui passe sur la montagne de Kosteel est très-pénible; cette

montagne est formée de débris de roches précipitées, qui s'étendent jusqu'au rivage, et sont composés de lits épais et fendillés d'un gris clair : ces ruines réprésentent toutes sortes de figures bizarres, angulaires et trapézoïdes. Cette pierre très-pesante offre dans sa cassure fraîche, ainsi que la wakke dont nous avons parlé ci-dessus, des traces distinctes de schorl d'une apparence lamelleuse, parsemée de points bruns et noirs, et si mélangée de quartz, qu'elle fait feu avec le briquet. Les blocs, intérieurement traversés par une ligne bleu foncé, tombent en efflorescence, et leur surface est couverte d'une croûte blanchâtre ou jaune de rouille; cette roche ressemble à celle que l'on trouve sur les monts Uralsk, vers les sources de l'Ural ou du Jaik, près de Werihojaizk, qui se délite en petits fragmens, comme du biscuit, et qui porte le nom vulgaire de Sucharnoi-Kamen (biscuit de pierre).

Après avoir dépassé ces montagnes à couches brisées, on voit succéder une couche horizontale de schiste brun mêlé d'argile et tacheté, dont les lits ondulés s'étendent jusqu'à la vallée d'Aluschta. La route, de l'Adjudagh dans le voisinage de Parthenit à Aluschta, distant de douze verstes, offre de belles plantes, et beaucoup de caronilles des jardins [1] entre autres arbustes.

---

[1] *Coronilla emerus*.

La large vallée d'Aluschta qui sépare la partie de l'ouest des hautes montagnes de la Tauride, dont j'ai parlé jusqu'ici, de celles de l'est, peut avoir six verstes de largeur sur cinq de longueur, à partir du pied du Tschatyrdagh jusqu'à la mer. Cette montagne, isolée par deux vallons qui aboutissent à la plaine septentrionale, borde la vallée vers le nord, où elle paraît détachée de la chaîne des hautes montagnes. Du côté de l'ouest, on découvre le promontoire le plus élevé de la chaîne occidentale, nommé Babugan-Jaila, qui fait une forte saillie dans la mer; à l'est, les montagnes plus basses de Temirdschi sont opposées à celle du Tschatyrdagh, et s'étendent aussi jusqu'à la mer, parce que toute la côte, avec ses terrasses, se dirige, depuis Lambat, au nord-est. La vallée profonde, large et bien boisée qui sépare la Babugan-Jaila, située beaucoup plus au sud, et très-escarpée, du Tschatyrdagh, coupé de même à pic, s'étend au nord-ouest jusqu'aux sources de l'Alma; la plupart de ces ruisseaux se réunissent à l'est de la Babugan-Jaila, où une croupe aplatie, courant vers le Tschatyrdagh, les sépare de ceux qui suivent la direction d'Aluschta. La vallée, plus orientale et moins profonde, se prolonge du sud au nord, entre les hautes montagnes de Temirdschi et de Tschatyrdagh, vers la source du Salgir. On y trouve une assez bonne route pour les voitures, construite par un bataillon de chasseurs, et qui mène à Aluschta. C'est de cette

vallée que sort le ruisseau considérable de Temirdschi, qui tombe dans la mer près d'Aluschta; le Mesarlik arrose celle de l'ouest, traverse les villages de Kotnachur et de Kubukul, au pied du Tschatyrdagh, et tombe également dans la mer non loin d'Aluschta.

Cet endroit est situé près de la mer, sur une colline isolée qui sépare ces deux ruisseaux. On y remarque des vestiges de l'ancienne citadelle grecque construite en ce lieu, dont la population était autrefois plus nombreuse, et qui renfermait un siége épiscopal; mais il n'en reste plus que trois tours qui tombent en ruine, avec une muraille haute de cinq arschines sur deux à trois d'épaisseur, bâtie de quartiers de rocs. La grosse tour ronde qui flanquait l'angle sud-est, en face de la mer, était située sur une plate-forme. Le mur de la tour, du côté de l'ouest, avait plus d'épaisseur en cet endroit, à cause de la pente douce du plateau. Au nord-est, il était un peu moins épais, et formait un angle obtus, flanqué par une tour carrée; l'angle du nord était défendu par une troisième, à soixante-dix pas de la première. La pente septentrionale et celle de l'ouest, vers le vallon, sont escarpées, et l'on n'y trouve que des vestiges de murailles avec les restes d'un mur, qui traversait le milieu de l'espace occupé maintenant par quelques cabanes tartares, beaucoup de décombres et du fumier.

VOYAGE

SUR LE TSCHATYRDAGH ET DANS LA PARTIE DE L'EST DES MONTAGNES QUI BORDENT LA CÔTE MÉRIDIONALE DE LA CRIMÉE.

Je partis au mois de mai d'Akmetschet, pour visiter la montagne de Tschatyrdagh, qui n'est éloignée de cette ville que de vingt verstes en ligne directe.

Les montagnes calcaires blanches d'alluvion, qui s'étendent, dans leur plus grande largeur, depuis le Belbek jusqu'à l'Albat, et de la Katscha au Bija-Sala, sont plus resserrées entre les fleuves du Salgir et de l'Alma, vers les montagnes d'ancienne formation; mais elles se rapprochent beaucoup plus du Tschatyrdagh, qui fait partie de ces dernières, parce qu'il occupe une position plus septentrionale, de sorte qu'elles se terminent à dix verstes tout au plus de la base de cette montagne, du côté du nord. Cette alpe, la plus élevée de toutes et la plus apparente

depuis les plaines de la Tauride, n'est éloignée d'Akmetschet que de vingt verstes à vol d'oiseau; la roche calcaire blanche se termine entre le Salgir et Karassa: ces montagnes calcaires sont, à la vérité, plus étendues, mais plus basses et moins déchirées; de manière qu'on apperçoit, de cette contrée, le Tschatyrdagh dans toute son élévation, ainsi que la partie orientale des hautes montagnes depuis Temirdschi jusqu'à Sudagh. — Cette grande montagne est encore plus visible du côté de la mer, où rien ne la cache, parce qu'elle s'abaisse par une pente escarpée vers la vallée d'Aluschta. On ne doit donc point s'étonner que les navigateurs de tous les temps en aient fait un objet d'attention particulière, en lui donnant, d'après Strabon, le nom de *Trapezus* (table).

Le chemin qui conduit au Tschatyrdagh, en partant d'Akmetschet et remontant le Salgir, passe par Sultan-Mamut, résidence du respectable et riche conseiller-d'état de la noblesse tartare Batyr, aga, de la famille d'Oirat, chez lequel tous les voyageurs qui veulent visiter cette alpe trouvent des guides, des chevaux, et l'hospitalité. La riante contrée que l'on traverse pour y parvenir, est entourée de montagnes calcaires de moyenne hauteur, et présente de très-jolis paysages. Les revers des montagnes sont tapissés d'une riche verdure, et de fertiles plaines entourent les nombreux villages situés le long du Salgir. Celui d'Eski-Sarai (vieux château), à douze

Vig. 15. B. Vign. 1.



verstes d'Akmetschet, sur la rive gauche du fleuve, est très-remarquable par un vieux fort parallélogramme, construit près d'une montagne, et flanqué de quatre tours, dont les pierres sont liées avec de la chaux, et qui paraît être un ouvrage des Génois. Ce village, orné d'une grande metschet, occupe une belle position. — La sauge d'Autriche[1] *(Jacquin)*, la sauge penchée[2], la germandrée *Laxmanni*[3], la bette, racine de disette[4], et la pivoine découpée[5], sont très-nombreuses dans ce district, et les champs en friche y sont couverts d'orge bulbeux[6], qui croît à côté du seigle savage, commun en Crimée.

A moitié chemin de Mamut-Sultan, et non loin d'Eski-Sarai, on voit percer, sous la marne crétacée des montagnes, l'ancienne roche calcaire, disposée par couches ondulées qui s'élèvent et se dirigent vers le Tschatyrdagh.

Un chemin de dix verstes, commode et praticable pour les chevaux, s'étend depuis Mamut-Sultan, le long de la pente septentrionale et moins escarpée du Tschatyrdagh. Tous les curieux qui visitent cette montagne, et qui veulent voir en même temps, d'une

---

[1] *Salvia austriaca* (Jacquin). — [2] *Salvia nutans.* — [3] *Teucrium Laxmanni.* — [4] *Beta Cycla.* — [5] *Pœnia multifida.* — [6] *Hordeum bulbosum.*

très-grande hauteur, un abyme où la glace ne fond jamais, ont coutume de choisir cette route; mais je préférai, pour le moment, de gravir cette alpe du côté méridional, où j'espérais trouver en fleurs un plus grand nombre de plantes printannières. En conséquence, je pris le parti de remonter beaucoup plus loin le Salgir. On apperçoit jusqu'au village d'Ajan, le long d'une montagne escarpée, vers la plaine, des couches horizontales de grès, entrecoupées de lits d'argile qui courent du sud-est au nord-ouést, et s'enfoncent après s'être inclinées au nord-est. Au-dessus d'Ajan, on trouve déjà les montagnes escarpées et pelées, constituées de couches calcaires grises, dont les groupes de rochers les plus nombreux regardent l'est et l'ouest, et sont coupés à pic dans la même direction. En divers endroits, la roche calcaire est de la nature de la pierre puante. On descend de ces montagnes par plusieurs gorges que la pluie a graduellement creusées, et dont les bords sont escarpés. C'est dans une de ces gorges pierreuses, et d'un vaste gouffre miné par les eaux, que sort le Salgir. La source considérable et très-froide de cette rivière se rassemble au-dessus du gouffre, dans une caverne minée par la fonte des neiges des gorges supérieures, et par les veines d'eau de l'intérieur même du Tschatyrdagh. La rivière abonde en truites. On distingue, parmi les plantes qui croissent sur les rochers couverts

de mousse de cette gorge, une saxifrage visqueuse [1], d'une grandeur considérable. L'orme luisant [2], et l'ulmaire crénelée [3], que l'on ne trouve point ailleurs en Tauride, poussent entre les crevasses des rochers. La fleur la plus commune de ce canton est la céraiste cotonneuse [4]. On y remarque aussi beaucoup de pédiculaires tubéreuses [5], une jolie petite berce [6], la campanule hybride [7], l'asclépias noir [8], le dompte-venin [9], le géranium luisant [10], l'herbe-à-robert [11], la doradille ceterach [12], la doradille à feuilles de trichomanes [13]; et, dans les buissons, la brione ou couleuvrée [14], et la mandragore anguleuse, à feuilles de coqueret [15].

Après avoir visité les sources du Salgir, je suivis le chemin qui descend au village de Tschawke, situé à quelques verstes de là, sur les bords d'un ruisseau du même nom. Non loin de ce dernier, on traverse, en le remontant, des plateaux découverts, des champs cultivés et des montagnes boisées, qui se terminent au pied du Tschatyrdagh; le vallon se rétrécit entre cette montagne, qui le borde à l'est, et les montagnes contiguës à la Jaila de Temirdschi; elles sont

---

[1] *Saxifraga.* — [2] *Ulmus pumila.* — [3] *Spiræa crenata.* — [4] *Cerastium tomentosum.* — [5] *Pedicularis tuberosa.* — [6] *Heracleum.* — [7] *Campanula hybrida.* — [8] *Asclepias nigra.* — [9] *Asclepias vincetoxicum.* — [10] *Geranium lucidum.* — [11] *Geranium robertianum.* — [12] *Asplenium ceterach.* — [13] *Asplenium trichomanoides.* — [14] *Bryonia.* — [15] *Atropa physaloïdes.*

constituées, le long du ruisseau, d'un schiste brun qui perce dans la plupart des principaux vallons, dont les couches se dirigent au nord-est, et sont coupées, au nord-ouest, au pied du Tschatyrdagh. Le chemin traverse ensuite le pas étroit d'Angar-Bogassi, qui conduit entre la partie la plus élevée du Tschatyrdagh et la haute Jaila de Temirdschi, dans la vallée de Schuma, au sud de la première de ces montagnes. On trouve, dans le bois, l'orobe jaune [1] et l'orobe tubéreux [2], le maceron à feuilles ternées [3], la fraxinelle [4], de jolis gesses [5], et un ail particulier [6]; les champs produisent, outre le caucalis à feuilles de carotte [7] et le caucalis à larges feuilles [8], assez commun dans toute la Crimée, l'oscuniumtême noix [9], qu'on voit rarement ailleurs, et dont les racines, bonnes à manger, sont appelées kodsch-kardasch (testicules de bélier) [10] par les Tartares; on y remarque de même, en abondance, la mélisse et la chélidoine à fleurs rouges [11]. Dans les endroits secs et bien ombragés de la forêt, j'apperçus de petites blattes d'une espèce particulière et d'un brun foncé, tout-à-fait différentes de la blatte de Laponie [12]. Ce bois offre encore toutes les

---

[1] *Orobus luteus.* — [2] *Orobus tuberosus.* — [3] *Smyrnium olusatrum.* — [4] *Dictamnus.* — [5] *Lathyrus.* — [6] *Allium.* — [7] *Caucalis daucoïdes.* — [8] *Caucalis latifolia.* — [9] *Bunium bulbocastanum.* — [10] *Testes arietis.* — [11] *Chelidonium corniculatum.* — [12] *Blatta lapponica.*

espèces d'aubépines de la Tauride, ainsi que le poirier oriental[1], dont je vis un sujet, près de Schuma, greffé sur le vieux tronc d'un poirier. On prétend qu'il porte des fruits plus gros que les poiriers nains et sauvages de la même espèce; ce qui prouve que l'on pourrait améliorer cet arbre à feuille de saule.

Le village de Schuma ou Schumai occupe une situation assez élevée, près des sources nombreuses qui coulent au pied du Tschatyrdagh. On doit entre autres distinguer une de celles qui concourent à former le ruisseau de Mesarlik, dont le cours se dirige vers Aluschta. Cette belle source sort avec impétuosité du trou d'un rocher égal en diamètre à celui d'un terrier de renard. On prétend que ce village a reçu son nom du bruit que font ces sources en jaillissant de toutes parts. Le sol de ces lieux est si fertile, qu'on y voit croître par-tout du seigle et de l'orge sauvage. Au nord-est de Schuma s'élève l'alpe de Temirdschi, qui, très-escarpée du côté du vallon et sur-tout au sud, y paraît hérissée de rocs. A l'est, cette montagne se réunit à la Karabée-Jaila. A l'ouest-sud-ouest, on apperçoit la Babugan-Jaila, encore plus élevée; à l'ouest le village de Kobukul; au nord-ouest, le Tschatyrdagh même; et aux sud-est et sud, la mer ainsi qu'Aluschta, dont le vallon, bordé de collines boisées,

---

[1] *Pyrus orientalis.*

se prolonge en pente douce l'espace de cinq verstes.

Après une matinée pluvieuse, je partis le 14 mai, de Schuma, par un temps chaud et serein, pour gravir le Tschatyrdagh. On passe à cheval sur une croupe de rochers, à cinq verstes du village, en approchant du plateau de la montagne. Cette croupe, qui décrit une ligne courbe du sud au nord-ouest, est constituée de roche calcaire grise, et de plusieurs couches obliques, d'abord de grès quartzeux, ensuite de schiste brun et compacte, recouvert d'un lit assez considérable du même schiste, mêlé d'argile et parsemé de quelques rognons de fer. La partie supérieure de cette croupe et celle d'une autre qui s'abaisse presque parallèlement vers le vallon et la mer, sont ombragées de charmes entremêlés d'autres arbres vers les bords du bois, et, plus haut, de charmes seuls; une belle source descend de la première de ces croupes. Le bunium [1] est ici très-commun, et la grande polygale [2] (*Jacquin*) de la plus grande beauté, y croît, avec des fleurs quelquefois bleues et plus rarement blanches.

La cime pelée du Tschatyrdagh devient impraticable pour les chevaux; elle forme plusieurs terrasses qui s'élèvent en amphithéâtre les unes au-dessus des autres, et dont l'inférieure est la plus considérable.

---

[1] *Bunium*. — [2] *Polygala grandis*.

Entre ces terrasses et vers leurs sommets, on voit de grands plateaux creusés en forme d'entonnoir, où se rassemblent les eaux de la fonte des neiges, qui donnent naissance à beaucoup de sources. La montagne est constituée d'une pierre calcaire dure et compacte, un peu fétide, souvent grise et quelquefois d'une couleur foncée; la décomposition de cette roche a occasionné, sur la pente et dans le bois, beaucoup d'éboulemens; mais la dégradation est peu sensible vers le haut, où l'on n'apperçoit que des ravins et des crevasses. Cette roche est remplie de fêlures, dont quelques-unes ont la forme de lettres. Il est facile de distinguer, dans quelques terrasses, les séparations de ses couches, qui courent du sud-est à l'est, et du nord-ouest à l'ouest, où elles ne s'éloignent que de quelques degrés de la ligne verticale. Celles de quelques terrasses m'ont paru se diriger davantage au nord-est, et dévier de leur position perpendiculaire vers le nord-ouest. Au-dessus du plateau supérieur de la montagne, s'élèvent de petits groupes de rochers de forme ronde, entrecoupés de vallons plats, couverts d'une terre noire végétale; les creux de ces vallons, dans la partie de l'ouest, étaient encore remplis de neige au milieu du mois de mai, et l'on y voyait éclore, à cette époque, des primevères, dont la fleur était déjà passée par-tout ailleurs. La montagne peut avoir, en y comprenant sa base, dix verstes de long du sud au nord, et cinq à six de l'est à l'ouest. Le sommet le

plus élevé du Tschatyrdagh forme, au-dessus des gorges, tant à l'orient qu'à l'occident, des saillies de rocs coupés à pics, d'où la vue ne saurait plonger sans effroi dans la profonde vallée de l'Alma, que d'épaisses forêts rendent encore plus sombre, et qui sépare la pente escarpée de l'ouest de la Babugan-Jaila ou Babylgan-Jaila. La pointe la plus élevée de la montagne domine, sans contredit, la Babugan-Jaila située vis-à-vis, dont la hauteur n'est cependant guère moins considérable que celle du plateau supérieur du Tschatyrdagh. La vue plane au contraire au-dessus de l'alpe de Temirdschi et de la Karabée-Jaila, jusque vers Sudagh, ainsi qu'au-delà des montagnes plus basses, le long de la côte, jusqu'à Jalta. Lorsque le ciel est serein, l'œil embrasse, au nord, une perspective beaucoup plus étendue sur les plaines de la Crimée, et sur tout le Tarchanskoi-Kuut, jusqu'à Perekop.

A l'époque de l'occupation de la Tauride, où l'on dressa d'excellentes cartes topographiques de cette presqu'île, on estima, par des mesures géométriques, la hauteur du Tschatyrdagh à douze cents pieds au-dessus du niveau de la mer. Au mois d'août 1797, on trouva, par le baromètre, qu'il surpassait le plateau d'Akmetschet d'environ sept cent quatorze pieds et demi; mais on a découvert, par la suite, que les baromètres étaient mal construits, et ne correspondaient point entr'eux.

Ce n'est qu'à mi-côte du sommet le plus élevé de la montagne, qu'on apperçoit de petits buissons de genevriers ordinaires, avec le fusain galeux[1], et quelques saules nains des Alpes ; du reste, on ne découvre aucune autre espèce d'arbuste sur toute la surface de son plateau. La flore du Tschatyrdagh est un mélange de plantes alpines et de plantes de steppes, qui provient de la différence d'exposition de ses nombreuses terrasses. J'y vis en fleurs, au mois de mai, la véronique d'Autriche[2], la véronique *chamædris*[3], et la véronique blanchâtre[4], le fléau à gaîne[5], le brome des toîts[6], la vaillante[7] (commune dans toutes les parties de la Crimée), l'aspérule officinale[8], la primevère uniflore[9], le grémil des champs[10], l'androselle *chamæsyce*[11], avec des ombilics jaunes et rouges; l'alchemille[12], la jacinthe à grappes[13], l'ornithogale jaune[14], et l'ornithogale velu[15]; l'ail[16] dont j'ai parlé plus haut, la céraiste cotonneuse[17], une benoîte[18] qui ressemble à celle des Alpes[19], le fraisier

---

[1] *Evonymus verrucosus.* — [2] *Veronica austriaca.* — [3] *Veronica chamædrys.* — [4] *Veronica incana.* — [5] *Phleum vaginatum.* — [6] *Bromus tectorum.* — [7] *Vaillantia.* — [8] *Asperula cynanchica.* — [9] *Primula uniflora.* — [10] *Lithospermum arvense.* — [11] *Androsace chamæsyce.* — [12] *Alchemilla.* — [13] *Hyacinthus racemosus.* — [14] *Ornithogalum luteum.* — [15] *Ornithogalun pilosum.* — [16] *Allium.* — [17] *Cerastium tomentosum.* — [18] *Geum.* — [19] *Alpinum.*

de table [1], la potentille de rochers [2], la filipendule [3], l'anémone printanière [4], la renoncule à feuilles de rue [5], et la renoncule des neiges [6], la crapaudine de Syrie [7], le stachis cotonneux [8], le phlomide violet [9], la bugle des Alpes [10], le lamie [11], le thym à feuilles linéaires [12], le thlaspis tabouret [13], la drave des murs [14], la drave aizoïde [15], l'alysson des montagnes [16] et des Alpes [17], la fumeterre bulbeuse [18], et une grande espèce de la même plante à fleurs jaunes et à pétales non fendues, qui paraît, dès les premiers jours du printemps, sur les montagnes le long du Karassu; le genêt à feuilles de lin [19], la violette odorante [20], le pissenlit [21], la cinéraire [22], l'acrostic [23], la doradile ceterach [24], la doradile à feuilles d'odianthe [25], et la rue [26]. La profonde vallée de l'Alma, comprise entre le Tschatyrdagh et l'alpe de Babugan, est le seul endroit de la Tauride où l'on trouve la belladone [27],

---

[1] *Fragaria vesca.* — [2] *Potentilla rupestris.* — [3] *Filipendula.* — [4] *Anemone verna.* — [5] *Ranunculus rutæfolius.* — [6] *Ranunculus nivalis.* — [7] *Sideritis Syriaca.* — [8] *Stachys germanica.* — [9] *Phlomis herba venti.* — [10] *Ajuga alpina.* — [11] *Lamium.* — [12] *Thymus zygis.* — [13] *Thlaspi bursa.* — [14] *Draba muralis.* — [15] *Draba aizoides.* — [16] *Alyssum montanum.* — [17] *Alyssum alpinum.* — [18] *Fumaria bulbosa.* — [19] *Genista linifolia.* — [20] *Viola odorata.* — [21] *Taraxacum.* — [22] *Cineraria alpina.* — [23] *Acrostichum Marantæ.* — [24] *Asplenium ceterach.* — [25] *Adiantoïdes.* — [26] *Ruta.* — [27] *Belladonna.*

à laquelle les Tartares ont donné le nom de babugan-oot. Cette montagne est encore moins riche en insectes; on n'y voit voler que quelques papillons communs, et des abeilles. Elle est cependant très-fréquentée, dans la belle saison, par des troupeaux de chevaux et de bestiaux, à cause de ses excellens pâturages, où les insectes ne les incommodent jamais. Les nuits y sont fraîches, et l'été n'est point assez brûlant pour en dessécher entièrement l'herbe. Mais, ce qui contribue sur-tout à conserver la verdure, ce sont les brouillards et les nuages, qui, lorsqu'il règne de l'humidité dans l'atmosphère, couronnent la partie supérieure du Tschatyrdagh; ces nuages descendent peu à peu du sommet de l'alpe, et la recouvrent jusqu'à sa base, ainsi que la Jaila contiguë. La montagne est considérée par cette raison, dans le voisinage, comme un indicateur de la pluie, qui trompe rarement; mais lorsqu'elle paraît, au contraire, entièrement dégagée de nuages, elle annonce un temps sec et serein.

Description de la partie orientale des montagnes de la Crimée.

Après avoir parlé du Tschatyrdagh, je vais donner la description de la partie orientale des montagnes de la Crimée, qui, quoique séparéés par un large vallon, semblent former une chaîne commune, et s'étendre

jusqu'à Kaffa sans interruption. Les genres de couches que nous avons citées comme les plus communes dans la partie de l'ouest, constituent ces montagnes; mais on n'y découvre nulle part la wakke mêlée de schorl; le grès qui la remplace, et dont les bancs sont assez épais, se délite en grandes masses et en colonnes rhomboïdales; les filons de fer et les brèches sont encore plus nombreux dans les couches de schiste, et toutes ces montagnes renferment un principe salin que l'on remarque autour des sources; c'est pourquoi le câprier et d'autres plantes salines, assez rares dans la partie occidentale, y sont plus multipliés.

La partie élevée la plus voisine de ces montagnes, à l'est, est l'alpe de Temirdschi, qui n'est séparée du Tschatyrdagh que par un agréable vallon bien boisé; elle a donné son nom à un village situé sur une haute terrasse, auquel on parvient en remontant le ruisseau qui prend sa source dans le village même. Au fond de la vallée, on traverse une couche de schiste argileux bleuâtre, entremêlée d'autres lits bruns sillonnés de profonds ravins. La montagne opposée laisse appercevoir, au-dessus de ce cordon de schiste, une couche, et plus loin des poudingues calcaires, dont les noyaux sont mélangés de tous les genres de roches de la Tauride, et sur-tout de grès. Ces cailloux roulés n'excèdent pas la grosseur du poing. Plus on s'élève vers le pied des montagnes coupées à pic au-dessus du village, et plus on apperçoit de débris considérables

de roches sur leur pente, ainsi que des deux côtés du ruisseau.

Le village de Temirdschi, situé au pied d'une haute muraille de rochers hérissés de pointes, dont les intervalles sont couverts de bois, domine le vallon ensemencé de lin et de blé. Ce pan de roc, séparé de la terrasse de l'alpe ou jaïla, qui se prolonge au nord-est par une gorge assez profonde, paraît suivre la direction du nord-ouest au sud-est; mais il n'est pas facile de distinguer ses couches, qui, dans quelques endroits, paraissent inclinées au nord-est, et comme suspendues au-dessus du vallon. Je crois qu'il faut attribuer à cette position la chûte d'énormes masses de rochers, qui sont entassées au-dessus du village, où de fortes sources prennent naissance. La tradition rapporte que quelques-unes de ces masses ont écrasé plusieurs maisons dans leur chûte. On prétend qu'il se détache encore, par intervalles, des quartiers de roc du haut de la montagne; mais ils ne peuvent plus atteindre le village, à cause des anciennes masses écroulées qui le protègent. Quelques Tartares ont même eu la hardiesse de construire leurs habitations au milieu de ces ruines. Toutes ces masses sont aussi constituées de poudingues, dont la pâte calcaire est quelquefois parsemée de stalactites; plusieurs de ces blocs, groupés les uns sur les autres, ont jusqu'à sept et huit toises de surface; et les intervalles qui règnent entre eux forment, près du bassin de la source

au-dessus du village, de belles grottes, dont l'une, ornée d'un vieux noyer, offre le tableau pittoresque du plus charmant hermitage que l'on puisse imaginer. Ce lieu ressemble, en petit, par les dégradations qui l'entourent, aux ruines du rocher d'Alupka; mais la situation et la belle vue du village de Temirdschi sont infiniment plus agréables. La rue à feuilles de lin [1] et la chélidoine hybride [2], plantes assez rares, abondent ici dans la campagne.

La montagne à laquelle s'adosse le village est coupée du sud au nord, comme tout le cordon de la jaila; le pied des rochers est couvert jusqu'à mi-hauteur de gros éboulis, sur lesquels croissent l'astragale pimprenelle [3], l'antillis d'Espagne [4], une cataleptique odoriférante [5], et d'autres jolies plantes. M. Hablizl prétend avoir aussi trouvé dans cet endroit la rare statice hérissée [6], que je n'ai vu nulle part en Tauride. A l'angle sud-ouest, les couches de brèches qui font face à la mer et au vallon d'Aluschta, s'inclinent de quarante-cinq degrés vers le nord-est, comme le plateau de l'alpe, et sont recouvertes d'un lit non moins épais de grès plus compact, coupé verticalement, qui forme, au-dessus, des groupes de rochers coniques et dentelés. La voix fait un double et quelquefois un triple écho

[1] *Ruta linifolia.* — [2] *Chelidonium hybridum.* — [3] *Astragalus poterium.* — [4] *Anthyllis cornicina.* — [5] *Dracocepalum.* — [6] *Statice echinus.*

bien distinct, près de ces rocs. La brèche est mélangée de beaucoup de cailloux quartzeux, mais d'un très-petit nombre de galets granitiques; les pierres roulées qui la composent ont tout au plus la grosseur d'une tête d'homme. Je trouvai dans le même endroit une wakke pointillée particulière, ainsi qu'une couche parfaitement semblable à du trapp noir, et quelques quartiers ayant l'apparence d'une lave noire, parsemée de cellules remplies d'une matière blanche qui ressemble à la zoolite. Avec la brèche, on voit disparaître de nouveau l'astragale pimprenelle.

Il plut par intervalles, dans la matinée, lorsque je me trouvai près de Temirdschi. Ces pluies venaient du côté de la Babugan-Jaila, sur laquelle des nuages très-noirs se rassemblèrent au milieu du jour. Le Tschatyrdagh était également entouré de nuages épais, qui couronnèrent aussi, vers le soir, la Jaila de Temirdschi.

A partir de Temirdschi, vers la mer, je côtoyai le vallon, et je quittai le chemin de la hauteur qui conduit à Bijuk-Useen, pour descendre la pente rapide de la montagne près du petit ruisseau de Jedeew, d'où je me rendis à Kuru-Useen, en suivant ses bords. Tout le spacieux vallon qui sépare la croupe inclinée vers la mer, au sud-est, est couvert de chênes et d'autres arbres; le schiste argileux brun, souvent de couleur ocreuse, alternant avec des couches noires et du grès schisteux, perce dans les gorges; ces couches se dirigent, pour la plupart, soit à l'est,

soit au nord-est, et sont coupées à pic au nord-ouest; mais tous ces différens lits paraissent quelquefois se confondre. — Sur la terrasse voisine de la mer, où je ressentis un air très-chaud, on voit beaucoup de grands arbres à térébinthe et de cyprès noirs, mêlés de genèvriers, qui forment la majeure partie des bois qu'on trouve sur la pente des montagnes, et dont les souches ont souvent trois quarts d'arschine de diamètre. Le sumac des corroyeurs[1] croît par-tout le long de la côte, jusqu'à Tujak. Les Tartares l'appellent sariagatsch (fustet) ou soumagh, à cause de son bois de couleur citron, aussi beau dans les ouvrages de marqueterie qu'utile pour la teinture. Le câprier[2], l'égilope à long épis[3], l'égilope ovoïde[4], l'élyme tête de Méduse[5], et d'autres plantes salines[6] abondent en ce lieu. Les gorges et les ravins sont remplis de tamariscs d'une espèce particulière, que je n'avais jamais vue dans les montagnes de l'ouest, et dont la fleur n'a que trois ou quatre anthères. Chaque arbuste a plusieurs troncs

---

[1] *Rhus coriaria.* — [2] *Cotinus.* — [3] *Ægilops caudata.* — [4] *Ægilops ovata.* — [5] *Elymus caput Medusæ.*

[6] Toutes ces herbes sont cependant très-nuisibles aux bestiaux, et sur-tout aux chevaux, à cause de la rudesse de leurs parties barbues, parce qu'elles s'attachent aux parois de la bouche et du gosier de ces animaux : ce qui les fait souvent périr.

de six ou sept pieds de hauteur, qui s'inclinent obliquement vers la terre, et ses rameaux sont tellement surchargés de boutons, qu'il paraît ne former qu'une seule touffe de fleurs blanches ou rougeâtres.

Du ruisseau de Jedeew jusqu'à celui plus considérable de Tut-Terek à l'ouest, qui tombe à une verste de là dans la mer, et de ce dernier à Aluschta, distant de deux verstes à l'ouest, tout le cordon inférieur de la côte est constitué de schiste brun, dont les lits contournés comme les fibres du bois veiné, prennent toutes sortes de directions, et représentent quelquefois de grands corps écailleux d'une et même plusieurs toises de diamètres, dont la structure intérieure ressemble à des concamérations de mines de fer ocreuses.

Le chemin très-praticable pour les chevaux, se prolonge encore quelque temps à l'est, le long de la côte jusquà Karaul-Obo (colline de garde), qui s'avance dans la mer, et dont le nom dérive d'un piquet de Cosaques établi dans ce lieu. Cette colline est remarquable pàr une catastrophe semblable à celle de Kutschuk-Koi, et qui survint à la même époque. On voit distinctement dans la premiere saillie, que ses couches molles et schisteuses se sont affaissées vers la mer. Les crêtes de rochers, plus compactes, brisées et déplacées, paraissent irrégulièrement amoncelées, ainsi que plusieurs couches calcaires qui les traversent. Le sol est entrecoupé de tant de fentes

et de crevasses, qu'on a beaucoup de peines à faire passer les chevaux sur cette hauteür, où ces animaux ne marchent jamais qu'avec crainte, comme s'ils appréhendaient que la terre ne manquât sous leurs pieds. La seconde saillie de cette colline est composée de schiste dont les couches sont ondulées comme les vagues de la mer, et la troisième d'un grès quartzeux et compact en lits épais; au-delà de cette dernière on trouve le village de Kuru-Useen, dont les champs de blé et de lin offrent beaucoup de bette, racine de disette [1], et de chélidoine hybride [2].

On fait trois verstes en traversant une autre saillie de montagne, ou promontoire, connu sous le nom de Mangana, pour arriver de Kuru-Useen à Kutschuk-Useen. Le dernier de ces villages est situé dans un étroit vallon entre la haute saillie dont nous venons de parler et une croupe élevée, qui se dirige vers la mer, et que les Tartares appelent Kutilla. De cette éminence, la vue s'étend sur les vallons de Kutschuk et de Kuru-Useen, et le long de la côte, à l'est et à l'ouest, sur toutes les montagnes et langues de terres qui bordent le rivage. A l'est, on découvre le Tschoban-Kale, Sudagh et Koos; à l'ouest, le Tschatyrdagh, la Babugan-Jaila; et, dans le lointain, l'Adjudagh, encore plus éloigné. Cette croupe se

---

[1] *Beta cycla.* — [2] *Chelidonium hybridum.*

prolonge au sud jusqu'à la mer, et forme des terrasses qui s'inclinent avec la Karabée-Jaila, remarquable par ses glacières où la neige ne fond jamais. Plusieurs autres croupes semblables descendent parallèlement de cette alpe, au-delà du village de Tujak, éloigné de trois verstes de Kutschuk-Useen, et de la première, en grande partie, constituée d'une espèce de schiste brun noirâtre, entrecoupé de profonds ravins vers les hautes montagnes. A l'ouest de Tujak, et dans une de ces gorges que les Tartares appellent Zimawl, on remarque du grès tenant de la roche cornée, avec des veines et des géodes de quartz, dont l'intérieur est souvent tapissé de jolis cristaux. Plus on avance dans cette gorge, vers la haute montagne, et plus les couches de grès se rapprochent de la ligne perpendiculaire, jusqu'à ce qu'enfin elles deviennent tout-à-fait verticales, ou finissent même par s'incliner en sens contraire.

L'agréable vallée de Tujak, dont la température est très-chaude, s'étend des deux côtés du ruisseau de Schitkterek formé par la réunion des sources qui sortent des deux gorges ; elle offre, près de la mer, une plaine oblongue et fertile, ensemencée de lin que l'on arrose fréquemment. Celui qu'on cultive dans la plus grande partie des vallons, à commencer d'Aluschta, se vend plus cher à cause de la beauté, de la longueur et de la finesse de son fil. C'est à de nombreuses irrigations que l'on doit attribuer ces deux

qualités. Les champs de lin sont divisés, avec beaucoup de soin, par bandes étroites, et l'on a pratiqué des canaux dans les sillons intermédiaires. Les Tartares retirent de cette culture une grande partie de leurs moyens d'existence.

Comme la plaine graveleuse est bordée de haies autour de l'embouchure du Schikterek, pour préserver les récoltes de la dent des bestiaux, on voit croître ici plusieurs belles plantes. Celles qu'on remarque particulièrement le long du rivage, telles que l'adrachne à feuille d'orpin [1], le croton tournesol [2], la mozambe, pied d'oiseau [3], la carotte hérissée [4], la buglose d'Italie [5], la buplèvre jonciforme [6], la centaurée à fruit noir [7], et d'autres belles herbes, y sont très-nombreuses. Les maisons du village, bâties sur la pente du vallon, à l'instar de celles de Kutschuk-Useen, s'élèvent en amphithéâtre et comme par étages les unes au-dessus des autres; elles sont adossées au rocher ou taillées dans le roc même. On trouve isolément aux environs, et dans tous les vallons chauds, une grosse sauterelle particulière, avec des yeux rayés, qui vole entre les broussailles; elle ressemble à la sauterelle de Tartarie [8], et paraît avoir déjà toutes ses ailes au mois de mai.

---

[1] *Andrachne telephioides.* — [2] *Croton tinctorium.* — [3] *Cleome ornithopodioides.* — [4] *Daucus muricatus.* — [5] *Anchusa italica.* — [6] *Bupleurum junceum.* — [7] *Centaurea crupina.* — [8] *Gryllus tartaricus.*

Comme le hasard a fait que je n'ai point eu l'occasion de parcourir une douzaine de verstes de cette contrée le long du rivage de la mer, entre Tujak et Uskut, je ne saurais par conséquent rien dire de positif sur la nature de son sol. Si l'on en juge par l'aspect des montagnes, elles ne paraissent être, en grande partie, constituées que de couches horizontales de schiste et d'argile; de même que celles qui s'étendent jusqu'à Kutlak. Un gros ruisseau, qui tarit en été, mais qui déborde de trente toises en automne et par les temps de pluie, doit couler à mi-hauteur de la Jaila, pour se jeter dans la mer. Les Tartares donnent à ce ruisseau le nom de Kanaka. Le plateau très-large et très-élevé de la Karabée-Jaila se termine en pointe vers Uskut (où j'étais venu du côté de l'est); les hautes montagnes sont coupées précisément au nord de ce village, entre les deux plus élevées de toute la chaîne, par un vallon qui se dirige en droite ligne du nord au sud, et forme, en s'élargissant vers la côte, des bas-fonds assez considérables, que traverse le ruisseau d'Akfortla ou Uskut-Useen pour se rendre à la mer. A partir d'ici, le reste de la continuation des hautes montagnes à l'est, commence à se rétrécir, et n'offre plus d'aussi larges plateaux ou jaila. Avant de passer à la description de cette chaîne orientale, je vais brièvement donner celle de la croupe du vallon d'Uskut, que je regarde comme une des plus instructives pour la géologie de la Tauride, et qui doit

répandre un nouveau jour sur la nature particulière de ces montagnes. On peut l'observer de la route qui va d'Uskut au nord dans la direction de Karassubasar, praticable à la vérité pour les arbes tartares, ou charrettes à deux roues, attelés de bœufs, mais dangereuse d'ailleurs et très-escarpée.

Le vallon dans lequel se trouve le village bien peuplé d'Uskut, à quelque distance de la mer, est assez large vers la côte qui forme une espèce de rade: il est arrosé de plusieurs sources, et renferme beaucoup de vignobles; mais les Tartares, au lieu d'en exprimer le fruit, se contentent de le conduire à Karassubasar, où plusieurs habitans, et sur-tout les Juifs, en retirent du vin assez mauvais, parce qu'on ne plante ici que des ceps dont le raisin, à pellicule épaisse, mûrit trop tard. Des hauteurs voisines d'Uskut, on découvre à l'ouest l'Adjudagh, avec le promontoire de Nikita-Burun, les montagnes d'Aluschta, et plus près la haute Karabée-Jaila, derrière laquelle s'élève le Tschatyrdagh. On domine par conséquent de là sur une étendue d'environ soixante verstes de la côte méridionale.

Le chemin d'Uskut à Karassubasar, qui traverse obliquement les montagnes, est très-incommode pour les arbes; il peut avoir au-delà de trente verstes en droite ligne, et va directement au nord, en remontant le vallon d'où sort le ruisseau dont nous avons parlé plus haut, qui coule des montagnes et se perd entre

les cailloux dans la mer. Ce vallon sépare deux hautes montagnes boisées, celle d'Arbat à droite ou à l'est, et celle de Skala à gauche ou à l'ouest. Ces deux montagnes qui s'élèvent sur un plateau découvert, sont les premières qu'on apperçoit, ainsi que le Tschatyrdagh, de la steppe de Perekop. La plus considérable (Arbat) se termine par de hautes pointes de rochers, et communique à l'est avec celles de Kutlak. La seconde (Skala) forme un pic isolé, couronné d'éminences de rocs. Du vallon, où croissent abondamment l'aspérule officinale[1], la crucianelle à feuille étroite[2], la minuartie[3], la scutellaire d'Orient[4], la molène de Boerhaave[5], et beaucoup d'autres jolies plantes, le chemin remonte le long du pied de la montagne de Skala; ici, le vallon plus étroit et plus profond, est arrosé des sources qui descendent de ces montagnes. On n'apperçoit d'abord que des couches de schiste argileux, et puis une crête de roche calcaire grise, qui perce au-dessus du vallon, et constitue sa partie supérieure; mais la structure des montagnes et des lits paraît infiniment plus belle à l'endroit où le chemin a presque atteint le plus haut point, et passe près des sommets de roc de la Skala. On y remarque une couche considérable de brèche tendre, dont les

---

[1] *Asperula cynanchica.* — [2] *Crucianella angustifolia.* — [3] *Minuartia.* — [4] *Scutellaria orientalis.* — [5] *Verbascum Boerhaavii.*

cailloux, formés d'une argile brune rougeâtre, qui paraît tenir sa couleur d'une mine de fer rouge micacée et de bol, ont si peu de consistance, qu'on peut les briser dans la main. Cette couche, épaisse de cinquante arschines, a, comme plusieurs autres, sa direction du sud-ouest au nord-est; elle suit à peu près celle des montagnes de l'est, et s'affaisse de leur côté. — A cette couche succède une crête considérable de roche calcaire qui paraît hérissée de pointes sur les deux montagnes. La pierre de cette roche est inégalement fendue par grandes masses, et contient beaucoup de fragmens de spath, mais nulle trace de pétrifications. Derrière cette crête on distingue une autre couche de brèche, d'une épaisseur de trente-cinq arschines à peu près; puis une crête mince de roche calcaire, inclinée sous un angle de quarante-cinq degrés vers le nord; ensuite une nouvelle couche de brèche de l'épaisseur de huit arschines; plus loin une couche de roche calcaire, mélangée de cailloux roulés dans le voisinage de la brèche; une forte couche de dix-huit arschines d'épaisseur de brèche calcaire, et une autre de schiste sablonneux, de quatorze arschines, qui tombe presque perpendiculairement et se dirige de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest. — Au schiste succède une forte crête de roche calcaire, de laquelle jaillissent des sources considérables d'eau vive. — On retrouve enfin, tout-à-fait au-dessus du vallon, le schiste argileux brun et gris, traversé par une épaisse

couche noirâtre de pierre puante, qui court avec les lits du schiste à peu près de l'ouest à l'est, et s'incline, sous un angle de quarante-cinq degrés, vers l'Arbat. — Toutes ces couches paraissent continuer assez uniformément au-delà du sommet de la montagne de Skala, et communiquer par le vallon avec les montagnes opposées de l'est.

Du point le plus élevé qu'atteint le chemin immédiatement au-dessus de la couche de pierre puante, commence le vallon opposé, qui se prolonge en descendant au nord-ouest et au nord. On n'apperçoit à travers les bois de charmes dont il est couvert, que du schiste entremêlé d'argile, et l'on en distingue plus de cent couches alternantes jusqu'à Jenisala. Ce vallon s'ouvre bientôt après entre des montagnes, et forme une plaine oblongue où se rassemblent les sources d'un ruisseau qui concourt à former le Tunas, grand ruisseau de Karassu. — Ces lits alternans de schiste et d'argile s'abaissent de plus en plus comme la coupe des montagnes près du village et du moulin de Jenisala. Le ruisseau traverse une couche horizontale calcaire grise, épaisse de plusieurs toises, et ondulée, qui s'enfonce au nord, et dans laquelle on apperçoit distinctement des lits d'une arschine à une toise d'épaisseur, avec quelques traces de pétrifications. Des deux côtés du ruisseau, qui paraît avoir eu jadis pour digue les rochers de ses bords, et s'être fait jour au travers, cette couche présente dss blocs arrondis et détachés, qui

ferment le vallon comme une porte, et par où s'échappe un très-fort courant d'air. Les Tartares appellent Kuschkaja (rocher de l'aigle) le plus élevé sur la gauche (à l'ouest), qui ressemble à une énorme tour ronde.

Le village de Jenisala renferme une église grecque assez bien conservée depuis l'émigration de tous ses habitans ; mais les Tartares qui leur ont succédé n'ont qu'une misérable mosquée. On trouve sous les pierres des bâtimens, beaucoup de débris de coquilles agglomérées. Lorsqu'on suit le ruisseau de Tunas, en descendant jusqu'au village de Baschi, l'on s'apperçoit que les couches calcaires s'applatissent toujours davantage, jusqu'à ne plus former qu'un angle de trente degrés, et que les collines s'abaissent aussi d'une manière plus douce.—Quand on arrive au-delà, près du grand Karassu, qui sort, non loin de Baschi, comme le Salgir, de la cavité d'un roc, et sur le bord duquel sont les casernes de l'artillerie, si décriées pour l'insalubrité du local, et le palais qu'on avait fait construire pour y recevoir feu l'impératrice, on voit distinctement les couches de marne crétacée recouvrir les couches calcaires dures, qui s'aplatissent toujours de plus en plus. Ces couches marneuses, très-basses vers les montagnes, constituées d'ancienne roche, forment au contraire, du côté de la steppe et sur-tout à la proximité de la profonde gorge dans laquelle est située la ville de Karassubasar, des montagnes

considérables coupées à pic vers le sud, inclinées en pente douce vers le nord et le nord-ouest, et dont la chaîne occupe tout l'espace compris entre le grand et le petit Karassu.

Autant la ville de Karassubasar frappe désagréablement la vue par sa chétive et sale apparence, autant elle paraît belle de la hauteur du rivage. La perspective que l'on en trouve dans la trente-huitième planche, représente le grand Tasch-Chan, une des premières maisons de commerce, quelques metschets, et de nombreux peupliers qui servent d'ornement au jardin de M. le général de Rosenberg, que le collège de médecine possède aujourd'hui pour l'usage de la pharmacie.

Suite de la description des montagnes qui bordent la côte méridionale de la Crimée.

Je continue la description générale des montagnes qui bordent la côte méridionale de la Crimée. Au-delà d'Uskut les montagnes schisteuses, couvertes de collines et déchirées par des ravins, s'étendent le long du rivage; leurs croupes, dont les gorges sont arrosées par des sources, courent vers la mer, et s'adossent à la haute chaîne de montagnes. On distingue entre autres une croupe étroite coupée par une gorge profonde, qui descend d'Arbat dans une direction presque parallèle à la mer, et se prolonge vers le ruisseau

d'Uskut. Sur l'extrémité de cette croupe la plus voisine de la mer et la plus escarpée, on voit, presque à la moitié du chemin qui conduit à Kapsochor (à sept verstes environ d'Uskut), un vieux château grec, auquel les Tartares ont donné le nom de Tschoban-Kalee (fort des bergers). Ce château consiste en une grosse tour ronde surmontée d'une coupole, et de vingt arschines de diamètre sur plus de quatre toises de hauteur, à laquelle on monte par un escalier qui mène à la porte d'entrée, construite au-dessus du niveau du sol. Quoique cette tour ait une grande crevasse, elle n'en est pas moins très-solide encore, par l'épaisseur de ses murs qui sont tout en pierres de taille. Un tertre provenant peut-être de la fouille du fondement, masque l'entrée. De cette éminence où croît un astragale[1], que je n'avais point encore vu jusqu'ici, part au nord-ouest de la tour un mur de deux arschines d'épaisseur, flanqué d'une tourelle et construit de pierres brutes sans chaux. Ce mur se prolonge, à la distance d'une centaine de pas, jusqu'à la pointe de terre escarpée près du rivage, après avoir décrit un angle le long de la pente septentrionale du cap, où le roc, couvert de genevriers, n'a point un escarpement aussi prononcé; il servait jadis à défendre

[1] *Astragalus ponticus. Spec. Astragalorum, tab. XI*, espèce très-voisine de l'*Astragalus narbonensis*.

l'espace compris derrière la tour de ce côté, mais il est aujourd'hui presque entièrement dégradé. Dans un endroit voisin de ce mur, on remarque plusieurs tombeaux de pierres brutes, placés les uns près des autres, qui paraissent être l'ouvrage des Grecs. La position avancée de la pointe de terre, sur laquelle se trouve cette tour tout-à-fait découverte, près du bord de la mer, permet de l'appercevoir sur toutes les faces, des hauteurs les plus éloignées; et la vue, qui plonge sur une grande partie de la côte méridionale, s'étend jusqu'à Kaffa et Aluschta.

Le sumac des corroyeurs [1] et le sumac fustet [2] croissent en abondance aux environs de cette tour, avec de petits buissons d'allouchier [3]; sa plate-forme était couverte de pois maritimes [4], de clypéole monosperme [5], et d'autres plantes.

A peu près dans la direction de Tschoban-Kalee, du côté de la mer, on voit, sur la pente de la montagne, le village tartare et considérable d'Arbat ou

---

[1] *Rhus coriaria.* Les baies rouges de cet arbuste, qui est le soumagh proprement dit, ou le *rédoul* des Tartares, et que l'on confond communément avec le sumac amaranthe (*Rhus thyphinum*), sont assez aigrelettes; les Turcs, ainsi que les premiers, les emploient pour assaisonner le bouillon de viande, qu'elles acidulent d'une manière très-agréable.

[2] *Rhus cotinus.* — [3] *Cratægus aria.* — [4] *Pisum maritimum.* — [5] *Clypeola Jontlhaspi.*

Arpat; les hautes montagnes de ce nom, situées derrière et dominées par celle de Postrofil, s'étendent au nord-ouest, vers le village de Weron, qu'elles entourent.

Les couches de schiste argileux, souvent bouleversées, mais souvent aussi dans leur assiette et direction naturelles, ne continuent pas moins de s'étendre le long de la côte. C'est ici que les montagnes doivent s'être jadis écroulées vers la mer. On voit çà et là de nombreux ravins qui coupent le rivage, d'où sortent des veines d'eau salée. Ces sources, alors taries, avaient déposé beaucoup de sel d'epsom, qui tombait en efflorescence. Avant d'arriver à Kapsochor [1], on rencontre une forte crête de schiste sablonneux, qui fait saillie vers la mer, et dont les couches entassées confusément les unes sur les autres, de l'épaisseur d'une et même deux arschines, courent à l'est-sud-est, et se précipitent au nord-est; l'intérieur de ces couches est divisé par une quantité prodigieuse de fentes obliques qui les traversent en tous sens.

Le vallon de Kapsochor, riche en jardins et vignobles, est situé de la manière la plus agréable, à la distance d'à peu près une verste et demie de la mer, entre les montagnes, et s'ouvre, vers la baie que forme la côte, depuis la pointe de terre de Tschoban-Kalee

[1] *Kapsochor* est un nom grec qui signifie lieu brûlé.

jusqu'aux promontoires qui la séparent de Kutlak. Cette baie, dont le fond n'a point d'écueils, est une des plus avantageuses pour la pêche. Le ruisseau de Schelen, non loin duquel se trouve un village du même nom, situé sur le penchant des montagnes, à neuf verstes de la mer, passe près de Kapsochor, avant de s'y réunir. Les riches Tartares, habitans de ce lieu, cultivent, sur le bord de la mer, au-dessous des hauteurs, de beaux champs de concombres et de lin, qu'ils arrosent et fument avec soin. Ils transportent au marché de Karassubasar les grains et autres productions de leurs terres par un chemin praticable pour les arbes, et qui traverse les montagnes. La garance sauvage croît dans le bas-fond, où l'on pourrait faire venir le coton avec bien de l'avantage; mais le vin qu'on y recueille est fort mauvais, parce qu'on n'a pas eu l'attention de planter la meilleure espèce de ceps dans les vignobles.

Du vallon de Kapsochor, on arrive, le long de la côte, dans une autre vallée voisine arrosée par le ruisseau de Worun, qui descend des gorges supérieures des montagnes, où l'on voit à mi-côte les villages de Worun, d'Aisères et de Weron. On la côtoie d'abord entre des buissons de tamariscs décandriques [1] et de tamariscs tétrandriques [2], jusqu'à ce qu'on atteigne

[1] *Tamarix germanica.* — [2] *Tamarix tetrandra.*

un sentier pratiuable pour les chevaux, qui traverse la gorge profonde de Süggül-Tepe (gorge des cerfs). Là, percent des lits de schiste argileux, singulièrement bouleversés, et colorés par de l'oxide jaune de fer, alternant avec d'autres couches grises du genre de celles qui constituent cet ordre de montagnes. Ces lits représentent, comme ceux d'Aluschta, toutes sortes de figures courbes, angulaires ou trapézoïdes, et ressemblent en grand à des géodes de mines d'ocre, avec la différence qu'ici plusieurs feuillets concentriques, cimentés par de la rouille de fer, sont emboîtés les uns dans les autres, et que leurs intervalles sont remplis d'un schiste argileux gris, friable. Ces corps trapézoides ont souvent deux ou trois toises de diamètre, et leur formation est très-difficile à expliquer.

Au bout de cette gorge, on passe dans une autre qui s'étend, au sud, jusqu'à la mer, entre les deux montagnes de Kütür-Obo, et de Tültschik-Kaja (montagne du renard), et qui va toujours en s'élargissant. La première, ainsi que la montagne du renard, est entièrement couverte de genevriers noirs semblables aux cyprès, dont les troncs verticaux, et souvent de l'épaisseur du corps d'un homme, sont rabougris, à ce qu'il paraît, par l'étêtement de ces arbres, et n'ont guère plus de neuf à dix pieds de hauteur. Leur grand nombre a fait donner à ce vallon le nom de Kara-Ardytsch-Deressi. — Les lits de schiste brun et

d'argile, qui courent ici, tantôt à l'est-nord-est, tantôt à l'est et à l'ouest, s'inclinent sous un angle de quarante-cinq degrés vers le sud. La même disposition règne dans ceux de la montagne du renard, constituée, jusqu'aux deux tiers de sa hauteur, des mêmes couches horizontales que celle de Kütü-Obo, excepté qu'au pied de la première, les lits de schiste argileux, alternant avec le schiste sablonneux, sont entrecoupés par une forte couche de grès. Cette montagne extraordinairement escarpée, très-pénible à gravir, et sur les revers de laquelle on ne découvre d'autres arbustes que le genevrier noir ou de petits chênes gris, présente néanmoins, à son sommet, d'épaisses couches compactes et précipitées, au sud, de la même pierre meulière dont on fait usage dans presque tous les moulins de la Crimée. Elle n'est, au reste, qu'une branche avancée vers le nord de la véritable montagne de pierre meulière de Kutlak, qui se prolonge en dos d'âne, au sud-ouest du côté de la mer. Cette montagne, quoique coupée à l'est par un profond ravin, se réunit cependant à la montagne considérable et boisée de Pertschamkaja, qui s'élargit vers Sudagh, et se divise à l'ouest, avec quelque courbure, en deux branches, vers le rivage; celle du nord, plus courte et plus basse, aboutit au vallon, tandis que l'autre, plus élevée, d'où l'on croit appercevoir tout près de soi la Karabée-Jaila, le Tschatyrdagh et même l'Ajudagh, est très-escarpée près de

la côte, où elle se termine par deux promontoires; dont l'un, plus considérable et plus élevé, forme, avec l'autre, une baie circulaire. C'est entre ces caps et la montagne pierreuse de Kuschkaja, coupée à pic du côté de la mer, près du vallon de Sudagh, qu'est situé le port de Sudagh (Sudagh-Liman), dans lequel on jette l'ancre sur un fond d'argile.

Un schiste argileux, dont les couches forment quelques monticules avancés, coupe le pied de la grande et de la petite montagne de pierre à meules. Ces couches, la plupart mélangées de quartz arénacé, courent de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest, sous un angle de quarante-cinq degrés, et plus verticalement au sud-est. Elles percent dans tout le vallon dont nous avons parlé plus haut, et pénètrent jusque dans les montagnes garnies de bois. Des lits de pierre meulière dure, composée en grande partie de petits silex, entremêlés de rognons argileux, liés par un ciment calcaréo-quartzeux, font saillie sur la crête extrêmement aiguë de la montagne; ils ont depuis l'épaisseur d'un empan jusqu'à celle d'une arschine, et gissent sur un grès friable. Les fentes qui les traversent sont verticales, tandis que celles qui marquent la séparation de chaque lit, sont inclinées à quarante-cinq degrés. Du côté de la mer, un peu au-dessous de la croupe la plus élevée, la pierre meulière disparaît sous une roche calcaire grise, qui constitue les montagnes voisines de la côte, près de Sudagh.

On voit au bas du vallon, près du Sudagh-Liman, les restes d'un vieux couvent grec, dédié à Saint-Georges.

La pierre meulière de la petite montagne n'est point aussi dure, et contient un mélange de pierre argileuse granuliforme; les Tartares de Kutlak, qui l'exploitent avec beaucoup de peine, la font rouler du haut de la montagne, et la façonnent dans le bas. Deux de ces meules, dont le prix varie, coûtent au moins trente à quarante roubles. Trompé par l'apparence extérieure de quelques-unes de ces pierres, qui ne sont pas, en général, de la meilleure espèce, j'avais conçu l'espoir de trouver du granit dans cette contrée; mais en les examinant avec plus d'attention, je fus bientôt convaincu que ces pierres étaient de la même classe que celles des couches horizontales de la Tauride, ainsi qu'une autre pierre meulière encore moins bonne, qu'on trouve sur les hautes montagnes, près de Stilæ.

Le village de Kutlak, éloigné de dix verstes à peu près de Kapsochor, est situé dans un vallon entre ces montagnes de pierres meulières, qui bordent la côte, et celles qui s'élèvent au-delà d'Aisères et de Weron. Le vallon spacieux, entouré de montagnes, de moyenne hauteur, est en partie planté de vignes. Mais le vin faible et médiocre qu'on en retire ne peut pas se conserver long-temps. Les montagnes les plus considérables sont, indépendamment de celle du

renard, dans la partie sud-est du vallon, la montagne escarpée de Kojerdsenn, constituée de roche calcaire grise et dure, qu'on voit au nord-ouest, immédiatement au-delà du village; au nord, celle de Tschakalkaja, mélangée de brèche siliceuse (poudings), et qui présente deux mamelons surmontés chacun de deux pointes saillantes, qu'on nomme Emdsche-Tenkaja, à cause de la ressemblance qu'elles ont avec des pis de vache; à l'est, celle de Pertschamkaja, de schiste argileux, occupant, avec les collines adjacentes, un grand espace, et le long de laquelle le ruisseau de Karagatsch coule dans le vallon de Sudagh.

Le chemin qui mène à Sudagh (dix verstes) en côtoyant les bords du ruisseau, passe entre la montagne de Pertschamkaja, couverte de bois (Karaagatsch), et les montagnes opposées, situées au nord, et plus déchirées, parmi lesquelles on distingue principalement une cime élevée de roche calcaire fétide, nommée Klaparen-Kajassi. La brèche siliceuse alterne aussi dans ces montagnes, avec des lits de schiste argileux et des bandes ferrugineuses, qui courent de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest, et s'inclinent vers le sud-ouest. — On arrive enfin, après avoir traversé la vallée plantée de vigne (d'Aji-Sawa), dont le nom dérive de celui d'une vieille église grecque, dans l'agréable vallon de Sudagh, qui mérite une description particulière.

Ce vallon, renommé par l'excellence de ses vins,

s'étend du sud au nord, depuis la mer jusqu'aux montagnes, sur une longueur de plus de trois verstes, et une largeur de deux. Il se divise, près de la hauteur saillante d'Heidatli, en deux branches; l'une se prolonge entre les montagnes, et se rétrécit l'espace de trois verstes, au nord, vers le village de Taraktasch; l'autre, connue sous le nom d'Ai-Sawa, se dirige à l'ouest vers Kutlak, et n'a que deux verstes. Le vallon de Sudagh est rempli de vignobles et de jardins fruitiers; mais la partie basse qui forme une espèce de plaine ovale, s'incline en pente douce au sud, où elle reçoit toute la chaleur des rayons solaires; c'est la seule qui produise de bons vins. Les vallons supérieurs exposés au nord, et plus étroits, sont en partie privés du soleil le matin et le soir, par les montagnes adjacentes; aussi ne produisent-ils qu'un vin acerbe, qui mérite à peine de tenir le quatrième rang parmi ceux de la Tauride. Le ruisseau considérable de Souksu coule au milieu du grand vallon; il descend des montagnes, et parcourt treize verstes avant de tomber dans la mer. Il reçoit en chemin celui de Karagatsch, beaucoup plus petit, qui vient du vallon voisin plus à l'ouest, tarit tous les étés, et reste quelquefois à sec toute l'année.

Les eaux de ces deux ruisseaux, sagement distribuées par de nombreux canaux, servent à l'arrosement des vignobles et des jardins, et fécondent le sol dont la qualité marneuse augmente la sécheresse;

je m'étendrai plus au long sur cet objet, lorsque je traiterai de la culture de la vigne en Crimée.

Les montagnes qui bordent le vallon de Sudagh ne sont pas les plus élevées de la Tauride; mais coupées à pic, et généralement déchirées, elles paraissent très-hautes en raison de leur escarpement. La nature très-variée des roches qui les constituent, concourt à leur donner des formes différentes de celles des autres montagnes. Le vallon est ressèrré du côté de la mer; à l'est, par la montagne ronde et pelée d'Altschak-Kaja, qui renferme une roche calcaire, espèce de marbre appelé, par les Tartares, Koktacsch (roche bleue); à l'ouest, par un rocher de forme conique, de même nature, plus élevé, garni de pins, vers le nord seulement, où il s'abaisse en pente assez douce et très-escarpée vers le rivage; enfin par un autre près de la mer, sur lequel est située l'ancienne forteresse génoise de Sudagh. Mais une gorge étroite et profonde, vers la côte, sépare ce rocher du précédent. Plus loin de la mer, en remontant le vallon, on voit des montagnes très-étendues, en partie boisées, et toutes constituées de schiste mélangé, savoir: à l'ouest, le Pertschamkaja; à l'est, celles que les Russes nomment Golaja (la pelée), ainsi que plusieurs autres qui communiquent, par leur base, avec la dernière. La partie couverte de vignobles est fermée du côté du nord par une croupe en forme de croissant, Gridatli. Cette croupe, de moyenne hauteur,

fait partie de la chaîne des montagnes qui bordent les côtes septentrionales du vallon d'Ai-Sawa. Les couches de grès et de brèche siliceuse, dont le sol est entrecoupé, contribuent beaucoup à la bonté des vins qu'on y recueille, par la propriété qu'elles ont de réverbérer les rayons du soleil. Deux autres montagnes s'élèvent plus au nord, le long du vallon de Taraktasch. La première, Taraktasch (rocher à crête de coq), constituée de brêche, se présente au-delà du village du même nom; la deuxième, de roche calcaire grise, fait face à la précédente, à l'ouest du ruisseau. Cette dernière a reçu le nom de Baka-Tasch (rocher de la grenouille), à cause d'un faux air de ressemblance que lui donne avec une grenouille accroupie le bloc isolé qui paraît suspendu sur le revers escarpé de cette montagne. Les formes variées des montagnes qui résultent des divers genres de couches dont leur ensemble est composé, sont très-visibles et faciles à distinguer dans tout le contour du vallon; les deux paysages que représentent les planches 40 et 41, suffisent pour en donner une idée. On voit dans la première, la montagne de Taraktasch, ainsi que le village et le vallon voisins, du même nom; la deuxième offre la perspective des monts de Kuschkaja et de Pertschamkaja, à l'ouest, vers la mer, avec celle du fort de Sudagh. Les anciennes montagnes, à lits déchirés et dégradés, peuvent avoir vingt verstes aux environs de Sudagh, où commence

le calcaire moderne, sur les bords du ruisseau d'Indal, comme je le ferai remarquer plus bas.

Toutes les montagnes que nous venons de citer offrent au naturaliste des objets plus ou moins remarquables. — Les brouillards et les nuages venant de la mer sont d'abord arrêtés par la montagne de Kuschkaja, qui les attire même dans les beaux jours de l'été, mais sur-tout au printemps et en automne; ils enveloppent ensuite la partie la plus élevée du Pertschamkaja. Lorsque ces vapeurs qui se fixent à l'est, autour de la haute montagne de Golaja, descendent dans le vallon, elles se résolvent ordinairement en pluie.

La roche calcaire des environs de l'Altschakkaja, à l'est du vallon, est encore la même autour de la forteresse de Sudagh, et près du Kuschkaja. On retire d'excellente chaux de ce calcaire gris, dur et rempli de fentes, dont les couches épaisses, courbées dans le sens de la montagne, et superposées les unes aux autres d'une manière assez lâche, s'enveloppent comme les tuniques d'un oignon. La masse, parsemée de quelques gros madrépores et de millepores plus ou moins altérés, ainsi que d'entroques, ne renferme aucune autre espèce de pétrifications ou d'animaux marins. J'ai trouvé, près d'un madrépore semblable, des fragmens noirs comme du charbon. On y remarque aussi de grandes et de petites cavités, dont plusieurs s'ouvrent au dehors, et qui sont encore plus apparentes

sur un rocher situé entre la forteresse de Sudagh et les montagnes voisines de Kuschkaja. (*Voyez* dans la 20e vignette ce rocher, avec l'église grecque et la tour qui s'y trouvent. Sur l'Altschakkaja, les petites cavités de cette roche sont remplies d'une concrétion blanche, ramifiée comme le corail, mais fine et souvent écourtée vers l'extrémité des rameaux, enveloppés d'une croûte calcaire blanchâtre, assez semblable au millepore calcaire[1], et qui paraît comme coulée sur la pierre. Quelques filons inclinés un peu diagonalement sillonnent cette montagne; ils recèlent un spath calcaire jaunâtre assez dur, dont les cristaux, de forme rhomboïdale, sont réunis par groupes.

La croupe étendue de Golaja, séparée du Taraktasch par une gorge et un large ravin, renferme les mêmes variétés de schiste que le Pertschamkaja; elle s'élargit de six verstes jusqu'à la mer, et communique avec le Tokluk-Syrt, constitué de la même roche, sur lequel nous reviendrons plus bas. Une cime très-élevée, et quelques autres plus petites, percent les couches de grès de cette longue croupe, qui se termine vers la mer par des ramifications courbées en dos d'âne, sillonnées de profonds ravins, et divergentes comme les doigts de la main. Les montagnes les plus élevées de cette grande chaîne, séparées du

---

[1] *Millepora calcarea.* PALLAS, *Elench. Zoophytor.*, p. 265, *sp.* 163.

Bujuk-Syrt, à l'est, par un vallon, entre les villages de Tokluk et de Koos, sont tantôt composées de lits épais de schiste sablonneux, fendus en quartiers assez volumineux, minces, larges de plus d'une toise, et souvent de forme rhomboïdale, tantôt d'un schiste brun, coloré par le fer et plus ou moins friable. Une argile grise peu compacte, et traversée par des bandes ocreuses, remplies de minérai de fer oxidé en rognons, alternent avec les lits de grès, ainsi qu'avec ceux du schiste, dont elle suit la direction. Ces lits, aussi visibles dans les ravins que sur les hauteurs, courent horizontalement vers le nord-est et le sud-ouest, comme les couches des environs du Sudagh; mais ils s'inclinent au nord-ouest sous différens angles, avec des escarpemens plus ou moins considérables, et se redressent quelquefois au point de devenir verticaux. Les couches de grès plus épaisses constituent les croupes les plus élevées, tandis que le schiste perce dans les gorges. Le vallon même de Sudagh paraît aussi creusé dans un schiste argilo-calcaire, dont les lits se laissent principalement appercevoir le long de ses bords, comme au pied du Pertschamkaja, où cette couche horizontale est fortement imprégnée de sel, sur-tout dans les profondeurs. L'argile, qui l'accompagne dans une direction parallèle, renferme une mine abondante de fer oxidé, tant limoneux rouge qu'en rognons durs, que l'on pourrait exploiter avec avantage pour le service des forges et des usines.

Le grès de toute cette contrée, généralement très-dur et sonore, éclate fortement au feu; la matière quartzeuse qui lie ce schiste sablonneux, est assez abondante pour faire disparaître le grain de cette pierre, dont la cassure offre une masse compacte et serrée. On taille, pour les pressoirs et pour les ponts, des tables d'une toise et demie de longueur, sur une demie, jusqu'à une arschine et demie de largeur, et une plus ou moins grande épaisseur, qui souvent n'excède pas quelques pouces. Les Tartares emploient, pour construire leurs tombes, ou pour faire des bornes, des quartiers rhomboïdaux, qu'ils déterrent au milieu des lits de grès, et qui se trouvent avoir naturellement les mêmes dimensions que les tables, sur un empan carré d'épaisseur; au reste la dureté du grès n'est pas la même par-tout. Quelques lits renferment une pierre moins compacte, mélangée de carbonate de chaux et de marne, et remplie de débris de plantes décomposées, qui, réduits à l'état charbonneux, se délitent par feuillets.

Ces montagnes schisteuses ne sont pas moins remarquables sous le rapport des belles plantes qu'elles produisent, et dans le nombre desquelles on distingue, au pied du Pertschamkaja, un joli sainfoin [1] à fleurs blanches, l'astragale laineux [2], la cataleptique, ou tête

---

[1] *Hedysarum.* — [2] *Astragalus lanatus.*

de dragon cuniloïde [1]; sur la montagne de Golaja, beaucoup de giroflées très-odorantes [2], et d'astragales à gros fruits [3], que l'on ne rencontre en aucune partie de la Tauride; dans le vallon, l'illecèbre à fleurs en tête [4], l'orcanette taurique [5], l'herniaire velue [6], le sainfoin taurique [7], le seseli gommifère [8], la sauge hablizienne [9], la scutellaire orientale, à fleurs jaunes et rouges [10]; le lotier des prés [11], l'eupatoire pontique [12], la vesce de Bithynie [13], l'alcée sinuée [14], le câprier [15], et la molène grecque [16], dont les Tartares conservent les branches douceâtres, pour servir l'hiver, en cas de besoin, de nourriture aux bestiaux, après les avoir dépouillées de leurs épines par un feu ménagé; la molène vésicaire [17], le fabago [18], l'harmale [19], quatre espèces de soude [20], le polycnème à feuilles opposées [21], la scabieuse grèle [22], les centaurées picrides du solstice et des montagnes [23], le tordyle

---

[1] *Dracocephalum cuniloïdes.* — [2] *Cheiranthus odoratissimus.* — [3] *Astragalus utriger* (*macrocarpus*). — [4] *Illecebrum capitatum.* — [5] *Onosma tauricum.* — [6] *Herniaria hirsuta.* — [7] *Hedysarum tauricum.* — [8] *Seseli gumiferum.* — [9] *Salvia habliziana.* — [10] *Scutellaria orientalis.* — [11] *Lotus siliquosus.* — [12] *Eupatorium ponticum.* — [13] *Vicia bithynica.* — [14] *Alcea rosea.* — [15] *Capparis.* — [16] *Verbascum græcum.* — [17] *Verbascum vesicarium.* — [18] *Zygophyllum fabago.* — [19] *Harmala.* — [20] *Salsola sedoïdes, ericoïdes, tamariscina et brachiata.* — [21] *Polycnemum oppositifolium.* — [22] *Scabiosa gracilis.* — [23] *Centaurea picris, solsticialis et montana.*

lancéole [1], le maceron perfolié [2], la vipérine très-élevée [3], le satyrion puant [4], la prêle noire et gigantesque [5]; sur les bords de la mer, le kakile maritime [6], le chou marin [7], la molène pinnatifide [8], la soldanelle [9], le panicaut marin [10], la soude épineuse [11], le râcle à grappes [12], et plusieurs autres plantes. Les principaux arbustes sont le poirier et l'alisier d'Orient [13], le jasmin cytise [14], et le rosier sauvage, qui s'élève souvent jusqu'à la hauteur de deux toises. Des pampres nombreux de vigne sauvage rampent le long des ruisseaux, et l'on y voit assez fréquemment le tamarisc à quatre étamines [15]. La scille jacinthe [16], l'ornithogale de Narbonne [17], les jacinthes à panicules et à grappes [18] abondent tellement ici, qu'on ne peut pas donner un coup de bêche sans en déterrer les bulbes, ou des racines noueuses de gesse tuberculeuse [19].

L'ancienne forteresse génoise construite au-dessus de Soldaja, dont elle porte le nom, est assise sur le

[1] *Tordilium maximum.* — [2] *Smyrnium perfoliatum* — [3] *Echium altissimum.* — [4] *Satyrium hircinum.* — [5] *Equisetum nigrum et giganteum.* — [6] *Bunias cakile.* — [7] *Crambe maritima.* — [8] *Verbascum pinnatifidum.* — [9] *Convolvulus soldanella et terrestris.* — [10] *Eryngium maritimum.* — [11] *Salsola tragus.* — [12] *Cenchrus racemosus.* — [13] *Pyrus et Cratægus orientalis.* — [14] *Jasminum fruticans.* — [15] *Tamarix tetrandra.* — [16] *Scilla hyacinthoïdes.* — [17] *Ornithogalum narbonense.* — [18] *Hyacinthus paniculatus et racemosus.* — [19] *Lathyrus tuberosus.*

plateau d'un rocher oblong et pelé, qui s'incline vers le nord et se relève du côté de la mer, où son escarpement est plus considérable; elle est enceinte d'une haute muraille très-épaisse et flanquée de dix tours rondes ou carrées, qui règnent sans interruption jusqu'à l'endroit où la pente inaccessible du roc défend l'entrée de la place du côté de la mer. Un second mur où l'on voit encore des restes de tuyaux qui servaient à conduire les eaux de pluie dans de grandes et profondes citernes voûtées, aboutit de la tour la plus basse au phare qui domine la partie la plus élevée de la montagne. On n'arrive commodément à la forteresse que du côté du nord-ouest, par un chemin qui passe entre les hautes tours, et qui est défendu par un ouvrage extérieur. Les murs et les tours, en partie ruinés, portaient de belles inscriptions en caractères gothiques, dont plusieurs ont été conservées, ainsi que des bas-reliefs, parmi lesquels on distingue celui de Saint-Georges. Nous renvoyons, pour les éclaircissemens historiques, à l'ouvrage de M. l'abbé Gaspard-Louis Oderico [1], dans lequel cet auteur génois explique,

---

[1] *Lettere Ligustiche osia Osservazioni critiche sullo stato geografico della Liguria fino ai tempi di Ottone il grande, con le Memorie storiche di Caffa ed altri luoghi della Crimea posseduti un tempo da Genovesi, e spiegati di Monumenti Liguri quivi essistenti; dall' Abbate Gasparo Luigi Oderico. Bassano*, 1792, *gr.* 8.

avec beaucoup de détails, la plupart des inscriptions dont nous venons de parler. Un grand nombre de bâtimens dégradés, d'un style gothique et d'une architecture élégante, subsistaient encore à l'époque de mon premier voyage en Crimée. Mais on les a détruits par la suite, pour en employer les matériaux à la construction des casernes que l'on a faites dans l'intérieur de l'enceinte. Il ne reste plus sur la pente orientale de la ville que la grande et belle cathédrale ainsi que les tours et les remparts du fort. Il y avait autrefois à l'ouest, au bas de la montagne, un village tartare avec un mestchet, dont la majeure partie des habitans s'est retirée lors de l'occupation de la Tauride; le reste a cherché depuis à se fixer ailleurs, après la construction des casernes. Une vallée profonde, à l'ouest de Soldaja, n'offre de remarquable qu'un rocher isolé qui renferme dans le bas une grotte ouverte à l'est, et sur lequel sont bâties l'église grecque dont nous avons fait mention, avec la tour élevée de la 20° vignette. La mer forme, au pied de la forteresse, un petit port entouré d'une file d'écueils; mais le véritable port génois était le Sudagh-Liman, dont j'ai parlé plus haut, à l'article de la montagne de pierre meulière de Kutlak, entre le Kuschkaja et le Pertschamkaja, près duquel on voyait une église avec une espèce de couvent. Plusieurs hermitages ou chapelles semblables, construites dans le vallon de Sudagh, ne présentent plus aujourd'hui que des ruines. Nous avons

déjà fait remarquer, entr'autres, celle d'Ai-Sawa, bâtie près d'une belle source au nord de la montagne de Pertscham. Les Grecs, habitans des pays vignobles, vont en pélérinage visiter la petite église de Saint-Georges, entre la grande et la petite cimes du Golaja, non loin d'une source considérable qui sort de la grande montagne. Les murs de cette vieille église sont encore très-solides. Le village de Tokluk est à cinq verstes au plus du vallon de Sudagh; le chemin plus direct qu'on puisse prendre pour y arriver à cheval, passe auprès de la source en question et sur les montagnes.

On compte peu de maisons habitables dans tout le vallon de Sudagh; mais parmi celles que le prince Potemkin s'était appropriées, et qui, depuis sa mort, font partie du domaine de la couronne, il ne faut pas oublier une fabrique d'eau-de-vie très-considérable, qui tombe maintenant en ruine. Ce riche propriétaire avait fait creuser, dans le sein d'une petite éminence, une cave à deux issues, de vingt toises de long sur neuf de large. Le pressoir est construit au-dessus de cette immense cave, dont les superbes voûtes, en pierres de taille, peuvent renfermer au moins six cents foudres ou tonneaux, capables de contenir plusieurs milliers d'eimers de vin. Mais quoiqu'elles soient encore en bon état, on ne tire plus aucun parti de ce bel établissement.

Un chemin commode pour les voitures se présente à l'issue du vallon de Sudagh; il traverse obliquement

les montagnes, dont je remets à parler plus bas, lorsque je rendrai compte des observations que j'ai faites sur celles qui s'étendent jusqu'à la plaine. Je suivrai, pour le moment, les vallées voisines de la côte, et je décrirai le reste des montagnes qui vont se terminer le long du rivage de la mer, à la baie de Kaffa. Ces vallées sont au nombre de quatre; savoir, celles de Tokluk, Koos, Otuus et Karadagh. Koos est à quinze verstes environ de Sudagh, par les chemins ordinaires de voiture; Karadagh à seize, et j'estime à à dix-neuf la distance de Koos à Karadagh, au-delà d'Otuus.

On arrive à Koos par deux chemins: le premier, plus commode pour les voitures, conduit à travers un vallon, dans le village de Taraktasch, situé entre la montagne de ce nom, le Sari-Kaja, remarquable par la crête de rochers qui le couronnent, et le Tokluk-Syrt, à couches schisteuses, plus éloigné de la mer. Il suit les gorges des montagnes, passe dans un fond près d'une source entourée de pierres, et s'élève au-dessus d'une couche horizontale, avant d'aboutir à un autre vallon qui s'abaisse brusquement vers celui de Koos, entre le Tokluk-Syrt et le Porssukkaja. On voyage, en grande partie, sur des montagnes schisteuses, que percent plusieurs crêtes de grès et de brèches, dont les couches courent au sud-est, comme toutes les couches horizontales de cette partie des montagnes situées à l'est.

L'autre chemin, plus difficile à partir du vallon de Sudagh, traverse la partie septentrionale du pied de l'Altschakkaja, dont le promontoire élevé s'arrondit vers la côte. Il descend ensuite entre la montagne d'Atschik-Syrt et la mer, côtoie le rivage, et finit par se diviser en plusieurs branches qui conduisent, les unes directement à Koos, et les autres au-delà de de Tokluk. — Le géologue trouve ici beaucoup d'observations importantes à faire. — L'Altschakkaja, composé d'une roche calcaire grise, écailleuse et pelée, s'élève à l'est au-dessus d'un vallon qui se dirige vers la mer. Il est, pour ainsi dire, coupé du sud au nord, vers les deux tiers de sa hauteur; les couches horizontales de grès argileux, qui constituent le pied oriental de cette montagne, offrent une grande quantité de fentes causées par le retrait, dont les vides ont été depuis remplacés par un suc calcaire qui s'y est infiltré et durci. On voit au-delà du vallon, sur les bords de la mer, une petite éminence dont les couches d'argile alternent avec celles de grès. Ces dernières, incrustées de veines de spath calcaire, ont une épaisseur qui varie depuis un empan jusqu'à une toise et plus. Tantôt elles courent dans une direction assez droite, et tantôt elles serpentent sur les hauteurs, à peu près du nord-est à l'est et au nord-nord-est, et s'enfoncent presque verticalement. La première couche considérable qui se déploie vers le rivage, offre des lits de grès d'un blanc sale, alternant avec des couches

plus ou moins épaisses de spath calcaire; on y voit aussi des zones d'ocre friable, des croupes de cristaux de chaux carbonatée, de gros rognons marneux cloisonnés, ou jeux de Vanhelmont. J'y trouvai même un morceau de bois aplati, noirâtre, bitumineux, de plus d'un demi-pied de diamètre, divisé par éclats, parsemé de cristaux calcaires, et qui ressemblait beaucoup au bois fossile, avec lequel on prépare du charbon en Islande; les couches de grès en recèlent aussi quelques traces. Les lits d'argile adjacens renferment çà et là des cristaux de chaux sulfatée. — Une autre couche pierreuse, située plus à l'est, présente l'aspect d'une muraille fort élevée, qui tombe en ruine : ces lits, dont la position est presque verticale, sont composés de grosses masses irrégulières de pierres, placées sans ordre et séparées entre elles par une matière à base d'argile, mélangée de fragmens schisteux; cette substance singulière, qui fait, pour ainsi dire, la fonction de mortier, renferme des bélemnites brisées, dont les fragmens se touchent encore; des peignes semblables à ceux de la mer Noire, et des empreintes d'ammonites larges comme la main.

Il me paraît bien prouvé que ces couches pierreuses se sont déposées par lits horizontaux sous la mer, et que les bois qu'on y trouve enfouis se sont aplatis dans cette position. Quelle cause a donc pu soulever la masse entière de ces lits sur une si grande étendue, pour leur donner une position si rapprochée de la

verticale, sans en altérer le parallélisme d'une manière sensible, même dans ceux constitués d'une matière argileuse très-peu compacte? La formation de ces couches, et sur-tout leur état actuel, sont des phénomènes qu'on ne peut guère expliquer.

La hauteur de cette couche bouleversée varie beaucoup; à l'est et sur le bord de la mer, elle est de trois et même de plus de cinq toises; elle consiste, vers le bas et presque dans les quatre cinquièmes de son épaisseur, en lits de glaise jaunâtre et grise, tachés par-dessous de bleu de gorge de pigeon. Des lits minces d'ocre, accompagnés de rognons de fer oxidé limoneux, la parcourent en serpentant presque dans une direction horizontale, et quelques veines de spath calcaire, souvent disposées en forme d'éventail, la sillonnent en différens sens. Les vagues ont creusé jadis, dans cette argile, de petits ravins où s'est moulée plus tard une couche horizontale, apportée par de nouvelles alluvions. Ce dépôt moderne, épais d'une à deux toises, s'étend peu vers l'intérieur des terres; c'est un mélange de sable coquillier, sous lequel on retrouve encore quelques coquilles assez bien conservées, et qui sépare deux lits de galets fortement cimentés, dont l'un lui sert de base, et l'autre le recouvre. Le sable de la mer forme la plus grande épaisseur de cette couche moderne, au milieu de laquelle on trouve de minces lits de coquilles, de la même espèce que celles des bords de la mer Noire

actuelle. Ce banc de pierre, de nouvelle formation, perce à l'endroit où la mer a baigné les couches molles d'argile, en gros quartiers, qui s'avancent comme des écueils. On retrouve au-delà les anciens lits de grès, qui tantôt s'élèvent au-dessus du plateau formé par les couches d'alluvion, tantôt s'abaissent insensiblement dans la mer au sud-est, à l'endroit où celles-ci finissent, et vont se perdre en grande partie vers le nord, où ils se précipitent quelquefois en pente très-escarpées. Plus loin encore, les anciennes couches disparaissent totalement pour faire place à de larges ravins qui se dirigent vers la côte, et ne laissent appercevoir que quelques mamelons isolés, que les eaux semblent avoir enveloppés. On retrouve enfin, à quelques verstes de Sudagh, la couche d'alluvion. Cette masse de sable, d'une à deux toises d'épaisseur, est mélangée de fragmens de coquilles à demi bri-brisées, de pierres calcaires et de mines de fer; elle constitue deux langues de terre plates et saillantes, à peu près au milieu de la baie, entre les deux caps formés du côté de Sudagh, par l'Altchakkaja, et, du côté de Koos, par le Bujuk-Syrt. Son lit inférieur est au niveau de la mer, et sa masse entière n'offre point de séparations distinctes, particulièrement à l'endroit où cette couche ressemble à un amas de poudingues à gros grains. Les matières de transport qu'elle renferme, et que l'on rencontre aujourd'hui sur les bords de la mer, sont des grès, des roches

calcaires grises, noirâtres, semblables à celles des couches horizontales plus anciennes, des rognons de fer oxidé, quelquefois creux, d'un brun rougeâtre, formant des cordons dans les couches molles d'argile, et quelques silex. J'ai remarqué, dans les lits horizontaux ou inclinés qui séparent ces masses, entre autres coquilles, des cœurs de Vénus, des peignes ou pélerines et des tellines variées. Tous ces fossiles sont dans l'état où la mer les a déposés, et paraissent encore assez bien conservés, soit dans leur entier, soit dans leurs fragmens. Les pierres de taille employées pour la construction des caves de la Couronne, à Sudagh, ont été tirées de cette couche de formation récente. Elles sont une preuve incontestable de l'ancienne élévation de la mer Noire dans cette contrée, et les bords de cette mer en offrent beaucoup d'autres, comme nous aurons occasion de le faire remarquer.

On ne voit pas la moindre trace de cette couche horizontale dans les plaines adjacentes dont la mer couvre encore quelques parties quand elle est haute, non plus que sur les élévations situées au milieu de ces plaines. Elle est remplacée, par-tout où la terre végétale manque, par des lits inclinés et quelquefois verticaux, de schiste, tantôt argileux, tantôt quartzeux, brun et coloré d'ocre, et même, en quelques endroits, par la roche calcaire pure. C'est dans cette contrée sèche et saline, à quatre verstes environ de

la mer, qu'est situé Toklik ou Tokluk, entouré de vignobles dont le vin est assez bon. Ce village est séparé du vallon de Koos, à l'est-sud-est par le Bujuk-Syrt, au nord-est par le Tokluk-Syrt, constitué de lits semblables de schiste; à l'ouest par l'Alt-chakkaja, au sud enfin par la mer.

On découvre, entre la mer et le village de Tokluk, un rocher remarquable que les Tartares appellent Paralam-Kaja (roc brisé), qui s'élève de quelques toises au-dessus de la colline sur laquelle il repose. Ce sont d'énormes masses calcaires rompues, les unes encore en place, et les autres bouleversées sans ordre; à quelques centaines de pas de ce rocher, on distingue, au milieu d'une plaine aride, les restes d'un cimetière très-ancien, qui ne ressemble aucunement à ceux des autres parties de la Crimée, si l'on excepte les tombes non tartares de la vallée de Koos. On voit d'abord dix tombeaux rangés à la file, de l'est à l'ouest, sur une longueur de trente-deux pas. Ces tombeaux sont entourées de pierres plates, plantées en terre et comme divisées par compartimens; quatre d'entre eux forment des carrés de quatre arschines sur chaque face, et cinq autres des parallélogrammes, dont les petits côtés n'en ont que deux. Ils sont tous placés à d'inégales distances les uns des autres, et dans l'ordre suivant, de l'est à l'ouest:

2, 1, 4, 1, 4, 2, 2, 4, $3\frac{3}{4}$, 4, 2, 2 arschines.

32.

Plusieurs paraissent avoir eu jadis une pierre plus élevée que les autres, à leur extrémité méridionale. On voit en outre, au sud, à deux toises de distance, trois tombeaux isolés sur une seconde ligne; et, près du bout du cimetière à l'est, une colline plate entourée de pierres rangées circulairement, avec deux carrés isolés de pierres plates, dont la plus longue, placée de champ, est tournée vers le sud. Les Tartares regardent ces tombes comme l'ouvrage des Juifs; mais elles paraissent plutôt provenir d'une autre nation très-ancienne et peu nombreuse.

On est obligé, pour aller à Tokluk, de suivre toujours le rivage de la mer, à cause des ravins qui descendent de la montagne pelée de Tokluk-Syrt, et de marcher sur un sol argileux et salé. Par-tout on retrouve dans les vallons, les couches horizontales de schiste argileux, alternant avec un schiste quartzeux, et mélangées de nombreux rognons de fer oxidé et de quelques masses cloisonnées, argilo-calcaires, connues sous le nom de *Jeux de Vanhelmont*[1]. De nombreuses irrigations entretiennent la fertilité des vignes de Tokluk, de Sudagh et de Koos, malgré la nature saline du terrain. Le tamaris tétrandrique[2] est le plus élevé des arbustes qui croissent dans les vallons, où l'on rencontre par-tout l'astragale

---

[1] *Ludus Helmontii.* — [2] *Tamarix tetrandra.*

pimprenelle[1], l'harmale[2], et, dans beaucoup de places, un hedysarum à fleurs veinées de rouge, ainsi qu'un beau chardon. Le chemin, au-delà de Koos, passe à droite de la montagne de Bujuk-Syrt, dont la croupe forme un promontoire avancé dans la mer.

L'agréable vallon de Koos commence derrière le village de ce nom; il s'étend entre les montagnes de Tokluk-Syrt et de Porssukkaja, jusqu'au rivage, sur une longueur de quatre verstes et demie. La température y est extrêmement douce; on y cultive beaucoup de jardins, et d'excellens vignobles qui produisent le vin le plus généreux de toute la Crimée. Il se divise en deux branches, immédiatement à la sortie du village; celle de l'ouest se prolonge autour d'une colline élevée en dos d'âne, et passe au bas de la haute montagne de Kopses-Syrt ou Kopsaly, qui fait saillie dans la mer. Un ruisseau sort des gorges de cette montagne au-dessus du village, et fournit l'eau nécessaire à l'arrosement des jardins; la partie la plus spacieuse du vallon, d'abord parallèle au village, s'élargit ensuite autour de la croupe applatie du Kadirly-Burun, montagne isolée, sur la pointe méridionale de laquelle on voit encore les restes d'un hermitage et d'une église grecque, sous l'invocation de Saint-Georges. La branche occidentale de cette vallée,

---

[1] *Astragalus poterium.* — [2] *Harmala.*

large d'une verste, est la plus étendue; ces deux gorges se réunissent et se dirigent vers la mer, en se rétrécissant jusqu'à l'excellent vignoble de Bostandschi-Oglu, nom de l'ancien propriétaire, d'où l'on jouit d'une vue charmante sur la mer, et qui donne passage aux eaux du vallon. Une source abondante dépose sur son passage, dans cette vigne, un tuf gris qui devient de plus en plus friable, en se mêlant avec l'argile du sol. Le vallon, resserré sur la gauche par une colline, au sommet de laquelle se trouve un piquet de Cosaques, est séparé d'un autre plus large et moins long, miné par de profonds ravins, où croissent la soude à feuilles de bruyères [1], le câprier, l'absinthe et la nitrée [2], par intervalles; à droite, il est plus étroit vers la mer et près de Koos. Le ruisseau desséché qui l'arrose, se perd dans les sables du rivage. Toutes les vallées que nous venons de décrire, sont couvertes d'excellentes vignes très-productives, et les Tartares qui les cultivent, passent pour les meilleurs vignerons de la Crimée.

Les hautes montagnes qui bordent ce vallon à quelque distance, servent à le garantir des vents froids du nord-ouest, du nord et du nord-est, sans le priver de la douce influence du soleil; toutes courent au sud-est, en chaînes assez parallèles. Celles de l'ouest sont:

---

[1] *Salsola ericoides.* — [2] *Nitraria.*

le Tokluk-Syrt, le Bujuk-Syrt et le Kopsaly; dans la partie de l'est, le Porssukkaja, constitué de lits horizontaux d'argile et de grès, qui s'inclinent en pente douce, comme les précédentes; plus loin la croupe pierreuse du Panscharkaja [1], derrière laquelle s'élève l'Étschkidagh, plus saillant et plus avancé vers la mer, où ses couches sont très-distinctes; au-delà le Karadagh, surmonté de hautes pointes de rocs noirs et déchirés, qui se termine vers la côte par une pente très-escarpée; enfin, près de la baie de Kaffa, le promontoire peu élevé de Kiik-Altama, composé des mêmes roches, qui couronne la belle perspective que l'on découvre du sommet de la colline où le piquet de Cosaques est placé.

Je ferai connaître plus bas le genre de culture pratiquée pour la vigne dans ce vallon et dans celui de Sudagh. Ici les raisins mûrissent plutôt, le moût est à la fois plus fort et plus doux; tandis que le vin de Koos, où le sol est trop gras, ne vaut pas celui de Sudagh, pour le bouquet et pour la durée; mais les ceps y portent plus de raisins.

La population de Koos est encore assez considérable. Il y avait, avant l'émigration, beaucoup de Grecs qui

---

[1] Les Tartares appellent *pandschar*, l'oseille, très-commune, à ce qu'on prétend, sur cette montagne, et très-rare en Crimée.

s'occupaient de la culture de la vigne, et l'on y voit encore les ruines des maisons qu'ils habitaient. Le village, dominé par une église grecque qui sépare les deux branches du vallon, renferme une jolie metschet, avec un minaret octogone en brique; on a laissé tarir plusieurs fontaines dont l'eau était excellente. Les montagnes voisines fournissent aux habitans une grande quantité de très-belles pierres de taille, qu'ils emploient pour la bâtisse de leurs maisons, et pour la construction des enclos de leurs vignes; les grandes dalles et les colonnes funéraires d'un grain très-dur, qu'on en retire, ressemblent à celles que l'on exploite près de Sudagh.

Le chemin d'Otuus est une continuation de celui qui vient de Taraktasch; il commence à devenir impraticable pour les voitures, à cause des montagnes escarpées qu'il traverse. Les Tartares y voyagent cependant avec leurs arbes à deux roues, parce que les bœufs qui les tirent sont accoutumés aux descentes rapides. Le même chemin conduit à un vallon au-dessus de Koos, où l'on cultive quelques jardins fruitiers, derrière une crête du Porssukkaja, formée par un nouveau cordon de couches calcaires grises, tenant un peu de la nature du marbre. Cette crête déchirée (Eltegenn), sur le sommet de laquelle on voit un vieux mur de défense, se prolonge au nord vers un couvent arménien, près d'Eski-Krym. Son extrémité

nord-ouest est couronnée par un rocher à trois pointes (Madschil), percé diagonalement d'un trou triangulaire. J'observai sur la hauteur plusieurs variétés d'astragale [1], et beaucoup de poiriers d'Orient [2] dans une gorge escarpée, très-profonde et garnie de bois, où passe le chemin qui descend de la partie la plus élevée. Ce vallon, qui conduit dans celui d'Otuus, a reçu le nom de Sarai-Dere, de l'ancienne habitation d'un général turc, près de laquelle était une metschet, qui n'existe plus; il sépare le pied du Pandscharkaja et celui d'une autre montagne, de la haute crête pierreuse de Kysiltaschkaja, qui paraît constituée de roche calcaire jusque dans le vallon. Là, cette couche fait place, auprès d'une fontaine d'eau vive, à des lits tendres d'argile et de schiste, où le vallon et les gorges adjacentes ont été creusées. Le schiste argileux est entrecoupé par-tout de minces lits de schiste brun, durci par de l'oxide de fer; ces lits, plus affaissés ou moins inclinés que ceux des environs de Sudagh, sont souvent déplacés. On y trouve aussi çà et là des couches de minérai de fer oxidé.

Le vallon d'Otuus, par sa position entre de hautes montagnes et sa direction diagonale vers l'est et le sud, n'est point aussi favorablement situé pour la culture de la vigne, que ceux de Koos et de Sudagh,

---

[1] *Astragalus.* — [2] *Pyrus orientalis.*

quoique le sol en paraisse meilleur. On porte au marché de Kaffa la plupart des raisins et des fruits de ces vignobles; on y transporte aussi le bois des riches forêts des montagnes environnantes, dont il se fait un grand débit. Les habitations sont divisées en deux petits villages assez voisins l'un de l'autre; savoir, le haut et le bas Otuus, qui renferme une metschet. On arrive au premier, en venant de Koos, par un autre vallon, Suachan-Dere. — Le vallon d'Otuus est borné au sud-ouest par les montagnes de Malkaja et de Papas-Tepe, au nord-est par celle de Sari-Tschesme, et dans la partie de l'est et du sud-est par le Karadagh, très-élevé, dont les sommets sont hérissés de rocs dentelés. Le sol de cet agréable vallon, rempli de vergers et qu'arrose le petit ruisseau d'Otuus, est excellent pour la culture du blé. Les grès des montagnes voisines portent la plupart des empreintes de bois noirâtre, ainsi que de tiges de plantes, et sont entremêlés de galets comme des poudingues. Ceux de la montagne de Malkaja, dont les lits s'étendent sous un angle de quarante-cinq degrés au nord-ouest et au sud-est, sont un peu calcaires. On voit, sur le penchant de cette montagne, de grandes masses de rochers, dont les nombreuses scissures sont remplies de veines de spath calcaire, épaisses d'un pied et surmontées de cristaux lenticulaires. Les pierres sépulcrales sont ici, comme à Koos et à Sudagh, formées de longues colonnes parallélipipèdes, d'un grain très-dur, et sonores.

On les tire des couches de grès. Le ciment qui lie les grains du quartz est un calcaire imprégné d'oxide de fer ; j'ai mesuré plusieurs de ces colonnes, que l'on avait plantées pour servir de bornes sur les hauteurs entre Sudagh et Koos; elles étaient élevées au-dessus du sol de plus de deux toises, quoiqu'elles eussent à peine une demi-archine de largeur et moins d'épaisseur.

Je continuai mon voyage d'Otuus jusqu'à la partie orientale du pied du Karadagh, où se termine la chaîne des anciennes montagnes; on y voyait autrefois un village tartare avec une metschet et une belle fontaine. Le chemin le plus commode est celui qui tourne au nord, au pied de cette grande montagne. Arrivé sur la hauteur, on commence à distinguer vers la gauche, au nord et nord-est, les montagnes blanches de seconde formation ; leurs couches calcaires se rapprochent de la mer avec le chemin de poste qui conduit d'Eski-Krym à Kaffa, et couvrent entièrement, près de là, les anciennes montagnes dont elles sont ici séparées, comme dans toutes les autres parties de la Tauride, par un vallon spacieux. La plus considérable de ces montagnes, qui forme comme une espèce de terrasse du côté du sud, se nomme Sari-Kaja.

Un calcaire légèrement fétide compose la crête la plus élevée du Karadagh, couronnée par de grandes masses de rochers coniques. Vers la partie basse de l'est, il est remplacé par des bancs d'argile, d'où sortent quelques sources un peu salées. On trouve, près

des ruines de Karadagh, sur le penchant de la montagne, une source entourée de pierres de taille, dont l'eau, fraîche et très-limpide, coule sous la roche calcaire. Un sol, miné par les eaux, et criblé de trous, rend peu sûr le vieux chemin qui menait à ce village. — L'Æsiis, haute montagne conique située en avant du Karadagh, au sud, près de la mer, porte le nom d'un prêtre mort en odeur de sainteté, qui s'y retirait pour prier, et dont les Tartares viennent, en pélérinage, visiter le tombeau.

Le vallon spacieux de Küük-Tepe (vallon vert) se dirige à l'est du Karadagh, depuis Eski-Krym jusqu'à la mer. Il renferme un petit village, et, tout près de la côte, une éminence constituée de grès, dont les scissures sont remplies d'une espèce de jaspe rarement vert d'herbe, veiné de rouge, demi-transparent sur les bords, qu'accompagne une roche amygdaloïde noirâtre et spongieuse, tapissée de calcédoine et de cristaux de spath calcaire; les fragmens roulés de ce jaspe et de cette calcédoine sont répandus sur le rivage: c'est la seule pierre, dans toute la Tauride, qu'on pût regarder comme un reste d'anciennes productions volcaniques.

Les Tartares appellent Kiik-Atlama (le saut du chevreuil) une langue de terre étroite, qui s'avance dans la mer, avec les collines voisines situées au-delà du même vallon, près du petit cap derrière lequel se trouvent le port et la baie de Kaffa. La batterie du

Dwu Jakornii Batterey (battérie à deux ancres) avait été construite en cet endroit, d'où l'on m'a rapporté de gros morceaux de combustible fossile, à demi carbonisé, que la mer y jette souvent, et que l'on retire aussi d'une couche sablonneuse peu éloignée. Ici se terminent les anciennes montagnes à couches horizontales de la Tauride, que je viens de décrire. Elles s'étendent à deux cents verstes, le long de la côte méridionale, et sont entourées circulairement par les couches de seconde formation.

VOYAGE

DANS L'INTÉRIEUR DE LA CRIMÉE, LE LONG DE LA PRESQU'ÎLE DE KERTSCH ET DANS L'ÎLE DE TAMAN.

APRÈS avoir parcouru les hautes montagnes de la Tauride, il ne me restait plus qu'à visiter celles de formation postérieure, avec la plaine adjacente, la presqu'île du Bosphore, sillonnée de petites collines, ainsi que l'île de Taman, située vis-à-vis, et très-intéressante sous plusieurs rapports. Ce fut aussi ma dernière occupation pendant l'été.

Le pays d'Akmetschet, jusqu'à Karassubasar, ville du deuxième ordre, est plus uni que montueux. Les montagnes calcaires du Salgir, séparées par de grandes plaines jusqu'au ruisseau de Suja, s'abaissent à gauche, dans l'éloignement, en terrasses escarpées du côté du sud, et s'inclinent, à droite, en pentes douces, émaillées de riches tapis de fleurs, qui paraissent de loin comme distribuées par compartimens. Leurs différentes nuances sont dues aux couleurs dominantes

de celles que le printemps y fait éclore, et qui varient suivant l'exposition et la qualité du sol: la pivoine à feuilles déchiquetées [1], et le pavot [2], par exemple, les colorent d'un rouge vif; la pervenche [3] et la sauge penchée [4] sont bleues; l'euphorbe vaillante [5] et la renoncule [6], jaunes; l'asphodèle taurique [7] et la cameline [8], blanches verdâtres. Ces diverses couleurs, entremêlées de verdure, offrent le coup-d'œil le plus agréable et le plus varié. Le crambe d'Orient [9] est très-commun entre le Salgir et le Suja: il y pousse souvent des tiges de la grosseur du bras. Voici l'ordre des ruisseaux près desquels on rencontre beaucoup de villages tartares: le Bala-Salgir, dont les torrens enflent quelquefois les eaux d'une manière extraordinaire; le Tschuuntschu et le Beschterek, qui tombent dans le Salgir, et le Suja, qui reçoit le Fondukly. Il existe, dans la partie supérieure, un village de ce nom, près duquel le prince Potemkin a fait planter un vignoble de plants de Hongrie. L'asphodèle blanc abonde entre le Bala-Salgir et le Tschuuntschu, comme s'il y eût été semé. Tout le pays sillonné de vallons, derrière les terrasses escarpées des montagnes, conserve, en tirant vers la plaine, la même fertili[té]. Les divers plateaux compris

---

[1] *Pæonia multifida.* — [2] *Papaver.* — [3] *Vinca.* — [4] *Salvia nutans.* — [5] *Euphorbia vaillantia.* — [6] *Ranunculus flavus.* — [7] *Asphodelus tauricus.* — [8] *Myagrum.* — [9] *Crambe orientalis.*

entre les ruisseaux de Tschuuntschu, de Beschterek et de Suja, qui se réunissent au Salgir, renferment des lits assez épais d'une roche calcaire, en grande partie poreuse comme le tuf, et mélangée de sable et de fragmens de coquilles. Les Tartares emploient cette pierre à la construction des murs de clôture de leurs cours et de leurs prairies. Plusieurs de ces lits sont mélangés de quartz; et, dans quelques-uns, au lieu de coquilles, on ne voit que l'empreinte qu'a conservée la masse calcaire. Cette roche change de nature près du village de Burnasch, où les ruisseaux de Beschterek et de Suja se confondent, à peu de distance du Salgir; elle devient légère, très-friable, et prend une couleur jaune d'ocre; c'est une agglomération de petits fragmens de coquilles; on peut la dégrossir avec la coignée, la scier facilement, et la broyer même dans la main, après l'avoir humectée. Elle contracte à l'air une dureté suffisante pour être employée dans la bâtisse; mais elle a l'inconvénient de donner passage à l'eau et même à l'air, de sorte que la pluie venant à décomposer la partie calcaire du mortier, les pierres de l'édifice ne peuvent pas rester long-temps unies.

Des colons russes, d'une moralité très-équivoque, habitent un village près du Suja, à vingt-une verstes d'Akmetschet. Toute cette contrée est absolument dépouillée d'arbres; on n'en trouve qu'à huit verstes environ de la route, en approchant des montagnes où sont situées les forêts. Mais les terres labourables

y sont excellentes, ainsi que les prairies : elles produisent beaucoup quand la sécheresse, qui n'est que trop ordinaire dans la Tauride, n'y met point obstacle.

Le ruisseau de Manta est séparé de celui de Suja par une hauteur; le Burultscha, plus considérable, sort des hautes montagnes, à six verstes du dernier; coule vers la contrée inférieure qu'arrose le Salgir, et tarit presque avant de l'atteindre. Je ne connais point de ruisseau, dans la Crimée, qui présente autant de variations dans la crue de ses eaux. Communément, c'est un petit ruisseau qui serpente dans un lit large de soixante toises, rempli de galets et de sable; mais, après de grandes pluies d'orage ou la fonte des neiges accumulées dans les montagnes, il coule à pleins bords jusqu'à la profondeur d'une arschine, et roule ses eaux comme un torrent impétueux.

A partir du Suja, le sol devient plus uni; une large plaine permet à l'œil d'embrasser toute la chaîne septentrionale des hautes montagnes des alpes de Temirdschi et de Karabée, jusqu'au Tschatyrdagh. Au sud on voit de bonnes terres labourables, de gras pâturages et d'excellentes prairies. Le colchique printannier [1], indigène en Tauride, y fleurit en février, dans une terre végétale noire, et plus abondamment

[1] *Colchicum vernum.*

que toutes les autres espèces de la famille des safrans.

On découvre, à gauche du chemin, sur une étendue de plus de huit verstes jusqu'à Karassubasar, une chaîne de montagnes crayeuses, qui communique au sud avec l'Akkaja, et les montagnes calcaires au-delà du Karassu, qui, du nord-ouest au sud-est, entourent, à plus de vingt verstes de distance, le fond spacieux où cette ville est située. Les montagnes de craie et de marne que l'on apperçoit de Karassubasar, et qui sont coupées en terrasses très-hautes et très-escarpées, aboutissent par un angle aux anciennes montagnes garnies de bois, d'où sort le ruisseau d'Indal. Toutes ces montagnes crayeuses renferment un silex piromaque (pierre à fusil) noirâtre, tantôt étendu par lits très-distincts, tantôt disséminé par rognons isolés dans une marne blanche, qui, sans aucun indice de de métamorphose ou transition, paraît avoir été formé, dès l'origine, d'un mélange de silex, d'alumine et de craie. Dans le centre des lits, le silex est plus noir, enveloppé d'une croûte d'un blanc de neige, aussi dure que le silex même, au point de contact des deux substances, et qui résiste aux acides; mais elle perd de sa dureté près de la surface, au point de devenir effervescente avec les acides. Des plantes d'une très-grande beauté croissent sur la partie méridionale de ces montagnes : j'y remarquai deux beaux hedysarums, une crépide couleur de rose, une espèce rare

de caille-lait, la sauge hablizienne[1], que l'on trouve sur plusieurs montagnes crayeuses; le lizeron biflore[2], la scabieuse crétacée[3], l'astragale d'Autriche et l'astragale à tiges nombreuses[4], la scutellaire d'orient[5], et toutes les variétés de la véronique d'Autriche[6]. Mais la plupart de ces plantes sont trop exposées à la dent des bestiaux, pour pouvoir ateindre tout leur accroissement.

La ville de Karassubasar est située dans une plaine très-basse, relativement aux montagnes qui l'environnent de toutes parts, excepté vers l'ouest, où le sol s'abaisse considérablement jusqu'au ruisseau de Sarys, que l'on passe sur un pont de pierre. La réverbération des montagnes crayeuses y rend les chaleurs de l'été presque insupportables ; l'hiver, sa position basse et la jonction de plusieurs ruisseaux ou des canaux qui servent à l'arrosement des jardins, concourent à l'horrible saleté des rues. Il est bien singulier que cette ville ne soit point mal-saine, malgré la disette de bonne eau qu'elle éprouve; mais les habitans n'ont point cet air de fraîcheur qui caractérise une robuste santé. Les rues sont, comme dans

---

[1] *Salvia habliziana.* — [2] *Convolvulus biflorus.* — [3] *Scabiosa cretacea.* — [4] *Astragalus austriacus, et multicaulis.* — [5] *Scutellaria orientalis.* — [6] *Veronica austriaca.*

toutes les villes tartares, étroites, irrégulières, tortueuses, et défigurées par les murs des basses-cours. Quelques bonnes maisons, ou d'autres grands édifices destinés au commerce, et les metschets avec leurs minarets, embellissent un peu l'aspect de Karassubasar. Le point de vue le plus avantageux pour la voir, est près de la pente des montagnes du sud, le long du ruisseau de Tunas, d'où l'on a dessiné la partie orientale de cette ville (Planche 38). On y compte vingt-trois metschets tartares, trois églises, dont une catholique arménienne, une synagogue, vingt-trois chans (maisons de dépôts), grands ou petits, trois cent dix boutiques, vingt-trois cafés, neuf cent quinze habitations particulières, et sept moulins dans la ville ou sa banlieue. La pharmacie, transportée de Jenikale ici, depuis 1996, pour le service général de la Tauride, est établie dans la grande et belle maison de M. le général de Rosenberg. Le palais que l'on avait construit au-dessus de la ville, près du ruisseau de Tunas, pour feu l'impératrice, qui le donna par la suite au prince Besborodko, avec toutes les terres environnantes, a passé de ce dernier entre les mains d'un nouveau possesseur (Lambro Katschone), qui l'a totalement changé. Le nombre des habitans mâles à résidence fixe, de Karassubasar, s'élève à près de quinze cents, sur lesquels près de mille Tartares et et plus de deux cents Juifs, la plupart talmudistes,

autant d'Arméniens, dont plus d'un tiers est catholique, cent Grecs et peu de Russes. On n'y compte pas au-delà de mille personnes de l'autre sexe, ni plus de deux cents individus étrangers, de diverses nations, comme Grecs, Arméniens, Italiens, Juifs et Russes; mais il faut ajouter à ce nombre la garnison d'un beau régiment de dragons, pour lequel on a bâti des casernes et des écuries hors de la ville.

Ce sont les villages voisins qui alimentent le commerce de Karassubasar, et qui fournissent à ses habitans des moyens de subsistance; aussi le prix des marchandises est-il un peu plus modique ici qu'ailleurs. Cette ville renferme assez d'artisans, et plusieurs fabriques de marroquin et d'autres cuirs, de chandelles, de savon, etc.; des ateliers de maréchaux, des poteries, tuileries, etc. Les jardins produisent beaucoup de plantes potagères et de fruits, sans compter ceux que l'on apporte en grande quantité des montagnes. Le raisin est si abondant en automne, que les habitans, et sur-tout les Juifs, trouvent de l'avantage à le pressurer. Leurs pressoirs sont en pierres calcaires. On vend des bestiaux de toute espèce à très-bas prix, dans les marchés, qui se tiennent une fois par semaine.

On emploie communément pour la bâtisse de grandes briques crues, de préférence au torchis, qui occasionne une perte considérable de temps, et dont la construction, moins solide, coûte plus cher. Les

briques sont desséchées à l'air avant d'être mises en œuvre, afin de procurer aux murs plus de solidité; mais les Russes, depuis qu'ils sont en possession de la Tauride, enlèvent les pierres de taille accumulées dans les vastes cimetières des Tartares, pour bâtir des édifices publics ou des maisons dans toutes les villes, et sur-tout à Karassubasar. Tout le territoire compris entre le grand et le petit Karassu fournit d'ailleurs, pour la bâtisse et d'autres usages, une pierre calcaire excellente, qui perce en grandes masses et par lits très-étendus : on peut tailler, dans ces carrières, de très-grandes colonnes d'une seule pièce.

Remarques sur la source du Karassu.

On traverse, derrière la ville, le grand Karassu (eau noire), remarquable par sa source, qui sort, à sept verstes, d'une voûte de rocher. La description qu'en a donnée mylady Craven [1] manque d'exactitude; cette rivière n'égale point le Salgir, même à l'époque de ses plus grandes crues. Au-delà, les couches calcaires horizontales s'exhaussent insensiblement, et forment

---

[1] *A Journey thro' the Crimea to Constantinople, in a Series of Letters from the Right-honour. Elisabeth Lady Craven to his Serene Highness the Margrave of Brandenbourg, Anspach et Bareith. London*, 1779, *t.* 4, *p.* 169.

des montagnes. La partie crétacée recèle beaucoup de lits de silex noir, enveloppés d'une croûte blanche. L'Akkaja (montagne blanche), située à gauche du chemin, domine toutes les montagnes crayeuses : du côté de l'ouest et du sud, elle s'élève comme un rempart, et présente l'aspect d'une forteresse carrée; mais, au nord, elle s'abaisse en pente douce : c'est là que les Murses (Schirinski), révoltés contre le kan qui régnait alors, se rassemblèrent; d'où lui vient le nom de Schirinskaja-Gora, que les Russes lui donnent communément. La partie de la montagne la plus escarpée a l'aspect d'une terrasse : elle recèle dans ses flancs deux grottes ou cavernes inaccessibles, excepté celle du sud, que l'on voit immédiatement au-dessus des matières éboulées, dont sa base est recouverte. On retrouve encore ici des silex pyromaques recouverts d'une croûte blanche. La craie dans laquelle ils gissent, par-tout ailleurs grossière et dure comme de la pierre, prend une consistance molle, sur-tout dans un profond ravin creusé sur la pente occidentale de la montagne; sa finesse et son peu de consistance permettent de l'employer au sortir de la carrière. Les Tartares exploitent dans le même endroit une terre savonneuse, qu'ils font servir au blanchîment de leurs pelisses, après l'avoir calcinée. Ils nomment dschaltergan la sélénite (ou chaux sulfatée) que renferme cette argile.

Le chemin de poste, au lieu de continuer à l'est,

tourne au nord-ouest, et passe jusqu'au petit Karassu, sur un terrain crayeux et sur une roche calcaire qui présente, par intervalles, de grands plateaux nus comme s'ils eussent été lavés par les vagues de la mer. Quelques jolies espèces de plantes croissent dans les seuls petits enfoncemens qui soient recouverts de terre végétale : j'ai remarqué dans le nombre une iberis[1] à feuilles succulentes, de forme cylindrique.

A partir du petit Karassu, le chemin tourne au sud-est. La rivière est bordée des deux côtés de lits de pierre calcaire, où l'on voit plusieurs grottes creusées par les eaux. La rive droite s'exhausse, comme nous l'avons déjà dit, à douzes verstes au-dessus de Karassubasar, et forme une croupe élevée qui s'étend, au sud-ouest, autour de l'immense vallon dans lequel est située cette ville. La première partie de ce dos d'âne calcaire, très-escarpée du côté du vallon, est bien garnie de bois : on la nomme Ussun-Alan. C'est du sommet de cette hauteur, souvent couverte de nuages, que la vue plonge non-seulement sur les parties basses du vallon de Karassubasar, mais elle embrasse au nord toutes les montagnes et la plaine qui va se perdre vers Arabat, au-delà du Siwasch; au nord-est, la mer d'Asoph et la presqu'île de Kertsch; à l'est, la haute montagne calcaire d'Agermysch, près

---

[1] *Iberis.*

d'Eski-Krim, et la chaîne des montagnes boisées où est situé le couvent arménien; les hautes montagnes voisines de l'Uskut, que l'on découvre au sud, sont les seuls objets qui bornent cette immense et magnifique vue. La croupe d'Ussun-Alan n'est constituée que de couches calcaires; un riche tapis de verdure, émaillé de fleurs, et d'épais taillis de bois de toute espèce couvrent la surface du sol. Le général comte Kachofsky, dans le domaine duquel cette montagne se trouve enclavée, a fait pratiquer beaucoup de chemins, dont plusieurs sont très-commodes pour les voitures. Il serait facile de convertir en jardins anglais ces bois, où l'on a déjà percé beaucoup d'avenues et de clairières. On voit encore les traces d'un cloître arménien sur une des hauteurs adjacentes. Les arbres fruitiers ou forestiers les plus communs ici, sont le chêne, le charme, le tilleul, le tremble, les poiriers d'été et d'hiver, pommiers, cerisiers sauvages, pruniers à fruit rond, pruneliers, noisetiers, cornouillers, troênes[1], sureaux aquatiques, fustets[2], plusieurs variétés de fusain d'Europe[3] et autres; la vigne sauvage et la ronce. Parmi les plantes, on distingue la bétoine[4], la coquelourde des jardins[5], la férule orientale[6], le

---

[1] *Ligustrum.* — [2] *Cotinus.* — [3] *Evonymus europæus.* — [4] *Betonica officinalis.* — [5] *Agrostemma coronaria.* — [6] *Ferula orientalis.*

selinum annuel [1], la gentiane croisette [2], le chrysanthème corymbifère [3], le muguet [4], une belle gesse [5], une fumeterre très-grande, qui croît au pied de la montagne; trois pivoines, dont une à feuilles larges, très-abondante sur les hauteurs de la Crimée; l'autre à feuilles découpées [6], et la troisième, beaucoup plus rare, qui paraît former une espèce moyenne entre les deux précédentes, et dont les graines ne viennent point en parfaite maturité. (*Voyez* la *Flora rossica*, vol. I, part. II, tab. LXXXVI.) En général, toute la contrée qu'arrosent les deux rivières de Karassu, produit une foule de belles plantes.

On apperçoit, sur une des rives du Karassu, la belle maison du comte Kachofsky, appelée Asamat, à quatorze verstes de Karassubasar. Plus de dix mille dessatines des meilleures terres de labour ou de prairies, font partie de ce riche domaine, sans compter deux villages tartares, dont un habité par des Russes, et l'autre par des colons nogais; ce dernier, que l'on nomme Melek, renferme cinq cents habitans. Le chemin qui passe auprès s'élève insensiblement jusqu'à Burunduk. Cette station, établie sur le bord du ruisseau de Bulganak, qui tombe dans le

---

[1] *Selinum monnieri.* — [2] *Gentiana cruciata.* — [3] *Chrysantemum corymbiferum.* — [4] *Polygonatum.* — [5] *Lathyrus.* — [6] *Pæonia tenuifolia.*

Siwasch avec un autre appelé Arschill, est à vingt-cinq verstes de Karassubasar.

Je quittai le chemin de poste qui mène à Kaffa et à Kertsch, au-delà d'Eski-Krym, pour prendre au sud celui de Sudagh, à travers les montagnes.

Les hauteurs voisines de Burunduk renferment un grès marneux très-dur, dans lequel on découvre à peine quelques traces de coquilles. Les montagnes qui leur succèdent vers la petite rivière d'Indal ou de Jendol sont toutes calcaires; la plus considérable, près de Kischlan, porte le nom tartare de Borkaja: ses flancs sont hérissés de rocs détachés, et l'on voit au bas beaucoup de wakkes amoncelées autour d'une caverne. Les couches se relèvent d'une manière très-sensible au sud, en s'approchant des montagnes de première formation; des crevasses nombreuses servent de retraite aux mouches à miel sauvages, dont on trouve aussi de nombreux essaims sur les arbres. Il règne en hiver, autour de ces montagnes, des brouillards qui rendent fort insalubre l'agréable vallon d'Indal, riche d'ailleurs en pâturages et en terres à blé. Il y avait autrefois un régiment de cavalerie légère à Kischlan, où l'on apperçoit encore les restes d'un jardin situé près du quartier-général; mais les casernes et les écuries n'offrent plus aujourd'hui que des ruines.

Au-delà du Jendol, les anciennes montagnes, plus rapprochées les unes des autres, continuent à s'élever

de plus en plus, et deviennent très-escarpées; elles sont boisées par intervalles, mais principalement dans le voisinage du ruisseau de Souksala, qui tombe dans le Jendol. Le couches de schiste argileux alternant avec le grès, la brèche et le calcaire, ont une inclinaison presque verticale; elles s'étendent en ligne directe depuis Souksala jusqu'à Sudagh, sur une longueur de seize verstes; les détours occasionnés par les vallons, alongent cette distance de plus de neuf verstes, et l'on en compte vingt-cinq par cette route. On a fondé, dans ce district fertile et suffisamment pourvu de combustible, sur les bords du ruisseau de Souksala, un village assez considérable, peuplé de soldats et de matelots russes retirés du service. Entre ce village et la résidence de Schach-Mursa, située à gauche du chemin, près du ruisseau de Kuru-Jendol, des lits mélangés de marne et de schiste argileux, dont quelques-unes présentent de légères traces de bois bitumineux, courent vers le nord et dans une direction assez escarpée. Cette masse d'argile sert de gissement à du grès argilo-quartzeux, qui constitue la partie supérieure de la colline, où l'on voit le château de Schach-Mursa.

A partir d'ici, le chemin monte jusqu'au village d'Elbusly, voisin du hameau tartare situé près d'un petit ruisseau, qu'entretiennent de très-jolies sources. M. l'amiral Mordwinof n'a rien épargné pour y établir une nombreuse colonie russe. Les Tartares de ce

canton élèvent beaucoup de buffles. Ces animaux, assez rares dans le reste de la Crimée, sont petits comme ceux de Moldavie, à cause de la rigueur du climat; mais ils ont le poil noir et bien fourni, loin d'être pelés comme ceux de Perse, que l'on voit à Astracan. Les Tartares en retirent un lait gras excellent, et les font servir au transport des charges qui excèdent les forces du bétail ordinaire.

Les montagnes garnies de bois et remplies de sources, qui s'élèvent de plus en plus depuis Elbusly, ne m'ont offert aucune plante remarquable, à l'exception du grand safran des bois, qui fleurit en octobre. Le chemin conduit au village de Souksu, éloigné de six verstes, entre des montagnes considérables, parmi lesquelles je distinguai, près de la source du Souksu, une longue croupe de rochers élevés, surmontée d'une espèce de crête épaisse de cinq à dix toises, haute de plus de quinze, et courant de l'ouest à l'est, sous une inclinaison de cinquante degrès vers le sud. Une brèche calcaire, disposée par lits distincts, et traversée diagonalement par des scissures remplies de spath calcaire, constitue cette crête, et vraisemblablement toutes celles des montagnes de l'ouest.

Le chemin côtoie le ruisseau de Souksu : les vallons et les coupures des montagnes qu'il traverse, laissent voir par-tout des lits composés, tantôt de brèche et tantôt de grès, qui forment des escarpemens assez considérables, et s'étendent de l'est à l'ouest. Près du

village de Souksu, ce sont des couches de wakke balsatique et de schiste argileux, alternant çà et là avec des lits pierreux; le nom de celui de Taraktasch (crête de coq)[1] dérive d'une crête de rochers voisine, et constituée de brèche friable, imprégnée d'oxide de fer à fragmens roulés, quelquefois de la grosseur d'une bombe, dont la couche s'étend à l'ouest au-delà du chemin et du ruisseau qui traverse le vallon. J'ai fait représenter (planche 40.e) le village situé au bas de cette crête, à cause de l'agréable position qu'il occupe, et de la coupe singulière de cette montagne, en face de laquelle s'élève à l'ouest une roche calcaire, de forme pyramidale, et pelée. Ce dernier, auquel une saillie de rocs donne un faux air de ressemblance avec une grenouille, porte le nom de Bakatasch. Il ne reste plus que quelques verstes à parcourir pour descendre de là dans le vallon de Sudagh, planté de vignobles, dont j'ai déjà parlé. Revenons au chemin principal.

Description de la ville d'Eski-Krym.

Un chemin qui passe par Schach-Mursa, mène en droite ligne d'Elbusly à Eski-Krym (ancienne Crimée),

---

[1] *Tarak* signifie crête de coq, *tasch*, roc; et la configuration de cette crête de roc mérite à juste titre de porter ce nom.

distant de quinze verstes, et de vingt-quatre de la station de Burunduk. Il côtoie une longue croupe entre deux vallons qui séparent Eski-Krym des montagnes bien boisées et plus élevées; ces dernières sont à gauche des hautes montagnes calcaires d'Agermisch, couvertes de bois, qui s'étendent jusqu'à Karagos, et dont fait partie la petite montagne de Tas-Agermisch (Agermisch pelé); sur la droite, on voit d'autres montagnes bien boisées, contiguës à celles de Koos et d'Otuus, et du sommet de la croupe un couvent arménien, où réside un archimandrite.

L'ancienne Crimée (en Tartare Eski-Krym, Staroi-Krym en Russe), et vraisemblablement le *Cimmerium* des anciens, est située dans une plaine fertile, qui descend en pente douce de la croupe élevée de la montagne. Les premières ruines qui frappent les regards, près du chemin, sont deux metschets tartares. Immédiatement après, on trouve une excellente source, que le brave général, M. de Schütz, a fait réparer, et les débris d'une grande église du rit arménien. C'est une espèce de parallélipipède, surmonté d'une coupole octogone voûtée, dans l'intérieur duquel on voit, à l'est, une niche saillante près de l'autel, et deux vestibules à l'ouest. Les casernes, bâties hors la ville et de ce côté, sont absolument détruites; on cultive, dans les environs, un vignoble dont on a tiré les plants de Tokai; les restes d'Eski-Krym, peu considérables et presque entièrement dégradés, n'offrent

plus que les ruines d'un bain tartare, de deux metschets et d'une église grecque. L'ancien palais des kans, bâti sur les bords du ruisseau de Serensu, qui coule dans la partie méridionale de la ville, est encore assez bien conservé. L'évêque russe qui l'avait habité jusqu'en 1800, a fait l'acquisition d'une nouvelle résidence. Le gouvernement vient de mettre à la disposition d'une colonie d'Arméniens, cette ville si peuplée jadis, et située dans une des plus fertiles contrées du pays, avec douze cents dessatines de terre. L'industrie d'une nation aussi laborieuse lui fera peut-être reprendre une nouvelle existence. Tous les beaux jardins d'Eski-Krym ont été complètement dévastés; les mûriers, autrefois si nombreux dans les campagnes, n'ont pas été plus épargnés, à l'exception des plus mauvais, dont on ne peut tirer aucun parti pour la menuiserie. Le prince Potemkin, ayant formé le projet d'élever des vers à soie, fit faire de nouvelles plantations de mûriers. On prit des engagemens avec M. le comte Parma, de Milan, auquel on accorda un traitement considérable, avec le titre de directeur de l'établissement. On lui assigna dix-huit cent cinquante dessatines des meilleures terres autour de la ville, et quelques maisons tartares, tant pour la plantation des mûriers que pour le logement des ouvriers; mais les embarras de la guerre s'opposèrent à l'exécution de ce plan; le chef, peu propre à ce genre de travail, a touché ses appointemens jusqu'en

1796, sans avoir fait autre chose que d'établir une pépinière assez considérable de mûriers. Comme le produit annuel de cet établissement ne s'est jamais élevé au-delà de cinq à dix livres de soie, et seulement à vingt dans la dernière année, on a pris le parti de le supprimer. Mais il y aurait un moyen sûr de le relever et de le rendre florissant; ce serait de fixer en Crimée quelques milliers de colons géorgiens et arméniens, qui, relégués sur les steppes des bords du Kuma et du Terek, y vivent dans la gêne, et sont beaucoup moins utiles. On les verrait bientôt, sans directeur et sans aucun frais pour la couronne, verser dans le commerce russe plusieurs centaines de pouds de soie, et faire prospérer toutes les branches d'agriculture en Tauride. Certes, de semblables colons sont mille fois préférables à ces Tartares inutiles, voués à la paresse, dangereux sous plusieurs rapports, plus enclins à détruire qu'à planter; livrés, par la couronne elle même, à des maîtres incapables de vouloir et de faire le bien, et que l'on ne peut voir sans regret habiter les riantes et chaudes vallées de cette partie du midi de la presqu'île, la plus favorisée de la nature.

Les environs d'Eski-Krym, ainsi que la hauteur de Kusghuna-Burun (hauteur de la corneille), située entre cette ville et la montagne d'Agermisch, offrent par-tout des traces d'une ancienne population très-nombreuse. Une chose assez remarquable, c'est de

voir plusieurs fontaines et des sources sur une élévation coupée des deux côtés par une gorge. On y découvre, à la vérité, sous la terre, une grande quantité de conduits pour les eaux ; mais ils sont la plupart détruits. Schakin-Ghirei, kan, dernier souverain de la Crimée, séduit par l'éclat des pyrites martiales de l'Agermisch, l'a fait fouiller inutilement. Ce pic isolé que l'on apperçoit de très-loin, et qui pourrait bien être le mont *Cimmérien* de Strabon, renferme la grotte ou caverne profonde d'Ingistan-Kuju, dont M. Hablizl a fait mention.

A partir d'Eski-Krym, on descend de la dernière hauteur du promontoire calcaire, dans une plaine riche en verdure, où l'on trouve, à sept verstes de distance, près du village de Karagos, la maison de campagne de M. le général Schutz. Hors du village, on apperçoit un vieux rampart dont je n'ai point observé la direction, ni mesuré l'étendue. On trouve aussi dans cette contrée les restes d'un monument construit en pierres de taille, avec une voûte gothique et une inscription tartare de l'an 868 (1454), qui porte que c'est le mausolée d'un certain Hiassedin, sultan, fils du kan Kilai-Temir.

Je dois des éloges aux établissemens économiques du propriétaire de Karagos, les premiers en ce genre qui aient été formés depuis l'occupation de la Crimée. Ce vaste domaine fait partie d'une plaine fertile, un peu élevée près du ruisseau de Serensu, qui prend

sa source dans les environs d'Eski-Krym. Un vignoble où l'on compte plus de trois mille ceps, et un jardin qui renferme plus de trois cents ruches de mouches à miel, touchent à la maison seigneuriale; d'autres jardins potagers ou d'agrémens, et de vastes vergers, occupent une étendue de quelques verstes carrées, sur la pente au-delà du ruisseau. Sur la hauteur, on voit une metschet tartare et deux villages, l'un peuplé de Nogais, l'autre de Tartares. Ces vassaux élèvent beaucoup de bétail, et suppléent au manque de bois, comme tous ceux de la steppe, avec de la tourbe de fumier.

La ville de Kaffa est à dix-sept verstes de la plaine de Karagos; le chemin que l'on suit pour y arriver, se rapproche de nouveau des derniers caps calcaires, qui s'adossent à la partie occidentale de la baie de Kaffa, et dérobent la vue des hautes montagnes. Plusieurs ravins desséchés, à l'époque de mon passage, descendent de ces hauteurs. Les ponts de pierre que l'on a construits dessus, paraissent en bon état. La baie de Kaffa, qui termine la plaine de Karagos, a plus de vingt-huit verstes de large sur un fond couvert de sables et de gravier. Le chemin de Kaffa longe cette baie l'espace de deux verstes. La ville de ce nom, si peuplée jadis et si florissante, occupe l'angle occidental de la baie; mais elle n'offre plus que de nombreux amas de ruines et de décombres, comme pour attester son ancienne splendeur.

Cette ville, que les Tartares avaient autrefois appelée Kutschuk-Stambul (petit Constantinople), reprit son premier nom de Théodosie après l'occupation de la Crimée; mais on lui a rendu depuis le nom tartare de Kaffa qu'elle porte aujourd'hui. Cette place, la plus importante qu'aient occupée jadis les Génois en Tauride, est dans la position la plus agréable et la plus favorable au commerce. Enrichie par le négoce sous la domination des princes tartares, sa population naturelle était encore augmentée par celle des Arméniens et des Grecs. Mais, depuis que les Russes se sont rendus maîtres de la Crimée, la guerre avec les Turcs, et plus encore l'émigration, ont tellement dépeuplé cette ville, qu'à l'exception de quelques petits quartiers, elle n'offre plus qu'un amas énorme de décombres, dont la vue doit affecter profondément une ame sensible. Les épaisses et fortes murailles de son enceinte, bâties en pierres de taille par les Génois, sont restées intactes; de nombreuses tours défendues par des batteries placées à des distances de vingt, quarante et soixante toises, les protègent sur-tout du côté de la mer. Ces tours, très-solides, s'élèvent au-dessus d'un grand cerceau gothique, et sont pourvues à mi-hauteur, où l'on avait probablement pratiqué quelques chambres, de quatre embrasures pour des canons. Il en existait peut-être aussi de pareilles sur la plate-forme. L'enceinte de la place représente un parallélogramme de près de

deux verstes, qui, bordant la baie, se prolonge à l'ouest et au sud au-delà des dernières hauteurs calcaires, dont la saillie forme l'angle occidental de cette baie. C'est sur la même pointe de terre qu'est située la citadelle avec la maison consulaire encore existante, où l'on voit une inscription, au-dessus de l'entrée, qui porte le nom d'un Justinien. Ce petit fort, flanqué de douze tours crénelées, a quatre portes, dont une est défendue par d'épaisses murailles et par un fossé sec, garni d'un mur de revêtement. Un autre petit fort domine la ville au nord-ouest. Il consiste en un château flanqué de tours, avec un rempart, quatre bastions de forme ronde et un fossé sec, revêtu d'un parapet. Les deux faubourgs situés hors de l'enceinte de la ville, au sud et à l'est, tombent en ruines. On apperçoit encore parmi ces décombres quelques maisons plus ou moins dégradées, et la metschet principale, appelée Bijuk-Dscham. Ce vaste édifice, construit avec une noble simplicité, a dix-sept toises de longueur sur une largeur de quatorze, et paraît en assez bon état. Le dôme principal, entouré de onze autres plus petits sur trois de ses faces, a plus de neuf toises de diamètre. Deux minarets hauts de seize toises, avec des escaliers en colimaçons, existaient encore lorsque je fis dessiner, de la baie, la perspective de Kaffa représentée dans la planche 39; mais ils ont été démolis depuis cette époque. Il y avait à côté de cette metschet, où l'on

a placé des magasins, un bain turc assez considérable, dont les deux voûtes principales servent aujourd'hui de corps-de-garde. Outre ces bâtimens, on voit dans l'intérieur de Kaffa, des rues assez régulières, une bonne église grecque, une du rit arménien, une troisième pour les catholiques, quelques boutiques, plusieurs chans, et la maison de l'archevêque russe. L'hôtel de la monnaie, dont ont a fait des casernes, et le palais du kan Schankin-Ghirei, qui n'est point achevé, sont hors de l'enceinte du côté de la baie. Les nombreux tuyaux de conduite qui distribuaient l'eau dans toute la ville, descendent d'une montagne de cinq cent cinquante pieds d'élévation, située à l'est.

La baie de Théodosie est très-poissonneuse; il est dommage que la pêche y soit aussi négligée : elle abonde en poissons voyageurs de la mer Noire. Des bancs d'huîtres très-étendus occupent tout l'espace entre la langue de terre de la baie et Koos; ces huîtres sont petites et d'un goût exquis. Leurs grandes écailles minces et colorées renferment souvent des perles de la grosseur d'un grain de chenevis, mais de peu d'éclat : j'en ai trouvé quelquefois jusqu'à trente dans une seule huître. Les peignes, dits pélerines ou coquilles de Saint-Jacques, sont aussi très-nombreux dans ces parages.

Le crambe [1], et le kakile maritime [2], la soude

---

[1] *Crambe maritima.* — [2] *Bunias Cakile.*

épineuse[1], l'élyme[2] et beaucoup d'autres plantes de rivages dont j'ai déjà parlé, croissent au milieu des sables qui bordent la baie de Kaffa. L'arguse[3] que je n'avais encore vue nulle part en Tauride, est ici très-multipliée. Cette plante est si rare du côté de l'ouest, qu'on aurait peut-être bien de la peine à la retrouver ailleurs.

Le chemin de poste qui conduit de Kaffa à Kertsch, passe par le village et la station de Schiban, éloignés de vingt-deux verstes; il côtoie la rive sablonneuse de la baie et les plaines voisines, dont le sol est de la même nature. L'astragale[4] et le sainfoin[5], petits et rampans sur les terrains calcaires de la Crimée, croissent ici dans leur état naturel; c'est aussi le seul endroit de la presqu'île où l'on trouve la giroflée de montagne[6]. — On voit à l'est de Schiban un cordon de ruines qui forme une suite de petites éminences séparées ou d'amas de décombres. On dit que ce cordon se prolonge au nord jusqu'à la mer d'Asoph, et qu'il s'étend à l'est et à l'ouest en droite ligne, l'espace de plusieurs verstes, jusqu'à la partie la plus élevée de la plaine où il paraît tourner plus au sud vers la baie de Théodosie. Ces traces d'anciennes murailles, qui

---

[1] *Salsola tragos.* — [2] *Elymus.* — [3] *Messerschmidia.* — [4] *Astragalus tenuifolius.* — [5] *Onobrychis.* — [6] *Cheiranthus montanus.*

sont plus reconnaissables entre Porpatsch et Kortfetsch, suivent, à partir de Schiban, la direction du sud-ouest vers le lac et le village de Türeke, et de là vers Sarigoll et Adschikall, où elles aboutissent aux montagnes voisines de Kaffa. Le cordon et les tertres qui le composent offrent aussi les ruines circulaires de quelques tours. On apperçoit auprès de Schiban un pan de roc enclavé dans le mur. Les tertres en question, à cent quatre-vingts pas de distance les uns des autres, ont de soixante à quatre-vingts pas de diamètre. On trouve çà et là, dans la partie de l'ouest, des traces d'anciens fossés et des excavations, d'où fut probablement tirée l'argile employée à la construction de ce mur. Il serait difficile de ne pas reconnaître ici l'antique muraille dont parle Strabon [1], qui traversait diagonalement la presqu'île, et qu'Asander fit élever pour servir à sa défense. Il n'y a guère que la distance

---

[1] *Nomades bello magis quàm latrociniis sunt dediti ; bella gerunt propter tributa : agros enim suos colendos iis quibus lubet concedunt, contenti, pro locatione, certo stipendio, eoque non ad abundantiam, sed ad necessarios quotidianæ vitæ usus temperato ; et non persolventibus bellum inferunt. — Quòd autem stipendia non solvunt alteri, id faciunt viribus suis confisi, quia aut propulsare adventantes, aut etiam aditu se posse arcere sentiunt ; id quod* ASANDRUM *fecisse scribit* HYPSICRATES, *qui isthmum peninsulæ ad Mæotidem, CCCLX stadiorum muro ducto, munierit, denis turribus in singula stadia constitutis.* STRABO, *lib. VII.*

des tours que cet écrivain fait trop petite, et d'environ dix toises, qui ne corresponde point exactement avec celles des éminences dont je viens de parler.

Je me trouve ici trop près d'Arabat pour ne point faire mention de cette forteresse, ainsi que de la langue de terre voisine. Schiban n'en est éloigné que de douze verstes; l'étendue qui les sépare consiste en terres labourables, plaines et vallons, dont plusieurs recèlent un principe légèrement salin, et produisent en abondance la centaurée à feuille de pastel [1].

Le petit fort d'Arabat, situé directement à la naissance d'une langue de terre comprise entre le Siwasch et la mer d'Asoph, ferme l'entrée de la Tauride de ce côté. Il représente un polygone solidement construit en pierres de taille calcaires, défendu par sept bastions réguliers, avec un fossé garni d'un revêtement en pierre, et par deux retranchemens dont le plus long borde le Siwasch, et le plus court, sur lequel on a placé des batteries, fait face à la mer. On ne voit dans l'intérieur, à l'exception d'une metschet en pierres avec son minaret, qu'une misérable maison occupée par le commandant, et quelques cabanes ou casemates de soldats. Ici, la langue de terre a plusieurs centaines de toises de largeur; le sable coquillier qui la recouvre paraît très-favorable à la végétation du petit nombre

[1] *Centaurea glastifolia.*

de plantes que l'on y rencontre. Plus loin, la statice à feuilles de férules [1], et quelques polycnèmes [2] croissent sur le sable un peu plus lié qui renferme un principe salin. Une grande quantité de pectinites, de tellines et autres coquilles, couvrent la rive orientale. Les autres plantes que j'ai observées sont l'élyme [3], le panicaut maritime [4], la carotte hérissée [5], le crambe d'Orient [6] et le maritime [7], le caille-lait couché [8], l'aspérule officinale [9], l'astragale onobrychis [10], l'astragale éfilé [11], l'achillière cotonneuse [12], le kakile maritime [13], la centaurée paniculée [14], la coronille à fleurs variables [15]; la luzerne falciforme [16], le thim à feuilles linéaires [17], la giroflée à feuilles de velar [18], la potentille droite [19], la germandrée cotonneuse [20], l'arroche à feuilles de pourpier [21], la statice à larges feuilles [22], l'armoise d'Autriche [23], le plantain moyen [24], le plantain lancéolé [25], etc. J'y vis aussi beaucoup de vipères et le hanneton de juin à duvet blanc. Cette

[1] *Statice ferulacea.* — [2] *Polycnemum.* — [3] *Elymus.* — [4] *Eringium maritimum.* — [5] *Dauous muricatus.* — [6] *Crambe orientalis.* — [7] *Crambe maritima.* — [8] *Gallium prostratum.* — [9] *Asperula cynanchica.* — [10] *Astragalus onobrychis.* — [11] *Astragalus virgatus.* — [12] *Achillea tomentosa.* — [13] *Bunias cakile.* — [14] *Centaurea paniculata.* — [15] *Coronilla varia.* — [16] *Medicago falcata.* — [17] *Thymus zigis.* — [18] *Cheiranthus erysimoides.* — [19] *Potentilla recta.* — [20] *Teucrium polium.* — [21] *Atriplex portulacoïdes.* — [22] *Statice limonium.* — [23] *Artemisia austriaca.* — [24] *Plantago media.* — [25] *Plantago lanceolata.*

langue de terre peut avoir cent dix verstes jusqu'à l'endroit où l'on passe à Jénitsché; elle est très-fréquentée par les rouliers de la petite Russie, qui transportent en Tauride des vivres, des marchandises et le poisson de la mer d'Asoph.

Je pris, à la sortie d'Arabat, le chemin qui longe la mer jusqu'au village d'Akmonai. La couche calcaire commence à reparaître dans un vallon voisin qui court vers la mer, et renferme quelques sources entourées de vieilles murailles. La carrière d'où l'on a tiré les pierres dont le fort d'Arabat est construit, perce à quelques verstes derrière ce village. La pierre est molle, en grande partie composée de détritus de coquilles, et par lits épais qui n'ont pas plus d'une toise d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Cette couche calcaire est surmontée d'un petit plateau, d'où l'on descend, par une pente assez rapide, au village tartare d'Oggus-Tebe (colline de bœuf). Tous les Tartares qui habitent les districts de la Crimée, dépourvus de bois ainsi que ceux de la presqu'île de Kertsch, sé chauffent avec de la tourbe de fumier; les cendres qu'ils amoncèlent autour de leurs habitations pourraient fournir, par le lavage, beaucoup d'excellent salpêtre. On ne cultive aucun jardin dans toute la presqu'île du Bosphore, où la terre végétale noire est très-fertile. On voit quelques fonds imprégnés de sel autour d'Oggus-Tebe. Le sol est d'ailleurs uni jusqu'au-delà des villages d'Alibey et de Kijat, et même jusqu'à

la station de Wogibelee, qui porte aussi le nom d'Aibele ou d'Ogibel. Cette station, où l'on retrouve le chemin de poste à quatorze verstes de Schiban, possède une metschet en pierres. Des croupes aplaties et escarpées vers l'ouest traversent obliquement la presqu'île, et sont séparées par des plaines et des vallons qui se dirigent vers les deux mers. La terre végétale noire, très-riche en pâturages, nourrit toutes les plantes communes aux steppes. Le lézard ordinaire[1], ici très-gros et très-multiplié comme dans les plaines voisines du Karassu, est ordinairement d'une couleur vert de pré, avec ou sans taches, et quelquefois d'un brun foncé.

La station voisine, éloignée de quatorze verstes, est établie dans le village tartare d'Argin, qui tombe en ruines. On y voit encore une metschet entourée de grandes pierres sépulcrales, et sur les murs de laquelle on a gravé beaucoup de préceptes de l'Alcoran. Toutes les pierres n'offrent ici que des agglomérations de sable et de fragmens de coquilles; cette couche horizontale, formée de dépouilles d'animaux marins testacées, couvre vraisemblablement toute la presqu'île du Bosphore, quoiqu'elle ne perce qu'en très-peu d'endroits au-dessus de la terre végétale.

Le village et la fameuse colline de Dsho-Tübe ou

[1] *Lacerta agilis.*

Dshai-Tube, sont situés dans une contrée raboteuse, à cinq verstes et demie du chemin de poste au sud, à dix de la mer Noire au nord, à huit du village de Dürmeen, et presque à l'entrée d'un ravin qui s'étend vers le ruisseau de Kirgis, jusqu'au lac salé de Katschik. Le Dsho-Tübe, près duquel passe la route qui, du village de Koschai, voisin d'un lac entre Schiban et Aibele, conduit à Kulassin, est, de toutes les collines de la presqu'île du Bosphore ou de Kertsch et de l'île de Taman, sujettes à des éruptions boueuses, la plus célèbre et la plus considérable. Les Tartares ont conservé le souvenir de l'éruption ignée qui souleva cette colline, et fut suivie d'une coulée abondante de vase, dont la source limoneuse paraît inépuisable. Aussi ces peuples superstitieux la regardent-ils comme le séjour des esprits malins, dont on ne saurait approcher sans risques. La vase sortie du cratère, et qui s'est répandue du côté de l'est vers le village, à plus d'une demi-verste de distance, a comblé une partie du ravin dont nous avons parlé plus haut. Cette lave boueuse n'est point encore tapissée de verdure. En hiver, et dans les temps humides, les déjections sont plus fréquentes; la chaleur de l'été dessèche suffisamment le gouffre pour qu'on puisse marcher dessus; quant aux matières rejetées, elles consistent en une argile grise, mélangée de fragmens pierreux détachés des lits intérieurs de la montagne, et de cristaux de fer sulfuré. Il y a dans le voisinage quelques sources

de bitume liquide (pétrole). Je reviendrai plus bas sur ces collines à éruptions boueuses, pour en décrire la texture et pour en développer l'origine et les causes.

Quatre verstes avant d'arriver au village d'Akgœs ou d'Akkos, à vingt-deux verstes d'Argin, et trente de Kertsch, on distingue, sur la plaine montueuse et garnie de verdure, une ligne tracée par un rempart et par un fossé qui servaient sans doute autrefois de limites à l'empire du Bosphore et aux possessions des Chersonites. Cette ligne de démarcation est encore assez bien conservée, parce qu'elle est recouverte d'herbes touffues. Je distinguai, dans le nombre des plantes, la centaurée de Tartarie[1], qui commence à devenir ici très-commune. On y voit voler au mois de juin, et même pendant les tempêtes, de nombreux essaims de fourmillions à aîles de libellules[2]. Cet énorme rempart a près de quarante arschines dans le bas, et le fossé, qu'on remarque à l'ouest, près de vingt. Il se prolonge directement au sud du chemin qui le traverse, et forme, sur la droite, à peu de distance de la même route, une petite colline élevée vers l'ouest, près de laquelle des amas de grosses pierres dispersées semblent indiquer qu'il devait exister là jadis une porte ou une tour. A partir de cet endroit, la ligne prend sa direction du côté de la mer d'Asoph,

[1] *Centaurea tartarica.* — [2] *Myrmeleon libelluloides.*

entre le nord-ouest et le nord-nord-est. Mais, au lieu de continuer vers le sud jusqu'à la mer Noire, elle se termine à l'extrémité septentrionale du lac salé d'Itar-Altschik, dont l'étendue est de plus de huit verstes. Constantin Porphyrogenète semble indiquer le motif qui fit élever cette ligne de démarcation entre les Grecs du Bosphore et les Chersonites, toujours ennemis dans ces temps reculés [1]. Une de leurs guerres éclata sous le règne de l'empereur Constantin; le protevont couronné de la Chersonèse défit Sauromate, roi du Bosphore, près de Capha, que l'on établit alors pour limite des habitans du Bosphore. Quelques années après, un autre Sauromate, souverain du Bosphore, n'ayant point respecté la ligne de démarcation, fut vaincu dans un combat singulier par Pharnace, protevont sténaphore des Chersonites; les Bosphoriens se virent encore forcés de reculer les bornes de leur territoire jusqu'à Cybernitus, à quarante milles seulement de la ville de Bosphore. On m'a montré, pendant mon séjour à Kertsch, une médaille de la largeur

---

[1] Peut-être Strabon veut-il aussi parler de ce rempart, dans le passage où il dit : *Cimmericum urbs fuit quondam in peninsulâ jacens, isthmum fossâ et aggere claudens. Fuit quodam tempore magna Cimmeriorum in Bosphoro potentia, qui et Cimmerius ab iis dictus fuit. Hi sunt qui regiones Continentis à dextrâ Ponti sitas, usque ad Ioniam, incursionibus vexaverunt. Atque hos quidem Scythæ istis è locis expulêre; Scythas Græci, quia Panticapæum et alias in Bosphoro urbes condiderunt.*

d'un ducat, et d'une empreinte assez médiocre, qui paraît avoir été frappée à l'occasion de ce duel. La face de cette médaille représente une tête couronnée avec cette inscription:

BACHAEωC CAYPOMATEC.

Et sur le revers, un cavalier le bras droit tendu; vis-à-vis le poitrail du cheval, on voit une petite tête coupée dont le menton est garni de barbe.

Au-delà d'Akgœs ou Akkos, on entre dans une plaine à perte de vue, dont le terrain commence à s'exhausser vers Kerstch, sur une étendue de vingt-six verstes, et finit par devenir montueux. Plusieurs éminences, en forme de mamelons, placées sur les hauteurs, leur donnent un aspect singulier, et différent de celui de toutes les montagnes que j'ai parcourues dans mes voyages. C'est entre ces élévations qu'après avoir traversé plusieurs gorges à l'est, on arrive au canal et à la ville de Kertsch, situés sur la rive basse de la mer.

Kertsch, qui portait autrefois le nom de Bosphore, occupe une langue de terre dont les bords sont vaseux et fétides. Cette pointe s'avance dans une baie sûre et commode où les vaiseaux trouvent un bon encrage de onze à quinze brasses de profondeur. L'ancienne citadelle est construite en moellon, sur un plan circulaire avec des angles saillans. Les Russes y ont ajouté un ouvrage en forme d'étoile, revêtu de pierres

de taille, pour défendre le port. On remarque le lion de Venise, en marbre au-dessus de la porte de cette forteresse; et l'on voit, dans un vieux bâtiment qui servait de magasin, une console de marbre d'une assez belle exécution. L'intérieur du fort ne renferme qu'une église grecque très-antique, avec les ruines de quelques édifices qu'on a démolis pour faire servir les matériaux à la construction des casernes. En creusant, on a découvert, sous les fondemens, de vieux tombeaux, et d'autres antiquités que les soldats occupés à ces fouilles n'ont point respectéés, mais dont on retrouve, en partie, les inscriptions dans les pierres employées à la bâtisse. L'église grecque est formée d'une voûte croisée, de trente pieds de hauteur, dont la coupole repose sur quatre colonnes de marbre gris. Hors de la place, on apperçoit au nord-ouest, dans une plaine entourée de collines, un petit faubourg avec un marché, bâtis sans plan et sans régularité, qui renferme cinquante-sept marchands et cent dix-neuf ouvriers. La majeure partie de cette population, composée de Grecs, ne subsiste que de la pêche.

La batterie de Pawlofskoi, établie sur la côte, à quelques verstes au sud de la forteresse, et celle d'Alexandrofskoi, construite à peu de distance des bords de la mer, sont les véritables clefs du Bosphore et de la mer d'Asoph. Le canal de cette mer, déjà resserré, dans une longueur de quatre verstes, par

la langue de terre méridionale (Juschnaja-Kossa), et par les îles ou des bancs étroits qui se prolongent de sa pointe au nord-ouest, l'est encore davantage par des bancs de sable, de sorte que le chenal de vingt-deux à vingt-six pieds de largeur, passe sous le canon même des batteries. Une frégate reste en croisière tout l'été dans le Bosphore, et ne fait voile pour Achtiar qu'aux approches de l'hiver, lorsque la mer commence à se couvrir de glaces. On voit, à peu de distance de Kertsch, quelques maisons entourées de vignobles cultivés par des esclaves géorgiens, et la quarantaine de cette ville, qui n'a point offert jusqu'ici beaucoup d'avantages aux navigateurs.

On a proposé plusieurs fois d'établir une quarantaine générale pour la mer d'Asoph à Kersch. L'empire y gagnerait sous plusieurs rapports, savoir : 1.° celui de garantir d'une manière parfaitement sûre les provinces de l'intérieur, de la contagion de la peste, dont il est, sans cela, si difficile de préserver les côtes étendues, et par-tout abordables, de la mer d'Asoph ; 2.° d'économiser les frais de la quarantaine et des Sastawes qu'on est obligé d'entretenir à Taganrog et ailleurs ; et, 3.° enfin, de faciliter le commerce d'exportation et l'accroissement d'un cabotage qui nous manque par-tout. C'est alors qu'on verrait augmenter la population de Kertsch, devenu l'entrepôt des marchandises russes, et que tous les vaisseaux,

trop grands pour pouvoir naviguer dans les eaux du Bosphore, qui n'ont pas plus de seize pieds de profondeur, viendraient y relâcher.

Le fret des bâtimens qui prendraient leurs cargaisons dans ce port, et qui pourraient faire deux voyages en été, serait infiniment moindre, et l'on verrait les barques du Don aborder à Kertsch de préférence à Taganrog, avec les matières premières du pays, telles que fer, grains, chanvres, toiles à voile et mâtures, parce que cette ville offrirait, pour le chargement, des avantages que n'a point Taganrog. Malgré l'évidence de tous ces avantages qui ne manqueraient point de concourir à la prospérité de la Tauride, ce projet a toujours échoué, parce que le commerce de Taganrog, qui ne voyait que sa ruine dans son exécution, n'a rien épargné pour le faire avorter. L'établissement d'une quarantaine semblable à Kertsch ne coûterait presque rien à la couronne, attendu que la position de la vieille forteresse, dont il suffirait de murer une porte pour n'y laisser qu'une seule issue, ne saurait être plus favorable, et qu'elle renferme assez de casernes; d'ailleurs tous les navires qui sont à Taganrog au milieu de la vase, et que l'on a beaucoup de peine à charger, pourraient s'amarrer à Kertsch au rivage même, revêtu d'un très-bon mur de pierre.

La contrée de Kertsch est beaucoup plus montueuse que celle de la presqu'île du Bosphore à son origine.

Les montagnes qui l'entourent s'élèvent de plus en plus, et les trois qui terminent cette ceinture méritent une attention particulière. Ce sont des espèces de dos d'âne demi-circulaires et concentriques, dont les extrémités, relevées vers le Bosphore, forment des promontoires pierreux et des vallons qui se dirigent vers la mer. Le plus éloigné commence près de la langue de terre de Kara-Burun, et va rejoindre la pointe de rochers qui se prolonge au nord de Jenikale. C'est entre ce dernier et le Takilmuis, dont l'angle termine l'extrémité du Bosphore, qu'on voit le lac salé de Schungulek, séparé de la mer par un banc de sable. Le second de ces demi-cercles a son origine près du Kamysch-Burun, court au nord-ouest vers Jenikale, et se perd dans le premier. Le lac salé de Tschurabasch occupe l'intervalle compris entre ces deux demi-circonférences. Le troisième, enfin, ou celui de l'intérieur, part de la forteresse de Kertsch et de l'Akburun, fait le tour de la plaine de Pantikapæum, entre Kertsch et Jenikale, le long de la baie, et se confond avec les hauteurs voisines de la mer, sur lesquelles est situé Jenikale. La Quarantaine est placée près de la mer, entre cette croupe et la seconde. Deux petits promontoires, entre Kertsch et Jenikale, paraissent faire partie d'un quatrième, dont un arc se perd dans la plaine.

Toutes ces montagnes en demi-cercle sont constituées d'une roche calcaire, très-friable dans celle de

l'intérieur, qui ne renferme, pour ainsi dire, qu'une terre coquillière et plus dure, quoique spongieuse et comme cariée dans les deux précédentes, où je n'ai vu d'autres débris d'animaux marins que l'eschare pierreux [1]. Le sommet de ces croupes, dont l'élévation au-dessus du niveau de la mer n'excède pas trois cents pieds, est couronné de nombreux mamelons que l'on prendrait de loin pour des tombes gigantesques, et qui leur donnent un aspect très-singulier. On en compte jusqu'à soixante de diverses grosseurs sur le cercle intérieur. Ceux du second, d'une nature plus pierreuse et presque placés sur deux rangées, sont moins nombreux, mais plus considérables. Ils sont plus petits sur le troisième. Des lits de pierre calcaire, en décomposition, épais de deux arschines, et qui ressemblent à des masses détachées, enfoncées et replacées les unes sur les autres, percent à la circonférence de beaucoup de ces tertres. C'est du même genre et de la même nature qu'est l'éminence d'Altyn-Obo [2], près du chemin de poste, à quatre verstes de Kertsch, où l'on a prétendu que devaient reposer les cendres de Mithridate.

Cette colline se termine par une espèce de muraille qui traverse diagonalement une partie de l'angle de la presqu'île; on en remarque une semblable près de

---

[1] *Eschara lapidosa.*

[2] Colline des Tartares.

Melch, à trois verstes de Kertsch. Les vallées plates comprises entre ces hauteurs, ainsi que la plaine de Kertsch jusqu'à Jenikale, paraissent comme affaissées par d'anciens éboulemens, quoique je ne prétende pas conclure de l'aspect de cette contrée, qu'ils soient l'effet de quelque cause souterraine. Mais plusieurs autres indices me portent à croire que la presqu'île du Bosphore, ainsi que l'île de Taman, sont minées par des feux souterrains d'où proviennent le cratère boueux de Dshai-Tübe, dont j'ai parlé plus haut, et ceux que l'on trouve dans le voisinage du Bosphore. Indépendamment de celui que je vais décrire à l'article de Jenikale, il existe encore d'autres cratères en activité, à huit verstes au nord de Kerstch, près du village abandonné de Dshiaulau-Tarchan, à deux verstes et demie de la mer d'Asoph, et à une verste de ce village, sur une hauteur, au bord d'une gorge qui s'étend jusqu'à Kertsch. On remarque aussi dans cette contrée des sources d'asphalte, qui proviennent indubitablement de quelque sublimation souterraine.

C'est dans la plaine entre Kertsch et Jenikale qu'existait sans doute autrefois l'ancienne ville de Pantikapæum, située à vingt stades de Carianda, suivant Scylax, ou à quatre verstes de l'embouchure des Palus Méotides, du côté de Kertsch. L'harmale, qui se plaît sur les terrains salpêtrés, abonde dans la plaine aujourd'hui couverte de monçeaux de ruines, et jadis habitée.

A quelque distance de la mer, on apperçoit les fondemens, encore très-reconnaissables, d'une ancienne tour de douze arschines de diamètre, entourée d'un fossé, et plus loin, de nombreuses ruines; la partie qu'occupait jadis la ville de Pantikapæum, présente un groupe de plus de cinquante tombes disséminées sur une grande étendue de terrain : les vagues qui viennent se briser contre une de ces éminences, ont mis à découvert les débris d'urnes qu'elle renferme. Le rivage d'une petite langue de terre à base de rocs, située plus au nord, est parsemé de semblables débris; on découvre de loin, sur le promontoire pierreux qui termine la baie de Kertsch, les ruines d'un fort construit en pierres. On a trouvé, sur l'emplacement de l'ancienne ville, beaucoup de tables de marbre et des pierres ornées de bas-reliefs et d'inscriptions : mais la plupart de ces anciens morceaux d'architecture sont d'un travail assez grossier. Quelques-unes de ces pierres ont servi à la construction de l'ancienne église grecque de Kertsch, et d'autres à celles de la maison du commandant de Jenikale. Parmi les premières, celle que j'ai fait représenter planche 42, fig. 1.re, est très-remarquable, tant à cause de son antiquité qui remonte au temps de Mythridate et de Parisades, dernier roi du Bosphore, que par l'empreinte bien distincte de deux pieds d'homme qu'elle porte à sa partie supérieure, et qui ne paraissent point être un ouvrage de l'art. Cette table, de marbre

grisâtre, peut avoir deux arschines de long sur une de large, et un empan d'épaisseur; elle couvre le parapet du mur qui borde l'entrée de l'église. — A quelque distance on trouve la pierre représentée planche 43, fig. 1.re, ainsi que plusieurs autres scellées dans le mur de cet édifice. Je vis, dans la maison d'un prêtre desservant de Kertsch, un autre fragment de marbre haut de sept empans, orné d'un bas-relief qui représente une table des anciens (*triclinium*), avec l'inscription ΑΓΑΘΗΤΥΧΗ, fig. 2. On prétend que cette pierre est tirée du bassin d'une vieille fontaine, à l'ouest de la route de Kertsch; celui de la source qui coule près de la ville, et dont les murs sont en bon état, est un ouvrage moderne des Turcs, comme le prouve l'inscription qu'il porte.

Jenikale est située à onze verstes de Kertsch, dans l'angle méridional de la pointe avancée de la presqu'île qui concourt à former le Bosphore proprement dit, ou le canal de la mer d'Asoph. La forteresse bâtie par les Turcs s'élève en amphithéâtre, sur une éminence coupée à pic du côté de la mer; elle représente un polygone à quatre faces très-irrégulières, défendu par d'autres ouvrages en pierres de taille; à l'angle nord-ouest, elle est couronnée d'un bastion très-élevé qui commande une hauteur, et d'un plus petit à l'angle sud-est près de la mer, où se trouve aussi la quarantaine; le reste consiste en plusieurs angles de défense très-irréguliers. La ville occupe le bord du rivage au

sud-est de la forteresse; on y voit une rangée de boutiques et peu d'édifices remarquables. Sa population est composée de cent quatre-vingt-dix habitans mâles et la plupart Grecs, sur lesquels on compte cinquante-trois marchands. La forteresse ne renferme qu'une église qui servait autrefois de metschet, avec la maison du commandant, et une autre actuellement inhabitée, pourvue de belles caves, et que l'on avait désignée pour la pharmacie de la place; des casernes, et quelques mauvais bâtimens. Sous le petit bastion est une citerne qui fournit la garnison d'eau pour trois jours, et qui la reçoit par des conduits souterrains. Un sarcophage de marbre, que l'on prétend avoir été tiré de Taman, forme le réservoir de cette citerne.

La maison du commandant offre encore quelques restes d'antiquités que j'ai fait sceller dans le mur pour les conserver. La planche 43, fig. 3 et 4, en représente deux. L'une de ces pierres (fig. 3) a six empans de haut sur deux de large, et l'autre (fig. 4), de la même largeur, en a quatre. On remarque encore, près de la quarantaine, deux bustes de lions que l'on a rapportés de Taman, et qui sont un monument de l'ancienne domination des Vénitiens dans cette contrée. J'y vis aussi trois belles colonnes de marbre régulièrement rubanné de gris, avec deux chapiteaux d'un travail en bas-relief très-grossier.

Au nord de la ville, toute la vallée qui se dirige vers la mer était autrefois couverte de vergers dont

on apperçoit encore quelques vestiges. A partir de la forteresse au nord-est, on passe le long de la côte du Bosphore, au-delà de ces vergers et à une verste de la forteresse, sur un bas-fond salin que les eaux inondent dans les temps de pluie. On découvre encore plusieurs sources remarquables à son extrémité septentrionale, et sur le penchant d'une croupe qui se dirige vers les hauteurs du Bosphore. Deux coulent au pied de cette élévation éloignée de quelques centaines de pas du rivage. La première, qui sort à deux arschines au-dessous de l'autre, est non seulement salée, mais encore très-bitumineuse, tandis que la seconde, plus saturée de sel, n'a point de saveur de bitume. On a creusé plus haut des trous dans la colline, pour y recueillir l'asphalte qui suinte à travers la couche terreuse.

Je vais indiquer les principaux endroits de la presqu'île de Kertsch, où l'on trouve encore de l'asphalte ou de l'huile de pétrole, que le corps de l'artillerie faisait puiser autrefois pour la préparation des artifices :

1.° Près du village abandonné de Irjæl, à cinq verstes de Kertsch.

2.° Près de celui de Scit-Ali, à trente-trois verstes de Kertsch.

3.° Près du village et du lac salé de Schungulek, dont je parlerai plus bas.

4.° Près de Kopkini-Gos, à quarante-quatre verstes

de Kertsch et dans le voisinage du même lac salé.

5.° Près de Jarmoi-Katschik.

6.° Près du lac salé de Misir, entre des collines, à huit verstes de Kertsch, du côté de la mer d'Asoph.

7.° Sur le chemin d'Arabat, à trente-trois verstes de Kersch, dans une vallée plate, où l'on recueille à peine, pendant tout l'été, deux eimers d'asphalte dans neuf fosses.

A quelques verstes au nord des fosses d'asphalte, on rençontre, en suivant les rives du Bosphore, plusieurs sources boueuses, dont quelques-unes sont taries et d'autres coulent encore sur une colline éloignée d'une verste de la mer d'Asoph; la plus forte, ou celle du nord, dont les dépôts forment une petite éminence, rejette encore, même en été, de la boue liquide d'où s'échappent de petites bulles; les autres sont plus ou moins considérables, et comme rangées à la file à des distances de dix-huit, quinze, treize et vingt pas, dans la direction du nord-est au sud-est; quelques-unes d'entre elles ont plusieurs ouvertures, et le sol d'alentour est mou comme un fond de vase recouvert d'une croûte. La colline qu'elles sillonnent est isolée de toutes les hauteurs comprises entre les deux rives du Bosphore.

De ces collines où l'on trouve, près d'une métairie, de bonnes sources au nord de Jenikale, part un ancien aqueduc qui servait à les conduire dans cette ville.

Il est composé de quatorze grandes arches de pierre qui traversent une large vallée. Ces arches ont deux toises de haut sur une toise et trois quarts d'ouverture; plusieurs tombent maintenant en ruines. Cet aqueduc est peut-être un ouvrage des Turcs.

La traversée de Jenikale à l'île de Taman se fait sur de grandes barques; elle est souvent périlleuse dans les temps orageux. On compte quatre verstes jusqu'à la langue de terre septentrionale, ou la Sewernaja-Kossa, qui forme avec la côte européenne le Bosphore proprement dit : c'est la route la plus sûre; mais comme cette contrée ne renferme point de villages où l'on puisse se procurer des chevaux, la traversée se fait en doublant la pointe de la Sewernaja-Kossa, sur le golfe de Taman (Tamanskoi-Saliv) jusqu'à la ville de Taman; ce passage, qui n'a pas plus de dix-huit verstes, est souvent dangereux, non seulement par des rafales fréquentes et par des bas-fonds, mais aussi par un courant d'eaux bouillonnantes qui rend la mer houleuse, même dans les temps calmes.

Le courant du Bosphore, toujours sensible à la surface de l'eau, se dirige vers l'embouchure du détroit, et l'on remarque, jusqu'à la Sewernaja-Kossa, une bande unie qui le traverse à l'endroit où les eaux jaunâtres de la mer d'Asoph rencontrent celles de la mer Noire, plus salées et d'une couleur plus foncée. La plus grande profondeur du golfe, de dix à dix-sept

pieds, est à la distance d'une verste de la côte européenne; elle augmente aussitôt que l'on a dépassé Jenikale, de quatorze à dix-sept, dix-neuf et vingt-deux pieds; mais elle diminue dans la mer d'Asoph de dix-sept à quatorze. La direction du détroit, qui n'a que quatre verstes de largeur, est du sud-est au nord-ouest. Le Bosphore s'élargit tant par la baie de Kertsch que par celle de Taman, située vis-à-vis de la première; il est rétréci jusqu'à trois verstes près de Juschnaja-Kossa, éloignée de quatre verstes de la Sewernaja-Kossa, par les îles qui s'y trouvent, et c'est l'endroit le plus commode pour le passage des chevaux et des bestiaux, à cause de la grande quantité de bas-fonds qu'il renferme, où le bétail peut se reposer. Malgré ce courant, le Bosphore, ainsi qu'une grande partie de la mer d'Asoph, sont couverts de glaces dans les hivers un peu rigoureux, et l'on doit en attribuer la principale cause à celles que le Don charrie. Dans les hivers plus froids on peut le traverser en voiture, et la débâcle des glaces, qui commence au printemps, dure jusqu'au mois de mai. Le passage où Strabon [1] rapporte qu'au même endroit où les

---

[1] Lib. VII. *Gelu autem quæ sit vehementia, maximè ex iis intelligi potest, quæ apud fauces Mœotidis fiunt. Etenim trajectus, qui inter Phangoræm et Panticapæum, plaustra itâ fert, ut et via trita et cœnum ibi sit. Et in glacie deprehensi apud Ganganum pisces effodiuntur*,

généraux de Mithridate livrèrent une bataille navale en été sur le Bosphore, il y eut en hiver un combat de cavalerie avec les peuples de la Crimée, ne me paraît donc point dénué de vraisemblance.

La pêche du Bosphore et de toute la côte est très-abondante; on y prend beaucoup de béluges et d'autres esturgeons, soit au filet, soit avec de fortes lignes auxquelles on attache des amorces flottantes. Les Grecs de Kertsch qui s'en occupent le plus, y prennent chaque année jusqu'à trois et quatre cent mille ocka (vingt-quatre pouds) de poisson. Les béluges rouges (balyki) et leur estomac (toschi) qu'ils coupent par bandes, qu'ils salent avec du salpêtre et qu'ils font sécher à l'air, forment un des alimens maigres des plus recherchés des Russes et des îles grecques, quoique la chair de ce poisson soit très-indigeste. Lorsqu'on essuie les béluges à plusieurs reprises, et qu'on les imbibe d'huile, on peut les conserver plusieurs années dans un endroit couvert et aéré; ce poisson passe alors pour être encore plus délicat. On prend encore actuellement les béluges avec des harpons dans les creux où l'on a brisé la glace, mais non pas dans les morceaux mêmes de la glace, comme le rapporte improprement

---

maximè antacœi, delphinos magnitudine æquantes (husones): ac in eodem trajectu ferunt Mitridatis legatum æstate navali prælio, hyeme equestri pugnâ barbaris superiorem discessisse.

Strabon. Ici, de même que chez les Cosaques Tschernomorsques, on prépare fort bien le caviar salé, mais on n'entend rien à la préparation de la colle de poisson.

Dans la traversée que je fis jusqu'à l'île de Taman, j'apperçus, par un temps calme, le brouillard trés-épais qui règne toujours sur cette île. Ces vapeurs, ainsi que de nombreuses sources de limon et d'asphalte, offrent une preuve inconstestable qu'elle renferme, à de grandes profondeurs, une couche de matières combustibles enflammées, d'où résultent la chaleur considérable et l'humidité du sol que l'on remarque. On apperçoit aussi, sur la côte de Jenikale, des vapeurs plus ou moins épaisses qui proviennent de la même cause.

A l'époque de l'occupation de la Tauride, on donna très-improprement le nom de Phanogoria à l'ancienne ville de Taman; on aurait dû, je crois, lui restituer celui de Tmutarakan, qu'elle avait autrefois reçu des princes russes dont elle reconnaissait la domination.

Cette grande ville était entourée de vieilles ruines, dont les retranchemens peuvent avoir, d'une rive à l'autre, une circonférence de deux verstes et demie, sur une longueur d'une et demie, le long de la côte d'une baie du Tamanskoi Saliv. Dans l'intérieur de cet espace on a construit en 1787, sur le rivage élevé de la mer, à l'époque de la dernière guerre contre

les Turcs, un petit fort irrégulier, flanqué de deux bastions pleins, et de quelques angles de défense, avec des fossés étroits. Ce fort ne renferme qu'un corps-de-garde et la maison du commandant. Il subsiste encore quelques maisons de la vieille ville dans le grand retranchement. Les Cosaques Tschernomorsques ont commencé d'en bâtir plusieurs sur la chaussée qui va à Temruk. Une metschet en pierres, ornée d'un minaret, est aujourd'hui consacréé à l'exercice du culte grec. On trouve dans ce lieu six fontaines de bonne eau, ce qui est une chose très-rare dans l'île de Taman. Comme on devait abandonner la ville aux Cosaques Tschernomorsques, et que l'emplacement ne convenait point à la construction d'une citadelle, à cause des inégalités du terrain et des amas de ruines dont il est encombré, l'on a choisi, pour cet effet, en 1794, à deux verstes du fort actuel, et plus à l'est dans la baie, une place entièrement unie, sur une rive élevée de quarante-sept à cinquante-huit pieds au-dessus du niveau de la mer. Cette nouvelle citadelle, régulièrement fortifiée, consiste en trois bastions pleins, et deux demi-bastions qui touchent à la mer, elles renferment des casernes et des puits creusés dans une terre glaise jaunâtre. On doit aussi construire devant cette place un port pour la flotille de ces Cosaques, sur un plan très-ingénieux. Il existe, entre le vieux et le nouveau fort, auquel on a donné

le nom de Phanagoria, près de la mer, un retranchement que le général Suworoff a, dit-on, fait élever.

On a trouvé, sous les ruines du vieux Taman, beaucoup de pierres avec des inscriptions et d'autres ouvrages de sculpture en marbre; mais il y en a probablement encore beaucoup de cachés. Hors du retranchement on voit, au sud-ouest, un grand bassin de pierre et pavé, d'une très-ancienne architecture; on remarque aussi, du même côté, des restes de jardins, où la vigne croît à merveille. — Comme la plupart des inscriptions nombreuses que j'ai vues ici ne contiennent que des épitaphes de Grecs et d'Arméniens modernes, je me suis contenté de faire dessiner les plus remarquables dans la 42.e planche, figures 2, 3, 4 et 5. Je vis encore, parmi d'autres restes d'ouvrage de sculpture ancienne, le buste grossièrement taillé d'une figure armée et drapée, quelques consoles et un chapiteau triangulaire de marbre blanc.

Le terrain sablonneux des environs de Taman est lié par de l'argile dans l'intérieur du pays et près des collines. Cette couche sablonneuse a de la profondeur en quelques endroits, et va jusqu'au niveau de la mer. Dans d'autres, on trouve, sur le rivage ou sur le bord des ravins, des couches d'une nature différente. Hors du vieux retranchement, du côté de la Juschnaja-Kossa, on remarque, dans un profond ravin du rivage de la mer, sous une terre végétale de la

profondeur de deux et trois arschines, une couche de terre à briques et d'argile bleue, avec un lit de mine de fer, mélangé de belles bivalves calcinées, remplies de concrétions, et la plupart très-grandes. Entre deux couches de mine de fer très-dures, on en voit une de couleur brune, mêlée de vert, cariée, friable, dans laquelle on trouve des coquilles entièrement dégagées et blanchies à la vérité par l'effet de la calcination, mais encore solides. Quelques-unes sont intérieurement tapissées de beaux cristaux de sélénites, d'une transparence rouge foncée ; d'autres ne renferment que des globules de mine de fer. On me fit aussi présent d'une vertèbre assez considérable, à demi minéralisée, qu'on avait trouvée dans cette couche, et qui doit vraisemblablement appartenir à une petite espèce de baleine [1]. Les trois principales espèces de coquilles qu'on y remarque, et qu'on ne rencontre plus aujourd'hui sur le rivage, sont :

1.° Une moule courte et ventrue [2], d'un pouce neuf lignes de longueur, sur un pouce quatre lignes de largeur, et d'une ligne de plus dans sa plus grande épaisseur, quand les valves assez fortes se joignent bien ;

2.° Une vénus sillonnée, arrondie à ses deux extrémités, dont l'une se termine par de petits

---

[1] *Cete.* — [2] *Mytulus.*

mamelons, et largement déployée vers la charnière, avec des coquilles peu saillantes et très-aplaties, d'une longueur de deux pouces quatre lignes, sur un peu plus d'un pouce et demi de largeur, et trois quarts de pouce d'épaisseur;

3.° Une grande vénus, de la forme d'un cœur de bœuf, très-légèrement sillonnée, avec des mamelons élevés comme la corne d'un pied de biche, sur les deux surfaces, et qui depuis la charnière où la cannelure des coquilles est la plus saillante, peut avoir, jusqu'à sa pointe, trois pouces de longueur sur deux et demi de largeur, et près de deux pouces d'épaisseur.

A l'est de Taman, la côte renferme aussi beaucoup de coquilles pétrifiées, également remplies d'une mine ocreuse, et couvertes d'un lit d'ocre jaune et rouge brun.

L'île de Taman est un pays entremêlé de plaines et de collines, dont les dégradations paraissent aussi visiblement provenir de l'affaissement du sol que des éruptions de l'intérieur de la terre, des inondations de la mer et des débordemens du Kuban; il est même probable que ces causes lui feront encore subir d'autres changemens par la suite. Les divers bras de ce fleuve, et plusieurs grandes baies font de ce pays une île véritable, qui se prolonge à l'ouest, du côté de l'Asie, de même que la presqu'île du Bosphore à l'est, et qui, formant avec celle-ci le détroit du Bosphore,

termine le bassin de la mer Méotique ou d'Asoph. Les grandes baies produites par les irruptions de la mer sur le sol de cette île, sont :

1.° La baie salée de Taman (Tamanskoi-Saliv), qu'on peut regarder comme un golfe du Bosphore, sans communication avec le Kuban ;

2.° Le Liman de Temruk, en Tartare Ak-Tengis (mer Blanche), qui, fermé comme un lac, n'est séparé de la mer d'Asoph que par une bande de terre étroite, et de la baie de Taman par une autre un peu plus large ; il reçoit quelques bras du Kuban, qui doivent avoir été jadis navigables, et se décharge dans le golfe de Temruk de la mer d'Asoph. Les eaux de l'Ak-Tengis sont douces ;

3.° Le Juschnoi-Kubanskoi-Liman, baie méridionale du Kuban, qui reçoit les eaux du grand canal de ce fleuve ; cette baie, la plus considérable de toutes, ne communique avec la mer Noire que par une petite ouverture entre deux langues de terre étroites, appelée Bugas, et si peu profonde, qu'on peut la passer à gué.

4.° Le Kysiltachkoi-Liman, qui forme encore à l'ouest une anse particulière, dont la pointe occidentale, coupée par une bande de roseaux, a reçu le nom particulier de Zokurofskoi-Liman. Comme ce Kysiltaschkoi-Liman est séparé de la baie du Kuban par une langue de terre étroite,

et n'a de communication avec cette dernière que par un petit canal, je ne vois rien d'invraisemblable dans la tradition des Tartares, qui rapporte que ce Kysiltaschkoi-Liman était jadis un lac salé, fermé de toute part, et qu'à l'époque où la population du pays s'est accrue, on a percé la digue étroite qui le séparait de la baie du Kuban, dont la communication des eaux a dès-lors adouci les siennes.

Indépendamment de toutes ces baies, les marais de la mer près du Kurki, avec quelques petits bras du Kuban qui s'y rendent, et plus loin les deux plus considérables du même fleuve, qui tombent au nord d'Atschuef dans la mer d'Asoph, et portent les noms russes de Tschernaja-Protoka et de Kasatschei-Jerick, font une véritable île de Taman, à laquelle les anciens n'avaient point donné de nom particulier; celui qu'elle porte aujourd'hui, paraît dériver du mot tartare et russe *tuman* (brouillard), nom qu'elle mérite en effet, à cause des épaisses vapeurs dont elle est toujours couverte. Toutes les eaux de la côte et des baies autour de Taman sont en général très-poissonneuses.

Le pays qui s'étend vers le Bugas, au sud-est de la ville de Taman, entre la mer Noire et le Kysiltaschkoi-Liman, offre plusieurs choses dignes de remarque. La première est le petit lac salé de Kutuk-Tussala, que l'on voit à l'origine de la Juschnaja-Kossa.

On remarque ensuite un plus grand lac salé, vers la langue de terre qui concourt à former le Bugas ou l'embouchure du Kubanskoi-Liman. Ce lac, dont la plus grande largeur est du nord au sud, a quatre verstes de circonférence, et n'est séparée de la mer Noire (comme le sont communément tous les lacs salés de la Tauride), que par une barre de sable étroite et basse. Il se dessèche en grande partie l'été; mais le sel très-déliquescent qu'il dépose, et que les pluies redissolvent, n'est pas d'une bonne qualité pour saler le poisson. Lorsque la mer est haute et qu'elle déborde, elle en empêche le dépôt. Ce lac répand une forte odeur de framboise et de violette, et sa surface est très-unie. Son sel se cristallise en trémies comme celui des lacs voisins de Kertsch; la salicorne conisère et herbacée [1], le kakile maritime [2], l'arroche à feuilles de pourpier [3], l'arroche laciniée, la soude-kali [4], et l'arguze [5], croissent en abondance autour de ce lac.

La hauteur qui borde ce lac du côté de la terre, est sillonnée de plusieurs ravins; elle peut avoir, vers le Bugas, six à sept toises d'élévation perpendiculaire; le schiste marneux et sonore qui la constitue, paraît avoir éprouvé l'action du feu. On apperçoit d'abord, dans un petit ravin de cet encadrement, une source

---

[1] *Salicornia strobilacea et herbacea.* — [2] *Cakile.* — [3] *Atriplex portulacoïdes et laciniata.* — [4] *Sasola kali.* — [5] *Messerschmidia.*

salée, dont la vase noire répand une forte odeur de foie de soufre, et les bords sont couverts de passe-rage ou cressonette à feuilles épaisses[1]; on trouve mélangés, sous la glaise du ravin, des fragmens de pierre qui paraissent avoir été calcinés. Plus loin, avant d'arriver au piquet de Bugas, on passe auprès d'une autre gorge un peu plus profonde, où je vis une petite source boueuse. La vase grise qui coulait à l'ouest, sur la pente de la hauteur, était semblable à celle des gouffres limoneux près de Jenikale, et ses dépôts avaient formé, sur le côté du ravin, une petite éminence. On remarquait (en juin) deux autres gouffres limoneux, desséchés sur le bord opposé du même ravin. Au-delà, je vis sur une petite hauteur, dont le sol était rempli de crevasses et couvert de laves boueuses desséchées, plusieurs fossés ou sources peu profondes, dans lesquels un pétrole épais, semblable à du bois résineux, surnageait sur une eau légèrement salée. L'élévation perpendiculaire de cette hauteur, au-dessus du niveau du Liman, est de six ou sept toises. On prétend qu'il existe, dans le voisinage de la Juschnaja-Kossa, de semblables sources de pétrole que je n'ai point vues, sur une colline qui se distingue par la couleur rouge de ses couches; sans parler

---

[1] *Lepidium crassifolium.*

encore de plusieurs autres de naphte, qui se trouvent en diverses parties de l'île de Taman.

On compte environ dix-huit verstes de cet endroit jusqu'au piquet établi sur le Bugas. La langue de terre basse et très-étroite, qui se prolonge au sud-est, a moins d'une verste de longueur, et communique par sa pointe avec une autre encore plus étroite, mais six fois plus longue, qui lui fait face du côté du territoire turc; une troisième, dans l'intérieur du Liman, se termine près d'une petite île vers le village russe. Les deux premières, sur les pointes desquelles on voit d'un côté un poste russe, et de l'autre un poste turc, laissent entr'elles une ouverture peu profonde, et tout au plus de cent toises de large, par où se fait l'écoulement du Kubanskoi-Liman dans la mer. A l'époque de la prise d'Anape, la cavalerie auxiliaire de la Crimée passait à gué d'une pointe de terre à l'autre. Les Turcs sont actuellement occupés à construire un fort de pierre, près du village de Dschemetri, situé sur la hauteur escarpée qui s'élève à l'origine même de la langue de terre. On cherche à leur en opposer un autre qu'on a établi sur le chemin qui mène au piquet russe, à plus d'une verste de Taman, et qui sert à maintenir la communication entre ces deux points. On voit d'ici très-distinctement la forteresse turque d'Anape, sur le rivage de la mer.

Lorsqu'on suit la route de Kysiltach-Burun, pointe

de terre montueuse, entre le Kysiltaschoi et Kubanskoi-Liman, on laisse sur la gauche, à six verstes du piquet, une des collines les plus élevées, où l'on apperçoit les traces et les décombres d'une ancienne ville, qui pourrait bien être la Phanagoria de Strabon, puisqu'elle était située, d'après la description qu'il en donne, sur les bords du Kubanskoi-Liman, qu'on appelait jadis Korokondametis. D'autres personnes ont voulu chercher ici les ruines de Korokondama, qui, d'après les expressions claires et précises de Strabon, devait être située vis-à-vis de la ville de Pantikapæum, à la distance seulement de dix stades ou deux verstes de Bugas, où je crois qu'il en existe encore des traces. — On trouve sur cette montagne, immédiatement au-dessous de la terre végétale, des lits rougeâtres d'un calcaire entièrement coquillier, que les Tartares appellent, à cause de leur couleur, Kysiltasch-Burun (pointe de terre de la roche rouge).

La partie du centre de l'île de Taman, comprise entre le Kubanskoi et le Temrukskoi-Liman, est la plus élevée, celle où l'on voit le plus de collines, et la plus fertile, comme la plus riche en pâturages. C'est dans cette partie que les Cosaques de Nekrassof, descendus des rebelles du Don, qui se retirèrent chez les Turcs, ont habité plusieurs beaux villages entre ce Liman et le Kuban, jusqu'à ce que la prise de Taman les ait forcés de s'établir plus au sud, du côté

d'Anape. Leurs villages, placés sur diverses hauteurs le long de ce fleuve, étaient entourés des plus belles prairies et des champs les plus fertiles. Ils joignaient encore à ces avantages celui d'une vue charmante qui s'étendait au-delà des bras du Kuban, jusqu'aux monts Caucases, couverts de bois et de villages. — On doit avoir trouvé, dans le centre de cette contrée, diverses antiquités et des inscriptions. Les couches d'argile des collines qui bordent le Kubanskoi-Liman, renferment de grands et petits cristaux de sélénite; et dans la partie jadis habitée par ces Cosaques, on rencontre des sources bitumineuses, d'où l'on retire l'huile de pétrole, très-fluide et très-pure. Les Tartares sont dans l'habitude de placer dans ces fosses des tonneaux avec un fond percé de trous, pour retirer ce fluide plus pur. Il y aurait sans doute beaucoup plus de choses dignes de remarque à dire encore sur cette partie du centre de l'île; mais le temps et les risques du voyage ne m'ont pas permis de la parcourir.

Description des contrées du Tamanskoi-Saliv, du Temrukskoi-Liman, et de l'angle septentrional de l'île de Taman, près la Sewernaja-Kossa.

J'ai beaucoup plus soigneusement examiné la partie qui longe le Tamanskoi-Saliv, comprise entre ce

Liman et celui de Temrukskoi[1], de même que l'angle que l'on apperçoit au nord de l'île, vers la Sewernaja-Kossa.

Le premier objet qui fixe l'attention du voyageur, en sortant de Taman, est la petite maison que Catherine II a fait élever près d'une fontaine, entre des collines sablonneuses, au sud de la ville, pour conserver un marbre curieux portant une ancienne inscription russe. Ce marbre, dont nous devons la découverte et la conservation à M. le major de Rosemberg, a été trouvé sous le seuil d'une porte de la caserne des chasseurs de Taman. Le vice-amiral Pustoschkin, dont la flotille naviguait alors dans ces parages, le transporta à Nikolaëf, d'où, par un ordre impérial, on l'a restitué, comme un monument historique, au lieu de sa découverte, et déposé dans cette petite maison. Ce marbre blanc, long de trois arschines et trois werschock, poli dans la partie inférieure et sur les cordons, mais brut vers le haut, et percé d'un trou pour recevoir un crampon, paraît avoir été placé jadis au-dessus d'une porte. L'inscription qui se trouve sur le bord, à l'une des extrémités, est d'autant plus remarquable, qu'elle prouve que Taman est l'ancien Tmutarakan, où résidait autrefois

---

[1] Les Cosaques Tschernomorsques appellent aussi le Temrukskoi *Afstomiskoi-Liman*, nom qui dérive probablement du tartare *Ak-Tongis*.

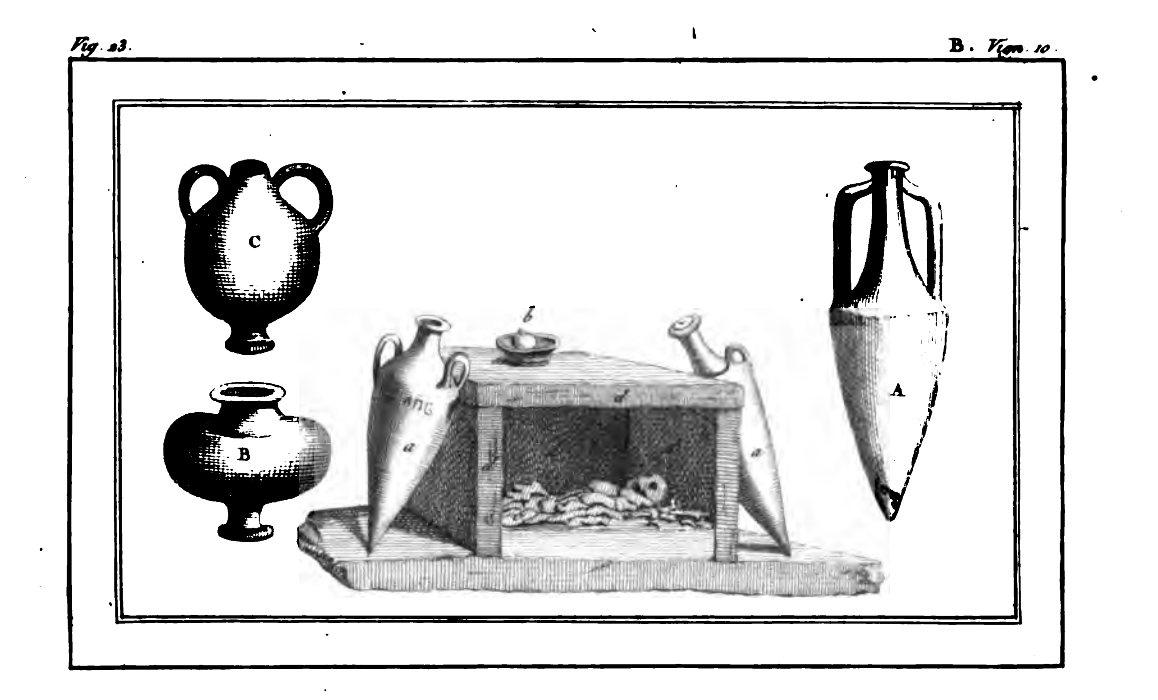
une branche de princes russes apanagés. M. Stritter avait déjà levé depuis long-temps les doutes que l'on pouvait avoir sur la vérité de ce fait historique, en comparant les écrivains de Bysance avec les Annales Russes. L'inscription dit : « Dans l'année 6576 (1065), Indict. » 6, le prince Gleb mesura la mer sur la glace : de- » puis Tmutarakan jusqu'à Kertsch, trente mille » cinquante-quatre (sasches) toises. » Il serait bien difficile d'expliquer le motif qui peut avoir donné lieu à l'inscription de cette pierre, attendu qu'il n'y a rien d'extraordinaire de voir geler le Bosphore, et de pouvoir le mesurer ensuite sur la glace. M. le conseiller intime Alexei Mussin Puschkin a donné, dans un écrit particulier, des éclaircissemens historiques sur cette inscription, et sur l'ancienne principauté de Tmutarakan [1]. Il a joint au même ouvrage une carte explicative de l'ancienne géographie russe, avec la gravure de l'inscription représentée dans la 24.e vignette, où j'ai rectifié quelques incorrections de chiffres soulignés, qui s'étaient glissées dans la 23.e, à cause de l'importance de ce document historique.

A quelque distance de l'ancienne ville de Taman, on apperçoit, en longeant la baie de ce nom, sur la

---

[1] *Istoritscheskoi Isljedowanie o Mestopoloschenie drebnago rossiiskago Tmutarakanskago Knœschenie, isdano po Wysotschaischemu Eja Imperatorskago Welitschestwa Powjeleniju w' Sankt-Piterburge*, 1794. 4.

Fig. 23. B. Vign. 10.



droite du chemin de Temruk, et vis-à-vis de la nouvelle forteresse, une file de collines situées à une verste et demie du rivage, et qui peuvent avoir cent soixante à cent soixante-dix pieds de hauteur. La quatrième, qui porte le nom de Kirk-Kol, est la plus considérable de toutes ; elle présente une réunion d'effets naturels très-singuliers : sa partie supérieure est recouverte d'une argile grise jaunâtre, entremêlée de fragmens de pierre. Lorsqu'on atteint le sommet le plus élevé, on sent une odeur de pétrole, près de la première colline vaseuse, la plus septentrionale des trois qui sont sur ce plateau. Cette première colline, très-plate, occupe une large base; elle n'a guère plus d'une toise et demie d'élévation, sur cent pas de diamètre. Il n'y croît que des camphrées [1] en petit nombre, qui sont, avec la cressonnette ou passe-rage à feuilles épaisses [2] dont j'ai parlé plus haut, les premières traces de végétation que l'on apperçoive communément sur ces dégorgemens vaseux. Cette colline présente trois terrasses en amphithéâtre, qui paraissent probablement être l'effet de trois coulées différentes de la vase ; on remarque au milieu deux ou trois places qui portent l'empreinte bien visible de gouffres vaseux remplis et desséchés : elle est entourée d'un vallon circulaire plus profond au sud, qui renferme

[1] *Camphorosma.* — [2] *Lepidium crassifolium.*

une mare d'eau croupissante, et d'une saveur urineuse et salée; ses bords sont couverts de joncs, et le fond vaseux ne sèche jamais en été. La seconde colline, à cinquante pas de distance du vallon circulaire de la première, est un peu plus haute et moins étendue; elle n'a que deux terrasses, et laisse appercevoir, sur l'un de ses côtés, les places où se trouvaient les gouffres, et la manière dont a débordé la vase qui s'est circulairement épaissie. Cette colline est pareillement enceinte d'un vallon circulaire et profond, au nord duquel on voit un lac en demi-lune, à bords vaseux, dont l'eau trouble, moins urineuse et plus salée que celle de la première, est plus transparente dans un endroit, probablement à cause de sa plus grande profondeur. La troisième enfin, éloignée de près de cent pas de la seconde, placée au sud de la première, et la plus escarpée de toutes, a la forme d'un kargani[1]. Cette colline peut avoir deux toises et demie de hauteur, et ne consiste qu'en un limon dans lequel on voit un mélange de beaucoup de variétés de pierres. La gorge qui l'entoure est étroite, et les couches mêlées qui la bordent n'ont pas une grande consistance.

On descend au sud de ces collines par une croupe

---

[1] Les Russes appellent *kargani* les éminences sépulcrales des anciens Tartares.

arrondie, comprise entre le bas-fond de Kysiltaschkoi-Liman et un ravin tortueux qui va s'y réunir à mi-côte, sur la droite, en face du bas-fond. On voit d'abord un gouffre qui vomit, par deux ouvertures, une vase encore molle: celle de l'ouverture la plus rapprochée de la pente était remplie de bulles. Le gouffre qui jette ces bulles vaseuses, a une arschine et demie de diamètre, et tout le bassin peut avoir deux toises. La vase, peu épaisse, d'un gris cendré, et salée, répandait une odeur de naphte. On remarque vis-à-vis, et de l'autre côté de la même croupe, un autre gouffre plus petit et desséché. A moins de cent pas de distance, on trouve enfin, derrière un monticule adossé contre la colline, un troisième gouffre très-considérable, éloigné de quelques toises seulement du ravin, dont la pente est très-escarpée.

Les bords de ce gouffre vaseux, de dix toises de diamètre, sont fortement desséchés, très-profonds, et couverts d'un petit dépôt de sel. La grande surface du milieu, légèrement convexe, peut avoir cinq toises de diamètre; la vase, d'une fluidité visqueuse au centre, est légèrement desséchée près de la circonférence, où la croûte coriace qui s'est formée se dilate comme une vessie mouillée, lorsqu'on la touche avec le bois d'une lance. On voit encore, toutes les dix ou vingt secondes, des bulles, grosses comme la tête, s'élever avec bruit au-dessus de la vase molle, qui ne débordait pas à l'époque de mon passage; mais on

voyait, sur la profonde rigole que le gouffre a creusée dans une ligne diagonale, vers le ravin, qu'il avait encore dégorgé de la vase, au printemps, de l'épaisseur d'un pied; et toute la rigole, qui sillonne la croupe, était couverte de sel. Un schiste marneux en tables, presque semblable à celui de Pappenheim, avec des empreintes de tiges d'algue, perce dans le profond ravin: c'est probablement ce gouffre vaseux qui fut, en 1782, le cratère d'une forte explosion volcanique, accompagnée d'un bruit et d'un fracas considérables, dont les habitans de Taman et de Jenikale n'ont pas perdu la mémoire. Je fus très-étonné de trouver un nid de jeunes hibous cornus, qui n'avaient point encore toutes leurs plumes, dans le ravin dépouillé de bois, vu l'habitude qu'ont ces oiseaux de n'habiter que les rocs élevés et les forêts les plus sombres.

Le chemin de Temruk, qui suit obliquement la pente de cette croupe au nord-est, et se dirige vers la baie de Taman, passe sur une plaine tapissée de verdure, près de quelques fontaines d'eau douce, entourées de murailles. On traverse ensuite un ravin très-profond sur un pont de pierres; et l'on découvre à droite une chaîne de petites éminences, dont une des gorges renferme une source salée : c'est à l'extrémité de cette chaîne que s'élève la colline d'Assodagh, surmontée de trois mamelons éloignés entre eux d'un bon tiers de leur base, et constitués de limon, ainsi que ceux des autres collines à cratères boueux que

j'ai déjà décrites. Comme la végétation a fait pardessus plus de progrès, il est vraisemblable qu'ils sont le résultat de plus anciennes éruptions. Ici finit la petite chaîne de collines, et l'on n'apperçoit plus que des hauteurs peu considérables qui s'étendent au sud-est, entre le Temrukskoi et le Kubanskoi-Liman.

La contrée qui devient sablonneuse le long du Tamanskoi-Saliv, est couverte d'un beau sable blanc, surtout dans une place derrière laquelle on distingue beaucoup d'éminences sépulcrales. Ces tombes occupent une très-grande étendue entre le chemin et la mer, et sont en partie situées près du bord escarpé de la côte, dont un mélange de sable et de fragmens marneux, liés par un peu d'argile, constitue les couches. Bientôt après on voit les vestiges d'un cimetière et d'un village tartare (probablement celui de Schemardak), et quelques verstes plus loin, cinquante à soixante tombes plus ou moins considérables. Ces éminences, formées de monceaux de sable lié par de la glaise, sont placées tantôt à la file sur le rivage, et tantôt isolément au milieu de la plaine : les deux plus grandes et plus remarquables se trouvent à plus de cent pas de distance l'une de l'autre. On n'a découvert celle de l'ouest que par l'écroulement d'une pierre qui s'est détachée de la voûte ; et l'on a déblayé l'entrée qui regarde l'est, pour pouvoir s'y introduire : cette voûte, très-solidement bâtie, forme un

carré long avec une avant-voûte à l'orient, où se trouve la porte d'entrée. La longueur de la voûte principale est de quatorze pieds neuf pouces; sa largeur de neuf pieds trois pouces, et la hauteur du milieu de la voûte, un peu elliptique, de huit pieds huit pouces et quatre cinquièmes : la largeur de son ouverture vers l'avant-voûte, est de cinq pieds trois pouces. Celle-ci a huit pieds onze pouces de large sur six pieds et demi de long, et la hauteur de cette voûte ronde n'est que de huit pieds cinq pouces. L'ouverture, de cinq pieds deux pouces, était fermée par deux pierres plates. Le contre-mur droit, inférieur, a deux pieds d'épaisseur, sur quatre pieds quatre pouces et demi de hauteur au-dessus du sol, enduit d'une couche de terre glaise; le contre-fort a trois pieds et demi d'épaisseur. Les pierres de taille blanches et calcaires, incrustées de petits limaçons semblables à des oolites, et qui ont servi à construire cette voûte, peuvent avoir au-delà de deux pieds d'épaisseur, sur deux pouces cinq lignes de longueur; elles se joignent parfaitement ensemble, et sont liées par un mortier fin dont on les a récrépies. L'épaisseur de la voûte n'a guère plus de dix pouces; mais la hauteur des terres amoncelées qui la recouvrent est de dix-sept pieds. Je n'ai pu satisfaire la curiosité naturelle que j'avais de savoir ce qu'on a trouvé dans ce beau caveau, par qui et à quelle époque il a été ouvert et fouillé. D'après la tradition de quelques

habitans, le sarcophage de marbre placé au bas de la fontaine de Jenikale, doit avoir été découvert dans cette tombe, qui ne renferme plus rien aujourd'hui.

On remarque, à peu de distance de cette voûte, non seulement dans d'autres que l'on a fouillées, mais encore dans quelques-unes qui ont été minées par les vagues, ou qui se sont à demi écroulées, une grande quantité de fragmens d'urnes à large ventre, grossièrement exécutées, sans vernis, et de plus de quatre lignes d'épaisseur. La rangée d'urnes paraissait avoir été mise à la superficie du sol, et couverte par l'amas de terre. Je vis dans une grande colline, près du bord de la mer, deux rangées de ces sortes d'urnes l'une sur l'autre, entre lesquelles on avait placé un lit d'algues molles (*Zostera*), qui n'étaient point encore décomposées; mais ces algues étaient devenues entièrement blanches dans la terre, qui formait une couche ondoyante. Je n'ai jamais trouvé aucune de ces urnes entières : celles dont les fragmens étaient encore réunis, renfermaient de la terre mêlée de quelques charbons. Ces urnes, qui ont un orifice étroit; et dont le diamètre de plus d'une arschine, mesuré dans la partie du ventre, excède souvent la hauteur, ne paraissent point avoir été destinées à conserver les cendres ou les os, mais à contenir probablement du vin ou d'autres boissons placées près des cendres du mort. On a découvert de semblables urnes, en partie vernissées ou peintes, et d'une forme

beaucoup plus élégante, dans les tombes de la presqu'île du Bosphore. J'ai fait représenter en petit, sous la lettre A de la 24.e vignette, une de ces urnes ou amphores, d'une forme élégante et particulière, que l'on a trouvée dans la même presqu'île, et dont on m'a communiqué le dessin. Les lettres B et C indiquent la forme ordinaire de celles de Taman, dont je viens de parler. L'amphore figure A offre, indépendamment de sa forme étrangère à celles-ci, la singularité de n'avoir pas de pied (très-étroit d'ailleurs dans toutes), et de se terminer en pointe; on voit de plus, sur le cou du vase, les mots

ΕΠΙΚΑΛΛΙΑ
ΕΟΠΑΜΟΝΟΣ

distinctement gravés sur deux lignes.

Le tombeau, vu de profil dans le milieu de la même vignette, et dessiné fig. 2, a été découvert en travaillant à la forteresse d'Ovidiopol, sur le rivage de ce Liman ou baie du Niester, auquel les Moldaves donnent le nom de Lacul-Ovidului [1]. On en

[1] Quelques personnes ont voulu faire dériver le nom de cette baie de celui du poète Ovide; mais il ne signifie, dans l'idiôme des Moldaves, que *Lacul Ovidului*, Lac des Moutons, auquel l'habitude seule qu'on avait d'y laver et d'y abreuver ces animaux, a fait donner ce nom. Ovide, selon toute apparence, n'a jamais été de ce côté de l'embouchure du Danube.

Fig. 24.

B. Vgr. 9.

4 8 12 16 Werschok

1 2 Arschine

Fig. 25.



1

B. Vign. II.



2

trouve aussi de pareils dans la Chersonèse Taurique. C'est à la bonté du général actuel du génie, M. de Wollant, que je suis redevable et de la représentation de cette figure et du court éclaircissement qu'il a bien voulu me communiquer à ce sujet; je vais transcrire ici ses propres expressions, parce qu'elles servent à faire connaître, avec le tombeau, le genre de sépulture des anciens Grecs de cette contrée. Les figures 1 et 2 de la 25.e vignette représentent, dans sa grandeur naturelle, une tête de buste moulée, d'argile rougeâtre, et très-bien conservée : cette tête, qui doit avoir été trouvée parmi les ossemens de ce tombeau, est aujourd'hui déposée dans le cabinet impérial des Antiquités de l'Hermitage de Saint-Pétersbourg.

« Il m'a paru, dit M. de Wollant, que le petit » buste antique qui a été trouvé sur le bord du Liman » du Dnêstr, nommé Lacoul-Ovidouloui, a paru » mériter votre attention, et je suis fâché que des » occupations majeures m'aient jusqu'à présent privé » de la satisfaction de vous faire connaître le hasard » qui nous a mis en possession de ce morceau d'une » beauté peu commune, et digne de l'attention des » connaisseurs. Ce buste est la tête d'une très-belle » femme; il peut avoir trois pouces de hauteur. La » matière est de la terre cuite, et le travail exécuté » avec soin. Le profil est grec, et la coiffure celle » d'une Diane; les cheveux sont partagés sur le front » en deux nœuds, formant ensemble une espèce de

» croissant. Ce morceau a été trouvé dans un des
» tombeaux que nous rencontrons continuellement
» dans nos travaux de fortifications, qui s'exécutent
» sur le bord dudit Liman du Dnêstr. La construction
» de ces tombeaux est aussi extraordinaire qu'intéres-
» sante : cinq pierres d'un schiste spatheux forment
» une espèce de caisson, qui contient des ossemens
» humains, des charbons, et la plupart une espèce
» de lampe cassée, avec une grande cruche de terre
» cuite de la même matière que celle du buste. Je
» joins ici le croquis du dessin de ce tombeau, avec
» les deux grandes cruches qui se trouvèrent posées
» de la manière qu'on a tâché de le représenter dans
» ce dessin. Mes conjectures me portèrent à croire
» que le buste était celui d'une déesse pénate enterrée
» avec les restes du défunt, qui, par la grandeur du
» tombeau et les autres attributs, comme, par
» exemple, deux cruches au lieu d'une que con-
» tiennent d'autres tombeaux, doit avoir été une
» personne de distinction. Quelques personnes ont pré-
» tendu que ce buste représentait une tête de Julie;
» ils ont cru lui trouver une ressemblance parfaite
» avec quelques gemmes et médailles qui nous rap-
» pellent la figure de cette illustre Romaine. On s'est
» d'autant plus empressé à faire valoir cette dernière
» conjecture, que le lac où l'on a découvert ce tom-
» beau porte un nom ressemblant à celui d'Ovide chez
» les naturels du pays. » Les lettres *a a* de la vignette

indiquent les amphores qu'on a trouvées appuyées contre ce tombeau; *b*, une lampe d'argile; *c*, le tas de cendres et les os renfermés dans la caisse du tombeau, enterré à dix pieds de profondeur; *d*, les tables de pierre qui forment le tombeau, et qui ont deux pieds et demi en carré, sur quatre pouces d'épaisseur.

Depuis les tombes remarquables dont je viens de parler, on compte environ une verste jusqu'aux sources abondantes d'huile de pétrole, en traversant, au sud, une élévation d'une grande étendue, d'où l'on découvre le Tamanskoi, ainsi que le Temrukskoi-Liman que cette hauteur sépare. Au-delà de cette éminence, un vallon spacieux, creusé par les pluies, et qui renferme beaucoup de places pelées et sans aucune verdure, descend vers le bas-fond du Temrukskoi-Liman. Une source de pétrole brun coule d'une couche supérieure très-bitumineuse, qui repose sur de l'argile grise et visqueuse, dans deux petites gorges aboutissant au grand vallon du côté de l'ouest. On a creusé deux fosses dans la première de ces gorges, et plus de vingt dans la seconde (sur une place ovale et longue de vingt-huit pas, dont le sol est mou au centre): la plupart sont remplies d'eau salée, mais il y en a quelques-unes de desséchées, qui ne contiennent que du pétrole. Cette substance brune se sépare dans toutes ces fosses; il est probable que la couche bitumineuse qui la produit est cachée sous le grand vallon où sont les places nues dont j'ai parlé.

Le Temrukskoi ou Aftoniiskoi-Liman est entouré d'un large bas-fond bien couvert d'herbes et de plantes, sur lequel les Cosaques ont bâti plusieurs métairies, et qui renfermait autrefois quelques villages tartares. Les eaux de ce Liman, encaissé dans la partie supérieure, et séparé par des cordons de roseaux, sont assez douces et potables, tandis que plus bas, et près de Temruk, elles ont un goût fétide et saumâtre. Ce lac est néanmoins très-poissonneux; il abonde en carpes, brochets, perches et autres poissons : on y pêche aussi beaucoup d'écrevisses, qui ont un petit goût d'amertume.

Plus loin, sur le chemin de Temruk, on remarque la montagne de Schumukai, placée à l'extrémité orientale de la baie de Taman. Cette montagne, dont le sommet a quelques parties chargées de joncs et plusieurs mamelons semblables à des buttes sépulcrales, est coupée par différens vallons, et se prolonge de quelques verstes à l'est, par une large croupe. Sur la base de la montagne, à vingt verstes de Taman, s'élève une haute colline, de forme conique, que l'on apperçoit de très-loin, et qui paraît, d'après des conjectures fondées, devoir son existence à quelque éruption souterraine; les Tartares l'appellent Küll-Obo ou Küll-Tepe (colline de cendre). Quand, du bas-fond, on la considère de l'est, elle ressemble à un petit volcan, dont le sommet, sans verdure et d'un blanc grisâtre, paraît avoir une origine récente; mais,

lorsqu'on la voit du pied du Schumukai, elle perd beaucoup de son importance, et présente la forme d'un cône un peu moins régulier, à cause du mamelon placé sur sa pente à l'est. La circonférence de cette montagne, dont la base repose sur la vaste croupe du Schumukai, est de trois cents toises. Le mamelon de la pente qui regarde l'est est séparé de la cime aiguë par une distance d'environ cent pas; et la cime, grise elle-même, dépouillée de végétation, a trente toises de circuit, sur un peu moins de deux toises d'élévation perpendiculaire: toute la montagne peut en avoir dix au-dessus du bas-fond, et quinze au-dessus du niveau du Liman.

Sur la pointe la plus élevée du cône gris, autour duquel la colline s'aplatit uniformément de tous côtés, on voyait (au mois de juin) un gouffre vaseux encore fluide, d'une arschine et demie de diamètre, d'où s'échappaient de petites bulles, et dans le cratère duquel on trouvait avec la pique, à la profondeur de plus d'une toise, une matière entièrement molle, et, plus bas, une autre un peu plus visqueuse; on sentait aussi que l'espace allait toujours en s'élargissant depuis l'ouverture. La vase, d'une couleur grise cendrée, tire un peu sur le bleuâtre quand elle est fraîche; et, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elle est mêlée de quelques racines de roseaux et de joncs, que l'on distingue aussi çà et là,

dans la masse desséchée et boursoufflée [1]. Comme cette découverte offre une preuve indubitable qu'il existe une communication souterraine entre ce gouffre et le Temrukskoi-Liman, il en résulte que la mer pénétrant dans les espaces incendiés de ces couches volcaniques, le développement de diverses vapeurs élastiques, qui se fait par l'expansion de l'eau, est la principale cause de l'éruption de ces gouffres vaseux. On apperçoit, autour du cône supérieur, des fragmens de schiste marneux blanchâtre, dont plusieurs paraissent avoir été calcinés, et beaucoup de fragmens d'anciennes urnes ou amphores, qui font présumer, ou qu'il existait sur la montagne, avant l'éruption, une butte sépulcrale avec des urnes; ou qu'à l'époque d'une ancienne éruption, les habitans de cette contrée, encore païens, y avaient peut-être placé quelques-unes de ces amphores pleines, pour appaiser les divinités souterraines; ou enfin, qu'après les avoir jetées dans le gouffre même, une éruption moderne les aura revomies et brisées. On voit encore des traces récentes, quoique sèches, de petites coulées de vase que le

[1] L'état boursoufflé de cette vase stagnante, ainsi que les grandes et petites bulles produites par la fermentation qui s'opère dans les schistes pyriteux, doivent engager les naturalistes à ne pas prendre indistinctement pour volcaniques toutes les amygdaloïde ou autres espèces de pierres poreuses.

cratère a dégorgées au printemps de 1794, où j'examinais la colline; car c'est, en général, dans la saison humide que le foyer de ces gouffres est le plus actif. Cela se rapporterait, d'ailleurs, à ce que l'on assure sur les lieux, savoir, qu'on entend le bruit d'un bouillonnement très-considérable dans ce Küll-Obo, lorsque la mer et le Liman contigu sont agités par la tempête. La vase est déjà tout-à-fait refroidie; elle a une saveur saline, quoiqu'elle ne dépose pas beaucoup de sel en se desséchant : mais une preuve suffisante de la salinité de ce limon, c'est qu'il ne croît encore, sur la partie de la colline qu'il recouvre, que des camphrées [1], et, plus bas, des statices à balais [2]. La personne qui m'accompagnait m'assura qu'elle avait trouvé, il y a environ quatre ans, la vase du gouffre, entouré d'un bord aigu, très-chaude, très-salée, bouillonnante, et presque aussi fluide que de l'eau. On remarque aussi, sur le mamelon voisin, du côté du sud, un autre cratère vaseux, qui se dessèche complètement en été. On serait d'abord tenté de croire que la chaleur qui s'exhale des nombreuses fontes de la vase desséchée n'est pas naturelle; mais la sensation de fraîcheur qu'on éprouve en y plongeant la main, fait bientôt reconnaître que le soleil est la seule cause de cette chaleur superficielle. Les pierres de transport

[1] *Camphorosma.* — [2] *Statice scoparia.*

qui sont éparses sur la pointe du Küll-Obo, et que la vase a rejetées, sont :

1.° Une mine de fer argileuse grise et brune, dont la cassure est vitreuse : la grise fait un peu d'effervescence avec les acides ;

2.° Un grès gris, à grain fin, brillant comme le quartz, faisant feu au briquet, très-dur, et sans effervescence avec les acides ;

3.° Un schiste sablonneux gris, friable, un peu calcaire, et qui se délite dans l'eau.

4.° Un schiste gris blanc, dont la cassure est un peu vitreuse ;

5.° Un autre schiste marneux, en lits épais, gris blanc, très-effervescent avec les acides ;

6.° Un schiste argileux, brun clair et brun jaune, en feuillets minces, non effervescent avec les acides ;

7.° Des fragmens de sélénite.

Du pied du Küll-Tepe, dont la date de l'éruption n'est pas connue, le chemin de Temruk descend dans un large bas-fond couvert, dans quelques endroits, de roseaux et de petits lacs. Ce bas-fond s'étend jusqu'à Temruk ; il occupe toute la contrée qui sépare le Liman de Temruk de la mer d'Asoph, et qui n'a quelquefois pas plus d'une verste et demie de largeur. Je vis, dans la partie plate de ce bas-fond, près du Temrukskoi-Liman, dont je suivais le rivage à mon retour, un gouffre vaseux desséché, que les Russes

du pays appellent Putschina. On apperçoit aussi plusieurs places élevées, surmontées de buttes sépulcrales, et, près du chemin de poste, une vieille redoute, sur laquelle on n'a pu me donner aucun renseignement. Cette redoute consiste en un large rempart carré, avec de petits cavaliers sur les angles, et un angle saillant au milieu de la courtine de l'ouest. On voit au sud un large passage près du cavalier de l'est. Une source d'eau saumâtre et sulfureuse coule dans le fossé de l'angle sud-ouest. On remarque dans l'intérieur de la redoute quelques enfoncemens, qui semblent indiquer des restes d'anciennes huttes de terre.

Au-delà de la station de poste, on arrive à la colline sablonneuse de Peressip. Cette colline, plate à son sommet, coupée comme un rempart, et d'une toise et demie de hauteur, représente un parallélogramme qui occupe et fortifie précisément l'espace de terre le plus étroit, compris entre la mer d'Asoph et le Temrukskoi-Liman. Ce plateau sablonneux, dont le bord vers la mer est encore défendu par des roseaux, s'abaisse dans le milieu, et s'élève derechef vers l'ancien Temruk, situé à six verstes en deçà du nouveau, sur une colline entourée d'eau et fortifiée de remparts, pour empêcher, d'après le rapport des habitans de l'île, les Cosaques du Don d'arriver, sur des barques, dans l'embouchure du Temrukskoi-Liman, dans le dessein de piller.

Comme il n'était pas possible de se rendre dans

cette ville, parce que les vents de mer avaient grossi les eaux des embouchures du Temrukskoi-Liman, et qu'elle renferme d'ailleurs peu de choses intéressantes, je pris le parti de rebrousser chemin, pour visiter la colline vaseuse située dans l'angle nord-ouest de l'île, et revenir de là à Jenikale, par la Sewernaja-Kossa. Cette colline méritait d'autant plus de fixer l'attention du naturaliste, qu'elle était devenue célèbre par une éruption récente. D'après les informations que j'ai prises, le nouveau Temruk (peut-être le *Pagus Cimbricus* de Strabon) est un misérable endroit placé sur une petite élévation, entouré de marais pleins de joncs, à près de soixante verstes de Taman. Il existe une vieille forteresse, entourée d'épaisses murailles de pierres brutes, à quelques verstes de là, sur le chemin de Kurki, jusqu'où s'étendent les vastes marais couverts de joncs, qui bordent le Kuban; mais elle est maintenant abandonnée par les Turcs, qui l'occupaient autrefois. Ces bas-fonds marécageux bordent aussi, vers le nord, les deux embouchures de ce fleuve, appelées Tschernaja-Protoka et Kasatschei-Jerik, ainsi que la côte de la mer d'Asoph jusqu'à Atschujef.

Phénomène remarquable qui eut lieu aux environs de l'ancien Temruk, en 1799.

Il s'est passé dans les environs de l'ancien Temruk,

en 1799, un phénomène remarquable, qui, pouvant donner des éclaircissemens sur la théorie des éruptions vaseuses et celle même des volcans, doit occuper une place distinguée dans cet ouvrage. Voici ce que j'ai appris sur cet événement, confirmé par les rapports de plusieurs témoins oculaires. On entendit, le 5 septembre de la même année, au soleil levant, dans la mer d'Asoph, vis-à-vis de Temruk, et à cent cinquante toises du rivage, un bruit souterrain accompagné d'un tonnerre effroyable; l'attention des spectateurs, déjà tenue en suspens, fut excitée par la vue d'une île s'élevant du fond de la mer, qui peut avoir cinq à six toises de profondeur en cet endroit, après une explosion semblable à celle d'un coup de canon. Cette île, qui pouvait avoir cent toises de circonférence, parut se soulever et se fendre, jeter de la vase et des pierres, jusqu'à ce qu'une éruption de feu et de fumée eût couvert la place. Le temps dont eut besoin la nature pour opérer ce changement, fut de deux heures; et la mer était si impétueuse ces jours-là, qu'on n'osa point s'y confier dans une barque, pour aller visiter l'île, qui paraissait élevée de deux toises au-dessus des vagues, et toute noire du dégorgement de la vase dont elle était formée. On ressentit, le même jour, à sept heures du soir, deux fortes secousses successives de tremblemens de terre, à Ekaterinodar, éloigné de là de deux cents verstes. Les nouvelles postérieures qu'on a recueillies au sujet de cette île,

s'accordent à lui donner une longueur de soixante-douze toises sur quarante-huit de largeur, et sept pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Des occupations de tout genre et la fièvre m'empêchèrent, à cette époque, de faire un voyage à Taman, pour y observer moi-même ce phénomène remarquable; et l'on m'apprit, l'année suivante, que cette île avait été dissoute par les vagues de la mer, ou qu'elle s'était enfoncée de nouveau, puisqu'on n'en voyait plus de vestiges à sa surface.

Continuation du voyage vers la Sewernaja-Kossa.

Le 16 juin 1794, je continuai ma route vers la Sewernaja-Kossa, pour visiter le nouveau volcan vaseux qui venait de faire éruption, et revenir ensuite par le Bosphore. Le chemin, à partir des éminences sépulcrales dont je viens de parler, côtoie la baie orientale du Tamanskoi-Saliv, et traverse un bas fond couvert en partie de groupes de tombeaux et de tertres à pentes roides, formés de sable amoncelé par les vents. On voit, à l'angle même de la baie intérieure, un rempart fort ancien, large d'environ dix toises à sa base; il se prolonge d'une verste en ligne directe, de l'ouest à l'est, depuis la mer jusqu'à la plaine, sans atteindre les hauteurs voisines. On y distingue trois entrées garnies de cavaliers. Un large fossé, peu profond, imprégné d'eau salée, a été creusé au

sud; il y a quelques excavations au nord, d'où l'on a vraisemblablement tiré les terres pour élever ce rempart.

Passé cette ligne, le chemin conduit insensiblement vers des côteaux très-riches en pâturages, près desquels existe une métairie construite sur les décombres du village de Tschokrak-Koi, et pourvue d'une excellente source, dont les eaux coulent sur un lit d'argile. Au-delà beaucoup de tombeaux étrangers à la nation tartare, et peut-être élevés par les Tscherkesses, sont irrégulièrement disséminés. La plaine élevée qu'ils occupent s'étend de l'est à l'ouest, et du nord au sud; ils sont bordés par de grandes dalles de schiste silicéo-calcaire, en forme de parallélogrammes. J'y remarquai quelques colonnes funéraires, d'un assez petit diamètre, hautes d'une toise au plus; tous, au reste, ressemblent parfaitement aux tombeaux des environs du Tokluk, dont j'ai donné la description.

M. Stankewitsch, lieutenant de Cosaques, possède, à dix-huit vertes de là, une métairie qu'il a fait construire sur l'emplacement d'un village abandonné. Le volcan vaseux qui s'est fait jour au milieu d'une langue de terre, en face de la ville de Taman, n'en est éloigné que de six verstes; il est si visible de tous les côtés, que je suis tenté de le prendre pour le *Monumentum Satyri*, dont parle Strabon.

Les Tartares appellent cette montagne volcanique

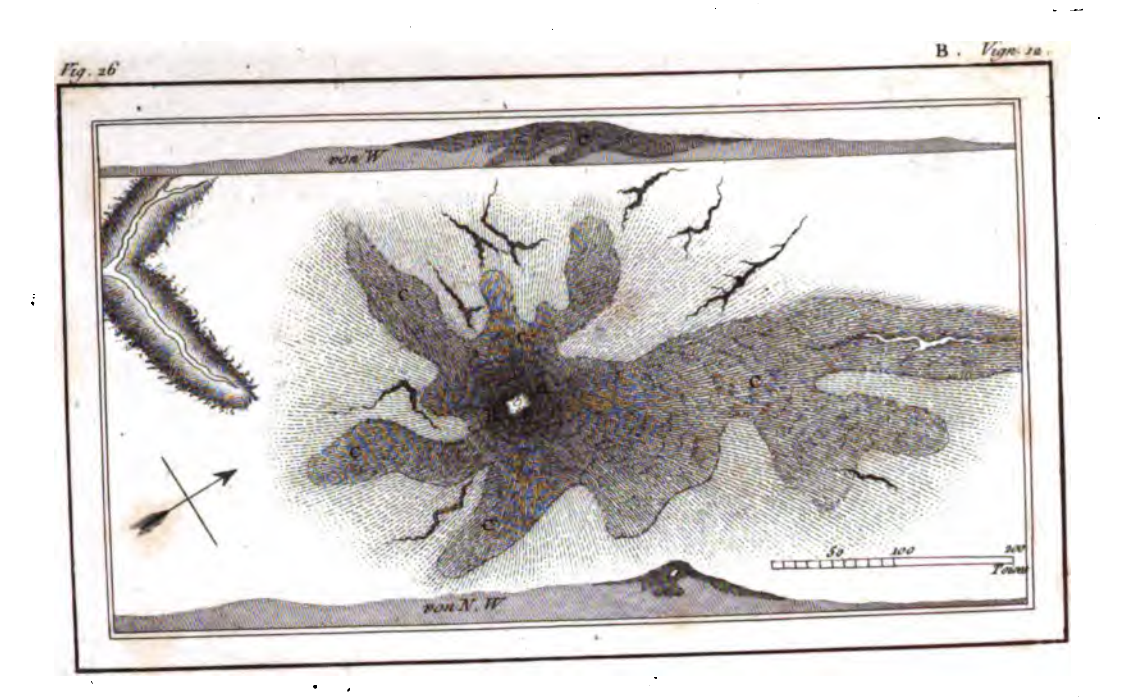
Kuuk-Obo (colline bleue; les Cosaques Tschernomorsques, Prekla[1]). Le feu et la vase qui en sortent leur en font regarder le cratère comme une cheminée de l'enfer. Elle s'élève au milieu d'une large langue de terre, qui se rétrécit ensuite pour former, en partie, le golfe inférieur du Taman, à peu près au nord-est de la ville de ce nom, vis-à-vis de Jenikale, à l'est, en tirant au sud. Cette colline, dont on voit le profil, pris de Jenikale, dans la 26.e vignette, ressemble assez bien à un faisceau de gerbes déployé, qui se prolonge au nord, en dos d'âne, et finit par s'abaisser insensiblement. Son élévation, perpendiculaire au-dessus de la mer, est de trente-huit toises environ; le contour de la base peut avoir trois verstes et trois cents toises; sa distance à la baie de Taman est de deux verstes et cent vingt toises; celle de Jenikale, en ligne directe, de quatorze verstes. La montagne, avant l'éruption, avait à son sommet une fosse large d'une toise, et profonde d'une arschine, où, dans les temps humides, une eau potable se rassemblait à la hauteur de plus d'un empan, si l'on en croit le récit d'un berger qui l'a souvent visitée. Les joncs qui bordaient cet espèce de citerne, les plantes

---

[1] Les habitans de la petite Russie emploient ce nom pour désigner l'enfer.

Fig. 26

B. Vign. 12



vigoureuses qui recouvraient le sommet, et que l'éruption vaseuse a laissées intactes, me semblent prouver d'une manière incontestable, que le limon sorti de l'intérieur du gouffre ne recelait aucun principe de chaleur. La fosse supérieure, le sol argileux, mélangé de fragmens de roches, qui compose l'ancienne écorce de la montagne, font conjecturer, avec beaucoup plus de vraisemblance, que de semblables éruptions ont eu lieu dans des temps reculés, et que l'on ne doit point attribuer à d'autres causes l'état actuel de cet ancien volcan.

Lorsqu'en 1794 je fis mon premier voyage en Crimée, je fus témoin d'un phénomène remarquable qu'offrit cette colline. Les détails dans lesquels je vais entrer, aideront à fixer les idées sur les causes des nombreux volcans à éruptions boueuses, tant anciens que modernes, qui ne sont pas en petit nombre[1].

---

[1] On peut lire ce qui a déjà été dit sur de semblables sources vaseuses près de Baku, dans les livres suivans : *Müller* (feu le conseiller d'état, distingué par ses talens) *Sammlungen Russischer Geschichte, vol. VII, pag.* 337, 338, dans la description de Soimonof; et *Amœnitates exoticæ* de Kæmpfer, p. 283. La preuve qu'il existe vraisemblablement ici, comme à Taman, un schiste charbonneux éteint, et que les lits enfoncés par-dessus produisent ces effets, dérive de l'enfoncement des tours et murailles que l'on trouve à la profondeur de trois à trois toises et demie, dans un étang près de Baku (Müller, au passage cité, p. 414), et les vapeurs inflammables, ainsi que les sources de pétrole

M. Constantin Lintwaref, lieutenant-général, inspecteur de la quarantaine de Taman, écrivit, en mars de la même année, qu'il s'était passé un événement fort extraordinaire, le 27 février précédent, sur la pointe septentrionale de la colline en question, à la distance de douze verstes de Taman, prise en ligne diagonale sur le golfe, et de soixante par les détours sur terre. On entendit d'abord, dans l'air, un sifflement, auquel succéda un violent coup de vent qui ne dura qu'une minute; puis un bruit semblable à celui du tonnerre, qui partait de la montagne. Une épaisse et noire fumée s'éleva, immédiatement après, du milieu du sommet; elle fut suivie, une minute après, d'une colonne de feu de cinquante pieds de haut, et de trente de circonférence. La flamme dura depuis huit heures et demie jusqu'à neuf heures cinquante minutes. Un exprès, que l'on envoya pour inspecter les lieux après le ralentissement du feu et de la fumée, rapporta qu'il s'était formé sur la colline une ouverture qui vomissait de temps en temps une vase chaude, accompagnée, par intervalles, de flammes et de fumée, et qui, débordant de toutes parts,

---

de toute la presqu'île de Baku, attestent sans réplique, qu'il y existe des couches souterraines de charbon encore incandescentes. On doit aussi ranger dans la même classe le volcan limoneux de Makuba en Sicile, dont plusieurs voyageurs ont fait mention.

ne permettait pas d'approcher assez près pour déterminer les dimensions de l'ouverture qui donnait issue aux matières. Cette éruption ne fut suivie ni précédée d'aucun tremblement de terre.

Des témoins oculaires qui ont observé le phénomène de Taman et de Jenikale, et qui ont visité la colline après l'éruption, comparent l'explosion qui eut lieu au tonnerre qui éclate, tant pour le bruit que pour la durée. Les personnes auprès desquelles je pris des informations, assurent avoir entendu un sifflement extraordinaire dans l'air avant et après l'explosion. On vit s'élever après le coup une vapeur blanche qui fut suivie d'une fumée noire très-épaisse, au milieu de laquelle perçait une gerbe de feu nuancée de rouge vif et de jaune pâle. Le vent, qui était assez fort, n'empêcha pas les flammes de s'élever à une hauteur perpendiculaire double de celle de la montagne. Cette colonne de feu disparut au bout de vingt-cinq minutes; mais la fumée dura quatre à cinq heures, et ne se dissipa que le lendemain, après avoir couvert de nuages épais et noirs les deux côtés de la montagne. Le volcan lança, dans sa première explosion, avec une violence extrême, de gros quartiers de vase, à la distance de plus d'une verste, sans compter ceux qui tombaient autour du pied de la montagne. La grande masse de limon ne se fit jour qu'en déplaçant une portion de terre végétale qui était alors gelée à la profondeur d'une toise. La coulée, d'abord très-rapide,

se répandit en débordant sur tous les flancs de la montagne, et se ralentit ensuite sans avoir manifesté aucun degré bien sensible de chaleur, quoiqu'au rapport de plusieurs personnes dignes de foi, qui coururent à cheval visiter la montagne aussitôt après l'éruption, la vase laissât encore échapper de la fumée par un air très-froid. Quelques Cosaques que l'on y envoya ont cependant remarqué que la vase était chaude en sortant du gouffre. Un bruit continuel de sifflement et de bouillonnement se répétait jusque dans la nuit; la montagne lançait, d'instant à autre, de la vase à la hauteur de dix à douze pieds. Un craquement considérable s'est fait entendre depuis. Le volcan a encore lancé du limon en l'air, mais on n'a point revu de flammes, même pendant la nuit. Un arpenteur, chargé de lever le plan du Kuuk-Obo (vignette 26.e), donne une largeur de dix à douze toises à l'ouverture A du sommet, et une arschine et demie au diamètre du gouffre véritable B. Il vit encore sortir au mois de mars, par intervalles, de la fumée et du limon mêlé d'une petite quantité de pétrole. La vase qu'on en rapporta était chargée de bitume. Les laves boueuses *CCC* avaient dès-lors l'étendue que je leur ai trouvée l'été suivant.

La mollesse et la ténacité de cette vase amoncelée, rendit impossible, pendant un certain temps, l'abord de la montagne. La sécheresse continuelle qui eut lieu dans l'été, durcit le limon au point que l'on put

marcher dessus et l'examiner. Je visitai donc toute la colline, et voici dans quel état je trouvai les choses. Le limon vaseux déposé sur le sommet pouvait avoir cent mille pieds cubes. La masse boueuse qui recouvrait la pointe verticale de tous côtés, s'est débordée par torrens inégaux de l'épaisseur de deux à trois arschines, sous forme de bouillie solide à bords épais; elle s'est plus étendue dans les parties occidentales et vers celles du midi. La coulée qui s'est dirigée vers le nord, la plus large et la plus épaisse, s'étend jusque dans la plaine au pied de la montagne, ainsi que celle de la partie d'ouest-sud-ouest qui est la plus étroite. La première peut avoir quatre cents toises de long, et la dernière trois cents. Trois autres coulées, parallèles au nord-ouest, et une quatrième dirigée vers le sud, ont moins de largeur et ne descendent pas à beaucoup près si loin. La croupe que forme la pente de la montagne vers l'est, a fait prendre à la lave une sorte de prolongement circulaire. On voit, particulièrement aux bords de tous les courans, de petits amas qui ont été poussés les uns sur les autres au moment du desséchement de la croûte, comme on en observe sur les rivages des rivières après la débâcle des glaces. La lave a formé aussi de petits îlots au bas de quelques monticules qu'elle a rencontrés en deux endroits sur son passage. La vase qui entoure le cratère y est plus épaisse que par-tout ailleurs; et sur un des côtés de la bouche du gouffre on voit une

petite éminence en forme de motte demi-circulaire, longue d'une toise sur une épaisseur de deux arschines, et constituée d'une terre argileuse d'ancienne formation, d'un jaune plus foncé que celui de la vase fraîche. Cette motte, qui couvrait en partie le gouffre, était renversée et à moitié enterrée dans la vase. La partie du sommet qui regarde le sud-ouest, la plus inclinée de toutes, présente beaucoup de cannelures. On reconnaît aisément que la lave qui a pris cette direction était plus liquide, et qu'elle a débordé en laissant des traces profondes, semblables à celles d'un ruisseau large de douze pas. Plusieurs fois interrompue dans son cours, elle va se perdre tout-à-fait au bas dans une couche épaisse de vase plus ferme, où la matière plus desséchée forme différens amas les uns au-dessus des autres. J'ai trouvé dans ces environs, sous la vase même, des pyrites cubiques (fer sulfuré) brillantes. Les fêlures des pierres marneuses, encore pleines de ce minéral parfaitement intact, prouvent bien qu'il n'avait point été attaqué par le feu, et qu'il a été détaché des couches supérieures. Les coulées de la vase, dont la plus large avait de soixante à cent toises, étaient tout récemment desséchées; la croûte extérieure, qui portait à peine, était fendue en plusieurs places; et, si l'on enlevait un morceau, on trouvait le dessous mou et gras comme l'est une argile pénétrée d'humidité. La surface était rude et raboteuse, et rendait la marche aussi pénible que sur une boue gelée.

Cette masse volumineuse offre par-tout la plus parfaite uniformité; elle a l'aspect d'une argile grasse, de couleur cendré bleuâtre, parsemée de petits points brillans qui ne sont que du mica. Lorsqu'on la mouille, elle devient ductile; en se séchant elle se fend, comme la boue des chemins, en parties inégales, souvent larges de trois doigts; on la broie assez facilement, parce qu'elle n'a de solidité qu'en grandes masses. Je n'ai point apperçu d'indices de vitriol (fer sulfaté) à la superficie de cette vase. Quelques parties seulement étaient couvertes d'une matière saline en efflorescence, légèrement effervescente avec les acides. Les fragmens pierreux épars dans toute cette masse dont ils ne font pas la deux millième partie, la plupart d'un petit volume, et à peine gros comme les deux poings, les uns polis, les autres à cassure inégale, ne renferment aucun corps étranger; ils n'avaient point subi d'altération; ils étaient un peu rougeâtres et comme brûlés. J'y ai reconnu les espèces suivantes:

1.° Un schiste argilo-calcaire, un peu sonore, en feuillets épais de six lignes, légèrement effervescent avec les acides;

2.° Un autre schiste semblable, en lits plus épais, plus dur, rayé en beaucoup d'endroits, et brillant dans ses fêlures garnies de pyrites martiales;

3.° Un schiste argileux, nullement effervescent,

en morceaux épais d'un pouce, gris brunâtres, polis à la surface, ternes dans la cassure;

4.° Un autre schiste semblable, mais blanchâtre, terreux, friable, non effervescent, se fendant, comme le bois, en long, et se délitant en parties parfaitement rondes;

5.° Une pierre calcaire grise blanchâtre, brillante dans sa cassure, légèrement graphique, offrant comme des empreintes de lettres peu prononcées, et disposée par lits de deux pouces d'épaisseur;

6.° Un schiste feuilleté argilo-calcaire gris foncé, peu effervescent, à cassure terne, en lits à peine de l'épaisseur d'une ligne;

7.° Une craie blanche à gros grains;

8.° Un schiste calcaire blanchâtre, dur, fortement effervescent, d'un grain fin et brillant;

9.° Un schiste argilo-calcaire très-effervescent, d'un gris foncé, parsemé de paillettes de mica, pénétré de bitume, se délitant en feuillets minces, friable et se broyant avec une facilité extrême entre les doigts;

10.° Une pierre argileuse à cassure égale, légèrement conchoïde, nullement effervescente, très-dure et très-pesante, faiblement colorée par un oxide de fer, renfermant à la fois des coquilles

et des cristaux isolés, très-petits, de pyrites martiales;

11.° Une mine de fer oxidé, brune, peu effervescente avec les acides, à cassure conchoïde, en fragmens aigus;

12.° Un autre minérai de fer oxidé, plus pesant, et sans effervescence avec les acides;

13.° Une argile endurcie grise, dure, non effervescente, avec des empreintes végétales;

14.° Un schiste calcaréo-argileux, blanchâtre, disposé par lits minces;

15.° Un schiste de même nature, gris bleuâtre, en feuillets minces;

16.° Un schiste marneux, pénétré de bitume, terreux, brunâtre, friable, en filets minces;

17.° Un schiste argileux gris, sans effervescence, friable, disposé par lits minces;

18.° Une pierre calcaire en rognons blanchâtres de la grosseur du poing, durs, très-effervescens, et dont l'intérieur est plein de félures tapissées de nombreux cristaux calcaires;

19.° De semblables rognons, à cassure terne, très-durs, difficiles à casser, et solubles en entier dans les acides;

20.° Des rognons de pierre argileuse à cassure terne, sans aucun mélange de chaux de couleur grise, comme la roche de corne, ou jaunâtre, colorés dans leurs félures en blanc.

21.° Des rognons gris blancs, à cassure terne, mélangés de parties calcaires, se réduisant un peu en poudre dans l'eau, se dissolvant dans les acides en une terre de couleur gris de cendre, qui fait avec les acides une longue et vive effervescence, et paraissant composés d'une terre cuite, liée par du calcaire et par une espèce de vase.

Le gouffre qui a vomi cette énorme quantité de limon, était, à cette époque, couvert d'une croûte desséchée, très-dure, qui permettait d'aller par-tout. Si l'on juge de son étendue par sa profondeur, son diamètre doit être de douze pieds. On voyait encore dans la vase quelques traces d'écoulemens particuliers dus à une matière plus fluide sortie plus tard. L'oreille baissée vers la grande ouverture, j'entendais distinctement un craquement et un bouillonnement semblable à celui de l'eau dans une chaudière fermée; sur la colline ce n'était plus que le bourdonnement d'un orage qui gronde dans le lointain.

J'ai donné mon opinion sur les volcans boueux et sur leurs causes naturelles, dans un ouvrage écrit en

français, traduit en russe et en allemand[1]; je suis d'autant moins disposé à rétracter ce que j'en ai dit, que l'apparition d'une île dans la mer d'Asoph a eu lieu dans des circonstances absolument semblables à celles qui ont accompagné l'éruption du Kuuk-Obo. Plus j'y réfléchis, plus il me paraît vraisemblable qu'une couche de houille ou de schiste bitumineux brûle à des profondeurs considérables sous l'île de Taman, et sous une partie de la presqu'île de Kertsch. La mer ou les eaux des golfes qu'elle forme en ces parages ont trouvé le moyen de penétrer dans les cavités qu'ont creusées, en plusieurs lieux, les éruptions de ce foyer concentré; il a dû en résulter un dégagement énorme de vapeurs ou de gaz de toute espèce, qui, une fois introduits, se sont frayé, par leur élasticité, une route à travers les fentes des couches supérieures et par-tout où ils ont trouvé moins de résistance. De là les craquemens qu'ils ont fait entendre au moment de l'éruption, l'inflammation du gaz inflammable (gaz hydrogène) qui, comprimé par l'air extérieur, ne dut pas tarder à s'éteindre, et autres phénomènes produits à l'époque des éruptions vaseuses plus récentes. Les vapeurs de la couche incendiée ont dû cesser d'agir sur la couche supérieure, dès l'instant qu'elles se sont trouvées libres; dès-lors

[1] *Tableau topographique de la Tauride*, in-4.° et réimprimé in-8.°.

les lits de cette dernière, déchirés et percés, devaient naturellement s'affaisser; la pression qu'ils exercent sur la vase, provenant du mélange des cendres avec l'eau de la mer qui s'y était introduite, dut forcer cette matière fluide à s'échapper d'abord avec rapidité, ensuite plus lentement, par l'ouverture nouvellement pratiquée. De là le principe salin que cette vase boursoufflée recèle dans les racines de roseaux que les eaux de la mer ont mêlées à cette boue; de là enfin ces fragmens de plusieurs espèces de pierres dont les vapeurs ont percé et déchiré les couches qui étaient superposées les unes sur les autres. Il paraîtra assez singulier que ces déchiremens se répètent plusieurs fois dans les collines où la résistance paraît naturellement plus considérable que dans la plaine; cela provient vraisemblablement de ce que les collines formées entièrement par des éruptions plus anciennes, renferment déjà un foyer intérieur, et qu'ainsi elles offrent aux vapeurs une issue plus facile pour s'échapper. Du moins le Kuuk-Obo et le gouffre du Kü-Tepe dont nous venons de donner la description, se trouvent dans ce cas; peut-être même que l'affaissement insensible des couches de l'île de Taman est entièrement dû aux irruptions intérieures des eaux de la mer ou des golfes qui la déchirent et la divisent de cette manière.

Remarques sur les Cosaques Tchernomorsques.

Avant de quitter l'île de Taman, je dirai un mot des Cosaques Tschernomorsques descendus des anciens Cosaques Saporogues, auxquels on a donné en propriété non seulement cette île, mais encore tout le pays situé entre les fleuves Kuban et Jei, jusqu'à Ust-Labinskoe-Krepost. Ce corps de Cosaques célibataires, autrefois très-puissant, était maître de toute la contrée de Niéper des deux côtés du fleuve. En 1774, époque de l'abolition de leur ancienne constitution et de leur sjetsch, ils se soulevèrent en partie et passèrent chez les Turcs. Mais, l'offre volontaire de service qu'ils firent depuis ayant été acceptée, ils servirent avec tant de distinction sur terre et sur mer, dans la dernière guerre avec les Turcs, que l'impératrice, pour récompenser leur bravoure, leur confia, indépendamment de la propriété du district dont nous venons de parler, la garde de la frontière du Kuban, fixée depuis par le traité de paix de Kutschuk-Kainardschi.

Les ukases qui leur rendaient tous les privilèges des autres Cosaques, avec la propriété entière du pays, des pêches, des lacs salés, la faculté de vendre de l'eau-de-vie, furent expédiés le 30 juin et le 1.er juillet 1792. On leur permit de rassembler un corps de quinze cents hommes formé de toutes les familles de Cosaques qui étaient en activité de service, ou qui

avaient servi auparavant dans la sjetsch; ils furent mis sous le commandement de leurs propres koschewoi et de leurs starschines. On y ajouta une solde annuelle de vingt mille roubles pour l'entretien de la frontière. Ceux qui s'établirent avec leurs familles à Taman reçurent, en outre, trente mille roubles pour les dédommager des frais de transport et d'installation dans leur nouveau domicile; et le gouverneur de la Tauride, sous la dépendance immédiate duquel furent mis les Cosaques Tschernomorsques, fut chargé de leur donner des vivres pour une année, dont la dépense fut estimée vingt-cinq mille roubles. Les privilèges accordés solennellement à tout le corps, attirèrent les années suivantes, tant de la petite Russie que de l'Ukraine, une grande quantité de Cosaques, qui, réunis aux Tschernomorsques que la guerre avait épargnés, s'élevaient au nombre de douze mille hommes en 1794. Mais l'insalubrité de l'air sur les bords du Kuban inférieur, cause tous les ans des fièvres malignes qui enlèvent beaucoup de monde en très-peu de temps. Ce fléau destructeur a pour cause la grande humidité du sol en ces contrées chaudes, et qui est telle, que par-tout on trouve des sources où l'on peut puiser l'eau avec la main; les brouillards nombreux qu'occasionnent les montagnes, les calmes qui règnent en été, la mauvaise qualité des eaux tant de source que du fleuve même, dont le lit marécageux fait contracter un mauvais goût au poisson;

enfin, l'insouciance de ces Cosaques, qui négligent d'éclaircir les bois touffus des bas-fonds où sont situés leurs stanizes. Cette contrée, d'ailleurs extrêmement fertile, est propre à recevoir tous les genres de culture; le gibier n'y est point rare, excepté les faisans, que l'on n'y rencontre plus qu'en petit nombre; mais en revanche les ressources en poissons sont immenses. Quelques instructions sur l'économie rurale suffiraient pour procurer aux habitans de meilleurs pâturages pour leurs bestiaux. Taman, dont la population, déjà peu nombreuse, a été réduite encore par la peste de 1796, est dans une exposition très-saine. Les chevaux y réussissent à merveille. — La pêche abondante d'esturgeons de tous genres que l'on prend autour d'Atschujef, offrirait une grande ressource, si l'on savait la mettre à profit. On préfère déjà le caviar préparé par les Cosaques Tschernomorsques à celui d'Astracan; il s'en fait des envois considérables de Taganrog à Constantinople.

Les Cosaques Tschernomorsques, indépendamment des places de Taman, Temruk et Atschujef, occupent encore, en remontant le Kuban, les villages ou kurens, parmi lesquels on doit compter Ekaterinodar, chef-lieu et résidence du Koschewoi, où se trouve la chancellerie de guerre (Woiskowaja Kanzellaria), et qui est à deux cent soixante verstes de Taman. Les deux tiers environ des Cosaques Tschernomorsques peuplent les places que je viens de citer; mille forment

le cordon établi vers les montagnes pour réprimer les Tscherkesses; un pareil nombre est en réserve dans l'intérieur et autour d'Ekaterinodar; mille sont commandés dans le Bugas, et servent sur une flottille composée de vingt barques légères. Enfin, mille hommes se réunissent en temps de guerre au corps de l'armée russe. Ils ont, du reste, leur propre artillerie composée de plus de cent pièces de différens calibres, et réparties sur la flottille ou dans les différens postes.

Progrès de la végétation des plantes dans l'île de Taman.

L'humidité qui règne dans l'intérieur de l'île de Taman suffit pour faire faire des progrès extraordinaires à la végétation, malgré la qualité du terrain presque entièrement composé de sable. J'y remarquai par-tout, au mois de juin, les plantes suivantes : les véroniques en épis et en panicules [1], le raigrass vivaçe [2], les méliques laineuses [3] et très-élevées, le houlque odorant [4], le panique vert et celui dit pied de poule [5], l'élyme de Méduse [6], la scabieuse d'Ukraine [7],

---

[1] *Veronica spicata et paniculata.* — [2] *Lolium perenne.* — [3] *Melica lanata et altissima.* — [4] *Holcus odoratus.* — [5] *Panicum viride et crus galli.* — [6] *Elymus Medusæ.* — [7] *Scabiosa Ucranica.*

le caille-lait jaune et le glauque [1], le berle à feuilles longues [2], la pimprenelle dioïque [3], la statice des corroyeurs et la trigone [4], la molêne noire et la molêne bouillon blanc [5], le panicaut chardon-roland [6], les soudes épineuses et kali [7], l'orcanette à feuilles droites [8], trois vipérines, la rouge, la très-élevée, et l'officinale [9]; deux espèces d'asperges, la commune et une autre [10]; la jacinthe méotique [11], l'ornithogale de Narbonne [12], l'ail descendant et celui à fleurs pâles [13], l'œillet dichotome [14], les cucubales dioïque et à tige simple [15], le gypsophile paniculé [16], le polygonum lizeron [17], l'harmale [18], l'aigremoine eupatoire [19], l'euphorbe des moissons [20], le réséda jaune [21], la ronce des haies [22], le prunelier [23], la rose naine [24], la potentille droite [25], la dauphinelle des blés [26], le pigamon élevé de Jacquin [27], la germandrée petit-chêne

---

[1] *Gallium verum et glaucum.* — [2] *Sium falcaria.* — [3] *Pimpinella dioica.* — [4] *Statice coriaria et trigona.* — [5] *Verbascum nigrum et thapsus.* — [6] *Eryngium campestre.* — [7] *Salsola tragus et kali.* — [8] *Onosma echioides.* — [9] *Echium rubrum, altissimum,* JACQ. *et vulgare.* — [10] *Asparagus vulgaris et volubilis.* — [11] *Hyacinthus mæoticus.* — [12] *Ornithogalum narbonense.* — [13] *Allium descendens et pallens.* — [14] *Dianthus dichotomus.* — [15] *Cucubalus otites et tartaricus.* — [16] *Gypsophila paniculata.* — [17] *Polygonum convolvulus.* — [18] *Peganum harmala.* — [19] *Agrimonia eupatoria.* — [20] *Euphorbia segetalis.* — [21] *Reseda lutea.* — [22] *Rubus fruticosus.* — [23] *Prunus spinosa.* — [24] *Rosa pygmea.* — [25] *Potentilla recta.* — [26] *Delphinium consolida.* — [27] *Thalictrum majus,* JACQ.

et celle de Sibérie à fleurs communément blanches[1]; le marrube étranger[2], la sauge d'Ethiopie et celle des bois[3], le phlomide violet[4], le muflier à feuilles de genêt[5], le mélangire des champs[6], avec des fleurs pâles et blanches ; l'épiaire annuelle[7], le lamier pourpre[8], l'orobanche lisse[9], la cressonnette salée[10], le cresson élevé[11], le crambe maritime[12], le bunias kakile[13], le mélilot jaune[14], la luzerne falciforme et celle en spire de colimaçon[15]; la coronille à fleurs variables[16], la gesse des prés et la gesse tubéreuse[17], la vesce à fleurs nombreuses[18], l'astragale onobrychis[19], le sainfoin[20], le hedysarum onobrychis[21], le salsifis des prés et celui d'Orient[22], le seneçon jacobée[23], la centaurée amère, celle à panicules, celle de Tartarie, la salmantique, la scabieuse, et celle du solstice[24]; quatre espèces d'armoise, celle d'Autriche,

---

[1] *Teucrium chamædrys et sibiricum.* — [2] *Marrubium peregrinum.* — [3] *Salvia æthiops et nemorosa.* — [4] *Phlomis herba venti.* — [5] *Antirrh. genistifolium.* — [6] *Melampyrum arvense.* — [7] *Stachys annua.* — [8] *Lamium purpureum.* — [9] *Orobanche lævis.* — [10] *Lepidium salsum.* — [11] *Sisymbrium altissimum.* — [12] *Crambe maritima.* — [13] *Bunias cakile.* — [14] *Melilotus flava.* — [15] *Medicago falcata et cochleata.* — [16] *Coronilla varia.* — [17] *Lathyrus pratensis et tuberosus.* — [18] *Vicia craeca.* — [19] *Astragalus onobrychis.* — [20] *Glycirrhiza glabra.* — [21] *Hedysarum onobrychis.* — [22] *Tragopogon pratense et orientale.* — [23] *Senecio jacobæa.* — [24] *Centaurea amara, paniculata, tartarica, salmantica, scabiosa, solstitialis.*

la santonique, l'absynthe, et celle des champs [1]; l'immortelle annuelle [2], l'achillée à mille feuilles [3], l'onoporde à feuilles d'acanthe [4], le chardon à tête penchée, celui à feuilles d'acanthe, le polyanthème et le bluet [5], l'inule germanique et l'œil de christ [6], le carthame laineux [7], le crysanthème des blés [8], la chicorée sauvage [9], le pied de chat des sables [10], l'alcée à feuilles de figuier [11], le millepertuis [12].

Tous les villages, jadis habités par les Tscherkesses et par les Tartares, ainsi que par les Cosaques Nekrassofskes, sont entièrement détruits. A peine rencontre-t-on quelques traces des anciennes villes grecques, si l'on excepte Taman et plusieurs inscriptions gravées sur des pierres que l'on a trouvées en différentes places.

Remarques sur les ruines de Buschukoi, ses éminences sépulcrales et sa forteresse.

Le 17 juin, je me mis en route de bonne heure pour aller à la Sewernaja-Kossa, en face de laquelle

---

[1] *Artemisia austriaca, santonica, absinthium et campestris.* — [2] *Xeranthemun annuum.* — [3] *Achillea millefolium.* — [4] *Onoperdum acanthium.* — [5] *Carduus nutans, acanthoïdes, polianthemus et cyanoïdes.* — [6] *Inula germanica et oculus christi.* — [7] *Carthamus lanatus.* — [8] *Chrysanthemum segetum.* — [9] *Cichorium intybus.* — [10] *Gnaphanium arenarium.* — [11] *Alcea ficifolia.* — [12] *Hypericum perforatum.*

la traversée du Bosphore n'a que quatre verstes, et prendre la barque qui conduit à Jénikale. C'est immédiatement après ce village que l'on trouve les ruines de celui de Buschukoi, et plusieurs éminences sépulcrales. La forteresse que l'on y voit encore est très-élevée; sa forme présente celle d'un parallélogramme garni de petits cavaliers sur les angles, long de soixante-cinq pas sur cinquante de large, et défendu par un fossé plat, aujourd'hui comblé. L'entrée est du côté de la mer. On découvre, du haut de cette redoute, dans le lointain, une éminence sépulcrale, située entre deux petits golfes que forme le Tamanskoi-Saliv dans la Sewernaja-Kossa. Cette grosse butte présente une espèce de précipice qui penche vers le bord de la mer. J'eus la curiosité de m'y rendre, et j'en fus bien récompensé par la vue du profil entier de cette tombe des anciens habitans du Bosphore. Je fus à portée de bien distinguer les couches convexes d'argile placées les unes au-dessus des autres. Je remarquai dans le bas beaucoup de vases destinés à contenir les cendres des morts : ils étaient placés sans ordre, à côté et au-dessus les uns des autres. Parmi un grand nombre d'urnes gigantesques d'argile rouge, cuites et non vernissées, j'en examinai particulièrement une de forme singulière, dont tous les morceaux tenaient encore ensemble : c'est celle que j'ai fait dessiner dans la 24.e vignette, fig. *B*. Elle avait trois empans de haut, sur quatre deux tiers de diamètre.

Je vis en outre des canaux d'argile, épais et courts, entre deux pierres plates, sans pouvoir deviner à quel usage ils étaient destinés. On avait pratiqué des cases avec des pierres plates semblables à celles de la 24.e vignette, mais plus petites, pour y placer les cendres des personnes de la classe du peuple. Des cendres et des os humains avaient été jetés sans ordre sur un lit d'herbes marines devenues blanches, et couvertes de terre. Quelques os de cheval que j'apperçus parmi des débris de squelettes humains, me font conjecturer que cette butte funéraire avait été élevée après une bataille. Je reconnus aussi des traces d'anciennes citernes à côté d'une autre éminence pareille, située près de la première, mais plus en face de la mer et plus aplatie, qui paraissait n'avoir point été achevée.

On apperçoit d'ici, le long de la baie vers le nord, à une petite distance de la Sewernaja-Kossa, un autre ouvrage de défense au milieu de plusieurs buttes funéraires, et de la même forme carrée que celui dont nous avons parlé plus haut. Il était relevé aux quatre coins, et entouré d'un fossé qui était alors comblé. Les huit tombes plus ou moins considérables, qui l'entourent, furent probablement élevées à la suite d'une bataille. Le bourg d'Achille (*vicus Achillæus*), dont parle Strabon, devait être situé dans cet endroit, quoique je ne prétende pas assurer que cette redoute indique son véritable emplacement.

On arrive bientôt après à la Sewernaja-Kossa. Cette langue de terre étroite, basse, élevée tout au plus de deux ou trois arschines au-dessus du niveau de la mer, se prolonge en ligne directe au sud-ouest, sépare le golfe Taman du Bosphore. Elle n'a dans l'origine que vingt à cinquante toises de large; mais elle s'élargit ensuite par intervalles, et forme, du côté du golfe de Taman, des mares assez étendues et peuplées de sangliers. Du côté du Bosphore, au contraire, le rivage, uni et sablonneux, renferme un grand nombre de coquilles, de soles et autres mullusques. Cette langue de terre, distante de la métairie de Buschukoi de six à sept verstes, peut en avoir dix-huit de long. Les merles se faisaient entendre dans les joncs. La traversée sur le Bosphore, de la Sewernaja-Kossa, n'a pas plus de quatre verstes, et a le double avantage d'être commode et sûre. On distingue dans un temps calme la ligne unie que le courant jaunâtre de la mer d'Asoph, en se mêlant à l'eau rembrunie de la mer Noire, trace en diagonale sur l'eau du canal. Le courant s'étend même assez loin, lorsque le vent n'est pas contraire.

Retour à Kertsch; examen de la côte méridionale jusqu'à Takilburun.

Je retournai à Kertsch le 20 juin, après avoir visité la côte jusqu'à Takilburun, petite langue de terre,

au sud de laquelle commence le Bosphore, et où se trouve une terre bleue, qui mérite d'être examinée.

Les parties les plus élevées de Kertsch sont composées de couches calcaires horizontales, surmontées de grands mamelons, ainsi que nous l'avons déjà remarqué : elles s'abaissent vers le bas-fond de Kamyschburun, parsemé de petits lacs, et vers le Tschurabasch, lac oblong, qui s'étend au nord-ouest : elles s'élèvent ensuite en forme de plateau, vers Karaburun. Le grand lac salé de Schungulei, long de huit verstes de l'est à l'ouest, est à seize de Kersch : on y arrive en descendant vers la côte. Les eaux de source et celles de pluie, qui viennent s'y rendre des pays élevés au nord-ouest par de nombreux ravins, ne lui permettent pas de déposer le sel qu'il tient en dissolution. Ce lac n'est séparé de la mer, comme tous ceux de la Tauride, que par une bande de sable basse, étroite et submergée par les vagues dans les temps de tempêtes. Les villages tartares de Tobetchik, d'Orta-Saraimin, d'Ortel, de Kopkinegen ou Kopketschegen et de Schungulek, ont été bâtis autour, près de plusieurs sources d'eau douce. Le rivage s'élève au-dessus du niveau de la mer, tantôt de huit et tantôt de dix à quinze toises, dans toutes les places où le roc vif lui sert d'assise. A neuf verstes de ce lac on atteint les bords du Takil-Burun non moins élevés, et qui s'abaissent graduellement : une mine de fer ocreuse,

parsemée de beaucoup de coquilles, et presque semblable à celle de Taman, dont j'ai donné la description, s'y montre à fleur de terre, presque au niveau de la mer. C'est dans cette couche de minérai que fut découverte une terre du plus beau bleu de ciel, que l'on a presque entièrement épuisée pour la teinture des draps des régimens de chasseurs en garnison à Kertsch et à Jenikale. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette terre colorée, ce sont des coquilles qui en sont toutes remplies. On y retrouve les belles espèces de celles que renferme la mine de fer de Taman; et, quoique altérées par leur séjour dans cette terre, elles se sont cependant conservées intactes. Plusieurs d'entre elles sont tapissées de cristaux de chaux sulfatée (sélénite), d'un bleu foncé, que je n'ai point encore vue dans les variétés de cette espèce.

Les hauteurs du Takil-Burun renferment les restes de bâtimens qui paraissent être d'une origine moderne. Je traversai Ortel dans la nuit, pour aller rejoindre, à la station d'Akkos, le chemin de poste qui me conduisit à Akmetschet.

La presqu'île du Bosphore était jadis plus peuplée que les autres parties de la Tauride; elle présente aujourd'hui plusieurs antiquités qui datent du temps des Grecs, des Génois et des Vénitiens: ces derniers sur-tout avaient des places de commerce sur les ports

de la mer d'Asoph. On voit encore des traces d'habitations anciennes sur le Kasan-Dip (cap de la chaudière). Ce promontoire s'avance beaucoup dans la mer, et s'élargit, pour former un pays d'une étendue circulaire, composé de couches calcaires; il est comme enfoncé au milieu, entre Arabat et le Bosphore, où se trouvent les ruines d'une église, près du grand lac d'Aliinskoe. Ensuite on apperçoit les traces d'une ancienne ville, que les Tartares disent avoir été habitée par les Génois, mais qui pourrait bien aussi l'avoir été par les Grecs. Elle était bâtie sur un pointe de terre appelée Usuk-Kalessi, à seize verstes de celle de Fanary, à l'ouest, vers l'embouchure du Bosphore. De semblables vestiges subsistent encore près d'Apuk, montagne couverte de tulipes, à seize verstes (ouest) de Takil-Burun, dans le voisinage de la mer Noire, où les vaisseaux de guerre trouvent un mouillage sûr et commode. On rencontre enfin d'autres restes d'une ville ancienne, près de la pointe de Tasch-Katschik, située à l'extrémité orientale de la baie de Kaffa, près d'un lac salé.

Si l'on compare les ruines des monumens élevés par les colonies anciennes, tout le long de la côte, avec celles qui sont décrites dans la Géographie de Strabon, dans le *Periplus* d'Arrian et dans le *Scymnus-Chius*, on trouvera qu'elles s'accordent assez avec les anciennes dénominations. *Murmecium*, par exemple,

distant de *Panticapea* de vingt-cinq stades (cinq verstes), doit avoir occupé la place où se voient aujourd'hui les ruines d'une tour et quelques fontaines, entre Kertsch et Jenikale. *Parthemium*, qui paraît être le *Parthenium* de Strabon, était vraisemblablement situé sur la langue de terre Fanary, qui concourt à rétrécir le passage du Bosphore à la mer Noire (à moins qu'il ne fût situé sur l'emplacement d'Usuk-Kalessi). Le *Vicus Achillæus* devait être dans la partie opposée de l'île de Taman, sur le côté asiatique du Bosphore. — Le *Nymphæum*, dont Strabon ne détermine pas assez clairement la distance, doit être, d'après le *Periplus*, à peu près dans la baie, entre la batterie actuelle de Pawlofskoi et le Kamysch-Burun. Je regrette beaucoup de n'avoir pas fait des recherches plus exactes dans toute cette partie de la côte. Les lieux habités par les Grecs modernes, dont Strabon ne parle pas, étaient, d'après le *Scymnus*, du côté de l'Europe :

1.° *Acras-Còmion*, à soixante-cinq stades ou quinze verstes de *Nymphæum*; ce qui fait précisément la distance qu'il y a jusqu'à Takil-Burun.

2.° *Kytas*, à trente stades ou cinq verstes, qui doit avoir été entre Takil-Burun et la montagne d'Opuk.

3.° *Cymmerium*, à soixante stades ou dix verstes;

ce qui s'accorde avec les ruines d'Enken-Kale, près de la montagne Opuk, où est une bonne rade, même pour les vaisseaux de guerre, qui y trouvent un excellent mouillage, et un abri contre les vents du nord et de l'ouest.

4.° *Cazeca,* à cent quatre-vingts stades ou trente-six verstes du précédent, paraît s'accorder, même d'après le nom qu'il porte aujourd'hui, avec la langue de terre de Tasch-Katschik, située à l'est, à l'extrémité de la baie de Théodosie; on y voit des fontaines et des vestiges d'anciennes habitations, près d'un lac salé.

5.° *Theodosia,* dont la distance ne correspond pas très-exactement, il est vrai, à celle que donne le *Periplus* de la nouvelle ville de ce nom; mais on doit, selon toutes les apparences, d'autant plus la croire la même, que je n'ai trouvé, vers la baie, aucune autre trace d'ancienne ville.

6.° *Athenæon,* à quarante verstes ou deux cents stades de Théodosie, ne saurait être placé ailleurs que près de la pointe de terre de Koos, ou près du port de Sudagh. On trouve naturellement le port des Tauro-Scythes ou *Lampas,* à Lambat; le *Criumetopon* (tête de bélier), sur les hautes montagnes, dans les environs d'Alupka, le port

Eubulon ou *Symbolon*, à Balaklawa, auquel succède enfin la ville de Chersonèse[1], assez facile à reconnaître par ses ruines. Les distances de toutes ces places se trouvent exactement indiquées dans le *Periplus*.

---

[1] *Chersonesus*.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

SUR LA CRIMÉE.

Des habitans de la presqu'île.

LA population de la Crimée se montait autrefois à plus d'un demi-million d'habitans. La première diminution sensible qu'elle éprouva fut en 1778, lors du traité de paix conclu avec les Turs, où plus de trois mille chrétiens, grecs ou arméniens domiciliés en Tauride, et dans le nombre desquels il y avait beaucoup de marchands, d'artisans et de fabricans utiles, furent transportés au-delà de la mer d'Asoph, entre le Don et le Berda. — La Crimée souffrit encore plus de la grande émigration des Tartares après l'occupation de cette presqu'île par les Russes, de 1785 à 1788. A cette époque, des milliers de Tartares et principalement ceux qui habitaient dans le voisinage des ports de mer, vendirent au plus vil prix tout ce qu'ils possédaient, pour se retirer en Natolie et en Romélie, où se réfugièrent également presque tous les rejetons de la famille souveraine de Ghirei et

beaucoup de nobles; nous ne parlons point ici de la diminution qu'éprouva la population de la Crimée, avant cet événement, par les troubles, les révoltes ou la peste. Lorsqu'en 1793 on fit le dénombrement de l'empire, on ne trouva, dans toute l'étendue de la Tauride, érigée alors en gouvernement (oblast), que quatre-vingt-trois mille quatre cent quatre-vingt-treize hommes, et cent vingt-deux mille cent vingt-quatre femmes; ce qui faisait au total deux cent cinq mille six cent dix-sept individus de tout âge, dont voici le tableau :

Tableau des habitans de la Tauride suivant le dénombrement fait en 1793.

	Hommes.	Femmes.
Nobles tartares ou murses,	570	465
Prêtres de toutes classes,	4,519	4,105
Laboureurs tartares,	48,484	99,280
Esclaves de diverses origines,	343	405
Nogais faits prisonniers à la prise d'Anape, et distribués parmi la noblesse,	4,331	3,593
Bohémiens ou Zingares,	1,664	1,561
Marchands des villes de diverses classes,	1,780	1,048
Bourgeois et ouvriers,	6,220	5,346
	67,911	115,803

	Hommes.	Femmes
Ci-contre,	67,911	115,803
Militaires,	1,185	245
Serfs russes et domestiques,	110	116
Colons russes appartenant à la couronne,	4,861	3,397
Colons transplantés par la noblesse,	1,987	1,672
Colons du rit grec,	1,165	586
Corps de Cosaques Tschernomorsques,	5,803	
Prêtres de la religion chrétienne, ou gens attachés au service de ces églises,	89	33
Domestiques de la couronne, et leurs familles,	382	270
Total,	83,493	122,124

Mais le premier dénombrement de cette masse de peuple et sur-tout des Tartares, fondé sur un calcul approximatif, se trouva augmenté de quatre-vingt-dix mille ames à l'époque du second, fait en 1796, et sur-tout le nombre des Tartares que l'on n'avait fixé d'abord qu'à soixante mille hommes. Lorsqu'enfin il fut ordonné par un décret impérial de rectifier, en 1800, les erreurs qui s'étaient glissées dans les premiers calculs, on trouva, par un dénombrement fait avec plus de soin, une population de cent vingt mille

hommes tartares, de tout âge; et peut-être cet état même n'est-il pas exact.

On peut diviser les habitans tartares de la Tauride en trois classes. La première est celle des Nogais, dont nous avons parlé dans le tome 1er. de cet ouvrage, page 573 et suivantes, et ceux du Kuban faits prisonniers dans la forteresse turque d'Anape, et conduits au nombre de quatre cent cinquante en Crimée, ou confiés d'abord aux soins de la noblesse; depuis ils sont devenus sujets de la couronne. Ils habitent aujourd'hui leurs propres villages, où ils se sont fixés et considérablement enrichis en se livrant aux soins de l'agriculture et à l'éducation des bestiaux; mais ils paient à leurs maîtres de fortes redevances. Les traits de leurs visages et la conformation de leurs têtes prouvent que ces Nogais descendent immédiatement de la race mongole, dont était composée la plus grande partie de l'armée de Tschingis-kan, qui envahit la Russie et la Crimée.

La seconde classe est celle des Tartares (voyez planche 45) qui habitent les plaines ou steppes de la Crimée, jusqu'à la partie septentrionale des montagnes, et qui, dans le district de Perekop, où ils sont moins mélangés que dans les premiers, ont encore conservé beaucoup de ressemblance avec les Mongoles. Ils portent une barbe peu fournie; s'occupent, plus que les Tartares montagnards, de la nourriture des bestiaux; labourent aussi la terre, mais ne se livrent

point à la culture des jardins. Là où la pierre de construction leur manque, ils la remplacent par des briques d'argile non cuites, comme le font les Buchares; leur chauffage est une tourbe de fumier qu'ils préparent en hiver, et placent en tas élevés pour la faire sécher. Dans le voisinage des montagnes, le sang de ces Tartares, ainsi que des nobles, paraît se mélanger davantage avec celui des Turcs, et leur physionomie ne conserve plus qu'une faible ressemblance avec celle des Mongoles-Calmouques; ces traits ne se rencontrent presque plus dans aucune famille famille noble de la Crimée.

La troisième classe enfin est celle des Tartares qui habitent les vallons méridionaux des montagnes ; cette race très-mélangée provient, à ce qu'il paraît, des divers restes de peuplades repoussées dans la Tauride à l'époque des conquêtes des armées mongoles. Cette classe a, comme nous l'avons déjà observé plus haut, un caractère de physionomie particulier, la barbe plus forte et les cheveux plus clairs que les autres Tartares; mais elle n'est point du tout considérée de ceux-ci qui leur ont donné le nom méprisable de Tat[1], et ne les regardent pas comme de vrais descendans de leur peuple. Aussi leur costume, qu'on a représenté planche 37, diffère-t-il beaucoup de celui

[1] Du mot turc *mur-tat*, renégat.

des Tartares ordinaires des steppes (voyez planche 47); quoique l'habillement de leurs femmes et leur manière de se voiler, lorsqu'elles sortent, soient les mêmes. Leurs maisons sont bâties à moitié sous terre et taillées dans le roc même, d'après l'habitude qu'ils ont de les adosser à la pente escarpée des montagnes. Il n'y a que la moitié du mur de la façade de ces maisons qui soit en pierres brutes, et le toit n'est qu'un plateau de terre sur lequel on peut se promener. Ces montagnards sont d'habiles vignerons et jardiniers, quoique en général très-paresseux; pour faire des plantations nouvelles, ils se contentent de mettre à profit les établissemens des anciens habitans, sur-tout ceux des Grecs industrieux; c'est par cette raison qu'on voit si peu de jeunes arbres dans leurs jardins. Ils se livrent aussi à la culture du tabac et du lin, chose peu connue jusqu'alors chez les Tartares des steppes; peut-être les amènerait-on, par des encouragemens, à celle de la vigne et à l'éducation des vers à soie, quoique ces hommes soient la plupart des êtres inutiles, indignes d'habiter ces délicieux vallons, véritable éden de cette contrée, où naguère ils étaient toujours les premiers et les plus prompts à se révolter contre les Russes. Ils détruisent autant qu'ils peuvent les forêts des montagnes, non seulement par le dégât qu'ils y commettent eux-mêmes, mais encore par les nombreux troupeaux de chèvres qu'ils y font paître. A l'époque de la dernière guerre avec les Turcs, on

avait éloigné tous ces Tartares à dix verstes des côtes de la mer, pour éviter le danger d'y laisser des espions aussi négligens qu'infidèles; et, en effet, il n'eût été guère plus nuisible au bien public de leur ôter la résidence de leurs vallons, pour les transporter dans l'intérieur des terres. On aurait pu les remplacer alors par d'industrieux colons qui se seraient adonnés à la culture de la vigne, des oliviers, du coton, et à l'éducation des vers à soie, et l'état aurait profité, par là, de ce qu'il ne peut jamais attendre d'habitans aussi indolens que ceux dont nous venons de parler.

Il règne quelque différence dans le costume ordinaire des Tartares de la plaine. Les jeunes gens des castes nobles et des familles riches s'habillent presque comme les Tscherkesses, les Polonais et les Cosaques; les manches de leurs surtouts sont courtes et fendues, ainsi qu'on peut le voir planche 46. Mais les vieux Tartares nobles portent ces manches fermées comme ceux de la classe ordinaire; les vieillards enfin de toutes les classes laissent croître leur barbe, tandis que les jeunes gens et les hommes faits ne conservent que des moustaches (voyez la même planche). Ils sont chaussés de bottines de marroquin ou d'autre cuir, et de bas de marroquin, par-dessus lesquels ils mettent des pantoufles pour sortir; et ils marchent quelquefois sur des espèces de patins de bois, lorsque le temps est mauvais. Leur tête rasée, ou sur laquelle ils ne laissent croître que des cheveux très-courts, est couverte d'un

bonnet élevé, de couleur verte, rembouré de coton et bordé de peau d'agneau noir ou gris; ils ne l'ôtent jamais pour saluer. Par-dessous ce bonnet, les prêtres et les vieillards mettent aussi quelquefois un fez ou calotte rouge tissée. Ceux qui ont fait un pélérinage à la Mecque, portent un morceau d'étoffe blanche autour du bord de ce bonnet, comme la marque distinctive d'un hadschi. On voit aussi quelques émirs en Crimée qui ont le bandeau vert autour de la tête. Les jeunes nobles ont l'habitude de se couvrir du bonnet tscherkesse.

Le caractère de la physionomie des vrais Tartares de la Tauride, tient beaucoup de celui des Turcs et des Européens. On voit parmi eux des hommes robustes et bien proportionnés, d'une taille svelte; il y en a très-peu qui tendent à prendre de l'embonpoint. Ils ont la peau assez blanche et les cheveux noirs ou brun foncé. Les enfans et les jeunes gens ont, pour la plupart, les traits du visage agréables et délicats; et peut-être cet agrément, joint à la vie sédentaire des femmes, donne-t-il lieu à ce vice honteux et réprouvé par la nature, si commun parmi les Perses et les Turcs.

Les femmes tartares, d'une taille peu avantageuse pour la plupart, ce qui provient peut-être du genre de vie retirée qu'elles mènent, mais d'une figure assez agréable d'ailleurs, diffèrent beaucoup dans leur manière de se vêtir (voyez la 47e planche) des femmes

nogaises. Indépendamment d'un large caleçon et d'une chemise ouverte, boutonnée au col et descendant jusqu'aux genoux, les jeunes filles portent une robe d'étoffe de soie rayée, fendue par-devant, garnie de manches longues et étroites avec un parement d'un tissu brodé à fleurs d'or, et, par-dessus ce vêtement, un surtout de couleur tranchante avec des manches courtes à la turque, bordé d'hermine ou de toute autre fourrure. L'habit de dessous est retenu comme celui des femmes par une ceinture de filagramme ou de toute autre matière qui ferme par-devant avec une lourde serrure composée de deux grosses boucles fabriquées par les Arméniens ou les Juifs du pays. Les femmes des principales villes de Russie avaient jadis adopté cette mode. Elles nattent leurs cheveux par derrière en autant de tresses pendantes qu'ils peuvent en fournir, et les couvrent, sur-tout dans l'enfance, d'une petite calotte rouge (fez), ou bien d'un linge croisé sous le menton. Elles se peignent les ongles des pieds et des mains, dont les doigts sont ornés de bagues, avec le henné (kna)[1] qu'on apporte de Constantinople pour cet usage, et auquel elles ajoutent quelquefois un peu de vitriol pour en rembrunir la couleur et lui donner plus de durée. A cela près, les filles ne mettent point de fard.

---

[1] *Lausonia alcanna.*

Les femmes coupent obliquement les cheveux de devant par-dessus les yeux, et laissent pendre deux touffes, taillées dans le même sens, sur les joues. Elles attachent ensuite autour de la tête une longue bande d'étoffe dont les bouts descendent sur le dos, et sous lequel elles rangent, autour de la tête, le reste de leurs cheveux en deux grandes tresses. Elles teignent aussi leurs cheveux d'un rouge brun, comme les Persans, avec le kna. Leur habit de dessous est plus ouvert sur la poitrine; il ne diffère, au reste, en rien par la coupe, ainsi que le surtout, de celui des jeunes filles; la ceinture est aussi pareille. Le rouge dont elles font usage est une espèce de cochenille ou tout autre fard qu'elles peuvent se procurer, et leur blanc un oxide d'étain (aklik) qu'elles préparent elles-mèmes sur un feu de tourbe de fumier, dans de petits pots d'argile [1]. Elles se servent, pour colorer en

[1] Pour faire le fard d'un gris blanc, qui est de mode parmi les femmes tartares, on fait d'abord rougir un pot d'argile sur un feu de tourbe. Quand elles veulent faire ce blanc, elles mettent le pot dans un feu semblable, et le couvrent entièrement, en ayant la précaution de placer l'ouverture de côté; on y jette des lingots d'étain, et l'on ferme cette ouverture avec un couvercle de fer, jusqu'à ce que la fusion du métal se soit opérée. On découvre ensuite le pot, pour remuer continuellement l'étain avec une spatule de fer; aussitôt que le métal est complètement fondu, on y jette un peu de graisse de mouton avec un morceau de plomb et un peu de savon de Chypre, qui brûlent à la surface. On

bleu le blanc des yeux, et pour teindre les sourcils et les cheveux de la manière indiquée dans la note [1], d'une mine de cuivre vitreuse (masetasch) réduite en poudre très-fine, qu'on fait venir de Constantinople; par ce procédé, les cheveux acquièrent une couleur noire et brillante qui se conserve pendant plusieurs mois. A l'époque d'une noce, ou quand ils mettent leurs habits de cérémonie, les riches s'appliquent sur le visage des fleurs et des ornemens de feuilles d'or. Ils se teignent avec le kna les mains et les pieds d'un rouge jaune jusqu'à la première phalange, et s'épilent tout le corps avec une substance composée de chaux et d'orpiment.

---

continue ensuite de remuer toujours la masse, jusqu'à ce que la calcination de l'étain, qui s'opère insensiblement, dépose cet oxide que l'on vend, après l'avoir passé au tamis, pour ce blanc mat qui donne une couleur assez semblable à celle de la peau.

[1] On prend vingt-cinq bonnes noix de galle (balamut), que l'on fait bouillir dans de l'huile et sécher; puis on les réduit en une poudre fine; on y ajoute ensuite trois drachmes de vitriol martial, une drachme de crême de tartre, autant d'indigo et une tasse pleine de kna ou henné (*Lausonia alcanna*). On remue bien les quatre premiers ingrédiens dans deux livres d'eau, auxquelles on ajoute peu à peu la poudre de kna, jusqu'à ce qu'il en résulte une espèce de pâte. On en frotte les cheveux, en ayant la précaution de ne point noircir la peau, et on les enveloppe la nuit avec un linge. Le lendemain on lave les cheveux qui ont été teints la veille.

Les filles, ainsi que les femmes, portent des bottines de marroquin, des bas (terlük) ou des chaussons, et mettent des pantoufles rouges à fortes semelles lorsqu'elles sortent ; elles font aussi usage de patins comme les femmes tscherkesses, quand le temps est mauvais. Lorsqu'elles rendent des visites, elles se vêtissent d'une robe de chambre (feredsché) d'étoffe de laine blanche d'un tissu peu serré (chirka), qu'elles fabriquent elles-mêmes; se ceignent la tête de quelque mouchoir de coton turc, blanc ou de couleur, qu'elles attachent sous le menton, et couvrent le tout d'un voile blanc qui descend jusqu'à moitié du bras, en le tirant sur le visage avec la main droite, de manière qu'on ne peut appercevoir que leurs yeux noirs. Elles se montrent en général peu aux hommes, et la décence leur impose l'obligation, lorsqu'elles en rencontrent qu'il leur est impossible d'éviter, de cacher le visage, ou de se tourner contre une muraille.

La noblesse et le clergé ont toujours conservé une grande considération parmi les Tartares de la Crimée, et leur influence était telle jadis, que souvent ils pouvaient résister au kan et le faire déposer. Le kan était toujours choisi dans la famille de Ghirei, qui ne paraît cependant point descendre en droite ligne de Tschingis, kan. Dans cette famille, dont il ne reste plus de descendant mâle en Crimée, mais plusieurs en Turquie, le Kalga, sultan, et Nuraddin, sultan,

étaient toujours, après le kan, les deux personnes les plus distinguées du pays. Il existe encore en Crimée les Tschoban - Ghirei, qui tirent leur nom d'une branche collatérale de la famille de Ghirei. A la sollicitation de je ne sais quel kan, le grand-seigneur exclut autrefois cette ligne du droit de succession, qui n'avait été accordé qu'à sa seule famille.

Les autres anciennes familles nobles du pays sont:

1.° Celle de Schirin, famille puissante et nombreuse, répandue depuis Karassubasar jusque vers Kertsch, et ayant seule la prérogative d'épouser des filles de la famille de Ghirei; ce qui a fait prendre, sous ce rapport, à plusieurs lignes le surnom de Ghirei. Cette branche que son esprit d'opposition a souvent rendue redoutable aux kans, et qui, quoiqu'elle ait beaucoup souffert sous le dernier kan Schahin-Ghirei, est toujours nombreuse, tire, à ce qu'on dit, son origine distinguée d'un certain Dangy, bey, qui, à une époque très-reculée, et à l'occasion d'une révolte générale, dans laquelle périt presque toute la branche de Ghirei, sauva et cacha un rejeton mâle de cette famille; la noblesse, fatiguée de l'anarchie ayant élevé par la suite ce jeune homme à la dignité de kan, ce dernier donna, par reconnaissance, aux Schirins les priviléges dont ils jouissent encore. On conféra toujours au plus ancien de cette branche le titre de Schirin,

bey [1], et la cour de Russie lui accorda aussi, dans les premières années de l'occupation de la Crimée, une pension de deux mille roubles. Les Schirins avaient aussi leur kalga qui suivait le plus ancien de la famille. On les regarde encore aujourd'hui comme les plus dangereux et les plus turbulens.

Les autres familles sont:

2.° Barün ou Barun [2]; ils demeuraient aux environs de Karassubasar, et ont tous émigré.

3.° Mansur, famille encore nombreuse aujourd'hui, dont le plus ancien porte le titre de bey; elle demeure près de Koslof;

4.° Sudschuwut, de laquelle il ne reste plus qu'un rejeton, qui habite à l'est de Karassubasar.

5.° Ardin ou Arghin, assez nombreuse, entre Akmetschet et Karassubasar.

6.° Jaschlauw, branche autrefois très-considérable et assez nombreuse, autour de Bachtschisarai, dont le plus ancien porte également le titre de bey. On prétend que les deux tombes qu'on voit

---

[1] Le titre de bey répond presque à celui de prince pour le rang que s'arrogent, sans droit, beaucoup d'enfans des nobles riches.

[2] Peut-être du mongole *baaron*, qui signifie main droite et aile droite.

à Eskijurt, ont été construites pour servir de sépulture à deux beys de cette famille.

7.° Daïr, qui avait aussi son bey, et possède des terres, particulièrement dans le district de Perekop, et entre le Salgir et le Suja.

Ces sept anciennes familles, qui avaient pour principe de ne jamais entrer au service du kan, formaient à elles seules autant d'états indépendans, et ne servaient jamais que volontairement. Il n'en était pas de même de leurs arrière-vassaux, qui, étant considérés comme les sujets du kan, étaient obligés de marcher. Les revenus de ces nobles se composaient de la dîme de leurs propres terres, et des troupeaux qu'on y menait paître (uschur), du produit de leurs champs labourables, des bestiaux et du charadesch que les Grecs, les Arméniens et les Juifs étaient obligés de leur payer.

Les autres familles nobles s'appellent :

8.° Kiptschak.
9.° Oiræt.
10.° Merkit.
11.° Ablan.
12.° Burultscha.
13.° Bitak-Bulgak.
14.° Subanghasi-Oglu.
15.° Et Jedei-Oglu.

Les deux dernières appartiennent plutôt aux Nogais, et demeurent aussi la plupart hors de Perekop, à l'exception de quelques-uns de la famille de Subanghasi, qui résident dans le voisinage d'Akmetschet.

Il y a encore une autre classe de nobles ou Murses, nommée Kapi-Chalki (serviteurs de la Porte), dignité qu'ils tiennent de ceux qui avaient occupé, sous la domination des kans, les emplois les plus considérables de leur cour ; elle vivait dans une jalousie continuelle avec les Schirins. Ces nobles, gratifiés par les kans, de terres qu'ils ne possédaient en partie que durant leur vie, et qui passaient aussi quelquefois à leur postérité, recevaient encore des titres de noblesse pour leurs descendans, sans toutefois hériter de leurs richesses ; ce qui faisait tant de pauvres dans cette classe, que beaucoup d'entre eux, pouvant à peine subsister, étaient réduits, pour vivre, à rester à la charge du peuple. Il y avoit une jalousie perpétuelle entre la noblesse ancienne et cette noblesse créée par le kan.

Après ceux dont nous venons de parler, viennent les Tschelebi, descendans des muftis ou prêtres distingués. Ils n'appartiennent pas essentiellement à la noblesse, mais ils sont estimés, considérés et distingués de la classe ordinaire des Tartares. — Le haut clergé tartare est composé, indépendamment du mufti, qui a présentement le rang de général et une pension de deux mille roubles, du casi ou cadi-esker, effendi, et de cinq ulemas, qui forment entre eux une espèce

de synode ou consistoire, et ont un modique traitement, et parmi lesquels, d'après un ordre récemment émané, ont doit toujours choisir le plus ancien pour succéder au mufti. Parmi le bas-clergé on compte les cadis des villes sous la jurisdiction du mufti, et les cadis des districts ou villages subordonnés au çasi-esker, puis les chadyps attachés au service des metschets principales ou celles des campagnes, et enfin de simples imans. Tous les docteurs de la religion, et ceux même qui ne sont point imans, portent le nom de mullah. Les prêtres desservans ont la jouissance des terres données à l'église (wakuf); elles consistent en jardins, prairies et champs. Les cadis jugent en dernier ressort dans les affaires relatives aux successions et aux mariages; quant à celles qui concernent les terres et leur vente, le casi-esker est la première instance; il est instruit du revenu de ces terres et du produit de leur achat ou de leur vente; il a soin de les porter dans des registres particuliers, qui servent ensuite de documens.

Il serait inutile d'entrer ici dans des détails sur les cérémonies religieuses qui se pratiquent aux mariages, et sur diverses autres coutumes établies chez les Tartares, car elles sont les mêmes que celles des musulmans dont on a déjà si souvent parlé. La polygamie n'est point usitée en Tauride, même parmi la noblesse et les personnes riches; il n'est cependant pas rare d'en voir quelques-unes épouser deux femmes : on en

rencontre même dans les villages. Le nombre de ceux qui ont des esclaves est très-petit; il n'y a que la noblesse qui entretient une foule de domestiques qui contribuent à l'appauvrir. Les nobles étalent autant de luxe dans les vêtemens magnifiques dont eux et leurs femmes sont couverts, que dans les harnois de leurs chevaux et l'équipement de leur escorte; ils mettent beaucoup de vanité, en entrant dans une ville, à se faire accompagner d'une foule de domestiques; la seule occupation de ces derniers se borne souvent à présenter une pipe à leur maître, à se tenir debout devant lui, ou à l'aider dans sa toilette. Un objet de luxe très-recherché et très-coûteux pour la noblesse, sont les sabres et sur-tout les bonnes lames; elle en a fait une espèce d'étude particulière, et leurs qualités diffèrent selon le nom qu'elles portent[1]. Les nobles attachent également un grand prix aux belles pipes qui sont très-chères, mais sur-tout aux embouchures d'ambre blanc dont les Turcs se servent, et qui sont très-estimées chez eux, ainsi qu'aux tuyaux de pipes d'un bois rare; les pipes nommées hallian

[1] Voici les dénominations particulières de ces lames que l'on fabrique, pour la plupart, à Damas, en Turquie ou en Perse : Ters-Maimun, sur laquelle les objets qu'elle réfléchit paraissent renversés, d'où lui vient son nom, qui signifie un singe renversé : Kirk-Merduen, quarante escaliers; Chorassan, Sungur, Tawan, etc.

par les Persans, qui y attachent un grand prix, leur sont inconnues; celles en usage chez eux sont d'argile, ornées de diverses figures, et ils les remplissent continuellement de feuilles de tabac turc coupées très-fines; ils tirent ces pipes de la Turquie.—La plupart de ces nobles ou murses sont très-ignorans, et ne savent ni lire ni écrire; l'empreinte de leur anneau, sur lequel sont gravés quelques mots turcs, leur sert de signature pour tous les actes publics. Les jeunes gens commencent cependant à s'appliquer à l'étude de la langue russe, dont ils reconnaissent l'utilité; ils apprennent aussi à lire et à écrire, et se civilisent de jour en jour.—Le luxe qu'étalent leurs femmes enfermées dans les harems, ne le cède en rien à celui des Européens; la seule différence qui existe; c'est que, chez eux, la mode ne change pas aussi souvent qu'en Europe. Il n'y a pas jusqu'aux femmes tartares des classes inférieures, qui ne soient vêtues d'étoffes de soie brodées en or, que l'on tire de Turquie. La paresse extrême de la classe ouvrière en Crimée, dont l'industrie n'est pas très-avancée, et qui ne sait pas se maintenir dans l'aisance, jointe à ce luxe effréné, est une des principales causes du peu de richesse de ce pays. L'indolence et la crédulité forment les traits caractéristiques des habitans. On les voit souvent assis à l'ombre de quelque arbre ou sur une colline, et la pipe à la main, lors même qu'elle est vide, regarder d'un air stupide le beau paysage qui s'offre à leurs yeux, faire de

longues pauses dans leurs travaux, ou bien les suspendre tout-à-fait quand ils le peuvent. L'inaction est le bonheur suprême de ce peuple, et il la doit sans doute à l'éducation molle et efféminée de la jeunesse dans les harems. Le seul exercice que prennent les nobles, c'est la chasse à la grande bête, ou avec des faucons et des autours, à laquelle ils se livrent fréquemment.

La langue et l'écriture des Tartares proprement dits diffèrent peu de celles des Turcs, et les Tartares montagnards qui étaient jadis sous leur domination, parlent un idiôme qui s'en approche encore davantage. Les Nogais, au contraire, qui ont conservé plus de termes des Mongoles, s'en écartent beaucoup; on prétend qu'ils ont maintenu dans leurs livres un ancien langage nommé schagaltai, qui offre beaucoup d'analogie avec celui des Mongoles. Une chose digne de remarque, c'est que, par suite des relations commerciales des Tartares avec les Génois, il existe encore en Tauride, et sur-tout autour de Kaffa, beaucoup de mots génois; ces derniers ont également conservé, dans leur langue, une foule de mots grecs et tartares, comme on pourra s'en convaincre par la liste suivante :

Nomenclature des mots génois et tartares usités en Crimée, principalement aux environs de Kaffa.

Génois.	Tartare.	*Français.*
Caimacco. *Cocumacco.*	*Kaimak.*	Crême épaissie.
Cardascia.	*Kardasch.*	Frère, ami intime.
Corbetta.	*Korbett.*	Bras.
Macrami.	*Macramé.*	Essuie-main.
Buzarà.	*Buzarar.*	Nuire.
Ramadan.	*Ramazan.*	Grand bruit.
Cifutti.	*Dshifut.*	Juif, mot injurieux à Gènes, parce que les Juifs y sont méprisés.
Camallo.	*Chamall*, en turc *Camalè.*	Porte-faix.
Lesto.	*Allest.*	Rapide, alerte.
Hissa.	*Hissà.*	Faire des efforts.
Tassa.	*Tas.*	Tasse.
Mangià.	*Mangià.*	Manger.
Barba.	*Barba.*	Oncle.
Lalla.	*Lalla.*	Tante.
Carega.	*Caregla.*	Chaise.
Mandillo.	*Mandil.*	Mouchoir de poche.
Marmaggia.	*Marmalia.*	Canaille.
Savun.	*Sabun.*	Savon.
Catran.	*Katran.*	Goudron.

Génois.	Tartare.	*Français.*
Barbé.	*Berber.*	Barbier.
Sciorbi.	*Sciorba.*	Humer.
Eté.	*Atà.*	Age.
Tatta.	*Tatta.*	Mari de la nourrice.
Matto.	*Mattu.*	Fou.
Camera.	*Camera.*	Chambre.
Galabà.	*Kalabalik.*	Révolte, troubles.
A Giabba.	*Dshjabba.*	Ecornifler.
Afion.	*Afiûn.*	Opium.
Fortunna.	*Fortunà.*	Tempête en mer.
Timon.	*Timon.*	Cumin.
Orza.	*Orsa.*	} Etoupe.
Appoggia.	*Appoggia.*	}
Ciaffio.	*Ciaffer.*	Hérétique, infidèle.
Giaccami. }	*Giattar.*	Couché, assis.
Giaccato. }		
Tappo.	*Tappa.*	Un bouchon.
Sappa.	*Tschappa.*	Un hoyau.
Fanà.	*Fenner.*	Fanal.
Cieuve.	*Dshjawa.*	Il pleut.
Bari.	*Baril.*	Baril.

Un grand nombre de mots grecs se sont mêlés à la langue des Génois, et bien plus encore à l'idiôme tartare, où l'on ne saurait méconnaître des traces de la langue mongole. D'un autre côté, on ne trouve pas le moindre vestige de l'idiôme des Goths dans aucun dialecte

tartare; et ce que rapporte Busbek de quelques restes d'anciens Goths parmi les Tartares de la Crimée, ne peut être relatif qu'à plusieurs Allemands, Suédois ou Livoniens qui auront été faits prisonniers et conduits en Tartarie. On devrait donc trouver également aujourd'hui en Crimée des Lesghis, des Persans, des Géorgiens et des individus d'autres nations. Il existait aussi, parmi les Cosaques Saporoviens, des Allemands et d'autres étrangers qu'on n'a jamais été tenté de prendre pour des restes de cette nation; les noms de fleuves, de ruisseaux, de vallons et de montagnes n'ont même aucune analogie avec l'idiôme des Goths, tandis que beaucoup de noms grecs ont survécu aux premiers habitans de cette contrée.

La nourriture des Tartares de Crimée est assez recherchée pour un peuple aussi peu civilisé. Les personnes de distinction, indépendamment de beaucoup de fruits que l'on présente au dessert, font servir une profusion de mets apprêtés avec art, et les plats les plus délicats sont un mélange de viande et de riz, des boulettes (sarma) enveloppées de feuilles de vigne vertes et de parelle [1]; des fruits farcis de viandes hachées, tels que des concombres, des coings ou des

---

[1] Un des légumes les plus communs en Crimée est la grande patience des jardins (*Rumex patientia*), ainsi que l'oseille, que l'on ne trouve pas par-tout dans les montagnes de la Tauride.

pommes; des concombres à l'étuvée, des melongènes (badilschan) et la ketmie comestible[1]; du riz diversement préparé avec des épices et du safran, ou simplement mis dans le bouillon (pelaw); du mouton et de l'agneau bouillis et rôtis, etc. La chair de poulain passe, chez plusieurs d'entre eux, pour un mets délicat, et un grand nombre de Nogais sont restés fidèles à l'usage de manger du cheval. Les Tartares ne tuent pas souvent des bœufs; ceux de la basse classe, et sur-tout les paysans, mangent de la viande de chèvre et de mouton. Ils ajoutent à cette nourriture du lait, des œufs, du beurre qu'ils préparent eux-mêmes, et le battent dans l'estomac desséché d'un bœuf; du miel, un pelaw fait de froment desséché et moulu avant d'être mûr, qu'ils appellent bulgur, et du pain qu'ils font avec moitié seigle et moitié froment[2]; leur boisson ordinaire est de l'eau dans laquelle ils font infuser du fromage broyé (jasma), qu'ils préparent avec du lait aigre (jugurt); mais celle qu'ils préfèrent à toute autre, est une bière enivrante (basa) d'un goût désagréable, faite avec la farine de millet. L'eau-de-vie (arraki) est également très-recherchée; les Tartares

---

[1] *Hibiscus esculentus.*

[2] Les Tartares appellent *tschawdar* un mélange de seigle et de froment, et *tschalmalyk* un mélange de seigle et d'orge parmi lesquels il y a quelquefois du froment, espèces de grains qu'ils mêlent aussi en les semant.

montagnards savent distiller une eau-de-vie de toutes sortes de fruits, comme de prunelles, de cornouilles, de baies de sureau et de raisins sauvages, mais ils n'emploient jamais de cerises. Ils préparent aussi une espèce de marmelade (bekmess) semblable à du sirop, qu'ils expriment des poires ou des pommes, et ils en font aussi avec du raisin qu'ils appellent nardenk; c'est une friandise que les Tartares des steppes achètent chez eux, et que l'on expédie aussi de la Natolie aux marchands russes établis en Crimée, dans des tonneaux de bois de sapin; ce raisiné n'est pas cher.

Ces Tartares, qui vivent sobrement et sans inquiétude, dont les vêtemens sont chauds, même en été, et qui ne prennent pas d'exercice trop fatigant, sont peu sujets aux maladies et sur-tout aux fièvres bilieuses et intermittentes, dont les étrangers qui arrivent en Crimée sont atteints, et qui deviennent souvent mortelles. Beaucoup d'entre eux parviennent à un âge très-avancé et conservent une grande gaîté. La paresse et la mal-propreté leur attirent souvent la gale. On ne saurait attribuer les douleurs rhumatismales auxquelles ils sont exposés, qu'à la coutume qu'ils observent de ne point garnir leurs maisons de croisées, se contentant de petits bâtons qui leur servent de grille dans une chambre exposée à tous les vents et où se trouve une grande cheminée. Chez les personnes distinguées du pays, ces appartemens sont ornés de sophas élevés, et chez celles de la basse

classe, de matelas et de coussins rembourés de coton, adossés à la muraille, et qui reposent sur le parquet. Ils leur servent de lits de repos, malgré les puces, les punaises et autres insectes dont ils sont incommodés. On n'a jamais connu en Crimée une maladie de la peau semblable à la lèpre, que les Cosaques de l'Ural désignent par le nom de cette contrée.

De l'état actuel de la Crimée, et des améliorations que l'on pourrait apporter dans l'économie rurale de ce pays.

La presqu'île de Crimée, par sa position géographique, son climat et la nature de son terroir, est la seule province de l'empire de Russie susceptible de recevoir toutes les productions de la Grèce et de l'Italie, que l'on peut aisément y naturaliser; les provinces septentrionales de la Russie sont privées de cet avantage. Les plantes exotiques qui sont maintenant indigènes en Tauride, déposent en faveur de la bonté du sol de cette province. Il serait facile d'y introduire l'éducation des vers à soie, la culture de la vigne, du sésame, de l'olivier, du coton, de la garance, du safre et d'autres plantes utiles dans les arts. En confiant cette culture à des colons tirés de l'Italie, de la Dalmatie, de la Géorgie, de la Perse ou de l'Arménie, dont quelques-uns se sont établis en Crimée, et d'autres

dans les provinces du Terek et du Kuma, ils fourniraient à la Russie toutes ces productions qu'elle fait venir à grands frais, et au préjudice de la balance de son commerce, par la voie de la mer Noire, de la Baltique et de la mer Caspienne. Aujourd'hui que la paix paraît consolidée du côté de l'Asie, et sur-tout depuis qu'on a donné des soins à l'éducation des bêtes à laine de race d'Espagne et de Bulgarie, on pourrait établir des manufactures de draps, dont le débit serait assuré pour Constantinople et l'Anatolie; cette branche de commerce deviendrait très-lucrative, si la couronne voulait en permettre le transit, d'autant plus que la guerre a rendu nul le commerce maritime de Smyrne, et qu'on est obligé de faire voiturer en partie, depuis Vienne jusqu'à Constantinople, les produits des manufactures d'Europe et d'Amérique, avec des frais énormes, et bien plus considérables que ceux qu'y occasionnerait le débit de ces marchandises.

Si l'on ne prend pas les mesures que nous venons d'indiquer, il y a tout lieu de craindre que jamais la Crimée ne devienne une contrée florissante: le petit nombre de marchands qui ne sont ni assez instruits ni assez fortunés, le peu d'industrie des habitans, une population trop peu nombreuse; la jouissance des plus belles parties des contrées montueuses abandonnée à d'indolens Tartares; des villages dont le peu d'étendue est hors de proportion avec celle du pays; l'esprit de destruction qui semble animer depuis long-temps

les habitans, et que l'on retrouve jusque dans l'intérieur de leurs ménages, sont autant d'obstacles à la prospérité de la Tauride. Le peuple a toujours conservé un caractère de duplicité vis-à-vis du gouvernement sous lequel il vit; il ne cultive la terre qu'autant qu'il faut pour les besoins les plus urgens, et trouve une grande jouissance à se livrer à sa paresse naturelle. Les femmes et les enfans, qui pourraient être employés pour l'éducation des vers à soie, mènent une vie inactive dans les sérails où ils sont renfermés, et contractent ainsi l'habitude de l'indolence. Ces Tartares fainéans ne songent ni à la culture, ni à l'amélioration de leurs terres; à peine les habitans des belles vallées entretiennent-ils pour leur plaisir quelques misérables jardins jadis établis par les Grecs. Ils semblent prendre à tâche de dévaster les forêts qui couvrent leurs montagnes, et font tomber sous la hache les plus beaux arbres pour construire leurs misérables voitures; encore n'en emploient-ils qu'une très-petite partie. Le moindre défaut dans le moyeu d'une roue est un motif suffisant pour leur faire abattre des frênes et des ormes magnifiques, dont ils ne prennent que le noyau des racines. Le bois de charme et de jeunes chênes leur sert à fabriquer les essieux et les raies; ceux qui ont acquis toute leur croissance sont destinés aux jantes, ou employés comme bois de chauffage; les voitures qu'ils construisent et qu'ils vendent dans les marchés, sont si mal

faites, que la roue qu'on a achetée chez eux se brise souvent au bout d'un mois. Le même esprit de paresse et d'indolence les porte à brûler pendant l'hiver toutes les clôtures de leurs champs et de leurs jardins; et, lorsqu'il s'agit de les rétablir au printemps, ils coupent sans distinction tous les nouveaux rejetons, tandis qu'ils pourraient trouver suffisamment de bois dispersé dans les forêts, ou des arbres renversés par le vent. Cette déprédation des jeunes pousses dont la vente les fait subsister, jointe aux nombreux troupeaux de chèvres qui paissent dans les forêts, contribue à leur destruction totale : aussi ne voit-on que quelques arbustes rabougris et tortueux remplacer les arbres de haute futaie et le beau taillis qu'on y voyait autrefois.

Il est encore une autre circonstance qui s'opposera toujours à la prospérité de ce pays; c'est le partage que l'on a fait des terres, après l'occupation de la province par les Russes, entre différens propriétaires peu fortunés et qui n'y résident point, ou qui ne sont pas disposés à faire de nouveaux établissemens. Ils se contentent, pour la plupart, des revenus que leur produit la vente du foin, des bois et de la dîme qu'ils lèvent sur les grains et les moutons. C'est ainsi qu'on a concédé tout récemment, en 1796, les beaux vallons de la côte méridionale à d'aussi indignes propriétaires, au lieu d'y établir, comme on se l'était proposé, des colons étrangers ou des professeurs qui,

en formant des établissemens pour les progrès de l'industrie, auraient du moins été de quelque utilité à leur pays.

Un des objets les plus essentiels enfin, qui nuira constamment au bien-être des habitans de la Crimée, c'est l'incertitude et le peu de fixité qui ont régné jusqu'ici pour la garantie des propriétés; cette réflexion doit nécessairement décourager tout propriétaire auquel sa fortune permettra d'entreprendre quelque chose pour le bien public. Depuis l'occupation de la Crimée par les Russes, on a donné, à titre de récompense, et comme propriétés héréditaires, les terres dévolues à la couronne, qui sont des domaines d'anciens kans échus en partage par la confiscation, et des districts entiers avec les villages qui en dépendent, sans décider auparavant si ces districts avaient été donnés aux propriétaires sur le pied des terres de Livonie, avec tous les revenus qui en dépendaient, ou si les Tartares qui y vivaient devaient être considérés comme dans une indépendance absolue de leurs maîtres. — Si l'on remonte à des temps plus reculés, c'est-à-dire, à l'époque où les Tartares envahirent la Crimée, on verra que le systême féodal exerçait toute sa puissance sur ce pays, et que ses anciens habitans étaient réduits à l'esclavage. On répartit les terres entre les chefs, et on regarda la classe du peuple comme des fermiers et des habitans. Sous le règne de Schahin-Ghirei, kan, il y a deux

cent quatre-vingts ans, on détermina les limites des villages et des fermes de la plaine, et on en délivrait un acte judiciaire à celui qui le demandait pour la sûreté de sa propriété. Lorsque les Turcs, sous Mahomet II, contribuèrent à chasser les Génois des places fortes qu'ils tenaient en Crimée, et qu'ils les eurent tout-à-fait expulsés de ce pays, ils se réservèrent la partie des montagnes de la rive méridionale jusqu'au Belbek, et à l'est de ce fleuve, ainsi que les forteresses de Balaklawa, Kaffa, Kertsch, Jenikale, Arabat et Perekop, dont ils s'étaient emparés; les Tartares qui s'y établirent furent contraints de payer un impôt déterminé (uschur), des dîmes et autres redevances destinées à l'entretien des janissaires, et pour la recette desquelles on avait établi des receveurs particuliers ou nasirs. Le sultan conféra à quelques nobles recommandés par le kan, et à titre de récompense, le ressort de plusieurs villages sur le pied d'une terre arrentée; mais ce n'était que durant leur vie : en percevant les revenus de leurs terres, ils étaient obligés de verser une somme modique dans la caisse des Turcs. Lorsqu'après la paix de Kutschuk-Kainardschi, la Crimée fut rendue à son ancienne indépendance, le territoire de la rive méridionale, dont les Turcs avaient été en possession, échut en partage au dernier kàn Sch'ahin-Ghirei, qui en afferma les revenus, comme le prouve le texte du firman suivant, dont l'original a été conservé.

« Savoir faisons, par ce firman, à tous les maho-
» métans et autres habitans des villes et villages ci-
» après désignés, que nous avons affermé les dîmes
» (uschur), c'est-à-dire la huitième partie, et autres
» redevances qui nous appartiennent, au directeur
» de notre monnaie, Abdul-Hamid, aga, et à ses
» adjoints Hadschi-Mechmed, Mulla-Omer et Mulla-
» Ressul, en les informant de la quotité des sommes
» qu'ils doivent exiger; savoir: de tous les blés semés
» et des fruits, sans en excepter ceux des jardins
» potagers, des ruches et des champs de lin, (l'us-
» chur légal), la huitième partie; ils seront autorisés
» à percevoir, en outre, deux paras en argent pour
» chaque mouton, et six pour chaque tête de bétail
» qui n'appartiendra point à des musulmans. Pour
» ce qui regarde l'impôt territorial, nous ordonnons
» que chaque habitant, sans aucune exception, ait à
» payer trois cent quarante akscha, sur le pied de
» cent quatre-vingts pour un gruusch [1], pour chaque
» arpent de terre labourable en un jour. La loi pu-
» nira sévèrement celui qui ne suivrait pas cet ordre
» conforme aux lois mahométanes, et établi depuis
» tant d'années. Nous ordonnons aussi aux fermiers
» de ces revenus, de percevoir ces impôts sans mal-
» versation; de tenir un état qui constate combien

---

[1] *Gruusch* est la piastre turque.

» chaque habitant de villes ou villages paye de reve-
» nus, mais particulièrement les mahométans et autres
» étrangers, et ce que chacun possède; ils remettront
» expédition de ces états au bureau de notre trésor. »

Tableau des villes et des villages affermés qui appartenaient jadis au sultan turc.

I. Dans le kadilik (juridiction) de Mankup.

La village de Mankup.

Les villages suivans:

1.er Bijuk-Lambat.
2.e Kutschuk-Lambat.
3.e Degirmen-Koi.
4.e Bartinit.
5.e Kysiltasch.
6.e Gaspara.
7.e Jursuf.
8.e Machura.
9.e Alupka.
10.e Simeis.
11.e Nikita.
12.e Gurüs.
13.e Mgaratsch.
14.e Marsanda.
15.e Dere-Koi.
16.e Awutka.

17.e Jalta.
18.e Limena.
19.e Kikeneis.
20.e Kutschuk-Koi.
21.e Müchalatka.
22.e Müschatka.
23.e Phurus.
24.e Gaitu.
25.e Laspa.
26.e Kutschuk-Muskumja.
27.e Warnutka.
28.e Baidar.
29.e Sachtik.
30.e Kalendi.
31.e Iskele.
32.e Sawatka.
33.e Usundschi.
34.e Bage.
35.e Urkjusta.
36.e Bujuk Muskumja.
37.e Aji-Thodor.
38.e Usen-Baschtschik.
39.e Schulü.
40.e Upu.
41.e Kutschka.
42.e Marmara.
43.e Tschorguna.
44.e Elssu.

45.e Kmara.
46.e Kraili.
47.e Balyklawa.
48.e Kadi-Koi.
49.e Kok-Agatsch.
50.e Ak-Jar.
51.e Inkerman.
52.e Tscherkes-Kerman.
53.e Kamüschli.
54.e Utsch-Kuju.
55.e Belbek.
56.e Otar.
57.e Kabarta.
58.e Kara-Ilæs.
59.e Kotscha-Sala.
60.e Adym-Tschokrak.
61.e Karly.
62.e Fetsch-Sala.
63.e Jeni-Sala.
64.e Jantschu.
65.e Airü-Kül.
66.e Kokolos.
67.e Markür.
68.e Kok-Kjos.
69.e Gawri.
70.e Machaldur.
71.e Tatar-Osman.
72.e Bgatyr.

73.e Bujuk-Usenbasch.
74.e Kutschuk-Usenbasch.

Les seize villages qui suivent, ainsi que la ville des Juifs, ont été compris, dans la suite, par Schahin-Ghirei, kan, dans le kadilik de Mankup :

1.er Istilæ.
2.e Kuwusch.
3.e Awtschi-Koi.
4.e Ulu-Sala.
5.e Baga-Sala.
6.e Matschi-Sala.
7.e Kermentschik.
8.e Laka.
9.e Schurü.
10.e Ulakly.
11.e Mengusch.
12.e Besch-Œwœ.
13.e Bujuk-Jeni-Koi.
14.e Kutschuk-Jeni-Koi.
15.e Ajan.
16.e Mairum.
17.e Dschüfut-Kale.

II. Dans le kadilik de Sudagh.

La ville de Sudagh.

Les villages suivans :

75.° Aluschta.
76.° Schuma.
77.° Kürpek.
78.° Demirdschi.
79.° Ulu-Useen.
80.° Kuru-Useen.
81.° Kutschuk-Useen.
82.° Tuwak.
83.° Uskut.
84.° Kapsochor.
85.° Arpat.
86.° Schelen.
87.° Warun.
88.° Ajiseres.
89.° Kutlak.
90.° Tokluk.
91.° Koos.
92.° Taraktasch.
93.° Sowuk-su.

III. Dans le kadilik de Kaffa.

La ville de Kaffa.

Les villages qui suivent :

94.° Sary-Giol.
95.° Seigmen-Dshaila.

IV. La ville de Taman avec ses dépendances.

On voit, par ce qui précède, que la jouissance des jardins, des champs et des prés avait été assurée aux Tartares dans la partie méridionale de la Crimée; ils pouvaient les vendre ou les léguer, mais les impôts déterminés étaient toujours affectés à ces terres; la rente fonçière ainsi que la dîme qu'ils étaient obligés de payer, prouvent évidemment qu'ils n'avaient que l'usufruit et non la propriété de leurs biens.

Plusieurs nobles, et même des Tartares de la classe du peuple, jouissaient néanmoins de la libre propriété de leurs terres, soit qu'ils les eussent achetées, soit qu'ils les tinssent de la munificence des kans; ces possessions n'étaient grevées d'aucun impôt, et ils avaient la permission de les vendre ou de les aliéner. Comme, suivant les lois russes, aucun roturier ne peut être propriétaire, on a souvent élevé la question de savoir si les Tartares de la classe du peuple avaient le droit de posséder, de vendre ou de léguer leurs propriétés. Sur la demande faite à ce sujet à la cour en 1794, le sénat publia un ukase en date du 19 octobre de la même année, qui porte que les bourgeois pouvaient, à la vérité, être propriétaires, et tenir leurs biens de legs, mais qu'il leur était défendu, sous aucun prétexte, de les vendre à d'autres qu'aux nobles. Des Tartares ignorans et avides, se livrant aux suggestions de personnes malveillantes qui ne trouvent leur existence que dans les procès, donnèrent une fausse interprétation à cette loi, et

prétendirent qu'un district où se trouvait une communauté, devait leur appartenir; et comme, d'après ce principe, plusieurs villages voulurent aliéner les biens communaux et s'établir sur les domaines de la couronne qui étaient inhabités, il fut enjoint à tous les Tartares de la classe du peuple de ne vendre leurs terres qu'en produisant un certificat de propriété et une permission du gouvernement, et il fut défendu à ceux qui étaient portés sur l'état civil, de quitter leur village pour aller s'établir ailleurs.

Tous les biens-fonds en Crimée étaient jadis partagés entre les Tartares de la noblesse et de la classe du peuple qui pouvaient produire un acte de donation ou de vente (chodschet et firman), ou un certificat du cadi, constatant leur droit d'hérédité (jufta); ces propriétés consistaient en pâturages communaux (merra) appartenant à plusieurs villages en commun, ou bien au kan (mira), au kalga sultan (kalgalyk), au nuraddin ou schirinbey; ou bien c'étaient des wakuf, c'est-à-dire des terres échues en partage à l'église, soit par des donations, soit par héritage; ou, enfin, elles faisaient partie des domaines du sultan turc, et lui payaient le tribut.

Malgré ces droits bien positifs, on a vu, après l'abolition de la forme particulière du gouvernement dont jouit la Crimée en 1796, beaucoup d'interprètes et d'employés de la chancellerie qui avaient été réformés, chercher à établir leur fortune sur les

chicanes en faisant entendre aux Tartares qu'ils avaient des prétentions fondées sur toutes les terres communales concédées par la couronne; qu'ils ne devaient rien aux propriétaires de ces mêmes terres, et qu'ils avaient un droit légitime à la possession de toutes celles qui étaient du ressort de leurs villages. Il est résulté de là des procès interminables et très-dispendieux; la valeur de toutes les propriétés patrimoniales diminua tout-à-coup, et les particuliers, privés momentanément de leurs revenus, dîmes, corvées, etc., ne songèrent plus à améliorer leurs terres. Cet état de choses dure encore maintenant, mais on a tout lieu d'espérer que la commission installée par ordre de la cour, mettra bientôt fin à ces abus, d'autant plus qu'elle est présidée par le général Michelson, homme aussi ferme qu'éclairé, qui fera rentrer chaque propriétaire dans la jouissance de ses droits.

Une des causes principales de tous ces désordres, et le plus grand obstacle à la poursuite des affaires judiciaires, c'est que depuis la prise de possession de la Crimée, on a ajouté (à défaut d'actes ou de documens écrits) une foi implicite aux témoignages des Tartares, soit par-devant les tribunaux, soit pour l'arpentage des terres, et on s'est contenté d'un léger serment prêté sur l'Alcoran. Mais on s'est convaincu, par plusieurs faux sermens révélés par les Tartares eux-mêmes ou par leurs prêtres, que le clergé

musulman avait secrètement instruit le peuple que, suivant les préceptes de sa religion, un serment prêté à un gjaur ou infidèle n'avait aucune force, et que, selon l'exigence des cas, on pouvait le violer. On avait aussi suggéré au peuple un subterfuge pour qu'il pût séparer en idée l'acte de baiser l'Alcoran, par où se termine le serment, du serment même. Il est vrai qu'il existe un serment solennel (dallak) dont on fait usage en Turquie dans les grandes cérémonies, et par lequel celui qui le prête est obligé de renoncer à sa femme, s'il viole son serment; le Tartare, jaloux de conserver la sienne, s'y expose rarement, parce que la séparation est une suite immédiate de la preuve du parjure. Le mufti actuel a cherché différens prétextes, et a employé toute son autorité pour empêcher cette formule du serment, qui a cependant été introduite par les soins du respectable général Michelson, dont nous venons de parler. Malgré toutes ces précautions, les faux sermens sont encore assez fréquens; car le clergé mahométan excite toujours le peuple à commettre cette violation, en lui promettant des dispenses et des récompenses. Il serait bien essentiel de ne plus admettre dorénavant d'autres preuves qui constatent la propriété de la couronne ou celle des particuliers, que des actes authentiques et par écrit, quoique le clergé ait aussi tenté de les falsifier; mais il est aisé de reconnaître la fraude.

Le serment solennel dont nous venons de parler,

mérite d'autant plus de trouver une place ici, qu'il concerne sur-tout la loi singulière des mahométans sur la dissolution du mariage. En voici la traduction littérale :

« Je crois à l'unité de Dieu et à ses anges; item, » aux quatre livres sacrés, Intschil, Tewrat, Sebur » et Alkuran, que Dieu a envoyés du ciel par ses en- » voyés; puis à la prédestination, que tout ce qui » se fait sur la terre est écrit au ciel, et à la résur- » rection des morts : dans cette persuasion, je dis :

» Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète.

» Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète.

» Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète.

» Nous musulmans, vrais croyans aux quatre livres » sacrés[1] qui nous sont venus du ciel, sur lesquels » nous n'avons aucun doute, jurons, en apposant » notre signature au bas de ce serment, qu'en vertu » de notre serment nous allons dire la pure vérité sur » toutes les demandes qu'on va nous faire relativement » aux terres et limites dont il est question, et que » nous n'allèguerons rien de faux; qu'aucun motif » secret ne saurait nous porter à avancer ou céler » quelque chose de contraire à la vérité, soit par la » crainte de déplaire à qui que ce soit, soit par égard

[1] Ces livres sont : l'Ancien et le Nouveau Testament, les Pseaumes de David et l'Alcoran.

» aux personnes, aux liens de l'amitié, de la parenté,
» ou par un motif d'intérêt personnel. Nous attes-
» terons ensuite par serment et sur notre conscience,
» à qui appartenait ci-devant la terre (dont il s'agit);
» si elle a été vendue, et à qui; et si les possesseurs
» actuels ont le droit légitime de propriété. Si nous
» avançons quelque chose de faux sur ces questions,
» nous reconnaissons d'abord avoir mérité la disgrace
» de notre empereur, et ensuite la malédiction de
» Mahomet, notre prophète, au jugement dernier,
» comme faux témoins et parjures, et que, par suite
» de cet attentat, nous soyons punis des supplices
» destinés à ceux qui se rendent coupables d'un par-
» jure, pour n'avoir point été fidèles aux lois de leur
» souverain. — Nous déclarons en outre, que, dans le
» cas d'un parjure, on pourra nous séparer, pour trois
» ou neuf dallak [1], de nos femmes légitimes. En foi
» de quoi nous baisons le Saint-Alcoran du plus pro-
» fond de notre cœur et de notre ame. Ainsi soit-il,
» ainsi soit-il, ainsi soit-il. »

Pour comprendre cette formule, il est bon de savoir que les musulmans ont deux espèces de séparations.

---

[1] *Dallak* signifie, chez les Tartares, la rate d'une bête tuée; mais je n'ai pu obtenir de véritables éclaircissemens sur l'importance que l'on attache à ce mot en fait de divorce. *Dalak* signifie, chez les Arabes, la solution d'un nœud.

La première est simple, et a souvent lieu dans le mariage, lorsque le mari, emporté par un mouvement de colère, dit à sa femme : Boschol bendenn, c'est-à-dire, ne sois plus ma femme. Dans ce cas la femme doit se cacher promptement, et ne paraître devant son mari que voilée, ou bien quitter sur-le-champ la maison, et retourner chez ses parens. Lorsque la colère du mari est passée, il reprend ordinairement sa femme : pour cet objet, on fait venir l'iman ou un mullah, en présence duquel on renouvelle le nikiach ou contrat de mariage; le mullah fait à cette occasion une courte prière comme à la célébration du premier mariage. Le nikiach est une promesse par laquelle le mari s'engage, par écrit, à payer à sa femme une somme fixe, outre sa portion héréditaire, en cas de mort ou de divorce. Cette cérémonie achevée, le mari peut demeurer avec sa femme comme auparavant.

La seconde espèce de séparation est bien plus difficile, lorsqu'elle est le résultat d'un faux serment, ou un effet de la colère quand le mari a prononcé les mots : Boschol bendenn utsch dallak. Si, dans ce cas, le mari veut reprendre sa femme, celle-ci doit attendre trois mois pour s'assurer qu'elle n'est point enceinte; elle doit ensuite épouser un autre homme et habiter avec lui; celui-ci est libre de la garder ou de la renvoyer, en lui payant le nikiach stipulé, et la femme doit encore laisser écouler trois mois

avant de retourner chez son premier mari, qui, à son tour, est obligé de s'engager par écrit à lui promettre le paiement du nouveau nikiach. Ces difficultés sont cause que l'on ajoute tant d'importance à la formule de ce serment. Les lois des Mahométans interdisent à une veuve ou femme divorcée de contracter de nouveaux liens avant trois mois. Pour éviter tous les détours dont on pourrait se servir, le mufti ordonne que le terme de trois mois ne datera que des jours du décès ou du divorce.

Au reste, la loi permet aux musulmans de prendre jusqu'à quatre femmes légitimes. Si le mari veut en épouser une cinquième, il doit nécessairement se séparer de l'une des précédentes. Il peut aussi coucher avec toutes ses esclaves sans les épouser; elles s'appellent, sous ce rapport, odalik (compagnes), mais elles ne peuvent porter le titre de nikioli (femmes légitimes). Malgré cette distinction, tous les enfans qui proviennent de l'habitation du mari avec ses esclaves ont un droit égal à celui des enfans légitimes, à hériter des biens de leur père.

De la qualité du sol, de la culture et des productions végétales de la Crimée.

Il est essentiel de donner préalablement des notions générales sur le climat et la nature du sol de la

Tauride, avant de parler de l'économie rurale de ce pays.

Les Tartares prétendent que depuis l'occupation de la Crimée par les Russes, les hivers y sont devenus plus rigoureux et plus longs. Ce qui a pu faire naître cette idée, c'est la rigueur des hivers qui ont suivi immédiatement la conquête de la presqu'île, et sur-tout de celui de 1786 à 1787. Mais il est possible que la dévastation des forêts et des vergers qui bordent les vallons, occasionnée, soit par les troupes, soit par les Tartares eux-mêmes, ait contribué à rendre le climat plus froid, en donnant un libre accès aux vents du nord et de l'est: une autre cause provient, sans doute, de la dégradation des terres et de la diminution des villages après l'émigration des Tartares [1].

Le climat de la Crimée est néanmoins sujet à beaucoup de variations. J'ai vu des hivers, comme celui de 1795 à 1796, pendant lesquels toutes les

[1] Dans les grandes villes entièrement ouvertes, comme l'est Saint-Pétersbourg, le thermomètre marque en hiver quelques degrés de froid de plus dans la partie septentrionale (parce qu'elle est la première exposée aux vents du nord) que dans celle qui est au sud, où ce vent ne parvient qu'après avoir traversé une partie des rues; le thermomètre descend aussi beaucoup plus sur les bords de la Newa que dans les quartiers plus resserrés de la ville.

fleurs printanières, telles que la violette odorante [1], le tussilage [2], le safran [3], le colchique printanier [4], la jacinthe à grappes [5], plusieurs espèces d'ornithogales [6], le cyclame [7], l'arabète des Alpes [8], le fumeterre [9], étaient en pleine fleuraison dès le 6 février, et enterrés ensuite pendant tout le reste du mois sous la neige, sans qu'il survînt une forte gelée, qui eût pu leur être nuisible. Les rigoureux hivers de 1798 à 1799, et de 1799 à 1800, ont duré, au contraire, depuis la fin d'octobre jusqu'au mois d'avril, avec des gelées plus ou moins fortes, et accompagnées de violentes tempêtes du nord, à tel point, que le thermomètre est souvent descendu jusqu'à dix-huit degrés au-dessous de zéro; ce qui fut la mesure du plus grand froid dans l'hiver de 1787. Pendant le dernier de ces hivers on a vu geler, par les plus violentes tempêtes du nord, non seulement la mer d'Asoph et le Bosphore, mais aussi une partie de la baie de Kaffa et de la mer Noire; de manière que la glace portait les hommes et les chevaux. Les longs hivers sont aussi peu communs que le séjour prolongé de la neige. Les vents sont très-variables : ceux de l'ouest et du sud-ouest amènent la pluie; ceux du sud ur

---

[1] *Viola odorata.* — [2] *Tussilago.* — [3] *Crocus.* — [4] *Colchicum vernum.* — [5] *Hyacinthus racemosus.* — [6] *Ornithogalum.* — [7] *Cyclamen.* — [8] *Arabis alpina.* — [9] *Fumaria.*

temps doux et des brouillards; ceux de l'est un temps sec et serein, et ceux du nord la gelée. Une pareille température fait beaucoup varier le baromètre; et l'inconstance du temps est telle, qu'on le voit changer jusqu'à six et huit fois dans l'espace de vingt-quatre heures. Le beau temps, ainsi que les tempêtes, qui ne sont que trop fréquentes, suivent constamment les phases de la lune. On ressent ordinairement le plus grand froid au mois de février.

Les étés de la Crimée sont sujets à autant de changemens. Pendant plusieurs années consécutives, ils sont souvent si secs, qu'on voit tarir les sources et dessécher les ruisseaux : le thermomètre de Réaumur marque alors, à l'ombre, vingt-neuf, trente, et même trente-un degrés. Quoique la température diffère quelquefois, dans le même jour, de dix à douze degrés, il y a cependant assez d'air pour que la chaleur ne soit pas insupportable. Vers dix heures du matin, il s'élève toujours une petite brise de mer, qui se fait sentir sur les bords des rivières et dans les vallons ouverts du côté du rivage : elle dure jusqu'après le coucher du soleil, où elle est remplacée par un vent frais, qui descend des montagnes et souffle toutes les nuits. La fraîcheur de celles-ci est souvent augmentée par la froideur des vents. Les étés sont rarement froids ou pluvieux en Crimée, à moins que l'hiver n'ait été rigoureux, et que le séjour des neiges sur les montagnes et le chariage des glaces de la mer

d'Asoph ne refroidissent l'air jusqu'à la fin du mois de mai, et contribuent ainsi à entretenir le froid. Tel fut, par exemple, l'été de 1799, où la neige couvrit, jusqu'au mois de mai, les plateaux des montagnes (jaila), et dont la fin avait été sèche et brûlante, tandis que celle de l'été de 1800 fut très-pluvieuse. Le baromètre varie rarement en été; le temps est constamment serein dans cette saison : les orages y sont peu fréquens, et s'arrêtent sur les montagnes élevées qui les attirent; mais là où ils éclatent, ils sont terribles, et accompagnés de grêle et de pluies abondantes, dont la durée n'est cependant pas longue, parce qu'au printemps il pleut rarement plus d'une demi-journée de suite.

La saison la plus agréable et la plus favorable à la santé, en Tauride, est le printemps, qui règne depuis le commencement du mois de mars jusqu'à la fin du mois de mai. Rien n'égale, à cette époque, le coup-d'œil enchanteur que présente cette contrée entrecoupée de jardins, où la verdure contraste avec les nombreuses touffes de roses rouges et blanches, et la couleur éclatante des fruits de toute espèce. On y voit la vigne sauvage, dont les rameaux se marient aux bouquets de la viorne fleurie; le troëne à côté du sureau, l'arbousier près du jasmin odorant; l'atmosphère y est embaumé par les émanations balsamiques des plus belles fleurs; des bois de toute espèce garnissent le bord des rivières, et couronnent les montagnes

émaillées d'une immense quantité de fleurs, qui réfléchissent toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. La vue se promène sur de vastes champs, et le penchant des montagnes, où la couleur rouge, bleue, pourpre ou jaune est relevée par un fond verd, offre le tableau le plus ravissant. Tel est le spectacle que présente la Crimée au printemps. Chaque pas que l'on fait dans ce pays charmant est accompagné d'une jouissance nouvelle : ici, de nombreux troupeaux descendent des montagnes; là, on voit paître dans la plaine ceux des villages. L'air est embaumé du parfum de la violette de mars et des arbres en fleur. La sérénité constante du ciel assure à l'habitant de ces contrées d'autres jouissances; une chaleur douce et modérée fortifie son corps; la beauté des nuits égale celle du jour et lui procure un repos paisible. En un mot, rien n'est au-dessus de l'aspect pittoresque et varié qu'offre cette délicieuse presqu'île dans cette saison. La grande chaleur des étés dessèche malheureusement tous ces cintres de verdure qui entourent les montagnes; ils ne reprennent leur fraîcheur que très-tard, et après les pluies d'automne. Le printemps n'est jamais pluvieux, sur-tout lorsqu'il est accompagné des vents brûlans de l'est : quand ils ne sont pas suivis de fortes pluies au mois d'avril ou de mai, c'est une preuve certaine de sécheresse et d'une grande stérilité.

L'automne est, en Tauride, la saison la plus nuisible

à la santé, par rapport aux fièvres intermittentes et bilieuses, qui dégénèrent en maladies chroniques, et sont souvent mortelles, lorsqu'on les néglige ou que l'on n'observe pas un régime très-exact. La bile, excitée par la chaleur de l'atmosphère, la fraîcheur des nuits, et les vents froids qui commencent dès le mois de juillet, et ont une influence pernicieuse sur le corps humain, sont la principale cause de ces maladies. Si l'on ne voyait régner en Crimée ces fièvres, et la gale qui atteint souvent les fainéans tartares, on pourrait regarder cette contrée comme une des plus salubres. Les automnes diffèrent entre eux par l'abondance des pluies et de la rosée qui ne tombent presque jamais en été; mais ce que cette saison a de particulier, c'est qu'à la mi-octobre et même au mois de septembre, elle est accompagnée de jours froids et de gelées fréquentes pendant les nuits; les hautes montagnes sont alors couvertes de neige; mais cette saison n'est point nuisible à la vigne, car le beau temps succède bientôt au froid, et dure quelquefois jusqu'au mois de décembre ou de janvier.

Les Tartares ont l'habitude de diviser leurs saisons d'une manière différente. Le printemps (bahaar) commence chez eux à la Saint-Georges (23 avril vieux style), jour très-solennel chez les Grecs et appelé kedreles par les Tartares; cette saison dure jusqu'au 22 juin, c'est-à-dire pendant soixante jours.

A cette époque commence l'été (Tschillæ) qui règne jusqu'au 1.er août, par conséquent quarante jours. Les vingt-cinq premiers jours de ce mois ne font partie d'aucune saison. L'automne (ghus) commence à dater du 26 août, et dure jusqu'au 26 octobre, soixante-un jours. Ce jour, qui est la fête de Saint-Démétrius chez les Grecs, est nommé kedreles; c'est à cette époque que les Tartares ont coutume de payer les engagemens ou les dettes qu'ils contractent, ainsi que les fermages, et de renouveler leurs baux, car c'est alors que la récolte des grains, des fruits et de la vendange est achevée. A partir de ce jour ils en comptent trente-six autres qui sont les précurseurs de l'hiver; mais c'est au 1.er décembre que commence leur grand hiver (kysch-tschillæ) qui duré quarante jours et finit au 4 février. Ils donnent le nom de gudshuk-ai aux vingt-cinq jours restans de ce mois. Les soixante-six jours que l'on compte depuis le 1.er mars jusqu'au 23 avril ou leur kedreles, ne sont compris dans aucune saison. D'après les observations météorologiques des Tartares, on rencontre dans cette période trois époques froides que j'ai trouvées assez bien indiquées, et qu'ils désignent sous le nom d'hiver des vieilles femmes, d'hiver des étourneaux (berdül-adshür) qui dure sept à huit jours, et d'hiver des huppes (oepœpœ).

Il est à remarquer qu'ils ont aussi conservé la

période de douze ans des Mongoles [1], et qu'ils leur appliquent presque les mêmes noms que ce peuple, quoiqu'ils aient traduit quelques-unes de ces dénominations dans leur langue, et qu'ils donnent à d'autres une interprétation totalement fausse. Voici les dénominations dont ils se servent pour désigner ces années.

Nomenclature de la période mongole de douze années, que les Tartares ont conservée.

Sitschan, qui signifie aussi souris chez eux.

Ssyhir, vache (ukir des Mongoles).

Barts, nom que les Mongoles donnent au tigre, signifie chez eux, dans la traduction, un petit insecte gris qu'on dit n'être pas plus gros qu'un grain de blé, et qui se trouve sous les pierres.

Tauschan, lièvre (Tuschkon des Mongoles).

Ulu (en mongole lu, le dragon); ils le prennent également pour un petit ver, sans savoir mieux le désigner.

Ilan, le serpent (mogoi des Mongoles).

---

[1] Voyez mon ouvrage intitulé : *Sammelungen über die Mongolischen Vœlkerschaften*, *vol. II.*

Jylkœ (en mongole morin, cheval), haras.

Kojun, le mouton (choin des Mongoles).

Metschin, nom mongole du singe; les Tartares croient que c'est l'insecte noir et rouge qui grimpe le long des murailles.

Tauk, poule (takia des Mongoles).

Kœpek, chien (nochoi des Mongoles).

Chynsir, cochon (gachai des Mongoles).

Cette période, qui a récemment commencé depuis 1792, et va finir avec l'année 1803, leur sert principalement pour prédire la qualité et la fertilité des années; mais ces pronostics sont souvent trompeurs, comme j'ai pu le remarquer pendant mon séjour en Crimée; je ne saurais assurer s'ils fondent leurs observations météorologiques sur celles qu'on a faites jadis dans une période de douze ans.

Remarques sur l'origine de la culture chez les Tartares.

Les Tartares, originairement nomades, ne se sont peut-être livrés à la culture des terres que par l'espace resserré de leur pays, l'augmentation de la population, et l'exemple que leur donnèrent les Grecs, les Arméniens et les Génois. Il est très-sûr qu'ils doivent à leurs prédécesseurs et à leurs contemporains le peu de lumières qu'ils ont pu acquérir sur cette partie.

Les Grecs leur auront sans doute appris à construire leurs maisons, à enclore leurs jardins et leurs champs de murs élevés avec des pierres sèches et brutes, à fabriquer leurs lourdes charrues et leurs charrettes (l'araba à deux roues, ainsi que les massives madschares à quatre); à faire des plantations d'arbres fruitiers, d'oliviers, de figuiers et de grenadiers dont les vallons sont couverts, et à greffer les arbres. Ils doivent également aux Génois le méthode de planter la vigne.

La charrue dont se servent les Tartares, et qui ressemble à celle en usage dans la petite Russie, est du travail le plus grossier et pourvue d'un soc et de deux roues. Suivant les circonstances et la nature du sol, ils y attèlent deux, trois et jusqu'à quatre paires de bœufs pour les terrains nouvellement défrichés; indépendamment de l'homme qui conduit la charrue, ils emploient deux ou trois enfans pour exciter les bœufs. C'est pour cette raison que dans les pays de montagnes, où les bestiaux sont rares et où un Tartare ne possède souvent qu'une paire de bœufs, plusieurs habitans se réunissent pour labourer en commun. Les Tartares montagnards, qui ont peu de champs en culture, ne les fument que tous les trois ou quatre ans; ceux de la plaine, au contraire, sont dans l'habitude de semer, la première année, du millet; la seconde, du froment, et la troisième, du seigle ou de l'orge; ensuite on laisse les terres en friche selon la qualité du sol,

et il y croît alors des herbes épineuses (burian), des chardons, la mercuriale annuelle [1], le caucalis à feuilles de carotte [2], le caucalis à larges feuilles [3], etc., et ce n'est que long-temps après qu'elles offrent de bons pâturages. — Les Tartares ne connaissent d'autre manière de herser, que de se servir de longues branches d'épines fixées à deux traverses et chargées de pierres; cette espèce de herse est traînée par des bœufs; on conçoit que les sillons doivent être fort inégaux, et que beaucoup de semence est perdue. Il est certain que c'est à la négligence et aux mauvaises méthodes employées par ces Tartares peu industrieux, qu'il faut attribuer le peu de rapport des terres; car comment concevoir, sans cette raison, l'immense quantité de grains que les Grecs habitans des côtes [4] exportaient autrefois de la presqu'île en Grèce, si l'on considère

---

[1] *Mercurialis annua.* — [2] *Caucalis daucoïdes.* — [3] *Caucalis latifolia.*

[4] Strabon dit, livre VII: *At Chersonesii (solùm) exceptis montanis quæ juxtà mare sunt, et uberis glebæ, ac præcipuè frumentum copiosè proferunt; nam ager ibi, quocumque fossore scissus, trigecuplum reddit. Tributi nomine solvebant Mithridati* CXXC *millia medimnorum et talenta argenti* CC, *cum Asianis locis quæ sunt apud Syndicen. Atque ex his locis olim in Græçiam frumentum deportabatur, sicut et salsamenta è Mæotide; et ferunt Leuconem Theodosiæ misisse Atheniensibus medimnos* CCCIↃↃↃ IↃↃↃ. *Iidem Chersonesii peculiari nomine agricolæ* (Γεωργοὶ) *dicebantur, quòd qui suprà eos habitabant (Numidæ) nomades essent.*

qu'à cette époque les terres étaient nouvellement défrichées, et le pays couvert de forêts qui interceptaient la libre circulation de l'air, et maintenaient l'humidité du sol. — Il est de notoriété qu'avant la dernière et désastreuse époque, les Tartares avaient enfoui des provisions de blés pour plusieurs années, qui se conservaient long-temps sous terre sans être attaqués des insectes; les fosses destinées à cet usage et creusées dans une terre argileuse compacte, subissaient préalablement l'opération du feu. D'ailleurs la Crimée a toujours été réputée être le grenier de Constantinople, qu'elle approvisionnait de grains, ainsi que la petite Russie, de seigle; elle recevait en échange du sel et d'autres articles.

Le sol de la Tauride, généralement marneux, présente dans les plaines, tantôt un fond d'argile sablonneuse, tantôt des terres légères et desséchées; celles plus rapprochées des montagnes constituées de couches de marne crétacée, ont pour base de la chaux et de la craie; mais à l'est de Karassu elles sont entièrement noires, argileuses et entremêlées de sable et de galets plus près des montagnes; leur fertilité est très-grande par-tout où il y a assez de sources ou de ruisseaux pour les arroser. Le froment réussit parfaitement bien dans ces terrains pierreux, de même que la vigne. La quantité prodigieuses de limaçons dont les terres labourables sont parsemées, leur procure une sorte d'engrais marneux, et augmente leur fertilité.

Les grains que les Tartares ont coutume de cultiver, sont :

1.° Le froment d'hiver (kusluk bohdai), que l'on sème au mois d'août, lorsque les pluies permettent de labourer la terre, ou plutôt s'il est possible ; ce blé, qui acquiert son entière maturité à la mi-juillet, rend, dans les bonnes années, huit à dix pour un, mais rarement de quinze à vingt.

2.° Le blé de mars (jaslik bodhai ou kysiltscha); on le sème au mois de mars, aussitôt que la saison est favorable ; mais son produit n'est pas aussi assuré que celui du froment d'hiver, à cause de la sécheresse ordinaire du printemps.

3.° Celui qu'on appelle froment grec ou arnaut (arnaut ou kaidur bohdai). Les semailles de ce blé sont mêlées ; les unes donnent des épis longs, rougeâtres, peu fournis, et à barbes courtes ; on le nomme, dans la petite Russie, krasnokoloska : les autres des épis bien fournis et très-abondans, avec des barbes longues et jaunâtres ou noires ; on le désigne, pour cette raison, sous le nom de tschernokolosga, et les Tartares l'appellent kara-kiltschik. Ce blé, que l'on exporte principalement en Turquie et en Italie, donne un gros grain jaunâtre et un peu transparent ; la farine que l'on en retire conserve cette couleur, mais

n'en a qu'un meilleur goût : on l'emploie particulièrement pour la fabrication du vermicelle et du macaroni. Comme ce blé exige, pour sa culture, des terres fortes, on ne le sème que dans la plaine, sur-tout aux environs du Siwasch et de la mer Noire, et principalement au-delà de Perekop, chez les Nogais. Il a souvent des épis qui ressemblent à ceux du froment à plusieurs épis. C'est avec ce grain que les Tartares préparent ce qu'ils appellent buldur, et dont nous avons parlé plus haut.

4.° L'épeautre (kapli), que l'on sème en petite quantité autour de Kaffa, et dans la presqu'île de Kertsch.

5.° Le seigle d'hiver (kusluk-arysch), qui est semé dès l'automne, mûrit au commencement de juillet, et même plutôt dans les montagnes ; son produit est, en général, plus avantageux que celui du froment. Les Tartares cultivent moins de seigle pur que de froment, parce qu'ils sèment de préférence, pour l'usage domestique, du méteil (tschawdar et tschalmalyk), dont ils font une grande consommation, et qu'ils ne vendent point à l'étranger. On ne cultive le seigle et le froment pur que pour l'exportation ; et comme il arrive souvent que les différentes espèces de grains se mêlent sur l'aire, on substitue aux semailles

altérées par le mélange, du grain pur que l'on achète. On a observé que, dans les semailles mélangées, le froment était le grain prédominant; ce qui provient, sans doute, de la différence de temps qui s'écoule pour la maturité, et parce qu'il se détache beaucoup de grains du seigle qui mûrit plutôt : c'est ce qui a fait croire à plusieurs agriculteurs que le seigle se transformait en froment. Il arrive aussi que l'on a quelquefois semé du seigle pur dans un champ qui avait été précédemment couvert de froment, et que la sécheresse avait empêché de croître; ce qui a produit ensuite un mélange lorsque le froment a germé en même temps que le seigle. Il est probable que tel fut le premier usage que les Tartares firent du méteil.

6.° Le seigle d'été (jaslyk-arysh), semé au mois de mars, ne réussit pas par un temps sec, et rend moins dans les bonnes années que le seigle d'hiver; c'est pourquoi on le cultive peu.

7.° L'orge d'hiver commune (kusluk-arpa); on la sème à la même époque que tous les autres grains d'hiver, sur un sol de médiocre qualité: elle mûrit au mois de juin, et le produit en est plus abondant que celui du froment et du seigle, quoiqu'elle ne donne pas autant de grains. Dans plusieurs contrées, lorsqu'elle est semée au

printemps, elle parvient bientôt à une parfaite maturité, sur-tout dans les montagnes, mais elle rapporte moins.

8.° L'orge distique ou d'été (jaslyk-arpa) est semée, sur-tout dans les plaines, après le froment; elle rend de dix à vingt pour un.

9.° L'avoine (julaw) n'est semée, en Tauride, que dans les plaines voisines du Siwasch et de la mer d'Asoph; sa récolte est peu abondante, et la plupart des grains sont vides ou très-légers.

10.° Le maïs, en langue moldave kukurusa missir-bohdai, c'est-à-dire froment d'Egypte, est semé par bandes dans les jardins potagers et dans les champs de comcombres et d'arbouses; les Tartares le font cuire avant qu'il soit mûr, ou bien ils le conservent pour leur provision d'hiver.

11.° Le millet (tari). Les Tartares le cultivent beaucoup, soit pour leurs usages domestiques, soit pour la préparation de la liqueur enivrante nommée busa; on le sème au mois d'avril ou de mai, aussitôt que les pluies ont humecté le sol, et l'on ne se sert pour cette espèce de blé que de terres nouvelles, qui sont converties ensuite en champs de froment. La sécheresse des étés empêche sa croissance, ou bien elle ne pousse que vers la fin de l'automne; de façon qu'elle

ne peut jamais atteindre une parfaite maturité. On ne connaît, en Crimée, que l'espèce rouge et jaune, et non celle qui est noire. Le millet tartare est quelquefois entremêlé de l'herbe nommée queue de renard. On le récolte en septembre et en octobre, et il rend plus de cent pour un. Quelques habitans le font servir à la nourriture des chevaux.

12.° La queue de renard (kunakai-tari) est souvent semée parmi le millet, ou bien à part; on en fait usage pour la préparation du busa.

13.° Le millet de Buchari (nar-tari); il y en a de deux espèces, savoir : le houque à tête penchée [1] et le houque en panicule [2] que l'on cultive dans les jardins; il sert à la nourriture des habitans et à celle de la volaille. Les tiges de la dernière espèce servent à faire de très-bons balais.

14.° Les pois chiches (nout). On ensemence quelquefois des champs entiers de ces graines au mois d'avril; elles mûrissent à la fin d'août. Ces pois donnent trente pour un; mais on ne peut parvenir à les rendre mangeables par la

---

[1] *Holcus sorghum.* — [2] *Holcus saccharatus.*

cuisson ; en quoi ils diffèrent beaucoup de ceux d'Espagne.

15.° Le lin (uskülü). On le sème au mois de mars, dans les champs arrosés, sur les montagnes, et près de la côte méridionale, et on l'arrache en juin. Le lin de Crimée est renommé par la longueur et la finesse de ses fils. Les Tartares des steppes en sèment aussi, mais il réussit rarement, et il est moins estimé.

16.° Le tabac (tütün). On le sème en avril, sur les montagnes, et au mois de mai on le transplante dans des terres fortes, sur des bandes séparées par des sillons qui servent à l'écoulement des eaux; en automne, ou dépouille peu à peu ces plantes de leurs feuilles encore jeunes; on les fait sécher à l'ombre, et on les enterre sous des meules de foin, où elles prennent une couleur d'un brun jaunâtre, semblable à celle du tabac turc; alors elles se vendent presque aussi cher que celui-ci. On ne cultive que l'espèce à feuilles rondes (la nicotiane paniculée)[1].

On cultivait autrefois en Crimée, avec beaucoup de succès, le sesame (susam), dont il serait utile

---

[1] *Nicotiana paniculata.*

de rétablir la culture, ainsi que celle du coton. Le gouvernement russe a défendu, avec raison, l'établissement des rizières sur les bords de la Katscha et du Belbek, à cause de l'insalubrité qu'elles répandent.

Je passe maintenant à la culture des jardins des Tartares. Dans les plaines où il n'y a pas de vergers, ils se contentent de cultiver des concombres, des melons d'eau, des melons et des choux sur des champs arrosés (boschtany). Voici les fruits que les Tartares ont coutume de cultiver chaque année :

1.° Melons d'eau ou arbouses (karbus). On les sème au mois d'avril, et ils mûrissent depuis la fin de juillet jusqu'en automne. L'espèce que l'on cultive ici n'est ni aussi grande, ni aussi délicate que celle de l'embouchure du Dniéper ; les meilleurs viennent de Kilse-Metschet, village aux environs de Karassubasar.

2.° Les melons (kaun). De tout temps ce pays jouit de la réputation de produire d'assez mauvais fruits de cette espèce ; la plus commune est très-grande, et a une chaire blanche ou verdâtre, sans aucun goût. Dans les temps postérieurs, cette culture s'est beaucoup perfectionnée par l'introduction des concombres réticulés (canteloups) étrangers, et des melons de Bucharie.

3.° Les concombres (chiljar). On cultive, en

Crimée, une grande espèce blanche, originaire de Turquie, mais inférieure, pour les usages domestiques, aux petits concombres verts de Russie, que l'on sème aujourd'hui abondamment. La première espèce peut se recueillir au mois de mai, quoiqu'elle ne soit semée qu'en avril. Farcis de viande et de riz, ou bien cuits à l'étuvée, ils offrent un mets fort agréable; mais si on veut les manger salés, ils sont bien au-dessous de la petite espèce.

4° La citrouille (kabak), de différentes espèces, est cultivée par-tout en abondance; on en voit de rouges, de blanches et de jaunes, ainsi qu'une variété très-grosse, nommée citrouille sucrée, qui croît principalement sur la côte méridionale. Dans quelques endroits, on trouve aussi une espèce appelée kubanka, et des citrouilles oblongues (dolma) que l'on mange communément farcies.

5.° Les gourdes ou calebasses (sawutkabak) sont assez rares.

6.° La mayenne ou melongène, de l'espèce oblongue (patildschan): lorsqu'elle est farcie de viandes, elle passe pour un des mets les plus délicats et les plus nourrissans; c'est pour cette raison que ce fruit est fort estimé et cultivé dans les jardins.

7.° La ketmie combustible [1] (Gombaut), (bamia), semée, ainsi que la précédente, en avril, acquiert sa parfaite maturité au mois de juillet. Ce fruit n'a été apporté de la Turquie que depuis peu de temps, et on propage sa culture, parce que l'on prétend que c'est un puissant stimulant pour les plaisirs de l'amour. On mange ses pellicules, qui ressemblent à des gousses carrées, soit vertes, soit qu'elles n'aient point atteint leur parfaite maturité; ou bien on les sèche, pour les garder pendant l'hiver, et on les fait bouillir avec de la viande. Il est cependant nécessaire de les faire échauder dans l'eau bouillante, avant de les préparer, à cause de la viscosité du suc qu'elles renferment.

8.° Le topinambour, ou soleil tubéreux [2] (gerr-armud), se trouve quelquefois dans les jardins, et il est connu depuis long-temps. Les pommes de terre (gerr-alma) n'ont été introduites que par les Russes. Ils réussissent fort bien l'un et l'autre, et peuvent hiverner en plein champ. Les premiers fleurissent chaque année.

9.° Les choux pommés blancs (kapusta), nom

---

[1] *Hibiscus esculentus.* — [2] *Helianthus tuberosus.*

qu'ils portent également en Russie, sont cultivés en abondance, dans des champs bien amendés et arrosés. On en voit qui sont très-gros, très-fermes, mais sans goût, à cause de la trop grande quantité d'eau dont les terres sont couvertes. Ceux que l'on cultive près d'Eski-Jurt, au-dessous de Baschtschisarai, où le sol est fertilisé par les eaux de Dschuruksu, saturées de toutes les immondices de la ville, sont les plus renommés pour leur grosseur; il n'y a aucune espèce qu'on puisse leur comparer. Les Tartares font un grand cas de la chou-croûte des Russes; mais comme ils ne savent point la préparer, ils l'achètent, en grande partie, de ces derniers.

10.° Les oignons (arpaschik-sogan). On les plante, en grande abondance, au mois de mars, et ils deviennent très-gros. Beaucoup de Tartares ne tirent leur subsistance que de cette culture.

11.° L'ail (sarrmussak) est moins communément cultivé, ainsi que le suivant.

12.° Le poireau (prass), que les Russes, et les Grecs sur-tout, cultivent dans leurs jardins potagers.

13.° Le chou-rave (tschokundur) est très-cultivé par les Russes et les Tartares.

14.° Le céleri (kerewis) est peu cultivé, ainsi que le suivant.

15.° Le persil (mardonos) et le céleri ne sont apportés au marché que par les Greçs et les colons russes.

16.° Les carottes (chawutsch) sont semées en assez grande quantité ; leur couleur est plutôt d'un jaune pâle que rouge. Dans un sol marno-calcaire, elles dégénèrent totalement après plusieurs années, et ressemblent alors à des racines blanches.

17.° Cette propriété est commune aux betteraves (utschkundur), dont les Tartares cultivent une grande variété, qui ressemble aux navets; elles sont très-douces, et l'on pourrait s'en servir avec avantage pour en extraire du sucre.

Toutes les autres espèces de légumes qu'on trouve dans les marchés, y sont apportées par les Grecs et les colons moldaves de Mangusch; Karassubasar est sur-tout abondamment pourvu de plantes légumineuses, parce que les Grecs, les Arméniens et les Italiens qui habitent cette ville, se livrent à la pratique du jardinage. Le chirurgien-major Sintschefsky, botaniste zélé, a introduit avec succès à Akmetschet la culture de la rhubarbe de Sibérie. Jusqu'à présent personne n'a tenté des essais sur la culture en grand du coton, du safre et de la garance, quoiqu'on pourrait cultiver ces plantes avec beaucoup d'avantages. Il serait peut-être possible de planter la canne à sucre

Fig. 27. B. Tom. 13.



G. Geissler del. J. Conchi Direxit

dans les vallons méridionaux depuis Alupka jusqu'à Jalta.

Les Tartares ne sont point dans l'habitude de battre le grain avec des fléaux, mais ils le font fouler par des chevaux (*voy.* vignette 27). Pour cet effet on choisit, sur un lieu élevé, un emplacement circulaire que l'on arrose après qu'il a été aplani et purgé des pierres qui pourraient s'y trouver; ensuite on le couvre de paille menue; au milieu de ce cercle on plante un poteau. Aussitôt que la terre est un peu desséchée, on fait fouler la place par des chevaux auxquels on attache une longe fixée au poteau; ils décrivent de cette manière une ligne spirale, jusqu'à ce que la corde soit entièrement roulée sur le poteau; on ramène les chevaux de la même manière, et on répète cette opération jusqu'à ce que l'aire soit bien ferme. Les gerbes destinées à être foulées sont déliées et distribuées en cercle autour du poteau. Un homme conduit deux ou trois chevaux sur ces gerbes, jusqu'à ce que les épis soient foulés et la paille très-menue. On enlève ensuite cette paille pour séparer le grain de la balle; ce qui se fait avec des pelles et en la jetant au vent. Cette même paille sert ensuite à nourrir les bestiaux pendant l'hiver.

De la culture de la vigne en Crimée.

La vigne que l'on cultivait déjà anciennement dans

plusieurs vallons de ce pays, croît en abondance et presque sauvage dans la partie montueuse; le raisin est tantôt blanc avec des grains oblongs, tantôt noir avec de petits grains ronds. Strabon parle déjà de la culture de la vigne près des rives du Bosphore, et de la méthode de l'enterrer pour la préserver des rigueurs de l'hiver [1], ou bien de couvrir de terre les racines des ceps, comme on le fait encore maintenant sur les bords de l'Alma et de la Katschá. Les Grecs sont sans doute les premiers qui ont introduit la culture de la vigne en Crimée, et les Génois l'ont perfectionnée dans la partie du pays occupée par eux.

J'ai déjà parlé plus haut de la culture de la vigne sur les bords de l'Alma, du Belbek et de la Katscha. Je suis convaincu, et l'expérience l'a prouvé dans les rigoureux hivers, qu'il est inutile de couvrir de terre les racines des ceps pour les préserver du froid, comme c'est l'usage dans ces contrées. Ce procédé a cependant ses avantages; car le sol souvent remué est purgé par là des mauvaises herbes, les ceps poussent plus promptement, et le raisin mûrit plus tôt. La méthode que l'on suit sur les bords de ces

---

[1] Livre VII : *In eodem (Bosphori) trajectu ferunt Neoptolemum Mithridatis legatum œstate navali prœlio, hyemme equestri pugnâ, barbaris superiorem discessisse. Sed et vites aiunt in Bosphoro sub hyeme defodi, multâ ingestâ terrâ.*

rivières, de laisser pousser la vigne par touffes, à l'instar de celle de Hongrie, en sorte qu'elle forme des nœuds au-dessus des racines qui produisent des ceps avec de féconds sarmens, est, à la vérité, beaucoup plus productive, mais on ne peut l'employer que sur un sol aussi fertile que celui de la Hongrie, et elle épuise bientôt le plant. Les vignobles de ces contrées se vendent aussi plus cher à cause de l'abondance de leurs produits, quoique le vin soit à meilleur marché, et que la vigne exige plus de soins; on l'estime d'après le nombre des touffes ou bouquets en rapport, à un rouble chacun. La méthode du provignage sur les bords de ces mêmes rivières, diffère aussi beaucoup de celle que l'on pratique dans les vallons méridionaux du pays. On commence à rendre la terre meuble dans les endroits où l'on veut planter la vigne, en la labourant et en la faisant travailler avec la houe. Ensuite on fait entrer dans ce sol, à coups de maillet, un poteau d'un bois dur ou garni d'une pointe de fer; le trou que l'on pratique par là, doit être perpendiculaire et assez profond pour y enterrer le plant avec cinq à six nœuds, et qu'il n'y en ait que deux au-dessus du sol. On retire le poteau, et on met dans chaque trou un provin que l'on recouvre de terre légère; on remplit ensuite ces trous d'eau, qui s'y maintient long-temps à cause de la solidité qu'a acquise le terrain par le poteau que l'on y a fait entrer. Selon la saison, on

arrose ces provins toutes les trois ou quatre semaines jusqu'en automne, et qu'ils aient poussé des racines. L'année d'après on remue la terre, et l'on fait passer l'eau des canaux sur ces nouvelles plantations.

A Sudagh, et dans les autres vallées méridionales; on plante la vigne, soit à la manière grecque dans de petites tranchées parallèles, où l'on met deux à trois ceps opposés les uns aux autres, et auxquels on adapte de petites rigoles transversales pour l'écoulement des eaux; ou bien on creuse des canaux longs et parallèles, où l'on plante les ceps des deux côtés dans une direction oblique. Il paraît que cette dernière méthode provient des Génois. Les Tartares s'occupent cependant peu de la plantation de nouvelles vignes, et toute leur culture se réduit à se procurer des marcottes; pour cet effet, ils enterrent les vieux ceps hors d'état de porter des fruits, tant au bord qu'au centre des fosses profondes; ils ne laissent au-dessus du sol que quelques bons ceps que l'on coupe jusqu'au second nœud. Cette opération, lorsqu'elle se fait dans le dessein d'étendre le vignoble, se nomme usatma; et quand on plante au milieu pour remplir les espaces vides, Katawolat (mot grec). Une troisième manière de planter les anciens vignobles s'appelle doldurma; elle consiste à enterrer profondément de longs ceps, et, lorsqu'ils ont poussé des racines, de les couper du cep primitif. En général les ceps de tous les vignobles de la côte méridionale ne sont pas

plantés par bandes, mais circulairement, sans aucun ordre, et les racines se réunissent sous terre comme des espaliers. Quelques propriétaires étrangers ont cependant soin d'étendre la culture de la vigne, en faisant de nouvelles plantations.

Comme, dans tous les vallons méridionaux, les ceps ne sont pas recouverts de terre dans la saison rigoureuse; que malgré ce défaut de précaution ils ne gèlent jamais, même dans le temps le plus froid, et que les vignes ne reçoivent qu'une seule façon au printemps, leur culture entraîne moins de dépenses, mais le produit est aussi moins abondant; ce qui paraît provenir, sur-tout à Sudagh, de la maigreur du sol marneux qui est plus fertile dans la vallée de Koos. Les Tartares tâchent d'y suppléer, en arrosant les vignobles non seulement en automne et en hiver, mais au printemps et aussitôt que les fleurs paraissent; pour cet effet ils ont soin d'y conduire, par des rigoles, l'eau des sources et des ruisseaux, et souvent ils inondent tellement leurs vignes, qu'elles ressemblent à des marais. Mais ce moyen nuit beaucoup à la qualité du vin, et les bons vignerons n'arrosent qu'une fois en hiver ou au printemps, parce que sans cette précaution les ceps en souffriraient, et ne pousseraient pas assez de bois pour l'année suivante; il pourrait même arriver qu'ils ne portassent pas de fruits, et qu'ils mourussent sur pied. Les vignobles ne sont pas disposés sur les côteaux, mais dans les vallées où il

y a moyen de les arroser, à cause de la sécheresse.

Dans les vallées méridionales, on a soin de laisser les ceps le plus bas possible, et, pour cette raison, on ne taille au printemps que deux à trois boutures outre les ceps superflus ; ce qui fait que tous les ceps sont noueux et tortueux, et rapprochés de terre en forme d'éventail. Celui qui voudrait laisser plus de bourgeons afin d'obtenir une récolte plus abondante, épuiserait et endommagerait son vignoble pour plusieurs années, de manière qu'il serait obligé de scier les troncs ou même de les enterrer tout-à-fait. Aussitôt qu'ils ont atteint la hauteur d'une arschine et demie, ils ne portent guère plus, ils sont exposés aux ouragans et doivent être couchés. Il y a néanmoins quelques espèces de raisin que l'on peut planter en espaliers ou en treilles, et peut-être serait-il possible, dans de nouvelles plantations, en couvrant les vignobles suffisamment d'engrais (ce qui augmenterait la séve et produirait plus de fruits), d'obtenir plusieurs espèces dont les ceps seraient plus forts; par ce moyen la récolte serait plus abondante et les ceps plus sains que ceux qui sont trop fréquemment taillés et restent rabougris : cette opération entraînerait aussi plus de dépense à cause des échalas dont on peut se passer maintenant, et le raisin ne mûrirait pas aussi bien. Les espèces à ceps élevés sont d'une plus belle venue, et donnent du raisin plus doux lorsqu'on les laisse rampans et qu'on les soutient avec des troncs de

cornouiller étêtés (tschatall), aux branches desquels les pampres s'attachent d'eux-mêmes.

A Astracan, où l'on enterre la vigne avec tout son bois, elle fleurit dès le 15 mai, excepté lorsque le printemps est tardif; un peu plus tard sur les bords de l'Alma et de la Katscha, où elle est couverte d'une légère couche de terre que l'on débarrasse au printemps. Dans les vallées méridionales, au contraire, où l'on n'enterre jamais les ceps en hiver, la sève et la fleuraison n'ont lieu que quinze jours plus tard; aussi le raisin ne mûrit-il qu'à la fin de septembre; et sans le bel et long automne dont jouit la Crimée, cette contrée ne produirait pas de bon vin. Lorsque la vigne est plus tardive, on a cependant l'avantage que les jeunes pousses ne souffrent jamais du froid qui arrive souvent sur les bords de l'Alma et de la Katscha. — La vendange est ordinairement terminée près de ces rivières quand elle commence à Sudagh et à Koos; ce qui n'a lieu ici qu'au 1.er octobre. Sous la domination des kans, une loi fixait le 3 du même mois pour l'époque de la vendange.

Plusieurs Tartares connaissent la méthode de greffer la vigne (aschlama) : ils choisissent pour cet effet des marcottes qui n'ont pas plus de deux pouces d'épaisseur, et les dépouillent à la longueur d'un empan au-dessous des petites racines, à fleur de terre; là ils les scient et égalisent le bois avec le couteau; ensuite ils font une fente dans le tronc, et les tiennent ouvertes

par un morceau de bois qu'ils y introduisent. On prend alors deux greffes longues de huit à dix pouces, et on les taille en forme de coin, de la longueur d'un pouce et demi, immédiatement au-dessous du nœud; puis on les introduit dans la fente, de façon que le bord extérieur des greffes se croise, et que l'écorce de l'une touche celle de l'autre. On lie fortement le bout avec une ficelle, et on applique l'écorce du cep coupé sur la fente; on met par-dessus une poignée de feuilles sèches, et sur ces dernières de la terre humectée, qu'on presse également, de manière à laisser sous terre deux ou trois nœuds, et deux seulement au-dessus du sol. On ne greffe la vigne que dans le temps de la sève. Après quelques semaines, quand les bourgeons commencent à pousser, on doit arroser, tous les trois jours, chaque cep greffé d'une pinte d'eau, qu'on versera dans un petit trou ménagé pour cet effet autour du plant, jusqu'au temps où l'orge mûrit. Les greffes poussent ordinairement si fort dès les premières années, qu'elles portent déjà le printemps suivant, et qu'on peut recueillir du raisin. Par cette méthode, il est aisé de multiplier promptement des espèces de vignes inconnues, et d'améliorer les mauvais ceps. Un homme seul peut greffer cinquante à soixante pieds de vigne par jour.

Les vignobles des vallons les plus favorablement exposés, comme ceux de Sudagh et de Koos, sont plantés de plusieurs espèces de raisins, pour la

plupart blancs, parce qu'il paraît que le vin blanc est de meilleur qualité et plus liquoreux que le rouge. Dans chaque vignoble tartare on distingue un petit espace couvert de ceps plus élevés, et qui portent des raisins rouges et blancs; on n'y trouve pas toujours du raisin noir. Je vais citer d'abord celles des espèces que l'on cultive ordinairement dans les vallons ci-dessus; je parlerai ensuite des espèces particulièreres plus rares, qu'on remarque, à la vérité, dans d'autres pays, mais qu'on ne saurait comparer exactement avec les espèces étrangères. Les vins des vallons de Sudagh et de Koos, les blancs sur-tout, ont beaucoup de réputation, et approchent, par leur qualité et leur goût, des meilleurs vins de la basse Hongrie; on parviendrait même à les rendre supérieurs à ces derniers, en les améliorant; ils sont en général très-sains, et analogues au climat de la Tauride.

Voici les espèces les plus communes de raisin blanc:

1.° Schira-Isjum, mot tartare qui signifie grain de raisin. Les grains serrés, gros et ovales, ont la pellicule mince; ils sont demi-transparens, d'un vert clair sur un sol humide, et blancs sur un terrain plus sec, couverts d'une fleur épaisse, et donnent beaucoup de vin, qui est cependant léger, et ne se conserve pas long-temps. Quand ce raisin est entièrement mûr, sa couleur vert foncé se change en un jaune doré. Cette espèce pousse

des pampres étendus, et se plaît sur un terroir sec; son bois est d'un jaune brun et un peu rougeâtre; sa feuille large, grossièrement veinée, velue en dessous, avec quatre découpures plus ou moins profondes: elle devient d'un brun clair lorsqu'elle est desséchée. Ce raisin, qui mûrit plutôt, est d'un meilleur rapport que les autres espèces; on peut le manger souvent à la fin du mois d'août. La queue des grappes tend à pourrir par un temps humide, sur-tout lorsqu'elles pendent près de terre; c'est pourquoi il faut le planter avec un soin particulier, et le pressurer plutôt, parce qu'on peut accélérer sa fermentation par le moyen d'un supplément spiritueux. Son jus abondant et aigrelet, ainsi que sa pellicule mince, donnent à ce raisin un goût exquis: il ressemble beaucoup à l'aspirant ou verdal des Français.

2.° Kakura-Isjum est, de toutes les espèces, la plus estimée en Tauride, par rapport à la bonté du vin qu'elle produit; les vins de Sudagh et de Koos lui doivent leur bonne qualité, ainsi qu'aux trois espèces suivantes. Les grappes sont assez considérables; le grain, peu serré et oblong, est doux, et sa pellicule fort mince; sa couleur, d'un blanc perlé, alterne plus ou moins avec le vert ou le jaune, en raison de l'épaisseur de sa fleur. Plus de la moitié des vignobles de Sudagh sont couverts

de ce raisin, dont on retire le meilleur vin et celui qui a le plus de feu. Ses pampres, d'abord très-minces et d'un brun clair, poussent lentement et prennent peu de force, ce qui fait qu'on les tient à une très-petite distance du sol; mais quand les ceps de ce raisin ont pris racine dans un bon terrain, et qu'ils sont suffisamment arrosés, ils poussent de fortes branches et de grandes feuilles, et portent beaucoup de grappes dont le grain est peu serré. Cette espèce grimpe le long des arbres lorsqu'elle est sauvage. Ses feuilles sont, à leur extrémité supérieure, plus foncées que celles de l'espèce précédente, quand elles croissent sur un terrain sec; velues en dessous, avec quatre profondes découpures, elles prennent la couleur d'un jaune de rouille en se fanant, et tombent aussi plutôt que celles des autres espèces. Le raisin de cette qualité ne mûrit qu'à la fin de septembre, où il est très-doux.

3.° Il en existe une variété plus grande, qui donne un raisin à pellicule épaisse, dont la couleur, à sa maturité, tire sur le jaune doré ou brunâtre: elle a des sarmens forts et longs, d'un rouge brun; sa feuille est grande, dure, grossièrement veinée sans être velue, avec deux grandes et deux petites découpures. Les Tartares ont donné le nom

de surwa-isjum à cette espèce, qui donne du vin de qualité médiocre.

4.° Tergülmek, autre espèce, qui se rapproche par sa qualité du kakura : elle a un cep très-fort, avec des sarmens assez grands, d'un brun clair, et des feuilles peu fendues, réticulaires, et entièrement velues en dessous; le grain petit, d'un blanc sale, un peu pointillé de brun, a la pellicule mince, une douceur extraordinaire, et tombe facilement. Ce serait sans doute la meilleure sorte de raisin propre à faire du vin, si on la plantait en plus grande abondance. En Hongrie, on nomme cette espèce Feghiri.

5.° Myschket (vin muscat), espèce qui n'est pas commune dans tous les vignobles. Elle est plus abondante à Koos que par-tout ailleurs, et ajoute beaucoup de force aux vins de ce canton. Grappes à grain peu serré et espacé, assez petit, mais dur et rond. Ce raisin acquiert une couleur brune plus ou moins foncée, lorsqu'il est exposé au midi; dans un bon terroir, il contracte un fort goût de muscat, qui se perd cependant après la fermentation du vin. Sa douceur est telle, surtout à Koos, qu'elle répugne quand on veut le manger dans sa pleine maturité, et son jus a autant de viscosité que le miel. On pourrait et

on devrait même planter cette espèce, qui mûrit à la même époque que la précédente, en espaliers ou treilles, et lui donner plus d'élévation en taillant ses pampres, qui sont de la même grosseur. Il est probable que c'est la méthode de le tailler trop bas qui fait couler son raisin, dont les grains sont quelquefois aussi petits que ceux de Corinthe. Sa feuille, grande, grossièrement veinée, velue en dessous, a une queue de couleur purpurine, qui se convertit en un brun pâle lorsqu'elle sèche. Quoique ce raisin mûrisse de bonne heure, c'est-à-dire au commencement du mois d'août, il se conserve long-temps, et on peut le garder jusqu'en hiver.

6.° Kondawasta, grande espèce à bois brunâtre, qui s'élève considérablement. Feuilles larges, grossièrement veinées, dures, peu découpées, avec des veines rougeâtres en dessous, et velues des deux côtés. Sa grappe, branchue comme celle du vin muscat, est assez grande, le grain peu serré et rond, la pellicule mince, mais plus gros que l'espèce précédente, d'une couleur brunâtre, et tacheté à l'extérieur : son goût n'approche cependant pas de celui du raisin muscat. Comme il mûrit très-tard, ses feuilles adhèrent long-temps.

7.° Pandass. A Koos, on donne ce nom à une espèce très-commune, d'un jaune brun, portant

beaucoup de grappes, et laissant de longs espaces entre les deux nœuds. Feuilles grossières, d'un vert foncé, à veines et queues purpurines, avec quatre découpures principales, velues en dessous, et prenant une couleur brune en séchant. Grappes grandes, aussi branchues que celles des espèces précédentes, grain rond, serré et assez gros, d'un vert jaunâtre; il se tachète et devient brunâtre lorsqu'il est exposé au midi. Ce raisin, d'un goût fade, sur-tout dans les années humides, à pellicule mince, laisse dans la bouche un goût âpre et amer; la feuille est celle qui conserve le plus long-temps sa verdure en automne. Ces trois sortes, qui ont beaucoup de rapport entre elles, paraissent n'être que des variétés d'une même souche; mais elles diffèrent beaucoup par le goût et par la qualité du vin qu'elles donnent.

8°. Kabak-isjum, espèce d'un rouge brun, poussant un bois fort qui acquiert une grande élévation, quoique les espaces entre les nœuds soient petits. Feuille large et épaisse, d'un vert jaunâtre, fortement veinée, entièrement lisse dans sa partie inférieure; elle a souvent deux grandes découpures, et ne tombent que bien avant dans l'automne. La grappe est souvent prodigieusement grande et très-branchue comme les précédentes, le grain peu serré et parfaitement rond ou aplati

aux deux extrémités, verdâtre et couvert d'une fleur blanche. Ce raisin, à pellicule mince, mûrit de bonne heure; il est doux et agréable au goût, mais il donne un vin faible et fade. Il mûrit en septembre, et on peut en former de très-jolis berceaux.

9.° Kœk-Usun. Grande espèce d'un jaune brun, prenant un prompt accroissement; feuilles larges lisses, fortement découpées, à bords et queues d'un rose vif. Sa grappe considérable a des grains oblongs, assez gros, d'un blanc verdâtre, à pellicule mince et douce.

10.° Schabasch. On le cultive en abondance dans presque tous les vignobles, malgré la mauvaise qualité du vin qu'il donne. Son bois très-fort, à nœuds serrés, d'un rouge brun, est d'une belle venue et porte beaucoup de fruits; ce qui est peut-être la cause que les Tartares le préfèrent; car, dans cette espèce, ils considèrent bien moins le vin qu'ils en retirent que la quantité de raisin qu'il produit pour le vendre au marché, et dont on fait le bekmess (raisiné). Les ceps de cette espèce s'élèvent assez droit, mais ils ne dépassent jamais la hauteur de deux aunes. Feuilles grandes, d'un vert jaunâtre, peu profondément découpées, lisses en dessous et réticulaires, tenant à des queues d'un brun rougeâtre; elles tombent fort tard, et

jaunissent en séchant. Les grappes de cette espèce sont souvent grosses, mais plus ordinairement de grandeur moyenne; le grain peu serré, de la grosseur d'un œuf de corneille, ovale, couvert d'une fleur d'un blanc verdâtre, à pellicule mince, mais très-charnu, et, par cela même, très-difficile à pressurer. Ce raisin mûrit avant le 1.er octobre dans un terrain chaud, mais plus tard dans les vallons froids et humides. On peut le laisser sur ses sarmens jusqu'aux premières gelées, ou bien le transporter dans les maisons, attendu qu'il se conserve jusqu'au mois de février, et qu'il devient plus doux. Si les automnes étaient plus chaudes en Crimée, on pourrait le convertir en raisins secs d'une qualité supérieure; mais on est obligé de le faire sécher au four, ce qui ne le prive cependant pas de son goût agréable. Il n'est pas propre à donner du vin, parce qu'on n'en retire qu'un moût fade et acidulé. J'ai observé néanmoins qu'en l'étendant sur des claies, et en le laissant une nuit dans un four dont la chaleur soit modérée, non seulement on aurait moins de peine à le pressurer, mais le vin qui en résulterait serait fort et très-doux. Ce raisin a beaucoup d'analogie avec le chasselas blanc; on prétend qu'il est commun en Italie. Il ressemble au tolstokorii (à pellicule épaisse) des vignobles d'Astracan : il en existe une grande

variété, dont les grains ont la grosseur d'un œuf de pigeon.

11.° Chadym-barmak (doigt de femme). C'est ainsi que les Tartares nomment une espèce de raisin très-commune dans les vallons méridionaux de la Crimée; les Russes lui donnent le nom de bjelajaasma (raisin blanc d'espalier). Dans un bon terrain, ses ceps, dont le bois est court et d'un jaune brun, poussent de longs sarmens. Sa feuille large est grossièrement dentelée, peu découpée, d'un vert clair, avec des nervures et des queues de couleur purpurine, fortement réticulaires en dessous, mais sans aucune aspérité; en automne, elle devient d'un brun jaunâtre. Les grappes de cette espèce, grandes en partie, ont un grain peu serré, oblong, verdâtre ou entièrement blanc, couvert de fleurs, et de la forme de la dernière phalange du petit doigt. On peut manger ce raisin de bonne heure, et il est d'un jaune doré et très-doux, lorsqu'il a atteint sa parfaite maturité; mais alors il a une chair dure et pour ainsi dire cartilagineuse, dont la pellicule ne se détache pas aisément. C'est pour cette raison qu'on peut le garder en hiver, le transporter et en faire le même usage que du schabasch. Les grains restent presque entiers quand on les pressure, et donnent peu de moût. Cette

espèce est la même que celle nommée pis de chèvre (kosiititki) à Astracan.

Espèces qui passent pour les plus rares et les plus remarquables dans les vignobles de la Crimée :

12.° Arsachi, ou celle que l'on nomme pis de chèvre (en russe kosii-titki), est la plus belle et la plus distinguée de toutes les espèces de raisin de la Crimée, et paraît être originaire de Turquie, puisqu'on lui donne aussi le nom de stambulisjum. Les plus grandes grappes ont souvent la longueur de deux empans, et un grain cylindrique d'un pouce de diamètre sur un pouce et demi de long; il est pointu dans sa partie antérieure, d'une couleur verdâtre, couvert d'une fleur blanche, tirant sur le jaune à sa parfaite maturité, et attaché à de longues queues, de façon qu'il est balotté au moindre mouvement de la grappe. Ce grain, qui a une chair dure, est rempli de jus, mais d'un goût insipide et moins doux que le schabasch; on ne saurait en détacher la pellicule supérieure : il renferme trois pepins dont le tiers de la longueur s'apperçoit près du pédicule. Les sarmens de ce raisin, qu'on pourrait aisément greffer sur le schabasch, et qui exigent une exposition chaude, sont d'un rouge brun comme celui-ci; le bois est fort, mais les nœuds tellement serrés, que les vieux ceps sont souvent

aussi droits que des arbres. La feuille large, d'un vert jaune, très-lisse par-dessus, pâle et fortement veinée en dessous, a quatre grandes découpures qui la distinguent essentiellement de l'espèce précédente. On peut conserver ce raisin fort avant dans l'hiver.

13.° Balaban-schabasch (le grand schabasch), variété du n.° 11; son cep pousse des sarmens courts et forts, garnis de beaucoup de feuilles fraîches, de longue durée, et d'un jaune verdâtre: son grain est peut-être le plus gros qui existe. Les troncs ont souvent l'épaisseur de la cuisse. Cette espèce se rencontre assez fréquemment à Koos, mais plus rarement à Sudagh. Il est vrai que les grappes ne sont pas très-grandes; elles n'ont pas au-delà d'un empan de longueur: il y en a beaucoup qui ne portent que dix à vingt grains; mais ceux-ci, assez serrés, et parfaitement sphériques, sont de la grosseur d'une noix, de couleur jaune verdâtre pâle, recouverts d'une fleur blanche, et, lorsqu'ils sont mûrs, tachetés de brun à leur extrémité. La chair de ce raisin est aussi dure et adhère autant à la pellicule que celle du schabasch; mais il mûrit bien plutôt, et on peut le manger dès le mois d'août; les guêpes l'endommagent souvent, et le font pourrir au mois de septembre. Son goût, quoique agréable,

est fade. Les sarmens sont d'un brun jaunâtre; les feuilles, assez grandes, lisses des deux côtés, profondément découpées, avec des pointes un peu émoussées, comme celles du schabasch ordinaire, jaunissent en séchant.

Les variétés de raisin rouge et noir de la Crimée sont aussi peu communes que les vignobles de cette espèce. Le vin rouge de Sudagh est, sans contredit, bien inférieur au vin blanc de cette vallée; et quoique, dans les bonnes années, il tienne un peu de celui d'Erlaz, et, à quelques égards, de celui de Roquemaure, il n'est d'aucune durée, tourne promptement à l'aigre, et n'a pas de feu, soit que les bonnes espèces de raisin rouge manquent, et que le climat ne leur soit pas favorable, soit parce qu'on ne connaît point, en Crimée, la manière de faire fermenter le vin rouge. Les meilleures espèces de raisin noir propres à donner du vin rouge, et qu'il serait utile de propager, sont les suivantes :

14.° Tatle-kara-isjum (raisin noir, doux), qu'on trouve par places et en petit nombre, dans les vignobles de Sudagh. Cette espèce a de forts sarmens bruns, une feuille à épaisses nervures, peu échancrée, dont les principaux filamens et les queues sont, des deux côtés, d'une couleur pourpre, et qui n'a point en dessous le velouté blanc ordinaire, mais des aspérités douces et

semblables au duvet; elle brunit en séchant, au lieu de devenir rouge. Les grappes sont grandes, branchues, et les grains peu serrés, noirs, à pellicule mince, de forme ovale, tombent aisément; ils sont doux, d'un goût agréable, et pleins d'un jus qui ne paraît pas rouge d'abord, mais que la fermentation développe ensuite. Ce raisin paraît être originaire de Bourgogne.

15.° Kara-isjum (raisin noir), espèce plus commune, qui pousse de grandes et fortes branches, et dont on obtient facilement des marcottes; ses feuilles sont larges, d'un vert foncé, entièrement velues en dessous, avec de très-petites découpures; en automne, avant leur chûte, elles prennent une couleur d'un rouge foncé. Les grappes sont grandes; le grain, serré, noir, et presque parfaitement rond, est assez gros; dans les années humides sa pellicule est dure, et il est bon à manger, mais peu propre à produire de bon vin, parce qu'il n'est ni assez doux ni assez piquant. Le moût que l'on retire de ce raisin est fort agréable, mais le vin qui en provient est âpre et faible. Dans une exposition chaude, ce raisin mûrit de bonne heure; il brunit ensuite, et se conserve long-temps sur sa tige sans pourrir.

16.° Autre espèce pareille au kara-isjum, mais portant des grappes et des grains plus gros, et

différant de goût; assez commune à Koos, et nommée keffee-isjum et stambol-sijah-isjum : ce raisin est rare par-tout ailleurs.

17.° Celle connue sous le nom de kysch-meme (pis de chèvre) est précoce, et mûrit dès la fin d'août; ses grappes sont grandes et serrées, ses troncs forts, et les sarmens d'une longueur médiocre et d'un brun rougeâtre. Les feuilles, qui poussent sur la queue rouge, ont de fortes nervures en dessous, presque comme celle de l'asma ordinaire, mais sans être velues; lorsque le raisin est au moment de sa parfaite maturité, elles se couvrent de taches et de veines d'un rouge sanguin. Le grain, noir, oblong, gros comme celui du chadym barmak, plein d'un jus rouge, est couvert d'une pellicule mince. Ce raisin paraît avoir quelque analogie avec celui que les Français nomment teinturier.

18.° Tanagos, espèces à racines étendues, faisant beaucoup de pampres, qui serait précieuse sous le rapport de l'abondance, de la grosseur et de la durée de son raisin, si la qualité du vin répondait à la quantité; elle pousse de grands sarmens bruns. Feuilles larges, très-peu découpées, à queues et veines rouges, couvertes d'un léger duvet en dessous, et lisses par dessus; elles brunissent en se fanant; grappes souvent du poids

de six à dix livres : grains serrés, ronds et très-gros ; ils ne mûrissent point par-tout également, et restent long-temps verdâtres du côté qui n'est point exposé au soleil. Les étés chauds leur donnent une maturité parfaite, sur-tout dans les jardins de Koos, où ils prennent une couleur brune rouge. Quoique d'un goût fade, ils sont agréables à manger, ont la pellicule mince, et se conservent jusqu'au 1.er janvier. On voit peu de ce raisin dans les vignobles de Sudagh, mais une plus grande quantité dans ceux de Koos, où il se gate beaucoup de vin, par l'habitude qu'ont la plupart des propriétaires, de faire pressurer cette espèce de raisin mêlée avec d'autres.

19.° Le kirmisi-misk-isjum ou alburla, raisin muscat d'un rouge de corail, est plus rare qu'il ne devrait l'être. Il pousse des sarmens longs et forts, d'un jaune-brun. Feuilles à cinq palmes, grossièrement dentelées, avec de profondes et larges découpures, des queues rouges et de fortes veines de la même couleur en dessous, et un duvet qui leur donne le plus fin velouté. Grappes assez grandes ; grains plus ou moins serrés, ronds, formant un groupe arrondi et pendant à de longues queues ; pellicule épaisse avec un ou deux pepins, d'un goût de muscat fort agréable. Ce raisin, qui mûrit très-tard, se conserve fort avant dans l'hiver.

20.° Une autre espèce de raisin, qui n'est point inconnue sur les bords de la Katscha, et que j'ai récemment introduite à Sudagh, est désignée sous le nom de fodscha ou bachsia. Ce raisin, déjà très-doux au mois d'août, lorsque sa couleur verdâtre se change en celle d'un beau rose vif, se conserve intact sur le sarment jusqu'en octobre, malgré sa délicatesse. Les troncs, forts et à nœuds serrés, sont droits, longs et d'un beau rouge; les grandes feuilles, peu fendues, à veines et queues purpurines, d'un vert foncé par-dessus, velues en dessous, deviennent brunes en séchant. Grappes d'une grandeur médiocre; grains peu serrés, petits, ronds, d'un rose vif, et demi-transparens, à pellicule mince; ils sont très-doux.

21.° L'asma ou raisin à pampres élevés: cette espèce est une des plus communes; on la voit aussi fréquemment dans les vallons renommés de Sudagh et de Koos, que sur tout le rivage méridional. C'est de tous les ceps de vigne celui qui donne le bois le plus fort, et qui pousse les troncs les plus élevés, dont on fait monter les branches sur des perches ou des treillis, pour leur donner la forme d'un berceau. Cette espèce abonde en fruits: les sarmens acquièrent quelquefois la longueur de plus de deux toises dans le même été. Feuille grossière, dure au toucher, d'un vert

foncé, à nervures élevées par-dessus, moins saillantes par-dessous et d'un velouté un peu rude. Les grappes, sur-tout celles des vieilles souches, sont les plus grandes de toutes les espèces et pèsent plusieurs livres ; grain serré, de la grosseur d'un pouce, oblong, d'un brun noirâtre et recouvert d'une fleur bleuâtre. Quelque belle apparence qu'ait ce raisin, il est cependant peu propre à faire de bon vin, parce que celui qu'on en retire a, malgré son peu de force, un goût d'âpreté qui ne l'empêche point d'aigrir, même en faisant ébouillir le moût. Les grains sont pleins de jus, malgré l'épaisseur de leur pellicule, et se gardent très-long-temps en hiver ; ce qui les fait rechercher par les voituriers de la petite Russie, qui viennent les acheter en quantité à Sudagh, pour les exporter. — Il en existe une variété noire plus douce, et qui mûrit plus tôt, avec des grains moins serrés et plus petits, ainsi qu'une autre, plus tardive, qui n'atteint jamais sa parfaite maturité.

22.° On voit rarement dans les vignobles de Sudagh un raisin que l'on trouve très-multiplié à Otuus, et qui est semblable, quant au goût, à la grosseur et à la chair, au balaban-schabasch, mais d'un beau rose vif, avec des grains plus oblongs. La vigne qui les porte ne produit pas des grappes

bien grandes, mais elles mûrissent de bonne heure. Les grains, de la grosseur d'un œuf de pigeon, d'un vert tirant sur le jaunâtre, avec des raies serrées et d'un rouge vif, renferment un ou deux pepins assez gros, et ont une pellicule fine d'un blanc rougeâtre, qui est adhérente. Ces raisins sont d'un rouge vif dans leur parfaite maturité. Les pampres ne sont ni longs, ni forts; leur bois est d'un jaune brunâtre, les queues des feuilles un peu rougeâtres. Feuille à profondes découpures, fendue en cinq palmes grossièrement dentelées, fortement veinée et réticulaire, sans velouté en dessous. Il n'est point de raisin qui flatte plus agréablement le palais et la vue.

23.° Musgulli. L'espèce de ce nom est un beau raisin à grains fermes, de bonne garde, réussissant à merveille dans les étés chauds et secs, et qui a le double avantage de se conserver pendant l'hiver, et de pouvoir être transporté. Grains serrés, ellipsoïdes, et gros comme la dernière phalange du petit doigt; d'une couleur un peu noirâtre, charnus et doux, avec une peau mince, presque sans goût, et renfermant un ou deux pepins. Quand ce raisin tourne, il prend le goût agréable du vin fermenté. Cette espèce perd plus tôt ses feuilles que l'asma, qui lui ressemble par le sarment et la feuille, avec

la différence qu'elle est plus faible. Il croît aussi à Koos une espèce presque pareille, douce et à pellicule mince.

24.° On voit encore dans le même vallon de Koos des raisins à grains peu serrés, petits, rougeâtres, qui n'ont qu'un pepin et des raies claires. Les sarmens, d'un brun clair, ont une petite feuille peu fendue, velue en dessous par flocons. Les ceps sont très-grands.

On prétend que les autres vallées de la côte méridionale produisent plusieurs espèces de raisin qui ne me sont point connues. Un médecin grec, qui demeure à Kutchuk-Osen, m'a indiqué les suivantes :

Galkitsch, raisin rouge.

Tylki-karassi, raisin noir et long.

Usta-memet-karassi, noir.

Itin-schawa-karassi.

Tuwak, marawa, kurt-kuiruk, sitün-isjum, espèces noires.

Ismir ou raisin d'Égypte, noir.

Kumino, blanc.

Ketschi-memessi-taschli et kairi, blanc.

Kumla, raisin muscat blanc.

Bejas-Tanagos, blanc.

Satschma-Danessi, également blanc.

Outre ces espèces, il dit en avoir observé quatre autres de raisins sauvages ou dégénérés.

A Sudagh, à Koos, à Tokluk, ainsi que dans toutes les parties de la Tauride, les vins blancs sont foulés dans des cuves de bois ou de pierres de taille liées ensemble; le marc est exprimé dans un pressoir ordinaire, et on verse le moût dans des tonneaux, qu'on laisse sans bondon jusqu'à ce que la fermentation soit opérée. On apporte tant de négligence et si peu de soins dans toutes ces opérations; la plupart des propriétaires font fouler une si grande quantité de mauvais raisin mêlé avec le bon, qu'on a tout lieu de s'étonner que ce mélange puisse produire un vin potable. Ceux, au contraire, qui mettent de l'activité et de la propreté dans la préparation de leur vin, qui vendangent par un temps favorable, ont soin de bien nettoyer, soufrer et remplir les tonneaux; de jeter, avant la fermentation, une petite quantité d'esprit de vin sur le moût, tirent bien le vin à clair (ce qui se fait au commencement de mars ou plus tôt encore); ces vignerons éclairés, dis-je, seront alors récompensés de tous leurs travaux par une récolte de vin qui, pour la qualité, sur-tout à Sudagh et à Koos, peuvent rivaliser les vins de table les plus agréables et les plus sains que je connaisse. En faisant un choix de raisin qu'on fera sécher au soleil, au four ou par

tout autre moyen, on pourra se procurer des vins doux qui ne le cèdent en rien aux vins paillets. Si l'on met à temps ce vin en bouteille, et qu'on le tire à l'époque de celui de Champagne, il fermentera comme lui, fera sauter le bouchon avec la même force et crever le vase qui le contient. Il est vrai qu'on laisse fermenter les vins rouges sur le marc; mais on ne les y laisse pas assez long-temps, ni dans des cuves assez grandes; indépendamment de ces raisons, il faut peut-être attribuer la mauvaise qualité du vin, soit aux raisins, qui ne sont pas assez mûrs, soit à leur espèce. C'est dans la première ou seconde année après la clarification que tous les vins de Crimée sont les plus agréables à boire. Si l'on veut qu'ils conservent cette qualité plusieurs années de suite, on doit les mettre en bouteille pour les garder; car, quelque soin qu'on prenne lorsqu'ils sont en tonneaux, ils contractent aisément un goût d'amertume, tournent à l'aigre ou se couvrent de fleur.

Voici les principaux obstacles qui s'opposent à la prospérité de la culture de la vigne en Crimée.

1.° La cherté des ouvriers, dont le salaire est d'un demi-rouble par jour, à cause du petit nombre d'habitans; et, malgré le prix modique des vins, la ville et les provinces voisines s'approvisionnent des vins de Moldavie et de Valachie, qui sont à bon compte et peu grevés de droits d'entrée.

C'est à cette circonstance, jointe à l'indifférence des acheteurs pour le bon vin, qu'ils ne veulent pas payer plus cher que le mauvais, et à ce que l'on convertit le tout en moût, pour être vendu et exporté, qu'il faut attribuer le peu de soin des vignerons à faire de bon vin, si ce n'est pour leur propre usage.

2.° L'ignorance et la négligence des Tartares, qui, dans les nouvelles plantations de vignes, n'enterrent pas assez le provin. Comme ils croient que les irrigations rendent le plant plus fort, ils manquent leur but, parce que la vigne, ou ne pousse point du tout, ou bien contracte une maladie qui la fait languir; ce qui donne, au bout de plusieurs années, une vigne faible, dont la végétation serait arrêtée si on n'avait soin de l'arroser. C'est pourquoi on occupe si peu de nouvelles plantations. Personne ne veut courir les risques d'exposer ses fonds pour cet objet, et la majeure partie des habitans ne sont pas assez riches pour faire de fortes avances.

3.° L'inconvénient de la rigueur des saisons et des variations de la température, ainsi que les insectes, qui sont pour le moins aussi nuisibles à la vigne. Nous allons entrer dans quelques détails à ce sujet.

S'il s'élève un brouillard, et qu'une ondée lui succède à l'époque où la vigne est en fleur, celle-ci éprouve des dommages, et ce même brouillard fait aussi périr beaucoup d'arbres à fruit. Outre ces accidens, le propriétaire est encore exposé à voir ses vignes ravagées par la grêle, détruites par la sécheresse et le défaut d'arrosemens, les gelées du mois de septembre, ou enfin par la pluie qui fait couler le raisin dans le temps de la vendange. Vers l'époque de la maturité du fruit, on voit souvent s'élever de violentes tempêtes qui détachent ou endommagent un grand nombre de grappes, dont les grains pourrissent ou se dessèchent bientôt.

Un des ennemis les plus dangereux de la vigne est une petite chenille inconnue ailleurs, qui ronge le germe du raisin au printemps, dès que les boutons commencent à paraître. Quelques-uns de ces insectes, qui rampent d'un germe à l'autre, suffisent pour détruire tout un cep, de manière que non seulement il ne porte point de raisin, mais qu'il ne saurait même donner, l'année suivante, un bon sarment. A Sudagh, où ces insectes se sont multipliés depuis plusieurs années, j'ai vu des vignes entièrement détruites et dénuées de feuilles. Cette chenille, à seize jambes, qui n'a point encore été décrite, cause de grands ravages, sur-tout aux anciens vignobles, vers la fin d'avril ou au mois de mai. Lorsqu'elle a atteint sa parfaite croissance, elle est longue d'un demi-pouce

et épaisse comme un chalumeau de paille; sa tête noire est fort avancée, et elle peut replier sa bouche pointue sous le premier anneau noir, garni d'un bord blanc jaunâtre. Son corps, d'un blanc sale, est ridé en dessous, et noir par-dessus. Cet insecte est pourvu, de chaque côté, d'une rangée de petits tubercules d'un rouge pâle, garnis de touffes de poil blanchâtre. Il a sur le dos deux files semblables, avec des bouquets de soie jaune. Cette chenille, qui rampe très-lentement, s'attache ordinairement aux feuilles et aux boutons les plus délicats. Si on la touche, elle se roule et reste ainsi un moment immobile : elle est extrêmement vorace. Lorsqu'elle change de peau, elle file sur les feuilles une coque très-légère. Tous ces insectes atteignent leur croissance à la même époque. A la fin du mois de mai, et après avoir rongé ou entièrement dévoré de grandes feuilles, cette chenille travaille peu à peu à s'entourer de son tissu, et se change en chrysalide, d'où il sort, quelques semaines plus tard, une petite phalène qui ressemble à la femelle du sphinx de la statice[1], par la taille et la grosseur, mais dont la couleur est noirâtre et nuancée ou bronzée.

Ces chenilles ne sont pas le seul fléau du pays; depuis quelques années, des sauterelles de la petite

---

[1] *Sphinx statices.*

espèce, à ailes roses, connues en Espagne sous le nom de grillons d'Italie [1], font de grands ravages dans les vignobles de la Crimée. Cet insecte, qui se plaît sur les collines arides, se rencontre communément, chaque année, dans les pays chauds, depuis l'Europe jusqu'à l'Irtisch et aux monts Altaï; ce n'est cependant qu'à certaines époques que ces sauterelles se multiplient assez pour causer du dégât. A la suite des hivers rigoureux de 1799 et 1800, cet insecte avait pullulé à tel point en Crimée, que ses essaims innombrables dépouillaient de leur verdure, non seulement les prés, les légumes et en général toutes les plantes, mais aussi les arbres qui étaient à leur portée, ainsi que la vigne; ce fut une vraie calamité pour ce pays. Les habitudes de cet insecte, dont Bowles, dans son Histoire Naturelle d'Espagne [2], rapporte des choses étonnantes, sont très-curieuses. Je n'eus point l'occasion d'observer, en 1799, ces sauterelles dès leur naissance, quoiqu'elles se fissent assez remarquer dans plusieurs cantons, et particulièrement dans les vallons de Sudagh et de Koos, par les ravages qu'elles y causèrent. Ces sauterelles, qui

[1] *Gryllus italicus.*

[2] *Introduction à l'Histoire Naturelle et à la Géographie physique de l'Espagne*, traduite de l'original espagnol de *Guill. Bowles*, par le vicomte *de Flavigny*. Paris, 1776, in-8.°, p. 249 et suiv.

arrivèrent cette même année, aux mois de juillet et d'août, par essaims innombrables, du côté du rivage, dans le vallon, dévorèrent toutes les feuilles des vignes où l'on ne trouvait point de mauvaises herbes. Toutes les grappes dont le grain avait déjà une certaine grosseur, quoiqu'il ne fût pas mûr encore, restèrent, jusqu'à la fin de septembre, sur leurs ceps dépouillés de verdure, sans augmenter ou mûrir; les grains ressemblaient à de gros pois durs et verts; ce qui prouve bien clairement les désavantages de la méthode, recommandée par plusieurs personnes, d'effeuiller la vigne [1]. Ce ne fut qu'au mois d'octobre que les bourgeons contigus poussèrent de nouvelles feuilles, et favorisèrent ainsi la maturité, quoique imparfaite, de ces raisins, qui donnèrent un moût aigre. Les insectes ailés de cette espèce rongèrent aussi les feuilles des arbres, et s'attachèrent sur-tout à celles du frêne à pétales [2]. Ils n'épargnèrent pas

---

[1] Le seul livre qui traite du jardinage, dans lequel j'ai vu condamner l'épamprement de la vigne, et enseigner la nécessité de laisser la feuille sur le sarment, pour contribuer à la nourriture et à la maturité du fruit, ainsi qu'à la perfection du bouton pour l'année suivante, est intitulé : *La pratique du jardinage, par M. l'abbé Roger Schabol.* Paris, 1770, in-8.°, deuxième partie, page 656. Cet ouvrage renferme beaucoup de faits intéressans. Les feuilles sont en effet le véhicule par lequel les plantes pompent l'humidité qui leur est nécessaire.

[2] *Fraxinus ornus.*

davantage les noyers et les orangers. On les vit, rassemblés par groupes sur les collines où la terre était légère, déposer, dans de petits trous qu'ils faisaient avec la partie postérieure de leur corps pourvu d'aspérités, de nombreux œufs, qui furent d'un mauvais augure pour l'année suivante. Cependant les tempêtes du nord, qui régnèrent à cette époque, détruisirent un grand nombre de ces sauterelles, et les entraînèrent dans la mer, d'où elles furent rejetées par monceaux sur le rivage.

L'hiver rigoureux de 1799 à 1800, au lieu de diminuer ce fléau destructeur, parut au contraire lui avoir été favorable. Dès le mois de mai, cette engeance nouvelle reparut, sur-tout dans les vallons méridionaux, en grandes troupes; ils descendirent d'abord du côté de la mer, puis s'éloignèrent en prenant différentes directions. Plusieurs essaims, composés de myriades de sauterelles, faisaient paraître noire la partie du sol où ils s'arrêtaient, et qui avait souvent plus de cent toises de long sur quarante à cinquante de large. Par un temps chaud et serein, ces sauterelles se mettent en campagne dès le matin, aussitôt que la rosée est tombée ou que le soleil est levé. On en voit d'abord quelques-unes courir çà et là comme des messagères de l'essaim, qui est pressé sur les petites élévations de terre, ou suspendu sur des plantes et des arbustes élevés. Bientôt après, toute la troupe commence à s'ébranler, et à prendre la

direction des premières, en déviant peu dans sa marche: elles ressemblent alors à un essaim de fourmis qui voyagent; elles marchent toutes, à peu de distance les unes des autres, vers le même district, avec autant de rapidité qu'une mouche, sans sauter ni faire de bonds, à moins qu'elles ne soient poursuivies; ce qui les disperse d'abord, il est vrai, mais ne les empêche point de se réunir ensuite, pour reprendre la direction qu'elles avaient tenue. C'est ainsi qu'elles voyagent, du matin au soir, sans s'arrêter, et font souvent une route de plus de cent toises par jour: elles choisissent de préférence le bord des grandes routes, et les sentiers ou les districts découverts; mais elles passent également les haies, les buissons et les bas-fonds qui se rencontrent en leur chemin : il n'y a que l'eau d'un ruisseau ou d'un canal capable de les arrêter; elles paraissent sur-tout craindre l'humidité: elles cherchent, s'il leur est possible, à gagner l'autre bord du ruisseau, en sautant sur les buissons suspendus; et si l'on met des tiges de plantes ou d'arbustes sur l'eau, elles passent, en colonnes serrées, sur ce pont, et paraissent vouloir s'y reposer et se rafraîchir. Lorsque le soleil est prêt à se coucher, tout l'essaim se rassemble en groupe, rampe sur les plantes, ou campe en masse sur les élévations du sol. Malheur alors au vignoble où ces sauterelles ont cherché un gîte, si le jour suivant est froid ou pluvieux! Comme cet insecte ne se met point en route par un temps

pareil, il dévore non seulement toutes les mauvaises herbes et les feuilles de la vigne, mais il en fait autant de ses boutons, et de l'écorce des jeunes sarmens, si les premiers n'ont pas suffi à sa nourriture; de manière que ces sarmens pleins de sève, qui ont la blancheur de la craie, restent tout l'été en cet état, sans pouvoir produire de nouvelles feuilles. Ces sauterelles causent le même dégât dans les lieux qu'elles ont choisis pour changer de peau. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que cet insecte ne touche point à à la fleur de la vigne, aussi long-temps qu'elle n'est pas éclose, et qu'aussitôt qu'elle s'épanouit, il la mange comme la nourriture la plus délicate, et ne laisse intactes que les tiges. Les plantes exposées à être rongées par ces insectes, sont: le chardon de Tartarie [1], qui abonde dans les vignobles; la sauge des bois [2], l'achillière millefeuille [3], le mélilot [4], le mélinet [5]; la grande ciguë [6], quoique fétide et vénéneuse, ne leur est point nuisible; l'asperge entortillée [7], l'hièble [8], la coronille à fleurs variables et la coronille de Valence [9]; plusieurs espèces de géranium, le lin [10], l'inule [11], la centaurée du solstice [12], et toutes les autres plantes amères. Elles

---

[1] *Carduus tartaricus.* — [2] *Salvia nemorosa.* — [3] *Millefolium.* — [4] *Melilotus.* — [5] *Cerinthe.* — [6] *Conium maculatum.* — [7] *Asparagus volubilis.* — [8] *Ebulus.* — [9] *Coronilla varia et valentina.* — [10] *Linum.* — [11] *Inula.* — [12] *Centaurea solstitialis.*

ne s'attachent point aux plantes herbacées, ni aux blés, et sur-tout au millet et au roseau qui est la nourriture favorite de la grande sauterelle. Voici les plantes qui sont à l'abri de leurs ravages : l'aristoloche clématite [1], très-commune dans les vignobles; la clématite, herbe aux gueux [2]; toutes les espèces d'euphorbes, la patience [3], la menthe sauvage [4], l'armoise maritime [5], l'armoise *contrà* [6], l'armoise pontique [7], et l'armoise d'Autriche [8]; la vipérine [9], toutes les arroches et les soudes, la stellaire passerine [10], le laiteron [11], la chondrille [12], la prenanthe [13], le fustet [14], et le sumac des corroyeurs [15]. Ce n'est qu'après avoir tout rongé, qu'elles entament les boutons du câprier, la bette racine de disette [16], et les euphorbes; ces dernières furent probablement cause que plusieurs sauterelles s'attachèrent cette année, à l'époque de leur métamorphose, aux arbres et aux tiges élevées des plantes, et y périrent.

Parmi les essaims nombreux de jeunes sauterelles d'Italie de couleur noirâtre, on ne voyait que rarement les sauterelles à ailes bleues, uu peu plus grandes.

---

[1] *Aristolochia clematites.* — [2] *Clematis vitalba.* — [3] *Rumex patientia.* — [4] *Mentha sylvestris.* — [5] *Artemisia maritima.* — [6] *Artemisia contrà.* — [7] *Artemisia pontica.* — [8] *Artemisia austriaca.* — [9] *Echium.* — [10] *Stellaria passerina.* — [11] *Sonchus.* — [12] *Chrondilla.* — [13] *Prenanthes.* — [14] *Rhus cotinus.* — [15] *Rhus coriara.* — [16] *Beta cycla.*

Plusieurs espèces de sauterelles sans ailes, ainsi que les sauterelles vertes, parurent dans la dernière année en plus grand nombre qu'à l'ordinaire; mais, quoiqu'elles ne voyageassent point avec les autres, elles ne causèrent pas moins de dommage aux vignes, et rongèrent sur-tout la queue des grappes. Une chose digne de remarque, c'est que dans les mêmes années où ces sauterelles se multiplièrent tant, on vit aussi la grande sauterelle, venue du Dniester, inonder en essaims innombrables tout le gouvernement de la nouvelle Russie, et une partie de la petite Russie; mais elles ne pénétrèrent pas jusqu'en Crimée.

Aussitôt que les jeunes sauterelles sont pourvues d'ailes, elles se dispersent de plus en plus, mais volent cependant en essaims nombreux; et loin de prendre la direction une fois adoptée, elles en suivent d'autres dans le dernier période de leur métamorphose, et vont tantôt en avant et tantôt en arrière. L'accouplement succède ensuite à leur entier accroissement; les mâles périssent peu après, mais les femelles continuent leurs ravages jusqu'aux mois de juillet et d'août; et dès qu'elles ont déposé leurs œufs, elles disparaissent. — Les étourneaux, et autres oiseaux ennemis des insectes, dont le nombre a beaucoup diminué ici, laissent peu d'espoir pour la destruction de cette engeance, à moins que la nature n'en borne la multiplicité, et ne les réduise à une proportion telle qu'elles ne puissent plus être aussi nuisibles.

Une circonstance bien favorable aux vignobles de la Crimée, c'est qu'ils sont rarement en but aux charançons [1], qui causent tant de ravages ailleurs [2]. Les pies, les corneilles et d'autres oiseaux très-nuisibles à la vigne des environs d'Astracan, ne sont pas assez nombreux dans ce pays pour endommager les vignobles; mais il existe, en revanche, des lièvres gris en grand nombre : ces animaux portent non seulement une dent vorace sur les sarmens des nouvelles marcottes, et les rongent jusqu'à leur dernier nœud comme si on les avait coupées avec le couteau, et dégarnissent les jeunes arbres fruitiers de leur écorce, mais ils mangent et gâtent encore beaucoup de grappes mûres. Les raisins deviennent aussi la proie des chiens (qu'on ne souffre point dans les vignes à l'époque de leur maturité), des blaireaux, des renards, de grands hérissons de Crimée et des perdrix. Les guêpes, très-nombreuses dans les années sèches, causent également du dégât dans les vignes.

Les vallons de Sudagh et de Koos, qui fournissent le vin le plus estimé, en donnent, dans les bonnes années, jusqu'à trente mille eimers [3], dont on transporte

---

[1] *Curculio bacchus.*

[2] Suivant la relation de *Sparman*, on voit au Cap un petit charançon qui fait un grand dégât, au printemps, dans les boutons de la vigne.

[3] L'*eimer* russe contient dix quarts ou occa tartares.

au moins le tiers à Cherson et-dans les gouvernemens les plus éloignés, jusqu'à Kursk. Lorsqu'en 1784 la Crimée passa sous la domination de la Russie, l'eimer de vin de Sudagh ne se vendit que quinze à vingt copecs, parce qu'on n'en avait presque point exporté : dans les années suivantes, il monta de quarante à soixante copecs ; en 1792, durant la dernière guerre des Turcs, jusqu'à un rouble ; en 1793, à un rouble trente copecs ; et à la fin de cette même guerre, on le payait un rouble soixante-quinze copecs, jusqu'à deux roubles. Son prix actuel est depuis cent cinquante jusqu'à cent quatre-vingts copecs (un rouble et demi). Le vin de Koos et de Tokluk est, pour l'ordinaire, de vingt copecs meilleur marché ; celui de Taraktasch d'un tiers, et celui qui croît sur les bords de la Katscha est payé dans la même proportion. Le mauvais vin de Kutlak et de l'Alma, sans goût et à peine potable jusqu'au mois de mai, vaut maintenant de soixante à soixante-dix copecs l'eimer, parce qu'on peut l'acheter et le tirer à clair plus tôt, et que dans l'intérieur du pays l'on a déjà consommé, avant le printemps, les provisions de ce genre. — Les Tartares faisaient autrefois beaucoup de bekmess ou raisiné, et du misseless, espèce de syrop de raisin. Ils trouvent maintenant plus de bénéfice à vendre le vin ou le raisin : presque tous les propriétaires ont commencé à distiller de l'eau-de-vie de marc, qu'ils laissent fermenter dans des tonneaux ou des fosses

bien couvertes et enduites d'argile. Le marc de cent eimers de vin rend ordinairement quatre eimers d'eau-de-vie.

Pour encourager la culture de la vigne en Crimée et dans toutes les provinces méridionales de la Russie, il ne suffit pas seulement d'augmenter la population, mais il faut aussi faire payer, pendant plusieurs années, aux vins étrangers, des droits d'entrée plus forts, sur-tout à ceux qui viennent des ports de la mer Noire et de la Moldavie, par le Dniester : c'est le vrai moyen d'élever le prix des vins du pays, et de mettre les possesseurs dans le cas de faire de nouvelles plantations, et de perfectionner ce genre de culture, dont il faut qu'ils attendent le produit au moins pendant cinq ans. Je suis persuadé que par ces mesures la culture de la vigne aura fait des progrès sensibles dans les provinces méridionales d'ici à quinze ou vingt ans, et qu'alors elles seront en état d'approvisionner de vins indigènes tout l'intérieur de l'empire jusqu'à Moscou et au-delà, et d'éloigner les vins dangereux et falsifiés de l'étranger, pour lesquels on paie à Pétersbourg seul, sans parler des autres ports de l'empire, un million et demi de roubles, qui sont au désavantage de la balance du commerce de Russie.

L'expérience a déjà prouvé qu'on peut cultiver avec succès la vigne le long du Volga jusqu'à Zarizyn, sur les bords du Don jusqu'à la Medwediza, du Donez

jusqu'au-dessous de Tschugujef, du Niéper jusqu'au-dessous de Kiew, du Bog jusqu'à Olwiopol, et dans toutes les contrées méridionales. Mais, pour avoir de bon vin, il ne faut pas dépasser Zarizyn-sur-le-Don, la jonction du Lugan au Donez, ni les frontières de l'Ukraine vers les bords du Niéper. Les cantons les plus favorables à la culture des productions les plus riches des pays chauds, telles que la soie, le coton et le vin, sont les bords du Terek, du Kurma, de la Sarpa et du Volga inférieur; ceux du Don inférieur, du Mius, de la Krinka, du Jelantschik, du Kalmius, du Berda, de la Konskaja, de la Moskowka, de la Samara, du Woltschie-Wody, qui se jette dans la Samara, de l'Ingul et de l'Ingulez, du Bog inférieur, du Niester, et enfin toute la Crimée, où l'on n'a qu'à choisir une exposition et un sol convenables. Je suppose même que plusieurs de ces contrées ne remplissent point l'attente d'une récolte de bon vin, on pourrait toujours l'employer à la fabrication de l'eau-de-vie et du vinaigre, ou bien sécher les raisins au four pour les exporter ensuite.

Les collines près de la mer d'Asoph, quoique paraissant bien exposées, ne sont cependant pas favorables à la culture de la vigne, à cause des vents froids et des brouillards qui y règnent : elles sont en outre trop arides, et les bas-fonds trop humides et trop imprégnés de principes salins. La proximité des

marais et des bois nuit souvent à la fleur, parce que les nuits sont froides au mois de mai.

On trouve la vigne jusqu'à Baturin, et même jusqu'à Gluchow ; mais il est rare de lui voir porter des fruits, à moins d'une exposition abritée, parce que les gelées du printemps détruisent sa fleur, ainsi que celle des pêchers et des abricotiers : aussi le raisin mûrit-il rarement; ce qui arrive également vers les frontières de l'Ukraine, et même près du couvent de Swatogorski, situé sur le Donez, à quarante verstes plus au sud. Il paraît, au reste, que la culture de la vigne ne pourrait pas prospérer dans l'Ukraine septentrionale. Si l'on voulait en tirer la conséquence que les provinces de l'Allemagne, sous le même degré de latitude, ne sont pas favorables à la vigne, on serait dans le cas de commettre des erreurs. Le climat des provinces de Russie diffère beaucoup de celui de ce pays. On ressent, par exemple, près de Tor et de Bachmut, à la mi-août, et souvent dès le 12 de ce mois, des gelées qui fanent le sarrasin, la morelle[1] et le stramoine.[2] Le mûrier résiste davantage au froid, comme le prouve la belle plantation de plus de deux mille pieds d'arbres que la couronne possède à Belefskaja-Krepost, et plus encore la quantité et la grosseur des mûriers aux environs de Kiew. On

[1] *Solanum.* — [2] *Datura stramonium.*

trouve même cet arbre à Gluchow ; et là où il ne pourrait supporter la saison rigoureuse dans les contrées septentrionales, il serait possible de le cultiver comme arbuste ou comme buisson, puisque les bourgeons des branches inférieures ne gèleraient point sous la neige, et que les rejetons de l'année seraient suffisans pour nourrir les vers à soie, s'il y avait des personnes qui voulussent se livrer à ce genre de culture.

Des vergers ou jardins fruitiers de la Tauride.

Les vergers de la Crimée ressemblent à ceux des paysans allemands. Des arbres plantés sans ordre, et un gazon bien fourni, qu'on peut arroser au moyen de canaux, voilà tout ce qui les compose. Ils occupent ordinairement les bas-fonds, le long des rivières et des ruisseaux, et les vallons où se trouvent quelques sources. L'ancienneté des arbres, sur-tout des noyers qu'on remarque sur les montagnes, dénote que ces plantations ont été faites en partie par les Grecs et les Arméniens ; car, parmi les indolens Tartares, il y a trop peu d'hommes actifs pour planter de nouveaux vergers : c'est pour cette raison qu'on ne voit nulle trace de jardins autour des villages de la plaine qui n'ont été habités par aucune autre nation. Les Tartares des montagnes cultivent cependant leurs vergers ; les arrosent, les nettoient et mettent du fumier au pied des arbres, pour en

retirer plus de bénéfice; mais, sur trois ou quatre années, il n'y en a qu'une seule favorable aux fruits, parce que les gelées, jointes à des brumes de mer, succèdent quelquefois à un printemps précore qui fait pousser la fleur, et détruisent ainsi l'espoir du cultivateur.

La méthode d'enter les arbres est peu connue des Tartares et des Grecs; aussi ne faut-il chercher dans leurs jardins ni bonnes pêches ni bons abricots, qu'on ne saurait faire venir par la greffe; mais, en revanche, ils sont très-habiles dans l'art de greffer, et rien n'est au-dessus de la méthode pratiquée près de Batschtschisarai, de greffer à la racine, à un empan sous terre [1]; ce qui donne non seulement un tronc bien sain, mais, par la suite, des racines aux boutures qui ont servi de greffe, et assure une plus longue durée à l'arbre.

Les meilleurs fruits des vergers de la Tauride sont les poires, les pommes, les coings et les prunes; les cerises sont d'une qualité médiocre; les abricots et les pêches, tels que la nature les produit, de même que les autres sortes de fruits.

Il y a beaucoup de variétés de poires, parmi lesquelles on distingue celles appelées duli par les Russes, dont le milieu est plus gros que le sommet, et qui sont estimées à cause de la délicatesse et de l'abondance de leur jus. A cette classe appartiennent aussi les grosses poires nommées bosdurchan, mullahti-armud,

sultan-armud, kœk-sulu, et l'albusan, qui mûrit plus tard; les poires muscat, misk-armud, qui mûrissent dès le mois de juillet; celles que l'on distingue sous le nom d'aschrapai, et une petite espèce ronde, qui mûrit en même temps que les cerises, et que par cette raison on appelle poire-cerise (kiræs-armud), sans parler de plusieurs autres sortes, telles que ball-armud, ak-armud, chajar-armud (poire concombre), bey-armud (poire de prince).

Les pommes sont aussi de diverses espèces. Les plus estimées, connues sous le nom de pommes de sinapi (sinap-alma), se transportent en grande quantité à Moscou, et même jusqu'à Pétersbourg, où on les vend très-cher. Cette pomme, d'une forme oblongue et singulière, est très-recherchée, non seulement à cause de sa belle apparence et de son goût délicat, mais parce qu'elle peut se conserver jusqu'au mois de juillet de l'année suivante, sans pourrir ou se rider; ce n'est qu'alors qu'elle acquiert un goût exquis. On ne peut la manger avant le mois de janvier: elle est de la grosseur des pommes d'api. Une espèce non moins bonne, sont les tchelebi, d'une maturité hâtive, et qui perdent leur goût de bonne heure, non compris plusieurs autres sortes précoces, plus ou moins grandes.

Les coings sont de trois espèces en Crimée. Deux qui diffèrent par l'époque de leur maturité, se nomment coings d'hiver et coings d'été; les premiers sont

plus petits. Il y a, en outre, une sorte à grandes feuilles, qui se distingue par la grosseur et la douceur du fruit. Ces coings, également connus au mont Caucase, se mangent crus, et n'ont pas un goût astringent. Les Tartares les appellent haiwa.

Outre les prunes ordinaires, on voit en Crimée une espèce particulière et ronde, de la forme des prunelles, et bonnes à sécher : une autre petite et rouge (al-erik), la grosse espèce jaune ou perdrigeon (sara-erik), et la grande brignole violette (dschan-erik).

Indépendamment des cerises aigres ordinaires ou griottes (wischnæ), il y a une variété plus grande que celle venue d'Anatolie, qui se propage par les racines ; une seconde espèce de cerises hâtives ou bigarreaux, et une autre semblable à cette dernière, appelée al-kiræs, d'un rouge plus clair, plus précoce, et croissant aussi dans les bois. On remarque encore, outre les guignes noires (kara-kiræs ou targana-kiræs), une grosse cerise d'un jaune pâle et à demi transparente (ak-kiræs), qui n'est pas très-commune dans les jardins du pays, et que je n'ai jamais vue dans aucun jardin étranger. Malgré sa délicatesse, elle reste sur l'arbre depuis le mois de juin jusqu'en août.

J'ai déjà observé qu'on ne trouvait pas en Crimée d'autres bonnes espèces de fruits à noyau. Les pêches (scheftala) et les abricots (serdaly) croissent pour la plupart sauvages ; on a des premières une espèce à

chair jaune, et une autre à chair blanche. Ce n'est qu'à Alupka qu'on voit quelques arbres qui portent de grands fruits. Les petites amandes douces (badem) sont peu communes.

Les fruits du néflier (muschmula), très-abondans dans les jardins, se trouvent aussi sauvages dans les bois. Les Tartares greffent ces arbres sur le coignassier, pour obtenir un fruit plus gros. Ils mettent les nèfles dans des tonneaux, et, après les avoir remplis d'eau, ils les laissent fermenter pendant tout l'hiver. Ces fruits leur donnent alors une boisson très-agréable, et acidulée comme du vin.

Le sorbier cultivé ou domestique [1] (juwæs), commun dans les montagnes, est un arbre considérable, auquel ses feuilles, ses touffes de fleurs et ses fruits donnent une belle apparence. On en trouve une variété rare, qui porte un fruit plus grand, entièrement rouge, et de la forme d'une poire. Le bois de cet arbre, d'un beau rouge et très-dur, est excellent pour les ouvrages de menuiserie.

Le cornouiller (kysiltschak) est aussi fréquent dans les bois que dans les jardins; mais dans ceux près du Salgir et de la Katscha, on en distingue une espèce qui donne de plus grands fruits. Cet arbre nain fleurit communément en février et mars, et quelquefois

[1] *Sorbus domestica.*

au mois de janvier ; ce qui occasionne la perte de ses fruits par les gelées qui succèdent souvent à sa fleuraison. On en coupe en quantité pour servir d'appui à la vigne. Ses fruits, qu'on laisse fermenter, sont propres à donner de l'eau-de-vie, qui contracte cependant un goût désagréable, lorsqu'on met le pepin dans l'alambic.

Le plaqueminier [1] (kara kurma) ne croît que dans les jardins des vallons méridionaux, et en partie sauvage, car il paraît n'être pas indigène. Il en est de même du micocoulier d'Orient [2] (karkass). Les Tartares mangent les fruits de ces deux arbres.

Le grenadier (nar) ne croît aussi que dans les vallons méridionaux, et paraît avoir été introduit originairement dans cette contrée comme un arbre des jardins; mais il s'est propagé çà et là sur les pentes pierreuses des vallons chauds, et ne donne qu'un petit fruit sans saveur. Ce que nous disons de cet arbre peut se rapporter à l'olivier (seitün agatsch), qui est planté par files entières, d'un tronc très-fort, dans les jardins, et qu'on retrouve maintenant en plusieurs places, resserré entre des rocs, comme un arbuste sauvage; il en est de même du figuier (indschir) qu'on apperçoit sauvage en beaucoup d'endroits, et dont il éxiste trois variétés dans les jardins, telles que

---

[1] *Diospyrus*. — [2] *Celtis orientalis*.

la petite figue blanche, une petite brune de la même forme, et une plus grande avec un fruit plus alongé. La majeure partie de tous ces figuiers avaient gelé sur pied pendant les deux derniers hivers rigoureux. Les Grecs ont probablement naturalisé en Tauride le laurier, qui est d'une belle venue, particulièrement dans la vallée d'Alupka. Les Tartares de cette contrée, soupçonnant que les voyageurs qui visitent quelquefois la côte méridionale y sont attirés par la beauté de ces arbres, commencent à les détruire.

Trois sortes de mûriers (dut ou duschi) prospèrent en Crimée; le blanc, le noir ordinaire, et une espèce exotique qui se distingue des autres par sa feuille dure et épaisse qui, dans les jeunes rejetons, ne ressemble à celle du mûrier que par son fruit. Celui-ci est presque aussi gros qu'une prune, d'un goût aigrelet agréable, et bon à manger. Cette espèce, d'une belle venue, et à branches très-étendues et singulièrement torses, donne un bois d'une couleur de citron foncée. Les Tartares l'appellent stambul-duschi, et en préparent un vinaigre très-fort.

Les noyers (dschiwæs) se rencontrent en abondance dans tous les jardins des vallons méridionaux, et sont souvent d'une grosseur prodigieuse. On transporte une quantité de fruits de cet arbre en Russie. Ils forment une des branches de commerce les plus lucratives pour le pays, attendu qu'on vend le millier de noix de quatre-vingts copecs à un rouble, et que plusieurs

arbres rapportent, dans les bonnes années, depuis dix à cinquante, soixante et même cent mille noix. La grande espèce à coque mince est assez rare. On emploie le bois dans les ouvrages de marqueterie et de menuiserie.

Les noisetiers (funduk) sont de trois sortes. La première, ordinaire, abonde dans les forêts comme dans les jardins : on fait de leur bois des cercles de tonneaux, ou des bâtons de tentes pour les Nogais. La seconde espèce, à noisettes oblongues (badum funduk), qui pousse de bien plus grandes touffes, et enfin le noisetier ail [1] (trebisond-funduk), portant de grosses noisettes courtes et arrondies, dont on ne voit d'épais buissons que dans les jardins.

Les châtaigniers (kastan). On ne trouve que deux troncs de cet arbre en Crimée, comme je l'ai déjà remarqué plus haut, dans les jardins près du village de Derekoi, portant chaque année des fruits d'une petite espèce. Il serait aisé de multiplier cet arbre utile dans les vallons des montagnes.

Des arbres forestiers et des arbustes de la Crimée.

Ce n'est que sur les montagnes de la côte méridionale, et sur-tout sur celles d'ancienne formation,

---

[1] *Corylus colurna.*

qu'on trouve encore des forêts considérables. Les montagnes calcaires d'alluvion (hormis celles sur le bord des ruisseaux et des rivières) ne sont garnies que de bois taillis, ou même de garennes; ce qui provient peut-être de la petite quantité de terre végétale dont elles sont recouvertes. Dans les vallées des hautes montagnes, au contraire, on remarque des chênes, des hêtres et des charmes d'une hauteur et d'une grosseur prodigieuses. Leur bois sert aux constructions maritimes et à celles des maisons.

Parmi les arbres toujours verts, on distingue surtout le pin maritime [1] (en tartare, zaam), et deux espèces de genévriers. Le premier croît sur la partie occidentale des hautes montagnes, le long de la mer, depuis Jalta jusqu'à Aluschta. Les plus grandes poutres qu'on en retire ont deux et demie et tout au plus trois toises de long. Son bois, dur et résineux, est très-noueux; ce qui fait que les planches qu'il fournit ne sont pas bien unies. La résine, qu'on pourrait en retirer en quantité, a une odeur agréable, et sert de parfum comme celle du sapin rouge qu'on tire de la Moldavie. Les grandes pommes de ce pin prouvent évidemment qu'il est d'une espèce toute particulière. J'ai trouvé sur le rivage de la mer une variété de

---

[1] *Pinus maritima.*

pommes de pin, qui, pour la grandeur, tient le milieu entre celles du pignet et celles du cèdre, et qui proviennent sans doute d'un pin inconnu de l'Anatolie ou du Caucase. En allant de la Jaila vers Koos, j'ai vu dans la forêt quelques jeunes pins sauvages ou de Genève [1], de l'espèce ordinaire, qu'on ne rencontre pas souvent en Tauride, et dont il est difficile d'expliquer l'existence. Il n'y en avait que dix ou douze. Dans la même contrée, j'ai remarqué les seuls sorbiers sauvages de toute la Crimée.

Le genévrier est de deux espèces; l'une à baies rouges, et l'autre à baies noires. Le premier paraît être le genévrier cade [2]; il ne croît que comme un petit arbuste, sur un sol pierreux, quelquefois entièrement isolé; ses feuilles ressemblent à celles du genévrier ordinaire, et il porte de grosses baies rouges divisées en trois compartimens, qui ne reçoivent cette couleur qu'au printemps suivant, lorsqu'elles sont mûres et que l'arbre fleurit de nouveau; l'autre (samla kara ardytsch) a un tronc souvent de l'épaisseur d'un pied, et dont le bois tient, par l'apparence et l'odeur, de celui du cèdre des Bermudes. Il est droit comme un cyprès, mais peu élevé, et le tronc pousse de nouvelles branches, après avoir été étêté.

---

[1] *Pinus sylvestris.* — [2] *Juniperus oxycedrus.*

Les branches vertes tiennent de celles de la sabine, et ses grosses baies noires sont recouvertes, à l'époque de leur maturité, d'une fleur bleuâtre.

Il faut encore ajouter à ces arbres l'if qu'on voit en assez grand nombre, et d'une grosseur considérable, dans les gorges et les vallées des alpes ou jaila.

Les arbres à feuilles de la Crimée sont:

1.° Deux espèces de chêne (peled), le chêne ordinaire et le petit chêne laineux [1], à feuilles dentelées et à glands mamelonnés, qui se plaît sur un sol pierreux, et dont les chèvres mangent souvent les jeunes pousses, de manière qu'il ne reste que des rejetons rabougris. On en trouve rarement des troncs de la grosseur de la cuisse. Son bois, d'un brun foncé, est très-dur.

2.° Deux espèces de charme commun (kok-agatsch); la grande, que deux hommes pourraient à peine embrasser, et une plus petite et rabougrie, dont les branches, garnies de petites feuilles, touchent presque à terre : elle se plaît sur un terrain rocailleux, couvre des parties entières de montagnes, celles même de marne crétacée; ne s'élève jamais beaucoup, et ne pousse pas de fortes branches.

---

[1] *Quercus cerris.*

3.° Le hêtre (byk) qui forme, en plusieurs places, des hautes montagnes d'épaisses forêts, composées d'arbres d'une belle venue ; et là où ils sont épars, on en voit souvent que deux hommes auraient de la peine à embrasser.

4.° L'orme nain (kara-agatsch ou bois noir), arbre très-commun dans les bois, les haies et les jardins ; dont les racines s'étendent comme des traînasses sous le gazon, et poussent de toutes parts de nouveaux rejetons, à tel point que ses branches vivaces, qui se font jour dans les jardins fruitiers, et sur-tout dans les vignobles de la vallée de Sudagh, deviennent une vraie herbe parasite. Ces jeunes rejetons se présentent sous deux formes différentes, ou bien ils croissent droits avec des branches lisses et minces, comme le sont pour l'ordinaire celles des vieux arbres, et toujours en forme d'éventail, avec le sommet un peu courbé ; ou bien ils sont courts et rabougris, et toutes les branches, jusqu'au sommet, garnies de raies longitudinales, comme celles du liége. La fleur de cet arbre paraît en même temps que le cornouiller et le safran sauvage, et semble différer totalement de l'orme nain de Sibérie que j'ai décrit [1]. Ses troncs, qui ont rarement plus d'un

[1] *Flora Rossica*, *vol.* I., *p.* 76, *tab.* 48.

pied de diamètre, sont garnis de feuilles couvertes de grandes globules ou de boursoufflures que de petits insectes y occasionnent. On peut l'étêter comme tous les arbres de cette classe, et après quelques années il se recouvre d'une nouvelle couronne.

5.° Il y a quatre espèces de peupliers en Tauride; savoir : le peuplier blanc et noir (kawak-agatsch et adschirek-agatsch), qu'on rencontre souvent sur le bord des ruisseaux et des rivières; le peuplier-tremble ou le tremble (ak-agatsch), sur les pentes boisées des hautes montagnes, et le peuplier d'Italie, auquel les Tartares donnent le nom turc de sælwi, qu'ils appliquent également au cyprès. On plante ces derniers peupliers au printemps, dans les jardins autour des villages, et sur le bord des ruisseaux et des canaux, et on les soutient avec des perches. Quand ils ont pris quelque accroissement, on les dépouille de toutes leurs branches, pour qu'ils forment rapidement de belles pyramides et soient d'une plus belle venue. Malgré le port élevé de ces arbres, la foudre ni les ouragans ne les ont jamais brisés, quoiqu'ils soient souvent épars et isolés. Leurs racines, longues et fortes, courent le long des fossés, s'étendent au loin, et pénètrent quelquefois jusqu'aux sources, qu'elles embarrassent. Le

bois de cet arbre est extrêmement dur, mais ne résiste pas à l'humidité. On ne le rencontre pas dans un état sauvage; et quoiqu'il produise chaque chaque année de nombreuses fleurs, il ne pousse pas de jeunes rejetons comme les autres espèces de peupliers.

6.° Les tilleuls (ukee-agatsch), ainsi que:

7.° Les érables ou platanes (kürütsch-agatsch) ne se trouvent que dans les forêts des montagnes. L'érable commun[1], au contraire, que les Tartares nomment kaschik-agatsch ou arbre à cuillers, est bien plus abondant, parce que son bois est très-propre à faire des cuillers.

8.° Il y a en Crimée deux espèces de frênes. Dans les vallées froides, on remarque le frêne ordinaire, dont le tronc est élevé, tandis que dans les vallons méridionaux le frêne apétale (jawur) est plus commun. Cet arbre, d'un beau port, est orné d'un vaste feuillage; il a un bois dur et joliment veiné, et de profondes racines qui sont difficiles à entamer, soit par la hache, soit par le feu, et dont le cœur est très-propre à faire des moyeux de roue. Quoique la petite et la grande

---

[1] *Acer campestre.*

cigale à manne (en tartare, oraksi) soient très-abondantes, on ne trouve toutefois dans cet arbre rien qui ressemble à de la manne.

9.° Parmi plusieurs espèces d'aubépine, on distingue particulièrement celle sans épines, à fruits noirs, et que les Tartares nomment budaut-agatsch. Elle pousse, dans les forêts des montagnes et de la plaine, des arbres gros et forts, dont le bois est très-dur. Il y a en outre, comme nous l'avons déjà observé, une espèce à baies oblongues et d'un rouge brun ; une autre à baies rouges, et l'aubépine commune avec de petits fruits rouges, auxquels les Tartares appliquent les noms de japuschkan et kutscher-agatsch; ensuite l'allouchier [1], l'alisier commun [2] et l'alisier oriental [3], qui ont beaucoup de ressemblance avec l'azerollier, se trouvent, tant dans les forêts que dans les jardins incultes des vallons méridionaux.

10.° Les fruits sauvages qui croissent dans les forêts sont : les pommes précoces et tardives (atschi-alma), les poires hâtives et tardives (kertme), ainsi qu'une autre espèce de poires à feuilles ellipsoïdes et velues, dont les fleurs poussent par

---

[1] *Cratægus aria.* — [2] *Cratægus torminalis.* — [3] *Cratægus orientalis.*

bouquets (achlap), poirier d'Orient[1]; trois espèces de cerises, la griotte ordinaire, le bigarreau, qui croît sur un arbre élevé, et la cerise de mahaleb ou tachetée, qui est assez commune le long des routes, dans les jardins et dans plusieurs parties des forêts. Lorsqu'on coupe une branche de cet arbre, il répand, à quelque distance, et pendant long-temps, une odeur agréable d'amandes amères, que le bois conserve également. On sait que cette cerise amère et sauvage, nommée it-kiræs, ou topek-kiræs (cerise de chien) par les Tartares, sert à la préparation du ratafia et du kirschwasser.

11.° Les pruniers sauvages (erik) sont moins communs dans les bois. On trouve, en très-grand nombre, dans toutes les places dégagées, le prunelier (kœgem-agatsch). Nous avons déjà fait mention des autres arbres fruitiers, qui sont également sauvages.

12.° Le térébinthe, qui croît dans les vallons méridionaux, particulièrement autour des jardins et dans la proximité des anciennes et des nouvelles habitations, paraît provenir de l'étranger. Il est

---

[1] *Pyrus sylvestris orientalis, folio oblongo incano*, TOURNEFORT, *Coroll.*, *p.* 45. C'est apparemment le même arbre que le poirier des neiges : *Pyrus nivalis*, JACQUIN, *Flor. austr.*, *vol. II*, *p.* 4, *tab.* 107.

assez nombreux dans quelques places; son tronc, court, de la grosseur d'un pied, a un bois qui approche beaucoup du gayaç par sa pesanteur et sa couleur.

13.° L'arbousier (kysil-agatsch) croît, comme nous l'avons déjà dit, le long des rochers de la côte méridionale les plus escarpés et exposés au midi. On ne saurait rien imaginer de plus agréable que cet arbre, d'un beau bois, à feuilles toujours vertes; mais ses branches, d'un rouge sanguin, avec des touffes de fleurs, portent un fruit qui n'est pas très-savoureux et ne répond point à la beauté de l'arbre.

Les bois taillis qu'on trouve sur les montagnes sont :

14.° L'aune (dscherk-agatsch), espèce à feuilles rondes, et rarement élevée.

15.° Deux espèces de fusain, dont la grande a reçu des Tartares le nom de kiik-schemscher-agatsch, à cause de la ressemblance de son bois avec celui du buis.

16.° La viorne aubier (rose de Gueldre)[1], peu commune dans les forêts.

17.° La viorne cotonneuse ou camara[2], en tartare

---

[1] *Viburnum opulus.* — [2] *Viburnum lantana.*

kirmyschak ou tarak-agatsch. C'est cet arbuste qui fournit aux Tartares les tuyaux de pipe qui sont recherchés des fumeurs de la Russie et de l'Allemagne, sous le nom de gordina ou gordowina.

18°. L'églantier (it-burun ou japan-güll). Indépendamment du rosier nain [1] qu'on trouve ici, il y a encore une petite rose blanche très-épineuse [2], et une rouge, que l'on voit souvent croître près des ruisseaux, à la hauteur d'une toise et demie et même de deux toises, avec des troncs d'un pouce d'épaisseur.

19.° Le troëne [3] (birügos), aussi commun dans les bois qu'autour des jardins.

20.° Le cornouiller sanguin [4], en tartare Tschjuma-agatsch.

21.° La vigne sauvage, dont le tronc, de l'épaisseur du bras, pousse des sarmens qui ont quelquefois plus de dix à quinze toises de longueur.

22.° La clématite (herbe aux gueux) [5], en tartare tschermawuk : elle s'attache aux arbres, et finit

---

[1] *Rosa pygmea.* — [2] *Rosa spinosissima.* — [3] *Ligustrum.* — [4] *Cornus sanguinea.* — [5] *Clematis vitalba.*

par les détruire; mais elle pourrait servir à former des berceaux: ses fleurs répandent une odeur très-agréable.

23.° Le lierre, qui pousse rarement un tronc.

On remarque, dans les places plus découvertes, les arbustes suivans :

24.° L'épine de Christ[1], que les Tartares appellent teken, et les Russes, à cause des crochets de ses branches, derschi derewo ; il est d'un grand usage pour en faire de légères clôtures, et très-commun sur les montagnes et les places sèches et pierreuses.

25.° Deux espèces de tamariscs, le germanique[2] et le tétrandrique[3], qu'on trouve dans le lit des rivières.

26.° Une espèce de saule faible[4].

27.° Le vinétier (chadym-tusluk), ainsi que

28.° La ronce ordinaire (burulgen), sur les bords des ruisseaux et les haies des jardins.

---

[1] *Paliurus.* — [2] *Tamarix germanica.* — [3] *Tamarix tetrandra.*

[4] Le saule de Babylone, quoique exotique en Crimée, y réussit parfaitement, ainsi que le platane d'Orient, le cyprès, le laurier-cerise, le jujubier et l'acacia.

29.° Le sureau (eski-agatsch), appelé aussi kawall et mirwer-agatsch, est, ainsi que sa variété l'hièble [1], également nombreux autour des villages et dans les jardins.

30.° Le sumac des corroyeurs (sary-agatsch). Cet arbre, qui ne croît que dans les vallons méridionaux, a des baies aigres et rouges qui servent à l'assaisonnement des viandes; son bois, d'un jaune foncé, est de la plus grande utilité dans les tanneries.

31.° Le fustet [2] (dschufut-japrak), c'est-à-dire feuille des Juifs, parce que ceux-ci s'en servent, sur-tout pour tanner le marroquin, abonde aussi dans la partie septentrionale des montagnes, et croît sur des hauteurs dégagées, où il forme des buissons ronds et épais.

32.° Le buisson ardent [3] (schaitan-teken) ou épine du diable, est très-nombreux sur les montagnes pierreuses; ses branches s'étendent sur le sol.

33.° L'amélanchier [4], de la même classe, mais très-rare, ainsi que le suivant.

34.° Le gaînier commun ou arbre de Judée [5].

---

[1] *Samhucus ebulus.* — [2] *Rhus cotinus.* — [3] *Pyracantha.* — [4] *Mesp. amelanchier.* — [5] *Cercis siliquastrum.*

35.° L'ulmaire crénelée [1].

36.° Le jasmin cytise [2].

37.° Le sambuc d'Espagne (Irgywan), qui croît dans plusieurs jardins, ainsi que

38.° Le chèvre-feuille d'Italie, qu'on trouve aussi en quelques endroits, ne paraissent point être indigènes. On voit sur-tout ce dernier autour de la Burultscha.

39.° La coronille des jardins [3].

40.° Le baguenaudier commun [4].

41.° La nitraire, à fruit noir [5].

42.° Le câprier (schaitan-karbus).

43.° La soude à feuilles de bruyère [6]; et, enfin,

44.° L'astragale pimprenelle [7].

Des plantes propres à l'économie domestique.

J'ai déjà donné plus haut la liste complète de toutes les plantes sauvages de la Crimée, à laquelle il faut cependant ajouter la clandestine [8], qui croît sur les

[1] *Spirea crenata.* — [2] *Jasminum fruticosum.* — [3] *Coronilla emerus.* — [4] *Colutea arborea.* — [5] *Nitraria.* — [6] *Salsola ericoides.* — [7] *Astragalus poterium.* — [8] *Lathræa phelypæa.*

bords du Salgir, et l'égilope courbé[1], que j'ai apperçu dans plusieurs cantons, sur des hauteurs stériles; le chèvre-feuille et quelques autres plantes communes. Je me bornerai donc à ne parler ici que des plantes utiles aux usages domestiques, que produit la Tauride.

La culture des plantes légumineuses fait un des objets principaux de l'économie rurale des Grecs, et ils s'y adonnent particulièrement, parce que les jeûnes rigoureux qu'ils observent au printemps, leur font un besoin de chercher à tirer le parti le plus avantageux, pour leur nourriture, de toutes les espèces d'herbes et de racines. Les Grecs mangent particulièrement les grosses racines de différentes variétés de scorsonères, celles de l'ornithogale velu[2], qu'on trouve par-tout; de la gesse tubéreuse[3], du cerfeuil tubéreux[4], de l'orge bulbeuse[5], connue des Tartares sous le nom de gerr-funduk (tarnottes); les rejetons de l'asperge sauvage des montagnes, du sisymbre velu[6] et du crambe d'Orient[7], qui ressemblent au brocoli; les tiges d'un berce[8], que les Tartares appellent baltrakan; les feuilles tendres de la patience des prés[9], de la bette sauvage, dont les Tartares font également

---

[1] *Ægilops incurvata.* — [2] *Ornithogalum pilosum.* — [3] *Lathyrus tuberosus.* — [4] *Chœrophyllum tuberosum.* — [5] *Hordeum bulbosum.* — [6] *Sisymbrium Lœselii.* — [7] *Crambe orientalis.* — [8] *Heracleum.* — [9] *Rumex patientia.*

usage; de la vigne, de l'épine vinette, et même du gouet commun [1]; en outre, la salade de valériane mâche [2], qui paraît dès le printemps; les beccabungues, qui croissent tout l'hiver dans l'eau; le pourpier sauvage, le pissenlit lorsqu'il germe, le céleri sauvage, l'ail commun et celui à tête pourprée [3], ainsi que plusieurs autres. Ils mangent aussi les boutons, le fruit et les rejetons du câprier, qui ressemblent aux jeunes asperges. Ils ne font point usage du chou marin, quoiqu'ils connaissent fort bien le bacille [4].

Il y a, en Crimée, une grande abondance d'herbes propres à la nourriture des bestiaux. On y rencontre non seulement une multitude d'herbes, mais aussi les meilleures plantes des prairies artificielles, telles que le mélilot blanc et jaune, le trèfle de montagne blanc, et une autre espèce bâtarde, celui à tête de houblon, le grand trèfle rougeâtre, plusieurs espèces de luzerne, celle de Suède, et la commune, l'esparcette, plusieurs variétés de vesces, le lotier [5], la coronille [6], la lavanèse [7], le boucage mineur [8], la pimprenelle usuelle [9], et celle d'Italie, et autres semblables. Les pâturages pour les brebis sont en aussi grand nombre sur les montagnes que dans la plaine,

---

[1] *Arum maculatum.* — [2] *Valeriana locusta.* — [3] *Allium descendens.* — [4] *Crithmum.* — [5] *Lotus.* — [6] *Coronilla.* — [7] *Galega.* — [8] *Pimpinella saxifraga.* — [9] *Poterium sanguisorba.*

et les bêtes à laine restent toujours parquées dans les hivers peu rigoureux. Les chameaux trouvent, dans la centaurée ovine [1] et autres plantes épineuses, une nourriture abondante, et les graines pour les volailles sont également très-communes.

Dans le nombre des plantes propres à la teinture que produit la Tauride, on remarque la garance, quelques espèces particulières de caille-lait, le pastel, et même le croton tournesol [2], sur le rivage méridional. Le carthame réussit fort bien dans les jardins. On pourrait aisément cultiver le safran d'Orient; car des quatre espèces de safran (nargus) indigènes en Crimée, dont deux paraissent au printemps avec leurs belles fleurs, et deux autres en automne, il n'y en a qu'une de véritable. Les semences ou la graine de la grande pivoine sont enveloppées d'une chair rouge, dont le suc donne une belle couleur pourpre très-solide.

Il existe deux plantes précieuses pour les tanneries, le sumac et le fustet. On peut se servir également des tamariscs, du petit chêne roure, du petit charme dont les montagnes sont couvertes, des racines de l'abondante staticée des corroyeurs [3], de la pervenche [4], et de la sauge sauvage; en effet, les tanneries pourraient

---

[1] *Centaurea ovina.* — [2] *Croton tinctorium.* — [3] *Statice coriaria.* — [4] *Vinca.*

prospérer dans un pays aussi riche en bestiaux que la Crimée, parce que les ports de Turquie offrent le débouché le plus avantageux pour les cuirs préparés.

Parmi les plantes salines, on trouve, sur les côtes et les lacs salés de la Crimée, non seulement une multitude d'espèces de soude, mais aussi, par-tout où le sol est imprégné de sel et de nitre, l'arroche [1] dont les Grecs tirent une bonne soude (*kallia*), qu'ils envoient par mer à Constantinople et plus loin, jusque dans les ports de la Méditerranée.

On pourrait cultiver en Tauride beaucoup de plantes usuelles que l'on tire ordinairement de la Grèce et du Levant; il y en a même plusieurs qui sont indigènes et sauvages. Il serait facile d'y recueillir la véritable térébenthine. Toutes les montagnes sont couvertes d'un grand nombre de simples d'une qualité supérieure, telles que le liseron scamonée [2], la pivoine à racines aromatiques, la belladonne, les véroniques chenette [3] et ivette [4], excellens fébrifuges; la rue, la sauge, la mélisse, l'armoise pontique, la fraxinelle blanche [5], le fragon [6], et autres. Outre les plantes maritimes qui se plaisent sur la côte pierreuse, on trouve la véritable tanaisie des pharmacies, à laquelle les Grecs donnent le nom de lewithochorto.

---

[1] *Atriplex laciniata.* — [2] *Convolvulus scamonea.* — [3] *Veronica chamædrys.* — [4] *Veronica chamæpithys.* — [5] *Dictamus albus.* — [6] *Ruscus.*

Des animaux domestiques et sauvages, des oiseaux, des poissons, des amphibies et des insectes de la Crimée.

L'éducation des bestiaux a été, de tout temps, l'objet des soins des Tartares; ils s'y adonnent encore aujourd'hui, quoique plus fréquemment dans la plaine que sur les montagnes. A l'exception des moutons et des chèvres, qu'on ne rencontre même pas en grand nombre, les Tartares montagnards ne possèdent qu'une ou deux paires de bœufs, qui leur servent au transport du bois de construction et de chauffage; des roues et d'autres instrumens en bois, quelques vaches, et rarement plus d'un cheval. Beaucoup d'entre eux n'en ont qu'à l'époque de la récolte, pour fouler le grain. On ne trouve des buffles que dans quelques villages des montagnes. Chaque village de la plaine, au contraire, possède de nombreux troupeaux de bêtes à cornes et à laine: on y voit des chevaux et même des chameaux.

Le chameau de la Tauride, à deux bosses (*Voyez* planche 49), est plus grand que celui des Calmoucs; son poil est blanc ou jaunâtre, mais rarement noir; on ne s'en sert presque point comme bêtes de somme, mais on attèle souvent les chameaux aux grandes voitures à quatre roues (madschari), sur-tout en hiver, lorsque les routes sont dégradées. Les Tartares

riches mettent une certaine vanité à conduire leurs familles dans des voitures couvertes, attelées de chameaux, et à les faire traverser les villes ou les villages. Le joug, d'une forme particulière, est posé sur le cou, près de la première bosse. Les femmes des Tartares de la plaine fabriquent, avec le poil des chameaux, une étoffe douce, légère et très-chaude, qu'on pourrait vendre avec avantage, si elle avait plus de largeur. La manufacture de drap de Nowo-rossiisk (Ekaterinoslaw) livrait autrefois des étoffes d'une certaine largeur, fabriquées avec ce poil, et qui étaient fort estimées. Les hivers doux de la Crimée font ordinairement prospérer les chameaux, dont l'espèce se propage très-rapidement. Lorsqu'en 1769 on en fit acheter mille pour le service de l'armée qui se trouvait en Perse, on n'eut besoin que de quelques semaines pour les rassembler, et on ne s'apperçut pas dans le pays que leur nombre eût diminué. Le prix d'un chameau dans toute sa force est de cent à cent cinquante roubles. Ces animaux, qui pourraient être employés avec avantage au service des armées, contribueraient peut-être à jeter l'épouvante parmi les chevaux, qui ne sont pas accoutumés à leur aspect.

On s'applique dans la plaine à l'éducation des chevaux, et beaucoup de Murses ont des haras considérables et bien entretenus; mais ils manquent de bons étalons. Les haras impériaux envoyèrent, en 1798, vingt étalons pour améliorer la race des

chevaux du pays, et ils auraient été de la plus grande utilité, si on les y eût laissés plus long-temps. — Les chevaux des Tartares montagnards sont petits, très-robustes, et ont le pied sûr, parce qu'ils les accoutument, dès leur naissance, à courir sur les rochers et les sentiers dangereux des montagnes : ils se vendent de trente à soixante roubles ; on n'en donnerait pas ce prix, à en juger par leur chétive apparence.

Les bêtes à cornes des plaines de la Crimée sont plus petites que celles de l'Ukraine, et ressemblent à celles de Hongrie : elles ont le poil gris ou noir comme les premières, et rarement brun ; leur démarche est plus pesante que dans les montagnes, où la race, quoique petite, est forte et a une allure plus vive, et l'on voit ces animaux trotter avec beaucoup de légèreté. Parmi les bœufs des montagnes, il y en a beaucoup qui, par leur couleur, tiennent des gazelles, et ceux-là sont communément plus forts et mieux proportionnés.

Il y a trois espèces de moutons en Crimée. Les moutons ordinaires de la plaine sont d'une taille moyenne, blancs ou noirs pour la plupart, rarement gris ou bruns. Comme tous ceux du pays, ils ont une queue alongée, garnie, jusqu'à moitié, d'un paquet de graisse, et la laine plus grossière. En hiver, on conduit de grands troupeaux sur les montagnes, dans la Chersonèse et vers les côtes, où la neige, qui tombe moins fréquemment, leur permet de trouver une nourriture

suffisante pendant toute cette saison, et un abri dans les cavernes des montagnes. Quelques Tartares construisent des bergeries (kosch) avec des tressis, où les animaux sont abrités pendant la nuit; ils les conduisent sur leurs terres pour les amender. — Le mouton gris, qui donne les peaux d'agneaux grises si recherchées, n'est qu'une espèce dégénérée, et se trouve sur-tout à l'angle nord-ouest de la Crimée, que les Tartares appellent tarchan-dip, et les Russes tarchanskoi-kut. Ces moutons sont moins beaux dans la presqu'île du Bosphore, et ils dégénèrent bientôt lorsqu'on les transporte ailleurs. La 50.e planche représente un bélier de cette race, et la 51.e son agneau. Il ne se passse guère d'années qu'on n'exporte au-delà de trente mille de ces peaux d'agneaux grises (smuschki) par Perekop, dont la plus grande partie est destinée pour la Pologne, où elles sont très-estimées et payées fort cher. Le prix varie, sur la place même, de trois roubles et au-delà, d'après leur quantité et leur beauté. On les achète sur-tout au printemps, quand les brebis ont agnelé, et on en voit une grande quantité, lorsque de longs hivers ou des gelées tardives ont fait périr beaucoup d'agneaux au mois de mars. On nourrit ces brebis, en hiver, avec une grosse centaurée couverte d'une innombrable quantité de boutons de fleurs. A Tarchanskoi-Kut on fait, pour les bergeries, de grands amas de cette plante, que les Tartares appellent kurai ou bin-basch. Il s'exporte

65.

annuellement au-delà de cinquante à soixante mille peaux d'agneaux noirs de la Crimée. Les brebis des montagnes sont bien plus petites que celles de la plaine, mais estimées pour la finesse de leur laine, et payées plus cher : on en transportait autrefois un grand nombre en France, maintenant on les achète pour la manufacture de Noworossiisk; mais, malgré la défense du gouvernement, il en sort toujours une partie du pays. On a déjà eu plusieurs fois le projet d'améliorer la race des moutons de Crimée, en les croisant avec ceux qu'on aurait pu introduire d'Espagne; mais les embarras de la guerre, l'éloignement et le peu de communication qui existe par mer entre ces deux pays, y ont toujours mis des obstacles. Les soins que l'on donnerait aux béliers d'Espagne, et la séparation des meilleures brebis portières, suffiraient, sinon pour porter la laine de ces animaux à toute sa perfection, du moins à l'améliorer. On aurait même de l'avantage (ce qui serait peu coûteux et bien commode pour le transport, en raison de la proximité) à introduire des moutons de la Romélie, d'Andrinople, ou ceux perfectionnés de la Hongrie. Aucune province de la Russie n'est autant favorisée de la nature que la Crimée, pour l'éducation des bêtes à laine; car ces animaux pouvant parcourir la plaine et les pâturages frais des alpes (jaila), se retirent en hiver dans les vallons méridionaux, ou sur les plateaux situés près de la mer, où on les laisse parqués

en plein air, à cause du peu de rigueur du froid dans cette saison.

L'entretien des chèvres que l'on trouve en grand nombre sur les montagnes, et que la cherté des peaux fait rechercher pour la fabrication du marroquin, forme une branche d'industrie non moins importante. On ne tire aucun parti ici du poil fin de ces animaux, qu'on pourrait se procurer au printemps en peignant les chèvres. Celles-ci sont, pour la plupart, petites et d'une couleur singulière : on en voit beaucoup de noires, avec les pieds, le ventre et les joues d'un jaune roux, d'autres entièrement jaunes foncées ou rougeâtres. Lés blanches sont les plus rares. Les brebis, ainsi que les chèvres, font souvent deux petits d'une même portée. — On pourrait facilement introduire la race des chèvres d'Angora, et les essais qu'on a tentés ont si bien réussi, que l'accouplement des chèvres du pays avec des boucs d'Angora a produit des petits qui avaient un poil de bonne qualité ; mais dans les hivers rigoureux, il faut avoir soin de les garantir du froid.

On remarque en Crimée une race de grands chiens levriers, la plupart à oreilles et à queues pendantes, recherchée et fort estimée, sur-tout pour la chasse du lièvre ; mais ils sont inférieurs à ceux du Caucase. La plupart de ces chiens sont blancs, gris, jaunes et noirs ; beaucoup de Murses tartares entretiennent de nombreuses meutes.

La Crimée n'abonde point en animaux sauvages. Les chevreuils se tiennent dans les montagnes boisées, et les lièvres gris, très-nombreux dans toute la contrée, fournissent plus de vingt mille peaux qui s'exportent par Perekop. On ne trouve le cerf qu'autour du Tschatyrdagh, et on n'a jamais vu d'autres ours dans le pays que ceux qu'y avaient amenés les Bohémiens. Les loups se rencontrent en grand nombre dans les montagnes, ainsi que les renards et les blaireaux. On ne prend que peu de fouines dans les montagnes, et on trouve plus rarement encore le putois ordinaire, le tigré et la belette, dont le poil ne blanchit point en hiver. Une chose bien remarquable, c'est qu'avec une aussi grande abondance de noix et de noisettes, on n'y voie pas un seul écureuil. Le souslik on zisel, et la grande gerboise [1], ne sont pas moins rares dans la plaine. On apperçoit une petite musaraigne autour du Bijuk-Useen. Les grands rats domestiques gris, et les souris communes se multiplient beaucoup, mais il y en a peu de noires; les rats des champs sont jaunâtres et de l'espèce ordinaire. La mer nourrit de petites phoques [2] et des dauphins.

Les oiseaux ne sont, en Tauride, ni en grand nombre ni très-variés. L'aigle ne l'a jamais habitée, mais les vautours noirs de l'espèce ordinaire s'y voient

---

[1] *Mus jaculus.* — [2] *Phoca.*

fréquemment, ainsi qu'un petit vautour blanc à ailes noires et à tête chauve, d'un jaune citron. Cet oiseau, qui n'a point encore été décrit, vient probablement de l'Anatolie. Le faucon de passage fait rarement son nid dans les montagnes; mais l'autour, le milan, et quelques petits oiseaux de proie, sont assez communs. On trouve aussi, dans les vallons des montagnes, la chouette avec et sans oreilles, le chat-huant à petite tête, et le grand hibou cornu; mais ce dernier est plus rare. La corneille mantelée grise, la pie, la corneille bleue et le choucas, habitent cette contrée pendant l'hiver. Ce dernier a des plumes d'une couleur brillante, et ses petits, qu'on trouve dans les nids près du Salgir, sont blancs. On n'apperçoit ni la corneille moissonneuse, ni les corbeaux. Les étourneaux, qui étaient très-nombreux autrefois, ont beaucoup diminué depuis quelques années, et peut-être est-ce à cette cause qu'il faut attribuer la multiplicité des sauterelles. Quoique le merle couleur de rose habite ce pays, on le voit rarement. Les grives y passent en automne; mais les merles noirs s'arrêtent dans les bois pour y faire leurs nids. On voit pendant toute l'année un grand nombre de perdix. La caille, qui arrive ici en automne, abonde à cette époque dans tous les vallons des montagnes, jusqu'à ce qu'elle se rende plus tard en Anatolie. Les bergers en prennent une grande quantité avec une petite corbeille d'osier attachée à une perche, dont ils

couvrent la caille qui vole près de terre. On les chasse aussi avec des faucons et des chiens. Je n'ai vu parmi les petits oiseaux de la Crimée, que le rossignol ordinaire, mais non pas celui dont le chant est si harmonieux; puis le rouge-gorge, le grimpereau [1], le roitelet gris et la grosse mésange ou charbonnière; parmi les oiseaux moissonneurs, le moineau, l'emberise grise, qui passe ici tout l'hiver, et que le froid, lorsqu'il est rigoureux, fait souvent périr. L'alcyon est peu commun, mais on trouve beaucoup de guêpiers [2] et d'hirondelles ordinaires; ces dernières ne nichent qu'une fois. Les pigeons domestiques et les pigeons ramiers ne sont pas très-nombreux dans le pays. — Les animaux de basse-cour se multiplieut étonnemment, sur-tout le paon, la poule pintade, le coq d'Inde et les poulets ordinaires. Les oies et les cygnes prospèrent également, ainsi que le canard domestique, qui couve ses œufs avec difficulté. Près de la mer et des rivières, on ne voit de canards que celui de mars, le canard à longue queue ou coq de mer, et la sarcelle, qui habitent, ainsi que les oies sauvages, la côte méridionale pendant l'hiver; le canard rouge et celui de Turquie sont plus rares. On ne remarque la goîtreuse que sur le Bosphore; et les cormorans à l'époque des passages. Il y a peu

---

[1] *Certhia.* — [2] *Merops.*

d'espèces de mouettes, parmi lesquelles on distingue la rieuse et celle à tête noire. La grue commune s'arrête rarement en Crimée ; la cigogne y est inconnue ; mais de nombreuses petites grues, nommées demoiselles de Numidie, font leur nid dans les plaines découvertes, et principalement sur le bord des lacs salés. Les Tartares vendent au marché les petits de cet oiseau ; ils s'apprivoisent bientôt, font quelquefois leurs nids dans les cours, et y couvent leurs œufs. Le héron gris, rouge et blanc, le corbeau de nuit et le petit héron ne sont point rares. Le vanneau, la bécasse des bois [1], et plusieurs espèces de barges communes, ne sont que passagers en Tauride, où ils restent jusqu'à ce que la gelée les en chasse. On y voit la grande outarde, sur-tout en hiver. Comme dans les temps du verglas et de la neige, il s'attache quelquefois des morceaux de glace aux grandes ailes de cet oiseau, ce qui l'empêche de s'envoler, on le prend aisément à la main ou avec des chiens, et on le transporte ensuite au marché. On a réussi quelquefois à élever de jeunes outardes, qui s'apprivoisent facilement, mais elles ne pondent jamais d'œufs. La petite outarde est plus rare.

Quoiqu'il y ait peu de serpens en Crimée, parce qu'il paraît que les petites grues et les souris les

---

[1] *Totanus.*

détruisent, on trouve cependant le grand javelot [1] dans les montagnes; l'aspic et la vipère sont très-rares. Parmi les lézards, on distingue, sur les montagnes, le lézard sans pieds [2] (en tartare stschoka), dont j'ai donné la description dans les mémoires de l'Académie de Pétersbourg, et un petit lézard grêle, assez nombreux entre les rochers, brunâtre et tacheté de noir sur le dos, couleur de feu en dessous, avec une raie verte qui traverse les épaules. Quant aux lézards communs qu'on remarque dans la plaine, ils ressemblent à ceux d'Europe, mais ils sont verts ou brunâtres, et beaucoup plus grands. On voit aussi les grenouilles de la grande espèce [3], que j'ai décrites dans la relation de mon premier voyage, et une quantité de crapauds tachetés [4]. La grenouille verte est rare, mais de la plus belle couleur. On rencontre deux espèces de tortues de terre dans les bas-fonds humides.

Les rivières de la Crimée sont peu poissonneuses; la truite est le meilleur poisson des ruisseaux des montagnes, qui recèlent aussi une petite espèce de barbeau, des lottes franches et bouvières. On pêche, dans quelques lacs autour de Kaffa, l'ide [5], qu'on prend

---

[1] *Coluber jaculator.* — [2] *Lacerta apoda.* — [3] *Rana ridibunda.* — [4] *Rana vespertina*, Suppl. n.° 15, au premier voyage de PALLAS. *Rana variabilis. Spicileg. Zool. Fascic., VII, pl.* 1, *tab.* 6, *fig.* 3, 4. — — [5] *Cyprinus idus.*

ici pour la carpe. Les mers Noire et d'Asoph, quoique très-poissonneuses, n'ont pas encore de pêcheries assez bien établies, pour qu'elles puissent fournir de poissons toute la presqu'île; on est obligé, pour cette raison, d'en faire venir beaucoup du Dniéper, que l'on mange pendant le carême. La pêche la plus considérable est celle que les Grecs font dans le Bosphore, où ils prennent un grand nombre d'esturgeons. Quelques personnes ont établi, près d'Arabat, des pêches qui fournissent, dans les bonnes années, et sur-tout en hiver, beaucoup de loups et de petites brêmes [1]. La meilleure pêche de la mer Noire est, sans contredit, celle d'Achtiar et des environs. Les officiers de la marine emploient les matelots à pêcher au filet, et ceux-ci ont soin d'approvisionner le marché. La pêche que l'on a faite pendant quelque temps dans la baie de Kaffa avec le traîneau, a été assez abondante. On se sert ordinairement du filet rond, que les Français appellent épervier sur les côtes de la Méditerranée, les Tartares satsma, et les Grecs pesowolo, mais avec lequel on prend peu de poisson. Le poisson le plus commun de toute la côte, et qu'on voit en troupes nombreuses le long du rivage de la mer Noire, jusque dans le canal de Constantinople, est le mugil céphale [2], dont les œufs servent à pré-

[1] *Wimba.* — [2] *Mugil cephalus.*

parer la boutargue. On a remarqué dans le Bosphore, et sur les côtes de la mer d'Asoph, que les poissons d'un âge différent formaient des troupes qui voyageaient séparément. Strabon a donné une description très-exacte de ce poisson, qu'il nomme pelamys (pélamide); il parle de son origine de la mer Noire, de l'époque de son passage dans cette mer par le Bosphore de Thrace, ainsi que de sa pêche abondante dans la baie de Constantinople. Les oiseaux de mer et les petits dauphins, qui le suivent ordinairement dans ce passage, rendraient la pêche qu'on pourrait établir ici en grand, beaucoup plus avantageuse. Les harengs sont très-délicats et nombreux en hiver : on en prend souvent plusieurs milliers à la fois dans des traîneaux. Leur pêche est très-abondante dans le détroit de Tonkoi, qui réunit le Siwasch à la mer d'Açoph. Il paraît ici sur les côtes, au printemps, et particulièrement au mois de mars, une espèce de sardine[1], appelée par les Russes bjela rybka (petit poisson blanc), et par les Tartares, chamssi. Ce poisson arrive avec une telle profusion, qu'après les tempêtes de l'équinoxe, le rivage en est entièrement couvert. On a tenté de le saler comme les anchois, et l'essai a fort bien réussi. Il se transporte quelquefois par charges dans les villes de l'intérieur, et il y en a souvent une

[1] *Atherina*.

si grande quantité, qu'on fut obligé de défendre, pendant le carême, à Achtiar, qu'on ne les portât au marché, pour que l'abondance de cette nourriture ne fît pas contracter la fièvre aux matelots. On prend aussi beaucoup de maquereaux [1], qu'on sale et qu'on encaque, pour n'être mangés qu'au bout d'une année, époque à laquelle ils ont un goût parfait.

Un poisson estimé, de ces mers, est une espèce de limande très-grosse, qu'on trouve isolée, soit dans la mer Noire, soit dans celle d'Asoph. Strabon parle avec éloge de sa pêche dans cette dernière, ainsi que dans les deux *rhombites* des Grecs, qui en ont emprunté le nom, et par lesquelles on a voulu probablement désigner la baie de Jei ou celle d'Atschujef.

On trouve encore sur la côte les petits poissons suivans : trois espèces différentes de gobies [2], qui se tiennent entre les rochers et ont un goût exquis, mais se corrompent promptement; le rouget [3], que sa délicatesse a fait nommer sultan balyk (poisson de sultan), et qui n'a pas cinq pouces de long; six ou sept espèces de labres et d'espares [4], d'un bon goût, parmi lesquels on distingue le perroquet de mer, le brochet de mer ou sparaillon à arête verte [5]; le perlon diapré et à longues nageoires, ou triple milan [6]

---

[1] *Scomber pelamys.* — [2] *Gobii.* — [3] *Mullus barbatus.* — [4] *Labri et spari.* — [5] *Esox belone.* — [6] *Trygla cuculus.*

(LACÉP.); quelques petites blennies[1], et autres semblables. Dans le nombre des poissons plus rares, qu'on ne prend pas tous les ans, on distingue l'ombrine, et une espèce de petit saumon, que l'on pêche sur-tout à l'embouchure du ruisseau, près d'Inkerman. On prend aussi quelquefois, dans les deux mers, la raie pastenaque[2], et une autre espèce de raie.

La Crimée n'offre point, en général, une très-grande variété d'insectes; mais, dans certaines années, ceux qui sont indigènes se multiplient considérablement. On a lieu d'être étonné du petit nombre d'insectes en raison de la multitude des plantes de ce pays et de son exposition au midi. Je ne présenterai point ici un tableau complet de tous ceux que j'ai observés en Tauride; il suffira de faire connaître les plus remarquables.

On rencontre dans la presqu'île le scarabée molossus[3], le silène[4], le scarabée pilulaire[5], et quelques autres qui appartiennent à ce genre; le cerf-volant[6] et le chevreuil[7], qui fourmillent dans les jardins et les bois; le grand escarbot[8], le bruche[9], le charançon[10], le bruche à bandes[11], le juglandaire[12], quelques

[1] *Belennii.* — [2] *Raja pastinaca.* — [3] *Scarabœus molossus.* — [4] *Silenus sacer.* — [5] *Pilularius.* — [6] *Lucanus cervus.* — [7] *Capreolus.* — [8] *Hister major.* — [9] *Bruchus pisi.* — [10] *Curculio cruciatus.* — [11] *Cerambix cruciger.* — [12] *Juglandarius.*

beaux buprestes [1], un carabe [2] violet de la grande espèce, qui se tient entre les rochers et ne paraît que vers le soir, ou après de fortes pluies; plusieurs ténébrions [3] rares; des espèces particulières de méloé [4], une petite blatte [5] qui habite les forêts des montagnes; des sauterelles sans ailes, et en général une grande variété de ces insectes, parmi lesquels on distingue, dans les vallons méridionaux, le grillon ordinaire [6], et un autre à yeux rayés qui ressemble au grillon de Tartarie [7]; la cigale domestique [8] et plébéienne [9], des punaises ailées; la mante pecticorne [10] et beaucoup d'autres; le myrmeléon libelluloïde [11], le chrysis [12]; des abeilles sauvages et domestiques; le papillon échancré [13], le papillon cardinal [14] en grand nombre; le sphinx tête de mort [15], et strié [16]; pas un seul elpénor, mais quelques autres espèces particulières au pays; peu de phalènes, mais quelques-unes de rares; beaucoup de tarentules, et une petite variété qui, comme la tarentule, porte en automne ses œufs avec elle; l'araignée tapissière [17], argentée sur le dos, et

---

[1] *Buprestes.* — [2] *Carabus.* — [3] *Tenebriones.* — [4] *Meloë.* — [5] *Blatta.* — [6] *Gryllus oxycephalus.* — [7] *Gryllus tartaricus.* — [8] *Cicada orni.* — [9] *Cicada plebeja.* — [10] *Mantis pectinicornis.* — [11] *Myrmeleon libelluloïdes.* — [12] *Chrysis calene.* — [13] *Papilio celtis.* — [14] *Papilio cynara.* — [15] *Sphynx atropos.* — [16] *Sphinx lineata.* — [17] *Aranea lobata.* —

l'araignée domestique [1]; les faucheurs [2] assèz rares; le scorpion des monts Carpaths [3] dans les montagnes; la dangereuse scolopendre mordante [4], celle à longs pieds [5]; la première sous les pierres et dans les crevasses de la terre, l'autre dans les maisons et également sous les pierres; un grand ïule [6] très-fréquent sur la partie des montagnes exposée au midi : les rivières contiennent une quantité d'écrevisses d'un très-bon goût, et l'on trouve dans la mer deux espèces de crabes, dont on prend l'une avec la main à la lueur des flambeaux, lorsque, pendant les nuits d'été, ils quittent le lieu où ils se tiennent entre les pierres, pour venir sur le rivage chercher les femelles; quelques espèces particulières de cloportes, tant sur terre que dans la mer, sans parler d'une petite sauterelle de mer bleuâtre. La Crimée jouit du bonheur d'être exempte de moucherons : on n'apperçoit cet insecte qu'en petit nombre, près d'Inkerman.

Je n'ai observé que très-peu de zoophytes sur les

---

[1] *Aranea speciosa.* (*Voyage de Pallas en Sibérie,* tome II, suppl. n.° 97.) — [2] *Phalangium araneoides.* — [3] *Scorpio carpathicus.* — [4] *Scolopendra morsitans.* — [5] *Scolopendra longipes.* — [6] *Julus araneoides.* (Pallas, *Spicil. Zool. IX, p.* 85, *tab. IV, fig.* 16.) Celle que l'on a prise, selon toutes les apparences, pour un insecte de mer, est fort délicate, commune en Crimée, et court rapidement.

côtes de la Crimée, à l'exception d'une ascidie gélatineuse [1], d'une actinie commune [2], d'une méduse oreille [3], et de plusieurs néréides de l'alcyon Schlosséri [4], de la coraline officinale [5] et de quelques sertulaires qui s'attachent aux plantes marines et aux huîtres: je n'ai rien vu de plus remarquable dans cette classe. La mer Noire ne renferme également aucun testacé rare. Il paraît qu'il existe des bancs d'huîtres le long de la côte pierreuse; ceux de Kaffa donnent une petite espèce à coquille mince et colorée. On trouve dans le même endroit une grande quantité de moules [6]; elles sont très-grosses, d'un goût fort agréable, et remplies de petites perles, comme je l'ai déjà dit. Les moules, les huîtres [7] et les patelles [8] forment un des mets favoris des Grecs dans leurs jours de jeûne, ainsi que les gros escargots de vignes: on compte neuf à dix autres variétés d'escargots, plus petits et très-abondans dans la partie montueuse de la presqu'île, entre autres une particulière, qui se plaît sur les champs en friche et les broussailles, et qui s'attache, en automne, par groupes aux branches des plantes et des arbustes. Je n'ai jamais vu de coquillage remarquable par sa rareté vers le Bosphore;

---

[1] *Ascidium gelatinosum.* — [2] *Actinia.* — [3] *Medusa aurita.* — [4] *Alcyonium Schlosseri.* — [5] *Corallina officinalis.* — [6] *Mydia.* — [7] *Ostridia.* — [8] *Petalides.*

les couteliers [1] à coquille plus courte que les communes, paraissent être les seuls d'une espèce particulière. Quelques pierres calcaires compactes du rivage recèlent une petite espèce de pholade; les perceuses causent de grands dommages aux vaisseaux le long de la côte.

Des lacs salés de la presqu'île.

J'ai déjà eu occasion d'émettre mon opinion sur l'origine des lacs salés (Tusla) de la Tauride; leur situation ainsi que leur nature paraissent ne laisser aucun doute sur cet objet. Tous ces lacs qu'on trouve le long du rivage semblent, à en juger par leur forme et la barre étroite qui les sépare de la mer, avoir été autrefois des anses qui ont été fermées, soit par les masses de gravier, de pierres ou de limon, que les flots et les tempêtes ont amoncelées sur la côte, soit parce que les eaux de la mer se sont retirées; l'évaporation qui s'opère est assez puissante pour faire cristalliser le sel de l'eau de la mer qui y séjourne [2]. Il serait possible cependant que quelques-uns de ces lacs recelassent des sources salines cachées,

[1] *Solen.*

[2] Strabon appelle, avec raison, de pareils lacs salés *Limnothalatta*, *lacus in mare se exonerans, qui habet halopygia* (*salinas*).

quoiqu'on n'en voie aucune aux environs ni dans toute la plaine de la Crimée ; et sur la côte méridionale montueuse, où il y a quelques sources de sel amer, on ne rencontre pas un seul lac salé. Il faut observer, au reste, que les lacs près du rivage qui reçoivent un ruisseau , et dont les eaux s'écoulent dans la mer, tels que le Kamyschli, près de Koslof, et le Liman du ruisseau Moloschna , ne déposent point de sel. — Je vais faire l'énumération de ces lacs, en commençant par ceux de la Chersonèse , ou de l'angle occidental de la Crimée, et continuer ensuite à parler de ceux de la côte moins élevée de la presqu'île.

Dans la Chersonèse même on apperçoit , comme nous l'avons déjà dit, quatre petits lacs salés, deux sur la pointe de terre la plus avancée , et les deux autres près de la Kruglaja-Buchta, qui n'ont aucun nom particulier, et paraissent avoir été jadis des anses.

Si l'on ne trouve point de lacs salés entre les embouchures du Belbek, de l'Alma et du Bulganak, il y en a un nombre d'autant plus grand et très-riche en sel vers Koslof. On appelle Saak celui qui est le plus au sud, près du village de ce nom, à quatorze verstes de Koslof. Ce lac a quinze verstes de tour ; sa forme, très-irrégulière, présente plusieurs criques. Il est séparé de la mer par une bande de terre large et plate, et le sel y est si abondant; qu'on n'en retire que le tiers dans les bonnes années. On entre

dans ce lac avec des voitures attelées de bœufs pour charger le sel. Il est exporté, en grande partie, par mer jusqu'en Anatolie; et ce qui reste est amoncelé en grands tas, qu'on recouvre de nattes. Ce lac a une certaine réputation en Crimée, parce qu'on attribue à ses eaux une vertu calmante pour les douleurs rhumatismales et les maladies chroniques. Les personnes malades qui s'y rendent en été, se mettent jusqu'au cou dans la vase, et y restent pendant trois jours consécutifs.

Le grand lac Gniloï (le fétide), situé près de Koslof, et séparé de la mer par une bande étroite, sur laquelle passe le chemin de poste d'Akmetschet à Koslof, n'est pas aussi riche en sel; ses eaux saumâtres répandent une mauvaise odeur, et paraissent mêlées aux eaux douces de quelques sources.

Au nord de Koslof, le long de la côte, jusqu'à la pointe de Tarchanskoi-Kut, on remarque une file de grands et de petits lacs, parmi lesquels on distingue le lac Konrat, près d'un village de ce nom, à quatorze verstes de la ville, et qui a six verstes de circuit; celui d'Adschi-Baschi, près d'un village du même nom, à onze verstes du précédent; il a deux verstes de tour; le grand lac près du village Soltan-Ali, trois verstes de tour; les trois lacs Kenegess, à trois verstes de Soltan-Ali; Terekly-Ass, à sept verstes du même lieu, et Kerlent, à vingt-cinq verstes de Soltan-Ali, qui ont tous à peu près cinq cents toises

de circonférence. Ces lacs ne sont séparés de la mer que par des barres de sable que les flots ont amoncelé sur le rivage. Ils déposent beaucoup de sel, dont on ne peut cependant pas faire usage, à cause de l'éloignement de la rade de Koslof. Le lac de Kenegess est presque tous les ans à sec.

C'est dans le district de Perekop que se ttouvent les lacs les plus importans et les plus riches, qui fournissent de sel les gouvernemens de la nouvelle Russie, de la petite Russie, de Charkof et de la Russie-Blanche. Les deux lacs les plus considérables, à peu de distance l'un de l'autre, sont connus, l'un sous le nom d'ancien lac (Starœ osero), et l'autre sous celui de lac Rouge (Krasnœ osero). Le premier, à dix-huit verstes de Perekop, est alongé, et a quinze verstes de tour; l'autre, qui n'en est éloigné que de deux verstes, est également oblong, présente quatre anses à son extrémité méridionale, et a vingt-quatre verstes de circuit. Ces deux lacs, situés à quelque distance de la mer, au milieu de la langue de terre qui sépare le Siwasch de la mer Noire, ont des bords vaseux et en partie élevés. Leur situation et la direction des fonds prouvent évidemment qu'ils communiquaient autrefois avec la mer, et que la Crimée a été jadis une île. Ces deux lacs ont fourni, dans les bonnes années, deux cent et jusqu'à huit cent mille pouds de sel: dans les années pluvieuses, au contraire, l'ancien lac ne dépose souvent que très-tard un peu de

sel, parce qu'il reçoit les eaux douces de beaucoup de sources, et il y a des années où le lac Rouge n'en fournit point du tout, comme cela est arrivé en 1785 et 1795. On a trouvé dans ce sel des morceaux de sel pur et transparent comme le cristal, semblable au sel fossile qu'on voit à Ilezki. Le fond de ces deux lacs est si ferme, que de lourdes voitures attelées de bœufs peuvent y entrer, et qu'on peut les charger sur place; mais on n'en retire que la troisième ou quatrième partie du sel que l'on exporte, ou qu'on amoncèle en grands tas sur la steppe découverte, où le sable et la poussière ne laissent pas que de l'altérer. Une voiture de la petite Russie attelée de deux forts bœufs, chargée de quatre-vingt-dix pouds de sel (ce qui est à peu près la quantité qu'elle peut contenir), est payée dix roubles en passant la ligne de Perekop: ce sel séché (wagowaja soll) est payé la même somme pour une charge de soixante-dix pouds seulement. On le vend en détail dix copecs le poud. Les navires d'Anatolie, qui viennent chercher le sel des lacs de Koslof, le paient quatorze copecs le killo (deux pouds dix livres): le sel est exploité, soit par les conducteurs mêmes, soit par des ouvriers libres et salariés, à raison de deux copecs par poud, qu'on leur paie en nature. Les Tartares des villages circonvoisins s'associent quelquefois à ce travail. Un membre de la chambre de la cour et plusieurs personnes sous sa direction, chargés jadis de la vente du sel, s'y sont considérablement

enrichis en plusieurs années. La couronne jouit à peu près de la moitié du revenu que produit annuellement la location à bail de tous les lacs salés, et cette somme est fixée, depuis 1797, à deux cent quatre-vingt mille roubles.

Adaman, appelé Krugloi osero (lac rond) par les Russes, le troisième des lacs salés de Perekop, n'est qu'à une verste et demie du lac Rouge, et a environ six verstes de circuit. Son fond est vaseux, et lorsqu'il dépose du sel, on l'abandonne aux ouvriers; mais on n'en fait jamais de provisions pour les magasins de la couronne.

Le quatrième est celui d'Itarchan, nommé aussi Kijatskœ osero, d'après un village situé dans les environs. Il est oblong, se dirige de l'est à l'ouest, et présente de grandes anses au sud. Il a vingt verstes de tour, et sa distance de celui d'Adaman est de trois verstes. Il est, ainsi qu'un autre contigu, le plus éloigné de Siwasch, qui forme de ce côté de profondes anses. Le fond de ce lac est assez solide; mais l'on ne s'en sert que lorsqu'on veut tirer beaucoup de sel à la fois, pour ne pas employer trop d'hommes et de bestiaux aux premiers.

Le cinquième lac, Kerlent, est dans la proximité de celui de Kijatskoe, mais plus au sud. Sa forme est oblongue, et il a deux verstes de circuit. Quoique le fond de ce lac soit vaseux, le sel qu'il dépose en

abondance est très-supérieur à celui du lac Rouge.

A l'est de celui-ci, et presque parallèlement, on voit le grand lac salé de Kirk, dont la circonférence est de trente-deux verstes. Il se dirige du nord au sud, avec une anse étroite à son extrémité méridionale. A cinq verstes plus loin, on trouve encore celui d'Elœaga, qui a quinze verstes de circuit. Ces deux lacs ne déposent pas de sel chaque année, et il n'est jamais en abondance; ce qui, joint à leur grand éloignement, les rend impraticables aux voituriers : c'est pourquoi on les a abandonnés aux Tartares qui demeurent dans les environs.

Le lac salé de Kursk, de trente verstes d'étendue, est à dix verstes de celui d'Elœaga, ainsi qu'un lac oblong près du rivage du Siwasch, sur la presqu'île de Tschungar, près du village de Kire, et de cinquante verstes de surface. Comme ces lacs donnent peu de sel, on en a abandonné le produit aux villages circonvoisins.

A ceux-ci succède enfin le lac bien plus important et plus riche de Jenitschi, près de l'extrémité septentrionale de la langue de terre d'Arabat, à douze verstes de la mer d'Asoph, et ayant treize verstes de circuit. On le visite très-souvent, et c'est içi que se faisait jadis la plus grande contrebande. Le sel de ce lac, dont on n'emploie pas le quart, est transporté par les voitures dans les gouvernemens de la nouvelle

Russie et de la petite Russie, et par eau à Taganrog. On jouit de la facilité de pouvoir se servir de barques pour transporter le sel du lac dans un lieu sec.

Nous allons parler maintenant des lacs salés de la presqu'île du Bosphore, qui ne servent, en grande partie, qu'aux habitans de cette contrée, et dont le sel est exporté des ports de Kaffa et de Kertsch en Anatolie. Le plus grand est le lac Alinskoe, que l'on nomme aussi Aktasch. Il est situé près de la pointe de terre pierreuse de Kasantip, très-avancée dans la mer d'Asoph, sur laquelle on prétend qu'il existe des vestiges d'une ancienne ville bâtie par les Vénitiens. Il est à cinquante verstes de Kaffa, et a vingt-trois verstes de tour. Il ne dépose pas de sel toutes les années, et celui-ci est difficile à exploiter, parce que le grain en est très-petit. Une partie du sel destiné à être exporté se transporte, dans les bonnes années, à Kaffa; on vient en chercher aussi sur des barques du Don, pour le conduire dans les pêcheries de la mer d'Asoph. Ce lac est couvert de plusieurs îles, et paraît avoir formé originairement une baie.

Près du village de Schrik-Ali, à trente-cinq verstes de Kaffa, on en trouve un autre bien plus riche, ayant une verste de circuit, mais dont on ne vient chercher le sel de mauvaise qualité que lorsque les pluies ont empêché les autres lacs d'en déposer.

Tschorak, qu'on appelle aussi Missir, est un lac salé de plus de dix verstes de circuit, avec plusieurs

anses, qui n'est séparé de la mer d'Asoph que par une barre de terre basse et étroite. Il est situé à dix-sept verstes de Kertsch, près d'une baie formée en partie par la pointe de terre Usuk-Kalessi, et dépose toutes les années du sel de bonne qualité, dont on n'extrait pas la quatrième partie; celui dont on fait usage est exporté dans l'Anatolie, ou transporté par les barques du Don, dans le gouvernement de la nouvelle Russie.

J'ai fait mention du lac salé de Schungulek, situé près du Bosphore, et qui a été jadis une baie du détroit.

Un autre lac salé, appelé Elken ou Itaraltschik, situé à l'ouest de la montagne d'Opuk, s'étend, du nord au sud, dans une longueur de huit verstes, avec une anse à son extrémité méridionale, se dirigeant au nord-est. Il a une circonférence de vingt-sept verstes; son éloignement de Kertsch est de cinquante, et sa distance de Kaffa est plus grande. Il paraît avoir eu des communications avec la mer Noire, à son extrémité méridionale, par une ouverture resserrée entre des hauteurs, qu'une langue de terre ferme aujourd'hui. Il dépose chaque année une quantité considérable de sel qu'on exporte en Anatolie.

A deux verstes de là, on trouve un autre lac plus petit et plus près d'Opuk, qui n'est séparé de la mer Noire que par une barre de terre basse, et près duquel on apperçoit le village de Tusla-Kajak. Il est,

comme le précédent, situé entre des hauteurs et la montagne d'Opuk à l'est, et forme quelques anses vers la mer. On l'appelle aussi Usunskoi osero; on prétend qu'il a dix verstes de circuit.

Le lac salé de Katschik, situé près de la pointe de terre de ce nom, qui borne la baie de Kaffa à l'est, a sa plus grande largeur vers la mer Noire, dont il n'est séparé que par une étroite bande de terre sablonneuse et basse, et produit rarement du sel, à cause des eaux douces qu'il reçoit.

On en voit encore un autre, Koiti, plus près de Kaffa, sur le bord de la baie, dont il n'est séparé que par une étroite bande de terre. Il a rendu pour la première fois, en 1793, du sel qui a été promptement dissous par la pluie survenue à l'époque de son extraction.

Tous les lacs situés entre le Berda et la Moloschnye-Wody, ainsi que ceux qu'on trouve près du Dnieper, tiennent, par leur nature, aux lacs salés de la Tauride. On remarque, près de la mer d'Asoph, le long des deux langues de terre, désignées par le nom de Berdænskyæ-Kossy, divers petits lacs salés ou mares déposant du sel sur le rivage plat de la mer, dont ils ne sont séparés que par les amas de sable que les vagues y ont amoncelés. Les plus considérables d'entre eux, sur la langue de terre la plus proche de Petrofskaja Krepost, portent les noms suivans:

Skalkowatoe, à six verstes de Petrofsk, ayant quatre verstes de circuit.

Sudowoi, près du précédent et de la mer, deux verstes de tour.

Gruskoi, à deux verstes de celui-ci, et à peu près de la même étendue.

Krasnoe, tout près du précédent; il a trois verstes de circuit.

Obitoschnoe, près de la seconde Berdænskaja Kossa, à l'ouest, à cinquante-huit verstes de Petrofskaja Krepost, et n'ayant pas au-delà d'une verste de tour. — Tous ces lacs, dans lesquels il entre beaucoup d'eau au printemps, provenant de la fonte des neiges, produisent, par cette raison, peu de sel, qui, quoique d'une mauvaise qualité, se transporte toutefois pour l'usage de quelques pêcheries.

On rencontre plusieurs lacs salés, de la même nature que les précédens, sur la langue de terre de Kinburn. On en trouve quelques-uns d'isolés au commencement de cette même pointe de terre, des deux côtés du rivage, dans le nombre desquels il y en a un près de la mer Noire, d'une odeur fétide; il y en a davantage aux environs de la forteresse de Kinburn, vers le Liman et la mer Noire, plus près de la pointe qui court à l'est. On avait autrefois affermé le sel de tous ces lacs, qui se vendait avantageusement en

Pologne, au ci-devant comte Besborodko, nommé prince depuis, pour une somme annuelle de cinq mille deux cents roubles. Le bail a expiré en 1795.

Tout le sel des lacs de cette contrée n'est pas d'une très-bonne qualité. Si l'on voulait s'en servir pour les pêcheries et pour saler la viande dont on pourrait faire un grand commerce dans la Méditerranée, il faudrait le purger, par le moyen de l'eau douce, des sels fossiles et cathartiques qu'il contient. Beaucoup de ces lacs salés répandent une odeur de violette qui annonce que leurs eaux sont corrompues ; d'autres ont une couleur rouge que j'ai remarquée sur quelques lacs salés, dans mon voyage de Sibérie. Ceux qui sont près de Perekop, renferment le sel le plus pur, et il est aussi de la même qualité dans quelques lacs de l'île de Kertsch, où il paraît en pyramides carrées et renversées. Ces lacs, les mieux situés pour l'exportation, ont fourni une immense quantité de sel depuis 1788. On a extrait dans cette même année huit cent quarante-deux mille six cent soixante pouds de ceux de Perekop, soixante mille de ceux de Koslof, quarante-six mille huit cent quatre-vingt-dix de ceux de Kaffa, quinze mille trois cent quatre-vingt de ceux de Kertsch, cinq cent dix-sept mille quatre cent quatre-vingt-quinze des lacs salés près de Jenitschi ; en total, un million quatre cent quatre-vingt-deux mille quatre cent vingt-cinq pouds. En 1789, l'exploitation fut de vingt-sept mille deux cent quarante-trois

pouds près de Kaffa, huit mille quatre cent cinquante-quatre près de Kertsch, quatre cent mille près de Jenitschi ; ensemble, quatre cent trente-six mille six cent quatre-vingt-dix-sept. En 1790, près de Perekop, un million huit cent neuf mille trois cent quatre-vingt-dix ; près de Koslof, douze mille quatre cent vingt-cinq ; près de Kaffa, cinq mille deux cent trente ; près de Kertsch, cent soixante-quatre mille trois cents ; près de Jenitschi, trois cent mille quatre cents : en total, pour cette année, deux millions deux cent quatre-vingt-onze mille sept cent quarante-cinq pouds. En 1791, près de Perekop, deux cent soixante dix mille ; près de Jenitschi, deux cent cinquante mille ; par conséquent cinq cent vingt mille pouds. On n'exploita point de sel cette année, ni la suivante, dans les autres endroits, à cause que la guerre avait interrompu les communications. En 1792, les lacs salés près de Perekop rendirent sept cent trente-un mille six cent quatre-vingt-deux pouds ; ceux de Koslof, cent soixante-dix-huit mille trois cent dix-huit ; ensemble, neuf cent dix mille pouds. En 1793, ceux de Perekop, deux cent quatre-vingt mille pouds ; ceux de Koslof, cent mille ; ceux de Kaffa, cinquante mille ; ceux de Kertsch et près de Jenitschi, autant ; ceux de Berdænsky sept cent quarante ; total, cinq cent trente mille sept cent quarante pouds ; et dans les années suivantes, le produit a toujours augmenté de quelques millions de pouds.

Des fabriques, des manufactures et du commerce de la Crimée.

L'émigration des Arméniens et des Grecs fut une des principales causes de la décadence de l'industrie qui avait été assez florissante sous la domination des princes tartares. Depuis même que ce pays est au pouvoir des Russes, il est encore dépourvu des ouvriers les plus nécessaires, sans parler de ceux qu'on pourrait employer dans les fabriques et les manufactures. Parmi celles qui se sont conservées, et que des Tartares, des Grecs ou des Juifs dirigent, les fabriques de marroquin de Bachtschisarai et de Karassubasar sont les plus importantes. On en compte treize dans la première de ces villes, où il y en a une qui appartient à la Metschet Jani-Dscham, et cinq dans la dernière, où l'on prépare en même temps des peaux passées en mégie (meschini). On trouve, en outre, quatre tanneries à Karassubasar, et quelques autres à Koslof; mais la meilleure fabrique de ce genre est, sans contredit, celle que l'amiral Mordwinof a établie à grands frais, depuis quelques années, dans son village d'Eggis-Obo: on y prépare les cuirs comme ceux de l'étranger, et l'on y fabrique aussi des cuirs de semelles et de harnois.

Les marroquins de Crimée, qu'on ne teint qu'en rouge et en jaune, ne le cèdent en rien, pour la

qualité, à ceux de Turquie, et servent à faire des chaussures et des harnois, ou bien ils se transportent dans l'intérieur de l'empire. On n'emploie à la fabrication des meilleurs marroquins que des peaux de bouc, dont chacune coûte un rouble et demi; et on prend pour celui d'une qualité inférieure, sur-tout du jaune, des peaux de mouton qui, non préparées, se vendent soixante-dix copecs la pièce. — Voici ce que j'ai pu apprendre sur les procédés suivis pour la préparation de ces cuirs: On commence d'abord par échauler ces peaux pendant dix jours; puis on les dépile et on les laisse tremper quinze jours dans une eau de chaux, et autant de temps dans une lessive mêlée d'excrémens blancs de chien: après les avoir lavées, on les recouvre de sel fin, et on les laisse encore cinq jours dans l'eau; ensuite on frotte avec de l'eau de miel le côté du poil, sur lequel on applique la couleur. Quand elles ont reçu cette préparation de miel et de sel, on peut les laisser, à volonté, dix jours ou six mois avant de les teindre. On vend à Bachtschisarai, quarante et jusqu'à cent roubles et plus, l'ocka de la cochenille employée pour teindre ces peaux en rouge, selon que cet article est plus ou moins abondant. Trois cent cinquante drachmes de cochenille et quinze d'une racine nommée zœgenn suffisent pour teindre quarante peaux. On fait bouillir ces substances dans cent ocka ou dix eimers d'eau; on y ajoute quinze drachmes d'alun (schap, ou en grec

stipsi), et on passe cette couleur huit fois sur une peau qui exige quinze drachmes du mélange. On achève l'opération en frottant les peaux avec les feuilles du fustet (tapak-japrak); et, après les avoir arrosées d'eau, on les foule, on les sèche et on les frotte avec de l'huile d'olive; ensuite elles sont passées sous la calandre et sous la presse. Cette dernière opération est répétée jusqu'à deux fois[1]. On vend trois à quatre roubles les meilleures peaux de marroquin rouge, suivant leur grandeur et leur beauté; les jaunes sont moins chères.

Bachtschisarai renferme seize ateliers où l'on fabrique toutes sortes de couteaux, des lames de sabres et autres instrumens tranchans, renommés par leur bonne trempe; quelques fabriques de feutre, où l'on en fait jusqu'à cinq mille de couleurs et de grandeurs différentes, ainsi que des manteaux de feutre (burki) propres à garantir de la pluie, et semblables à ceux dont se servent les Tscherkesses. On paie vingt-cinq copecs l'ocka de la laine qu'on emploie dans la fabrication de ces feutres, qui se vendent deux roubles la pièce, et les manteaux trois. Plusieurs Grecs et Arméniens ont établi une fabrique de savon et quelques fabriques de chandelles à Karassubasar.

---

[1] Les marroquiniers d'Astracan emploient presque le même procédé. (Voyez *Voyages de Gmelin*, t. II).

Dans la même ville, les Arméniens s'occupent à faire de la poterie de médiocre qualité, ainsi que des tuiles et des tuyaux d'argile pour la conduite des eaux; on en fait aussi dans plusieurs villages, sur-tout à Sobla, où l'argile est de bonne qualité. Les selliers et les bottiers de Bachtschisarai ont une réputation méritée. — Quant au charronage, on est encore réduit à se servir des mauvaises et lourdes roues des Tartares montagnards, qui sont plus ou moins solides.

Les Grecs des environs de Kaffa s'occupent, depuis 1793, à brûler en automne, dans des fosses, la soude (kallia) qu'ils tirent de l'arroche à fleurs en rose[1], et de la soude élevée[2]: elle s'exporte avec beaucoup d'avantage par mer, et on la vend sur le pied de cinq roubles le kantar (quatre cent quarante ocka, environ trois pouds ou un quintal). Il faut environ cinquante-six charretées des plantes ci-dessus, pour obtenir un quintal de soude. — Les Tartares font aussi dans quelques villages, entr'autres à Aktaschi-Kijat, près du Salgir, du salpêtre que l'on recueillait jadis en si grande quantité en Tauride, qu'on en envoyait souvent à Constantinople, dans la même année, trente à quarante mille ocka. Ils retirent le nitre des tas de cendres (kurgan-obo) que les Tartares ont l'habitude d'amonceler autour de leurs

---

[1] *Atriplex laciniata.* — [2] *Salsola altissima.*

villages de la plaine, et qui provient sur-tout de la tourbe de fumier qu'ils brûlent. Comme ces cendres sont sèches et chaudes, les brebis se plaisent à y coucher pendant l'hiver, les humectent de leur urine et y laissent leurs excrémens. Toutes les places où ces animaux ont parqué, fournissent également une bonne terre nitreuse, lorsque le sel n'y domine pas trop. Ce nitre est lessivé dans des cuviers ou tonneaux, et il est si productif, selon le rapport des Tartares, qu'ils retirent un ocka de salpêtre pur de vingt ocka de terre. Cette terre nitreuse est tellement saturée d'alkali, qu'on n'a pas besoin d'y ajouter la lessive des cendres. Après avoir versé la seconde lessive sur de la terre fraîche, on la fait bouillir dans de petites chaudières qui contiennent jusqu'à seize eimers de lessive, et la cuisson dure pendant vingt-quatre heures. Un eimer donne à peu près deux livres de salpêtre. On se sert, pour clarifier, de blancs d'œufs que l'on ajoute au salpêtre, après l'avoir dissous de nouveau. Les Tartares vendent ce salpêtre, qui est assez bien épuré, de quarante-cinq à cinquante copecs l'ocka, c'est-à-dire, un peu moins de six roubles le poud. Il ne coûtait jadis guère plus de deux roubles, et il se vendait à peu près huit en Anatolie. Sur toute la presqu'île du Bosphore, et même dans les villages déserts, on voit de ces tas de cendres, dont on pourrait se servir avec avantage pour la fabrication du salpêtre.

La Crimée, par sa situation, son éloignement des provinces intérieures et fertiles de l'empire, ses minces récoltes de grains, sa population peu nombreuse et son industrie bornée, ne peut pas prétendre à un commerce d'exportation et d'importation bien considérable. Quelque avantageuse que soit sa position géographique par rapport à la navigation, elle ne peut cependant pas tenir la balance du commerce des ports d'Odessa, de Taganrog et de Cherson, qui sont à portée de tous les articles d'exportation, à cause de son éloignement et de la difficulté des transports, qui ne sont favorisés ni par une navigation intérieure (cabotage), ni par des chemins praticables en hiver pour les traîneaux. La navigation de la mer Noire est tellement dangereuse en hiver, soit par les fréquentes tempêtes, soit par les brouillards ou le charriage des glaces, qu'aucun bâtiment ne peut sortir du canal de Constantinople qu'à la fin de l'équinoxe du printemps; ce qui rend alors nul l'avantage dont jouit la Crimée d'avoir ses ports libres dans cette saison. Pour faire prospérer le commerce de la Crimée, il serait utile que des marchands aisés s'y établissent, et qu'ils s'approvisionnassent par eau, sur le Don et la mer d'Asoph, de toutes les productions de la Russie, telles que du fer, du chanvre, des bois de construction, de toiles à voile, des câbles, du suif, du beurre, du blé, etc., qu'ils pourraient faire acheter dans les marchés des provinces de l'intérieur, où les prix sont

très-bas. Il faudroit aussi établir un droit de transit sur toutes les marchandises qui arrivent de l'étranger par la Baltique, telles que les draps, les velours, la cochenille, le café, l'indigo, les articles de quincaillerie, pour exporter avec bénéfice ces marchandises en Anatolie, et nuire au commerce des caravanes de Smirne. Les articles que la Crimée exporte maintenant sont du sel, du froment qu'on ne peut avoir, dans les mauvaises années, que des Nogais, par le Dnieper; des cuirs, des pelleteries, de la soude, du beurre, un peu de caviar, des poissons fumés, un peu de cire et de miel, des feutres, des cordages, un peu de terre à foulon. L'exportation des peaux, de la laine et du salpêtre est défendue; ces articles ne sortent que par contrebande. L'importation se borne à quelques étoffes de soie et de coton, pour les Tartares et leurs femmes, qui préfèrent toujours les marchandises et le goût des Turcs. L'établissement des ports francs n'aurait pas été fort avantageux à la douane nouvellement établie à Perekop; il aurait non seulement apporté de grands obstacles à l'importation des grains de la petite et de la nouvelle Russie, sans laquelle la Crimée souffrirait de la disette, à cause des mauvaises récoltes que l'on fait depuis que les Russes l'occupent; il aurait de plus entravé celles des foins dans les steppes du Dnieper, et aurait aussi beaucoup gêné toute exportation de grains.

Les objets d'exportation les plus importans consistent

aujourd'hui en cent cinquante mille killos de sel que l'on charge annuellement du côté de la mer, et le froment qui peut monter, dans quelques années, de soixante à quatre-vingt mille tschetwerts ou malters de Russie (de sept pouds et demi chacun), dont la majeure partie est embarquée à Koslof. Le commerce des grains est le plus avantageux de la Crimée. Malgré la défense, il sort une assez grande quantité de peaux et de laine. L'exportation de la soude, dont on n'envoie guère au-delà de mille pouds à l'étranger, est susceptible d'augmentation par la suite. On vend pour plus de trente mille roubles de beurre. Tous les autres articles d'exportation, à l'exception d'une toile grossière et étroite, dont soixante-dix mille arschines passent à l'étranger, sont insignifians. On pourrait faire un grand bénéfice sur le fer, s'il y en avait toujours en quantité suffisante sur les lieux. Cet article était tellement recherché en 1800 dans les ports de mer, pour la Turquie, qu'on le payait jusqu'à trois roubles le poud.

Voici les principaux articles d'importation: le coton brut et toutes sortes d'étoffes de coton, et celles de soie dans le goût des Orientaux, les vins de l'Archipel et ceux que l'on recueille sur les bords du canal de Constantinople (Sekiskaja-Wodka)[1], ou

[1] Ce nom dérive de l'île de Scio, que les Turcs appellent Sekis. On

l'eau-de-vie distillée de fruits ou du marc de raisins, le tabac de Turquie en feuilles, et toutes sortes de fruits crus et secs.

L'exportation ne s'élève pas au-delà de quatre à cinq cent mille roubles; les registres indiquent à peu près la première somme : l'importation est environ de cent mille roubles de moins. L'excédant se paie, soit en ducats, soit en monnaie d'argent de Turquie de bas aloi, qui, pour cette raison, a cours dans l'intérieur de la presqu'île, et dont les Tartares ont peut-être caché une grande partie. Le cours de cette monnaie fut si haut avant l'année 1794, par la ruse ordinaire des marchands qui font le commerce des grains, et qui savaient profiter adroitement du prix que les Tartares attachent à la monnaie mahométane, qu'après l'augmentation de vingt-deux pour cent que lui avait donnée le sultan actuel, cette monnaie turque gagnait encore contre celle de billon, le papier et même contre les monnaies d'argent de Russie, une valeur intrinsèque de vingt-deux pour cent. On échangeait le jüslik (deux piastres et demie) contre

---

y fabrique, ainsi que dans les autres îles de l'Archipel, une grande quantité d'eau-de-vie, que l'on obtient par la distillation des fruits et du marc de raisins, et qui se vend à très-bon compte. Les fermiers de la vente de l'eau-de-vie en font venir beaucoup, pour en préparer une mauvaise boisson spiritueuse.

un trois quarts, et même un quatre cinquième de rouble; le kilik contre cent soixante copecs, l'altmyschlik contre cent quinze copecs, et le gruusch ou lew contre soixante-dix copecs. L'exportation des grains ayant été défendue dans les années suivantes, le jüslik tomba à un rouble et demi, le kilik à deux tiers de rouble, l'altmyschlik à quatre-vingt-dix copecs, et le lew à soixante. Comme on prenait cette monnaie beaucoup au-dessus de sa valeur intrinsèque, vu que l'altmyschlik ne contient que quarante-quatre cinq sixièmes solotnik d'argent fin, et a une valeur réelle de soixante-trois copecs et un quart, il parut en 1797, sur cet objet, un édit qui régla le prix auquel on prendrait dans les caisses les différentes monnaies turques; savoir: le jüslik sur le pied de soixante-quatorze copecs et demi, le kilik à soixante-trois et demi, l'altmyschlik à cinquante, et le gruusck, comme d'un meilleur titre, à cinquante-cinq copecs.

Le gouvernement a fait importer pour son compte, en Tauride, du cuivre d'Anatolie; et cette matière était destinée jadis pour l'hôtel des-monnaies établi en Crimée, qui fut supprimé au commencement de la guerre avec les Turcs, après avoir fait frapper à peine pour cent mille roubles de monnaie de cuivre de cinq copecs. On payait alors le modique prix de trois et demi à cinq roubles le poud de ce cuivre, qui n'entrait que par contrebande, parce que le sultan en avait défendu l'exportation. Son prix a haussé

depuis, et il coûte autant qu'en 1796 et 1797, lorsqu'il fut importé de nouveau pour les besoins de l'hôtel des monnaies qu'on devait alors établir à Cherson.

Si le commerce de la Crimée parvient à prospérer (ce qui ne peut être que le résultat d'une population plus nombreuse, et de l'établissement d'une compagnie à qui l'on conférera le privilége exclusif, pour l'engager à établir dans cette presqu'île un dépôt de denrées ou matières de l'intérieur destinées à l'exportation), ce commerce pourrait encore s'étendre considérablement, par l'importation de la soie de Bruse, du poil de chèvre d'Angora, et de plusieurs drogues qu'on peut avoir directement à meilleur compte du Levant, ainsi que par celle du safran, du carthame et de la garance.

Il faut espérer aussi que l'éducation des vers à soie s'améliorera encore dans la Crimée[1]; qu'on s'occupera de multiplier assez la culture de la vigne, pour fournir à tous les gouvernemens circonvoisins les vins qui leur sont nécessaires; que pour accroître enfin l'aisance des habitans de la contrée, et pour diminuer l'importation des marchandises étrangères, on cultivera le coton, la garance et le sésame. D'après les

[1] Voyez, à ce sujet, les observations patriotiques contenues dans l'ouvrage de feu M. le conseiller d'état Müller, intitulé *Sammlungen Russischer Geschichte*, vol. VII, p. 515, et suivantes.

essais qui ont été faits, on ne peut douter aujourd'hui que le pays ne soit aussi favorable à la culture de ces plantes que les environs du Terek et ceux d'Astracan.

L'exportation qui se fait de la Crimée en Russie consiste maintenant en sel, dont le gouvernement a le monopole; en peaux d'agneaux noires et grises, peaux de moutons, cuirs bruts, laine, poil de chameau, peaux de lièvres, marroquins, cuirs tannés et teints en jaune; vins de la Katscha, de l'Alma, de Sudagh, de Koos et autres vallons adjacens; en noix qui croissent en partie dans la presqu'île, ou sont importés de l'Anatolie, et dont on exporte plus d'un million en Russie, à raison de quatre-vingts à cent copecs le mille; en noisettes, pommes de sinapi, oranges et citrons; en fruits secs, dos d'esturgeons séchés (balyki), nardenk ou raisiné, feutres, perches de noisetier pour les huttes des Tartares-Nogais, et quelques racines de raifort sauvage, ou crambe d'Orient[1].

Retour de la Crimée à Saint-Pétersbourg.

Je partis le 18 juillet 1794 pour retourner à Saint-Pétersbourg, et je pris la route de Koslof, afin de

---

[1] *Crambe orientalis.*

visiter cette ancienne ville commerçante et active, encore assez bien peuplée.

Jusqu'au second passage du Salgir on suit le chemin qui conduit d'Akmetschet à Perekop, et on tourne ensuite au nord-ouest, pour arriver dans une plaine découverte, où l'on apperçoit encore, en plusieurs endroits, la couche calcaire horizontale parsemée d'oolites et de fragmens de coquilles. Les bords du Salgir ne sont plus couverts des plantes si variées sur les montagnes de la Tauride, et je ne remarquai que la flore monotone des steppes qui s'étendent jusque vers Koslof, où le terrain est sablonneux et imprégné de sel. Voici les plantes que je pus encore observer à cette époque :

La sauge penchée[1], la sauge éthiopienne[2], le marrube à fleurs variables[3], le polium à fleur blanche[4], l'orcanette vipérine[5], la berle faucillière[6], le panicaut commun[7], la carotte vinasque[8], la vipérine commune[9], la vipérine élevée[10], la statice trigone[11], la statice des corroyeurs[12], l'euphorbe ésule[13], l'œillet des chartreux[14], la scabieuse ukranique[15],

---

[1] *Salvia nutans.* — [2] *Salvia æthiopis.* — [3] *Marrubium peregrinum.* — [4] *Teucrium polium.* — [5] *Onosma echioides.* — [6] *Sion falcarium.* — [7] *Erymgium campestre.* — [8] *Daucus visnaga.* — [9] *Echium vulgare.* — [10] *Echium altissimum.* — [11] *Statice trigonia.* — [12] *Statice coriara.* — [13] *Euphorbia esula.* — [14] *Dianthus carthusianorum.* — [15] *Scabiosa ucranica.*

la chicorée sauvage[1], l'armoise d'Autriche[2] l'achillée cotonneuse[3], l'achillée mille-feuille[4], la centaurée ovina[5], l'immortelle annuelle[6], la perlière des sables[7], le seneçon jacobée[8], le chardon nain[9], l'inule odorante[10].

Sur l'emplacement des anciens villages on voyait l'harmale à feuilles découpées[11], à laquelle les Tartares attribuent la vertu de purifier le mauvais air, et dont ils recueillent avec grand soin la semence sous le nom d'ueserlyk, comme un purgatif, que l'on exporte en assez grande quantité en Turquie.

A Tujak, près duquel deux autres villages ont été construits, on change de chevaux. Vers Koslof, à peu de distance du village de Saak, on atteint le lac salé du même nom, situé à la gauche du chemin, et celui de Gnilœ osero (lac fétide) à droite, entre ce dernier et la mer Noire, dont il n'est séparé que par une bande étroite de terre sablonneuse; le sol est imprégné de sel et couvert de plantain maritime[12] et d'autres herbes. On prétend que les exhalaisons de ce lac fétide contribuent autant à la salubrité de Koslof

[1] *Cichorium intybus.* — [2] *Artemisia austriaca.* — [3] *Achillea tomentosa.* — [4] *Achillea millefolium.* — [5] *Centaurea ovina.* — [6] *Xeranthemum annuum.* — [7] *Gnaphalium arenarium.* — [8] *Senecio jacobœa.* — [9] *Carduus pumilus.* — [10] *Inula odorata.* — [11] *Peganum harmala.* — [12] *Plantago maritima.*

que les émanations du Siwasch à celle de Perekop, et que c'est par cette raison que les fièvres intermittentes ne sont pas aussi communes dans ces villes.

Les Tartares donnent le nom de Gusl-Owe [1] à la ville que les Russes ont appelée de tout temps Koslof. Lors de l'occupation de la Crimée on fit des recherches sur les noms des anciennes villes habitées par les Grecs, et l'on donna à celle-ci celui d'Eupatoria, sans pouvoir désigner avec exactitude l'emplaçement qu'elle occupait jadis. Koslof, à soixante verstes d'Akmetschet, est situé au bord d'une baie sabonneuse et circulaire, sur un plateau peu élevé; ce qui, joint à la chaleur qu'on y ressent, augmente le nombre des insectes: les nuits y sont également chaudes, et c'est peut-être une des causes qui rend la fièvre peu commune. Cette ville est bien peuplée; on y voit l'ancienne forteresse et quelques amas de décombres: elle est bâtie comme toutes les villes tartares; ses rues sont étroites et tortueuses, et les maisons cachées derrière les hautes murailles des cours. Un négociant français nommé Sauron, mort depuis quelque temps, et qui faisait un commerce considérable d'exportation, avait fait construire près de la mer la maison la plus

---

[1] Güs ou Gœs signifie *œil*, et Œv, *cabane;* par conséquent, une cabane avec un œil ou une fenêtre ronde. On ne saurait déterminer quelle circonstance a pu donner lieu à cette dénomination.

apparente, ainsi que de bons magasins, et une machine pour nettoyer le froment. La ville renferme treize metschets tartares, sept medress ou maisons d'instruction, et une metschet, la plus grande de toute la Crimée, après celle de Kaffa, et bâtie sur le même modèle. Le dôme a cinquante pieds de diamètre, et on voit de chaque côté de la façade deux et trois coupoles. Cette metschet est chargée de plus d'ornemens que celle de Kaffa, et avait comme elle deux tours élevées qui ont été renversées par le vent, et que l'on n'a point reconstruites. La ville renferme en outre deux bains voûtés, onze maisons particulières qui servent d'hôtelleries et d'entrepôt pour les marchandises (kan), et six appartenant à la couronne, toutes bâties à la manière des Tartares; deux cent douze boutiques particulières et cent onze de la couronne, vingt-quatre cafés, dix-huit boulangeries, vingt-cinq ateliers de charpentiers et de tonneliers, quarante-cinq magasins, six tanneries, dix fabriques de feutres, vingt-cinq cabarets et brasseries où l'on fait la busa; une église arménienne, une chapelle grecque, une synagogue et deux écoles juives; six cent cinquante maisons tartares, trente-huit appartenant aux Grecs et aux Arméniens, et deux cent quarante aux Juifs. La population de la ville est composée de mille neuf cents Tartares mâles et de mille huit cent quinze femmes, trois cent quinze Juifs mâles et trois cent quatre-vingts femmes. Les murs de la ville, qui

tombent maintenant en ruines, étaient flanqués de tours carrées. On voit, à l'est et à l'ouest de la ville, beaucoup de moulins à vent, en partie horizontaux, dont le nombre s'élève à trente-quatre, y compris les moulins souterrains que l'on fait tourner par des chevaux. Ceux à ailes perpendiculaires en ont souvent six à sept, et reposent sur un massif en pierre. A l'extrémité occidentale on remarque, près du rivage, la quarantaine, dont les bâtimens ne sont point encore construits. La rade de Koslof est exposée aux vents de trois côtés; elle n'est abritée de ceux du nord que par la ville. Les tempêtes, qui n'y sont que trop fréquentes, font chasser souvent les vaisseaux sur leur ancre et les jettent sur la côte. Il serait donc à desirer, sous le rapport du commerce considérable que l'on fait à Koslof, qu'au moyen d'un môle qu'il serait facile d'élever sur le banc, vers la partie ouest de la baie, près de la quarantaine, où l'eau n'a qu'une profondeur de sept à dix pieds, on formât un petit port, dans lequel les bâtimens pourraient faire leur quarantaine sans danger. La privation de cet avantage a été quelquefois la cause de la perte d'un si grand nombre de navires dans la même année, que personne n'a voulu par la suite assurer pour les ports de la mer Noire, au grand préjudice du commerce de Koslof, qui a toujours été et qui est encore le plus considérable de toute la Crimée. En 1793 on a frété içi cent soixante-seize bâtimens chargés de blé, de

sel et de cuirs. La proximité des Nogais, ainsi que la navigation du Dnieper, facilitent beaucoup le commerce de cette première denrée. Il faudrait également multiplier les tanneries de ce lieu, pour favoriser l'exportation des cuirs : dans celles qui existent on fabrique aussi des cuirs à semelles, pour la préparation desquels on fait venir, de l'Archipel, des glands du chêne à grosses cupules [1] (balamut).

Une machine hydraulique, qu'un cheval faisait mouvoir, versait l'eau qui servait aux besoins de la ville, et qu'une source profonde fournissait, dans un réservoir situé à quelque distance des murs, d'où elle se répandait par plusieurs tuyaux; mais il n'en existe plus aujourd'hui aucun vestige, et les habitans sont réduits à boire la mauvaise eau des fontaines de la ville.

Quelques jardins entourent la ville; la vigne y réussit assez bien et n'a pas besoin d'être arrosée. La plage sablonneuse offre en abondance la racle hérissée [2], l'arguze [3], la pulicaire [4], le panicaut maritime [5], la pimprenelle saxifrage [6], plantes presque toutes couchées sur le sol.

Le chemin de Koslof à Perekop traverse une steppe

---

[1] *Quercus ægilops.* — [2] *Cenchrus echinatus.* — [3] *Messerschmidia.* — [4] *Plantago psylium.* — [5] *Eryngium maritimum.* — [6] *Pimpinella saxifraga.*

sablonneuse et découverte : le sol du Tarchanskoi-Kut est en général graveleux. On distingue toujours dans cette plaine la couche horizontale calçaire jusqu'à Toigaily (vingt-deux verstes), et Dschalair (quinze verstes), d'où l'on atteint, au-delà d'Uschun (quinze verstes), le chemin de Perekop. Entre Dschalair et Uschun la couche calcaire se termine tout-à-coup dans un vallon humide et imprégné de sel, à travers duquel le chemin conduit à une digue de pierre, et la plaine salée continue jusqu'au pont de pierre que l'on rencontre sur le chemin de Perekop. Près de ce pont, où se trouve également la station de poste, qui est à dix-huit verstes d'Uschun, on voit une ancienne redoute élevée par les Russes. Tout le reste du chemin jusqu'à Perekop n'est, en été, qu'une plaine desséchée et stérile, sans aucun pâturage, et désagréable par la poussière excessive qui la couvre.

Le 27 je partis de Perekop. Le chemin se dirige à l'ouest, d'abord en côtoyant la ligne, ensuite le long du golfe, à un éloignement considérable. On remarque distinctement que ces bancs et pointes de terre dépassent de bien peu le niveau de la mer. La steppe aride et saline est abondamment couverte du polycnême des champs [1] et du polycnême dichotome [2],

[1] *Polycnemum arvense.* — [2] *Polycnemum dichotomum.*

de la soude couchée [1], et quelquefois aussi de la soude à feuilles longues [2] et de la soude à feuilles de sedum [3]. Après une marche de trente-deux verstes, on atteint Kalantschak, où le prince Potemkin a fait construire un beau palais, avec six bâtimens adjacens, et qui tombe maintenant en ruine. On trouve ici plusieurs bonnes et profondes sources; aux environs il y a une fortification régulière avec des bastions en terre, et deux têtes de pont, l'une pour un pont de bois et une autre en pierre, sur le ruisseau Kalantschak. La station suivante est Kopanki, à trente verstes; à dix plus loin on arrive près d'un village du même nom, habité par des colons, et ensuite à un autre, peuplé de nouveaux paysans, nommé Kastagrisowa, situé à douze verstes de là, près du vallon de Karawaika, entouré d'un bas-fond sablonneux. On parcourt ensuite une contrée sablonneuse, couverte de mottes de sable mouvant, qui se prolonge presque jusqu'à Oleschki, sur une étendue de dix-huit verstes: on y voit le saule nicheur [4], espèce à branches rouges et rampantes, et un petit bois de bouleau, qui est peut-être un reste du *lucus Achillis* dont parle Strabon; le chardon cyanoïde [5], d'une crue singulière, avec des feuilles lancéolées et peu découpées, décrivant de

---

[1] *Salsola kali.* — [2] *Salsola soda.* — [3] *Salsola sedoides.* — [4] *Salix incubacea.* — [5] *Carduus cyanoides.*

larges ailes le long de la tige, perce ici à travers le sable. On trouvait aussi en abondance des roseaux, l'orcanette vipérine [1] et autres plantes qui se plaisent dans le sable. Cette plage sablonneuse longe le Dnieper, et s'étend d'un côté jusqu'aux retranchemens de Sburiefskoi, et de l'autre, jusqu'à la langue de terre de Kinburn.

Oleschki, dont le nom dérive peut-être de l'ancienne ville d'Héléniopolis, est un assez grand village composé de deux cent soixante-quinze feux, et situé sur une steppe élevée au bord du bas-fond marécageux du Dnieper. L'inspecteur, qui réside sur les lieux, a la surveillance de six autres villages circonvoisins nouvellement établis, savoir: Kardaschina, de vingt-cinq maisons; Bolschye-Kopany de dix, Kostagrisowa de six, Tscharburdi de dix, Radenskaja et Malye-Kopani, chacun de six. Le nombre des habitans de tous ces villages est de neuf cent soixante-quatre, et on s'occupait encore, à cette époque, à construire d'autres villages (Tschapli et Tschernaja-Dolina), sur la route de Perecop à Berislawl.

Les Cosaques-Saporogues ont eu jadis leur sjetsch dans les environs d'Oleschki, à vingt-huit verstes à peu près où commence le Liman du Dnieper, et à trente du premier lac salé de Kinburn.

---

[1] *Onosma echioïdes.*

Pour arriver à Cherson, on traverse le Dnieper sur des prames et de grandes barques. On passe du premier bras du fleuve (Tschaika) dans la Konskaja, et de là dans la Gniluscha, et enfin le Dnieper même, qui a un peu moins d'une verste de largeur. Tout le bas-fond est marécageux, couvert de roseaux élevés, et sa distance d'Oleschki à Cherson est de dix-huit verstes.

La ville de Cherson, qui doit son existence au règne glorieux de Catherine II, depuis la paix de 1774, est située sur la rive droite du Dnieper, et domine le large bas-fond marécageux, qui est cause du mauvais air qu'on y respire en été, quand le vent souffle de ce côté. Cherson est composé d'une citadelle, d'un faubourg situé dans la partie supérieure, où sont les casernes, et de la ville, bâtie en amphithéâtre. C'est dans la citadelle même que se trouve la belle église cathédrale, près de laquelle on voit le monument, en forme d'obélisque, du prince de Wurtemberg, celui du général Muller-Sakomelskii et celui du général du génie Korssakof. Le corps du prince Potemkin a été déposé dans cette église. L'arsenal, l'amirauté et la maison du commandant se trouvent dans l'intérieur du fort. On construisait alors dans la ville basse, régulièrement bâtie, une belle église, indépendamment de deux qui s'y trouvaient déjà. Le faubourg, où logent les militaires, renferme plusieurs églises en bois. Entre la ville basse et la citadelle il y

a une grande esplanade plantée d'arbres, qui ne prospèrent point, et n'ont fait aucun progrès depuis dix ans. Le séjour de cette ville est fort désagréable, à cause de la poussière insupportable que le vent y pousse en tourbillons, de la boue excessive qui règne en hiver, et des essaims innombrables de cousins que produisent les bas-fonds. Comme cette ville manque totalement de bois, les habitans coupent les beaux sapins qui descendent par eau de la contrée supérieure du Dnieper, et dont chacun vaut environ un rouble.

Le commerce de Cherson se fait, soit par Otschakof et Nikolaef, soit par la Glubokinskaja-Pristan, jusqu'où les plus grands bâtimens peuvent remonter le courant. L'exportation, qui consiste principalement en froment, chanvre, toiles à voile et toiles ordinaires, serait par la suite susceptible d'accroissement, si des négocians aisés s'établissaient dans cette ville. Depuis quelques années on exporte aussi de l'ivoire, qui vient de Sibérie.

La communication des contrées supérieures du Dnieper serait d'un bien plus grand avantage pour le commerce de Cherson, si les chûtes occasionnées par la bande de granit et les rocs, sur lesquels le rapide Dnieper roule ses eaux, n'entravaient point la la navigation de ce fleuve depuis Kaidak jusque vers Nikopol. Ces chûtes, pour le nivellement desquelles la couronne a déjà employé de grandes sommes, afin

de débarrasser le fleuve et faciliter le transport des marchandises qu'on est obligé de voiturer jusqu'à présent, ne permettent encore que le flottage des bois de charpente, qui ne peut avoir lieu que lorsque les eaux sont d'une certaine hauteur. On compte jusqu'à douze de ces chûtes, qui sont plus ou moins dangereuses, savoir : Kaidazkoi, Surskoi, Lochanskoi, Swonez (une des plus fortes), Knaginez, Nenassitez (la plus dangereuse de toutes, et sur laquelle une barque vide ne pourrait pas passer), Wolnych, Woronowasabora, Budylskoi, Lytschnoi, Towolschanoi et Wolnii.—La bande de granit qui sert de base au rivage du Dnieper, et qui, en cet endroit, remplit son lit d'écueils, est la même que celle qui se dirige de la contrée entre le Berda et le Moloschna; elle traverse le Dnieper en longeant l'ancienne ligne et le Konskaja, croise l'Ingul près d'Elisabeth, le Bog près de Sokoly, et perce jusque dans les environs de Tumbassar ou Dubassar vers le Dniester, où elle se réunit aux monts Carpaths. Il est hors de doute qu'on ne trouvât, avec le temps, de très-bonnes mines dans les environs, si on chargeait un homme actif de faire les recherches nécessaires à ce sujet.

Le 25 juillet, je continuai mon voyage par une chaleur excessive, sur des steppes en pente douce, et je me rendis d'abord à Bjela-Zerkow (église blanche), à vingt verstes de Cherson, puis à Kopenka, à quinze verstes plus loin, où toutes les eaux étaient taries,

et de là enfin à Nikolaef, où nous arrivâmes la nuit, après avoir parcouru trente verstes.

Nikolaef serait devenu une des villes les plus jolies et les plus remarquables de l'empire, si on avait continué à l'embellir avec le même soin qu'on y avait mis d'abord. Ce ne fut qu'en 1791 qu'on jeta ses premiers fondemens sur une place absolument nue. En 1792, Michailo-Leontiewitsch Falajef, qui avait reçu l'ordre du prince Potemkin de s'occuper de la fondation de cette ville, y fit bâtir plus de quatre cent cinquante maisons. L'année suivante on n'ajouta presque rien à ce qui avait été fait; mais, en 1794, le nombre des maisons augmenta, par les soins de M. l'amiral Semenowitsch-Mordwinof, jusqu'à celui de sept cents, et la ville s'étendit beaucoup lorsqu'on y transporta l'amirauté de Cherson.

Cette ville est située dans une belle plaine entre l'Ingul et le Bog, qui se réunissent ensuite immédiatement dans un angle que fait le Bog, de l'ouest à l'est. La place du marché, ornée des plus belles maisons, est située le long de l'Ingul, et l'Amirauté, dans la partie supérieure de la ville. Les autres quartiers sont divisés par des rues régulières. La grande place est entourée des plus beaux édifices, tels que l'église, d'un style moderne, décorée avec goût, et dont la nef représente un temple soutenu par huit colonnes, orné de dorures et de beaux tableaux; l'hôtel-de-ville, avec un péristile à chaque aile, dont

l'un sert de bourse aux négocians; la douane, la maison du juif Borech, fournisseur; la maison de Faleef, bâtie dans le goût moldave; les maisons des amiraux Mordwinof et Ribas, et celle du négociant Dauphiné, qui doit avoir été construite avec une pierre calcaire entremêlée de particules d'argent. L'Amirauté forme un bâtiment carré, fermé du côté de la campagne, et le chantier est placé de manière que les bâtimens radoubés entrent aussitôt dans le Bog, en descendant l'Ingul. Cette ville manque de bonne eau, parce que les vents de mer font contracter un goût saumâtre à celle des rivières; on est obligé de la chercher, à deux verstes, dans les bonnes sources des jardins de la terre de Spaskoi, située près du Bog. Dans le joli bas-fond qui s'y trouve, on peut cultiver des choux et autres plantes potagères. On y voit réussir les saules et les peupliers, qu'on devrait planter en abondance, pour que toute la contrée n'éprouvât point un manque général de bois.

La jolie terre de Spaskoi, fondée par un certain Fabre, cédée ensuite au prince Potemkin, qui l'a embellie, est située à l'ouest de la ville, sur une pente sablonneuse, vers le Bog. L'eau des fortes sources qui sortent de cette pente a été rassemblée dans une belle fontaine jaillissante, entourée d'un bassin de pierre, près de laquelle on a construit un bain en forme de temple, et un autre pour les douches froides. Le jardin est planté de vignes et d'arbres fruitiers.

Des hauteurs situées entre cette campagne et la ville, on jouit d'une vue charmante, qui s'étend jusqu'au village de Bogojawlenskœ, distant de douze verstes, où il y a également des sources et une maison de campagne ornée de jardins. L'angle compris entre l'Ingul et le Bog est constitué d'une couche horizontale de pierres calcaires coquillières, avec lesquelles on a construit les maisons de Nikolaef. Cette couche s'étend, à l'ouest, au-delà du Bog, jusque dans les environs de la ville maritime d'Odessa, nouvellement fondée.

Les bords du Bog, au-dessous de la ville, sont remarquables par les restes d'antiquités grecques que l'on y distingue. A vingt verstes, en descendant le fleuve, et vis-à-vis de Kislakofka, situé sur la rive droite du Bog, où l'on voit un petit lac salé, et où les Cosaques-Saporogues avaient jadis une pêche, on découvre, entre les défilés Woloskaja et Schirokaja-Balka, les vestiges d'une ancienne ville grecque dont il existe encore des voûtes et des ruines. Les médailles qu'on y a trouvées, et dont la majeure partie présente d'un côté une tête ceinte d'une couronne de laurier, et sur le revers un vautour, avec la légende bien distincte d'Olbiopolis, semblent indiquer l'emplacement de l'ancienne colonie milésienne d'Olbia. J'ai fait représenter sur la 30.e planche trois de ces médailles, sous les n.os 1, 2 et 3. On a trouvé, dans ce même lieu, une clef de voûte d'une arschine de diamètre,

qui porte une inscription grecque (fig. 4), et que l'on a déposée dans l'église de Nikolaef, où l'on conserve aussi une grande table, avec le bas-relief représenté fig. 5, planche 43. Cette table a été découverte un peu plus bas en descendant vers Zaræ Kamyschi; mais elle a été très-endommagé par les gaffes des bateliers qui passaient près de ce lieu. On prétend aussi qu'il existe près de Nikolaef, un peu au-dessous de la Dolgaja Koschka, les restes d'une ancienne place habitée.

M. le professeur Afonin, qui demeure à Nikolaef, a bien voulu me communiquer la description de quelques autres antiquités trouvées jadis dans les ruines d'Olbia, et que je vais faire connaître.

1.° Une grande médaille, représentant d'un côté un soleil, sur le revers un vautour ou un aigle avec les ailes à demi déployées, et tenant un poisson dans ses serres. Cette médaille ne porte point d'inscription.

2.° Une autre avec une figure sur l'un des côtés de toutes ces médailles, qui est peut-être celle d'Apollon, de la bouche duquel on voit sortir, comme dans la fig. 1.ere, les lettres Δ et ϙ (Uk), qui semblent désigner une syllabe de malédiction; sur le revers on voit le vautour, avec la légende: ΙΕΡΑ ΘΕΟ ΑΠΟΛΛΟΗΟ.

3.° Une médaille sur laquelle on distingue également une tête couronnée de lauriers, d'un côté; de l'autre, un arbre dont les racines sont tortues, et sur une branche duquel un oiseau est perché. Elle porte pour inscription : ΟΛΒΙΑ, ΡΙΒΕ (Olbia, élève-toi.)

4.° Une autre, avec une tête, d'un côté, et une inscription illisible; le revers est effacé.

5.° Une médaille avec une tête, d'un côté, et l'inscription : ΜΕΤΑΝΔΟΥ; sur le revers un vautour dont les ailes sont à peine déployées; on remarque, sur son aile gauche la lettre Δ, et sur la droite une flèche, avec l'inscription : ΟΛΒΙΟΠΟΛΙΤΙΚΙΝ.

6.° Une lampe sépulcrale, avec la figure d'un chien à la course. On prétend que l'usage existe encore maintenant, en Grèce, de placer de pareilles lampes (lichnarion) sur les tombeaux.

7.° Un petit marbre, au milieu duquel on voit une chouette (symbole de Minerve), et, de chaque côté, deux gardiens portant des haches dans la main droite.

A quelque distance de Nikolaef, on avait établi une colonie des Turcs restés en Crimée, et qui devaient être sous l'inspection d'un certain Sallin, aga, ancien favori du célèbre capitan-pacha, après la mort duquel il avait recherché la protection de la Russie.

Comme cette colonie ne pouvait être peuplée de femmes de Crimée ni d'une autre contrée, on l'a transplantée, en 1800, dans les environs de Karassubasar, pour donner aux Turcs la facilité de se marier.

On dit qu'il règne, en été, vers les bords du Bog et de l'Ingul, une maladie occasionnée par l'influence de l'air, et qui se manifeste par des bubons gangreneux; cette maladie contagieuse, très-fréquente en Sibérie, se nomme ici tscheltschak.

Je quittai Nikolaef le 26 juillet. On ne parcourt, en remontant l'Ingul, que des steppes assez élevées et coupées par des vallons agréables. Après un chemin de vingt verstes on atteint le village de Kadilofka, et, à vingt-deux autres plus loin, celui de Mikailowa. Près du village de Chrenowa ou passe l'Ingul sur un mauvais pont, et on arrive au Leckerskii-Tractir, maison de poste située sur la rive droite, et appartenant à un chirurgien de l'état-major établi en ce lieu. A vingt verstes de là on passe, près de Tkatschik, le ruisseau Gromoklea, qui tombe dans l'Ingul après avoir reçu les eaux d'un plus petit. C'est ici que commencent les couches horizontales calcaires compactes. Le propriétaire a un beau haras, et l'on conserve ici le blé dans la terre. A vingt-cinq verstes plus loin on rencontre un village du comte de Witt, habité par des gens errans dans le pays, près du Gromoklea, dont on suit toujours le cours, et sur les

deux rives duquel on apperçoit des lits de granit mélangé d'un spath rouge, courant du sud au nord, et s'inclinant avec un fort escarpement à l'est, ou bien qui sont perpendiculaires. Les couches isolées de granit, depuis un empan jusqu'à une arschine et demie d'épaisseur, renferment du granit primitif le plus parfait. C'est une prolongation de la bande de granit qui forme les chûtes du Dnieper, et occupe la contrée entre le Berda et le Moloschnye-Wody. Près des villages de Gromoklea et de Sujaklea, distant chacun de vingt-cinq verstes, les couches, presque perpendiculaires sur le bord du ruisseau, et courant du sud au nord, sont constituées d'un granit à gros grain, mêlé de spath brillant. On trouve ici sur les rocs, de même que près des chûtes du Dnieper, une clypéole particulière à feuilles grises et à fleurs jaunes. On distingue à gauche du chemin, sur les bords du ruisseau de Kamyschewata, l'agréable village de Gregoriefka, appartenant au major Berends. Au-dessus du village et près du ruisseau, je remarquai une carrière de granit composée de lits épais de quartz transparent, entremêlés de filons de feld-spath brillant, et qui ressemblait à du bois veiné. En remontant le Kamyschewata on trouve, dans les propriétés du major Titof, une belle terre à porcelaine blanche, mélangée de grains quartzeux et de mica fin, et semblable au granit décomposé : on en faisait autrefois la porcelaine de Bristol, après le lavage des parties constituantes

et la pulvérisation du quartz. Je regagnai ensuite le chemin de poste près du ruisseau Vschiwaja, à quinze verstes plus loin, où est un misérable village à vingt-cinq verstes de Sujaklea. Depuis ce dernier lieu jusqu'à Sainte-Elisabeth, on compte vingt-deux verstes. La sécheresse de cette année avait brûlé et desséché la belle steppe qui ordinairement est très-fertile.

Elisabeth-grad, appelé jadis le fort Sainte-Elisabeth [1], était une place forte de la frontière élevée contre les incursions des Tartares de la Crimée, et une des principales villes de la nouvelle Servie. Sous le règne d'Elisabeth elle fut peuplée de colons moldaves, serviens et hongrois. Krymghirei-Kan s'en empara par surprise en 1769. Depuis l'occupation de la Crimée par la Russie, ces contrées heureuses et festiles jouissent d'une tranquilité parfaite. Ce fort, situé à l'ouest de l'Ingul, est composé d'un rempart de terre régulier, de six bastions, et d'un fossé qui est maintenant à sec : il est pourvu de citernes, et renferme une église, la maison du commandant et les casernes. La ville, construite à l'est et au nord de la citadelle, sur les deux rives de l'Ingul, est pourvue de rues régulières, de cinq églises, et traversée à l'ouest par un profond ravin, où se rassemblent les eaux de pluie. On voit en outre sur la hauteur, à l'est de l'Ingul, un petit

---

[1] Voyez le *Voyage de Güldenstædt*, t. II.

faubourg, avec une église en bois et trente-deux moulins à vent. Une gorge au nord-est de la ville, au-delà de l'Ingul, recèle un sable jaunâtre fin, de l'argile blanche et fine, parsemée de grains de quartz et de mica argenté. Cette argile, dont on se sert pour recrépir les murs, ressemble à du granit feld-spathique et décomposé.

Le chemin de poste continue jusqu'à Adschamka, éloigné de vingt verstes. Ce village paroissial de quatre cents feux, habité par l'ancien régiment des piquiers d'Elisabeth-grad, est situé dans un beau vallon près de l'Ingul, entre des hauteurs et la proximité de plusieurs sources. A vingt-six verstes plus loin on arrive à Petrikofka, slobode de six cents maisons, placée sur un fond sablonneux, et traversée par le ruisseau de Beschka, qui se jette dans l'Ingul. Alexandrie, à vingt verstes plus loin, est une petite ville qui, d'après sa situation actuelle, était le chef-lieu d'un canton. C'est ici qu'on passe l'Ingul pour la seconde fois; et, à vingt-sept verstes au-delà, on atteint Swatina-Balka. La steppe est ici couverte de collines et sillonnée de petites gorges profondes, en partie boisées et réunies par des vallons. On trouve çà et là le granit sur la rive escarpée, et la vue est frappée de quelques éminences qui ressemblent à des redoutes, et sur lesquelles on apperçoit une butte sépulcrale. Il ne reste plus ensuite que vingt-deux

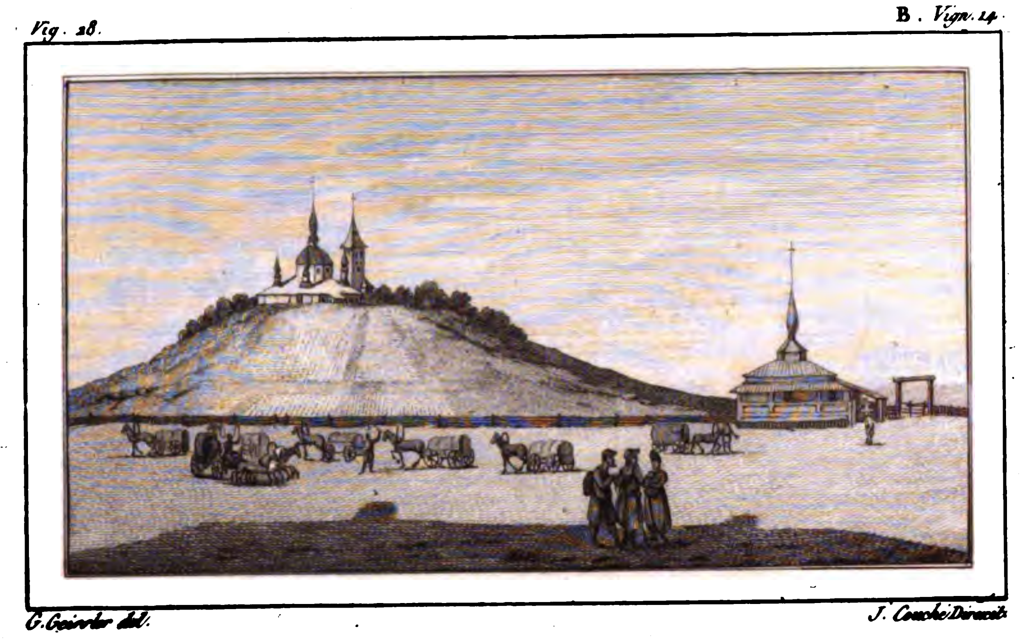
verstes pour arriver à Krementschuk, ville régulièrement bâtie, bien peuplée et très-avantageusement située pour le commerce, au bord du Dnieper. On passe ce fleuve sur un pont qui a près de quatre cents toises de long. Des poutres posées transversalement servent de pavés aux rues de cette ville; ce qui prouve l'abondance du bois de sapin, qui vient par eau des contrées supérieures du Dnieper. Aussi le bois et les grains sont-ils les objets les plus importans du commerce de cette ville. Comme j'arrivai la nuit, et que je m'empressai de partir le lendemain matin, je ne saurais entrer dans de plus grands détails sur l'état de cette ville florissante.

Le chemin traverse les vastes bas-fonds sablonneux du Dnieper, couverts de saules et d'autres arbres. La bande de granit paraît entièrement cesser ici. Après une route de dix-huit verstes, et au-delà de Potok, que l'on trouve à cette distance, on passe sur un bac le Psoll, qui se réunit ici au Dnieper. Le large bas-fond qu'on apperçoit sur la rive opposée du Psoll, est imprégné de sel et parsemé de beaucoup d'anserine maritime[1], de camphrée annuelle[2], de sabline maritime[3], de la salicorne herbacée[4] et d'arroches. On

---

[1] *Chenopodium maritimum.* — [2] *Camphorosma annua.* — [3] *Arenaria maritima.* — [4] *Salicornia herbacea.*

Vig. 28. B. Vign. 14.



G. Geissler del. J. Couché Direxit.

parcourt ensuite des plaines fertiles, et l'on arrive à Gorbanowy-Chutery, dix-huit verstes; ensuite à Tschetchina, seize verstes plus loin, où l'on traverse la Worskla. La jolie petite ville de Kobylak, à seize verstes de distance, renferme mille quatre cents maisons, et fait partie de la petite Russie: on y remarque dix églises, une maison d'éducation nouvellement construite, et beaucoup de maisons particulières d'une belle apparence. Cette ville est située dans un beau vallon, sur les rives de la Worskla, bordées de jardins. Je visitai en passant les belles prairies du major Ganscha, qui demeure à Kobylak; je fus très-satisfait de la manière dont il les a établies, et son exemple mériterait d'être suivi. Cet officier a fait entourer ses prairies de canaux d'irrigation, et les a ornées de belles plantations de saules. Ses abondantes récoltes en foin, dans une année aussi sèche, prouvent évidemment l'avantage de sa méthode; et l'on m'a assuré que les arbres attiraient les nuages, dont aucun ne passe sans se résoudre en pluie.

Le 1.er août je fis, par une pluie continuelle, les stations suivantes jusqu'à Poltawa: Nowye Senshari, vingt-sept verstes; Gergelef-rog, seize; et les dernières vingt verstes, en traversant un large vallon qui se dirige vers la Worskla, et une belle plaine élevée garnie d'arbrisseaux, où se livra la célèbre bataille contre les Suédois, qui décida du sort de la Russie, et qui affermit Pierre I.er sur le trône. Cette place

célèbre par la tombe gigantesque qui sert à la désigner, est à la proximité de la ville de Poltawa, où je n'arrivai qu'à l'entrée de la nuit. Lorsqu'on considère les faibles retranchemens en terre qui la défendent, on ne peut pas concevoir comment un général d'armée tel que Charles XII n'a point essayé d'emporter d'assaut cette place, qui fut le tombeau de sa gloire, et où se trouve aujourd'hui le monument de sa défaite, qui eut les suites les plus funestes pour ce prince, et dont on a consacré l'éternel souvenir, en plaçant, sur une tour en forme de colonne, érigée près de la belle église de Woskresenski, une table d'airain, sur laquelle la bataille est représentée.

Je n'entrerai dans aucun détail sur ma route ultérieure par Achtyrka, Sumi, Mtschensk, les jolies villes de Kursk, Orel et Tula, jusqu'à Moskou, parce qu'à l'exception de ces villes bâties aujourd'hui sur un nouveau plan, ce voyage n'offrirait rien d'intéressant à mes lecteurs. La route de Moskou à Saint-Pétersbourg, où j'arrivai le 14 décembre, est déjà assez connue par d'autres relations. Je termine donc cet ouvrage par la perspective de la grande colline près de Bronniza, dont j'ai déjà parlé dans mes précédens voyages, et qui, malgré sa grandeur, me paraît avoir été élevée par la main des hommes. (*Voyez* la vignette 28).

ADDITIONS

AU VOYAGE EN CRIMÉE.[1]

(A) *A l'article de la description de Bachtschisarai, tome 2, page 32.*

LES noms des anciens kans qui sont enterrés près de la metschet principale du palais des kans, à Bachtschisarai, m'ont été désignés de la manière suivante. Ceux du premier mausolée sont:

Islam-Ghirei, mort en 1025 de l'hégire, ou depuis cent quarante-six ans.

Batyr-Ghirei, mort en 1051, ou depuis cent vingt ans.

Mechmet-Ghirei, mort en 1075, ou depuis quatre-vingt-seize ans.

[1] Je n'ai reçu ces additions que lorsque les parties du texte, auxquelles elles devaient être ajoutées, étaient déjà imprimées. (*Note de l'éditeur.*)

Dans le second mausolée :

Adil-Ghirei, mort en 1082 de l'hégire, ou depuis quatre-vingt-neuf ans.

Murat-Ghirei, mort en 1093, ou depuis soixante-dix-huit ans.

Safa-Ghirei, mort en 1104, ou depuis soixante-sept ans.

Hadschi-Selim-Ghirei, mort en 1117, ou depuis cinquante-quatre ans.

Dewlet-Ghirei, mort en 1125, ou depuis quarante-six ans.

Saadet-Ghirei, mort en 1137, ou depuis trente-quatre ans.

Kaplan-Ghirei, mort en 1149, ou depuis vingt-deux ans.

Mengli-Ghirei, mort en 1154, ou depuis dix-sept ans.

Selamet-Ghirei, mort en 1156, ou depuis quinze ans.

En dehors des mausolées ci-dessus se trouvent encore enterrés les kans suivans :

Selim-Ghirei, mort en 1161 de l'hégire, ou depuis dix ans.

Arslam-Ghirei, mort en 1165, ou depuis six ans.

Krym ou Kerim-Ghirei, mort vers 1166, ou depuis cinq ans.

Dans le beau mausolée supérieur, placé en dehors des jardins, se trouve enterrée une femme chérie de Krym-Ghirei. Cette princesse, qui était chrétienne et s'appelait Dilara Bikez, est morte vers 1161 de l'hégire, ou depuis dix ans.

(B) *A l'article de la description de la ville juive Dschufut-Kalé, près de Bachtschisarai, tome 2, p. 34.*

Le tombeau ou mausolée qu'on voit ici doit avoir été construit pour une fille de Toktamysch, kan, qu'un Murse avait eu l'adresse d'enlever, et avec laquelle il s'était retiré dans cette forteresse, dont les Génois étaient maîtres à cette époque. Il peut y avoir à peu près trois cent cinquante ans de cet événement. Les Tartares avaient d'ailleurs, dans ce même temps, beaucoup de maisons et une metschet à Dschufut-Kalé.

TABLEAU
PHYSIQUE ET TOPOGRAPHIQUE
DE LA TAURIDE.

Minéralogie et Géographie physique.

LA presqu'île de la Tauride est, pour la géographie physique et la minérographie, un des plus singuliers pays qui existent sur la terre. Ses montagnes, élevées jusqu'à plus de douze cent pieds, sont presque taillées à pic le long de la côte méridionale, où règne une mer très-profonde; s'aplanissent par degrés, et à la fin insensiblement vers le nord, et se perdent en pente douce dans la grande plaine, peu élevée au-dessus du niveau de la mer, et qui occupe la plus grande partie de la surface de ce pays.

Dans un pays qui a des montagnes si élevées, que la neige et la glace s'y conservent dans plusieurs endroits pendant tout l'été, qui d'ailleurs est isolé par la mer, on devrait, selon les lois générales de la

nature, s'attendre à trouver les trois ordres des montagnes : les primitives granitiques, pour centre d'élévation ; les schisteuses secondaires et les tertiaires à couches horizontales mêlées de pétrifications ; ou bien, comme en Sicile, un noyau ou centre volcanique, et les couches secondaires et tertiaires sur les contours. Mais en Tauride il n'existe ni l'un ni l'autre de ces arrangemens observés dans tous les autres pays de montagnes. L'on ne voit, dans l'escarpement maritime de toute la haute chaîne des alpes de la Tauride, rien que des couches secondaires du dernier ordre, inclinées sur l'horizon à un angle plus ou moins approchant de celui de quarante-cinq degrés, et presque toutes plus ou moins parallèles, posées dans une direction qui varie entre le sud-ouest et le nord-ouest. Toutes ces couches sont donc coupées par la direction de la côte, et on les voit toutes à découvert sur l'escarpement maritime des montagnes, comme les feuillets d'un livre ou les tomes d'une bibliothèque. Elles présentent effectivement un code où le physicien peut aller s'instruire, et où il lira bien des choses qui peuvent contribuer à éclaircir la structure du globe et la formation de ses couches externes. A voir cette suite immense de couches innombrables appliquées les unes aux autres, pour la plupart inclinées obliquement vers le sud-ouest ou vers l'est, c'est-à-dire, vers leur tranche ou l'escarpement des montagnes, l'on est tenté de supposer de deux choses l'une : ou

que le noyau principal de cette chaîne de montagnes s'est affaissé dans l'abyme de la mer ; ou que toute cette masse de couches a été soulevée au-dessus des eaux, par une force immense agissant à une très-grande profondeur. Cette dernière supposition paraîtra incroyable, lorsqu'en prenant l'épaisseur de cette masse de couches posées successivement les unes au-dessus et à côté des autres, sur une longueur de plus de cent trente verstes de côte, depuis Balaklawa jusqu'à Théodosie, on devrait évaluer la profondeur de ce foyer, qui aurait soulevé et renversé cette masse énorme de couches à plus de soixante-cinq mille toises, qui est l'espace à peu près qu'occupe l'épaisseur de ces couches variées, diagonalement inclinées. Mais, dans quelque sens qu'on le prenne, on pourra considérer la Tauride comme une masse de couches discoïdes, dont le bord méridional est soulevé à plus de douze cents pieds au-dessus du niveau de la mer, et forme de hautes montagnes continues, au lieu que la partie septentrionale se rapproche insensiblement de l'assiette horizontale, et se perd dans la plaine.

L'on remarque très-distinctement, dans la partie montagneuse de la Tauride, deux ordres de montagnes formées à des époques différentes, et des couches de dépôts postérieures à ces deux époques et très-modernes.

Le premier ordre des montagnes est composé de ces couches dont j'ai d'abord parlé, qui se présentent

sur tout l'escarpement de la côte méridionale, fortement inclinées à l'horison, et dont je donnerai d'abord le détail. Cet ordre de montagnes s'étend en longueur, depuis le monastère de Saint-George et la la pointe de la Chersonèse, qui porte le même nom, jusqu'à la montagne de Karadagh, voisine de Théodosie, et occupe une largeur variable de vingt à trente verstes, même au-delà, à prendre depuis la côte dans l'intérieur des terres. Les montagnes qui la composent sont les plus hautes de la Tauride, et forment sur-tout trois élévations principales, le Tchatyrdagh, réputé la plus haute montagne de la presqu'île, dont la hauteur perpendiculaire peut être estimée à mille trois cents pieds, et qui répond à peu près au milieu de la côte montagneuse; et les trois Yaëllas, qui sont une espèce d'alpes continues, très-élevées, escarpées du côté de la mer et aplaties en plaines immenses, inclinées vers le nord et sillonnées de vallons. Des deux côtés ces alpes sont séparées du Tchatyrdagh, dont elles égalent presque la hauteur, par deux vallons très-profonds et rétrécis, qui coupent la chaîne du nord au sud, et font pente tant vers le nord, où elles donnent origine aux deux rivières Salguir et Alma, que vers le sud, où elles se réunissent dans la vallée d'Alouschta.

A mesure que ces montagnes à couches secondaires diminuent en hauteur vers l'intérieur des terres, leurs couches, en bien des endroits, prennent aussi une

inclinaison plus douce; et enfin les couches du second ordre des montagnes, qui sont toutes calcaires et marneuses, et remplies de coquillages étrangers aujourd'hui à la mer Noire, viennent les recouvrir, et sont elles-mêmes à leur tour escarpées, et souvent taillées à pic du côté des hautes montagnes, mais douces et de plus en plus aplaties du côté de la plaine, comme si leurs bords méridionaux eussent été soulevés, tandis que vers la plaine leurs couches seraient restées dans l'assiette presque horizontale. Aussi ces couches s'élèvent-elles toujours en pente douce vers les hautes montagnes, et plus visiblement là où elles y touchent, et où il règne ordinairement des vallées transversales fort larges, qui séparent les deux ordres de montagnes, et dont les angles opposés ne montrent aucune correspondance.

Enfin l'on trouve dans quelques endroits de la côte méridionale, sur le bord de la mer, des couches pierreuses horizontales, composées de gravier, de cailloux et de coquilles calcinées, communes dans la mer Noire, qui sont appliquées au pied des escarpemens du premier ordre des montagnes, sur la coupe oblique de ses couches, et sont évidemment un dépôt bien plus moderne de la mer, lorsque son niveau était encore plus élevé sur cette côte; élévation dont on trouve encore par-tout les traces incontroversibles.

Premier ordre des montagnes.

Le premier ordre des montagnes de la Tauride consiste en couches variées, mais pour la plupart répétées avec peu de différence sur toute la longueur de la chaîne. Elles sont en partie des roches dures, en partie d'une consistance friable, comme pourries et quelquefois même presque terreuses.

La roche dure la plus ordinaire et la plus généralement répétée dans cet ordre de montagnes, est l'ancienne roche calcaire. Elle est d'un gris plus ou moins foncé, ou blanchâtre, ordinairement jaunâtre, plus rarement rougeâtre de ses fêlures fréquentes; sa cassure est ordinairement coquillière, son grain aussi fin que celui de la roche cornée, avec laquelle elle a souvent une grande ressemblance. Dans quelques montagnes elle est assez entière pour pouvoir servir en architecture au lieu de marbre. Rarement elle contient des traces de pétrification, et ce sont alors sur-tout quelques madréporites ou milleporites et des entroques très-épars, souvent presque effacés. En quelques endroits, sur-tout dans les hautes parties de la chaîne, elle est plus noirâtre et de la nature de la pierre puante. Ordinairement on la voit en couches très-épaisses, mais irrégulièrement fendues et divisées, tellement qu'on a ordinairement de la peine à démêler la véritable inclinaison et la direction de ses couches,

lesquelles sont souvent courbées suivant la forme externe de la montagne qu'elles forment, et quelquefois semblent cariées ou caverneuses, comme si le mouvement des vagues les avait rongées. Les montagnes formées de cette roche sont ordinairement les plus pelées et souvent sans bois, excepté quelques genévriers mal venus et quelques arbustes épineux. A la surface des montagnes, cette roche semble se décomposer en limon jaune ou rougeâtre, de la couleur des fêlures qui s'y trouvent; aussi est-elle mêlée de tant de terre argileuse, qu'on ne peut s'en servir pour brûler de la bonne chaux. Cette roche forme les plus gros massifs de montagnes dans le premier ordre, et l'on est quelquefois tenté de la prendre pour la base des autres; mais les cas où on la rencontre en couches moins épaisses, qui viennent se ranger évidemment entre les autres couches d'une nature différente, prouvent qu'elle est intercalaire et du même ordre que celles-ci. Au reste, cette roche calcaire est très-souvent coupée en tout sens de veines d'un spath calcaire jaunâtre rhomboïdal, ou d'un spath composé de prismes réunis. Quelquefois, lorsqu'elle est appliquée aux couches de brèche, elle se trouve elle-même parsemée des mêmes cailloux roulés qui composent la brèche.

Après la roche calcaire, la substance la plus commune dans le premier ordre des montagnes, est un schiste argileux très-feuilleté et très-varié dans ses

couches. Le plus souvent sa substance est si peu solide, qu'il se fêle à l'air comme les bols et se ramollit par les eaux. Dans cet état, il est ordinairement d'un gris plus ou moins foncé, quelquefois presque noir, comme imbu de manganèse ou bien d'un blanc jaunâtre. D'autres couches ou feuillets sont bruns ou noirâtres, et pétrifiés par le principe martial ou phlogistique qui est venu s'y mêler plus abondamment. Rarement ces couches argileuses font effervescence avec les acides, et jamais je n'ai pu y observer des corps organisés bien conservés, quoique les couches de schiste sablonneux, qui se mêlent dans les massifs du schiste argileux, en contiennent quelquefois. Dans ces massifs, souvent très-étendus, de ces schistes argileux, les eaux des sources, les torrens et les coulées de pluie creusent ordinairement les plus profonds ravins; et c'est sur ces espaces glaiseux qu'on rencontre, sur la côte et dans les montagnes, les sentiers les plus dangereux, où l'on risque cent fois dans la journée d'être précipité avec son cheval; et on le serait très-souvent, si l'excellente race des chevaux montagnards n'était pas si sûre du pied et si accoutumée à grimper sur ces sentiers que le piéton ne franchit souvent qu'avec horreur, et que ces chevaux savent poursuivre par les plus mauvaises descentes, sans guide et sans qu'on touche à la bride.

Ces schistes argileux contiennent ordinairement un principe salin, sur-tout le sel amer, qui se manifeste

là où les petites veines d'eau ont leur écoulement sur les escarpemens de la côte. Dans la partie orientale de la chaîne, depuis Alouschta jusqu'a Koz, cette salinité des bandes de glaise est plus perceptible; aussi est-ce dans ces cantons, sur-tout dans la vallée de Soudakh, que le câprier, le fustet, le sumac et quelques autres arbrisseaux et plantes salines se plaisent préférablement, au lieu que la tragante aime à croître sur les montagnes de brêche.

Les couches diversicolores de ce schiste argileux alternent de différente épaisseur, et varient continuellement pour la couleur et la consistance. On les trouve souvent contournées et ondoyées comme les fibres d'un bois veiné. Dans quelques endroits voisins des plus hautes montagnes, on les voit arrangées en compartimens, comme les concamérations de certaines mines de fer creuses, mais sur une mesure gigantesque; alors les lames qui forment ces compartimens, sont ordinairement ferrugineuses et différentes de la masse arrangée en couches concentriques qui les remplissent. — Les grosses couches de schiste argileux ressemblent quelquefois à la roche trapézoïde (trap), et sont presque de la nature de cette roche.

Très-souvent interposé au schiste argileux par feuillets et couches médiocres et minces, mais aussi quelquefois en gros massifs de couches homogènes qui forment des montagnes entières, on trouve un schiste

sablonneux ou grès en couches, qui est la troisième roche des hautes montagnes de la Tauride. A cause de sa nature calcaire, ce grès fait ordinairement effervescence avec les acides, ou se trouve coloré par un ocre martial qui lui sert alors de ciment. Dans les montagnes plus élevées, ce grès est souvent très-quartzeux comme un schiste corné, et contient de fréquens filons cristallisés en quartz laiteux ou transparent. En plusieurs endroits l'on trouve de nombreuses couches parallèles de ce schiste, seulement de quelques lignes ou pouces d'épaisseur, entrelardées de couches étroites de glaise. Quelquefois des couches de ce grès, plus épaisses et posées presque perpendiculairement sur leur tranche, au milieu de la bande argileuse dégradée, s'élèvent comme des pans de murs, et représentent, par des fentes qui les divisent en quartiers parallélipipèdes, une maçonnerie en pierres de taille. J'ai trouvé, près de Soudakh, de ces couches, dont les quartiers, espacés d'un quart ou d'un demi-pouce, étaient consolidés par un ciment d'une autre nature, mêlé de schiste broyé; et dans ce ciment, coulé pour ainsi dire entre les quartiers, j'ai remarqué des fragmens de coquilles et des bélemnites, tandis qu'entre les couches de grès même, il y avait du bois charbonné, aplati dans le sens des couches renversées, et conséquemment enclavé entre les couches du grès avant la naissance du ciment et avant le renversement et le dérangement de ces couches.

Dans la même proportion que ce schiste sablonneux, l'on trouve aussi, dans l'ordre des couches de ces hautes montagnes, une grosse brèche (breccia) ou poudingue, formée de cailloux roulés, de différens volumes, rarement de la grosseur d'un melon, dont le ciment est tantôt quartzeux et sablonneux plus ou moins dur, comme dans la pierre meulière de Koutlak; tantôt calcaire ou martial, tantôt enfin une espèce de bol d'un rouge foncé; et dans ce dernier cas ces brèches ont très-peu de consistance et tombent en ruine. Dans la suite de ces brèches, l'on trouve souvent des couches considérables d'une bonne mine de fer limoneuse rouge, qui contient de fréquens rognons encroûtés, dont le noyau est d'une ocre différente. Ces mines de fer sont sur-tout abondantes dans la vallée de Soudakh.

Les massifs de grès ou de brèches dures, qui sont situées au milieu, entre deux larges bandes de schiste argileux destructible, réduites en vallons, forment ordinairement de hautes crêtes escarpées et hérissées de rochers, dont la direction suit la position ou l'alignement des couches.

Les quatre espèces de couches que je viens d'exposer, la roche calcaire, le schiste argileux, le grès et les brèches, sont l'ingrédient principal des montagnes de la Tauride du premier ordre, et en forment les plus grandes masses, répétées à l'infini, variées en couleur, en grain et autres petites circonstances, mais

au fond et collectivement toujours les mêmes, d'un bout de la chaîne à l'autre.

Les roches moins communes qui viennent se ranger dans l'ordre des couches de ces montagnes, sont, 1.° une roche singulière semblable à un granit; 2.° une roche trapézoïde grise; 3.° un bazalte noirâtre en couches, mêlé de schorl, et 4° une serpentine en grosses masses.

La roche granitoïde, dont je n'ai jamais vu la pareille dans l'ordre des couches secondaires, est une pierre blanchâtre, composée d'un mélange de quartz, de spath calcaire et de paillette de hornblende noir. Elle fait feu au briquet et effervescence avec les acides. Quelques écueils détachés sur la côte, à l'embouchure de la petite rivière de Lambat, et une partie de la grosse montagne Ayou-Dagh, qui s'avance dans la mer entre Lambat et Yourzouf, sont composés de cette roche, qui se trouve ici dans le rang des couches secondaires.

La roche trapézoïde poreuse, qui est divisée en fragmens angulaires de différentes formes et grosseurs, compose une grosse montagne qui porte le nom de Kosteel, entre Alouschta et Lambat; montagne dont une partie a été précipitée, parce que le soutien que les couches argileuses molles du voisinage lui prêtaient, est venu à manquer. Cette roche ressemble à celle dont on trouve une montagne aux environs de Verkho-Ouralskoï, dont les petits fragmens détachés ressemblent à des biscuits de soldats, d'où la montagne

a pris le nom de Soukharnaïa-Gora (montagne de biscuits) : seulement les fragmens de la roche taurique sont plus inégaux et souvent beaucoup plus grands. C'est une pierre très-dure à casser, d'un gris blanchâtre, extérieurement comme cariée sur les surfaces des fragmens, mais d'un grain serré sur la cassure, laquelle est semée de particules ressemblant au hornblende. Cette roche, aussi bien que la précédente, mérite d'être analysée chimiquement.

Le basalte en couche, parsemé de schorl, se trouve en très-peu d'endroits, comme à Balaklawa, entre Foros et Mouhalatka, près de Kikenéis et Yourzouf. Ses couches ont exactement la position des autres roches secondaires qui composent les montagnes de la Tauride, et sont analogues à ce que les mineurs de Saxe appellent wakke.

La serpentine enfin se trouve seulement dans un seul endroit de la Tauride, la vallée romanesque d'Aloupka. Les ruines gigantesques d'une immense roche renversée, qui remplissent cette belle vallée, entre lesquelles s'élancent les lauriers, qui sont un de ses plus beaux ornemens, sont toutes de cette roche verdâtre, tachetée, qui prend un très-beau poli. On y voit aussi, parmi les masses immenses entassées sans ordre, des fragmens de roche de plusieurs toises, composés de petits feuillets cristallisés sans ordre, dont la substance semble moitié serpentine, moitié calcaire. Il est probable que le rocher, dont les blocs immenses

sont entassés sans ordre au fond de cette vallée, s'élevait jadis entre deux couches de la roche calcaire, dont les fragmens bordent les deux lisières de ce tas de ruines, et entre deux massifs de schiste argileux. Les sources nombreuses et abondantes qui se déchargent dans cette vallée, en entraînant les supports de glaise, ont miné et renversé ce rocher énorme, qui est le seul de cette nature de roche dans toute la Tauride.

Mais dans cette même Tauride il n'existe aucune trace de granit véritable, ni de feld-spath ou de gneis, de schiste micacé et corné, qui sont les véritables matrices des métaux précieux; pas même parmi les fragmens roulés de la côte, ou les pierres de transport contenues dans les brèches ou poudingues, où pourtant le quartz est assez abondant, et où toutes les autres pierres qui composent les montagnes de la Tauride sont faciles à distinguer.

En général, les roches dures de la chaîne taurique, la roche calcaire, les brèches solides, le grès, le trap, forment les hautes montagnes; le trap et la roche calcaire, celles qui sont arrondies et en gros massifs; les brèches et les grès en couches se présentent sous la forme de longues crêtes, hérissées de rochers. Les vallons et les ravins sont toujours creusés dans les bandes de schiste argileux que les eaux peuvent entamer, ou dans les brèches friables et destructibles. Dans aucune de ces roches qui se succèdent et se

relèvent alternativement, excepté la roche calcaire et le grès schisteux, je n'ai pu trouver la moindre trace de pétrification; et dans celles-là elles sont peu fréquentes, extrêmement épaisses et oblitérées; ce qui indique une haute antiquité et de grandes vicissitudes que ces couches ont dû subir. Je n'ai pas trouvé non plus de traces de filons métalliques, et même aucun vestige de métalléité, excepté les mines de fer susmentionnées et quelques pyrites cristallisées. Les filons et veines de spath calcaire solide ou cristallisé dans la roche calcaire, et de quartz cristallisé dans le grès, sont absolument privées de principes métalliques et sans continuité. La teinte de manganèse est très-peu prononcée dans quelques couches de schiste argileux, et la calamine ne se montre nulle part, non plus que les autres demi-métaux. Cependant la nature de cette chaîne ressemble infiniment aux montagnes du Palatinat, de l'Istrie et de Bohême, qui contiennent des mines de mercure, dont aucune trace ne s'est jusqu'ici manifestée en Tauride. Nulle part aussi je n'ai trouvé le moindre indice de charbons fossiles à la surface, quoique les sources de pétrole, fort communes sur la presqu'île de Kertch, indiquent quelque couche bitumineuse profonde, peut-être incendiée.

Les ruines de montagnes, telles qu'on en voit dans la vallée d'Aloupka, se trouvent encore à plusieurs autres endroits, où les sources ont creusé des précipices dans les bandes schisteuses, ou miné le pied de

rochers escarpés. Les plus remarquables sont à Temirdji, à la montagne de Kosteel et aux environs de Nikita-Bouroun. En d'autres endroits, des rochers immenses encore sur pied menacent ruine. On voit par exemple, entre Limena et Simeus, près de la mer et au passage de Topek-Boghassi, sur le haut des montagnes entre Limena et Aloupka, des rochers si obliquement suspendus et avancés sur leurs bases, que leur aspect fait frémir le passant, et qu'à chaque pluie il s'en détache des quartiers et des pans de roche entiers.

C'est de même par le creusement que les sources et même les flots de la mer opèrent dans les bandes schisteuses, qu'il arrive au pied de l'escarpement des montagnes maritimes, sur les bords de la mer même, des affaissemens de terrains considérables dans plusieurs endroits, sur-tout entre Mouhalatka et Koûtschoûk-Koi. On en a eu un exemple tout récent depuis la conquête de la Tauride, à ce village de Koûtschoûk-Koy même, où une grande étendue du vallon, qu'une eau courante avait minée, est venu à glisser en s'avançant dans la mer, avec les jardins et maisons établis sur ce terrain. On y voit encore maintenant les deux bords élevés, desquels ce terrain, en s'affaissant, s'est détaché, et les décombres des couches de pierres calcaires qui furent entraînées dans la ruine des couches meubles. Cette catastrophe (qui arriva le 10 février 1786, dans un temps où

l'on ressentit des tremblemens de terre dans plusieurs parties de l'Europe, sur-tout en Hongrie) fut accompagnée d'un évènement semblable vers l'autre extrémité de la chaîne montagneuse de la Tauride, entre Koûroû-Ozen et Alouschta, où, même aujourd'hui, les hauteurs le long de la côte sont encore fort mal rassises et pleines de crevasses dangereuses, que les chevaux des voyageurs ne franchissent qu'avec une espèce de frayeur.

C'est, au reste, ces montagnes du premier ordre qui produisent les principales sources des rivières de la Tauride, et les couches inclinées, sur-tout du schiste argileux, sont les conducteurs de ces sources, dont les plus considérables suivent la pente générale de ces couches vers le nord, et produisent les plus longues rivières de la Tauride, l'Oûsen, le Belbek, le Katcha, l'Alma, le Salguir, les Karassous et l'Indul; au lieu que les sources qui ruissèlent de l'escarpement maritime, n'ont pas assez de longueur pour se réuuir en rivière, à l'exception du seul torrent de Yalta, mais coulent toutes directement à la mer.

Premier ordre des montagnes de la Tauride.

Les montagnes calcaires plus modernes, à couches presque par-tout horizontales ou très-peu inclinées, que je comprends sous le second ordre des montagnes de la Tauride, et qui recouvrent distinctement le

pied (abaissé vers le nord) des montagnes du premier ordre, commencent à l'extrémité de la Chersonèse Héracléontique, qu'ils occupent toute entière, et bordent la chaîne du premier ordre, du côté du nord, presqu'en segment de cercle, jusqu'à Théodosie. Leur lisière commence exactement au monastère de Saint-George, passe le torrent Biyouk-Ouzen, près d'Inkerman; suit de là à peu près le cours du petit torrent d'Ay-Thodor, jusqu'au village de Schulu; est marquée alors par une large vallée qui continue toujours entre la bande calcaire moderne et les montagnes plus anciennes, en tirant au nord-est, vers Albât, où cette ligne de démarcation entre les deux ordres de montagnes passe le Belbek. Elle croise ensuite sur les petits torrens qui s'unissent pour former le Katcha, passe sur les sources du Bodryk et sur l'Alma même, atteint le Saguir à quelque distance au-dessous de sa source remarquable; traverse alors le Tounas, qui aide à former le Karassou, au-dessous de Yénisala; tourne insensiblement, en segment de cercle, d'abord à l'est, puis vers l'est-sud-est, entre la vieille Crimée (le *Cimmerium* des anciens) et Elbouslou, et se dirige enfin vers la vallée qui est à l'est de la haute montagne de Karadagh, et la sépare des montagnes basses situées derrière Théodosie, où elles se perdent en coteaux et en plaines.

Cette bande calcaire forme ses plus hauts escarpemens là où elle avoisine les montagnes du premier

ordre, et toujours du côté qui les regarde, au lieu que presque toutes ses montagnes s'aplanissent insensiblement vers le nord-ouest ou le nord. Elle représente ordinairement des montagnes alongées en dos d'âne, escarpées d'un côté qui est comme coupé en scie; et la longueur de ces montagnes répond toujours, avec peu de déviation, à la direction principale de l'ouest à l'est, qui est aussi celle des montagnes longues du premier ordre et de la position de leurs couches. Les plus fortes élévations de la bande calcaire, ou du second ordre de montagnes, se trouvent des deux côtés du Belbek, entre cette rivière et le Katscha d'un côté, et le Biyouk-Ouzen de l'autre; puis entre les deux Karassous et auprès de la vieille Crimée, où se présente la grande montagne Aghermysch, appartenant à cette bande. Sur la Chersonèse, elle s'aplanit insensiblement vers le niveau de la mer, qu'elle côtoie cependant avec un escarpement à pic assez élevé. Vers la plaine, au nord de Sympheropol et de Théodosie, ainsi que sur toute la presqu'île de Kertch, les couches calcaires, devenues parfaitement horizontales, courent sous terre à peu d'élévation au-dessus du niveau de la mer.

Cet ordre de montagnes consiste en une pierre calcaire molle, marneuse ou crétacée, sur-tout dans les plus fortes élévations, où elle est souvent en masse ou en couches très-épaisses. Les basses couches sont toutes pétries de fragmens de coquilles froissées et de

menus grains, qui sont de très-petits limaçons incrustés en guise d'oolithes, que l'on voit former de grosses couches presque sans autre mélange. Dans les hautes montagnes de marne et de craie, sur-tout aux environs du Salguir et des Karassous, les pétrifications sont plus clair-semées, mais elles sont des plus rares et des mieux conservées. Cette pétrification sur-tout, qu'on nomme la pierre lenticulaire, dont on ne connaît pas encore l'original récent, s'y trouve dans la plus grande abondance et de la plus grande perfection, de toutes grandeurs et de toutes les variétés, remplissant souvent des couches continues, au milieu de la marne crayeuse dépourvue d'autres pétrifications. Les ostracites sont plus rares, mais d'une grosseur et d'un poids énormes, et de différentes espèces. L'huître diluvienne pesante, une espèce d'huîtres de la longueur de la main; une autre huître large, plate sur un côté, lisse et ailée; l'huître en crête de coq et la gryphite, sont les plus remarquables d'entre ces pétrifications. On y trouve encore plus rarement des petites bélemnites et des buccins ou limaçons de mer moulés. Toutes ces coquilles, entièrement pétrifiées, indiquent une haute antiquité, et aucune d'elles ne se trouve maintenant dans les mers voisines; mais l'on rencontre souvent, dans la même couche qui les contient, de petites coquilles de Saint-Jacques et des petoncles à peine calcinés, communs sur la côte.

A travers cet ordre de montagnes, les rivières de la Tauride prennent leur cours. Ces montagnes présentent les paysages les plus variés et les plus romanesques, mais peu de bois et de verdure, laquelle s'y dessèche dans les grandes chaleurs de l'été. Nombre de plantes curieuses et rares y trouvent leur sol natal sur les pentes pelées marneuses. Les vallons et les plaines situés entre ces montagnes sont au contraire un sol naturellement amendé par la marne calcaire qui s'y mêle, et très-fécond en blé dans les années moins sèches. Les arbres fruitiers de toute espèce et la vigne y réussissent très-bien; mais les légumes, qui n'y viennent qu'à la faveur des arrosemens fréquens, sont d'une qualité très-médiocre. Les carottes et les betteraves y perdent la couleur et le goût, et blanchissent parfaitement après quelques générations. Le sol, ordinairement peu profond, est par-tout calcaire, et n'héberge ni les sousliks [1], ni d'autres petits animaux nuisibles à l'agriculture, qui ne se multiplient que dans la plaine. On voit souvent, dans les endroits couverts de taillis (car les gros arbres ne viennent que le long des rivières), une couche de terreau, d'un demi-pied tout au plus au-dessus de la marne pure. Dans d'autres endroits, un limon jaunâtre recouvre cette marne à une épaisseur considérable et

---

[1] Rats de blé tachetés.

comme par tas. Sur le chemin d'Akmetchet à Bachtschisarai, on voit un monticule coupé à pic par le petit torrent Bodryk, lequel consiste presqu'entièrement en marne calcaire, à la sommité près qui est un tas de limon, lequel ne s'est point répandu sur les flancs de ce monticule.

Les couches calcaires du second ordre des montagnes enfin devenues horizontales, continuent, à peu de profondeur, sous le sol des plaines de la Tauride, bien au-delà de la moitié, et s'étendent de même sur toute la presqu'île de Kertsch; ce qui contribue beaucoup à la fertilité de ces plaines. Il semble que ces couches servent de conducteurs à l'humidité des montagnes et rafraîchissent le sol qui les recouvre, de sorte que l'herbe y croît plus abondamment, et se conserve mieux dans les plus grandes chaleurs et même dans les années de sécheresse.

Couches de dépôts modernes.

Entre Koz et Soudagh, près de Parthenit, et au promontoire d'Iphigénie, j'ai remarqué des couches composées de gros gravier lié par un ciment calcaire, quelquefois mêlées de coquillages peu calcinés, entiers ou froissés, et ayant toute l'apparence d'un dépôt de la mer très-récent. Ces couches horizontales posent immédiatement sur la tranche des couches obliques

du premier ordre de montagnes. Elles ont peu d'élévation au-dessus du niveau de la mer présente, qu'elles surpassent rarement de plus d'une toise et demie; leur grosseur est inégale, et souvent l'on voit que les flots les ont déposées sur un fond cannelé par des petits ravins, dont la couche inférieure conserve la trace, et dans lesquels le dépôt supérieur est venu se mouler. Les coquilles mêlées dans ses couches sont les mêmes espèces qui se trouvent aujourd'hui dans la mer Noire, et tout indique que ces couches sont d'une formation très-moderne. En comparant leur élévation au-dessus de la mer, avec les traces qu'on trouve, sur les bords de la mer d'Asoph, de l'ancien niveau de cette mer, il paraît probable qu'elles furent formées avant que la mer Noire se fût frayé le passage de la Propontide pour son écoulement, et qu'elle se fût mise au niveau de la Méditerranée. Il est probable qu'en bien d'autres pays on trouverait de semblables couches de dépôts nouveaux, si on avait par-tout, comme ici, le moyen de déterminer leur âge par les circonstances. Aussi je ne doute pas qu'il n'y ait de ces couches sur plusieurs autres points de la côte de la Tauride, que je n'ai point examinés.

Lacs salés de la Tauride.

La plaine de la Tauride montre en beaucoup d'endroits, sur-tout vers les bords de la mer et du

Siwasch[1], ainsi que vers Perekop, un terrain saumâtre, qui semble dériver de ce que la mer recouvrait anciennement une grande partie de cette plaine, comme aussi du désert entre le Dnieper et le Berda. Si la salinité de ces plaines est moins générale que celle des plaines caspiennes, c'est que la pente du terrain des premières, qui penche par-tout vers la mer, a contribué à le dessaler, dans le laps du temps, par les eaux de pluie et la fonte des neiges.

Probablement la même élévation antérieure du niveau de la mer a donné origine aux nombreux lacs salés situés sur la côte, dans toute la circonférence du pays plat de la Tauride. Ces lacs étaient évidemment des anses de la mer, à l'entrée desquelles le roulement des vagues avait jadis formé des barres, en y amoncelant le sable et le limon du fond de la mer. Lorsque le niveau de cette mer est venu à baisser par l'écoulement des eaux à l'ouverture de la Propontide, ces barres restèrent à sec, et les bassins des anses, maintenant séparés de la mer, perdent assez d'eau par l'évaporation, pour cristalliser le sel de la masse d'eau marine qui est restée renfermée dans leurs concavités larges et peu profondes. Tous les isthmes

---

[1] Lagune fort étendue, formée par la mer d'Asoph, dans sa partie occidentale. Siwasch veut dire mer pourrie ou putride. *(Note de l'Auteur.)*

qui séparent ces lacs de la mer, sont sablonneux, étroits et si bas, que, dans certains endroits, par un gros temps qui bat la côte, la mer les inonde quelquefois. Je ne veux pourtant pas soutenir qu'aucun de ces lacs n'ait aussi quelque source salée qui le nourrisse; mais je crois pouvoir assurer que la plupart n'en ont pas, et doivent leur salure uniquement à la masse d'eau marine qui leur est restée; et si la diminution de la quantité de leur sel n'est pas encore bien évidente, c'est que les lacs dont on tire le plus de sel, sont d'une circonférence trop grande pour que la quantité ôtée puisse si tôt devenir sensible sur le total du contenu. Le temps apprendra si cette diminution ne se fera pas enfin sentir.

Le Siwasch semble avoir eu une origine toute semblable. Les vents d'est et de nord-est sont extrêmement violens sur la mer d'Asoph, et poussent les vagues et le sable qu'ils entraînent vers la côte orientale de la Tauride. Lorsque la mer était encore plus élevée, ces vents ont dû former une longue barre à quelque distance de la côte, et parallèle à cette côte par la réflexion des vagues; cette barre, maintenant mise à sec, est la langue de terre d'Arabat (Arabatskaïa Strelka), dont la forme même, sa côte très-unie et sablonneuse du côté de l'orient, et son élévation uniforme et peu considérable, indiquent l'origine. — Le Siwasch serait sûrement devenu un grand lac salé, s'il n'avait pas conservé, par le détroit de Tonkoï,

une communication directe avec la mer d'Asoph, qui ne lui donne pourtant pas assez de circulation pour préserver ses eaux de la pourriture, laquelle se se fait sentir au loin pendant l'été et l'automne.

Les lacs salés les plus remarquables de la Tauride sont :

1.° Aux environs de Perekop, le vieux lac Staroi osero, de quinze verstes de circonférence, et qui fournit le meilleur sel et la plus grande quantité de ce qui en est porté dans l'intérieur de l'empire; le lac Rouge, Krasnoi osero, de vingt-quatre verstes; le lac Rond ou Adaman, d'environ six verstes; le lac Kiyat ou Tarkhan, de vingt verstes, et Kerléoute, de deux verstes de tour; tous les cinq à peu de verstes de distance les uns des autres, et formant, avec quelques autres lacs qui ne déposent point de sel, une chaîne entre les deux mers, peu loin de l'isthme de Perekop.

2.° Le lac Yenitsghe ou Tonskoi, sur l'extrémité de la langue de terre d'Arabat, de treize verstes de circonférence, et très-riche en sel.

3.° Dans le district de Keuzleve ou d'Eupatorie, les sept lacs, Saak, Konrat, Adji-Baschi, Saltan-Ali, Kenegser, Terekly-Ass, et Kerléoute, dont le premier sur-tout, qui a quinze verstes

de tour, fournit tout le sel pour l'exportation du port d'Eupatorie.

4.° Dans le cercle de Théodosie, le lac Koktasch, de vingt-trois verstes de tour, celui de Scheik-Ali, qui est d'une verste seulement, et celui de Koïti.

5.° Dans les environs de Kertsch, les trois lacs Missir, Itar-Altschik et Ouzoun.

Il y a, en outre, quelques lacs salés dans le désert des Nogais, vers Petrofskoi; quelques autres dans le voisinage de Kilburn, et un sur l'île de Taman, qui semblent avoir eu la même origine que ceux de la Tauride.

Sur les éruptions vaseuses de la presqu'île de Kertsch et l'île de Taman.

Le phénomène qui arriva au mois de février de cette année (1794), à l'île de Taman, et qui a fait du bruit dans le public, mérite bien qu'on en parle avec quelque détail. Si je ne suis pas en état d'en développer jusqu'à l'évidence les causes naturelles, très-abstruses sans doute, je crois du moins pouvoir en donner une idée vraie et claire.

Toute l'île de Taman est un pays plat, qui n'a que quelques coteaux et collines peu élevés au-dessus du

niveau de la mer, et qui ressemble parfaitement au terrein de la presqu'île de Kertsch. On n'y voit à la surface que des couches de limon mêlé de sable, des lits de marne et de coquilles marines, pétries dans une mine de fer limoneuse, quelquefois cristallisées, dans leur creux, de sélénites rouges. Par cette description du pays et de ses couches, l'on peut déjà conclure qu'il ne peut y exister un vrai foyer de volcan. Aussi le phénomène qu'on avait d'abord pris pour un volcan, est d'une nature tout-à-fait différente et plus rare sur notre globe, que ne le sont les volcans. La presqu'île de Kertsch et l'île de Taman avaient depuis long-temps, en plusieurs endroits, des sources abondantes de pétrole, et des gouffres ou siphons plus ou moins considérables, qui regorgent d'un limon salé et mêlé de beaucoup de gaz élastique. De ces gouffres qui se sont ouverts tant sur la plaine que sur le haut des collines, j'en ai trouvé trois sur la presqu'île de Kertsch et sur l'île de Taman; il en existe en sept ou huit endroits, tant petits que grands, quelques-uns presque bouchés ou totalement desséchés, d'autres en pleine action, et sur-tout un sur la colline la plus voisine de la nouvelle forteresse projetée de Taman, du diamètre de plusieurs toises, qui bouillonne continuellement, à cause de l'abondance du gaz qui se développe au milieu de la vase liquide, laquelle déborde et s'écoule lentement. Outre ce gouffre, qui est sur une pente de cette colline, du côté du

Temroukskoï-Liman, le haut de la même colline montre trois mornes considérables qui sont évidemment formées par la vase vomie de trois pareils gouffres jadis ouverts. Deux de ces mornes ont à leur pied de petits lacs demi-circulaires d'une eau salée et qui sent le pétrole. Or, des personnes établies à Kénikoul depuis quinze à vingt ans, sa rappellent une explosion arrivée sur cette colline, accompagnée de feu et des mêmes phénomènes qu'on a remarqués à l'éruption arrivée au mois de février 1794, sur la partie de l'île de Taman qui touche à la Severnaïa-kossa (pointe du nord), et au golfe de Taman; et, selon la tradition des Tartares, tous les gouffres ou sources de vase existant sur la presqu'île de Kertsch et l'île de Taman se sont annoncés, à leur commencement, par un éclat de feu et de fumée, et une explosion plus ou moins forte.

Quand on s'approche, avec ces connaissances préalables, du prétendu volcan, on n'a pas de peine à démêler, au premier coup-d'œil, que c'est un nouveau gouffre vaseux qui s'est ouvert par une explosion des gaz souterrains, sur le sommet d'une colline douce qui subsistait déjà à cet endroit; mais c'est la plus grande et la plus abondande éruption de ce genre qui soit arrivée dans ces cantons. — L'endroit où le nouveau gouffre s'est ouvert était un petit creux sur le haut de la colline, où les eaux de neige et de pluie se conservaient ordinairement long-temps, et qui semble

avoir été la trace d'une très-ancienne éruption de ce genre, arrivée au même endroit; laquelle avait déjà recouvert la surface de la colline d'un limon mêlé de fragmens de pierres marneuses, dont la nature se trouve très-altérée par la végétation et l'influence de l'atmosphère. L'explosion s'est faite à cet endroit avec un fracas semblable à celui du tonnerre, et avec l'apparition d'une gerbe de feu qui n'a duré qu'environ l'espace de trente minutes, accompagnée d'une fumée épaisse. Cette fumée et l'ébullition plus forte, qui lançait une partie de la vase au loin, ont duré jusqu'au lendemain; après quoi la vase liquide a continué à déborder lentement, et a formé six coulées, lesquelles, du faîte de la colline, se sont répandues irrégulièrement vers la plaine. La masse de vase qui forme ces coulées épaisses de trois jusqu'à cinq arschines, peut être évaluée à plus de cent mille toises cubes. Au mois de juillet, toutes ces coulées étaient desséchées à la surface, extrêmement raboteuses et fendillées comme un terrain argileux; le gouffre qui est au centre de ces coulées, se trouvait bouché par la vase pareillement desséchée, de façon à pouvoir passer dessus sans risque. Mais le bouillonnement affreux qu'on entendait encore distinctement dans l'intérieur de la montagne, prouvait assez que ses entrailles n'étaient pas encore aussi tranquilles que son extérieur. La vase que le gouffre a répandue est, ainsi que celles de presque tous les gouffres semblables,

une argile peu consistante, d'un cendré bleuâtre, tout homogène, mêlée de points ou atômes de mica brillans. Les fragmens de schiste marneux, calcaire et sablonneux, qui y sont mêlés en petite proportion, semblent être arrachés des couches superposées au foyer d'où l'explosion est partie, et les cristaux et lames brillantes de pyrites qu'on trouve sur ces pierres, prouvent que la chaleur de ce foyer n'était pas assez forte pour affecter les couches qui contenaient ces pyrites. Aussi la vase n'est-elle sortie que tiède de ce gouffre, et la gerbe de feu n'a été vraisemblablement produite que par l'air phlogistique, lequel, probablement, fut cause de l'explosion.

Tout indique que le foyer de l'action était au-dessous du niveau de la mer. Ce n'est donc que par des conjectures qu'on peut raisonner de sa nature et des causses du phénomène arrivé. De ces conjectures voici ce qu'on pourrait avancer de plus probable. — L'abondance des sources de pétrole sur toute l'île de Taman et la presqu'île de Kertsch, rend plus que vraisemblable qu'une couche de charbon de terre, très-profonde, brûle depuis bien des siècles sous ces terres, et cause peut-être cette espèce de vapeur dont l'île de Taman, par un temps calme, est presque toujours couverte. Lorsque la mer trouve quelque ouverture pour faire irruption daus les cavités incendiées de ces couches, il est naturel de penser que l'expansion opérée par l'eau réduite en état de vapeur, et le développement

de différens gaz, doit forcer et fracasser les couches supérieures, et chercher des issues pour se faire jour. Cette issue une fois trouvée et ouverte, l'expansion des gaz élastiques mêlés à la vase (qui pourrait n'être que le mélange des cendres du charbon ou d'un schiste bitumineux, mêlés à l'eau de la mer) en la boursoufflant, doit faire regorger cette vase par cette issue; et les couches fracassées, en s'affaissant sur la masse liquide, en augmenteront encore l'effusion par le gouffre ouvert, jusqu'à ce que tout soit revenu à l'équilibre.

Les champs de granit de la plaine des Nogais.

Les plaines habitées par les Tartares Nogais; ayant autrefois appartenu à la Crimée, et se trouvant encore actuellement jointes au gouvernement de la Tauride, il ne sera pas hors de notre plan de donner une idée concise de leur constitution naturelle, d'autant plus qu'elle est en relation avec la minéralogie de la Tauride, et qu'on y trouve à nu, et presque en plaine parfaite, la roche primitive granitique, qui manque aux montagnes élevées de la Tauride.

Des couches calcaires horizontales, remplies de coquilles broyées, continuent, presque sans interruption, depuis le pied des promontoires du Caucase, par toute la plaine qui environne la mer d'Asoph, jusqu'au Don. Entrecoupées par le cours de cette

rivière, elles recommencent dans les hauteurs qui côtoient la branche occidentale de ce fleuve surnommé Aksay, et règnent sur la côte septentrionale du Palus-Méotide, formant tantôt des côteaux, tantôt s'abaissant en plaine. Ce n'est qu'à la petite rivière Berda, qui coupe ce pays en prenant son cours droit à la mer, que ces couches calcaires, dont on voit de toutes semblables dans la plaine de la Tauride, disparaissent. — A leur place succède immédiatement la roche granitique, avec des modifications et des circonstances singulières, très intéressantes pour la physique de la terre, et qui méritent d'être détaillées ici, autant que le plan et l'étendue de ce mémoire le permettent.

Le champ de granit qui forme la rive occidentale de la petite rivière Berda, étant un peu plus élevé que la plaine à l'orient de cette rivière, où finissent les couches calcaires, semble avoir contraint cette rivière au cours qu'elle tient, et en est comme bordée. Le granit qui se présente à découvert le long du Berda, ainsi que sur les autres petites rivières qui, entre elle et les Moloschnïevodi, ont leur cours à la mer, n'est pas un granit en masse ou en massifs uniformes, stratifiés en gros lits presque horizontaux, comme on en voit dans les montagnes élevées; ses couches sont précipitées à un angle de quarante-cinq degrés ou plus approchant de la perpendiculaire, vers le sud-est, souvent ondoyées, quelquefois brisées

et dérangées par des fentes ou des plans perpendiculaires d'une matière étrangère, et, en quelques endroits, visiblement fracassées comme par un affaissement. Elles sont alternativement de granit rouge ou gris, bien parfait, solide et cristallisé; de granitelle, d'un granit feuilleté ou comme schisteux, et de gneis ou schiste micacé, toutes évidemment contemporaines. Les couches du granit seulement sont de différentes épaisseurs : dans une étendue de vingt-cinq à trente toises, on passe souvent sur la tranche de sept à huit couches granitiques de couleur, de grain et de mélange tout-à-fait différens, entremêlées quelquefois de plusieurs couches de schiste micacé.

Les granits solides paraissent quelquefois comme striés dans le sens des couches, par l'arrangement de leurs parties intégrantes, sur-tout du mica, et souvent ondoyés comme un bois veiné. Assez souvent ce n'est qu'un granit simple, composé de quartz et de feld-spath rouge ou gris; plus souvent le mica entre pour compléter le mélange. Le granitelle contient quelquefois du mica étoilé. Le granit feuilleté consiste en de véritables ingrédiens du granit, souvent si peu cimentés, qu'ils cèdent aux efforts de la main; mais il est cependant posé entre les couches de granit véritable, et par conséquent point de seconde formation. Le gneis enfin, dont la position entre les granits prouve aussi son antiquité, a quelquefois pour ingrédient un talc argentin; l'on en a aussi trouvé

mêlé de schorl et de grenats en manière de mour-kstein.

La plaine que ce plateau de granit forme depuis le Berda jusqu'à la petite rivière de Karssak, est presque par-tout unie, et n'a d'élévation au-dessus des petites rivières peu rapides qui le parcourent, que sept à huit toises : élévation que les couches calcaires à l'est de Berda égalent en bien des endroits. Cette plaine, pour la plupart revêtue de gazon et de terreau, montre, en bien des endroits, la roche toute nue, et tous les lits de rivières sont coupés dans le granit, sans aucune apparence de couches plus modernes. En peu d'endroits la roche s'élève en mornes ou en coteaux plus élevés, et la plus considérable de ces élévations est celle que les Nogais appellent Karssak, peu éloignée de la petite rivière de ce nom, et formée par un puissant noyau alongé ou filon de quartz, qui paraît métallique.

Ce plateau granitique, si singulièrement constitué, s'etend, en remontant vers le nord, jusqu'aux cataractes du Dnieper, mais disparaît, ainsi que toute autre couche pierreuse, dans tout le voisinage de la mer, depuis Moloschnie-Vodi jusqu'au Boug ou Bog, où des couches calcaires s'ingèrent de nouveau ; au lieu qu'au-dessus de l'Ingoûlets, jusque vers Elizabeth, le granit règne et forme, avec celui des cataractes et du Berda, une élévation en segment de cercle.

Une telle situation de la roche primitive en plaine,

sans aucun recouvrement de couches secondaires ou tertiaires, qui n'en occupent que la circonférence, sur-tout du côté du nord, jointe à l'inclinaison précipitée des couches granitoïdes vers la mer et les plaines basses de Perekop, jusqu'où les couches calcaires de la Tauride penchent de même; enfin les brisemens que ces couches graniteuses semblent avoir souffertes, pourront faire penser, avec beaucoup de vraisemblance, qu'un massif de montagnes primitives, jadis considérablement élevé au nord de la mer Noire, dans des temps bien antérieurs à l'histoire, est venu à s'affaisser dans un des abîmes formés primordialement à l'intérieur de notre globe, et s'est abaissé en plateau peu élevé. D'après cette idée, les alpes de la Tauride ne seraient qu'un reste de couches tertiaires assises jadis sur ce noyau élevé de granit, et la plaine au nord de Perekop aurait été formée par les attérissemens du Dnieper, qui continuent encore à augmenter.

Toute hasardée que paraît cette hypothèse, elle pourra peut-être gagner en vraisemblance par un examen géologique plus attentif des provinces voisines de la mer Noire, ainsi que du Caucase d'un côté, et des montagnes de la Bulgarie et de l'Anatolie de l'autre, dont l'interruption par une mer profonde et renfermée de toutes parts, ne semble pas être dans l'ordre naturel et primitif des choses.

Botanique et économie de la Tauride.

Le terrain de la Tauride doit être divisé, pour la botanique et pour l'économie, 1.° en plaine; 2.° en pays calcaire; et 3.° en pays des montagnes; lesquels diffèrent par une infinité de points, tant pour les productions végétales que pour d'autres propriétés. Dans le pays de montagnes on doit encore distinguer la montagne et sa pente septentrionale, des vallées du midi de la côté maritime, qui ont deux climats tout-à-fait opposés.

La plaine qui est parfaite, s'étend depuis Perekop jusque vers Simpheropol, où elle s'élève insensiblement sur toute la largeur, entre le Siwasch et la Tarkhanskoï-koût, qui est l'angle occidental formé par la presqu'île. Elle s'étend aussi, avec quelques ondulations, depuis Arabat et Théodosie, sur toute la presqu'ile de Kerstch. Cette plaine est en partie limoneuse, souvent couverte de terreau, quelquefois sablonneuse. Sa partie maritime, sur-tout le Tarkhanskoï-koût et le voisinage des lacs salés, est plus aride et pelée, à cause de la salure de son terrain. A l'exception de ces landes saumâtres, toute la plaine est assez bien couverte d'herbe et de pâturage, surtout la partie sous laquelle s'étendent les couches calcaires, et avec elles l'humidité de la partie montagneuse. La botanique de toute cette plaine n'a presque

rien d'extraordinaire qui la distingue des plaines du Dnieper ; elle est presque aussi uniforme et simple que celle des bonnes plaines entre le Volga et le Don, et n'a que quelques centaurées qui la distinguent, et dont l'une d'elles est la nourriture principale des brebis. La terre, au reste, est en grande partie labourable, et produit, à moins d'une sécheresse extraordinaire, d'excellent froment. Les pâturages conviennent supérieurement bien aux dromadaires, aux chevaux et aux bêtes à laine; mais l'eau est assez rare dans toute la plaine, et les puits qu'on a été obligé de faire, sont souvent très-profonds.

Le pays calcaire est cette bande de montagnes marneuses et crétacées du second ordre, dont j'ai fait mention ci-dessus, qui forment la lizière de la partie montagneuse. Si cette partie n'était pas traversée par toutes les rivières de la Tauride qui arrosent ces beaux vallons, et si son terrain n'était pas, en grande partie, en pente vers le nord, son aridité serait extrême. Mais telle qu'elle est, avec une couche de terreau souvent si mince, que la marne blanche ou la pierre calcaire perce au jour, on y voit des champs très-fertiles en blé, des vallées riantes, remplies de jardins, et assez de pâturages. Une partie de ce pays, sur-tout le long du Katscha et du Belbek, convient très-bien à la vigne et produit un petit vin pétillant et agréable, qui ressemble souvent au vin de Champagne, et pourrait devenir excellent par un bon traitement et par

l'âge. — Le nombre de plantes curieuses et rares qui viennent dans ce terrain, est très-considérable; et aussitôt qu'on approche du pays calcaire, on voit changer le département de Flore et paraître nombre d'espèces qu'on chercherait en vain dans toute la vaste étendue de l'empire de Russie. — Différentes cultures utiles peuvent réussir dans cette partie de la Tauride. Parmi les plantes teinturières, le fustet, la gaude, la vouède, la garance et le safran, y viennent sauvages, ainsi qu'un grand nombre de plantes médicinales et odoriférantes; par exemple, la sauge, la rhue, le thym, la péone, le colchique, la ciguë, la violette, etc.: cinq ou six espèces de lin sauvage qu'il conviendrait d'essayer économiquement, y sont naturelles et très-abondantes. Les plus belles plantes de pâturage et les gramens les plus recommandables pour les prés artificiels y sont tout aussi communs. Les bois viennent seulement en taillis, n'y ayant pas une assez grande épaisseur de terreau pour pouvoir pousser des racines profondes, excepté dans les vallons et le long des fleuves, où les peupliers noirs et lombards, et les arbres fruitiers, sont d'une belle venue, et où il se trouve quelquefois de très-gros chênes, parmi lesquels le plus remarquable, dont le tronc a jusqu'à trente pieds de circonférence, se trouve près du village de Souren.

Dans ce pays toutes les sources et les eaux courantes sont très-claires et dures, mais saines, froides

et abondantes. Les personnes attaquées d'aigreurs trouvent dans l'usage de ces eaux un remède sûr et agréable. La manière de bâtir, qu'on y pratique en maçonnant les pierres marneuses et calcaires du pays avec la glaise calcaire, peu consistante, qui s'y trouve parmi les montagnes pierreuses, quoique facile et bonne contre les chaleurs d'été, n'est rien moins que convenable à la santé, parce que cette maçonnerie conserve long-temps l'humidité et la pompe toujours de nouveau. Elle est pourtant la plus généralement reçue en Tauride, et encore préférable à celle qu'on adopte dans les plaines dépourvues de pierres, où des briques de glaise non cuites sont les matériaux.

Dans la bande calcaire, les anciens habitans de la Tauride, ou peut-être des moines grecs, ont travaillé des grottes nombreuses dans la roche molle, par-tout où des précipices escarpés leur présentaient des lieux de sûreté, et ces grottes sont très-souvent riches en salpêtre de houssage. On trouve même, dans les petites anses de la baie Sévastopol et aux environs d'Inkerman, des pans entiers de la roche rongés et dégradés par la génération du nitre, et cette roche pourrait servir préférablement pour des salpêtrières artificielles, comme la plaine en offre au contraire à chaque village, par les anciens tas de cendres que la coutume des Tatares y a prudemment conservés.

Le pays de montagnes est si varié pour l'élévation, l'exposition, le sol et les productions, qu'on ne peut

pas en donner une idée générale. Les profonds vallons des rivières qui en découlent vers le nord, et les pentes des hautes montagnes qui les environnent, sont bien garnis de belles forêts de haute futaie, mêlés de toute sorte de bois, comme chêne, hêtre, charme, tilleul, ormeaux de deux espèces, frêne de deux espèces, sorbier, cormier, aubépine de plusieurs espèces, peuplier noir, tremble, coudrier, aubier, cornouiller, bois de Sainte-Lucie, merisier, poiriers sauvages de plusieurs espèces, pruniers et pommiers sauvages, etc. Les montagnes les plus rocailleuses et pelées abondent en genièvre, dont on trouve deux sortes : le genièvre cèdre, qui forme un gros tronc et se prête à la taille, comme l'ormeau et le saule, et le genièvre d'Espagne à fruit rouge. — Les gradins de l'escarpement maritime abondent aussi en forêts, et produisent sur-tout beaucoup de pins maritimes qui peuvent servir à faire des planches ; et sur-tout du goudron.

Les hautes plaines alpines dépourvues de bois, qui, du haut de l'escarpement maritime de la chaîne, descendent en pente douce vers les vallons du nord, offrent un excellent pâturage aux troupeaux pendant les chaleurs de l'été, lorsque sur les plaines basses les herbes commencent à se dessécher. Mais les neiges y tiennent jusqu'au mois de mai, et même pendant le reste de l'été; on y trouve des creux abrités par des roches et des entonnoirs en précipice, creusés jadis

par l'écoulement des eaux, où la neige et la glace se conservent en tout temps. Ces plaines, toujours fraîches, seraient aussi propres à l'éducation des bêtes à laine de bonne race, que les montagnes d'Asturie le sont à celles d'Espagne; et ces troupeaux qui ont déjà naturellement acquis une toison très-fine et longue, s'ennobliraient au-delà de toute attente, dans les montagnes de la Tauride, par le mélange de bons béliers du Kerman, de la Calabre ou de l'Espagne, et trouveraient leur campement d'hiver dans la partie occidentale de la bande calcaire et sur-tout sur la Chersonèse Héracléontique, où l'hiver est ordinairement doux et sans neige.

Enfin les belles vallées demi-circulaires et en amphithéâtre que l'escarpement des hautes montagnes forme le long de la côte méridionale, à commencer par celle de Phoros, jusqu'à celle de Koz et d'Otouz; vallées qui jouissent du climat de l'Anatolie et de l'Asie mineure; vallées où l'hiver se fait à peine sentir, où les prime-vères et les safrans printaniers poussent en février et quelquefois au mois de janvier, où le chêne souvent conserve pendant l'hiver des feuilles vertes : ces vallées sont, pour la botanique et pour l'économie, la partie la plus estimable de la Tauride, et peut-être de tout l'empire. Là, le laurier toujours verdoyant comme la gloire de l'immortelle Catherine, l'olivier si heureusement associé à l'autre, le figuier, le micocoulier, le grenadier, le celtis, restes peut-être de

l'ancienne culture grecque; le frêne mannifère, le térébenthinier, le sumac, le baguenaudier, le ciste à feuilles de sauge, l'émerus et le fraisier-arbouzier de l'Asie mineure, croissent par-tout en plein vent. Le dernier sur-tout occupe les rochers maritimes les plus escarpés, et fait, pendant la saison d'hiver, leur plus bel ornement, par son beau feuillage toujours vert et l'écorce rouge de ses gros troncs. Dans ces vallées, le noyer et tous les arbres fruitiers sont les plus communs de la forêt, ou plutôt la forêt n'est souvent qu'un jardin fruitier abandonné à lui-même.

On y voit les câpriers spontanément disséminés sur les bords de la mer. Les vignes sauvages et domestiques s'élèvent à l'envi sur les plus hauts arbres, retombent, se relèvent encore et forment, avec la viorne fleurie, des guirlandes et des berceaux sans aucun emploi de l'art. La réunion des belles horreurs que présentent des montagnes élevées jusqu'aux nues, et des roches immenses tombées en ruines, avec les jardins et la verdure la plus riche, les fontaines et cascades naturelles qui ruissellent de tous côtés; enfin le voisinage de la mer qui offre un lointain sans bornes, rendent ces vallées les plus pittoresques et les plus charmantes que le génie poétique le plus exalté puisse imaginer ou peindre. La vie simple des bons montagnards tartares qui habitent ces vallées parasidiaques, leurs chalêts couverts de terre, à moitié taillés dans le roc sur la pente des montagnes, et

presque cachés dans l'épais feuillage des jardins environnans; les troupeaux de chèvres et de petites brebis répandus sur le flanc des rochers solitaires des environs, et le son de la flûte du berger, résonnant entre ces roches, tout retrace ici l'âge d'or de la nature; tout fait aimer la vie simple, champêtre et solitaire, et l'on recommence à chérir le séjour des mortels, que les horreurs des guerres, le détestable esprit de fourberie commerçante répandu dans les grandes villes, et le luxe accompagné des vices de la grande société, rendent presque insupportable au sage recueilli.

Dans ces belles vallées, les cultures les plus utiles de l'Europe méridionale et de l'Asie mineure peuvent être établies pour le bien de la Russie, qui ne possède nulle part un climat si beau. Les fruits les plus parfaits y viendront sans peine et y existent déjà en partie. On peut y cultiver les oliviers et les figuiers de bonnes races; le sésame, autre plante à huile annuelle, n'y manquera jamais. Les orangers, les citronniers et sur-tout le cédrat plus hardi, y supporteront l'hiver avec très-peu d'abri et de soins. Les vins y viendront de plus en plus parfaits, si l'on fait le choix des ceps avec connaissance, si on multiplie cette culture dans les différens sites et sur différens terrains, dont on reconnaît dès à présent l'effet sur la qualité, et si l'on s'applique mieux à la confection du moût et à la conservation des vins. — Les apothicaires pourront y

cultiver un grand nombre d'excellentes simples et de plantes teinturières, qu'on tire encore des îles de l'Archipel, de la Grèce, de l'Asie mineure et de la Perse. Quelques-unes, par exemple la scammonée, le térébenthinier, le frêne qui produit la manne, le fustet, le sumac, le tournesol dont on tire la couleur bleue, y sont déjà sauvages. On pourrait y introduire plusieurs bois durs et utiles de l'étranger, sur-tout des bois colorés, qu'on emploie en marqueterie; le cyprès, le chêne qui donne la noix de galle et les glands recherchés pour les fabriques de marroquins; le liège, le chêne qui produit le kermès; peut-être même la canne à sucre réussirait-elle dans quelques vallées.

En général, la botanique de la partie montagneuse de la Tauride est si riche et si remarquable, que le nombre de ses plantes surpasse de plusieurs centaines celles qui se trouvent dans le reste de l'empire; et parmi ce nombre, il y a une assez grande variété d'espèces nouvelles, comme on pourra le voir par le catalogue des espèces que j'ai pu observer pendant mon séjour en Tauride, que je ne veux même pas garantir comme complet, et que je donne à la suite de ce tableau.

Zoologie de la Tauride.

La Tauride n'est riche ni en espèces, ni en individus de quadrupèdes sauvages; le lièvre seul y

est en très-grand nombre, et le chevreuil ainsi que le renard, assez communs. Le taisson et le loup y sont peu fréquens, et le cerf, qui se trouve seulement dans les forêts qui avoisinent le Tchatyrdagh, est encore plus rare. L'ours et l'écureuil manquent tout-à-fait au pays. La martre, le putois ordinaire et tigré, la gerboise et le souslik, n'y sont pas fort communs, et ces derniers se trouvent seulement dans la plaine. Le surmulot s'y est introduit depuis long-temps. La musaraigne y est d'une très-petite espèce; la chauve-souris de plusieurs.

La volatille sauvage est plus fréquente dans la presqu'île. La plus commune sont les perdrix grises, et, dans le temps du passage, les cailles qui se rassemblent en automne sur la côte méridionale, pour passer de là en foule vers l'Anatolie. Pendant l'hiver les grandes outardes et les cannes petières sont très-communes et volent par petites troupes. La demoiselle de Numidie fréquente sur-tout les lacs salés de la plaine, et vole aussi en troupe, au lieu que la grande grue est très-rare. Le hibou, les petits ducs et d'autres oiseaux nocturnes trouvent une retraite agréable dans les rochers caverneux, et font de nuit entendre leurs cris dans toutes les vallées de la partie montagneuse. La corneille, le choucas (qui naît souvent tout blanc), le coracias, la pie, l'étourneau, le merle, la grive et le guêpier, sont fréquens par-tout. Le rossignol et d'autres petits oiseaux insectivores n'y

font presque que passer, et y construisent rarement des nids. Les espèces de petits oiseaux granivores n'y sont pas variées. La Tauride n'a ni coqs de bruyère, ni tétras, ni faisans, quoique le tétras arrive pendant l'hiver jusqu'à la mer d'Asoph, et que les faisans s'étendent le long du Kouban, jusqu'à Taman. Pour les oiseaux aquatiques, il n'y a pas de pays plus pauvre que la Tauride. Sur les côtes maritimes on voit à peine quelques volées de petits canards et quelques mouettes; le pélican avec le cormoran se tiennent seulement dans la mer d'Asoph et sur le Bosphore. Les beccassines ne paraissent qu'au passage.

Les rivières, très-rapides, pierreuses et ordinairement basses, nourrissent peu de poissons, excepté la truite, de petits barbeaux et des ablettes; mais les côtes maritimes sont assez poisonneuses et nourrissent une grande variété de poissons. Les plus nombreuses espèces sont la Cépole (Kephal), le petit maquereau et l'alose, avec une espèce de sardine. Ces poissons sont de passage, font tout le tour de la mer Noire, et en sortent par la Propontide. Le maquereau est excellent à saler, la cépole pour boucaner, et les frais séchés de ce dernier poisson sont fort estimés des Levantins. L'alose et la sardine sont aussi de passage sur la côte, mais on n'est pas encore attentif à en faire la pêche. Une espèce de turbot, la sole, la limande, la scorpène, les bouleroux de la mer, le galéa ou loche de mer, quelques spares, etc., font ordinairement le

gros de la marée. Dans le détroit du Bosphore, et sur les côtes de la mer d'Asoph, il se fait une pêche considérable d'esturgeons de différentes espèces, qui y entrent pour frayer et pour hiverner, attirés sur-tout par les embouchures du Kuban et du Don, qui rendent l'eau du Palus-Méotide moins salée.

Les amphibies de la Tauride se bornent à peu d'espèces. La vipère y est très-rare et se trouve seulement dans la plaine, ainsi que la couleuvre. Le grand serpent jaune est le plus commun dans les montagnes et souvent de près d'une toise de longueur. Le lézard vert se trouve, dans le pays calcaire, d'une grosseur démesurée. Une autre espèce de lézard à ventre couleur de feu est commune par-tout, et une troisième fort effilée se tient entre les roches et semble plutôt voler que marcher. Le grand lézard sans pieds [1] est commun sur la côte méridionale comme dans le Caucase.

La Tauride ne produit pas une grande variété d'insectes, sur-tout de papillons ; ce qui est d'autant plus extraordinaire, vu la grande variété de plantes qu'elle produit. Je n'ai observé qu'une trentaine d'espèces nouvelles, qui manquent aux autres provinces méridionales de l'empire, et que la Tauride a peut-être de commun avec l'Anatolie, le Caucase et la

---

[1] *Lacerta apoda.*

Moldavie. Les grandes scolopendres mordantes y sont parmi les plus communs insectes, et s'hébergent partout sous les pierres. La tarentule et le phalange venimeux sont ici plus rares que sur les plaines caspiennes. Entre les ruines des roches de la côte méridionale, on observe en grand nombre une espèce de carabe gigantesque, qui est du plus beau poli d'acier, mais qui lance à plusieurs pieds une liqueur d'une âcreté brûlante, laquelle ôte l'usage de l'œil qu'elle atteint, pour plusieurs jours. La Tauride a le bonheur d'être délivrée des cousins et des insectes volans qui piquent et qui infestent en si grand nombre nos autres provinces méridionales. Il n'en existe que d'une espèce à peine visible, qu'on ne remarque, lorsqu'elle vole, pas plus qu'un atôme, et qui cependant mord la peau en y laissant un point sanglant. Ce petit insecte, qui ressemble aux moucherons du Banat, n'a fait son apparition que depuis peu, sur-tout dans les marais d'Inkerman.

On prend, sur les côtes rocailleuses de la mer Noire, différentes espèces de crabes et de crevettes très-bonnes à manger. Les bancs d'huîtres, qui se trouvent sur plusieurs points de cette côte, produisent des huîtres d'un goût exquis, dont la coquille est plus minœ et plus colorée que dans les mers de l'Europe. Les moules se trouvent par-tout; mais celles de la baie de Théodosie sont d'une grandeur et d'un goût extraordinaires On trouve souvent, dans ces moules, de petites perles

en grand nombre et d'un bel orient. Les patelles sont très-communes sur toute la côte méridionale. Au reste, on ne trouve dans la mer voisine que peu de coquillages, quelques petits buccins et limaçons de mer, quelques petoncles et tellines, le manche de couteau [1], et de petites huîtres de Saint-Jacques, sont à peu près tout ce qu'on trouve en ce genre. La mer Noire produit très-peu de zoophytes et de vers. Malheureusement les vers qui rongent les vaisseaux sont répandus sur toute la côte jusqu'au Bosphore, et causent un grand dommage à la marine impériale. Les tulipes de mer, l'œillet de mer, et une petite espèce de bourse marine [2], sont presque les seuls êtres animés que cette mer produise attachés sur les roches. Une espèce de méduse [3] y nage, sur-tout pendant l'été, en grand nombre, et quelques petits êtres invisibles à l'œil nu rendent quelquefois, dans le temps des grandes chaleurs, la mer phosphorique.

J'en viens aux animaux domestiques, qui font une grande partie des richesses de la Tauride, et dont l'amélioration, par de bonnes races, ajoutera encore à ce fonds de richesses.

Les animaux domestiques qui prospèrent le plus en Tauride, sont : le chameau à deux bosses, que M. le comte de Buffon nomme improprement le

---

[1] *Solen.* — [2] *Ascidium.* — [3] *Medusa cruciata.*

dromadaire; le cheval, la chèvre et la brebis. Les bœufs y réussissent moins et sont d'une petite race, et les buffles sont entretenus en petit nombre, seulement dans les parties des montagnes maritimes couvertes de forêts et d'herbes succulentes. Les chameaux pourraient être beaucoup multipliés dans les plaines de la Tauride, sur-tout où le sel est voisin, et dans l'angle le plus occidental de la presqu'île, connu sous le nom de Tarkhandip ou Tarkhanskoï-koût, où le terrain est généralement salé. La race des chameaux blancs serait sur-tout recommandable, à cause de la laine plus propre à recevoir toute sorte de teinture. Cet animal me semble d'ailleurs d'une grande utilité aux armées, pour les transports et pour tirer l'artillerie des passages les plus difficiles. Dans les guerres d'Europe, le chameau peut encore être d'une autre utilité, et servir à l'infanterie, pour mettre en fuite toute cavalerie ennemie qui se présenterait pour l'attaquer; car les chevaux, qui ne sont pas accoutumés à voir des chameaux, ne peuvent en supporter la présence, et prennent le mors aux dents à la première vue de cet animal, et s'enfuient.

Les chevaux tartares sont d'une qualité si bien connue, sur-tout pour l'usage de la cavalerie légère, que je n'ai pas besoin d'appuyer sur cet article. Mais les bons effets que depuis peu l'introduction d'étalons turcs et arabes a opéré sur quelques haras de propriétaires riches, montre que cette race serait encore

susceptible d'un perfectionnement considérable par le croisement des races. Je crois que des étalons espagnols et anglàis produiraient un grand changement, sur-tout pour la taille de ces chevaux. Il est à espérer que la race des chevaux que les Cosaques de la mer Noire commencent à établir sur l'île de Taman et le long des bords du Kuban, surpassera encore cette race tartare, sur-tout s'ils ont soin de se procurer des étalons de la grande race d'Abassie.

Les bêtes à laine de la Tauride sont de deux qualités très-différentes pour la toison, quoique, par la chair, également excellentes. Celles de la plaine sont plus grandes, mais portent une laine rude mêlée de poil, qui ne peut servir qu'aux feutres et autres usages grossiers. Les agneaux de cette race donnent d'excellentes peaux frisées pour le commerce; et celles qui naissent sur toute l'étendue du Tarkhanskoï-Koût, et qui sont pour la plupart grises, se vendent, sur-tout pour la Pologne, à des prix si considérables, qu'il en résulte une branche de commerce importante. Les brebis de montagne, quoique petites, sont très-estimées pour leur toison, qui est naturellement longue, égale, soyeuse, très-propre à la filature, et deviendra bien plus parfaite, lorsqu'on établira, avec des béliers étrangers, un troupeau de bonne race, d'où l'on pourra, à mesure qu'ils viendront à naître, fournir aux troupeaux des particuliers de bons béliers. Ainsi, en excluant insensiblement ceux du pays, et isolant

les bons troupeaux, on parviendrait enfin à perfectionner toute la race du pays, et à pourvoir nos fabriques de draps d'une laine pour le moins égale en bonté à celle d'Angleterre. Le régime actuel de ces troupeaux est déjà en plusieurs endroits tel qu'il doit être, et tel qu'on l'observe en Espagne; on les conduit, aux approches des chaleurs, sur les hautes plaines alpines, et, en hiver, on les fait paître dans les vallées chaudes du pays calcaire et dans la Chersonèse, où l'hiver est toujours fort doux. Le seul inconvénient pour les brebis est, dans ce pays, la grande abondance d'herbes et d'arbrisseaux épineux, sur-tout du paliurus, qui accroche et diminue la toison, et qu'il faudrait s'attacher à détruire le plus qu'il est possible, sur-tout là où les troupeaux doivent souvent passer.

Il serait aussi nécessaire, pour la pureté des bêtes à laine, que les nombreuses chèvres qu'on entretient en Tauride, et qui sont très-nécessaires pour la fabrique de marroquins, fussent séparées des brebis, pour empêcher l'abâtardissement. Les chèvres diminueraient moins le pâturage propre aux brebis, et prospèreraient plus sur les roches les plus escarpées, et dans les pays couverts de charmille et d'arbrisseaux épineux, où les brebis ne doivent point être admises. On pourrait, en Tauride, tirer un grand parti de ce duvet d'hiver que les chèvres perdent au printemps, et qu'on pourrait alors, en les peignant sous le ventre en hiver, recueillir en grande quantité. Ce duvet,

d'une finesse et d'une élasticité qui surpassent les laines les plus fines, est une des matières premières des schalis (ou schals) si estimés du Cachemire et du Thibet, qu'on met à si haut prix; et si nous n'en avons pas encore des fabriques, le duvet brut pourrait se vendre plus cher que la soie aux Anglais qui le recherchent.

Les bêtes à cornes, même les buffles, ne parviennent pas en Tauride à une taille avantageuse. Les pâturages succulens y sont trop rares, et le bétail de la Tauride est, comme celui du Caucase, rapetissé et maigre pendant la plus grande partie de l'année. Il en est d'autant plus propre au labourage et plus leste pour les transports, et l'on voit les bœufs des Tartares et des Tscherkesses courir au grand trot, presque à l'égal des chevaux. C'est tout le contraire sur les plaines de l'île de Taman et du Yéi, où les Cosaques de la mer Noire ont amené le gros bétail d'Ukraine, qui prospère tellement, que la race du pays surpassera la colonie arrivée, et sera, avec le temps, d'une grande ressource pour les capitales; comme la Tauride, de son côté, devra l'être par les productions, par les cultures qui y fleurissent déjà, ou qu'on pourra y introduire encore, et par la soie, pour laquelle on y trouve toutes les facilités requises.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME.

A

B

C

D

H

I

J

K

81.

L

M

N

O

P

R

S

T

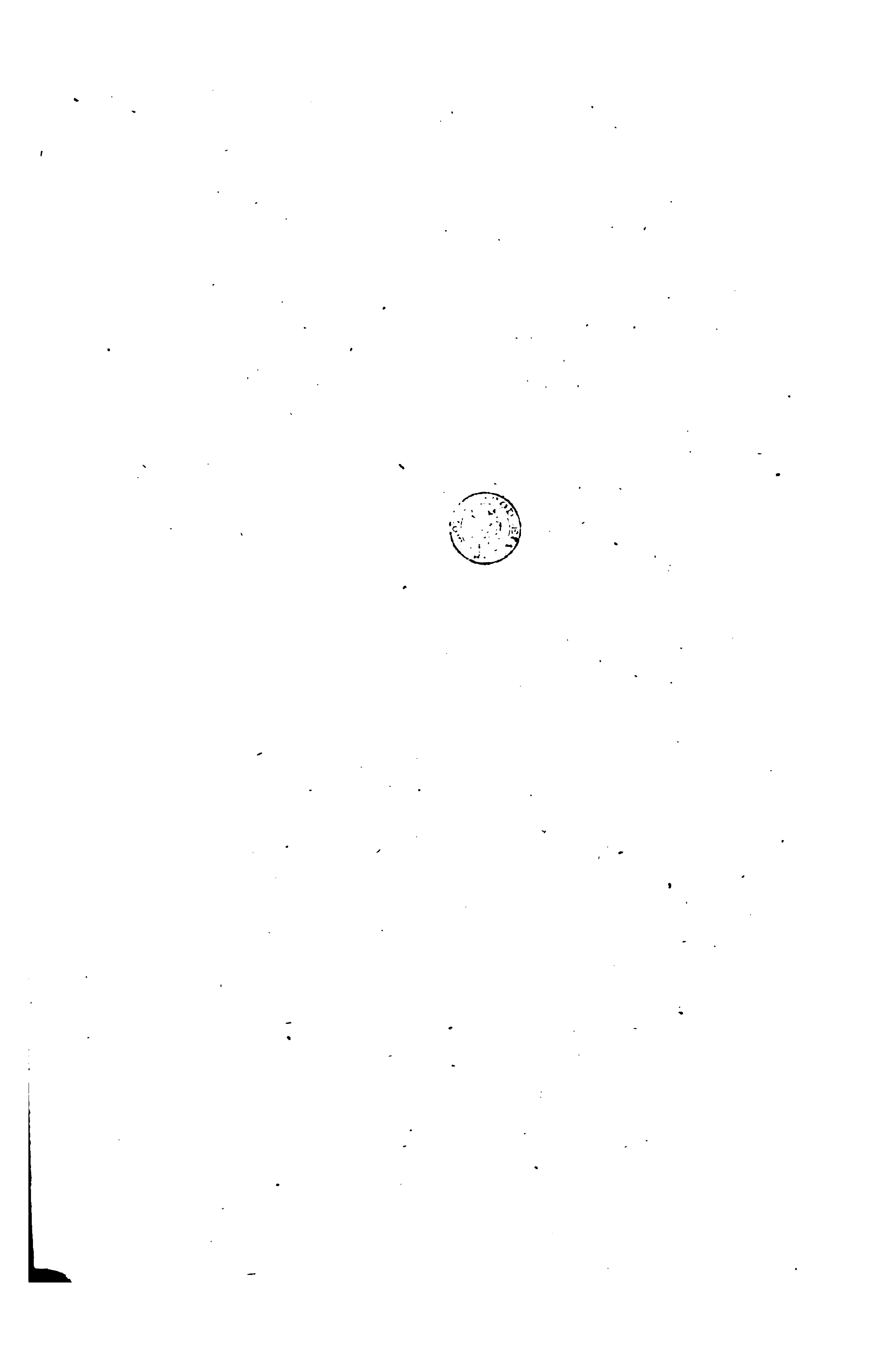
U

V

W

Z

FIN DE LA TABLE.





119 g. l.
346 g.rl.